

ESSAI

D'UNE

HISTOIRE PRAGMATIQUE

DE LA MÉDECINE.

À PARIS,

Chez l'Auteur, rue du Temple, n.° 56;
Et chez GARNERY, Libraire, rue de Seine, n.° 6.

ESSAI

D'UNE

HISTOIRE PRAGMATIQUE DE LA MÉDECINE,

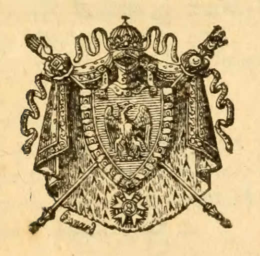
Par KURT SPRENGEL,

TRADUIT, SUR LA DEUXIÈME ÉDITION,

Par CHARLES-FRÉDÉRIC GEIGER,

MÉDECIN ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M. DCCC. X.

LISTE

*Des Personnes qui ont souscrit pour l'*Essai d'une Histoire pragmatique de la Médecine, *chez M.* Geiger, *médecin, rue du Temple, n.° 56, à Paris.*

MÉDECINS ET AUTRES.

A

MM.

Abel, Ambassadeur, rue Saint-Dominique, F. S. G.
Abraham, rue Neuve-de-l'Abbaye, n.° 4.
Adrien, rue Helvétius, n.° 69.
Alard, rue Haute-Feuille, n.° 19.
Alibert, rue de Varennes, n.° 4.
Alin, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, n.° 31.
Allaire, rue de Verneuil, n.° 17.
Alphonse-le-Roi, professeur à l'Université, rue de Vaugirard, n.° 82.
André, rue Faydeau, n.° 15.
Andry, Vieille rue du Temple, n.° 118.
Asselin, rue Neuve-Saint-Médéric, n.° 32.
Asselineau, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n.° 44.
Attumonelli, rue Villedot, n.° 4.

B

Bagot, rue du Faubourg-Poissonnière, n.° 30.
Balleroy, rue Pavée-Saint-Sauveur, n.° 16.

Bally, rue et palais du Temple.
Barras, rue Saint-Honoré, n.° 108.
Barris, membre de la Légion d'honneur, Président de la Cour de cassation, rue du Vieux-Colombier, n.° 3.
Bazin, rue Notre-Dame-des-Victoires, n.° 21.
Beauchènes fils, rue de l'Université, n.° 6.
Beauvais, à la Salpêtrière.
Bellemain, rue d'Aboukir, n.° 30.
Belloste, rue de Sèvres, n.° 2.
Bénard, Médecin particulier et Conseiller intime de S. M. le roi de Bavière, à Munich.
Bernard, rue Neuve-Saint-Roch, n.° 14.
Berthereau, Premier Président du tribunal de première instance, rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur, n.° 19.
Berthollet (Le Comte), Sénateur, rue d'Enfer, n.° 37.
Berthomieu, place des Victoires, n.° 6.
Beurnonville (Le Comte), Sénateur, rue du Faubourg-Saint-Honoré, n.° 51.
Bezian, rue Baillet, n.° 6.
Bidou, rue des Moulins, n.° 16.
Bobillier, rue Sainte-Apolline, n.° 2.
Bodard, rue du Faubourg-Poissonnière, n.° 56.
Bodin, rue de la Chanvrerie, n.° 10.
Bodson, rue de la Jussienne, n.° 21.
Bojti, Médecin de S. A. I. le Grand Duc de Wurtzbourg, à l'ambassade.
Bonnafox, rue Thibauthodé, n.° 7.
Borel, rue Christine, n.° 1.
Bosquillon, au Collége de France.
Bougainville (Le Comte), Sénateur, Membre de l'Institut, rue de Bondi, n.° 23.
Boulay (Le Comte), Conseiller d'état, rue de Tournon, n.° 10.
Boulay, Médecin de l'hôtel-dieu de Saint-Denis, à Saint-Denis.
Bourdet, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 1.
Bourdieur, quai de l'Ecole, n.° 22.
Bourdois-de-la-Motte, rue Saint-Honoré, n.° 368.
Bouvier, Médecin particulier de Madame, mère de S. M. l'Empereur et Roi, place Dauphine, n.° 24.

Boyer, rue Guénégaut, n.° 12.
Boyveau, rue de Varennes, n.° 10.
Braun, Vieille rue du Temple, n.° 16.
Brechet, professeur au collége de Médecine.
Brechot, rue Saint-Honoré, n.° 313 ou n.° 87.
Brunet, rue Neuve-des-Petits-Augustins, n.° 21.
Brunet, rue Neuve-des-Petits-Champs, n.° 26.
Brunuée, rue Coquillière, n.° 12.
Bruslé, rue de l'Université, n.° 25.
Buache, Membre de l'Institut de France, rue Guénégaut, n.° 18.
Burard, rue de Condé, n.° 2.
Burdin, rue des Tournelles, n.° 58.

C

Caille, rue Haute-Feuille, n.° 22.
Canclaux (Le Comte de), Sénateur, rue Neuve-Saint-Paul, n.° 4.
Canuet, rue de Chaillot, n.° 10.
Capuron, rue Saint-André-des-Arcs, n.° 58.
Carbonara (Le Comte), Sénateur, rue de Miroménil, n.° 2.
Carranot, rue Montmartre, n.° 139.
Castel, rue du Bacq, n.° 30.
Cazenave, rue Amelot, n.° 32.
Cazin, Avoué près le tribunal de première instance, rue Montorgueil, n.° 71.
Cellier, rue du Hasard-Richelieu, n.° 1.
Chailly, rue de la Calandre, n.° 19.
Chambon-de-Montaux, rue Garancière, n.° 7.
Chardel, rue des Fossoyeurs, n.° 14.
Charles-Maurice, Prince de Bénévent.
Chaptal (Le Comte), Sénateur, rue Saint-Dominique.
Chasset (Le Comte), Sénateur, rue des Champs-Élysées, n.° 3.
Chrétien (P. M.), rue des Blancs-Manteaux, n.° 1.
Chrétien-Lataume, Vieille rue du Temple, n.° 75.
Clavier, Juge en la Cour de justice criminelle, rue Coq-Héron, n.° 5.
Colaud (Le Comte), Sénateur, rue de Lille, n.° 103.

Collineau, rue Saint-Denis, n.° 338.
Collinet, rue Serpente, n.° 7.
Cologna (Le Chevalier de) Grand Rabbin du Consistoire central des Israélites, rue Saint-Merry, n.° 19.
Colon l'aîné, à la préfecture.
Coquebert de Montbret (Le Baron de), Maître des requêtes, rue Saint-Dominique, n.° 71.
Coray, rue Notre-Dame-des-Victoires, n.° 34.
Corona-Camille, rue du Faubourg-Poissonnière, n.° 7.
Corvisart (Le Baron de) Premier Médecin de sa Majesté l'Empereur, rue Saint-Dominique, n.° 87, faubourg Saint-Germain.
Coste, Inspecteur général du service de santé, aux Invalides.
Couad, rue Neuve des Mathurins, n.° 39.
Couécou, rue Neuve-Saint-Marc, n.° 21.
Cousin, rue Neuve-Saint-Eustache, n.° 28.
Coutard, rue Saint-Honoré, n.° 108.
Curée (Le Comte), Sénateur, rue de l'Odéon, n.° 21.
Cuvier, Secrétaire perpétuel de la première classe de l'Institut, Professeur au Jardin des Plantes.

D

Daignan, rue du Helder, n.° 12.
Dallerau, rue Saint-Honoré, n.° 355.
Daurimont, rue du Fauxbourg-Saint-Honoré, n.° 26.
Dausse, rue Grange-Batelière, n.° 26.
Debalz, rue Neuve-Saint-Eustache, n.° 6.
Deguise, à l'hospice de Charenton.
Desfontaines, Professeur au Jardin des Plantes.
Delagrange, rue du Contrat-Social, n.° 7.
Delamontagne, rue des Écouffes, n.° 7.
Delaporte, rue Neuve-des-Petits-Champs, n.° 77.
Delpèche, rue de Seine, n.° 48.
Demercy, rue Saint-Antoine, n.° 68.
Demolle, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n.° 42.
Demours, rue de l'Université, n.° 19.
Des Essartz, Membre de l'Institut, cul-de-sac Sourdis, n.° 1.
Develli, rue de la Tixeranderie, n.° 45.

Devilliers, place Saint-Michel, n.° 12.
Dolivera, rue Saint-Martin, n.° 119.
Double, rue Jacob, n.° 15.
Drée (de), rue Saint-Dominique, n.° 11, faugbourg Saint-Germain.
Dubois, rue Mignon, n.° 7.
Duchanoy, rue Neuve-Saint-Marc, n.° 21.
Duchemin, quai Peletier, n.° 24.
Dudonjon, cul-de-sac Doyenné, n.° 5.
Duffour, rue de Bondy, n.° 6.
Dukellt, Instituteur, rue des Tournelles, n.° 32.
Dumeril, Professeur à l'Université, place de l'Estrapade.
Duportail, rue Saint-Denis, cour Saint-Chaumont, n.° 394.

E

Emonot, rue Traversière-Saint-Honoré, n.° 29.
Esquirol, rue de Buffon, n.° 9, près le jardin des Plantes.

F

Fabré (B.-R.), rue de l'Arbre-Sec, n.° 35.
Fabre (Le Comte), Sénateur, rue de Grenelle-Saint-Germain, n.° 42.
Favareille-Placial, quai aux Tuiles, n.° 24.
Fautrel, rue Saint-Antoine, n.° 62.
Félix (Le Baron), Maître des requêtes, inspecteur aux revues de la Garde impériale, rue de Lille, n.° 73.
Fels, rue de Sèvres, n.° 21.
Ferrageau-de-Saint-Amand, rue des Postes, n.° 39.
Feuillade, rue de l'Hirondelle, n.° 18.
Fizeau, rue Baillet, n.° 5.
Forlenze, rue des Saints-Pères, n.° 20.
Fortia-d'Urban, rue de la Rochefoucault, n.° 12.
France, rue du Faubourg-Poissonnière, n.° 12.
Friedlænder, place des Victoires, n.° 5.

G

Gaillard-de-Laferrière, Avocat, rue de la Monnaie, n.° 19.
Galle, rue du Helder, n.° 4.
Garnier (Le Comte), président du Sénat, rue de la Rochefoucault, Chaussée-d'Antin, n.° 6.
Geoffroy, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, n.° 23.
Gilbert-des-Walles, hospice des Vénériens.
Gille, rue Helvétius, n.° 29.
Gissot, rue Neuve-des-Petits-Champs, n.° 81.
Goetz, rue de la Bienfaisance, n.° 5.
Gondret, rue Saint-Honoré, n.° 355.
Goutte, rue des Dragons, n.° 12.
Gras, rue Sainte-Avoye, n.° 60.
Guillotin, rue Neuve-Saint-Roch, n.° 37.

H

Hallé, membre de l'Institut, Médecin de sa Majesté l'Empereur, rue Pierre-Sarrazin, n.° 10.
Hamel, rue Saint-Eustache, n.° 8.
Harbauer, à Saint-Pétersbourg.
Honoré, rue des Saints-Pères, n.° 64.
Huzard, inspecteur général, rue de l'Éperon, n.° 7.

J

Jadelot, rue du Bacq, n.° 86.
Jaubert (Le Comte), Conseiller d'état, gouverneur de la Banque de France, rue des Fossés-Montmartre, n.° 4.
Jeannette-de-Longrois, rue de la Vrillière, n.° 2.
Jeanroy, rue du Ponceau, n.° 25.
Jouard, rue Saint-Florentin, n.° 14.
Joubert, rue de Bussy, n.° 15.
Journu-Auber (Le Comte de Tustal), Sénateur, rue de l'Université, n.° 96.

Itard, à l'hospice des Sourds-Muets.
Juge (J.), rue Jean-Jacques-Rousseau, n.° 6.
Julle-Mole (A.), rue Neuve-Saint-Eustache, n.° 4.
Izarn, Professeur au lycée Bonaparte.

K

Kennedy, rue des Postes, n.° 22.
Keraudren, premier Médecin de la marine, rue Louis-le-Grand, n.° 1.
Kœreff, place Vendôme, hôtel des départemens.

L

Laborie, rue Saint-Denis, cour Batave.
Laenec, rue du Jardinet, n.° 3.
Lafisse, rue Helvétius, n.° 28.
Lallemand, rue du Petit-Saint-Roch, n.° 6.
Lalouette, rue Jacob, n.° 7.
Lambrechts (Le Comte), Sénateur, rue du Cherche-Midi, n.° 18.
Lanefranque, Médecin de sa Majesté l'Empereur, rue Christine, n.° 3.
Lanjuinais (Le Comte), Sénateur, rue Taranne, n.° 25.
Laracine, rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice, n.° 14.
Larguez, rue Payenne, n.° 7, au Marais.
Larue, rue du Mont-Blanc, n.° 50.
Lasne, rue Française-Mauconseil, n.° 4.
Lauthôm-de-Lauminé, rue de Miroménil, n. 2.
Le Breton, ex-constituant, Bibliothécaire de la cour de Cassation.
Ledrue (J. P.), rue Neuve-Saint-Paul, n.° 2.
Legouas, au collége de Médecine.
Leguele, rue du Monceau-Saint-Gervais, n.° 17.
Lemercier, rue Montmartre.
Leseure, rue des Trois-Pavillons, au Marais, n.° 8.
Leveillé, rue Neuve-des-Petits-Champs, n.° 52.
Levraud (Benj.n), rue d'Argenteuil, n.° 7.

Loiseleur-des-Longchamps, rue de Jouy, n.° 8.
Louisier, rue de Richelieu, n.° 15.
Louyer-de-Villermay, rue du Temple, maison de M. Bacoffe, pharmacien.
Lullier, rue Saint-Antoine, n.° 71.

M

Mac-Mahon, rue des Postes, n.° 22.
Magendie, à l'Université ou rue de Condé, n.° 11.
Maillauchau, à Vitriers, chez M. Artus Bertrand rue Hautefeuille.
Maloët, rue du Faubourg-Saint-Denis, n.° 113.
Marchais, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 25.
Marescalchi (Le Comte de), rue d'Angoulême, près les Champs-Élisées.
Marie, rue Notre-Dame des Victoires, n.° 40.
Marie de Saint-Ursin, rue Saint-Guillaume, n.° 30.
Marinier, rue de l'Odéon, n.° 11.
Marjolin, au collége de médecine.
Marquis, rue neuve des Petits-Champs, n.° 26.
Martin (G. S.t), rue du faubourg du Temple, n.° 24, ou faubourg Saint-Denis, n.° 154.
Marye, rue des Noyers, n.° 12.
Maygrier (J. P.), rue des Petits-Augustins, n.° 24.
Merat (F. V.), à la Charité.
Merlin, Procureur-général impérial, Commandant de la Légion d'honneur, rue de Touraine, au Marais, n.° 2.
Miquel, quai de l'Ecole, n.° 10.
Mollet, rue Neuve du Luxembourg, n.° 33.
Mongenez, rue du Four-Saint-Germain, n.° 17.
Montgolfier, rue Saint-Martin, au Conservatoire des arts et métiers.
Moor, rue du Renard, n.° 12.
Morogues de Bigot, rue Vaslin, n.° 4, à Orléans.
Moscati (Le Comte de), Sénateur, rue Neuve du Luxembourg.
Mouillet, rue Montmartre, n.° 65.
Munuret, rue du Bac, n.° 40.
Muraire (Le Comte), Premier Président de la Cour de cassation, rue du Helder, n.° 3.
Murat, à la Salpêtrière, ou rue de l'Odéon, n.° 23.

N

Nacquart, rue du Grand-Chantier, n.° 18.
Nassau (S. A. S. le Prince de), rue de la Victoire, n.° 18.
Nauche, rue du Bouloi, n.° 10.
Naudin, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n.° 3.
Neill (J. O.), Médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Saint-Denis.
Ney (Le Maréchal), Duc d'Elchingen, en son hôtel, rue de Lille.
Nicod, rue du Dragon, n.° 20.
Nysten, à la faculté de Médecine.

P

Pagès, rue du Four-Saint-Germain, n.° 17.
Pajon, Membre de la Cour de cassation, rue de l'Université, n.° 5.
Pajot-Laforêt, rue de l'Université, n.° 73.
Parfait, rue du Helder, n.° 12.
Pariset, cour des Fontaines, n.° 6.
Petit, rue Monsieur-le-Prince, n.° 25.
Petit-Radel, Professeur à l'Université, rue M.-le-Prince, n.° 10.
Peyer, premier Médecin de S. A. I. la Princesse Borghèse, rue Ville-l'Evêque, n.° 5.
Pinel, Professeur, à la Salpêtrière.
Piorry, rue Saint-Denis, n.° 367.
Pitaro (Ant.), rue du Montblanc, n.° 42.
Poirson, rue de Baune, n.° 7.
Portalis (Le Comte), Conseiller d'Etat, Directeur général de l'Imprimerie et de la Librairie, rue de Grenelle-Saint-Germain, n.° 105.
Potel, rue Beaurepaire, n.° 22.
Prat, rue Neuve-Saint-Marc, n.° 21.
Proste, à Montmartre.
Prouteau, rue du Petit-Carreau, n.° 32.

R

Rabaud, Ministre protestant, rue neuve S.[t] Roch, en face de celle de la Corderie.
Récamier, rue Saint-Honoré, n.° 319.
Reddet, rue des Petits-Pères, n.° 5.
Reis (P. J.), rue de la Ferme-des-Mathurins, n.° 4.
Rey, rue Mauconseil, n.° 32.
Richard, professeur à l'Université, rue M.-le-Prince, n.° 12.
Richebourg (Le Comte de), Sénateur, rue Saint-Dominique Saint-Germain, n.° 36.
Richerand, Professeur à l'Université, rue de Bondi, n.° 44.
Roque Joseph, rue des Filles-Saint-Thomas, n.° 17.
Roussil de Chamseru, rue Favart, n.° 8.
Rouvier, rue neuve des Petits-Champs, n.° 54.
Royer Collard, quai d'Alençon, île Saint-Louis, n.° 19.
Ruette, rue Marceau, n.° 13.

S

Salmade, rue de la Concorde, n.° 8.
Saur (le Comte), Sénateur, rue de Lille, n.° 101.
Savary, place de l'Estrapade, n.° 11.
Schwarzenberg (S. A. S. le Prince de), en son hôtel rue du Mont-Blanc.
Schuchardt, rue d'Aboukir, n.° 7.
Schumacher, à Coblentz.
Sengensse, rue de Chabanais, n.° 6.
Simon, rue des Fossés-Montmartre, n.° 8.
Soyeux, au palais du Tribunat.
Sue, Professeur à l'Université.
Sue, rue du Chemin-du-Rempart, n.° 5.

T

Thillay père, à la Faculté de médecine.
Thomas d'Onglée, rue de Verneuil, n.° 11.

Thouret, Membre du Corps législatif et de la Légion d'honneur, Directeur de la Faculté de médecine.
Tilhard, rue Sainte-Avoye, n.° 31.
Tillos, rue Croix-des-Petits-Champs, n.° 24.
Tollard, place des Trois-Maries, n.° 4.
Trappe, rue des Marais, n.° 14, faubourg Saint-Germain.
Treilhard (Le Comte), rue des Maçons-Sorbonne, n.° 3.

V

Vacca Bertinghiari (André), médecin de S. A. I. la Grande Duchesse de Toscane, rue de Condé, n.° 9.
Verdier, rue du Petit-Carreau, n.° 45.
Vergez, rue de Richelieu, n.° 84.
Villeneuve (D.), rue de Sèvres, n.° 6.
Voisenet, rue d'Anjou, n.° 15, au Marais.

Z

Zeppelin (Le Comte de), rue Blanche, Chaussée d'Antin.

Chirurgiens, &c.

A

MM.
Absil, rue Mandar, n.° 4.
Audibran-Chambry, rue Saint-Honoré, n.° 190.
Ané, rue Saint-Guillaume, n.° 7.
Auvity Pierre, rue Duphot, n.° 12.

B

Baffos, à la Faculté de médecine.
Balluet, rue du Chantre, n.° 30.
Belivier, à l'hôpital des Quinze-Vingts.
Biscarat, rue de Gaillon, n.° 15.
Blazy, rue du Gros-Chenet, n.° 7.
Bonet, rue de la Planche, n.° 8.

Boulay, rue Charlot, n.° 43.
Bresillon, rue Montorgueil, n.° 15.
Brilluet, place du Corps législatif, n.° 101.

C

Cartier, rue du faubourg Saint-Denis, n.° 145.
Cau, rue des Orties, n.° 3 (Butte des Moulins).
Champenois, rue Feydeau, n.° 11.
Chataignier, rue Rochechouart, n.° 13.
Cocqueret, rue de la Madeleine, n.° 8.
Cognier, rue du Four-Saint-Germain, n.° 68.
Cuillerier jeune, à l'hospice des Vénériens.

D

Dalle, rue Sainte-Avoye, n.° 31.
Davin, rue Saint-Honoré, n.° 394.
Delapeureuse, grande rue du faubourg Saint-Antoine, n.° 135.
Delavéronnière, rue et enclos du Temple, n.° 29.
Deville, rue de Louvois, n.° 2.
Dominique-Roques, rue des Poulies, n.° 5.
Dournel, rue Saint-Martin, n.° 257.
Dubois, Dentiste de S. M. l'Empereur, rue Caumartin, n.° 2.
Dubois (Ant.), Professeur à la Faculté de médecine.
Duchâteau, cul-de-sac Sourdis, n.° 3.
Ducluzeau, rue Saint-Nicaise, n.° 8.
Dufay, rue du Four Saint-Honoré, n.° 12.
Dumont, Chirurgien en chef, à l'hôpital de Bicêtre.

E

Espine, rue Montmartre, n.° 93, au coin de celle du Mail.
Evesque, rue des Vieux-Augustins, n.° 69.
Evrat, rue de Sèvres, n.° 23.

F

Faulcon, rue Saint-Martin, n.° 238.
Filliet, cour de la Chapelle, n.° 9.
Fonzi, place des Italiens, n.° 1.

G

Gaillard, rue S. Florentin, n.° 10.
Gardanne, rue du Mail, n.° 29.
Garnier, premier Chirurgien de sa Majesté le roi de Westphalie.
Gaulinaue, rue de l'Ecole, n.° 7.
Gault, à l'Ecole impériale polytechnique.
Gautier, rue des Prouvaires, n.° 36.
Gautier, rue de Tracy, n.° 14.
Gigun, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 87.
Gontier, rue de la Mortellerie, n.° 156.
Goyon, rue d'Aboukir, n.° 26.
Grandjean, oculiste, rue Gallande, n.° 6.
Gratereau, rue Baillet, n.° 3.
Guillemont (F. A.), rue Mandar, n.° 10.
Gros, rue de Turenne, n.° 56.

H

Hellis, rue Saint-Sauveur, n.° 6.
Hernu, rue Saint-Merry, n.° 30.
Hubert, vieille rue du Temple, n.° 52.
Hurel, rue Culture-Sainte-Catherine, n.° 14.
Huttier, rue de Cléry, n.° 28.

J

Jacques, rue du Coq S.t Honoré, n.° 13.
Jarry, rue de la Jussienne, n.° 15.
Imbert, à l'hôpital Beaujon.
Jouan, rue Saint-Honoré, n.° 355.
Jouanneaut, rue de Grenelle-Saint-Germain, n.° 15.
Jourdain, quai des Grands-Augustins, n.° 37.
Jouve, rue Montmartre, n.° 145.

L

Lacaze, boulevart de la Madeleine, n.° 17.
Lacour, chirurgien en chef à l'hôpital des Orphelins, rue du Faubourg-Saint-Antoine, n.° 129.

Lacour, rue Beaurepaire, n.° 23.
Lacroix, rue Coq-Héron, n.° 16.
Lafargue, rue Saint-Denis, n.° 241.
Laforgue, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, n.° 7, carrefour de Bussy.
Leblanc, au Palais-Royal, près le Perron, n.° 2.
Lebreton, rue des Vieux-Augustins, n.° 40.
Lebrun, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, n.° 18, carrefour de Bussy.
Legras, boulevart des Italiens, n.° 7.
Legros, rue de l'Arbre-Sec, n.° 23.
Lemaire, quai de la Monnaie, n.° 3.
Lenfant, rue Saint-Jacques, n.° 33.
Lepelletier, près l'Hôtel de Ville.
Leroux (L.), rue Coquenard, n.° 17.
Letenneur, à l'hôpital Beaujon.
Lioult, rue de l'Echelle, n.° 13.

M

Mackers, rue Salle-au-Comte, n.° 7.
Magne, à l'hospice de la Maternité.
Magnée, rue Traversière-Saint-Honoré, n.° 2.
Marquais, rue de l'Université, n.° 28.
Marqué, cour Batave, rue Saint-Denis.
Maugé-Dumaine, quai Pelletier, n.° 18.
Maury, à l'hôpital Saint-Louis.
Mettenberg, rue d'Enfer, n.° 11.
Michaud, rue Aumaire, n.° 55.
Michault, rue Aumaire, n.° 29.
Millet, quai Pelletier, n.° 28.
Millet, rue Meslée, n.° 24.
Millot, rue Jean-Jacques-Rousseau, hôtel Bouillon.
Monier, rue Saint-Martin, n.° 245.
Montaudon, rue et porte Saint-Denis, n.° 395.
Moulin (F.), rue du Faubourg-Saint-Honoré, n.° 44.

N

Neveux, rue des Lavandières, n.° 35.

O

Ouvrard, à l'hôpital Beaujon.

P

Paillies, rue du Temple, n.° 65.
Pelletan, Membre de l'Institut, Chirurgien en chef à l'Hôtel-Dieu, rue S.t Christophe, n.° 10.
Perinet, rue Saint-Denis, n.° 264.
Piet, rue du Faubourg-Montmartre, n.° 33.
Pipelet, rue Mazarine, n.° 21.

R

Rapeau, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, n.° 18.
Regent, rue Saint-Denis, n.° 247.
Regnart-Bruno, grande rue Taranne, n.° 18.
Ricci, rue des Fossés-Montmartre, n.° 27.
Robillard, hôtel des Invalides.
Roux, rue Saint-Honoré, n.° 372.
Roy, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 11.
Ruffin, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Louis.

S

Sanson, à l'Hôtel-Dieu.
Schoeck, rue du Petit-Lion-Saint-Denis, n.° 19.
Sellé, rue du Coq-Saint-Honoré, n.° 13.
Serrurier, rue du Dragon, n.° 23.
Stainville, passage du Saumon, n.° 46.
Sureau, rue Quincampoix, n.° 62.

T

Tajan, rue des Vieilles-Étuves-Saint-Honoré, n.° 3.
Tartra, rue Gaillon, n.° 5.
Thierry, rue du Petit-Musc, n.° 9.
Trouillet, cour du Palais de Justice, n.° 17.

V

Viallard, rue de la Verrerie, n.° 2.
Villette, rue Duphot, n.° 13.
Wagner, rue Grange-aux-Belles, n.° 5.

Pharmaciens.

MM.

Alyon, rue de Lille, n.° 73.

Boullay, rue des Fossés-Montmartre, n.° 17.

Cadilhon, rue Amelot, n.° 66.
Clemandot, rue de Poitou, n.° 13.
Costel, rue de la Feuillade, n.° 5, près la place des Victoires.

Delalande-Lebouidre (L.-J.), rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 9.

Goupil, rue Helvétius, n.° 25.

Langlois, rue du Temple, n.° 82.

Moringlane, petite rue Saint-Pierre, Pont-aux-Choux, n.° 22.

Planche, rue du Mont-Blanc, chaussée d'Antin, au coin du boulevart.

Ragon, rue Michel-le-Comte, n.° 1.
Rouyer, Pharmacien ordinaire de sa Majesté l'Empereur, aux Invalides.

EXPLICATION

DU FRONTISPICE.

PENDANT les siècles dont j'ai exposé l'histoire dans ce volume, on remarque deux opinions particulièrement dominantes; savoir, une vénération servile pour la doctrine du médecin de Pergame, et une confiance aveugle pour les moyens superstitieux; en conséquence, j'ai cherché à exprimer ces deux opinions par le frontispice dont les *figures 1* et *3* représentent des amulettes et des abraxas-gemmes, et la *figure 4* une médaille frappée par la ville natale de Galien.

Les trois premières figures sont tirées de Montfaucon, *Antiquité expliquée, tome II, part. II, tab. 155 et 160.*

La *première figure* représente le Mithras persique, avec une tête de coq, les jambes en serpent et tenant un fouet à la main, parce qu'il est tutélaire [ἀλεξητὴρ], avec l'inscription ΙΑΩ, que l'on trouve aussi de l'autre côté, réunie au mot ΑΒΡΑCΑΣ (*Voyez, pag. 167* de ce volume.)

La *seconde figure* représente le *Cneph* égyptien, serpent sacré, avec sa couronne rayonnante, ou avec la crète du *Coluber Cerastes*, et avec l'inscription ΖΝΟΥΒΙC. Sur le revers est trois fois le nom cabalistique de Dieu, le Schem-Hamphorasch, avec l'inscription ΝΟΟ, qui probablement doit être νοῦς.

La *troisième figure* est un scarabée-gemme; le scarabée symbole du soleil *(p. 168)* se voit dans le milieu, et aux deux côtés des vautours, symbole de l'ame *(tom. I.er, p. 140)*, ayant des figures humaines avec des mitres sur la tête; le tout est entouré d'un serpent qui se mord la queue *(tom. I.er, p. 139)*; sur le revers on lit le mot ΦΡΗ qui dans le dialecte égyptien signifie soleil *(p. 168)*.

La *quatrième figure* est tirée de Montfaucon, *Supplément à l'Antiquité expliquée, tom. I.er p. 68.* On voit deux principales figures placées des deux côtés d'un autel, et l'inscription,

ainsi que les divinités qu'elles tiennent dans leurs mains, indiquent que c'est un pacte d'amitié entre les villes de Pergame et de Smyrne. D'un côté Jupiter tient la statue d'Esculape, et de l'autre Hercule tient celle de Diane d'Éphèse. Cette médaille doit être du temps de l'empereur Commode, époque de la plus grande célébrité de Galien.

TABLE

Des Sections et Chapitres contenus dans le Tome second.

SECTION V.

SECTION VI.

SECTION VII.

ESSAI

ESSAI

D'UNE

HISTOIRE PRAGMATIQUE

DE LA MÉDECINE.

SECTION V.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE DEPUIS L'ÉCOLE MÉTHODIQUE JUSQU'À LA DÉCADENCE DES SCIENCES.

CHAPITRE I.er

Considérations préliminaires.

§. I.er LES sciences nous présentent, dans cette période, un aspect d'autant plus varié de leur état dans les temps anciens, que le théâtre sur lequel elles existaient, était plus vaste, et que les changemens que la civilisation a éprouvés sont plus importans et plus remarquables.

Cultivée dans le terrain fertile et agréable de l'Asie-mineure et de la Grèce, la belle plante de la

science se développa si heureusement, et porta des fleurs et des fruits si délicieux, qu'après une série de siècles, on s'arrête encore avec plaisir et étonnement sur cet âge d'or. Portée à Alexandrie, et excitée par la chaleur des rayons solaires et la nourriture surabondante du Nil, cette plante prit un accroissement majestueux, et produisit des fleurs monstrueuses, mais ne donna presque pas de fruits. Dans cette même période, elle fut transplantée en Italie, où l'excellent commencement de sa culture promettait en effet les plus beaux fruits, lorsque tout-à-coup le despotisme lui ravit la lumière, la chaleur et l'air de la liberté. Alors les vapeurs suffocantes du fanatisme, et de la plus grossière superstition, achevèrent pour ainsi dire de la détruire, jusqu'à ce qu'enfin l'influence du ciel italien et surtout l'éther de la liberté lui rendirent une nouvelle existence.

2. L'histoire des sciences pendant toute cette période est renfermée dans cette courte allégorie. On ne peut, en effet, méconnaître l'influence de la domination romaine sur la civilisation des Grecs : accoutumés, dans leur patrie, à suivre les inspirations de leur intelligence et de leur imagination, les Grecs n'agissaient pas encore autrement à Alexandrie; mais devenus les esclaves des Romains, ils s'aperçurent bientôt combien ces grossiers conquérans du monde possédaient peu, même dans les excès de leur plus grand luxe, ce goût délicat pour les sciences, et ce tendre respect pour leurs partisans, qui avaient toujours distingué les chefs des peuples de l'ancienne Grèce, et particulièrement les Ptolémées.

Le conquérant romain déclara, avec le ton le plus humiliant, que les savans et les médecins de la Grèce, devenus ses esclaves, devaient se faire un honneur d'employer leurs connaissances dans les arts et les sciences pour l'amuser, et pour favoriser son penchant à la vie la plus voluptueuse. Et comme ceux qui étaient chargés de l'enseignement ne recevaient de salaires que lorsqu'ils flattaient la vanité ou les autres passions de leur maître, il n'est pas étonnant que, sous le sceptre romain, toute recherche libre et exacte, tout travail relatif aux sciences, aient cessé d'avoir lieu; il n'est pas étonnant que, dans cet état d'engourdissement un syncrétisme destructeur ait réuni plusieurs doctrines philosophiques, et que, parmi les systèmes de ce temps, on ait préféré celui qui exigeait les moindres efforts de l'esprit [1].

CHAPITRE II.

Asclépiade de Bithynie.

3. Avant l'époque des victoires de Lucullus et de Pompée dans la Grèce et l'Asie, les Romains n'avaient aucune connaissance de la philosophie grecque; mais alors, attirés par l'appât d'un vil intérêt, les philosophes, les poètes et les médecins vinrent en foule à Rome et en Italie, exposer leurs connaissances encore étrangères aux Romains. Asclépiade de Pruse en Bithynie [2], appartient particulièrement à cette classe, et son système a été commenté de différentes manières

(1) Voyez *Tiedemanns* Geist der speculativen Philosophie, t. III, p. 64, f.

(2) *Strabo*, lib. XII. p. 850.

par les modernes [3]. La célébrité extraordinaire dont ce médecin a joui dans l'antiquité [4], et la grande influence qu'il eut sur les événemens de la science, exigent quelqu'exactitude dans l'exposition de son histoire.

4. Il passa ses premières années à Alexandrie, car on rapporte que Cléophante fut son maître (*Voyez* t. I.er, p. 536.). Il vécut aussi quelque temps à Athènes, où il fut en relation avec l'académicien Antiochus d'Ascalon, maître de Cicéron [5]. La rhétorique et la médecine furent les objets principaux de ses travaux, et il est probable qu'il observa aussi des maladies à Paros et dans l'Hellespont [6].

Enfin il arriva à Rome, dans le temps où le luxe de cette ville était parvenu à son plus haut degré, par la conquête de l'Orient; à l'époque où les Romains, curieux et voluptueux, recevaient avec empressement tous les étrangers qui leur proposaient de nouvelles hypothèses, ou qui savaient flatter leurs sens avec art. Pénétré de sentimens opposés à ceux d'Archagathus (*Voyez* t. I.er, p. 188.), Asclépiade sut se soumettre à l'humeur et aux fantaisies de ses malades, en leur permettant de suivre leurs habitudes

(3) Ant. *Cocchi* discorso sopra Asclepiade. (Firenze 1758. 4.°) — *Bianchini* la medicina d'Asclepiade (Venez. 1769. 4.°) — *Asclepiadis* Bithyni fragmenta, ed. Christ. Gottl. *Gumpert*, (Vinar. 1794. 8.°) — Asclepiades et John Brown, Parallèle par K. F. *Burdach* (Leips. 1800. 8.°).

(4) *Sext. Empir.* adv. logic., s. 201. p. 214. — *Apulej.* florid. 19. p. 819. — *Plin.* lib. VII. c. 37. p. 395.

(5) *Sext. Empir.* l. c. — *Cic.* Brut. c. 91.

(6) *Cal. Aurel.* acut. lib. II. c. 22. p. 131.

et en inventant plusieurs moyens pour se concilier l'amitié des riches aussi bien que celle des pauvres. C'est pour cela que les Romains le regardèrent comme un génie bienfaisant envoyé du ciel[7]. Il ressuscita, en outre, un prétendu mort[8], et soutenait que celui qui connaît bien la médecine, ne doit jamais être malade. En effet, que devaient conclure les Romains de l'assertion d'un homme qui, pour la mieux confirmer, n'était jamais malade, et qui termina accidentellement sa carrière dans un âge très-avancé[9] ?

Le modèle et l'exemple de tous les charlatans modernes, Asclépiade rejetait et méprisait toute méthode suivie avant lui[10], critiquait même Hippocrate sur sa manière tranquille d'observer la marche de la nature, et nommait sa doctrine l'*étude de la mort* [θανάτου μελέτην][11]. On faisait alors un abus très-grand des échauffans, des sudorifiques, des vomitifs, et des potions médicinales, et il suffisait d'en rejeter l'usage avec un certain air d'assurance, pour se faire une réputation marquée[12]. Ajoutons à cela que l'éléphantiasis qui paraissait pour la première fois en Italie, produisit des complications si étonnantes avec d'autres maladies, qu'un médecin qui obtenait des succès dans le traitement de ce mal devait nécessairement devenir très-célèbre[13]. Enfin les relations suivies qu'il avait

(7) *Plin.* lib. XXVI. c. 3. p. 391.
(8) *Apulej.* l. c.
(9) *Plin.* lib. VII. c. 37. p. 395.
(10) *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 15. p. 52.
(11) *Galen.* de venæsect. adv. Erasist. p. 3.
(12) *Plin.* lib. XXVI. c. 3. p. 392.
(13) *Plutarch.* symposiac. lib. VIII. qu. 9. p. 731.

avec les Romains les plus distingués de son temps, et sur-tout avec Cicéron, ne pouvaient manquer d'ajouter encore beaucoup à sa célébrité.

Les Romains instruits ne faisaient plus de cas de la magie ni des pratiques mystérieuses dans lesquelles on avait fait jusqu'alors consister la médecine, et un homme doué d'un esprit véritablement philosophique, qui savait reconnaître les causes des maladies et les traiter avec tant de succès, devait être recherché et bien accueilli [14].

5. Le médecin de Bithynie rendit son nom immortel, en enrichissant la théorie médicale d'un système tout nouveau, et que ses successeurs perfectionnèrent ensuite. Ce système était autant opposé au dogmatisme sévère qui regardait les forces surnaturelles comme indispensables, qu'aux principes des Empiriques. Asclépiade l'établit sur la philosophie corpusculaire, qui n'avait jamais été combinée à ce point avec la médecine. Un examen plus approfondi des principaux caractères de cette doctrine, tiré de sa véritable source, ne sera point du tout superflu, mais plutôt sera d'un grand secours dans cette occasion.

Nous avons déjà vu [15] que la plupart des anciens philosophes grecs se distinguèrent de la multitude ignorante en ce qu'ils portèrent leur attention sur la forme et le mélange des matières premières, ou sur les parties constitutives et élémentaires, pour expli-

(14) *Cic.* de oratore, lib. I. c. 14. p. 359. ed. *Ernesti.* (Hal. 1757.) — *Plin.* l. c.

(15) *Voyez* t. I. p. 228.

quer les phénomènes de la nature, tandis que le peuple ne suivait que son imagination, et attribuait tout aux esprits et aux démons. Nous avons encore vu comment l'école éléatique a établi la doctrine des molécules fondamentales indivisibles, par le mélange desquelles tous les êtres se sont formés [16]. Enfin nous avons vu de quelle manière les Stoïciens, ainsi que quelques-uns des premiers Dogmatistes, ont appliqué la philosophie corpusculaire à l'histoire naturelle [17].

6. On n'avait cependant jamais cherché l'explication de tous les phénomènes du monde physique, seulement par les atomes; on avait toujours eu recours à des forces surnaturelles, à la chaleur intégrante, à des esprits, à des principes démonstratifs téléologiques, aussitôt que le mélange de la matière paraissait insuffisant. Héraclide de Pont, élève de Platon et d'Aristote, s'était efforcé, deux cents ans avant Asclépiade, de rétablir l'ancien système éléatique, et de le lier à la physiologie plus étroitement qu'on n'aurait pu l'espérer de cet académicien [18]. Au lieu d'atomes que les Éléatiques regardaient comme invariables [ἀπαθεῖς], il admit des corpuscules inégaux, variables et sans forme, qu'il nomma ὄγκους, et par la combinaison desquels il expliquait tout dans la nature [19].

(16) *Voyez* t. I. p. 273.

(17) *Ibid.* p. 409.

(18) *Voyez* mes *Additions à l'Histoire de la Médecine*, t. II.

(19) *Sext. Empiric.* adv. physic. lib. II. s. 318. p. 686. Οἱ περὶ τὸν Δημόκριτον καὶ Ἐπίκουρον ἐξ ἀνομοίων τε καὶ ἀπαθῶν, τουτέστι τῶν

Épicure rétablit, quelque temps après Héraclide, l'ancien système éléatique sans aucune altération; il expliqua la formation du monde par la rencontre accidentelle des atomes, et rejeta l'idée d'un être spirituel comme cause des changemens qui arrivent dans l'univers [20]. Il différait pourtant des anciens Éléatiques en ce qu'il n'attribuait point la faculté de reconnaître la vérité, à l'entendement ou à l'intelligence, mais plutôt aux sens et à l'imagination [21]; ce qui est assez contradictoire, parce que ses atomes ne sont pas plus appréciables par nos sens que ceux de Démocrite. Épicure regardait encore la faculté de penser de l'ame comme le résultat des atomes les plus tenus et les plus ronds, et les facultés subalternes comme l'effet de corpuscules plus grossiers [22]; ce qu'il tâchait de prouver par la dépendance des facultés spirituelles de l'état du corps [23].

Comme, d'après le système d'Épicure, on niait tout but, toute intention dans la formation du monde, et que les causes finales étaient rejetées de la philosophie, il en résulta une attention plus soutenue de la part des savans sur les causes prochaines et agissantes; et une route, jusqu'alors obstruée par la

ἀτόμων· οἱ δὲ περὶ τὸν Ποντικὸν Ἡρακλείδην καὶ Ἀσκληπιάδην ἐξ ἀνομοίων μὲν, παθητῶν δὲ, καθάπερ τῶν ἀνάρμων ὄγκων· — Dionys. Alexandr. apud. *Euseb.* præpar. evang. lib. XIV. c. 23. p. 773.

(20) *Cic.* nat. deor. lib. I. c. 25. p. 490. — *Plutarch.* de oracul. defect. p. 420, 425.

(21) *Sext. Empir.* adv. Mathemat. lib. VII. s. 203. p. 412. s. 215. p. 415.

(22) *Diogen. Laërt.* lib. X. s. 66. p. 630.

(23) *Galen.* de constit. art. med. ad Patrophil. p. 37. — De element. lib. I. p. 49.

téléologie trop exagérée, s'ouvrit pour la recherche plus exacte et plus convenable des phénomènes de la nature. Cette recherche fut encore plus favorisée par Épicure et ses successeurs ; car n'admettant pour juge, entre la vérité et l'erreur, que l'expérience, ils ne se laissèrent point éblouir par la brillante subtilité des raisonnemens. Telle est la raison pour laquelle les Théosophes de l'Orient redoutaient tant les Épicuriens, dans les premiers siècles de notre ère [24].

7. Il est certain qu'Asclépiade de Bithynie s'est particulièrement formé d'après ces philosophes corpusculaires, et que sa théorie peut facilement être dérivée de ce système ; mais en prenant la chose dans le sens rigoureux, on voit qu'il a non-seulement emprunté au système d'Épicure, mais encore à celui d'Héraclide de Pont, avec lequel Galien et Sextus Empiricus l'ont placé [25]. Denys d'Alexandrie assure aussi d'une manière posititive qu'Asclépiade avait emprunté sa théorie d'Héraclide [26].

L'opinion du médecin de Pruse, sur la formation du monde par des corpuscules fondamentaux [ὄγκοι], diffère, en quelque sorte, de la théorie d'Épicure ; car il suppose que ces corpuscules fondamentaux de la matière [ὄγκοι], sont sans forme [ἄναρμοι], mais pourtant divisibles et friables [θραυστοὶ], et assujettis à différentes

(24) *Lucian.* pseudomant. p. 762, 770, 773. s.

(25) *Galen.* de tremore, p. 369. — *Sext. Empiric.* pyrrh. hypotyp. lib. III. s. 32. p. 136.

(26) *Euseb.* præpar. evang. lib. XIV. c. 23. p. 773. Ὄνομα δὲ τοῖς ἀτόμοις ἄλλο Ἡρακλείδης θέμενος, ἐκάλεσεν ὄγκους, παρ' οὗ καὶ Ἀσκληπιάδης ὁ ἰατρὸς ἐκληρονόμησε τὸ ὄνομα.

modifications [*παθητοί*][27]. Ces corpuscules se mouvant sans ordre dans l'espace, et se heurtant les uns contre les autres, se sont divisés en particules encore plus petites dont se sont formés les corps visibles. Et de ce que ceux-ci ont quelques propriétés physiques et sensibles, on n'en doit pas conclure que les corpuscules fondamentaux les avaient auparavant, car on sait que les parties simples ont des qualités tout-à-fait différentes de celles des parties composées[28].

Ces idées générales et fondamentales de la physique furent particulièrement appliquées, par Asclépiade, à la science du corps humain, dont la formation est résultée de la réunion accidentelle des corpuscules fondamentaux, en lui donnant une configuration déterminée. Du mouvement modéré et harmonique ou irrégulier de ces corpuscules dans l'espace vide qui leur est assigné, dépend la santé ou la maladie du corps vivant[29]. Ce principe essentiel de son système fut adopté sans aucune altération par tous ses successeurs.

D'après les vues philosophiques d'Asclépiade, nous n'avons pas besoin de nous former aucune idée d'une force fondamentale quelconque du corps. il suffit de considérer le rapport de ces corpuscules avec leurs pores ou l'espace vide; et ce qu'on nomme *nature*, n'est autre chose que cette syncrèse des corps. C'est

(27) *Clem.* recognit. VIII. 15. p. 563. ed. Coteler. in opp. patr. apostol., Antverp. 1698. f.° — *Sext. Empir.* adv. physic. lib. I. s. 363, p. 621. lib. II. s. 318. p. 686. Galien ne paraît donc pas avoir raison (de theriac. ad Pison. p. 458.) lorsqu'il regarde les atomes comme synonymes avec les ὄγκοις et qu'il les déclare invariables. (de different. morb. p. 199.)

(28) *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 14. p. 41.

(29) *Galen.* meth. med. lib. IV. p. 77. — *Cæl. Aurel.* l. c. p. 42.

pour cela, dit Galien, qu'il niait toute sympathie entre les parties du corps [30]. Il s'est même permis une ironie blâmable, en reprochant à la nature des efforts inutiles, lorsqu'il fallait louer la sagesse de ses vues [31]. Comme Épicure, il soutenait que le hasard seul nous a appris l'usage de nos organes, usage auquel ils n'étaient pas destinés [32].

L'ame, considérée comme une substance simple, n'était rien pour lui, non plus que pour Épicure. Il la regardait hardiment comme un souffle ou *pneuma*, qui se produit pendant la respiration [33]; fonction qu'il expliquait d'après la théorie d'Empédocle (*Voyez* t. I.er, page 264); c'est-à-dire, que l'air dense est attiré d'une manière tout-à-fait mécanique dans le poumon, où il devient plus rare et plus élastique [34]. Dans un autre endroit où il s'agit de l'ame, il soutient positivement qu'elle réside dans les cinq organes sensitifs [35], et il refuse à l'homme, suivant l'opinion de Démocrite, la connaissance de la vérité, à cause des changemens subits et continuels qu'éprouve la matière, [διὰ ὀξύτητα τῆς ῥοῆς] [36].

On trouve fréquemment chez les anciens des témoignages qu'Asclépiade ne regardait aucune partie du corps comme le siége particulier de l'ame; car il la supposait dans toutes les parties où l'on reconnaît l'existence des corpuscules fondamentaux [37], ce qui a

(30) *Galen.* de natural. facult. lib. I. p. 92.
(31) *Ibid.* de usu part. lib. V. p. 421. Ματαιόπονος ἡ φύσις.
(32) *Ibid.* lib. I. p. 378. lib. XI. p. 492.
(33) *Ibid.* de usu respirat. p. 159.
(34) *Plutarch.* de placit. philos. lib. IV. c. 22. p. 101.
(35) *Ibid.* c. 2. p. 82.
(36) *Sext. Empir.* ad. logic. lib. II. s. 7. p. 460.
(37) *Ibid.* lib. I. s. 202. p. 413. s. 380. p. 445.

donné lieu à un père de l'église de faire une plaisanterie dont la conséquence est fausse [38].

8. Les corps fondamentaux les plus déliés, que ce médecin nommait ὄγκους λεπτομερεῖς ou τὸ λεπτομερὲς, et qui sont la même chose que le *pneuma* ou *l'esprit* des autres écoles, sont introduits dans l'économie animale, soit par la digestion des alimens [39], soit par la respiration de l'atmosphère; fonction où les poumons attirent l'air extérieur comme des ventouses. Les parties les plus subtiles et les plus déliées de cet air, sont retenues dans les poumons où elles effectuent une nouvelle attraction de l'atmosphère [40].

Comme Asclépiade ne reconnaissait pas les forces occultes admises par l'école péripatétique, il était naturel qu'il considérât la digestion comme une simple division des alimens en parties plus subtiles [41]. La preuve qu'il donnait de cette absence des forces digestives, ou de ce défaut de coction des alimens dans l'estomac, était l'impossibilité d'en trouver des traces, soit dans les renvois, soit par les vomissemens, soit enfin par la dissection [42]. L'attraction des sucs nutritifs et du sang, n'était suivant lui qu'une opération mécanique, qui avait lieu au moyen de l'absorption dans les espaces vides ou pores, et pour cela il admettait trois états différens dans les vaisseaux, savoir la vacuité, la plénitude et l'état moyen [43].

(38) *Tertullian.* de anima, c. 15. p. 786. « Asclepiades capras suas » quærat sine corde balantes, et muscas suas abigat sine capite » volantes. »

(39) *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 14. p. 44.

(40) *Plutarch.* l. c. lib. IV. c. 22. p. 101.

(41) *Galen.* defin. med. p. 393.

(42) *Galen.* de natur. facul. lib. III. p. 111.

(43) *Ibid.* lib. II. p. 98.

Asclépiade attribuait la chaleur du corps à ces corpuscules fondamentaux subtils [λεπτομερῶν], desquels il dérivait la sensibilité, et par conséquent la sensation de la douleur [44]. Les secrétions n'étaient encore suivant lui qu'une opération mécanique, et il était en cela de l'opinion de Cartésius qui compare les organes sécrétoires à un crible, sans tenir aucun compte de la force vitale des parties [45].

9. De même qu'Asclépiade cherchait dans le mélange des matières primitives les plus subtiles, comme ces λεπτομερῶν, les forces mécaniques et matérielles qui contribuent à la vie; de même il attribuait le pouls à ces premières, parce que les matières subtiles, qui sont la même chose que le *pneuma* des autres Dogmatistes, passent des poumons dans le cœur et du cœur dans les artères [46]. Il trouvait que l'artère pulmonaire ou veine artérielle, qu'il regardait, avec tous les médecins de l'antiquité, comme le vaisseau qui charrie les matières aériennes des poumons dans le cœur, était plus faible que les autres artères, et il reconnut que la veine pulmonaire ou l'artère veineuse était plus forte et plus grosse que les autres. La cause de cette différence, selon lui, appartient au double mouvement de l'artère veineuse; parce qu'elle opère ses pulsations par sa propre force, et qu'elle est mise en mouvement par les poumons. Ce double effort affaiblit autant ses membranes, que celles de l'artere veineuse deviennent plus fortes par le mouvement

(44) *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 15. p. 46, 48, 57.
(45) *Galen.* de natur. facult. lib. I. p. 92. — *Octav. Horatian.* ad. Euseb. lib. IV. p. 105.
(46) *Galen.* de differ. puls. lib. III. p. 33. lib. IV. p. 45.

simple que le poumon leur communique[47]. On voit par-là le peu de connaissance qu'avait Asclépiade de la différence qui existe entre les veines et les artères. Galien a donc eu raison lorsqu'il a accusé ce médecin d'avoir beaucoup négligé l'anatomie, car en effet il donne souvent des preuves d'une grande ignorance dans cette partie[48]; comme lorsqu'il parle des nerfs dont il connaissait si peu l'usage qu'il les confond avec les ligamens[49].

10. Sa pathologie était entièrement basée sur ces suppositions arbitraires de la forme et de la combinaison des matières premières, dont le mélange varié était, selon lui, la cause des maladies[50]. La différence des affections morbifiques dépendait des différens rapports des corps fondamentaux avec les espaces vides ou les pores : c'est pourquoi dans l'explication des maladies, il considérait avec attention l'état d'engorgement [*statio*, ἔνστασις][51]. Ces hypothèses s'accordaient avec l'opinion d'Erasistrate sur la production des maladies par la souffrance des parties solides et par la παρέμπτωσις; et la conséquence que ce dernier en tirait était aussi celle d'Asclépiade; c'est-à-dire, que les humeurs ne sont pas le siége de la cause prochaine des maladies, mais plutôt celui de leur cause occasionnelle[52] : par conséquent, la plénitude ne peut contribuer que d'une manière indirecte et éloignée à la production des maladies[53].

(47) *Galen.* de usu part. lib. VI. p. 436.
(48) *Ib.*
(49) *Ib.* de loc. adfect. lib. II. p. 260.
(50) *Ib.* de differ. morb. p. 199.
(51) *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 14. p. 42.
(52) *Cæl. Aurel.* l. c. p. 44.
(53) *Galen.* contra Julian. p. 341.

Si les maladies sont produites par un rapport disproportionné des matières premières à leurs pores, il en résulte que chaque changement dans les maladies a aussi son principe dans cette disproportion ; c'est pour cette raison que, dans ce cas, Asclépiade niait l'efficacité des mouvemens critiques, et ce qu'on nomme *activité de la nature* [54] : aussi ces mouvemens critiques n'arrivent point, selon son opinion, à des jours déterminés [55]. Il prétendait même que tous les principes d'après lesquels on doit suivre les indices de la nature, sont autant de chimères. C'est le médecin qui guérit les maladies et non la nature ; c'est lui seul qui sait saisir l'occasion, et la nature est aussi souvent nuisible que favorable [56].

11. Il paraît qu'Asclépiade a le premier établi la classification des maladies en aiguës et en chroniques ; car on ne voit pas qu'elle ait été connue avant lui [57].

Parmi le nombre prodigieux de définitions des maladies, que Cœlius Aurelianus nous a conservé des écrits d'Asclépiade, je ne veux citer ici que les principales. La fièvre, qu'il définissait comme ses prédécesseurs, est, dans toutes ou seulement quelques parties du corps, une chaleur extraordinaire accompagnée d'un pouls violent, dont la cause, de même que celle de l'inflammation, est un engorgement quelconque [58]. Les raisons sur lesquelles il fondait sa

(54) *Galen.* de crisib. lib. III. p. 418.
(55) *Cœl. Aurel.* l. c. p. 43.
(56) *Ib.* et *Cels.* lib. III. c. 4. p. 94.
(57) *Cœl. Aurel.* chron. lib. III. c. 8. p. 469.
(58) *Ei.* acut. lib. II. c. 33. p. 151. — *Galen.* meth. med. lib. XIII. p. 173.

théorie, étaient tirées de la volatilisation des matières fondamentales subtiles, au moyen de l'évaporation, ou de la nécessité supposée d'admettre cette sorte de corpuscules élémentaires [59]. D'après cela lorsque des parties fondamentales grossières produisent une obstruction opiniâtre, il en résulte une fièvre dangereuse; mais si des particules plus subtiles [λεπτομερεῖς ὄγκοι], se fixent dans les pores, alors il se manifeste une fièvre légère. Ainsi, le type même des fièvres intermittentes peut facilement s'expliquer par la grosseur plus ou moins grande des atomes; car, les molécules les plus déliées de la matière produisent l'engorgement qui donne la fièvre-quarte; de plus grosses que celles-ci donnent naissance à la fièvre tierce; et de plus grosses encore occasionnent la fièvre quotidienne [60].

Il distinguait très-ingénieusemenr la cause prochaine de la fièvre qu'il nommait *fébricitation* [τὸ πυρετεῖν], de la maladie même, moyennant une cathégorie. Ainsi, d'après ce médecin, le principe de la fièvre dérivait de l'obstruction proprement dite, comme on dérive, au moyen d'une prosagorie, la fièvre de la fébricitation [61]. De même la chaleur dans la fièvre, est produite par le mouvement gêné des matières primitives, et le froid fébrile, par leur stagnation [62].

Asclépiade observa les fièvres qu'on nomme *doubles tierces*, qui étaient très-communes à Rome, et qui ont été décrites par plusieurs médecins romains mo-

(59) *Sext. Empir.* adv. logic. lib. II. s. 220. p. 499. adv. geometr. s. 5. p. 311.
(60) *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 13. p. 42.
(61) *Ib.* p. 4.
(62) *Ib.* p. 7. 8. — *Galen.* de tremore, p. 369.

dernes

dernes [63]. Il distinguait les mouvemens spasmodiques en spasme continu ou tonique, en spasme clonique et en tremblement [64]. Il attribuait les hémorragies à deux causes différentes : la rupture et la putréfaction; car il niait les anastomoses que ses prédécesseurs avaient admises [65]. Sa distinction de l'hydropisie en aiguë et fébrile, et en chronique et sans fièvre [66], est tout-à-fait remarquable, ainsi que ses deux observations sur la luxation très-rare de l'os de la hanche en dehors et sans aucun effort extérieur [67].

12. Quant aux principes pratiques de ce médecin, la thérapeutique générale lui est redevable de plusieurs augmentations de la plus grande importance. Il regardait comme qualités généralement essentielles de la méthode curative, la célérité, l'assurance et la douceur [68]. Les médicamens violens, si souvent employés par les Empiriques, furent remplacés par des remèdes plus doux; il ordonnait particulièrement les moyens diététiques, et il mettait l'attention la plus louable et la plus soutenue à saisir les différentes circonstances où il pouvait prescrire des changemens dans la manière de vivre [69]. L'usage des vomitifs pris pour le moindre embarras de l'estomac lui paraissait un abus,

(63) *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 10. p. 99.

(64) *Ib.* lib. III. c. 7. p. 208.

(65) *Ib.* chron. lib. II. c. 10. p. 390.

(66) *Ib.* lib. III. c. 8. p. 469.

(67) *Nicet.* script. chirurg. ad. *Cocchi*, p. 154.

(68) *Cels.* lib. III. c. 4. p. 93. « Asclepiades officium medici esse dicit, ut tuto, ut celeriter, ut jucundè curet. »

(69) *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 14. p. 44. — *Plin.* lib. XXVI. c. 3. p. 392.

mais il ne les rejetait pas entièrement [70]. Il n'approuvait pas non plus l'emploi des purgatifs, dont ses prédécesseurs faisaient un usage si fréquent pour attirer et évacuer les humeurs morbifiques; parce que son expérience lui avait appris que ces remèdes donnaient quelquefois aux humeurs une qualité vicieuse [71].

Au lieu de purgatifs, ce médecin recommandait surtout les lavemens qu'il regardait comme moyens auxiliaires d'une grande importance dans les fièvres et même dans les affections vermineuses [72]. Quelquefois pour guérir des maladies chroniques invétérées, il ordonnait des lavemens si irritans, qu'ils donnaient la fièvre par la commotion qu'ils produisaient dans tout le corps [73].

Dans les inflammations, il faisait assez souvent usage de la saignée [74]. Cependant il recommandait d'avoir égard à la nature du climat, parce que cette opération pouvait être convenable sur les bords de l'Hellespont, et nuisible à Athènes et à Rome [75]. Il faisait encore un usage particulier des ventouses, mais seulement lorsque le malade était sans fièvre, et qu'une plénitude d'humeur ne l'incommodait pas trop [76].

13. Grand partisan des remèdes diététiques, il vantait sur-tout les frictions, qui, lorsqu'elles sont légères dilatent et amolissent les parties, et qui au contraire

(70) *Cels.* lib. I. c. 3. p. 22. « Ejectum esse ab Asclepiade vomitum, in eo volumine, quod de tuenda sanitate composuit, video; neque reprehendo, si offensus est eorum consuetudine, qui, quotidie ejiciendo, vorandi facultatem moliuntur. »

(71) *Galen.* de natur. facult. lib. I. p. 92. 93. de facult. medicam. purg. p. 484.

(72) *Cels.* lib. III. c. 4. p. 94.

(73) *Cæl. Aurel.* acut. lib. III. c. 8. p. 215.

(74) *Ib.* c. 9. p. 216. chronic. lib. II. c. 13. p. 416.

(75) *Ib.* acut. lib. II. c. 22. p. 131.

(76) *Ib.* lib. III. c. 4. p. 193. c. 8. p. 217.

les raffermissent lorsqu'elles sont fortes [77]. Dans les maladies chroniques, il ordonnait de retenir et de pousser alternativement son haleine avec force, pendant l'opération de la friction qu'il faisait continuer légèrement jusqu'à ce qu'elle eût provoqué l'assoupissement, état qu'il regardait comme très-salutaire [78]. L'exercice sur l'eau ou dans une chaise roulante était selon lui un moyen efficace pour ouvrir les voies obstruées : il en a donné des règles qui peuvent être d'une grande utilité [79]. Les mouvemens doux dans un hamac ou dans un lit suspendu étaient encore un de ses moyens diététiques [80].

Parmi les bains en usage, il fut le premier qui employa les douches; car, c'est ainsi qu'on doit interpréter les *balineæ pensiles* [81]. Il faisait aussi grand cas de l'eau froide, prise intérieurement, et des bains froids, car il les ordonnait très-souvent [82].

Asclépiade sut particulièrement s'attirer la faveur des Romains, en leur prescrivant l'usage du vin comme un médicament incomparable et même céleste pour des maladies où il n'avait pas encore été employé; mais il l'ordonnait toujours avec réserve [83]. C'était surtout lorsqu'il voulait ranimer les forces vitales, trop affaiblies par la fièvre, ou hâter le rétablissement des convalescens, qu'il employait ce breuvage [84].

(77) *Cels.* lib. II. c. 14. p. 69.
(78) *Cæl. Aurel.* chron. lib. III. c. 8. p. 489. — *Cels.* lib. III. c. 18. p. 119. — *Galen.* de tuend. valet. lib. III. p. 245.
(79) *Cels.* lib. II. c. 15. p. 71.
(80) *Cels.* l. c. — *Plin.* l. c.
(81) *Plin.* l. c. — *Gumpert.* l. c. p. 116. 117.
(82) *Plin.* l. c. — *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 14. p. 44.
(83) *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 15. p. 58. — *Plin.* lib. XXIII. c. 1. p. 301.
(84) *Cels.* lib. III. c. 14. p. 112. — *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 14. p. 45.

Il prescrivait, avec une exactitude scrupuleuse, la quantité de vin qu'il fallait prendre et la quantité d'eau; quelquefois il se servait d'eau de mer [οἶνος τεθαλασσωμένος], afin de donner par ce mélange, une qualité plus irritante à cette boisson [85].

La déclamation, la gaieté, le rire, le chant et la musique étaient aussi des moyens qu'il regardait comme très-salutaires et trop négligés [86].

14. Plusieurs des règles que ce médecin suivait dans le traitement des maladies particulières sont assez importantes pour que l'on en parle ici. Dans les fièvres, il se dirigeait toujours d'après les accidens, et lorsqu'il prescrivait quelques alimens légers, tels que les crêmes de riz, d'orge ou d'autres farineux, ce n'était jamais que lorsque le malade était sans fièvre [87]. Dans les fièvres intermittentes sur-tout, il avait une méthode particulière et des remèdes qu'il ordonnait à des époques déterminées. Par exemple dans la fièvre tierce, il faisait prendre un lavement le troisième jour après l'accès, le cinquième un vomitif, et le sixième il faisait rester le malade au lit [88]. C'est de là que ses successeurs avaient pris l'usage de suivre une espèce de cycle dans le traitement des maladies, d'après lequel on ne devait prescrire que certains remèdes à certains jours fixes.

Pour les catarres invétérés, ainsi que pour la léthargie, il avait beaucoup de confiance dans une dose

(85) *Cœl. Aurel.* chron. lib. II. c. 7. p. 386. acut. lib. II. c. 39. p. 175.

(86) *Ib.* chron. lib. I. c. 5. p. 337. 338.

(87) *Ib.* acut. lib. I. c. 14. p. 43.

(88) *Cels.* lib. III. c. 14. p. 112.

copieuse de vin et dans les médicamens rubéfians qu'il faisait préparer avec de la moutarde [89]. Dans la frénésie il employait les frictions, les décoctions narcotiques, composées de pavot et de jusquiame, et quelquefois aussi un mélange de vin et d'eau de mer. Il rejetait dans cette maladie la saignée, et il ne voulait pas que la chambre du malade fût obscure comme ses prédécesseurs le recommandaient en pareil cas [90]. Dans une esquinancie très-violente, il ordonna la saignée aux deux bras, et conseilla le premier la bronchotomie dans cette maladie [91]. Les bains chauds et les frictions huileuses étaient ses moyens pour guérir la passion iliaque et le spasme [92]. Il faisait faire des incisions aux malléoles dans l'hydropisie [93], et conseillait le coït contre l'épilepsie [94].

15. Asclépiade fut le fondateur d'une école célèbre dans l'antiquité, qui propagea ses principes avec plus ou moins de changemens. Il eut pour élèves, suivant le rapport d'Étienne de Bizance, d'abord Philonides de Dyrrachium, qui a écrit quarante-cinq livres; ensuite Titus Aufidius de Sicile, et Nicon d'Agrigente [95], qui paraît être le même que celui dont Cicéron a cité la Polyphagie [96]. Cœlius Aurelianus dit que Titus [97] employait les frictions dans l'inflammation

(89) *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 9. p. 93.
(90) *Cels.* lib. III. c. 18. p. 117.
(91) *Cæl. Aurel.* acut. lib. III. c. 4. p. 193.
(92) *Ib.* p. 215.
(93) *Aët.* tetrab. III. serm. 2. c. 30. col. 544.
(94) *Cæl. Aurel.* chron. lib. I. c. 4. p. 322.
(95) *Stephan. Byz.* voc. Δυῤῥάχιον, p. 318.
(96) Epist. ad famil. VII. 20.
(97) *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 29. p. 144.

de poitrine, et les flagellations, la ligature, la faim, la soif, et même le coït dans la mélancolie [98].

Marcus Artorius, ami et médecin de César Auguste, était élève d'Asclépiade. Auguste dit lui-même dans ses écrits qu'il doit la vie à cet ami; car, Artorius, inspiré par un songe, lui avait persuadé d'assister en personne à la bataille de Philippe, ce qui obligea Brutus de camper, et empêcha Auguste, malade, de tomber au pouvoir des ennemis [99]. Quelque temps après la bataille d'Actium, Artorius mourut des suites d'un naufrage. Il a laissé entre autres écrits, un livre sur l'hydrophobie, et un autre sur la longévité [100]. Dans le premier, il tâchait de prouver que l'estomac est le siége de l'hydrophobie, à cause des sanglots et des vomissemens bilieux qui accompagnent ordinairement cette maladie [1].

Clodius et Niceratus, que Cælius Aurélianus cite encore comme élèves d'Asclépiade, sont bien moins connus que ceux dont nous venons de parler. On sait que le premier prescrivait l'assa-fœtida pour le spasme [2], et que le second a écrit sur la catalepsie [3]. Thémison de Laodicée, le plus fameux de tous les élèves d'Asclépiade, est à proprement parler le fondateur de l'école méthodique.

(98) *Cæl. Aurel.* chron. lib. I. c. 5. p. 339.
(99) *Plutarch.* vit. Brut. p. 1003. — *Dio Cass.* lib. XLVII. c. 41. p. 520.
(100) *Euseb.* canon. chron. in *Scaliger.* thesaur. temp. p. 154.
(1) *Cæl. Aurel.* acut. lib. III. c. 14. p. 224.
(2) *Ib.* c. 8. p. 217.
(3) *Ib.* chron. lib. II. c. 5. p. 376.

CHAPITRE III.

École méthodique.

16. L'HISTOIRE de ce qu'on nomme *méthode* commence avec Thémison, qui contribua beaucoup à rectifier les principes de son maître, en mettant une plus grande précision dans sa méthode [4]. Quoique disciple d'Asclépiade il en différait cependant par une infinité de principes, et même il le critique souvent sur son inconséquence. Il fraya le premier une route intermédiaire entre le dogmatisme sévère et l'empirisme [6], route ou plutôt méthode qui lui avait paru tracée par la théorie de son maître. La recherche des causes lui semblait reposer sur des bases trop incertaines ; c'est pourquoi il n'admettait comme règles de sa théorie, que les déterminations du corps humain, qui sont communes à plusieurs maladies [*κοινότητες*] ; sans réfléchir que ces déterminations sont autant ou même quelquefois plus occultes que les causes des Dogmatistes. Cette idée des déterminations générales de l'état contre nature, eut cependant l'avantage de donner occasion dans la suite de perfectionner la doctrine de l'indication. Si Thémison eût choisi pour règles de sa théorie les indications communes [communautés, *communitates*] dont les signes se remarquent aisément, ou des situations vraiment morbifiques, au

(4) *Galen.* meth. med. lib. I. p. 36.

(5) *Cæl. Aurel.* chron. lib. I. c. 1. p. 287. lib. I. c. 4. p. 323. — *Cels.* præf.

(6) C'est pour cela que les Méthodistes ne se rangèrent jamais ni du côté des Dogmatistes ni de celui des Empiriques. — *Galen.* meth. med. lib. III. p. 60.

lieu des maladies simples des parties solides, qu'encore il avait observées en assez petit nombre, alors son système méthodique serait le plus complet et le meilleur de tous. Mais, induit en erreur par la philosophie corpusculaire, il ne voulut admettre d'autres communautés que le relâchement, le resserrement et un état moyen : aussi il dut souvent se contredire et commettre des inconséquences d'autant plus grandes, qu'il se donnait plus de peine pour échapper à tous les piéges que lui tendaient les Empiriques et les Dogmatistes. En effet il s'en faut beaucoup que ces communautés soient applicables à un grand nombre de maladies, et que l'on puisse d'après elles déterminer les médicamens que l'on doit administrer.

17. On s'aperçoit facilement que ces principes diffèrent essentiellement des opinions de toutes les écoles connues de l'antiquité. Thémison n'admettait pas, non plus que son maître, les principes des anciens relatifs à la crise et aux jours critiques, et cependant il était encore plus sévère dans le choix des jours que tous ses prédécesseurs. La défense qu'il faisait dans la plupart des maladies, de prendre aucune nourriture pendant les trois premiers jours, mérite notre suffrage, parce qu'on sait que, pendant l'état de la crudité, tout ce qui est aliment contribue à augmenter les mouvemens irréguliers. Mais il étendit l'observation de cette période de trois jours bien au-delà de ce que le raisonnement et l'expérience exigent. Les fomentations même ne devaient, selon lui, se faire qu'à certains jours [7]; et même son traitement

(7) *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 16. p. 60. 61.

pour les hémorragies était particulièrement soumis à cette doctrine de la période de trois jours [8].

Au surplus, Thémison, comme Asclépiade, savait très-bien faire la distinction entre les maladies aiguës et les chroniques [9]. Il a fait une description très-exacte de la lèpre, et après avoir fait des recherches soigneuses sur la cause de cette maladie, il a donné une méthode curative basée sur des principes sagement raisonnés [10]. Il a le premier déterminé, d'une manière précise, l'idée que l'on doit avoir de la cachexie, dont il donna l'étiologie [11]. C'est à lui que la pathologie doit la théorie du rhumatisme [12], qui était connu avant lui sous le nom de *goutte aiguë* ou *épidémique* [13]. C'est aussi lui qui le premier a regardé le satyriasis comme une maladie particulière [14]. Il fut attaqué lui-même d'hydrophobie pour avoir été mordu d'un chien enragé, ce qui lui donna le moyen de décrire cette maladie mieux que personne [15].

Après les principes pratiques dont nous venons de parler, ce que l'on sait encore de la méthode curative d'Asclépiade, ne peut donner qu'une légère idée de ses connaissances dans le traitement des maladies. Suivant lui, les bains et les huiles suffisent dans les inflammations du poumon les plus fortes; et même

(8) *Cæl. Aurel.* chron. lib. II. c. 13. p. 404. c. 1. p. 365. « Non interrogans passionis tempus, sed solum numerum dierum imprudenter attendens. »
(9) *Ib.* chron. præf. p. 268.
(10) *Ib.* chron. lib. IV. c. 1. p. 493.
(11) *Ib.* chron. lib. III. c. 6. p. 461.
(12) *Ib.* chron. lib. III. c. 2. p. 434.
(13) *Athen.* deipnos. lib. II. c. 12. p. 84.
(14) *Cæl. Aurel.* acut. lib. III. c. 18. p. 252.
(15) *Ib.* acut. lib. III. c. 16. p. 232. — *Dioscor.* theriac. c. 1. p. 423.

il ordonnait un mélange de vin et d'eau de mer à des pleurétiques [16]. Un violent exercice lui paraissait salutaire dans les maladies aiguës [17]. Il prescrivait le trépan et la saignée dans l'apoplexie, sans doute pour mieux dégorger les vaisseaux sanguins du cerveau [18].

Il fut l'inventeur de différentes compositions telles que le diagrède [19] le diacode [20], &c. il fut aussi, à ce qu'il paraît, le premier qui fit usage des sangsues [21]. Il regardait le plantain, comme un remède universel, et il a écrit un livre sur son efficacité. Dans les affections arthritiques, il conseillait l'équitation [22]; et faisait courir douze stades, à ceux qui étaient atteints d'hydropisie avant de leur faire l'opération de la ponction [23].

18. Au nombre des élèves de Thémison, on cite d'abord un certain Eudemus, célèbre par le commerce coupable qu'il eut avec Livilla, belle-fille de Tibère [24]: il a fait des observations très-intéressantes sur la morsure des chiens enragés, et a très-bien remarqué que le spasme du pharinx et l'horreur des liqueurs sont tels que la vue même de la chute de quelques larmes suffit pour les causer; il convenait aussi que les personnes atteintes de cette maladie en sont presque toujours victimes [25]. Ses moyens curatifs étaient la saignée,

(16) *Cœl. Aurel.* acut. lib. I. c. 16. p. 62. 63.
(17) *Ib.* acut. lib. II. c. 29. p. 144.
(18) *Ib.* chron. lib. II. c. 1. p. 365.
(19) *Ib.* chron. lib. III. c. 1. p. 433.
(20) *Galen.* de compos. medicam. sec. loca, lib. I. p. 256.
(21) *Cœl. Aurel.* chron. lib. I. c. 1. p. 286.
(22) *Plin.* lib. XXV. c. 7. p. 371. — *Cœl. Aurel.* chron. lib. V. c. 1. p. 556.
(23) *Ib.* chron. lib. III. c. 7. p. 446. c. 8. p. 478.
(24) *Tacit.* annal. lib. IV. p. 98. — *Plin.* lib. XXIX. p. 497.
(25) *Cœl. Aurel.* acut. lib. III. c. 11. p. 221.

l'ellébore et les ventouses [26]. Il prescrivait des lavemens d'eau froide dans la passion cardiaque [27].

Vettius-Valens, élève d'Apuleius Celse dont nous parlerons bientôt, et célèbre par sa conduite criminelle avec Messaline [28], se disait aussi de la secte de Thémison, et a laissé un ouvrage sur la méthode curative dont Cælius Aurélianus a tiré une classification des différentes espèces d'esquinancies [29].

19. Après le célèbre Thémison, Antoine Musa, affranchi, puis médecin de l'empereur Auguste, se fit connaître par une cure heureuse qu'il opéra sur son maître. Depuis long-temps Auguste était affecté d'une maladie grave, sur laquelle l'histoire ne nous donne aucune notion exacte. On sait seulement que Musa défendit tous les remèdes échauffans que lui prescrivaient envain plusieurs médecins, et qu'il le guérit parfaitement en employant les bains froids [30]. Auguste et le sénat romain le récompensèrent, non-seulement par des présens considérables, et en lui donnant le titre de chevalier, mais encore par l'érection d'une statue d'airain dans le temple d'Esculape [31]. Dion rapporte que Musa, enhardi par ce succès, ordonna aussi les bains froids à Marcellus, mais que ce jeune prince y perdit la vie. Je ne ferai point de recherches sur

(26) *Ib.* c. 16. p. 233.

(27) *Ib.* lib. II. c. 38. p. 171.

(28) *Scribon. Larg.* c. 94. — *Rhod.* ad h. l. p. 157. — *Plin.* l. c, p. 494.

(29) *Cæl. Aurel.* acut. lib. III. c. 1. p. 180.

* Son frère Euphorbus, médecin du roi Juba, donna son nom à la plante qu'on nomme depuis *Euphorbe.* (*Plin.* lib. XXV. c. 7. p. 371.)

(30) *Sueton.* vit. August. c. 81. — *Dio Cass.* lib. LIII. c. 30. p. 725. — *Plin.* lib. XXIX. c. 1. p. 494.

(31) J. C. G. *Ackermann* prolus. de Ant. *Musa*, §. 6. p. 15. s.

l'authenticité de cette assertion, j'observerai seulement que Bianconi [32] a témoigné quelques doutes sur la mort de Marcellus dans les bains de Baies. Dans un temps plus moderne, Charmis de Marseille introduisit à Rome, l'usage des bains froids, usage qui devint général, et qui lui fit amasser une grande fortune [33].

Musa a le premier employé, pour les ulcères malins (probablement l'épreux) la chair de vipère [34], la laitue [35], la chicorée et l'endive [36]. Il a beaucoup écrit sur la préparation et l'efficacité de médicamens auxquels son nom conserva pendant long-temps une assez grande réputation [37]. Dans le catarre violent, avec extinction de voix, il conseillait un mélange héroïque, composé de jusquiame, de cigüe et d'opium [38]. On conservait encore de lui, dans des temps assez modernes, différentes compositions contre les ulcères malins [39], contre ceux du nez [40], les ophtalmies [41], les douleurs néphrétiques [42], la fièvre quarte [43], ainsi que divers antidotes [44].

A cette même époque, vivait aussi un chirurgien

(32) Lettere sopra Celso, p. 59. (Rom. 1779. 8.°) Vid. *Rose* diss. de Augusto contraria medicina curato. (Halæ, 1741. 4.°)

(33) *Plin.* l. c. — Essai historique sur la Médecine en France, p. 20. sq. (Paris, 1762. 8.)

(34) *Plin.* lib. XXIX. c. 6. p. 516.

(35) *Ib.* lib. XIX. c. 8. p. 175.

(36) *Galen.* de composit. medic. sec. loca, lib. VIII. p. 287.

(37) *Galen.* de compos. medic. sec. genera, lib. II. p. 328.

(38) *Ib.* de compos. med. sec. loca, lib. VII. p. 264.

(39) *Ib.* lib. III. p. 193.

(40) *Ib.* p. 201.

(41) *Ib.* lib. IV. p. 209. — *Marcell.* de medicam. c. 8. p. 281.

(42) *Galen.* de compos. medicam. sec. loca, lib. X. p. 306.

(43) *Myreps.* de antidot. s. 1. c. 183. p. 399.

(44) *Galen.* de compos. med. sec. loca, lib. VII. p. 262. — *Oribas.* synops. ad. Eust. lib. III. p. 98. — Euporist. lib. IV. c. 127. p. 249. — *Myreps.* l. c. c. 292. p. 420. c. 302. 303. p. 422. 423.

très-savant et très-célèbre, nommé *Mégès de Sidon*. Il était élève de Thémison, et on sait encore qu'il a observé des ulcères scrophuleux au sein [45]; qu'il a réduit la luxation en avant du genou [46], et a inventé un instrument dont il fit usage dans la lythotomie [47]. Galien a conservé de lui la formule d'une composition propre à faire disparaître les dartres lépreuses [48].

20. Il existe un ouvrage qui date du même temps et qui est attribué à A. Corn. Celse, tout ce que l'on sait de certain sur cet auteur, c'est qu'il était très-savant [49], et qu'il fut partisan de la secte méthodique qui s'éleva alors. Quoique d'après cet écrit, qui faisait partie d'un grand ouvrage encyclopédique [50], on ne voie pas si cet auteur était médecin, cependant il parle avec une si grande précision des opérations chirurgicales, qu'on est autorisé à croire qu'il était au moins anatomiste et qu'il pratiquait l'autopsie [51].

Il est probable que ce Celse fut, comme le pense Bianconi, secrétaire intime de Tibère et qu'il l'accompagna dans son expédition orientale [52]; car Horace prend des informations sur lui auprès de Julius Florus,

(45) *Cels.* lib. V. c. 28. p. 265. — Vid. *Galen.* meth. med. lib. VI. p. 101.
(46) *Ib.* lib. VIII. c. 21. p. 468.
(47) *Ib.* lib. VII. c. 26. p. 402.
(48) De comp. medic. sec. loca, lib. V. p. 228.
(49) *Morgagni* epist. de Celso, p. 476. s, dans l'édition citée de Celse.
(50) (*Bianconi*) lettere sopra Celso, p. 97-110.
(51) *Morgagni* l. c. p. 501. — Fabr. von *Hilden*. gründl. Bericht vom Blatterstein, Vorrede s. 12. (Bas. 1626. 8.°) Saumaise (prolegom. ad homonym. hyl. iatric. p. 15) le compare à Pline, le nomme *laïque* [ἀνιατρολόγητος], et prétend qu'il a très-mal traduit les expressions grecques, ce que Saumaise prouve particulièrement par le *ros syriacus*, au lieu ῥοῦς συριακή. (l. c. p. 75.)
(52) l. c. p. 140. s.

et parle de ses compilations tirées de la bibliothèque du mont palatin [53]. Bianconi tâche encore de prouver que Celse eut des relations suivies avec Ovide [54].

Son livre sur l'agriculture, dans lequel il traitait aussi de l'art vétérinaire, a été perdu [55]. Ses différens livres sur la science médicale traitent, en grande partie, d'objets relatifs à la chirurgie et renferment en outre quelques faits capables de faire apprécier l'état où étaient alors l'anatomie, la médecine interne, et différentes autres branches de l'art de guérir. Celse défendit l'anatomie contre les Empiriques : Il paraît qu'il possédait bien cet art, parce que ses descriptions assez exactes des différentes parties du corps humain prouvent qu'il s'occupait lui-même de dissection. Cependant d'autres, telles que sa description du foie, n'annoncent que des connaissances zootomiques [56]. Il ne distingua pas toujours les veines des artères [57], et n'eut pas une idée exacte des nerfs ; car il donnait quelquefois cette dénomination aux tendons forts et aux muscles [58].

Dans plusieurs principes de la séméiotique et de la clinique il suivait la doctrine d'Hippocrate et des anciens Grecs, mais dans d'autres branches et sous d'autres rapports, il suivait celle d'Asclépiade et de Thémison. Ainsi il rejetait la théorie des jours cri-

(53) *Horat.* lib. I. ep. 3. v. 15. s.
Quid mihi Celsus agit? monitus multumque monendus,
Privatas ut quærat opes, et tangere vitet
Scripta, Palatinus quæcunque recepit Apollo.

(54) l. c. p. 181. s.

(55) *Columell.* de re rustica, lib. VI. c. 5. p. 21. lib. VII. c. 5. p. 87.

(56) *Morgagni* l. c. p. 507. s.

(57) *Ib.* p. 509.

(58) *Cels.* lib. VII. c. 18. p. 383. lib. VIII. c. 1. p. 421.

tiques [59]; tantôt il louait, tantôt il blâmait l'usage des purgatifs [60]; dans les affections chroniques, il recommandait sur-tout les frictions, l'exercice et les bains [61]; et il est le premier qui ait parlé des lavemens alimenteux [62].

21. On peut encore aujourd'hui pratiquer avec avantage les principes chirurgicaux de Celse. Son procédé pour la taille, avec le petit appareil, a été beaucoup vanté par un opérateur moderne [63], et peut être suivi avec succès pour les jeunes gens et les enfans [64]. Ses règles dans l'opération du trépan méritent encore des éloges, eu égard au siècle où il écrivait [65]. Il a perfectionné l'art des accouchemens qui de son temps était encore au berceau, et qui ne consistait que dans l'extraction forcée de l'enfant, ce qui n'avait lieu souvent qu'en le mettant en pièces [66]. L'opération de la cataracte crise se faisait par dépression, et on attendait avec soin qu'elle fût bien en maturité, parce qu'on croyait qu'elle consistait dans l'endurcissement des humeurs antérieures de l'œil; lorsqu'on ne pouvait la déprimer, on cherchait à la diviser [67]. Celse a fait connaître plusieurs opérations

(59) *Cels.* Lib. III. c. 4. p. 96. c. 6. p. 102.
(60) Lib. IV. c. 13. p. 176. Lib. III. c. 24. p. 138.
(61) Lib. II. c. 14. 15. p. 70. 71. Lib. II. c. 17. p. 73.
(62) Lib. III. c. 19. p. 123. — C'est le Κορνήλιος ἰατρὸς, car *Galien* (de compos. medic. sec. loca, lib. IX. p. 301.) cite notre *Celse*.
(63) Lib. VII. c. 26. p. 398. — *Heister*, de lithotomiæ Celsianæ præstantia et usu. (Helmst. 1744. 4.°) — Ephem. Nat. Cur. Vol. X. obs. 17.
(64) *Schmuckers* chirurgische Wahrnehm. t. II. p. 375.
(65) *Cels.* lib. VIII. c. 3. 4. p. 428. s.
(66) Lib. VII. c. 29. p. 411. s.
(67) Lib. VII. c. 7. p. 365. s.

particulières que l'on pratiquait alors à Rome, telles que la production d'un prépuce artificiel, et ce qu'on nomme *infibulation* [68].

22. On dit que Pline avait une haine implacable pour tous les médecins de son temps, parce qu'il les dépeint sous de noires couleurs; cependant nous n'avons aucune raison pour regarder comme calomnieuses ses opinions sur les médecins romains, son mépris pour eux n'est donc pas tout-à-fait injuste. Rome, au temps dont nous traçons dans ce moment l'histoire, était inondée de médecins qui avaient si peu l'esprit de leur art, que leur principal but paraissait être de se procurer et la richesse et une grande réputation, d'ériger pour leurs écoles des trophées sur les ruines des anciennes, d'éblouir les yeux du peuple par la fondation de nouveaux systèmes et de nouvelles méthodes [69]. Un certain médecin de Marseille nommé *Crinas,* s'étant avisé de réunir l'astrologie à la médecine, et même d'assujettir au cours des astres le régime qu'il faisait suivre, s'acquit par ce moyen une fortune tellement considérable, qu'il put faire fortifier plusieurs villes de son pays natal [70].

Thessale de Tralles, le véritable fondateur de l'école méthodique, surpassa en charlatanisme et en moyens serviles, ses contemporains et peut-être même ses prédécesseurs. Rarement l'homme quoique grand peut réussir à corriger sa première éducation; si elle a été mauvaise et peu soignée, il en restera toujours quelques traces. Thessale était fils d'un tisserand,

(68) Lib. VII. c. 25. p. 395.

(69) *Tiraboschi* storia della letteratura Italiana, t. II. p. 191. s. (Rom. 1782. 4.°)

(70) *Plin.* lib. XXIX. c. 1. p. 497. — Essai historique sur la Médecine en France, p. 20.

dont

dont il apprit d'abord le métier [71]; telle est la source de sa grande rusticité et de son ignorance dans les élémens des sciences libérales [72]; c'est de là aussi que sont venus son orgueil vil et insoutenable, et son mépris pour toutes les découvertes des anciens, mépris qui lui a attiré, à juste titre, la haine et l'indignation de tous les hommes loyaux et bien pensans qui l'ont suivi [73]. Un homme qui parlait des anciens avec toute la grossièreté d'un tisserand et d'un roulier, qui les citait tous formellement à son tribunal, qui se portait à-la-fois pour accusateur et pour juge, qui se donnait lui-même le titre de *vainqueur des médecins* [ἰατρονίκης], parce qu'il s'imaginait autant surpasser ses prédécesseurs, qu'il se persuadait que la médecine devait être supérieure aux autres sciences [74]; un homme qui avait si peu lu les anciens, qu'il prétendait qu'Hippocrate faisait mourir ses malades par une trop grande quantité d'alimens [75]; qui eut l'audace d'écrire à l'empereur Néron que ses prédécesseurs n'avaient aucunement contribué aux progrès de la science [76]; un homme

(71) *Galen.* de dieb. crit. lib. I. p. 429. — Meth. med. lib. I. p. 36.

(72) *Galen.* contra Julian. p. 337. — De composit. medic. sec. genera, lib. I. p. 317.

(73) *Galen.* de crisib. lib. II. p. 406. — Meth. med. l. c. — *Plin.* lib. XXIX. c. 1. — *Reines.* var. lect. lib. III. c. 17. p. 674. — On ne peut pourtant nier que Galien ait été trop sévère à l'égard de Thessale, au moins les expressions *impudence, extravagance, radoterie et âne, &c.*, ne doivent pas entrer dans le style d'un homme qui a de la noblesse dans les sentimens.

(74) *Galen.* meth. med. l. c. — *Plin.* l. c.

(75) *Galen.* comment. 1. in vict. acut. p. 47.

(76) Voici le commencement de sa dédicace à l'empereur : *Παραδεδωκὼς νέαν αἵρεσιν καὶ ὡς μόνην ἀληθῆ, διὰ τὸ τοὺς προγενεστέρους πάντας ἰατροὺς μηδὲν παραδοῦναι συμφέρον πρός τε ὑγείας συντήρησιν καὶ νόσων ἀπαλλαγήν.* *Galen.* meth. med. l. c. p. 35.

qui flattait les riches, et promettait d'apprendre dans l'espace de six mois toutes les connaissances étendues de la médecine [77]; un tel homme enfin avait-il le droit de prétendre à l'estime et à la considération de la postérité? Il avait, il est vrai, beaucoup de disciples; mais la plus grande partie n'étaient que des cordiers, des cuisiniers, des bouchers, des tisserands, des tondeurs de draps, des tanneurs et autres de cette espèce, avec lesquels il visita pendant six mois ses malades, et auxquels il donna des titres ou privilèges, pour assassiner [78]. C'est depuis cette fatale époque, que les médecins romains avaient adopté l'usage de ne visiter les malades qu'accompagnés de leurs élèves [79].

23. Thessale perfectionna ce que l'on appelle la *méthode*, en donnant aux *communautés* [κοινότητες] une plus ample application à toutes les parties de l'art [80]. Il fut aussi le premier qui suivit l'opinion d'Asclépiade sur la proportion des corpuscules fondamentaux à leurs pores (pages 10 et 11), pour établir une nouvelle indication, qu'il fallait observer lorsque les indices ordinaires de resserrement et de relâchement ne suffisaient pas, c'est-à-dire, une métasyncrise ou changement total du rapport des pores à leurs

(77) *Galen.* meth. med. lib. I. p. 35. De sectis ad introduct. p. 12. Contra Julian. p. 341.

(78) *Galen.* meth. med. lib. I. p. 37.

(79) *Martial.* lib. V. ep. 9.
« Languebam; sed tu comitatus protinus ad me
» venisti, centum, Symmache, discipulis.
» Centum me tetigere manus aquilone gelatæ :
» non habui febrem, Symmache : nunc habeo! »

(80) Introduct. p. 373. — *Galen.* Opp. P. IV. — *Galen.* contra Julian. p. 340.

atomes [81], et dont il voulait que l'on fît l'application même dans le traitement des ulcères, sans avoir aucun égard à la constitution particulière du malade ou à la nature des ulcères, et ne cherchant absolument qu'à remplir les indications générales [82]. Souvent il provoquait cette métasyncrise d'une manière très-énergique, en appliquant, par exemple, dans les vieux ulcères, de la moutarde pour opérer ce changement subit [83].

Galien lui reproche de n'avoir eu aucune connaissance des effets des médicamens, quoiqu'il ait écrit sur cette matière [84].

Ce médecin négligeait toute recherche sur les causes des maladies, et se contentait de reconnaître les communautés problématiques [85]. Il n'admettait aucun pronostic ou signe de ce qui peut arriver [86]; et il différait en cela, comme en plusieurs autres cas, des Méthodistes modernes [87]. Aucun médicament, d'après sa manière de voir, n'avait une action immédiate sur une partie quelconque du corps, et n'évacuait une humeur particulière; car chaque remède est astringent ou relâchant, ou opère la métasyncrise [88]. Aussi n'employait-il pas les purgatifs comme purgatifs [89], et même il rejetait la ponction dans l'hydropisie [90]. Ses règles diététiques étaient absolument conformes à ces prin-

(81) *Galen.* de facult. simplic. medicam. lib. V. p. *66.* meth. med. lib. IV. p. 77.
(82) *Galen.* meth. med. lib. VI. p. 98.
(83) *Ib.* p. 101.
(84) *Ib.* p. 75.
(85) *Ib.* lib. I. p. 38.
(86) *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 1. p. 9.
(87) *Ib.* p. 11. lib. III. c. 17. p. 247.
(88) *Galen.* de facult. simpl. medic. lib. V. p. *61.*
(89) *Ib.* contra Julian. p. 342.
(90) *Cæl. Aurel.* chron. lib. III. c. 8. p. 491.

cipes toujours établis sur les règles générales : il se contentait de déterminer exactement les jours [91].

24. On met au nombre des élèves et successeurs de Thessale, premièrement Menemachus, sur le compte duquel on ne sait rien de plus remarquable [92]; ensuite Olympicus, dont la définition de la santé et de la maladie lui a attiré la juste censure de Galien [93]; Apollonides de Chypre [94], et Mnaseas [95], qui reconnut particulièrement les deux communautés, c'est-à-dire, la stricture et la laxité dans la fièvre soporeuse, dans l'épilepsie et la paralysie, et enfin dans le catarre ; il contribua aussi beaucoup à rectifier la grande uniformité qui régnait dans la pathologie [96], et fut l'inventeur d'une infinité de préparations qui portèrent son nom [97].

Philomenus, autre méthodiste de ce siècle, est célèbre par ses observations sur les affinités des fièvres régnantes avec la dyssenterie, et sur-tout sur la dyssenterie rhumatismale [98]. Il défendait l'opium dans la dyssenterie et vantait l'efficacité des fruits ; il recommandait particulièrement d'être en garde contre les astringens, parce qu'ils occasionnent facilement la

(91) *Cæl. Aurel.* chron. lib. II. c. 1. p. 366.

(92) *Galen.* meth. med. lib. I. p. 43. — *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 1. p. 75.

(93) *Galen.* l. c. Ὀλυμπικὸς τὴν ὑγιείαν διάθεσιν ἔφησεν εἶναι κατὰ ἑκτότητα νόσου, τὸ δ' αὖ πάθος τροπὴν τοῦ κατὰ φύσιν εἰς τὸ παρὰ φύσιν ἐπίμονον.

(94) *Ib.* l. c.

(95) Introduct. p. 373. — Meth. med. lib. I. p. 39.

(96) *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 5. p. 81. — chron. lib. I. c. 5. p. 329. lib. II. c. 1. p. 348. lib. II. c. 7. p. 380.

(97) *Galen.* de composit. medic. sec. loca, lib. III. p. 21.

(98) *Alexandr. Trallian.* lib. VIII. c. 8. p. 432.

fièvre soporeuse et la frénésie [99]. Il a donné des règles méthodiques à suivre dans la dyssenterie blanche [100], le vomissement bilieux et l'altération fiévreuse [1]. Ses observations sur la dysurie, comme accident de la fièvre maligne, et sur les inflammations céphaliques [2], sont très-exactes [3]. Ses règles sur le spasme, où il recommande sur-tout l'assa-fœtida et des frictions huileuses, sont encore très-recommandables [3]; ainsi que les précautions qu'il employait pour détacher l'arrière-faix ou placenta [4]. Sa composition contre les aphtes était encore connue, dans les temps modernes, sous le nom d'*anthora* [5].... Les procédés employés par Philoménus pour tirer l'enfant du sein de sa mère, nous font voir combien alors était encore peu avancé l'art des accouchemens : si la tête était enclavée, il retournait l'enfant, je ne sais de quelle manière, et l'amenait par les pieds; ou bien il appliquait un crochet dans les ouvertures du crâne, ou enfin il séparait la tête ou d'autres membres et les arrachait par morceaux [6].

25. L'école méthodique atteignit son plus haut degré de splendeur sous un certain Soranus, fils de Ménandre d'Éphèse, élevé à Alexandrie et qui vint à Rome sous les règnes de Trajan et d'Adrien. Il exerça

(99) *Alexand. Trallian.* lib. VIII. c. 8. p. 432, et c. 7. p. 423. — *Æt.* tetr. III. serm. 1. c. 35. p. 159.
(100) *Alexandr. Trall.* lib. VIII. c. 5. p. 413.
(1) *Oribas.* synops. ad Eustath. lib. VI. c. 38. 41. p. 216. 217.
(2) *Æt.* tetr. lib. III. serm. 3. c. 20. p. 436. — *Oribas.* l. c. lib. VIII. c. 11. p. 267.
(3) *Oribas.* l. c. c. 17. p. 270.
(4) *Æt.* tetr. IV. serm. 4. c. 24. p. 579.
(5) *Oribas.* l. c. lib. III. p. 102.
(6) *Æt.* l. c. c. 23. p. 576.

et professa la médecine avec une grande célébrité [7]. Il est probable qu'il demeura quelque temps en Aquitaine, parce qu'il y a traité avec succès des affections lépreuses qui y règnaient [8]. A cette époque la lèpre s'était déjà répandue avec une grande impétuosité de l'Orient en Italie et dans les Gaules. C'est pour cette raison que les médecins qui ne connaissaient pas assez cette maladie se contentaient de recommander certaines préparations contre des symptômes particuliers à la lèpre. Galien a conservé de Soranus des ordonnances pour la galle et la calvitie [9], lesquelles se rapportent en grande partie à la métasyncrise qui doit être provoquée. C'est à Soranus que nous devons aussi la première observation sur le dragonneau [*δρακόντιον*, *Gordius medinensis*] [10]... Il a fait une autre remarque intéressante sur l'horreur que les enfans qui tètent ont pour l'eau [11]; et sa théorie sur le cochemar [12], ainsi que son opinion sur la guérison des maladies par des chants magiques, ont prouvé qu'il était à l'abri de toute superstition [13].

Il paraît qu'il a le premier réduit les opinions de ses prédécesseurs à des principes stables [14]; ce qui fait voir que loin de mépriser les anciens, il ne

(7) Introduct. p. 373. — *Suidas*, t. III. p. 354.
(8) *Marcell.* c. 19. p. 321.
(9) De compos. medic. sec. loca, lib. I. p. 158. 170.
(10) *Paull.* Ægin. lib. IV. c. 59. p. 159. Ὁ *δὲ Σωρανὸς οὐδὲ ζῶον τὴν ἀρχὴν, ἀλλὰ νεύρου τινὸς σύστασιν οἴεται τὸ δρακόντιον.*
(11) *Cæl. Aurel.* acut. lib. III. c. 11. p. 221.
(12) *Ib.* chron. lib. I. c. 3. p. 289.
(13) *Ib.* lib. V. c. 1. p. 556. « Sorani judicio videntur mentis vanitate jactari, qui modulis et cantilena passionis robur excludi posse crediderunt. »
(14) *Ib.* acut. lib. II. c. 9. p. 91.

faisait que réfuter leurs avis par des principes méthodiques [15]; il a donné le premier une raison plausible, pour rejeter les substances purgatives, en disant qu'une certaine quantité d'humeurs salutaires étaient toujours évacuées avec les mauvaises [16]. Dans la pleurésie, qu'il attribuait à la stricture, il employait toujours la saignée et n'avait aucun égard à la différence des climats [17]. Il soutenait que, dans l'inflammation du poumon, tout le corps était en souffrance, mais particulièrement le poumon; car Soranus n'admettait, rigoureusement parlant, aucune maladie locale [18]. Suivant lui, la nature de la fièvre consiste dans une solution absolue ou dans la rareté des voies [19]. Il prétendait que la dyssenterie bilieuse est une solution de l'estomac, qui met dans un danger imminent [20]. Il ne paraît pas que ce soit lui qui ait fait dériver les hémorragies de trois causes différentes, savoir l'éruption, la lésion et la putréfaction [21], parce que la recherche de ces causes particulières est contradictoire avec l'esprit de l'école méthodique; et parce qu'il y a eu plusieurs médecins de ce nom.

26. Ses écrits sur les parties sexuelles de la femme nous prouvent qu'il avait des connaissances assez étendues en anatomie. Il a décrit l'utérus de manière qu'il est facile de voir qu'il n'a pas tiré ses connaissances de la dissection des animaux, mais plutôt de

(15) *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 19. p. 127. c. 29. p. 142.
(16) *Ib.* c. 9. p. 91.
(17) *Ib.* c. 22. p. 132.
(18) *Ib.* c. 28. p. 139.
(19) *Ib.* c. 33. p. 153.
(20) *Ib.* lib. III. c. 19. p. 254.
(21) *Ib.* chron. lib. II. c. 10. p. 391.

celle des cadavres humains, ce qu'il affirme lui-même [22]. Il a réfuté l'opinion des cotylédons [23]; cependant il nommait encore les ovaires des testicules, et comparait la forme de la matrice à une ventouse, dont il nous fait connaître les rapports avec l'os de la hanche et le coccis, ainsi que le changement de son orifice pendant le temps de la grossesse [24]. Il attribuait la chute de la matrice au détachement ou à la rupture de sa membrane interne [25]; il nous a fait connaître la sympathie qu'elle a avec les mamelles [26]; et sa description du clitoris et de l'hymen est extrêmement exacte et conforme à la nature [27].

27. Il paraît que Moschion fut un des rivaux de Soranus [28], et que le passage où l'on veut prouver qu'il est d'un temps plus moderne, est supposé [29]. Sa description de la matrice est la même que celle de Soranus, et il soutenait que sa membrane interne est

(22) *Oribas.* collect. lib. XXIV. c. 31. p. 867.
(23) *Ib.* p. 865. 866.
(24) *Ib.* p. 866.
(25) *Ib.* p. 868.
(26) *Ib.* p. 869.
(27) *Ib.* p. 870. 871. — Soranus, sur les fractures des os, dans Nicétas, ne contient rien de remarquable, excepté qu'il a décrit avec exactitude les différentes espèces de fractures. Je transcrits ici le passage le plus important : *Κατάγματα γίνεται, τὰ μὲν σχιδακηδὸν ὡς ἀπ' εὐθείας σχίζεται, τὰ δὲ καυληδὸν, ἢ ῥαφανηδὸν, ἢ σικυηδόν· τὰ δὲ εἰς ὄνυχα, ἢ καλαμηδὸν ὑπολόξως κατὰ πέρας εἰς ἄλληλα, ὥστε περιφερείαν ἔναγμον γίνεσθαι σχήματι ὄνυχος παραπλησίαν, τὰ δὲ κατὰ ἀπόθραυσιν, ὡς πανταχόθεν ἀπολελυμένην ἔχειν συνέχειαν, τὰ δὲ ἀλφιτηδὸν, καὶ καρυηδὸν, ὅσα εἰς ἄραγμα πολυμερῶς εἰς λεπτὰ μέρη ῥήγνυται.* *Necet.* collect. ed. cocch. p. 47. X.
(28) *Lambec.* biblioth. Vindob. lib. VI. p. 134.
(29) *Moschion*, de passion. mulier. n. 151. p. 41. (Gynæcia *Wolphii* t. I. 1586. 4.°) — Il y a autant d'incertitude sur l'avant-propos latin

musculeuse [30]. Il réfute, entre autres, l'opinion des anciens sur la conception d'un embryon mâle ou femelle, selon qu'il tient au còté droit ou au côté gauche [31]. Il est aussi l'auteur de l'opinion singulière, que les cantatrices cessent d'être réglées avant le temps [32]. Il nous a aussi fait connaître avec exactitude les signes qui annoncent l'avortement [33].

Ce médecin nous a donné des observations aussi utiles qu'intéressantes sur l'éducation physique des enfans nouveau-nés : il prétend que la mère doit d'abord refuser son sein à l'enfant, parce que le lait n'est pas salutaire pendant les premiers jours [34]; et ensuite il dit qu'elle ne doit sevrer son enfant qu'après un an et demi ou deux ans d'allaitement [35]. Ses remarques sur les affections hystériques, connues sous le nom d'*ἀπόπνιξις*, peuvent être d'une grande utilité [36], de même que celles sur la squirrosité de la matrice [37], et sa retroversion avec ischurie [38]; et enfin celles sur les fleurs blanches dont le traitement d'après la métasyncrise fait reconnaître le Méthodiste [39]. Il en est de même de ses principales indications après la

de Moschion que C. Wolf a fait imprimer dans son *Harmonia gynæcirum* (1566. 4.°). On lit dans cet avant-propos, qu'il avait déjà traduit quelques écrits judaïques, et qu'il voulait encore traduire en latin le *Gynæcia.*

(30) Moschion, de passion. mulier. n. 5. p. 1.

(31) *Ib.* n. 26. p. 5.

(32) *Ib.* n. 19. p. 3. Ἐν *τῇ φωνῇ γυμναζομέναις, τῇ γυμνασίᾳ τοῦ αἵματος τὸ πλεῖττον καταναλίσκεται.*

(33) Moschion, de passion. mulier. n. 43. p. 21.

(34) *Ib* n. 63. p. 14.

(35) *Ib.* n. 113. p. 21.

(36) *Ib.* n. 129. p. 28.

(37) *Ib.* n. 134. p. 32.

(38) *Ib.* n. 141. p. 38.

(39) *Ib.* n. 138. p. 37.

naissance, qu'il fait consister dans les deux communautés, l'astriction et la relaxation [40]; ainsi que des maladies des femmes, qui proviennent généralement ou du relâchement ou du resserrement [41].

On ne sait pas s'il est le même Moschion que Galien nomme διορθωτὴς, pour avoir perfectionné les principes de la doctrine d'Asclépiade [42].

28. Julien, disciple d'Apollonide de Chypre, zèlé Méthodiste, vivait à Alexandrie du temps de Galien, dont il s'attira la haîne pour avoir écrit contre Hypocrate. Il négligea la pathologie spéculative, et publia une introduction à la médecine, qu'il revit à plusieurs reprises [43]. Il se livrait fort peu à la lecture, comme la plupart des Méthodistes, et ne faisait aucune étude de la philosophie [44]. Galien l'a fortement blâmé de ce qu'il négligeait entièrement la pathologie humorale [45].

29. Sans Cælius-Aurélianus, un des anciens partisans de cette école, nous ne pourrions nous former une idée exacte du système méthodique, parce qu'il est le seul de cette secte dont un livre élémentaire complet soit parvenu jusqu'à nous; et que l'exposé que nous donne Galien de cette doctrine, porte l'empreinte

(40) Moschion, de passion. mulier. n. 57. p. 11.

(41) *Ib.* n. 124. 125. p. 22. 23. — La phrase où il est dit (n. 160. p. 43.) qu'il possédait un remède pour favoriser la fécondité, me paraît être substituée. Il dut envoyer ce remède à l'impératrice Julie Agrippine qui en éprouva l'efficacité par la naissance de Diogénien.

(42) De different. puls. lib. IV. p. 51.

(43) *Galen.* meth. med. lib. I. p. 43.

(44) *Ib.* contra Julian. p. 339.

(45) *Ib.* p. 344. — A l'égard d'un autre Méthodiste nommé *Marcus Modius*, tout ce que je sais de lui c'est que son portrait se trouve dans Montfaucon. (Suppl. tom. III. pl. 8.)

de la partialité. On a cru pouvoir déterminer l'époque où vécut cet auteur, sur ce qu'il ne prend aucune notice de Galien ni Galien de lui : c'est pourquoi, on les regarde comme contemporains [46]. On a encore conclu de son latin barbare, que Cælius-Aurélianus appartient au moins au cinquième siècle [47]. Mais comme il était natif de Sicca en Numidie, et que probablement, comme la plupart des Méthodistes, il reçut une éducation peu soignée, on peut attribuer à cette raison le barbarisme de son latin, la fréquence de ses erreurs sur l'étymologie, ainsi que son défaut absolu de connaissances grammaticales de la langue grecque [48].

L'ouvrage de cet africain, malgré toutes ces imperfections, est pourtant un des plus utiles de ceux des anciens, et Grainger a raison de le préférer à Galien et à Arétée [49]. Il est certain qu'aucun auteur n'a mieux exposé le diagnostique des maladies particulières, n'en a mieux développé les signes, et n'a mieux énoncé la différence qui existe entre les phénomènes critiques et les phénomènes symptomatiques [50]. Ce fut un bonheur pour le moyen âge que les moines aient choisi cet auteur pour guide dans le traitement des

(46) *Voss.* de natur. art. lib. V. c. 12.

(47) *Reines.* var. lect. lib. III. c. 17. p. 652.

(48) C'est ainsi qu'il dit au lieu de *ὑμὴν ὑπεζωκώς*, *hypozygos membrana* : au lieu de *νομὴ*, *menome* : au lieu de *ἀμήλυσις*, *omelsia*. Il traduit Ὀρθόπνοια par *spirandi correctio*. Il dérive *μανία*, de *μονοῦσθαι*, parce que les malades aiment la solitude. Il confond *πόρος* avec *πῶρος*, *ὀνειρόγονος* avec *ὀνειρώγμος*; et il rend *σχάσαι φλέβα*, par *venam laxare*, au lieu de *venam secare*, &c.

(49) De febre anomala batava, p. 87. (Altenb. 1770. 8.°)

(50) Vid. *Bagliv.* prax. medic. lib. II. c. 8. p. 197. (Antwerp. 1715. 4.°)

maladies ; donc, sans parler de Galien [51], Cælius-Aurélianus est la principale source où nous devons puiser des renseignemens sur le système des Méthodistes. Je vais essayer d'en donner un exposé impartial.

30. Lorsque Galien soutient que les Méthodistes ont négligé l'anatomie [52], il faut juger cette assertion d'après la partialité avec laquelle Galien avait coutume d'exposer les principes de ses adversaires. Du moins, Soranus, Moschion et Cælius-Aurélianus décrivent mieux les diverses parties du corps, que leurs prédécesseurs. Il est certain, cependant, que leurs principes sur les vices généraux du corps n'annoncent point cette attention scrupuleuse sur les différentes parties, par laquelle les Dogmatistes se sont si bien distingués.

En parlant continuellement de communautés, d'indications générales et de rapports communs, ils ne s'arrêtèrent point à une détermination cathégorique des affections particulières ; ils s'approchèrent ainsi sensiblement des Empiriques, et s'accordèrent, en quelque sorte, dans la suite, avec les Sceptiques [53]. Ils refusèrent constamment de se lier, en aucune manière, avec les Dogmatistes, parce qu'ils négligeaient toutes les recherches sur les causes occultes, et qu'ils ne s'en tenaient qu'à l'observation seule des phénomènes qui pouvaient conduire à la connaissance des communautés ou rapports généraux. Ils définirent donc ainsi

(51) M. A. *Cassiodori* de instit. divin. liter. c. 31. p. 526. (Opp. ed. *Garet.* fol. Venet. 1729. t. II.)
(52) *Galen.* de sectis ad introduc. p. 13.
(53) *Sext. Empir.* pyrrh. hypot. lib. I. c. 34. p. 63.

la méthode, science des communautés qui tombent sous les sens, et qui a pour but la guérison des maladies [54]. Cependant, parmi les Méthodistes mêmes, il régnait encore beaucoup de contradictions à l'égard de cette définition, ainsi que sur plusieurs autres points.

L'explication qu'ils donnaient des maladies leur a attiré une critique sévère de Galien : ils définissaient la santé un état naturel des fonctions ; mais ils définissaient la maladie une affection du corps, ou le corps souffrant d'une certaine manière [55].

Comme les communautés tombent rarement sous les sens (par exemple, dans la phrénésie, personne ne peut voir positivement la stricture ou la laxité), il faut alors connaître des phénomènes externes en rapport avec les déterminations internes, et dont on puisse conclure sur ces dernières. Quelques Méthodistes ont cru trouver ces signes dans les évacuations dont la suppression se rapporte toujours à la stricture et l'état contraire à la laxité ; mais d'autres ont critiqué cette doctrine, et se sont contentés de conclure, d'après la disposition du corps et l'état de gonflement ou de relâchement des parties, sur la stricture et la laxité [56].

31. Puisque ces deux déterminations générales du corps suffisent pour guider le médecin dans la connaissance et la guérison de la maladie, toute étiologie devient superflue ; car alors la cause de la stricture n'importe en rien pour que l'on soit en état de la gué-

(54) *Galen.* de sectis ad introduc. p. 12. *Γνῶσιν εἶναί φασι τὴν μέθοδον τῶν φαινομένων κοινοτήτων, συμφώνων τε καὶ ἀκολούθων τῷ τῆς ἰατρικῆς τέλει.*
(55) *Ib.* meth. med. lib. I. p. 42. s.
(56) *Ib.* de sectis ad intr. p. 14. — De optima secta, p. 28.

rir [57]. Il paraît effectivement que ce principe fut dominant chez les Méthodistes [58]. Les causes occasionnelles éloignées [τὰ προκατάρξαντα] contribuent, il est vrai, à la production de la maladie; mais elles perdent leur efficacité dans son cours : par exemple, le refroidissement produit une inflammation; cependant, les changemens de cette inflammation ne sont plus déterminés par le refroidissement; car il s'agit ici de la cause prochaine [συνεκτικὴ αἰτία], qui constitue la nature de la maladie, qui varie avec elle, et qui ne perd son effet qu'à la cessation de la maladie [59]. Et cette cause prochaine des maladies est toujours une des communautés . . . . . Les Méthodistes ont, sans contredit, le mérite d'avoir introduit les premiers, dans l'étiologie, ces idées philosophiques : Gaubius les exprime, en quelque sorte, avec les mêmes termes [60]. Les Méthodistes ont aussi été si loin, que, dans les cas d'empoisonnement, ils ne s'attachaient qu'à guérir l'affection produite par le poison, sans chercher à corriger la matière nuisible [61]. Lorsque le cas exigeait l'évacuation du poison, ils nommaient cette indication la *communauté prophylactique*, dans laquelle il fallait combattre la cause occasionnelle et non point l'affection [62].

Dans plusieurs maladies locales, les signes des communautés générales manquaient souvent; il fallait

(57) *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 13. p. 110. — « Sed neque secundum has differentias differens erit adhibenda curatio. Una est enim atque eadem passio, ex qualibet veniens caussa, qua una atque eadem indigeat curatione. »

(58) *Galen.* de theriac. ad Pison. p. 466.

(59) *Dioscorid.* præfat. ad theriac. p. 431. — *Galen.* contra Julian. p. 341.

(60) Instit. pathol. med. §. 60. sq.

(61) *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 4. p. 17.

(62) *Dioscorid.* l. c. p. 430. — Introduct. p. 372.

alors penser à de nouveaux moyens, pour trouver quelque chose de général. C'est ainsi que s'est produite l'idée des *communautés chirurgicales*, qui se rapportent toujours à quelque chose d'étranger qui empêche les fonctions des parties. Cette chose étrangère forme un état interne ou externe. Extérieurement, ce sont les esquilles, les javelots, &c. qui pénètrent dans le corps; à l'égard de l'état interne, une partie du corps peut manquer en grandeur, ou bien elle a une situation contre nature, ou enfin une partie manque tout-à-fait; et c'était d'après cela que l'on classait toutes les affections chirurgicales [63]. C'est ainsi que fut produite la division des opérations chirurgicales, encore dominantes dans les temps modernes. Les Méthodistes considéraient les maladies de l'âme toutes séparément, parce qu'ils ne pouvaient pas les ranger dans aucune de leurs communautés [64]. Ils connaissaient très-bien le rapport des différentes parties du corps, et l'appliquaient à la pathologie et à la thérapeutique [65].

32. Quant aux régles générales curatives, il faut avouer que les Méthodistes eurent le grand mérite d'avoir perfectionné la thérapeutique générale, en déterminant, avec une plus grande précision, l'idée des indications, à laquelle leur doctrine des communautés devait nécessairement les conduire. C'est précisément en cela qu'ils se distinguèrent essentiellement des Empiriques. Les Dogmatistes leur sont particulièrement

(63) Introduct. l. c. — *Galen.* de optima secta, p. 29.
(64) *Galen.* contra Julian. p. 343.
(65) *Soran.* apud *Oribas.* collect. medic. lib. XXIV. c. 31. p. 868. — *Moschion*, n. 126. p. 24. — *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 4. p. 17.

redevables de cette importante doctrine[66]. Au reste, ils ne prirent nullement en considération l'efficacité de la nature, dans les maladies aiguës, parce qu'ils rejettaient tout-à-fait l'idée de l'existence d'une pareille force[67]. Ensuite, comme il ne s'agissait pas, à l'égard des communautés des Méthodistes, de la qualité des humeurs, leur évacuation ne pouvait être le but des efforts du médecin[68]; but qui consistait uniquement à remplir ces indications générales. Lorsqu'on observait la stricture, on relâchait par des saignées, des huiles ou des médicamens narcotiques, et par un air pur, modérément échauffé et raréfié[69], sans considérer la diversité des maladies particulières, ni la différence des parties souffrantes; mais on se dirigeait le plus souvent, et sur-tout dans les maladies aiguës, d'après leurs différentes périodes. Ce n'était que du temps de leur durée qu'on tirait les indications[70], pour établir la diététique et prescrire les médicamens. Au commencement de la maladie, les médecins retranchaient au malade toute nourriture; on ne lui permettait que des alimens de la plus facile digestion. L'augmentation de la maladie exigeait la simple observation des indications générales, soit du relâchement ou du resserrement, et un régime très-léger. Le plus haut degré d'intensité de

(66) *Galen.* de sectis ad introduc. p. 12.

(67) *Galen.* contra Julian. p. 339, où Julien est cité parlant de la manière suivante: Οὐδ᾽ ἂν πείσειεν ἡμᾶς τε ἢ αὐτοὺς (δογματικοὺς) ἐπ᾽ ἀληθείᾳ, ὅτι ἴσασι τί ἡ φύσις ἐστὶν, ἣν ἄνω τε καὶ κάτω θρυλλοῦσι τραγῳδοῦντες πανταχοῦ, ἤτοι θερμὸν ἁπλοῦν, ἢ κρᾶμα κἀκ μίξεως, ἢ ψυχροῦ οὐσία καὶ πνεύματος.

(68) *Ib.* p. 341.

(69) *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 9. p. 23-29.

(70) *Galen.* de optima sect. p. 30. — Introduct. p. 372. C'est ainsi qu'on les nommait: *κοινότης καιρική.*

la

la maladie réclamait l'emploi des calmans ; au déclin de la maladie, on songeait à favoriser la solution, et on donnait divers alimens [71]. La plupart des Méthodistes calculaient la marche des maladies aiguës, d'après la période de trois jours [διάτριτος], qui produit effectivement des changemens remarquables, sur-tout dans les fièvres. Les premiers sept jours contenaient trois de ces révolutions, et déterminaient, dans la plupart des maladies aiguës, la conduite du médecin [72].

Si on ne pouvait pas réussir par le moyen de cette conduite régulière, alors il était nécessaire d'opérer une diversion, ou ce qu'on nomme *récorporation* [μεταποροποίησις μετασύγκρισις], ce qui tendait à donner promptement aux atomes un autre rapport à leur espace vide [73]. On suivait particulièrement cette méthode dans les maladies chroniques ; et on avait la précaution sage de préparer le corps à cette révolution par des médicamens fortifians.

33. Cette méthode préparatoire était nommée κύκλος ἀναληπτικός, rendu en latin par *circulus resumtivus*. Voici comment on l'établissait : le premier jour, on n'accordait au malade que peu de nourriture, ou bien on le

(71) *Galen.* ib. p. 3.. Ὅταν γὰρ φῶσι, τὴν μὲν ἐπίδοσιν ὀλίγην ἀπαιτεῖν τροφήν, τὴν δὲ ἀρχὴν φιλανθρωποτέραν, τὴν δὲ παρακμὴν ποικιλοτέραν, τήν τε ποιότητα καὶ ποσότητα τῆς τροφῆς ἐνδεικνῦσθαι τοὺς καιροὺς τῶν νοσημάτων φασίν. Ὅταν δὲ φῶσιν, ἡ μὴν ἀρχὴ κωλύειν αὔξεσθαι ἐνδείκνυται, ἡ δ' ἐπίδοσις τὸ ἀπεργῶς στέλλειν καὶ χαλᾶν, ἡ δ' ἀκμὴ ἐπὶ τὸ παρηγορικώτερον ἄγειν, ἡ δὲ παρακμὴ τῷ συνεργεῖν τῇ λύσει, διαφορὰν τῶν βοηθημάτων τοὺς καιροὺς ἀπαιτεῖν ὁμολογήσουσιν.

(72) *Cæl. Aurel.* chron. lib. II. c. 13. p. 404.

(73) Au fond ce n'est pas autre chose qu'un plus grand perfectionnement de la θεραπεία φιλοπαράβολος d'Asclépiade. (p. 22.)

mettait tout-à-fait à la diète, si ses forces pouvaient le permettre; au deuxième jour, on ordonnait au malade un exercice léger, des frictions huileuses, et il ne pouvait prendre qu'un tiers de ses alimens accoutumés. Dans plusieurs cas, ces alimens étaient exactement déterminés, et consistaient en pain bien levé, en soupes d'œufs, en légumes de jardin, en poissons délicats de plusieurs sortes, tels que les espèces de labres [*labrus scarus* et *l. iulis*], en petits oiseaux, en bécassines [*motacilla ficedula*], en grives, en cervelles de mouton ou de cochon, &c. &c. Le malade était obligé de continuer ce régime pendant deux ou trois jours; ensuite, on lui accordait un tiers de plus, et même du ragoût de bécassines, de grives, de poulets et de pigeons. Après trois ou quatre jours, on ajoutait le dernier tiers, et alors il pouvait manger du lièvre rôti et d'autres viandes semblables. On augmentait, dans la même proportion, l'usage du vin et les exercices du corps [74].

Lorsque, de cette manière, le sujet était convenablement préparé et fortifié, on passait à la métasyncrise [75]. Le premier jour, le malade était à la diète; le deuxième, on ordonnait des exercices corporels, des onctions ou des bains, et on lui permettait de nouveau de prendre un tiers de sa nourriture accoutumée. Son régime se bornait à des viandes salées ou rôties, avec des câpres et de la moutarde ou des olives non en maturité, et un usage modéré du vin. Trois jours après, on accordait le second tiers, et après trois autres jours, le dernier tiers, où il pouvait manger de la volaille. On changeait ce régime selon les circonstances dans

(74) *Cæl. Aurel.* chron. lib. I. c. 1. p. 275 et sq.
(75) *Galien* dans *Oribasius*, collect. med. lib. X. c. 41. p. 478.

lesquelles se trouvait le malade; mais en le changeant, on avait soin de ne lui faire prendre, le premier jour, que de l'eau, et de lui prescrire des frictions. Ce *cyclus* étant rempli, on en ordonnait un autre qui commençait par des vomitifs tirés du raifort, &c. : le malade devait ensuite, pour éviter les effets nuisibles du vomissement, se livrer au repos et au sommeil; c'est ainsi, et par ce traitement, que l'on tâchait d'attendre des résultats que nous ne pouvons même encore aujourd'hui obtenir que par de semblables procédés [76].

On cherchait à opérer cette métasyncrise par l'usage de la moutarde, du poivre, de l'oignon de scille et autres remèdes irritans; et cette méthode se nommait *drimyphagie;* ou enfin on se servait extérieurement des rubéfians, des bains de douches, de la cendre chaude [*πυρίατησις*], pour produire cette révolution.

34. Pour mettre dans son véritable jour cette ancienne méthode, je ne veux rapporter pour exemple que le traitement de deux maladies, l'inflammation des poumons parmi les maladies aiguës, et l'hydropisie parmi les maladies chroniques.... Toute inflammation reconnaissant la stricture comme communauté, il en résultait qu'on devait se diriger d'après elle dans le traitement de la péripneumonie. Le malade ne pouvait rien prendre pendant la première période de trois jours, s'il n'y avait pas une contre-indication très-importante; on le tenait dans une température modérée et dans une position horizontale, sans lui permettre de sommeil pendant l'augmentation de la fièvre; mais on lui frottait au contraire les membres,

(76) *Cæl. Aurel.* chron. lib. II. c. 13. p. 277. sq.

et on enveloppait sa poitrine avec une flanelle imbibée d'huile ; après le paroxisme, on lui permettait le sommeil et on lui faisait une saignée. Une décoction de gruau ou une tisane d'anis, de miel et d'huile ou des œufs frais, étaient les seuls alimens qu'on lui permît. On ordonnait, comme moyen externe, les ventouses, les bains de vapeurs; et comme médicament pectoral, le sirop de lin, la graine de fenu-grec, le miel et le jaune d'œuf; ensuite on prescrivait l'application sur la poitrine d'une espèce de vésicatoire ou diapalme *[cerotarium]* [77],

Pour la cure de l'hydropisie, tout dépendait de la *récorporation ;* on faisait usage des remèdes rubéfians et de forts sudorifiques, et on employait souvent des bains de sable chaud ; on recommandait particulièrement les voyages et l'air de mer, et on cherchait, par différentes espèces d'emplâtres, à donner au tissu cellulaire de la peau, la tonicité dont le défaut est la cause de l'amas de l'eau. On se servait aussi de la scille et autres hydragogues, lorsque les vomitifs étaient insuffisans; parmi les médicamens diurétiques ceux qui agissent en même temps comme toniques étaient préférés. Je suis d'avis que les principes des Méthodistes sont excellens quant à ce qui concerne l'usage de la ponction, qui ne peut jamais détruire la cause de la maladie ; je regarde comme excellentes et même presque uniques leurs règles de précaution dans l'application de cette opération [78].

(77) *Cœl. Aurel.* acut. lib. II. c. 29. p. 140.
(78) *Ib.* chron. lib. III. c. 8. p. 473.

CHAPITRE IV.

État de l'Anatomie dans cette Période.

35. NOUS avons déjà observé que les Méthodistes n'ont pas tout-à-fait négligé l'art de la dissection ; cependant il paraît qu'il n'était pas autant favorisé qu'à Alexandrie... Nous avons encore fait voir (§. 26 et 27) qu'on connut mieux, et qu'on décrivit plus exactement qu'on ne l'avait fait jusqu'alors les parties génitales de la femme. Outre Lycus de Naples [79], qui avait peu de mérite en anatomie, nous connaissons particulièrement deux hommes comme anatomistes de ce siècle, qui méritent une place dans l'histoire ; Rufus d'Éphèse et Marinus.

On confond ordinairement avec le premier un certain Menius Rufus, inventeur de différentes compositions, et qui vécut long-temps auparavant [80]. L'Éphésien vivait, comme quelques circonstances l'indiquent, sous l'empereur Trajan [81], et exerçait l'anatomie spécialement sur les animaux : au moins dit-il positivement qu'il doit sa description des parties du corps humain à la dissection qu'il avait faite des

(79) Galien en parle (de admin. anat. lib. IV. p. 254,) et atteste (comment. II. in libr. de nat. human. p. 22.) qu'il a laissé plusieurs écrits sur l'anatomie. Ætius (tetr. I. serm. 3. c. 176. p. 687.) cite de lui un cataplasme fait avec du levain qu'il recommandait pour résoudre les humeurs froides. Dans Oribasius (collect. med. lib. VIII. c. 25. p. 354.) on trouve les remèdes de Lycus contre la dyssenterie, dont plusieurs sont très-convenables, mais aussi parmi lesquels il fait usage de l'arsenic rouge et de l'orpiment.

(80) Andromaque le cite déjà. *Galen.* de compos. medic. sec. loca, lib. VII. p. 269.

(81) *Suidas* t. III. p. 266. Parconséquent c'est à tort que Tzetzès le place dans le siècle de Cleopatre. (Chil. VI. c. 44. v. 300. p. 104.)

singes [82]. Il donne, entre autres, des renseignemens sur les dénominations que quelques médecins égyptiens d'Alexandrie employaient pour les sutures du crâne [83]. L'origine des nerfs, qu'il divise en sensitifs et en moteurs, est dérivée du cerveau [84], quoique, comme Celse, il désigne avec le même nom les crémastères [85] : il a le premier décrit, imparfaitement il est vrai, la réunion des deux nerfs optiques à l'endroit de l'entonnoir, et leur développement complet par les fibres qu'ils reçoivent de cet entonnoir [86]. Il parle très-distinctement de la capsule du cristalin, sous le nom de *ὑμὴν φακοειδὴς* [87]. Selon lui, on ne doit pas chercher la connaissance du foie humain dans les sacrifices ; car le foie des animaux diffère tout-à-fait de celui de l'homme [88]. Le cœur est le siége de la vie [89], de la chaleur animale et le principe des pulsations. La cavité gauche n'est ni aussi spacieuse ni aussi mince que la droite : le pouls dépend aussi de l'esprit ou air qui est contenu dans les artères [90]. Il considérait

(82) De appellat. part. corp. hum. p. 33.
(83) *Ib.* p. 34.
(84) *Ib.* p. 36.
(85) *Ib.* p. 41. Vid. p. 43. Julius Pollux même, contemporain de Galien, nomme encore *νεῦρα* les ligamens qui unissent les os. (Onomast. lib. II. c. 5. s. 234. p. 265.)
(86) *Ib.* p. 54. *Μία δὲ (ἔκφυσις νευρώδης τοῦ ἐγκεφάλου) ἀπὸ βάσεως φέρεται ἔμπροσθεν ὡς διῃρημένη διχῆ, προκύπτει τε εἰς ἑκάτερον τῶν ὀφθαλμῶν κατὰ τὴν λεγομένην πυελίδα καὶ βοθρώδη κοιλότητα τοῦ προσώπου, παρ' ἑκάτερα τῆς ῥινὸς, ἔνθα ἡ τῶν χιτώνων πλοκὴ γέγονεν.*
(87) *Ib.* p. 37.
(88) *Ib.* p. 39.
(89) *Ib.* p. 37.
(90) *Ib.* p. 64. *Ἀρτηρίαι ἀγγεῖα περιεκτικὰ πνεύματος καὶ πόσως αἵματος, ἐν οἷς ὁ σφυγμὸς γίνεται.*

la rate comme un viscère tout-à-fait inutile [91]. Il paraît qu'il devait ses connaissances sur les organes génitaux, à ses recherches sur les animaux; car il soutenait positivement l'existence des cotylédons dans la matrice d'après l'autopsie d'une brebis [92]; il ajoute que les voies séminales sont en partie glanduleuses, en partie accompagnées de veines; les premières ne fournissent qu'un fluide semblable à la semence, mais les secondes opèrent la secrétion de la véritable liqueur prolifique [93].

Dans un autre traité annexé à celui-ci, Rufus parle des maladies de reins et de la vessie, et indique avec beaucoup de précision les moyens curatifs. Un fragment d'un troisième écrit fournit des notions très-utiles sur les purgatifs et les pays dont on les fait venir. On connaît encore l'*hiéra* de Rufus, dont la préparation a été décrite par un compilateur moderne [94]. Il a beaucoup étendu l'utilité des vomitifs, et même à presque toutes les maladies, mais toujours avec des règles de précaution [95]. On doit remarquer encore qu'il a recommandé le premier le mouron rouge *[anagallis]* comme efficace contre l'hydrophobie [96]. Suivant l'usage de ce temps, il a écrit sur la propriété de quelques plantes un poëme en vers hexamètres, dont nous possédons encore un fragment [97]. Son ouvrage sur la mélancolie, tant vanté par Galien, a été perdu [98].

(91) De appellat. part. corp. hum. p. 59.
(92) *Ib.* p. 49.
(93) *Ib.* p. 63.
(94) *Oribas.* synops. lib. III. p. 121. 122.
(95) *Æt.* tetr. I. serm. 3. c. 119. p. 619.
(96) *Ib.* tetr. II. serm. 2. c. 24. p. 252.
(97) *Galen.* de composit. medic. sec. loca, lib. I. p. 160. — De facult. simplic. medic. lib. VI. p. 68.
(98) De atra bile, p. 357.

36. Marinus, l'un des plus célèbres anatomistes de l'antiquité, et que Galien qualifie de restaurateur de cette science, qui était beaucoup négligée avant lui [99], consacra toute sa vie à cette partie et à la théorie des fonctions du corps humain [100]. Il a aussi laissé plusieurs écrits sur l'anatomie, mais qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et dans lesquels Galien paraît avoir beaucoup puisé [1]. Cependant, ce dernier ne nous dit rien autre chose sur Marinus, sinon qu'il a fait des recherches très-soigneuses sur le système glandulaire, qu'il a découvert, entre autres, les glandes du mésentère [2]; et qu'il a enrichi par ses découvertes la doctrine des nerfs. Il fixait à sept le nombre des paires de nerfs : c'est à lui qu'on attribue aussi la découverte des nerfs du palais, qu'on disait alors former la quatrième paire [3]. Il comprit sous le nom de cinquième paire les nerfs auditif et facial qu'il regardait mal-à-propos comme les mêmes [4]. Il a encore découvert le nerf de la voix, en le décrivant sous le nom de sixième paire, et a démontré sa différence dans les animaux [5].

CHAPITRE V.

Matière médicale et Histoire naturelle.

37. QUOIQUE les souverains eussent entièrement abandonné le goût des recherches sur les poisons et

(99) De dogm. Hipp. et Platon. lib. VIII. p. 318.
(100) *Galen.* de admin. anat. lib. VII. p. 180.
(1) *Galen.* lib. II. p. 128. lib. IX. p. 194. — De libr. propr. p. 364.
(2) *Galen.* de semine, lib. II. p. 245.
(3) *Ib.* de nervor. dissect. p. 205.
(4) *Ib.*
(5) *Galen.* de usu part. lib. XVI. p. 340.

les contre-poisons, cependant un grand nombre de médecins empiriques, et souvent aussi des Dogmatistes, regardèrent encore comme un devoir essentiel du médecin de recommander contre des maladies particulières des préparations sans nombre et des compositions diversement compliquées; et ils composèrent de gros volumes sur ces médicamens, auxquels ils donnaient souvent des noms très-singuliers. Dans tout cela, comme on peut le croire, on prenait rarement en considération la nature et la cause de la maladie; de sorte que l'accès était plutôt ouvert à l'aveugle empirisme.... Parmi le grand nombre des médecins de ce genre, je me contenterai de nommer ceux qui se sont fait le plus remarquer.

Apuleius Celsus, de Centorbi en Sicile, découvrit, entre autres antidotes, un excellent remède contre l'hydropisie, composé d'opium, de castoreum, de poivre, et autres semblables ingrédiens [6]. Il conseillait contre la pleurésie un remède fait avec le poivre, la myrrhe et le miel attique [7]. Il fut le maître de Scribonius Largus et de Vettius Valens, dont nous avons parlé plus haut [8], et vécut par conséquent sous le règne d'Auguste. Ses livres sur l'économie rurale [9] et sur les plantes [10], ont été perdus. L'ouvrage ayant pour titre : *Apulejus de herbarum virtutibus*, date sans doute du moyen âge.

(6) *Scribon. Larg.* compos. medic. c. 171. p. 94. 95. (ed. *Rhod.* Patav. 1655. 4.°)

(7) *Ib.* c. 94. Vid. *Rhod.* ad h. l. p. 156.

(8) *Ib.*

(9) *Mongitore* biblioth. Sicul. p. 76. On en trouve plusieurs fragmens dans le Geoponicis.

(10) *Serv.* ad Virg. georg. II. v. 126. — *Cœl. Rhodig.* lection. antiqu. lib. XX. c. 19. col. 1123. (Frcf. et Lips. 1666. f.°)

Sous le règne de Tibère vécut aussi Tiberius-Claudius Menecrates de Zeophleta, dont le *αὐτοκράτωρ ὁλογράμματος ἀξιολόγων φαρμάκων* a été souvent cité par Galien [11]. Il y a dans Monfaucon une inscription sur ce médecin, de laquelle il résulte qu'il fut médecin particulier des empereurs romains, et auteur de cent cinquante-cinq livres [12]. Il inventa le diachylon [13], très-usité encore aujourd'hui, et ce qu'on nomme *ἐκδόρια*, pour détruire les dartres lépreuses, et qui est composé de substances âpres [14]. Il traitait les scrophules par des moyens externes, et cherchait à les porter à la suppuration, ce qui est contraire aux principes de l'art [15]. On trouve dans Galien beaucoup d'autres de ses compositions [16].

Servilius Damocrates inventa de même une multitude de médicamens, qu'il décrivit en vers ïambiques

(11) De antidot. lib. I. p. 430. — De compos. medic. sec. gen. lib. II. p. 335. — *Cæl. Aurel.* chronic. lib. I. c. 4. p. 323. — Pour éviter toute méprise il écrivit la dose des médicamens en toutes lettres et non point avec des chiffres et trouva des imitateurs. *Galen.* de antidot. lib. I. p. 430. *Ἐπεὶ δ' ὡς ἔφην, πολλὰ τῶν ἀντιγράφων ἡμαρτημένας ἔχει τὰς ποσότητας τῶν φαρμάκων, διὰ τοῦτο μὲν Ἀνδρόμαχος ὁλογραμμάτως αὐτὰς ἔγραψε, μιμησάμενος τὸν Μενεκράτην.* On voit encore par ce passage que Ménécrates vécut avant Andromaque.

(12) *Montfaucon*, suppl. tom. III. pl. IV. ΤΙΒΕΡΙΩΙ ΚΛΑΥΔΙΩΙ ΚΟΥΙΡΕΙΝΑΙ ΜΕΝΕΚΡΑΤΕΙ ΙΑΤΡΩΙ ΚΑΙCΑΡΩΝ ΚΑΙ ΙΔΙΑC ΛΟΓΙΚΗC ΕΝΑΡΓΟΥC ΙΑΤΡΙΚΗC ΚΤΙΣΤΗΙ ΕΝ ΒΙΒΛΙΟΙC. Ρ. Ν. Ε. ΔΙΩΝ ΕΤΕΙΜΗΘΗ ΥΠΟ ΤΩΝ ΕΝ ΛΟΓΙΜΩΝ ΠΟΛΕΩΝ ΨΗΦΙCΜΑCΙΝ ΕΝ ΤΕΛΕCΙ ΟΙ ΓΝΩΡΙΜΟΙ ΤΩΙ ΕΑΥΤΩΝ ΑΙΡΕCΙΑΡΧΗΙ ΤΟ ΗΡΩΟΝ.

(13) *Galen.* de compos. medic. sec. genera, lib. VII. p. 414.

(14) *Ib.* de compos. medic. sec. loca, lib. V. p. 228.

(15) *Ib.* c. m. sec. genera, lib. VI. p. 404.

(16) *Ib.* c. m. sec. loca, lib. VII. p. 257. — sec. genera, lib. III. p. 357.

pour mieux en assurer la préparation [17]. De ses compositions ainsi décrites, il nous reste une poudre dentifrice très-renommée [18], plusieurs remèdes qu'on nommait *malagmata* [19], *acopa* [20], *antidota* [21], et d'autres emplâtres diaphorétiques [22]. On cite encore un ouvrage sous le titre de *Clinicum* [23], dans lequel il fait un grand éloge des vertus miraculeuses d'une espèce de lépidium [ἴβηρις], bon contre la goutte sciatique.

Pline nous raconte qu'il guérit la fille du consul Servilius d'une maladie chronique avec du lait de chèvres qu'il nourrissait avec les feuilles du lentisque [24].

38. Herennius Philon de Tarse [25], fut célèbre par l'invention d'un médicament calmant connu sous le nom de *philonium*, dont il décrivit la composition en vers et avec des expressions très-énigmatiques [26].

(17) *Plin.* lib. XXV. c. 8. p. 373. — *Galen.* de composit. medicam. sec. loca, lib. X. p. 310.

(18) *Galen.* c. m. sec. loca, lib. V. p. 236.

(19) *Ib.* sec. genera, lib. VII. p. 412. — sec. loca, lib. VIII. p. 289.

(20) *Ib.* c. m. sec. genera, lib. VII. p. 421.

(21) *Ib.* de antidot. lib. I. p. 437.

(22) *Ib.* c. m. sec. genera, lib. VI. p. 405.

(23) *Ib.* c. m. sec. loca, lib. X. p. 310. — *Plin.* l. c.

(24) lib. XXIV. c. 7. p. 333.

(25) *Stephan. Byzant.* voc. Δυρραχ, p. 318. Κυρτος, p. 495, où son ouvrage sur la médecine se trouve cité.

(26) *Ib.* lib. IX. p. 297. Voici ces vers mystérieux :

Ταρσέως ἰητροῖο μέγα θνητοῖσι Φίλωνος
  εὕρεμα, πρὸς πολλὰς εἰ μὴ παθῶν ὀδύνας.
Εἴτε κῶλον πάχει τις ἅπαξ δοθὲν, εἴτε τις ἧπαρ,
  εἴτε δυσουρίῃ ἴσχεται, εἴτε λίθῳ. —
Γέγραμμαι δὲ σοφοῖσι, μαθὼν δέ τις οὐ βραχύ μ' ἕξει
  δῶρον, ἐς ἀξυνέτους δ' οὐκ ἐπόθησα πέραν.
Ξανθὴν μὲν τρίχα βάλλε μυρίπνοον ἰσοθέοιο
  οὗ λύθρος ἑρμείαις λάμπεται ἐν βοτάναις,

D'après l'explication que Galien en donne, ce médicament était composé d'opium, de safran, de racine de pyrèthre, d'euphorbe, de poivre blanc, de jusquiame, et de miel attique, et servait particulièrement dans les douleurs de coliques, qu'on a cru d'après Pline [27], n'avoir été communes à Rome que depuis cette époque.

Asclépiades Pharmacion, fut l'un des plus célèbres inventeurs de beaucoup de médicamens internes et externes, qu'il a décrits dans un ouvrage intitulé: *Marcellas* [28]. Il recommande contre les aphtes, la moëlle de bœuf ou le sain-doux avec du miel [29]; ainsi que plusieurs remèdes connus sous les noms da *malagmata* [30], *arteriaca* [31], *stomachica* [32], contre

Κρόκου δὲ σταθμὸν φρένας ἀνέρος, οὐ γὰρ ἄδηλον,
βάλλε δὲ καὶ δραχμὴν ναυπλίου Εὐβοέως.
Ἐκ τρίτον ἐν Τρώεσσι Μενοιτιάδαο φονῆος,
δραχμὴν τὴν μήλων γαστέρι σωζομένην.
Ὁλκὰς δ' ἀργεννοῖο πυρώδεος εἴκοσι βάλλε,
εἴκοσι καὶ κυάμου θηρὸς ἀπ' Ἀρκαδίης.
Δραχμὴν καὶ ῥίζης ψευδωνύμου, ἣν ἀνέθρεψε
χῶρος ὁ τὸν πίσῃ Ζῆνα λοχευσάμενος.
Πῖον δὲ γράψας ἄρθρον, βάλε πρῶτον ἐπ' αὐτὸ
ἄρρεν ἑνὶ δραχμὰς πέντε δὶς ἑλκόμενον.
Νάμα δὲ θυγατέρων ταύρων καὶ Κεκροπίδεσσι
συγγενὲς οἱ Τελκκης ὡς ἐνέπουσιν ἐμοί.

(27) *Plin.* lib. XXIV. c. 1. « Sicuti *colum* Tiberii Cæsarii principatu irrepsit. » Probablement *colum* veut dire ici tout autre chose, peut-être une affection lépreuse. Vid. *Bianconi* de Celsi ætate, p. 46.

(28) *Galen.* c. m. sec. loca, lib. VIII. p. 283.

(29) *Ib.* lib. VI. p. 253.

(30) *Ib.* sec. genera, lib. VII. p. 409.

(31) *Ib.* sec. loca, lib. VII. p. 272.

(32) *Ib.* lib. VIII. p. 279.

les obstructions du foie [33], contre la goutte [34], contre les ulcères malins [35], et contre les hémorroïdes [36]. Autant que j'ai pu le voir, il fut le premier qui employa la fiente de quelques animaux dans beaucoup de maladies [37].

Apollonius Archistrator de Pergame, l'auteur de l'*Euporista* [38], a fait connaître plusieurs médicamens contre la surdité incomplète [39], les ulcères du nez [40], contre les maux de dents [41], contre les aphtes [42]. Dans l'esquinancie, il conseillait l'assa [ὀπὸς Κυρηναϊκὸς], qu'on ne tirait plus de l'Afrique, mais de la Syrie [43]. Ses observations sur l'inflammation produite par un coup de soleil à la tête, méritent d'être lues [44].

Criton fut auteur de beaucoup de médicamens cosmétiques et de plusieurs compositions employées contre la lèpre [45]; toutes les préparations qu'il recommandait portaient des noms pompeux: ἀνίκητον, Μαχαιρεῶνος, etc., et étaient en grande partie des médicamens que l'on employait extérieurement [46].

Pamphilus, surnommé *Migmatopoles*, acquit des

(33) *Galen.* c. m. sec. loca, lib. VIII. p. 287.
(34) *Ib.* lib. VIII. p. 311.
(35) *Ib.* sec. genera, lib. IV. p. 362.
(36) *Ib.* sec. loca, lib. IX. p. 306.
(37) *Ib.* de facult. simpl. med. lib. X. p. 137.
(38) *Ib.* sec. loca, lib. I. p. 167.
(39) *Ib.* lib. III. p. 195.
(40) *Ib.* p. 201.
(41) *Ib.* lib. V. p. 213.
(42) *Ib.* lib. VI. p. 253.
(43) *Ib.* p. 250. *Voyez* mes Additions à l'Histoire de la Médecine, cah. 1.
(44) *Galen.* comp. medic. sec. loca, lib. II. p. 172.
(45) *Ib.* lib. I. p. 156. 162. 164. 169. lib. V. p. 225.
(46) *Ib.* lib. II. p. 185. lib. V. p. 234. lib. VI. p. 243. — sec. genera, lib. V. p. 380. 381. lib. VI. p. 395. — *Æt.* tetr. IV. serm. 3. c. 16. p. 500.

richesses immenses, par la cure du lichen, espèce d'affection lépreuse. Galien nous a conservé la composition du remède qu'il employait contre cette maladie et qui consiste en arsenic, sandaraque, cuivre brûlé et cantharides, qui est par conséquent un véritable ἰνδόρον[47]. Ce médecin a aussi écrit sur les plantes un ouvrage dans lequel il a suivi la marche de ses prédécesseurs et les a souvent copiés mot à mot; il a donné plusieurs noms à chaque plante, quoiqu'il y en ait un grand nombre qu'il n'ait jamais vues, et qu'il n'ait fait aucun essai sur leurs propriétés; il raconte de bonne foi les fables des métamorphoses des demi-Dieux en plantes, il enseigne des réconciliations superstitieuses avec la Divinité et admet une quantité de chimères non moins absurdes[48].

39. Il nous reste encore un auteur de ce siècle, qui peut nous donner la plus juste idée de la coutume que l'on avait alors de considérer les préparations artificielles des médicamens comme une partie essentielle de la médecine. Scribonius Largus, contemporain de l'Empereur Claude, qu'il suivit dans ses campagnes en Angleterre, écrivit originairement en latin[49].

(47) *Galen.* de compos. med. sec. loca, lib. V. p. 227.
(48) *Galen.* de facult. simpl. medic. lib. VI. p. 68.
(49) Comme le latin est mauvais et que Galien qui ne s'en rapporte jamais aux auteurs latins, cite cependant celui-ci, on présume que Scribonius a écrit en grec et qu'il fut traduit plus tard en latin. Néanmoins comme dans tous les temps les médecins se sont peu occupés du perfectionnement des langues, il serait possible que, dans le siècle nommé *siècle d'argent de la latinité*, il y eût eu un médecin qui ait écrit dans ce style barbare. Au reste le style de l'auteur même apprend assez qu'il n'aurait pu écrire son ouvrage autrement qu'en latin. (*Bernhold* præf. ad ed. *Scribon. Largi*, p. XVII.) Galien n'a copié aucun auteur grec aussi mal que cet auteur romain, parce que Galien ne possédait probablement pas assez la langue latine. (*Cagnati* observ. var. lib. III. c. 14. p. 222. Rom. 1587. 8.°)

Quoique dans un de ses ouvrages il ne veuille pas admettre la division des différentes parties de l'art, il n'a cependant pas prouvé, à l'égard de sa théorie qu'il sût la réunir avec la pratique. Il recueillit avec le plus grand soin dans les auteurs, la préparation des médicamens, d'après leur véritable rapport [50], sans s'inquiéter de la différence des maladies contre lesquelles il les prescrivait. Il copia presqu'entièrement Nicandre, et adopta, d'après d'autres auteurs, une infinité de remèdes absurdes et superstitieux; il chercha entre autres, contre la morsure du serpent, un préservatif dans une plante qu'il nommait ὀξυτείφυλλον, et qu'il fallait cueillir de la main gauche, avant le lever du soleil [51]. Il recommandait même plusieurs compositions contre les soupirs, ce qui prouve combien il tenait à l'empirisme [52]. Parmi les antidotes, il vante l'*hiera Antonii Pacchii* [53], qui est une préparation de Zopirus de Gordie, que ce dernier avait soin de composer tous les ans, avec la plus grande solennité, suivant l'usage de son temps [54]. Scribonius recommandait aussi les pilules d'aloës comme un purgatif minoratif [55], et l'ordonnait dans les mêmes circonstances que l'a fait de nos jours Wedeknid [56]. Il faisait usage de la torpille contre la goutte [57], et vantait particulièrement les bains ferrugineux [58].

(50) Scribon. Larg. c. 4. p. 35. ed. *Bernhold.*
(51) *Ib.* c. 42. p. 91.
(52) *Ib.* c. 19. p. 51.
(53) *Ib.* c. 23. p. 62.
(54) *Ib.* c. 43. p. 95.
(55) *Ib.* c. 35. p. 82.
(56) Aufsätze über verschied. gegenst. der arzneiw. s. 41. (Leipz. 1791. 8.°)
(57) Scrib. Larg. c. 41. p. 90.
(58) *Ib.* c. 38. p. 84.

40. Andromaque de Crète, médecin particulier de l'empereur Néron, se présente d'abord avec le surnom d'Archiatre, dignité que nous ferons connaître plus en détail par la suite [59]. Il jouit, parmi les médecins romains, de la plus haute célébrité, par ses cures heureuses et ses profondes connaissances [60], et fut exclusivement l'inventeur d'une préparation qu'il nomma *thériaque*, parce qu'il l'avait d'abord destinée contre la morsure vénimeuse des serpens; mais on la prescrivit ensuite dans toutes sortes de maladies sans distinction. Il composa en vers élégiaques la formule de cette préparation, et Galien l'a insérée en entier dans son livre des Antidotes [61]. Cette thériaque eut une telle réputation chez les empereurs romains, qu'Antonin en prenait tous les jours deux fois, et la faisait préparer tous les ans dans son palais [62]. Ce médicament était composé de soixante-un ingrédiens, dont les principaux étaient des pastilles de scille, de l'opium, du poivre et des vipères desséchés. Plusieurs médecins des temps modernes, avaient encore confiance dans cette préparation absurde, et à Paris sur-tout on la composait encore en 1787 avec des cérémonies particulières [63].

Andromaque le jeune, autre médecin du même empereur, a écrit sur l'efficacité et la préparation des médicamens, des ouvrages très-célèbres, cependant conformes à l'esprit de son siècle; il ne distinguait pas

(59) *Galen.* de theriac. ad Pison. p. 470.
(60) *Ib.* p. 456.
(61) *Ib.* de antidot. lib. I. p. 433.
(62) *Ib.* de antidot. lib. I. p. 428. Ἐμμέτρως ἔγραψε τὴν θηριακὴν δι' ἐχιδνῶν, καλουμένην γαληνήν· ἥκιστα γὰρ οἱ πανοῦργοι δύνανται διαστρέφειν αὐτά.
(63) *Baldingers* medic. Journal, chart. XVIII. p. 42.

assez

assez exactement les cas dans lesquels ces médicamens étaient applicables [64]; il découvrit entre autres vingt-quatre remèdes contre les maux d'oreille [65], et une infinité de médicamens styptiques [*ἴσχαιμα*] [66]; d'autres contre les douleurs odontalgiques [67], contre les aphtes [68], contre l'asthme [69], contre l'hémoptysie [70], contre les affections de l'estomac [71], contre les obstructions du foie [72]; d'autres pour arrêter la dyssenterie [73]; plusieurs mélanges pour dissoudre la pierre [74], et une multitude d'emplâtres, auxquels il donnait des noms pompeux [75].

41. Xénocrate d'Aphrodisias appartient encore à cette classe de médecins. Il vécut deux générations avant Galien [76], et recueillit plusieurs relations fabuleuses et absurdes sur l'efficacité d'un grand nombre de médicamens [77]; le sang même des chauves-souris était dans son catalogue des médicamens [78]. Galien [79] le

(64) *Galen.* de compos. medic. sec. genera, lib. IV. p. 363.
(65) *Ib.* de c. m. sec. loca, lib. III. p. 191.
(66) *Ib.* de compos. medic. sec. loca, lib. III. p. 202.
(67) *Ib.* de compos. medic. sec. loca, lib. V. p. 234.
(68) *Ib.* de compos. medic. sec. loca, lib. VI. p. 252.
(69) *Ib.* de compos. medic. sec. loca, lib. VII. p. 257.
(70) *Ib.* p. 267.
(71) *Ib.* de compos. medic. sec. loca, lib. VIII. p. 274.
(72) *Ib.* p. 286.
(73) *Ib.* lib. IX. p. 300.
(74) *Ib.* lib. X. p. 305.
(75) *Ib.* de compos. medic. sec. genera, lib. I. p. 321. lib. II. p. 329. 339. Τιτὰν ἄσβεστος, lib. VI. p. 366. *πολύχρηστον ἔμπλαστρον.* lib. V. p. 383. *ἱκεσία μέλαινα*, p. 384.
(76) *Ib.* de facult. simpl. med. lib. IX. p. 130.
(77) *Ib.* lib. VI. p. 68. On trouve dans Pline beaucoup de ces remèdes; v. g. lib. XX. c. 82. 84. lib. XXI. c. 105.
(78) De facult. simplic. lib. X. p. 130.
(79) *Galen.* de facult. simplic. lib. IX. p. 132.

critique, dans un autre passage, avec raison, pour avoir conseillé le cérumen, le sang menstruel et autres choses semblables, comme médicamens ayant une efficacité magique. Ce médecin nous a encore laissé, sur les alimens tirés des poissons, un livre qui ne peut, en quelque sorte, intéresser que le savant naturaliste [80]. Les opinions de cet auteur sur les propriétés digestives et nutritives de certains poissons, reposent en grande partie sur des conjectures arbitraires [81].

42. Le seul ouvrage complet sur la matière médicale, qui nous soit resté de l'antiquité, a pour auteur Pedacius Dioscoride d'Anazarbe. Il n'y a, dans l'histoire, rien de plus incertain que le siècle où il vécut. Les *Euporistes*, qu'on lui attribue, ont été dédiées à Andromaque. Erotien [82], qui vécut au temps de Néron, parle aussi de lui, et Pline paraît, dans plusieurs passages, avoir copié cet auteur mot à mot [83] : d'un autre côté, il est étonnant que Pline ne fasse aucune mention de lui, tandis qu'il cite nominativement tous ses prédécesseurs. L'argument le plus fort en apparence, contre l'existence postérieure de Dioscoride, est un renseignement de

(80) *Ξενοκράτους περὶ τῆς ἀπὸ ἐνύδρων τροφῆς*, ed. C. G. F. *Franzii.* (Frcf. et Lips. 1779. 8.°)

(81) *Voyez* ses renseignemens sur les pinnes marines, c. 19. 20. p. 55. s.

(82) Glossaria in Hippocratem, p. 214.

(83) V. g. lib. XXXVI. c. 20. *Voyez* dans Dioscoride, lib. V. c. 144. p. 384. (ed. *Sarracen.* Hanov. 1598. f.°) La comparaison de Pline (lib. XXVI. c. 6.) et de Dioscoride (lib. III. c. 126. p. 226.) sur le tussilage [*βήχιον*, *tussilago*] est très-intéressante. Pline nie qu'il ait des fleurs et Dioscoride critique les auteurs qui croient qu'il est sans fleurs.

Suidas [84], qui porte qu'Anazarbe, lieu de sa naissance, n'a reçu ce nom que sous le règne de Néron, dix-sept ans après la mort de Pline. Cependant on ne peut faire valoir ici le témoignage de Suidas, parce que la ville d'Anazarbe est déjà citée sous ce nom dans Pline [85]. La plupart des auteurs s'accordent à donner à Dioscoride un siècle de plus qu'à Pline [86].

Il examina de nouveau la nature de la plupart des substances qui servent pour l'usage de la médecine, quoique plusieurs avant lui se fussent occupés de cette recherche, et il suivait, à l'égard de celles qu'il n'avait pas examinées lui-même, les auteurs les plus authentiques [87]. Par des voyages qu'il fit à la suite des armées romaines, il acquit la connaissance des productions de la nature en divers lieux [88], et chercha ensuite à s'assurer de leurs effets par sa propre expérience. Il expliquait généralement ces effets, comme dogmatiste, par les qualités élémentaires des médicamens; explication dans laquelle il ne portait aucune considération sur les différens degrés qui ne furent adoptés que plus tard [89]. Quoique son style ne soit pas très-bon [90], cependant il s'est acquis, par son ouvrage, une réputation si

(84) Tit. Ἀναζάρβα, p. 163.

(85) Lib. V. c. 27. Vid. *Steph. Byz.* voc. Ἀνάζαρβα, p. 127.

(86) *Salmas.* exercit. *Plin.* c. 30. p. 290. — Homonym. hyl. iatr. p. 10. — M. *Cagnati* var. observ. lib. II. c. 28. p. 181. s. — *Ackermann* in *Fabric.* biblioth. græc. lib. IV. c. 3. p. 675. Vid. *Cigalini* lectio II. de vera *Plinii* patria ad calcem edit. *Dalechamp.* p. 1659. sq.

(87) Præf. ad. lib. I. p. 2.

(88) *Ib.*

(89) *Galen.* de compos. medic. sec. genera, lib. II. p. 328.

(90) *Dioscorid.* præf. p. 2. παρακαλοῦμεν δὲ σε καὶ τοὺς ἐντευξομένους τοῖς ὑπομνήμασι, μὴ τὴν ἐν λόγοις ἡμῶν δύναμιν σκοπεῖν. — *Galen.* de facult. simp. medic. lib. XI. p. 144. ἀγνοῶν δὲ τὰ σημαινόμενα τῶν Ἑλληνικῶν ὀνομάτων.

solide, que, dans la plus grande partie du monde civilisé, la botanique et la matière médicale furent enseignées dans les écoles pendant dix-sept siècles, uniquement d'après Dioscoride. Ce n'est qu'après la découverte de nouveaux pays, et les voyages fréquens des naturalistes dans ces contrées, que ceux-ci ont pu se convaincre que l'ouvrage du médecin d'Anazarbe n'est point le *nec plus ultrà* de l'histoire naturelle. Aujourd'hui encore, des nations entières à moitié civilisées, telles que les Maures et les Turcs, regardent Dioscoride comme l'idole de la botanique et de la matière médicale [91]. Effectivement, aucun de ses successeurs, jusqu'au rétablissement des sciences, n'a fourni quelque chose de mieux. Les efforts de tous les auteurs plus modernes se réduisaient à copier Dioscoride ou à en tirer des extraits, ou enfin à commenter son ouvrage [92]. Même encore, au seizième siècle, on croyait que toutes les plantes de France, d'Allemagne et d'Angleterre, avaient déjà été décrites par Dioscoride. Et ce n'est qu'à une époque bien plus moderne, que l'on est parvenu à se convaincre que la quatrième partie au moins de ces végétaux était encore inconnue.

43. Le défaut de dénominations systématiques et déterminées des plantes, les descriptions inintelligibles de la plupart des végétaux, et le but purement médicinal de ces descriptions, nous rendent très-difficile d'utiliser cet ouvrage, comme il pourrait l'être

(91) *Shaw's* travels, *or* Observ. relating to several parts of Barbary and the Levant, p. 263. (Lond. 1757. 4.°) *Toderini's* litteratur der Türken, t. I. p. 122.

(92) *Galen.* de compos. medic. sec. genera, lib. IV. p. 359. — de antidot. lib. I. p. 424. 433. — *Photii*, bibliothec. cod. 178. p. 401.

sans ces inconvéniens. Il existe néanmoins quelques manuscrits auxquels on trouve des dessins annexés; mais ils sont tout-à-fait inutiles pour nous, parce qu'ils portent l'empreinte de la barbarie du siècle où ils furent tracés [93]. Des voyages même faits dans ces pays par un *Sibthorp*, ne pourraient pas nous donner de lumières complètes sur Dioscoride, parce que depuis ce temps l'idiome de sa langue a changé avec le climat, et que, quand on aurait conservé les mêmes noms, ses descriptions défectueuses présenteraient toujours des difficultés insurmontables.

Son ouvrage sur la matière médicale n'est pas rédigé dans un ordre scientifique, quoiqu'il ait rangé une grande partie des plantes dans une série, d'après un système naturel. Parmi les sections qu'on peut citer comme plus remarquables, et contenant les meilleures descriptions et de bons renseignemens sur les effets des médicamens, on trouve entre autres celles qui traitent de la *myrrhe* [94], du *bdellium* [95], du *labdanum* [*cistus creticus*] [96], du rapontic [*centaurea rhapontica*] [97], de la marjolaine [*σάμψυχον*] [98], du silphium [*ferula assa-fœtida*] [99], de la gomme ammoniaque [100], de la grappe d'ours [1] [*ἰδαῖα ῥίζα*], de l'opium [2], de la scille et de ses différentes préparations [3].

(93) C. *Avantius* in notis ad *Fieræ* cœnam, p. 153. (Patav. 1649. 4.°)
(94) *Dioscorid.* lib. I. cap. 77. pag. 41.
(95) *Ib.* c. 80. p. 44.
(96) *Ib.* c. 128. p. 64.
(97) *Dioscorid.* Lib. III. cap. 2. pag. 171.
(98) *Ib.* c. 47. p. 192.
(99) *Ib.* c. 94. p. 212.
(100) *Ib.* c. 98. p. 216.
(1) *Discorid.* lib. IV. cap. 43. pag. 260.
(2) *Ib.* c. 65. p. 267.
(3) *Dioscorid.* lib. V. cap. 25. pag. 334.

On peut mettre au nombre des médicamens employés dans ces temps et qui ne sont plus d'usage aujourd'hui, une grande quantité d'huiles et de vins, extraits de toutes sortes de fruits et de racines, et dont Dioscoride décrit la préparation ; ensuite la crasse que l'on ôtait à ceux qui se baignaient, ou qui luttaient dans les gymnases [ῥύπος γυμνασίων][4]; le bois d'ébène [*dyospyros ebenus*], qui était recommandé dans les ophtalmies[5]; le sel extrait de la vipère, que Wepffer a encore conseillé dans les temps modernes[6]; les punaises, contre la fièvre quarte, comme moyen curatif par nausées[7]; la corne de cerf calcinée, contre les douleurs des dents[8]; le suint de la laine grasse [ἔρια οἰσύπηρα], contre les plaies et les douleurs locales[9]; la présure de l'estomac des jeunes animaux[10]; le choux ordinaire, contre un grand nombre de maux, &c.[11]. Plusieurs fables répandues dans Dioscoride, nous font connaître combien son siècle avait de penchant pour les choses bizarres, et combien peu on devait s'attendre à des recherches exactes sur la nature[12].

44. Dioscoride recommande plusieurs médicamens dans des cas où leur utilité a été très-bien constatée dans nos temps modernes ; par exemple, l'écorce de l'orme

(4) *Dioscorid.* lib. I. cap. 36. pag. 24.
(5) *Ib.* c. 129. p. 65.
(6) *Dioscorid.* lib. II. cap. 18. pag. 93.
(7) *Ib.* c. 36. p. 97.
(8) *Ib.* c. 63. p. 102.
(9) *Ib.* c. 82. p. 108.
(10) *Ib.* c. 85. p. 109.
(11) *Ib.* c. 146. p. 137.
(12) *Ib.* c. 60. p. 101, où on voit que, dans les hirondelles nouvellement écloses, il se trouve des objets qui ont une merveilleuse efficacité. — Lib. V. c. 160. p. 388. Le jaspe était déjà considéré comme une amulette.

contre les éruptions cutanées malignes, et même contre la teigne lépreuse [13]; l'alcali végétal contre la gangrène et contre les excroissances de chairs, comme caustique [14]; le petit lait, dans toutes sortes d'âcretés et de cachexies [15]; le fiel de bœuf comme topique [16]; les préparations d'aloës contre les ulcères [17]; le marrube blanc, dans la phthysie pulmonaire [18], et la racine de fougère mâle [*polypodium silix mas*] [19] contre les maladies des vers.

Il cite plusieurs espèces de canelles; mais je ne puis déterminer, avec certitude, si c'est de la nôtre qu'il parle [20]. Il connaissait déjà l'huile de ricin, mais il n'en faisait usage qu'extérieurement [21]. Son asphalte [22], qu'il recommande aussi quelquefois, n'est pas le bitume de Judée, mais l'huile de pétrole, qu'on trouve quelquefois d'une couleur rouge, sur-tout près de Modène [23]; son sucre n'était autre chose que celui dont il est si souvent parlé par les médecins arabes sous le nom de طباشير [*tabaschir*]; suc qui s'extrait des nœuds de la canne du bambou, et qui s'épaissit ensuite à la consistance du sucre [24].

(13) *Dioscorid.* lib. I. cap. 111. pag. 59.
(14) *Ib.* c. 186. p. 88.
(15) *Dioscorid.* lib. II. cap. 76. pag. 105.
(16) *Ib.* c. 96. p. 117.
(17) *Dioscorid.* lib. III. c. 25. p. 181.
(18) *Ib.* c. 119. p. 223.
(19) *Dioscorid.* lib. IV. cap. 186. pag. 318.
(20) *Dioscorid.* lib. I. cap. 13. pag. 12.
(21) *Ib.* c. 38. p. 25.
(22) *Ib.* c. 99. p. 53.
(23) *Wallerius* Mineral-riket, p. 193. (Stockh. 1747. 8.°) — *Nicholson's* Chemistry, p. 390. (Lond. 1790. 8.°)
(24) Lib. II. c. 104. p. 122. — On trouve la première description du *tabaschir* dans *Garcias ab Orto*, histor. aromat. lib. I. c. 12. p. 61. Les anciens, jusqu'au temps des croisades, ne connurent pas d'autre sucre

45. Dioscoride nous a, le premier, fait connaître les signes distinctifs de la falsification des médicamens [25], et certaines préparations chimiques qui exigeaient déjà une espèce d'appareil. Il nous a appris à séparer du cinabre le mercure coulant, en mettant sur le feu un vase de fer, avec un récipient où se décompose naturellement le cinabre, parce que le fer a plus d'affinité avec le souffre que le mercure. Il émet une assertion remarquable à l'occasion du mercure coulant, en disant qu'il agit comme poison dans le corps animal [26]. Il apprend à préparer la céruse, de la manière qui est encore en usage aujourd'hui, en exposant le plomb aux vapeurs acides du vinaigre [27]. Il connaissait une calamine bleue, qu'on trouve de nos jours près d'Altai, et qui est mélangée avec du bleu de cuivre. Il divisait la calamine, d'après sa figure, d'abord en celle qui ressemble à la druse, et ensuite en celle qui se forme par

que ce suc épaissi de la canne de bambou, nommé aussi par les Grecs *μέλι καλάμινον* et *ἅλς* Ἰνδική (*Salmas.* homonym. hyl. iatr. p. 109.) Gérard de Carmona a faussement traduit طباشير qu'on trouve dans les écrits des médecins arabes, par *spodium.* En langue persane le تب est la fièvre, et شير le suc, par conséquent *potio antipyretica.* — Voyez sur cette substance Patr. *Russell* in Philos. transact. vol. 80. p. 273. s. — *Macie*, vol. 81. p. 368. s. — *Fourcroy*, Journ. d'hist. natur. t. IV. p. 225. s. et *Lüdger* diss. de medicamento novantiquo Tebaschir. (Gött. 1791. 8.°) Les Sarrasins commencèrent les premiers à cultiver la vraie canne à sucre dans la Barbarie, dans la Grèce et dans l'île de Chypre, ainsi que le dit Bongard (Gesta Dei per Francos, t. II. p. 270. Havn. 1611. f.°) La canne à sucre a été transplantée de la Sicile à Madère et de là enfin aux Indes occidentales. (*Sprengels* Gesch. der geogr. Entdeck. p. 186.)

(25) *Dioscorid.* lib. I. c. 129. p. 365.
(26) Lib. V. c. 110. p. 67. 368.
(27) *Ibid.* c. 103. p. 364.

lames minces et écailleuses [28]. Il indique ensuite comment on peut obtenir la calamine artificielle, le pompholyx [πομφόλυξ], et la tutie [σπόδιον] [29]. Il distingue très-exactement le vitriol de cuivre [χάλκανθος] [30], la pierre de vitriol rouge [χαλκῖτις] [31], jaune [μίσυ] [32], gris [σῶρυ] [33], noir [μελαντηρία] [34] et l'efflorescence de cuivre bleu [δίφρυγες] [35]. L'orpiment [ἀρσένικον] [36], et le réalgal [σανδαράχη] [37] étaient extérieurement employés par lui comme médicamens corrosifs; enfin, il parlait déjà de l'eau de chaux et de son usage intérieur [38].

Sa *Theriaca* et son *Alexipharmaca* ne sont presque que de simples commentaires de Nicandre. Les *Euporistes* ne paraissent pas authentiques [39]. On trouve à Madrid un codex de Dioscoride sur l'art de connaître la vertu des médicamens par leur saveur [40].

46. Ce siècle produisit un grand nombre de compilateurs littéraires, parmi lesquels se trouvent des hommes d'un grand talent; tout ce qui méritait d'être connu, ils cherchèrent à le classer dans un ordre convenable, et émirent en même temps leur propre

(28) *Dioscorid.* lib. V. c. 84. p. 349. Καδμία βοτρυώδης καὶ πλακῖτις. Vid. Physikalische Arbeiten einträcht. Freunde in Wien, t. I. chart. 1. p. 46.
(29) *Dioscorid.* lib. V. cap. 85. pag. 351.
(30) *Dioscorid.* lib. V. cap. 114. pag. 369.
(31) *Dioscorid.* lib. V. cap. 115. pag. 369.
(32) *Dioscorid.* lib. V. cap. 117. pag. 370.
(33) *Dioscorid.* lib. V. cap. 119. pag. 371.
(34) *Dioscorid.* lib. V. cap. 118. pag. 371.
(35) *Dioscorid.* lib. V. cap. 120. pag. 371.
(36) *Dioscorid.* lib. V. cad. 121. pag. 372.
(37) *Dioscorid.* lib. V. cap. 122. pag. 373.
(38) *Dioscorid.* lib. V. cap. 133. pag. 379.
(39) *Ackermann* in *Fabric.* bibl. græc. lib. IV. c. 3 p. 682.
(40) *Iriarte* bibl. græc. Madrit. p. 435.

jugement. Dans ces rubriques, on doit compter particulièrement un homme dont le zèle infatigable a souvent été au-delà des bornes ordinaires du génie.

C. Pline l'ancien, qui probablement était natif de Côme[41], servit pendant assez long-temps dans les armées romaines, et fut ensuite envoyé par l'empereur en Espagne comme intendant: à son retour, il exerça la jurisprudence pratique à Rome; enfin, on lui confia le commandement de l'escadre romaine qui était près de Micène. Il mourut soixante-dix neuf ans après la naissance de Jésus-Christ suffoqué par les flammes du Vésuve, que l'ambition de la science lui avait fait approcher de trop près [42].

Cet auteur, comme le dit très-bien Buffon [43], travaillait d'après un plan trop vaste et trop étendu; il voulait tout approfondir, et mesurait toute la nature qu'il trouvait encore trop resserrée pour son génie. Son histoire naturelle, outre l'histoire des animaux, des plantes, des minéraux, comprend l'astronomie, la physique, la médecine, le commerce, la navigation, l'histoire et la géographie, les beaux arts et les arts mécaniques, les mœurs des peuples, et presque tous les arts et les sciences humaines. Ce

(41) Ce n'est pas ici le lieu d'examiner et de juger les disputes entretenues depuis près de deux cents ans, entre les habitans de Côme et ceux de Vérone, sur le pays natal de Pline. Quoique les Véroniens s'appuient sur une phrase de Pline même où il nomme un Véronien *conterraneum suum*, il paraît pourtant que le témoignage de Suétone et les recherches profondes d'un certain Cigalini et *della Torre di Rezzonico* ont donné la prépondérance à la cause des Cômiens. Vid. *Cigalini* de vera *Plinii* patria ad calc. edit. *Dalechamp* et A. *della Torre di Rezzonico* disquisitiones Plinianæ, t. I. II. (Parm. 1769. f.°) — *Tiraboschi* storia della letterat. Ital. t. II. p. 168. s.

(42) *Plin. jun.* lib. VI. ep. 16.

(43) Histoire naturelle, t. I. p. 69. (ed. Paris. 1769.)

qui est le plus étonnant, c'est que Pline était également profond dans toutes les parties. La grandeur de ses pensées, la finesse de ses observations, la noble précision de son style, prouvent encore davantage l'étendue de ses connaissances. Il ne savait pas seulement tout ce qu'on avait besoin de savoir alors; mais il était encore en état d'émettre des vérités générales, qui se présentent souvent lorsqu'on s'y attend le moins, et qui n'auraient pu mieux être appliquées. Il était plein de sagacité dans les observations qui prouvaient autant son bon goût que son éloquence : il communique à ses lecteurs une grande liberté d'esprit et une sorte de témérité dans la manière de penser, qui est le germe de la philosophie. Son ouvrage, dit Buffon, aussi diversifié que la nature, réunit des variétés sans nombre à un tout magnifique; c'est un recueil de tout ce qui a été écrit avant lui, et une copie de tout ce qui mérite d'être connu, et qui a été dit d'une manière excellente; mais cette copie a des traits si grands, ce recueil contient un si grand nombre d'objets classés d'une manière si nouvelle, qu'on peut la préférer à la plupart des originaux qui traitent de la même matière.

47. Outre ses trente-sept volumes sur l'histoire naturelle que nous possédons aujourd'hui, il a encore écrit une quantité d'autres ouvrages, mais qui ont été perdus, et dont son neveu nous a donné quelques notices [44]. Il serait tout-à-fait incroyable qu'un homme aussi surchargé des affaires de l'État et de la guerre eût pu laisser autant d'écrits, s'il

(44) *Plin. jun.* lib. III. ep. 5.

n'eût pas employé son temps, comme nous le dit son neveu, avec une économie extraordinaire: il ne laissait échapper aucune heure de sa vie sans l'utiliser; il se faisait lire presque continuellement, et prenait des notes de toutes ses lectures : c'est par-là que s'expliquent la plupart des imperfections de ses ouvrages; cela nous fait connaître aussi d'où proviennent les fausses interprétations et les extraits inexacts qu'il a faits des ouvrages grecs qui existent encore[45]. Cependant il est constant qu'il doit avoir vu et examiné par lui-même beaucoup de choses. « Nous voulons examiner, disait-il, les phénomènes de la nature et non » pas spéculer sur les causes occultes [46]. » Il fait beaucoup d'éloges d'un jardin botanique formé à grands frais par un certain médecin nommé *Castor*, dans lequel il a observé la plupart des plantes [47]. Il dit entre autres que la plante nommée *moly* venait de la Campanie [48]. Au reste, ses descriptions sont très-concises et souvent incomplètes, et sa nomenclature est très-embrouillée; ce qui était inévitable à cause de la multi-

(45) Sur cent exemples prenons-en un seul, Pline dit (lib. XII c. 6.) d'un fruit indien : « Major alia pomo et suavitate præcellentior, quo sapientes Indorum vivunt. Folium alas avium imitatur, longitudine trium cubitorum, latitudine duum, fructum cortice emittit, admirabilem succi dulcedine, ut uno quaternos satiet. Arbori nomen *palæ*, pomo *arienæ*. » Ce passage est tiré de Théophraste (Hist. plant. lib. IV. c. 347.) Cependant le fruit que les savans indiens mangent, est distingué du fruit suivant, dans Théophraste, par Ἕτερον δὲ. Théophraste dit du dernier *οὗ τὸ φύλλον τὴν μὲν μορφὴν προμήκες, τοῖς τῶν στρουθῶν πτέροις ὅμοιον, ἃ παρατίθενται παρὰ τὰ κράνη.* Par conséquent il en compare les feuilles à des plumes d'autruche, et Pline parle d'*alis*. D'ailleurs il est ici question de la *musa paradisiaca*.

(46) Lib. XI. c. 3.

(47) Lib. XX. c. 17. Lib. XXV. c. 2.

(48) Lib. XXV. c. 4.

tude d'auteurs où il a puisé. Dans sa botanique, il se borne en grande partie à l'usage économique et médicinal des plantes... Il n'est certainement pas, comme Aristote, auteur original de son histoire des animaux; cependant cette histoire renferme plusieurs animaux qu'Aristote ne connaissait pas, parce que les Romains avaient alors un commerce plus étendu dans l'Inde et même dans l'intérieur de l'Afrique que les Grecs. Il est seulement à regretter qu'il ait été un peu trop crédule, et qu'on ait à lui reprocher d'avoir donné, même à l'égard d'espèces d'animaux bien connus, des renseignemens fabuleux. Il faut toujours espérer qu'un savant dans le genre de Schneider, doué de sa pénétration critique et de sa patience infatigable, s'occupera un jour de refaire l'histoire des animaux de Pline; car jusqu'à présent les éditeurs de cette encyclopédie ont manqué des connaissances nécessaires pour épurer cet auteur dans tout son ensemble. S'il se formait une société de savans dans toutes les parties pour refaire tout l'ouvrage de Pline, alors ce qui est presque impossible à un seul homme pourrait être plus facilement exécuté.

48. La partie de cette encyclopédie relative à la médecine pratique, consiste dans une collection de médicamens des trois règnes de la nature, recommandés dans toutes les maladies, sans porter aucune considération sur les causes. Ce catalogue de remèdes nous fait connaître le goût dominant de ce siècle. On y voit certains médicamens favoris, presque généralement employés, tels que le *verbascum* et la *vettonica.* Les affections cutanées lépreuses étaient alors dominantes, et attiraient la plus grande partie de

l'attention des médecins. Enfin, la superstition avait introduit une quantité de remèdes qui étaient même recommandés par de bons médecins, lorsqu'ils ne pouvaient réussir à guérir certaines maladies. La magie s'était alors d'autant plus fortement emparée des esprits, que le christianisme contribuait plus à la favoriser qu'à l'éteindre ; cependant l'influence des préjugés magiques sur la médecine ne devint bien sensible qu'aux IV.e et V.e siècles, comme nous le démontrerons par la suite.

49. Je ne dois pas aller plus loin sans faire mention en peu de mots de la multitude d'oculistes qui se distinguèrent à Rome à cette époque, en inventant une quantité immense de remèdes, qu'ils administraient dans toutes sortes d'ophtalmies. Evelpides, Hermias, Gajus, Zoilus, sont les plus renommés; mais Walch en cite encore un bien plus grand nombre [49].

CHAPITRE VI.

École pneumatique et éclectique.

50. LES Dogmatistes avaient le premier rang au temps où la secte méthodique dominait. Ils différaient principalement de cette dernière en ce qu'ils admettaient, au lieu de ce que l'on nomme *syncrèse des corpuscules fondamentaux*, un principe actif d'une nature spirituelle, qu'ils nommaient πνεῦμα, et d'après les rapports duquel devaient être établis la santé et la maladie. La doctrine de cette substance aérienne était déjà fondée

(49) De sigillo. ocular. medic. Romani. 1763. 4.°

dans la Théorie de Platon [50]; et Aristote donne le premier pour base à cette théorie des idées claires, en décrivant les voies par lesquelles cet air passe dans le corps et dans le système sanguin [51]. Les Stoïciens la développèrent encore davantage et l'appliquèrent à l'explication des fonctions du corps animal [52]; Érasistrate et ses successeurs attribuèrent à ce pneuma la plus grande participation à l'économie animale, tant dans l'état de santé que dans celui de maladie [53]; par conséquent on ne pouvait point du tout regarder toute cette doctrine comme nouvelle. Galien nous fait connaître positivement cette marche, et soutient que les Stoïciens suivirent, à l'égard de la physiologie, les traces d'Aristote [54]. Seulement il paraît qu'elle avait beaucoup perdu de son ancienne réputation, lors de la formation de l'école méthodique [55].

Les médecins, qui ne voulaient pas adopter le système des Méthodistes, choisirent de nouveau ce pneuma pour leur opposer un principe bien fondé, et s'accordèrent en cela, comme en plusieurs autres points, avec l'école stoïcienne [56]. Ils regardèrent surtout la dialectique comme d'une nécessité indispensable au perfectionnement de l'art. Souvent ils ne disputèrent que sur le nom et négligèrent la recherche de la nature de la chose même. Ce que Galien rapporte

(50) Tom. I. p. 441.
(51) Tom. I. p. 503. 504.
(52) Tom. I. p. 488. 493.
(53) Tom. I. p. 574.
(54) De facult. natur. lib. II. p. 100.
(55) On peut comparer avec cette section une dissertation écrite avec un très-grand soin et de rares connaissances. Diss. exh. sectæ pneumaticorum medicorum historiam auct. *Osterhausen*. (Altorf. 1791. 8.°)
(56) *Galen.* de different. puls. lib. III. p. 32.

à cet égard d'une discussion entre lui et un Pneumatiste de quatre-vingt-dix ans est très-remarquable[57]: il dit que les Pneumatistes auraient plutôt trahi leur patrie que d'abandonner leur opinion [58].

51. Les Pneumatistes dérivaient, il est vrai en général, la plupart des maladies de l'esprit aérien; cependant ils portaient aussi leur considération sur le mélange des quatre élémens. La combinaison de la chaleur et de l'humidité est ce qu'il y a de plus convenable à l'état de santé: la chaleur et la sécheresse occasionnent des maladies aiguës; le froid et l'humidité causent des affections flegmatiques; le froid et la sécheresse combinés produisent la mélancolie. Tout se dessèche et se réfroidit à l'approche de la mort [60].

On ne peut méconnaître le mérite des Pneumatistes pour la pathologie. Ils firent la découverte de plusieurs nouvelles espèces de maladies: il est seulement fâcheux qu'ils se soient laissé aussi conduire à cet égard plutôt par des subtilités que par le raisonnement, et qu'ils aient imaginé particulièrement plus d'espèces de fièvres qu'il n'en existe réellement dans la nature [61]. Ils introduisirent le mot *putréfaction*, pour désigner toute dégénération apparente des humeurs, et trouvèrent que dans chaque maladie aiguë une semblable dégénération des humeurs prédomine [62].

C'est sur-tout dans la doctrine du pouls que leur penchant pour les subtilités s'est le plus fait reconnaître.

(57) *Galen.* de different. puls. lib. III. p. 33. 34.
(58) *Ib.* p. 30. — Vid. t. I. p. 494.
(59) Introduct. p. 373.
(60) *Galen.* de element. lib. I. p. 49.
(61) *Galen.* de differ. febr. lib. II. p. 336.
(62) *Ib.* lib. I. p. 324.

naître. Nulle part, on n'imagina autant de diverses espèces de pulsations que parmi les sectateurs de l'école pneumatique : ils expliquaient ordinairement le pouls comme une contraction et une dilatation alternatives des artères ; et cette dernière dépend de l'attraction et de la séparation du pneuma, qui, d'après l'opinion d'Aristote, passe du cœur dans les grosses artères [63]. La dilatation produit l'effet de pousser cet esprit en avant, et la contraction produit l'attraction de la même manière que les organes de la respiration se contractent lorsque l'inspiration s'opère, et se dilatent pendant l'expiration [64]. Ils ne firent aucune recherche sur les causes des changemens du pouls; ils se contentèrent de fournir une énumération d'observations de pronostics [65]. Tout ceci deviendra plus clair lorsque nous examinerons de plus près les systèmes des auteurs les plus célèbres de cette école, et de celles qui en sont dérivées.

§ 2. Athénée d'Attalie en Cilicie, fut le fondateur de cette école, et est presque le seul qui mérite, dans le stricte sens, le nom de *pneumatiste* [66]. Il fut en son temps un des plus célèbres médecins de Rome [67], et chercha sur-tout à se faire une réputation durable, en attaquant les principes sophistiques d'Asclépiade, entreprise dont le résultat ne fut pas tout-à-fait heureux [68]. Il suivait, comme plusieurs Stoïciens de son temps, la doctrine de l'école péripatétique [69]. On

(63) *Galen.* de differ. puls. lib. IV. p. 50. 43.
(64) *Ib.* de usu puls. p. 156.
(65) *Ib.* de differ. puls. lib. II. p. 22.
(66) *Ib.* lib. IV. p. 49.
(67) *Ib.* meth. med. lib. VII. p. 107.
(68) *Ib.* de element. lib. I. p. 56.
(69) *Ib.* de semine, lib. II. p. 241.

en voit particulièrement la preuve en ce qu'il a développé en même temps que celle du pneuma, la théorie des élémens bien plus que ne le faisaient les Méthodistes. Il considérait les quatre élémens connus comme des qualités positives [ποιότης] du corps animal; mais souvent il les désignait comme des substances effectives, et nommait l'idée de leur ensemble, la nature de l'homme [70]. Cependant ses successeurs ne suivirent pas toujours cette théorie.

J'ai déjà fait voir que le système de la *préformation* des germes était déjà admis dans la Stoa [71]. Athénée resta fidèle à ces principes. La matière pour l'embryon futur est déjà contenue dans le sang menstruel; la semence du mâle ne donne que la forme par laquelle le germe se développe et s'accroît. Les femmes n'ont aucune semence, parce que celle-ci contient la forme; et d'après l'opinion d'Aristote, la forme et la matière ne peuvent se trouver dans le même sujet: les ovaires du sexe féminin, ou, comme on les nommait encore alors, les testicules féminins deviennent par cette raison, aussi inutiles que les mamelles chez l'homme, et ne servent qu'à maintenir la symétrie [72]. Galien fait à cette théorie, une objection très-fondée, qu'il tire de la ressemblance de l'enfant à la mère; cette ressemblance dans les traits ne peut être expliquée que par la forme, ou la force formatrice inhérente à la semence.

53. Athénée détermina, d'après les subtilités dialectiques, les différences du pouls, et porta dans cette théorie, son attention sur l'exhalaison du pneuma

(70) *Galen.* de element. lib. I. p. 52.
(71) *Voyez* tom. I. p. 410.
(72) *Galen.* de semine, lib. II. p. 239-242.

du cœur et des artères [73]. Le pouls fort était pour lui le signe d'une force vitale suffisamment active [74]... L'engourdissement occasionné par le froid, est suivant sa définition péripatétique, une passion froide provenant d'une cause froide, en quoi il contredit tous les anciens [75].... Il ne regardait comme cause de la maladie que ce qui est par soi-même en état de la produire, et nommait cette cause, contre l'usage ordinaire de la langue, cause *procatarctique* [76]... Il n'enseignait pas la séméïotique comme une science particulière, mais plutôt comme une branche de la thérapeutique, et au contraire il séparait la matière médicale de la science médicale proprement dite [77].

Il cultiva la diététique avec un soin particulier, et détermina les bonnes et les mauvaises qualités des différentes espèces de blés [78]; il émit des principes très-judicieux sur la qualité de l'atmosphère et les différens sites des habitations [79]. Il indiqua des moyens de filtrer et purifier l'eau, pour la rendre potable [80]. Mais ses principes sur la matière médicale, n'étaient rien moins qu'épurés; car il ordonnait de prendre en lavement dans la dyssenterie un mélange affreux d'orpiment et de réalgal [81].

(73) *Galen.* de differ. puls. lib. IV. p. 51.

(74) *Ib.* lib. III. p. 33. Ἀθήναιος ῥώμην τοῦ σφυγμοῦ φησὶ τοῦ ζωτικοῦ τόνου τὴν ἰσχύν.

(75) *Ib.* de tremore, 368. — De sympt. caussis, lib. V. p. 231.

(76) Definit. med. p. 395. — Comment. 2. in libr. de nat. hum. p. 17.

(77) Introd. p. 373.

(78) *Oribas.* coll. lib. I. c. 2. p. 12. c. 9. p. 18. s.

(79) *Ib.* lib. IX. c. 5. 12. p. 387. 393.

(80) *Ib.* lib. V. c. 5. p. 146.

(81) *Galen.* de compos. medic. sec. loca, lib. IX. p. 301.

54. Agathinus de Sparte, disciple d'Athénée, différait déjà des principes sévères de son maître, et se rapprochait davantage des Méthodistes et des Empiriques; c'est pour cela qu'on nomma *éclectique* ou *hectique* l'école dont il fut le fondateur; lui-même fut nommé quelquefois *épisynthétiste*[82]. Les médecins suivirent, dans ce syncrétisme, les philosophes sous lesquels les premiers académiciens se réunirent à d'autres sectes[83]. Tout ce que nous savons du fondateur de l'école éclectique, c'est qu'il suivait la théorie du pouls de la même manière que l'école pneumatique dont il était sorti. Il dérivait le pouls plein de la quantité de pneuma, qui distend l'artère avec une grande élasticité[84]; et il prétendait qu'on ne peut sentir la contraction de l'artère; que par conséquent elle ne peut servir à déterminer les différens degrés du pouls[85]. Au reste il définissait le pouls avec autant de subtilité que ses prédécesseurs, et le distinguait du battement des artères [παλμὸς], qu'il supposait n'avoir lieu que dans les artères cachées[86]. Il regardait la fièvre demi-tierce, contre l'opinion des anciens, comme une fièvre tierce prolongée[87]; c'est aussi pour cela qu'elle tient le même type[88].

Ce médecin était si peu amateur des bains chauds,

(82) Defin. med. p. 391. — *Galen.* de diagnos. puls. lib. I. p. 55.

(83) Déjà Arcésilaus, fondateur de la moyenne académie, fut tout-à-la-fois Pyrrhonien et Dialecticien, et Antiochus d'Ascalon, introduisit positivement les principes de la Stoa dans cette académie. (*Sext. Empir.* pyrrh. hypot. lib. I. s. 234. 235. p. 61, 62. — *Cic.* Acad. quæst. lib. IV. c. 43.

(84) *Galen.* de differ. puls. lib. IV. p. 42.

(85) *Ib.* de diagnos. puls. lib. I. p. 55.

(86) *Ib.* de differ. puls. lib. IV. p. 50.

(87) *Ib.* de differ. febr. lib. II. p. 376.

(88) *Ib.* de typis, p. 471.

alors très-en usage, qu'il leur attribuait tous les accès de faiblesse et d'irritabilité contre nature. Il détermina avec grand soin, les règles de précaution à suivre dans les cas où l'usage de ces bains était jugé nécessaire. Il recommandait, avec beaucoup d'empressement, les bains froids pour la conservation de la santé [89].

Théodore [90], autre disciple d'Athénée, n'est connu que par ses remèdes contre les dartres lépreuses [91].

55. Archigènes d'Apamée, bien plus célèbre que son maître Agathinus, exerça la médecine à Rome au temps de Trajan, et jouit de la plus grande réputation parmi ses contemporains et dans la postérité [92]. Il fut aussi regardé comme un des fondateurs de l'école éclectique [93]. Non-seulement il s'attacha plus que ses prédécesseurs à la dialectique et à la méthode analytique [94], mais il chercha aussi à se distinguer par des changemens dans le langage usité, et par

(89) *Oribas.* coll. lib. X. c. 7. p. 439. s. « Qui autem hunc brevem vitæ cursum sani cupiunt transigere, frigida lavari sæpe debent. Vix enim verbis exsequi possum, quantum utilitatis ex frigida lavatione percipiatur. »

(90) *Diogen.* lib. II. s. 104. p. 140.

(91) *Plin.* lib. XX. c. 9. p. 203. lib. XXIV. c. 17. p. 355.

(92) *Suidas*, t. I. p. 345. — *Eudocia* in *Villoison* anecd. græc. t. I. p. 65. Cette dernière dit qu'il mourut dans sa quatre-vingt-troisième année, mais Suidas dit que ce fut à soixante-trois ans. On le trouve souvent cité dans Juvénal, et entre autres ce passage (sat. XIII. v. 97.) est assez connu : « si non eget Anticyra, nec Archigene. » Vid. sat. VI. v. 236. sat. XIV. v. 252. — Alexandre de Tralle (lib. VII. c. 6. p. 332.) le nomme ὁ θειότατος, εἴπερ τις ἄλλος.

(93) Introd. p. 373.

(94) *Galen.* de differ. puls. lib. II. p. 27.

l'introduction de nouveaux mots qui furent souvent inintelligibles même pour le savant Galien [95].

L'obscurité de son style embrouillé se remarque de la manière la plus frappante dans sa Doctrine du pouls, ouvrage qui était très-estimé dans l'antiquité, et sur lequel Galien lui-même a fait un commentaire [96]. Il admettait huit sortes de pouls généraux, qu'il désignait par l'expression inusitée de διηχημέναι, et qui étaient l'élévation, la force, l'accélération, la fréquence, la plénitude, la régularité, l'égalité et le rhythme. Ces genres étaient encore subdivisés en plusieurs espèces différentes; c'est-à-dire, chaque genre avait deux extrêmes et un état naturel. Au genre de la force du pouls appartenait le pouls violent, le faible et le pouls ordinaire. Il parlait du pouls violent comme d'un mouvement bruyant [ῥοιζώδης κίνησις]: le pouls comprimé ou irrité, qui se fait sentir particulièrement après le repas, était aussi placé dans le genre de la force [97]. Il distinguait encore trois sortes de pouls particuliers, plutôt comme géomètre que comme médecin; savoir, le long, le large et le haut, qui peuvent avoir lieu l'un sans l'autre [98]. La définition du pouls plein est tout-à-fait propre et figurée [99]. Il fut le premier qui distingua le pouls formicant de toutes les autres espèces [100], et

(95) *Galen.* de loc. aff. lib. II. p. 262. — De diff. puls. lib. II. p. 26. διὰ τὸ συγκεχυμένως τε καὶ ἀδιαρθρώτως εἰρῆσθαι.

(96) *Ib.* p. 24. lib. IV. p. 50.

(97) *Ib.* lib. II. p. 24. 27. lib. III. p. 32. 33.

(98) *Ib.* lib. II. p. 26. 27.

(99) *Ib.* de diagnos. puls. lib. IV. p. 79. Ἔστι δὲ πλήρης σφυγμὸς, ὁ ναστοτέραν ἐπιδεικνὺς τὴν ἀρτηρίαν καὶ τὴν ὑπόπτωσιν αὐτῆς διασεσαγμένην ἐγχύλως.

(100) *Ib.* lib. II. p. 62.

il le regardait, aussi-bien que le pouls abattu et fréquent, comme les espèces les plus dangereuses en général [1]. La remarque suivante [2] nous fait voir plusieurs subdivisions très-subtiles du pouls, pour la désignation desquelles nous n'avons presque point de mots dans notre langue. Il est le premier qui ait indiqué, quoiqu'imparfaitement, la manière d'examiner le pouls [3]. Il regardait le pouls dur comme un symptôme constant dans toutes les espèces de fièvres [4].

56. Dans la classification des différentes périodes de la maladie, il différait sensiblement du plus grand nombre de ses confrères : suivant lui le plus haut degré d'intensité de la maladie avait lieu aussitôt après le commencement de la maladie; et il nommait *solution* le terme de la diminution [5]. Il n'en fallait pas d'avantage, au temps où régnait la dialectique, pour faire déclarer Archigènes hérétique.

Sa doctrine des fièvres était aussi très-subtile. Il définissait la fièvre demi-tierce, une complication de la fièvre rémittente quotidienne, et de la fièvre tierce intermittente [6]. Une fièvre violente avec frisson

(1) *Galen.* de prognos. puls. lib. II. p. 131.

(2) *Ib.* de differ. puls. lib. III. p. 35. Βλιτυριζόμενος, σκινδαψιζόμενος, ἀποκεκρημνισμένος, τρύζων, ὑγροφανὴς, καρώδης, βομβῶν, ἐκπεθαμβημένος, ἀναληθὴς, ἀτενὴς, ἀδρανὴς, ἀποπεπηγὼς, διαπεφυσημένος, διηγκωνισμένος, ἐγκαλυπτόμενος, ἐξώστης, ἐμβριθὴς, ἐγκρέκων, νότυλος, κατανεναγμένος, διανεναγμένος, λαγαρίζων, ὑποκλεπτόμενος, δακώδης, σεσοβημένος, σκυθρωπῶς ἀποχωρῶν.

(3) *Ib.* de diagnos. puls. lib. I. p. 52.

(4) *Ib.* de prognos. puls. lib. III. p. 144. — De differ. febr. lib. I. p. 326.

(5) *Galen.* de tempor. morb. p. 380-383.

(6) *Ib.* de differ. febr. lib. II. p. 336.

continu fut nommée par lui *epialos* [7]. Il changea la série des jours critiques d'Hippocrate; et au lieu du vingtième, il fixa le vingt-unième jour [8]. C'est aussi depuis ce temps que l'on trouve l'indication du vingt-unième jour dans les écrits d'Hippocrate... Les fièvres intermittentes, masquées sous la forme de la dyssenterie gastrique, du *diabétès* [9] et de la catalepsie, furent encore observées par lui [10]. La description de la fièvre soporeuse fait honneur à son esprit observateur [11]. Cependant, à cause de l'opinion qu'il avait adoptée, d'après la Stoa, du siége de l'ame dans le cœur, il lui devint très-difficile de se rendre compte à lui-même d'accidens manifestement relatifs à l'organe de la sensation générale [12].

Il raisonnait avec à-peu-près autant de subtilité sur la douleur que sur le pouls. Il cherchait à déterminer le siége de la maladie par les différentes modifications de la douleur [13]. Il fit tous ses efforts pour rendre sensibles par des mots, les différentes nuances de la douleur; mais l'on voit facilement que le langage n'a aucune expression pour ces sensations composées et souvent individuelles. On conserve encore, dans des recueils de pathologie, une classification de la douleur d'après Archigènes; mais elle ne peut intéresser que l'historien, parce qu'on y trouve

(7) *Galen.* de differ. febr. lib. II. p. 332.
(8) *Ib.* de dieb. critic. lib. I. p. 431.
(9) *Æt.* tetr. III. serm. 3. c. 3. col. 548.
(10) *Ib.* tetr. III. serm. 1. c. 37. col. 486. — *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 10. p. 98.
(11) *Ib.* tetr. II. serm. 2. c. 3. col. 245.
(12) *Galen.* de loc. aff. lib. I. p. 251. — *Voy.* ci-devant. t. I. p. 412.
(13) *Ib.* de loc. aff. lib. II. p. 259.

un trop grand étalage de dialectique. Il distinguait non-seulement la douleur en tiraillante [ὁλκιμος], en aiguë [αὐστηρὸς], en démangeante [γλυκὺς], en pungitive [ἰσχνῶς ὀξὺς], en courbante [ἄγκυλος], en sourde [γλισχρὸς], en indomptable [ἀτειρὴς] et en astringente [στύφων] [14]; mais il prétendait encore que la douleur est constamment tiraillante et qu'elle peut être comparée à l'agacement des dents [αἱμωδία], lorsqu'elle a son siége dans les membranes [15]. Si, au contraire, elle a son siége dans les parties nerveuses, elle produit l'engourdissement du membre [ναρκώδης], et provient alors de la *torsion* et de la pression des nerfs; si la douleur a son siége dans les muscles, elle est plus étendue et moins violente; si ce sont les veines qui souffrent, alors la douleur est trop pesante et paraît provenir d'un engorgement; si la douleur a lieu dans les artères, elle a lieu par sauts et par battemens [16]. Enfin il chercha à déterminer de quelle espèce devait être la douleur dans l'affection des différens viscères. Les douleurs de la matrice sont pulsatives, rongeantes et pungitives; celles de la rate sont sourdes et pesantes; celles de la vessie sont pungitives et astringentes; celles des reins sont aiguës et pungitives [17].

C'était souvent par la sympathie qu'il expliquait les phénomènes de l'état maladif: et une maladie qui est produite d'après la maladie principale, était

(14) *Galen.* de locis aff. lib. II. p. 262.
(15) *Ib.* p. 264.
(16) *Ib.* p. 267. Πόνος διαΐσσων ἀπὸ ῥίζης ἀρχόμενος τοῦ πρωτοπαθοῦντος μορίου φέρεται ταχέως εἰς τὰ παρακείμενα.
(17) *Ib.* p. 265. 266.

par lui nommée sympathique ou ombre de cette dernière [18]. Il distinguait aussi les maladies d'après les modifications des forces souffrantes [19].

57. Archigènes exposa assez bien les signes distinctifs des différentes espèces de plaies de tête : il admettait sur-tout que l'état soporeux a lieu le plus souvent dans les véritables extravasions [20]..Il distinguait avec soin les eaux salutaires suivant leurs principes constitutifs, en nitreuses, aluniques, salines et sulfureuses, et croyait que leur effet général consistait dans le desséchement et l'échauffement [21]... Il ordonnait des fomentations tièdes, et sur-tout les éponges imbibées d'eau tiède dans le plus haut degré de la maladie, pour lubrifier les voies et pour accélérer la coction [22]... Il guérissait le tétanos par des bains chauds et des médicamens huileux, et il assure ne l'avoir jamais remarqué chez les enfans, ni chez les vieillards [23]. Il nommait *esquinancie sympathique*, celle qui prend son origine des premières voies [24], et dérivait la frénésie d'une trop forte congestion du sang vers la tête [25]. La dyssenterie, que ce médecin a bien décrite, est, suivant lui, une ulcération des intestins. Il a déterminé les signes du siége de cette maladie qui est placé soit dans les gros intestins, soit dans les grêles, et

(18) *Galen.* de locis aff. lib. I. p. 251.
(19) *Ib.* lib. III. p. 270.
(20) *Oribas.* apud. *Nicet.* collect. p. 117.
(21) *Æt.* tetr. I. serm. 3. c. 167. col. 154.
(22) *Ib.* c. 170. col. 156. — *Oribas.* coll. lib. IX. c. 23. p. 411.
(23) *Ib.* tetr. II. serm. 2. c. 39. col. 268.
(24) *Ib.* serm. 4. c. 47. col. 402.
(25) *Ib.* serm. 2. c. 8. col. 248.

recommandait des opiats et des médicamens astringens[26]... Il expose, d'une manière convenable, les signes d'un abcès au foie, son histoire et sa fin[27]; et son traité sur la lèpre, sur les taches qui l'annoncent et sur ses différentes espèces, est véritablement excellent[28]. Il a fait cette observation remarquable, que la castration contribue ordinairement à adoucir les accidens de la lèpre[29]. Il recommandait principalement la chair de vipère contre cette hideuse maladie[30]. Enfin il a bien enrichi, par ses observations, la doctrine des hémorragies utérines et des ulcérations de la matrice[31].

58. Sa matière médicale n'était point basée sur des principes bien stables : il était trop dialecticien pour introduire, dans la pratique, ses principes dogmatiques. Il admettait sans jugement, et à la manière des Empiriques, une quantité de remèdes qui devaient guérir certains maux[32]; de ce nombre étaient plusieurs moyens superstitieux tels que des amulettes et autres choses qu'il fallait suspendre au cou[32]. Il fut l'inventeur d'une multitude de compositions que Galien a conservées et dont la plus célèbre est celle nommée *hiera*, employée pour l'évacuation de toutes

(26) *Æt.* tetr. III. serm. 1. c. 43. col. 494. Vid. *Stoll* Rat. med. t. VI. p. 56. « Si statim post dolorem excretio non fiat, scito, intestina tenuia esse læsa. »

(27) *Ib.* tetr. IV. serm. 1. c. 120-134. col. 663-667.

(28) *Ib.* c. 122. col. 665.

(29) *Ib.* c. 123. c. 666.

(30) *Ib.* serm. 4. c. 65. col. 799.

(31) *Ib.* c. 85. col. 827.

(32) *Galen.* de compos. med. sec. loca, lib. II. p. 177.

(33) *Ej.* euporist. p. 473. — *Alexandr. Trall.* lib. I. c. 15. p. 82.

sortes d'humeurs nuisibles, et dont il a donné plusieurs formules [34]. Au reste il n'était point l'ami des purgatifs drastiques, et il préférait les médicamens doux, tels que le myrobolan et autres remèdes indiens que l'on connaissait déjà de son temps [35]. Il cherchait encore à provoquer le vomissement avec du raifort [36]. Il prescrivait dans l'hydropisie une diète si pusillanime qu'on aurait pu le regarder, par cette raison, comme un Méthodiste [37]. Archigènes employa les bains huileux pour guérir son maître Agathinus d'un délire fiévreux [38].

Dans la pleurésie, il faisait saigner du côté opposé et laissait couler le sang jusqu'à la défaillance [39]. Il détermina, avec beaucoup de soin, les règles pour l'amputation, et voulait que l'opération fût conduite dans une direction droite, sans laisser de lambeaux [40]. Il faisait souvent usage des caustiques et les employait sur-tout avec succès contre la goutte sciatique [41].

59. Les nombreux disciples d'Archigènes eurent la réputation de réunir à la médecine les subtilités sophistiques de la dialectique jusqu'à l'absurdité; c'est ce qui a fait dire à Galien que leurs écrits contenaient une foule d'énigmes du sphinx [42], et il rapporte qu'un sectateur d'Archigènes niait l'entrée de l'air dans le

(34) *Paull.* lib. VIII. p. 264. — *Myreps.* s. 23. c. 18. 19. p. 648.
(35) *Oribas.* coll. lib. VIII. c. 46. p. 377.
(36) *Ib.* c. 1. p. 312.
(37) *Æt.* tetr. III. serm. 2. c. 32. col. 545.
(38) *Ib.* tetr. I. serm. 3. c. 172. col. 156.
(39) *Ib.* tetr. II. serm. 4. c. 68. col. 432.
(40) *Nicet.* coll. p. 155.
(41) *Æt.* tetr. III. serm. 4. c. 3. col. 583.
(42) Comm. 3. in prognost. p. 164.

corps humain par l'aspiration, et sa sortie par l'expiration [43].

On désigne, comme un des plus fidèles partisans d'Archigènes, un certain Philippe de Césarée, que Galien met au même rang que son maître [44]. Il a très-bien écrit sur la préparation des médicamens [45], et il conseille, dans la dyssenterie, un remède composé de substances astringentes, et, dans l'hémoptysie, le suc exprimé de la sauge [46]. Galien fait l'éloge d'un autre de ses écrits sur la consomption [47]. Dans cet écrit, Philippe rejette l'usage des bains dans la fièvre étique [48]. Galien le critique non-seulement sur ce point, mais encore sur sa mauvaise théorie de la plétore sanguine [49]. On cite aussi son livre sur la catoche ou la catalepsie [50].

60. Arétée de Capadoce, l'un des meilleurs auteurs parmi les anciens médecins, était probablement contemporain d'Archigènes (car il cite la préparation d'Andromaque [51], et parle des Archiatres comme de médecins d'état, expression seulement en usage au temps de Domitien [52]). Il est cependant étonnant qu'il n'ait

(43) Comm. 1. in libr. de nat. hum. p. 11.

(44) Comm. 2. in prorrhet. p. 196.

(45) *Galen.* de compos. medicam. sec. gen. lib. II. p. 328.

(46) *Æt.* tetr. III. serm. 1. c. 48. col. 503. — *Ib.* tetr. II. serm. 4. c. 63. col. 425.

(47) *Galen.* de causs. puls. lib. IV. p. 112.

(48) *Ej.* meth. med. lib. X. p. 145.

(49) *Galen.* de plenit. p. 344.

(50) *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 10. p. 96.

(51) *Aret.* de curat. diut. morb. lib. I. c. 4. p. 122. Ἡ διά τῶν θηρείων ποικίλη. Lib. I. c. 13. p. 135. τὸ δι' ἐχιδνῶν τὸ ποικίλον φάρμακον. (ed. *Boerhaav.* f.° LB. 1731.)

(52) Curat. acut. lib. II. c. 5. p. 105.

fait mention d'aucun médecin, et n'ait été cité par aucun, jusqu'à Ætius et le faux Dioscoride [53]; toutefois, le dialecte ionien dans lequel il a écrit, ne peut être un argument contre l'époque assignée à son existence, puisque Lucien a souvent écrit dans ce dialecte, et que même Arrien et d'autres auteurs des II.e et III.e siècles ont écrit en langue ionienne [54].

Mon sentiment est qu'à tous égards, Arétée doit être mis dans la même classe qu'Archigènes, attendu qu'il fut élève de l'école pneumatique, et qu'il adopta la méthode éclectique dont il recula les bornes bien plus loin et avec beaucoup plus de goût qu'Archigènes; mais les traces du système pneumatique sont palpables dans son excellent ouvrage, et ne pourraient être niées que par l'esprit de contradiction. Il distingue très-positivement trois parties constitutives du corps, les solides, les fluides et les esprits, dont le rapport convenable et le bon mélange forment la base de la santé [55]. Il explique l'origine du pneuma, de la même manière qu'Aristote et les Stoïciens: c'est-à-dire, que des poumons il est attiré au cœur, et de là poussé dans toutes les artères du corps [56]. C'est pourquoi le cœur est le siége de la force vitale et de l'ame [57]. De la qualité du pneuma, il explique la nature de presque

(53) Euporist. p. 112.

(54) *Voy.* l'excellent traité de Kuhns, *De dubia Aretæi ætate*, 1779. 8.° et le précieux écrit de Charles Weigel : *Aretæus de pulmonum inflammatione*, 1790. 4.°; l'avis de Wiggan sur l'édition de Boerrhaave et *Ackermann* in *Fabric.* bibl. græc. t. IV. p. 703. s. On peut conclure qu'il a vécu en Italie, parce qu'il fait mention du vin de Falerne et autres vins de cette contrée (Curat. acut. lib. II. c. 3. p. 101.)

(55) Causs. acut. lib. II. c. 3. p. 16.

(56) *Ib.*

(57) Causs. diut. lib. II. c. 6. p. 57. C. Causs. acut. lib. II. c. 1. p. 10. *καρδίη ζωῆς καὶ ἀναπνοῆς ἀρχή.*

toutes les maladies. Un pneuma dense, trouble et humide produit l'obstruction de la rate [58]. L'étourdissement résulte de cet esprit affaibli qui, ne pouvant rester fixe, se tourne continuellement dans un cercle: c'est aussi de cette manière que se produit l'épilepsie [59]. Dans la frénésie, le pneuma est tenu et sec, et cause un trouble dans les sens [60]. La colique frénétique [61] est occasionnée par l'esprit froid et stagnant qui se fixe sans pouvoir se porter ni en bas ni en haut [61]. L'épilepsie est le produit d'un pneuma renfermé qui met tout en mouvement [62].

Au reste, Arétée s'accorde aussi avec les Pneumatistes, en ce qu'il dérive souvent les maladies particulières et leurs accidens, de la température des élémens; qu'il trouve entre autres dans le froid et la sécheresse la cause de la vieillesse et la nature de la mort [63]; et qu'il dérive du froid et de l'humidité plusieurs maladies chroniques.

61. En considération de la secte à laquelle notre Cappadocien s'était voué, il fut sans contredit, après Hippocrate, le meilleur observateur de l'antiquité: il paraît qu'il a vu lui-même presque toutes les maladies dont il a donné une description, et que sa propre observation lui fit connaître chaque phénomène important. On peut seulement lui reprocher, avec raison, d'avoir, dans ses descriptions de maladies,

(58) Causs. diut. lib. I. c. 14. p. 43.
(59) Cur. diut. lib. I. c. 4. p. 122.
(60) Cur. acut. lib. I. c. 1. p. 77.
(61) Causs. acut. lib. I. c. 16. p. 18.
(62) *Ib.* c. 5. p. 3.
(63) *Ib.* c. 6. p. 3.

fait céder son zèle pour la vérité, au desir de briller par une diction séduisante. A cet effet, il suffit de lire son histoire de l'éléphantiasis, qui est manifestement opposée à la marche de la nature. Il s'étend beaucoup trop dans les comparaisons qu'il fait de cette maladie avec l'animal dont elle tire son nom [64]. Cependant l'attention qu'il portait sur les forces de la nature [65], la diversité des constitutions, et la différence des saisons et des climats, est très-excellente, et parfaitement conforme au véritable esprit de la science médicale.

Il commence l'exposition de chaque maladie en particulier par une description succincte de la partie souffrante, ce qui annonce des connaissances en anatomie peu communes et bien au-dessus de son siècle. Par exemple, il considère le poumon comme dépourvu de sensibilité, sa substance est semblable à la laine, peu fournie de nerfs et privée de muscles [66]; la plèvre est au contraire extrêmement sensible, et lorsqu'il existe une violente douleur dans les inflammations de la poitrine, alors le siége du mal est certainement dans la plèvre. C'est sur cette insensibilité des poumons qu'est fondé l'espoir des phthisiques, espoir d'autant plus grand, qu'ils sont plus près de leur fin [67]... Il regardait une certaine maladie sur laquelle les anciens n'ont rien observé de particulier, comme une inflammation de l'aorte [παχείη ἀρτηρίη] [68]. Et

(64) Causs. diut. lib. II. c. 13. p. 67. Vid. *Hensler* über den Aussatz, s. 119.

(65) Cur. diut. lib. I. c. 4. p. 121. Ξυνομαρτεῖν δὲ τὴν ἰητρείην τῇ ῥαστώνῃ τῆς φύσιος ἄριστον.

(66) Causs. acut. lib. II. c. 1. p. 10.

(67) *Ib.* c. 2. p. 15.

(68) Cur. acut. lib. II. c. 7. p. 108.

il désigne par le mot κέδματι une autre affection de la grande veine cave [69]..... Dans un autre endroit, il réfute, avec assez de justesse, le préjugé, déjà moins commun alors, que les vaisseaux sanguins du bras se distribuent sur plusieurs viscères [70]. Il regardait le foie comme le principal organe de la préparation du sang, et plaçait dans cet organe, d'après l'opinion des anciens, le siége de la faculté de vouloir [71]. La bile se prépare dans la vésicule du fiel, et l'obstruction de ses conduits est la cause de la jaunisse [72]. La rate est le dépôt d'un sang noir et coagulé qui se purifie dans cet organe [73]. Il se fait aussi une espèce de coction dans le colon, laquelle s'opère non-seulement par des canaux manifestes, mais aussi par des vapeurs qui s'élèvent [74]. Cette assertion paraît indiquer les vaisseaux lactés qui étaient effectivement déjà découverts long-temps avant Arétée [75]. Les intestins consistent en deux membranes particulières, dont l'intérieure est quelquefois rongée et entraînée dans les dyssenteries [76].

Dans sa description des reins [77], on aperçoit déjà

(69) Causs. acut. lib. II. c. 8. p. 20. *Voyez* l'excellent traité de Gruner, in morb. antiquit. p. 187.

(70) Cur. acut. lib. II. c. 2. p. 96. Ἀΐδελες γὰρ τῶν ἀποχησίων, ὅσοι στομάχῳ καὶ ἥπατι ξυνῆψαν τὴν ἄνω.

(71) Causs. acut. lib. II. c. 7. p. 19. Cur. acut. lib. II. c. 6. p. 106. C'est en cela qu'Arétée se montrait éclectique, tandis que les véritables Pneumatistes pensaient tout différemment à l'égard du siége de l'ame.

(72) Causs. diut. lib. I. c. 15. p. 44.

(73) *Ib.* Ἐκμαγεῖον ἐστὶν αἵματος μέλανος, ὃ ἀνακαθαίρεται τῇδε.

(74) *Ib.* p. 45.

(75) Tom. I. p. 567. 574.

(76) Causs. diut. lib. II. c. 9. p. 61.

(77) *Ib.* c. 3. p. 52. Κοιλίαι σμικραὶ ἰσθμοειδέες ἐς τὴν τῶν οὔρων διήθησιν.

quelques traces des conduits de Bellini. Son opinion sur le système nerveux est parfaitement conforme à l'esprit de son siècle. Il place l'origine des nerfs dans la tête, et les regarde comme les organes de la sensation [78]; mais ensuite, il parle des nerfs qui réunissent les muscles [79], et attribue à la vessie [80], et aux ligamens de la matrice, une nature nerveuse; d'où l'on voit cependant qu'il donne encore le nom de nerfs aux tendons et aux aponevroses [81]. D'après cette acception, il nomme aussi le tétanos, la frénésie et la goutte, des maladies nerveuses, parce que les tendons et les aponevroses sont attaqués et tendus spasmodiquement dans ces maladies [82]. Sa théorie de la *décussation* [χιασμὸς] des nerfs est très-remarquable, et le résultat de ses observations sur l'hémiplégie [83]. Il admettait dans l'utérus, pendant la grossesse, une double membrane, dont l'intérieure est probablement *la membrane floconneuse* de Hunter [84].

62. Quant à la méthode pratique d'Arétée, elle était infiniment plus simple et plus raisonnée qu'on n'aurait pu l'attendre d'un médecin de ce siècle. Il employait

(78) Cur. acut. lib. I. c. 1. p. 73. Κεφαλὴ *χῶρος αἰσθήσιος καὶ νεύρων ἀφέσιος.*

(79) Causs. diut. lib. I. c. 7. p. 34. Νεῦρα *ἀπὸ μυῶν ἐς μῦας περαινόμενα τόδε τὸ κῦρος τῆς κινήσιος ἴσχει, καὶ τοῖσιν ἀπὸ τῆς κεφαλῆς προδιδοῖ.*

(80) *Ib.* lib. II. c. 4. p. 55.

(81) *Ib.* c. 11. p. 64.

(82) Causs. acut. lib. II. c. 3. p. 15. Cur. acut. lib. I. c. 1. p. 73. Causs. diut. lib. II. c. 12. p. 65.

(83) *Ib.* lib. I. c. 7. p. 34.

(84) Causs. diut. lib. II. c. 11. p. 64. Ὁ *χιτὼν ὁ ἔνδον ὑπεζωκὼς τῆς ὑστέρης.*

des médicamens simples, et en usait modérément. Il suivait toujours des indications bien avérées, et prescrivait un régime basé sur les principes d'Hippocrate. Grand partisan des vomitifs, il les ordonnait dans presque toutes les maladies, non-seulement pour évacuer, mais aussi pour opérer une dissolution des humeurs en stagnation, et donner un autre ton au système nerveux [85]. Il cherchait à accélérer la coction dans les maladies aiguës, par des bains chauds, des lavemens, et une diète convenable. Dans toutes les inflammations, il recommandait la saignée, mais généralement, comme Archigènes, du côté opposé [86], sans pourtant donner à cet égard aucun autre motif que l'expérience qu'il vaut toujours mieux tirer le sang des parties les plus éloignées. Un de ses médicamens favoris était le castoreum qu'il ordonnait dans la plupart des maladies chroniques.

63. Le syncrétisme des Éclectiques se remarque d'une manière plus frappante encore que dans Arétée, dans un petit et très-bon recueil de problèmes physico-médicinaux, qui nous est resté de ce temps, et dont l'auteur se nommait *Cassius* l'*iatrosophiste.* Ce petit ouvrage contient plusieurs vérités très-utiles même pour les médecins de nos jours, et est un riche trésor pour l'historien qui peut y puiser des lumières sur l'esprit de ce siècle.

Il est certain que cet auteur explique comme les Pneumatistes, plusieurs phénomènes du corps animal. Il place le principe de l'asphyxie dans l'évacuation du

(85) Cur. acut. lib. I. c. 4. p. 82.
(86) *Ib.* c. 10. p. 89. 90.

pneuma des artères [87]. La double vue provient de la division de l'esprit ou pneuma qui sert à la vision [88]. La brûlure occasionne des phlyctènes sur les corps vivans et non sur les morts, parce que ces derniers sont dépourvus de pneuma [89]. Le battement du pouls est altéré dans les fièvres, parce que le pneuma naturel, rendu plus tenu et plus mobile par la chaleur, produit par cette raison l'accélération du pouls [90]. Le colérique devient rouge, parce que le pneuma est dans l'état d'une grande effervescence; et le peureux devient pâle, parce que le pneuma tombe dans l'inactivité [91].

D'un autre côté, Cassius explique beaucoup de phénomènes tout-à-fait comme méthodiste, et souvent il donne à-la-fois deux explications différentes, dont il laisse le choix au lecteur. Dire que le sommeil relâche [92], que la fièvre guérit plusieurs maladies chroniques d'une manière métasyncritique [93], que les fiévreux changent de couleur, à cause de la situation différente des corpuscules fondamentaux invisibles [94], sont des principes, qui, ainsi que plusieurs autres, sont puisés dans l'esprit du système méthodique; mais bientôt on retrouve en lui le dogmatisme des plus anciennes écoles, qui parle de la chaleur intégrante, qui cherche la cause de la fièvre dans une augmentation contre nature de cette chaleur [95], et qui dérive la chaleur du frottement des corpuscules fondamentaux entre eux [96].

(87) *Cassii Iatrosophistæ* naturales et medicinales quæstiones (ed. Conr. *Gessner*. Tigur. 1562. 8.°), pr. 78. p. 52. a. b.

(88) *Ib.* pr. 28. p. 41. a.

(89) *Ib.* pr. 43. p. 45. a.

(90) *Ib.* pr. 67. p. 50. a.

(91) *Ib.* pr. 49. p. 46.

(92) *Ib.* pr. 8. p. 34.

(93) *Ib.* pr. 15. p 36. b.

(94) *Ib.* pr. 69. p. 50. a.

(95) *Ib.* pr. 56. p. 47. a.

(96) *Ib.* pr. 70. p. 50. b. Τῇ δὲ ποιᾷ παρόδῳ τῶν ὄγκων ϗ παρατρίψει ἡ ποία θερμασία ἀποτελεῖται.

64. Dans le grand nombre d'observations remarquables, contenues dans ce petit ouvrage, je ne veux citer que les suivantes : les ulcères ronds ne se guérissent pas aussi facilement que les anguleux, parce que dans ceux-ci les parties saines nécessaires pour la cicatrisation sont plus rapprochées [97]. Il explique très-bien la cause pour laquelle on ne peut rester couché que du côté du siége de la douleur, en disant que les viscères dans cet état sont en repos, et que, dans le cas contraire, la partie affectée est pour ainsi dire suspendue et posée sur d'autres parties [98]. Il décrit aussi une inflammation occulte de la tête, qui résulte d'une lésion dans cette partie, et qui devient ordinairement mortelle [99]. Il parle non-seulement de la sympathie des deux yeux [100], mais il explique encore celle des parties éloignées par les rapports du système nerveux qui reçoit très-facilement les impressions. C'est pour cela, ajoute-t-il, qu'il se forme des scrophules au cou, lorsque la tête est couverte d'éruptions, et un gonflement glanduleux sous les aisselles, lorsqu'il y a des ulcères sur les mains [1]. C'est de cette sympathie qu'il dérive aussi une tendance à la toux, lorsqu'on se cure

(97) *Cassii Iatrosophistæ* natur. et medic. quæst. pr. 1. p. 32.

(98) *Ib.* pr. 6. p. 33. b. Ἐκκρεμαμένων δὲ τῶν πεπονθότων, μεῖζον ἡ ἀντίληψις γίνεται.

(99) *Ib.* pr. 9. p. 34. b. 35. a. — Vid. *Richters* Anfangsgr. der Wundarzn. B. II. §. 122. f.

(100) *Ib.* pr. 14. p. 36. b.

(1) *Ib.* pr. 40. p. 44. b. Αἰτιάσαιτο δ' ἄν τις καὶ τὸ πάνυ εὐπαθὲς τοῦ νευρώδους· τοῦτο γὰρ δι' ὑπερβάλλουσαν εὐπάθειαν, θᾶττον τῶν ἄλλων μερῶν τοῦ σώματος, συμπαθεῖ τοῖς πεπονθόσι μέρεσι. Διὰ τοῦτο γοῦν καὶ κατὰ τοὺς ἀδένας χοιράδες συνίστανται περὶ τράχηλον, ἑλκῶν ὄντων περὶ τὴν κεφαλήν· καὶ βουβῶνες ἐν μασχάλῃ, ἑλκῶν περὶ χεῖρα ὄντων.

les oreilles [2]. Il place la cause de la difficulté d'entendre pendant le bâillement, dans la pression des oreilles, par l'ouverture forcée de la bouche, ce qui empêche l'introduction de l'air dans le conduit auditif [3]. Il explique d'une manière très-agréable les suites fâcheuses d'un trop grand exercice du corps, et il reconnaît les avantages d'un exercice modéré. Dans le premier cas, il s'opère une répulsion [ἀντιπρόπτωσις] de bas en haut, de la même manière qu'un corps jeté à terre avec force se relève, au lieu qu'il reste tranquille lorsqu'on le laisse seulement tomber [4]. Le gonflement des parotides, qui est la crise de plusieurs maladies, fut nommé par lui *dioscure*, et il l'explique par l'augmentation de l'appétit dans les convalescens, et une trop fréquente mastication [5]. La saveur douce que prend le cérumen des mourans, avait déjà été observée par lui [6], ainsi que l'éternûment qui a lieu en fixant le soleil [7]. Il expose très-clairement que la décussation des nerfs est générale [8], et il explique parfaitement la formation du cal [9].

65. Hérodote, élève d'Agathinus, qui pratiqua la médecine à Rome, au temps de Trajan, et qui était zélé partisan du système pneumatique, enrichit singulièrement par ses observations la thérapeutique générale et la diététique [10]. Par exemple il conseillait toutes sortes d'anciens exercices gymnastiques [11], sur-tout ceux de la voiture et de l'équitation, dans les maladies

(2) *Ib.* pr. 20. p. 38. a.
(3) *Ib.* pr. 21. p. 38. a.
(4) *Ib.* pr. 26. p. 39. b. 40. a.
(5) *Ib.* pr. 30. p. 41. b.
(6) *Ib.* pr. 32. p. 42.
(7) *Ib.* pr. 36. p. 43.
(8) *Ib.* pr. 41. p. 44. b.
(9) *Ib.* pr. 58. p. 47.
(10) *Galen.* de differ. puls. lib. IV. p. 51. — De facult. simpl. lib. I. p. 13.
(11) *Oribas.* collect. lib. VI. c. 28-36. p. 228.

aiguës [12]; les bains huileux [13], ceux de mer à la nage [14], et l'usage des eaux minérales [15]. Dans le cas de suffocation par un amas glaireux, il écartait les mâchoires avec une espèce de coin, et ôtait les glaires avec la main [16]. Il ordonnait les bains de sable bien chauds dans les affections goutteuses, asthmatiques et hydropiques [17]. Il était grand partisan des sudorifiques, et avait l'opinion qu'ils fortifient le pneuma et le dégagent de toutes particules constitutives étrangères [18]. Il détermina très-bien, et suivant la doctrine d'Hippocrate, le temps où il faut pratiquer la saignée dans les maladies aiguës [19]. Ses observations sont très-importantes sur les effets de la bile noire dans les fièvres [20], ainsi que sur les signes qui annoncent la présence des vers dans les maladies malignes [21]. Mais il en a fait encore de plus remarquables sur les éruptions cutanées dans les maladies aiguës, qu'il désigne comme des pétéchies ou rougeoles [22]. Il a indiqué pour l'ellébore, dont l'usage s'est toujours conservé, une préparation qui détruit ses effets nuisibles [23].

66. Magnus d'Éphèse, archiatre à Rome au temps de Galien, ne doit pas être confondu avec un dialecticien plus moderne de ce nom [24]. Il était aussi, à la

(12) *Ib.* c. 25. p. 226.
(13) *Ib.* lib. X. c. 37. p. 473.
(14) *Ib.* c. 39. p. 476.
(15) *Ib.* c. 5. p. 436.
(16) *Ib.* lib. VIII. c. 7. p. 331.
(17) *Ib.* lib. X. c. 8. p. 444.
(18) *Ib.* c. 40. p. 477.
(19) *Ib.* lib. VII. c. 8. p. 261.
(20) *Æt.* tetr. III. serm. 1. c. 2. col. 438.
(21) *Ib.* c. 39. col. 490.
(22) *Ib.* tetr. II. serm. 1. c. 129. col. 234. 235.
(23) *Oribas.* coll. lib. VIII. c. 3. 4. p. 321. 322.
(24) *Galen.* de theriac. ad Pison. lib. I. p. 464. — *Cœl. Aurel.* acut. lib. III. c. 14. p. 225. Le Dialecticien était disciple de Zenon de Chypre. (*Eunap.* vit. Magn. p. 138.)

vérité, partisan de l'école pneumatico-éclectique, mais il différait beaucoup des principes d'Archigènes [25]. Il définissait le pouls un gonflement et une chute des artères [26]; et il plaçait le siége de l'hydrophobie dans l'estomac ou le diaphragme [27].

67. Héliodore, chirurgien célèbre au temps de Trajan [28], nous a donné entre autres des observations très-intéressantes sur les plaies de tête [29], et une méthode curative très-simple pour la dénudation des os [30]. Le traitement qu'il suivait, après l'opération du trépan, était très-convenable [31]; et ses règles pour l'amputation sont d'une grande utilité [32]. Il considérait les os comme dépourvus de sensibilité [33]. Il abandonnait quelquefois à la nature les fissures du crâne, dans l'espoir qu'elles seraient réparées sans d'autres secours [34]. Il a très-bien exposé les signes de l'extravasation dans les plaies de tête [35], et a fait des observations utiles sur l'inflammation des membranes du cerveau [36]. Il parle aussi d'une carie qui attaque l'extrémité de l'os, et où la partie du milieu reste saine [37]. Il nommait les hommes qui avaient des exostoses à la tête *διονυσικοί* [38].

Possidonius, contemporain de Valens, a encore été

(25) *Galen.* de different. puls. lib. III. p. 32.
(26) *Ib.* lib. IV. p. 51. — Dans l'Anthologie de Brunck (P. II. p. 343) on trouve l'épigramme suivante sur Magnus:

> Μάγνον, ὅτ' εἰς Ἀΐδην κατέβη, τρομέων Ἀϊδωνεύς
> εἶπεν· ἀναστήσων ἤλυθε καὶ νέκυας.

(27) *Cæl. Aurel.* l. c.
(28) *Juvenal.* sat. VI. v. 372.
(29) *Nicet.* coll. p. 86.
(30) *Ib.* p. 90.
(31) *Ib.* p. 101.
(32) *Ib.* p. 157.
(33) *Ib.* p. 93.
(34) *Ib.* p. 97.
(35) *Ib.* p. 101.
(36) *Ib.* p. 105.
(37) *Ib.* p. 113.
(38) *Ib.* p. 125.

mis au nombre des Éclectiques par Ætius. Ses principes sur les causes du cochemar, montrent un médecin éclairé, et ses observations sur la frénésie, l'état comateux et autres maladies de cette espèce des sens internes, annoncent un pathologiste scrupuleux [39].

68. A ce siècle appartient encore Antyllus, qui eut beaucoup de mérite en chirurgie, en thérapeutique et en diététique. Comme tous ses écrits ont été perdus ou sont restés inédits, je ne peux citer ici que quelques fragmens des plus importans que j'ai recueillis plus en détail dans un autre ouvrage [40].

Il distinguait d'une manière précise l'hydrocéphale des nouveaux-nés, selon ses différens siéges, et niait qu'elle pût être placée entre les méninges et le cerveau [41]. Il expliquait d'une manière méthodique les effets des différentes températures de l'air sur le corps, en disant que la chaleur rend plus tenus les corpuscules fondamentaux [*ἰσχναίνει τὰ συγκρίματα* [42]]; c'est aussi d'après des idées méthodiques, qu'il développe les principes de l'influence de l'air sur les personnes qui habitent sur les montagnes élevées, ou dans des lieux bas et marécageux [43]. Il établit, d'après la position du malade, son sommeil, et sur-tout ses exercices

(39) *Æt.* tetr. II. serm. 2. c. 2. s. c. 12. col. 256. » Qui incubus appellatur, non est dæmon, sed magis præludium et procemium morbi comitialis aut insaniæ, aut syderationis. » — Vid. *Philostorg.* hist. ecclesiast. lib. VIII. c. 10. p. 524. (ed. *Reading.* fol. Cantabr. 1720.)

(40) *Antylli*, veteris chirurgi, *τὰ λείψανα*, præside Curtio *Sprengel*, ventilanda exhibet Panagiota *Nicolaides.* (Hall. 1799. 4.°).

(41) *Nicet.* p. 121.

(42) *Stob.* sent. 99. f. 473. b.

(43) *Ib.* — *Oribas.* collect. lib. IX. c. 11. p. 392.

gymniques, des règles fixes, qui étaient le résultat de la plus scrupuleuse attention [44]. On trouve dans les fragmens recueillis par Oribase des principes d'Antyllus sur le chant, la déclamation, les mouvemens du corps, les exercices gymnastiques, comme moyens diététiques, qu'on ne voit point ailleurs dans toute l'antiquité [45].

Antyllus est aussi de tous les anciens celui qui nous a laissé les préceptes les plus exacts sur la préparation des emplâtres et des onguens [46]; et, sous le rapport thérapeutique, ses règles, à l'égard des purgatifs drastiques et de l'usage des bains, sont très-convenables [47].

On ne trouve pas non plus dans toute l'antiquité de préceptes aussi sûrs que ceux d'Antyllus pour le choix des veines dans l'opération de la saignée, des ventouses et des scarifications [48]. Il conseillait aussi, dans certaines maladies, de tirer du sang de l'artère, sans craindre beaucoup l'hémorrhagie, surtout ayant soin de faire une incision parfaite de l'artère [49].

Il est encore très-remarquable qu'il soit le premier qui nous ait donné des notions sur l'essai de l'extraction de la cataracte : il recommande cette opération seulement lorsque la cataracte est petite ; mais lorsqu'elle devient grande, il juge qu'elle ne peut plus être extraite sans produire l'écoulement des

(44) *Oribas.* collect. lib. VI. c. 1. p. 189. c. 5. p. 192. c. 6. p. 193.
(45) *Ib.* c. 7. s. p. 194. s.
(46) *Ib.* c. 36. p. 233.
(47) *Ib.* lib. VIII. c. 5. p. 323. s. lib. X. c. 3. p. 433. s.
(48) *Ib.* lib. VII. c. 7. p. 259. c. 9. p. 262. c. 16. p. 269. c. 18. p. 271.
(49) *Ib.* c. 14. p. 268.

humeurs de l'œil [50]. Depuis Asclépiade (p. 21), Antyllus fut le premier qui proposa la bronchotomie dans les cas dangereux d'une esquinancie, et exposa, avec beaucoup de soin, les règles d'après lesquelles elle doit être pratiquée [51]. C'était aussi par l'opération qu'il guérissait l'hydrocèle [52].

Philagrius n'avait pas autant de mérite que Possidonius son frère : cependant il nous intéresse comme chirurgien et lithotomiste; par exemple, il essaya le premier d'extraire de la vessie une pierre qui s'était avancée jusque dans l'urètre, par une incision conduite d'en haut dans le col de la vessie; ceci est la première trace d'un grand appareil [53]. Il se déclara, ainsi que son frère, contre le préjugé alors très-enraciné, d'employer des mots barbares pour la préparation des médicamens. Il me paraît, disait-il, que ces usages sont superflus et indécens [54]. Ses règles pour le traitement des ganglions sont également intéressantes [55], ainsi que ses préceptes diététiques [56].

69. Il faut enfin nommer aussi un Épisynthétique, Léonides d'Alexandrie, qui vécut sans doute dans des temps plus modernes que Galien, car ce dernier n'en parle pas, et Léonides le cite souvent [57]. Ses observations sur le ver de nerf annoncent assez qu'il le

(50) *Rhaz.* contin. lib. II. c. 3. f. 41. c. d. (Venet. 1506. f.°)
(51) *Paull.* lib. VI. c. 33. p. 186. — *Rhaz.* lib. III. c. 7. f. 68. c.
(52) *Paull.* lib. VI. c. 82. p. 198.
(53) *Æt.* tetrab. III. serm. 3. c. 5. col. 551.
(54) *Ib.* serm. 4. c. 42. col. 607.
(55) *Ib.* tetrab. IV. serm. 3. c. 9. col. 745.
(56) *Ib.* tetrab. III. serm. 3. c. 8. col. 552. — *Philostorg.* hist. eccles. lib. VIII. c. 10. p. 524. — *Oribas.* lib. V. c. 17. s.
(57) Introd. p. 373. — *Æt.* tetr. IV. serm. 2. c. 11. col. 688.

connaissait déjà mieux que Soranus [58]. Sa définition de la fièvre soporeuse n'est pas des plus exactes [59]; mais les observations qu'il a faites sur l'hydrocéphale [60], les entérocèles [61], le goître [62], et quelques tumeurs des glandes molles et semblables à la bouillie, méritent d'être lues [63]. Dans la leucophlegmatie, [hydropisie sous la peau] [64], il scarifiait, non-seulement les malléoles, mais encore d'autres parties du corps. Il faisait l'amputation de la mamelle affectée d'un cancer, l'extirpait et la brûlait [65]. Il opérait la fistule de l'anus à-peu-près de la même manière que Pott [66]... Ses observations sur les ulcères et les verrues des parties génitales sont de la plus haute importance, ainsi que celles sur l'hernie humorale et l'inflammation des testicules [67]. On ne voit rien, à la vérité, dans son étiologie, qui ait rapport au coït impur; mais il est à remarquer que les bords calleux sont par lui désignés comme signes distinctifs des ulcères qui ne sont pas venus d'eux-mêmes.

(58) *Paull.* lib. IV. c. 59. p. 159. — *Æt.* tetr. IV. serm. 2. c. 85. col. 736.

(59) *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 1. p. 75.

(60) *Æt.* tetr. II. serm. 2. c. 1. col. 241.

(61) *Ib.* tetr. IV. serm. 2. c. 23. col. 693. Il fut le premier qui ne dériva pas toutes les entérocèles d'un déchirement de l'épiploon, mais quelquefois de son extension.

(62) *Ib.* serm. 3. c. 5. col. 741.

(63) *Ib.* c. 7. col. 743. s.

(64) *Ib.* tetr. III. serm. 2. c. 30. col. 544.

(65) *Ib.* tetr. IV. serm. 4. c. 45. col. 800.

(66) *Ib.* serm. 2. c. 11. col. 688.

(67) *Ib.* c. 13-22. col. 688-692.

CHAPITRE VII.

Galien.

70. L'HISTOIRE de notre art ne connaît aucun génie plus brillant; parmi les médecins, elle ne nous présente aucun de ceux de l'ancien monde qui ait réuni aux connaissances les plus étendues, à un savoir presque inconcevable, des talens aussi rares et aussi distingués; qui enfin se soit autant montré en maître dans toutes les parties de la science, que Claude Galien de Pergame. Ce savant universel et sans exemple, vivait dans un temps où les divisions les plus pernicieuses régnaient dans les écoles de médecine; où d'un côté dominait généralement la manie de fonder de nouveaux systèmes, de réunir la dialectique avec la théorie, et de traiter respectivement d'hérétiques ceux qui pensaient autrement; où, de l'autre còté, on ne reconnaissait le mérite du médecin praticien que d'après la quantité de ses recettes, souvent absurdes; et où les Érasistratiens, les Hérophiliens, les Hippocratiens, les Empiriques, les Méthodistes et les Pneumatistes, ne s'accordaient qu'à faire consister les principes de la médecine dans de vaines subtilités, des discussions inutiles. Ce fut alors que se montra ce grand homme, qui réveilla l'attention des médecins sur la route qu'ils avaient depuis long-temps abandonnée; sur la route tracée par le médecin de Cos, mais qui n'avait été suivie presque par personne après lui; sur la route enfin de la vérité et de la nature. Pour terminer les disputes des différens partis, il admit comme règle le système contenu dans les écrits de Platon et

dans les faux livres d'Hippocrate, système d'après lequel il cherchait à décider tout. Comme philosophe, il conciliait les opinions de Platon et d'Aristote [68], ainsi que le fit son contemporain, Alexandre de Damas [69]. Il s'y prit de la même manière pour réunir les théorèmes de ses prédécesseurs, sur-tout ceux des Grecs les plus remarquables ; et on voit avec quel zèle il s'efforça souvent, guidé par une critique douce, de mettre en harmonie les prétendus dogmes de Platon, d'Aristote et d'Hippocrate.

Favorisé, à cet égard, non-seulement par une érudition extraordinaire, mais encore par le don d'une rare éloquence, qui pourtant s'approchait quelquefois du bavardage, il s'avait persuader dans les cas où il ne pouvait pas convaincre. Le talent oratoire de ce Pergamien indique naturellement la cause des contradictions nombreuses qu'on peut lui reprocher ; mais il n'en est pas moins étonnant qu'il reste presque toujours conséquent, et que les parties individuelles de son système, composé, d'après l'exemple des Pneumatistes, de fragmens de toutes les doctrines anciennes, forment cependant un ensemble magnifique. Ce qui est sur-tout admirable, c'est le soin avec lequel, malgré le grand nombre de ses écrits, il les a travaillés chacun en particulier.

Tous ces grands avantages, peu proportionnés à son siècle, furent cause que la postérité commença, pour ainsi dire, pendant sa vie, et sur-tout après sa mort, à le considérer comme un être idéal, qu'on pouvait à la vérité admirer et vénérer, mais dont on

(68) *Voy.* Mes lettres sur le système philosophique de Galien, dans les Additions à l'histoire de la médecine, 1.er cah.

(69) De prænot. ad Epigen. p. 455.

ne pouvait pas atteindre la hauteur. Nous pouvons, en ce cas, féliciter le siècle de la barbarie de l'avoir choisi pour idole, puisque c'est par lui que le trésor de la sagesse de l'antiquité a été sauvé des ruines du temple de la science. Cependant, il est vrai que la vénération des barbares de ces temps obscurs, pour ce savant immortel, fut aussi absurde que le mépris, dont, à leur propre honte, plusieurs médecins de notre siècle ont voulu couvrir ce colosse éclatant.

71. La vie de cet homme extraordinaire est assez intéressante pour mériter une place distinguée dans l'histoire de l'art. Galien naquit à Pergame, dans l'Asie mineure, en 131, d'un père architecte, nommé *Nicon*, qu'il ne cessa de louer lui-même comme un homme profondément instruit, d'une grande activité et d'un excellent caractère [70]; mais il nomme sa mère *Xanthippe*, et rapporte sur son compte plusieurs anecdotes scandaleuses [71]. Galien reçut de son digne père une éducation soignée : dès sa tendre jeunesse il fut initié aux mystères de la philosophie d'Aristote, dont les principes se remarquent d'une manière frappante dans tous ses écrits [72]. Un Platonicien, nommé *Gaius*, un Epicurien et un Stoïcien, furent ensuite ses maîtres en philosophie [73]. Jeune encore, il avait déjà fait de si grands progrès dans la dialectique stoïcienne, qu'il écrivit, sur la Dialectique de Chrysippe, des commen-

(70) *Suidas*, t. I. p. 465. — *Tzetzes*, chil. XII. hist. 397.
(71) *Galen.* de dignosc. animi morb. p. 357. — De euchymia et cacochymia, p. 352.
(72) *Ib.* de differ. puls. lib. II. p. 22.
(73) *Ib.* admin. anat. lib. I. p. 120. — De libr. propr. p. 365.

taires dont à la vérité il fait peu de cas. Il assure aussi que, sans le secours de son esprit naturel, et son penchant pour les démonstrations géométriques, il serait infailliblement tombé dans le précipice du pyrrhonisme[74]. Un songe suggéra ensuite à son père la résolution de lui faire étudier la médecine[75]. Satyrus[76], anatomiste célèbre, disciple de Quintus, aussi très-renommé dans son temps, Stratonicus, médecin hippocratique[77], et Æschrion, sectateur de l'empirisme, furent successivement ses maîtres dans les principes de leurs systèmes. Après la mort de son père, Galien, à l'âge de vingt-un ans, alla à Smyrne pour y suivre les cours de Pelops, disciple de Numesianus, et ceux du platonicien Albinus[79]. De-là, il se transporta à Corinthe pour suivre ceux de Numesianus, philosophe célèbre et disciple de Quintus; enfin, pour étendre ses connaissances, particulièrement dans l'histoire naturelle, il fit des voyages, et entr'autres celui de Lycie pour y chercher du jais; il réfuta la tradition qui assure que ce bitume se trouve à coté d'un fleuve du même nom; ensuite, il alla en Palestine pour y chercher l'asphalte, près de la Mer-Morte[80].

(74) De libr. propr. p. 367. De dignosc. anim. morb. p. 357.

(75) Meth. med. lib. IX. p. 130.

(76) Comment. 1. in *Hipp.* prorrhet. lib. I. p. 172. — De libr. propr. p. 370. Il a écrit contre Hippocrate; mais cet écrit polémique n'a pas fait fortune. Anat. admin. lib. I. p. 120.

(77) De atra bile, p. 359.

(78) De facult. simpl. lib. IX. p. 148. Il connaissait pour chaque maladie un remède particulier; de-là, dans Galien, la grande profusion de toutes sortes de compositions: il recommandait entre autres les écrevisses calcinées contre l'hydrophobie.

(79) *Ib.* — De dogmat. Hipp. et Plat. lib. VI. p. 300. — De libr. propr. p. 362. — Comment. 2. in libr. de nat. hum. p. 22.

(80) De facult. simpl. lib. IX. p. 123.

72. Alexandrie était alors, pour ainsi dire, le centre du monde savant, et c'était pour un médecin le meilleur titre de recommandation que d'y avoir étudié [81]. Galien eut donc raison de choisir cette ville, puisqu'il avait sur-tout le desir de se perfectionner dans l'anatomie qui n'était nulle part mieux cultivée [82]. Il nomme particulièrement Héraclianus parmi ses maîtres de ce temps [83]. Il retourna dans sa patrie à l'âge de vingt-huit ans, pour y remplir, d'après l'invitation des prêtres directeurs du temple d'Esculape et des gymnases, la charge de guérir les lutteurs publics [84]; mais une révolution qui éclata à Pergame, l'engagea à s'éloigner de nouveau, et à venir à Rome profiter des avantages qu'offrait aux médecins grecs la capitale du monde. Il avait alors trente-quatre ans [85]; mais il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il se vit obligé de garder le lit pendant plusieurs semaines, à cause d'une luxation de l'humérus, dont il fut atteint dans les gymnases [86]. Sa célébrité fut bientôt si étendue par quelques cures heureuses, et particulièrement par sa rare sagacité dans les pronostics, et sa grande dextérité dans l'anatomie, qu'il devint l'objet de la jalousie de tous les médecins Romains. Une quantité de philosophes et d'hommes d'état de la première distinction l'engagèrent à ouvrir des cours publics d'anatomie. C'est ainsi qu'il se fit connaître du consul Boethus, des philosophes Eudemus et Alexandre de Damas, et même de l'empereur

(81) *Voyez* t. I. p. 471.
(82) Admin. anat. lib. I. p. 119.
(83) Comment. 2. in libr. de nat. hum. pag. 22.
(84) Comment. 3. in libr. de fractur. p. 565.
(85) Admin. anat. l. c. *ἄρχειν ἠρχμένου Ἀντωνίνου.*
(86) Comment. 1. in lib. de articul. p. 594.

Sévère qui régna ensuite [87]. Cependant il est à présumer qu'il n'eut pas dans cette ville une forte clientelle, attendu qu'il avait le temps d'aller deux fois par jour à la campagne pour y voir un domestique affecté d'une ophtalmie [88]. Dans la suite, il n'osa plus continuer ses cours publics, parce que ses collègues faisaient tous leurs efforts pour lui trouver quelque faible [89]. Enfin les médecins de Rome lui donnèrent plusieurs surnoms offensans, tant leur jalousie était grande, de sorte qu'au moment d'une épidémie, il partit subitement pour Brindes, où il s'embarqua pour la Grèce [90]. Il visita alors à l'âge de trente-sept ans différentes contrées pour observer sur le lieu même des médicamens et des productions intéressantes de la nature. Il parcourut l'île de Chypre, pour prendre connaissance de l'excellente manière dont on y travaillait les métaux, et en rapporta le marc de bronze, ou ce qu'on appelle le *diphrygès* [91]. Il voyagea aussi dans la Palestine, pour examiner l'arbrisseau qui produit le baume, et lors de son retour à Rome, qui eut lieu peu de temps après, il visita Lemnos, pour voir de ses propres yeux la préparation de la terre sigillée, ce qui lui fit reconnaître qu'il était faux qu'on mêlât cette terre avec du sang [92].

(87) De prænot. ad. Epigen. p. 452. 453. 455.

(88) De curat. per sanguin. miss. p. 27.

(89) De libr. propr. p. 362. Galien peint les médecins de Rome, comme très-méprisables, et raconte qu'ils empoisonnèrent même un médecin grec et ses deux aides, tant ils étaient jaloux de leur grande habileté.

(90) De prænot. ad Epigen. p. 458. — De motu muscul. p. 560.

(91) De facult. simpl. medic. lib. X. p. 117. 125. — Comment. 3. in libr. de vict. acut. p. 74.

(92) *Ibid.*

Un an après, il fut appelé près des empereurs Marc-Aurèle et Lucius Vérus, qui étaient alors à Aquilée pour faire la guerre aux Marcomans et autres peuples de la Germanie. Il fit le voyage à pied à travers la Thrace et la Macédoine, et resta auprès des empereurs à Aquilée, pour leur préparer de la thériaque [93]; mais comme la peste régnait dans les environs, et que Lucius Vérus en fut la victime, Galien retourna à Rome, pour être le médecin particulier du jeune César Commode [94]. Enfin on ne connaît pas positivement l'époque de son retour dans sa patrie, ni l'année de sa mort. Il est probable par le passage ci-dessous [95], qu'il vécut encore sous le règne des empereurs Pertinax et Septime Sévère; et Suidas paraît avoir raison lorsqu'il lui donne soixante-dix ans d'existence [96].

73. Le syncrétisme qui régnait alors, inspira à Galien de la haine pour toutes les sectes; et l'instruction qu'il avait reçue dans chacune, lui fit apercevoir les défauts de leurs systèmes, mais aussi elle occasionna une variabilité dans ses jugemens, qui souvent même

(93) De antidot. lib. I. pag. 433.

(94) De antidot. lib. I. p. 433. — Il devait rester auprès de l'empereur, mais il prétexta que le Dieu de sa ville natale (Esculape) en ordonnait autrement. (De libr. propr. p. 363.)

(95) De libr. propr. p. 368. *Πρὸς τοὺς ἀπὸ τῶν αἱρέσεων τῶν ἐπὶ Περτίνακος δημοσίᾳ ῥηθέντων.* De antidot. l. c. *Τῷ μὲν οὖν νῦν ἡμῖν αὐτοκράτορι Σεβήρῳ τὴν ἀντίδοτον ἐσκεύασα.*

(96) L. c. — D'après Bakhtischwah, il avait plus de quatre-vingts ans (*Casiri* biblioth. Escurial. t. I. p. 256.) — *Voyez* la Vie de Galien par *Labbe*, Elogium chronologicum Galeni, in *Fabric.* bibl. græc. t. IV. c. 17. p. 509. s. — *Ackermann* in *Fabric.* biblioth. græc. t. V. p. 385. s. — On trouve dans Montfaucon (t. III. p. I. pl. XV. et supl. t. I. pl. LXVIII) des médailles frappées par la ville de Pergame à l'honneur de Galien.

dégénère en contradiction [97]. Il traitait d'esclaves tous ceux qui se déclaraient pour l'école de Praxagoras ou d'Hippocrate [98]. Cependant il adopta lui-même les principes de ce dernier, et sur-tout la doctrine théorique contenue dans les faux écrits de ce médecin, mais il l'expliqua d'après les théorèmes du système de Platon et d'Aristote. Dans un autre endroit il soutient que les ennemis d'Hippocrate sont ou des ignorans ou des dialecticiens subtils, qui souvent perdent le sens commun dans leurs discussions savantes [99]. En effet, ils avaient bien mérité cette apostrophe, mais ce n'était pas seulement pour avoir écrit contre le grand médecin de Cos, qu'il leur en voulait.

Son style est assez souvent mêlé de subtilités, qui doivent être attribuées à la méthode dialectique, généralement dominante alors dans toutes les écoles de médecine : et quoiqu'il assure ne pas vouloir disputer sur les mots [1], néanmoins ses logomachies sont très-frappantes dans plusieurs endroits.... Il cherche à excuser la prolixité asiatique de son style, par la nécessité de réfuter énergiquement ses adversaires [2]. Il veut, malgré l'évidence, nier les répétitions fréquentes qu'on remarque dans ses écrits [3]. C'est de cette manière qu'il cherche à nous persuader qu'il n'est rien moins qu'ambitieux, que le jugement du vulgaire ne

(97) On trouve sur ce sujet un passage classique, De loc. affect. lib. III. p. 871.

(98) De libr. propr. p. 362.

(99) De facult. purgant. medic. p. 487. — De dogm. Hipp. et Plat. lib. IX. p. 338. — De facult. simpl. medic. lib. I. p. 13.

(100) Adv. Lycum, p. 329. Ἀνεμέσητον μὲν δήπου Λύκῳ καὶ παντὶ τῷ βουληθέντι πρὸς Ἱπποκράτην γράφειν.

(1) De facult. simpl. med. lib. V. p. 57.

(2) *Ib.* lib. III. p. 29.

(3) De dogm. Hipp. et Plat. lib. VIII. p. 321.

l'inquiète pas, que la vérité et la science sont le seul but de ses efforts; c'est pour cela qu'il ne mettait même pas son nom sur le titre de ses ouvrages [4]. Malgré toutes ces assertions, il avait une très-haute opinion de son mérite dans les sciences. Il disait qu'Hippocrate avait fait quelque chose en ouvrant la route, mais que lui l'avait aplanie et rendue praticable, comme l'empereur Trajan les grandes routes de l'empire Romain [5].

Autant Galien s'explique dans plusieurs endroits d'une manière formelle sur la haute importance de la théorie, sa supériorité sur l'empirisme, et se montre peu favorable aux Sceptiques qui voulaient bannir toute certitude de la science humaine [6], autant il favorise le pyrrhonisme à l'égard des choses qui ne peuvent être l'objet de l'expérience; telles, par exemple, que la nature de l'ame humaine [7].... Il est certainement étonnant, mais il n'en est pas moins vrai que ce grand philosophe, ce savant naturaliste s'est souvent laissé entraîner par l'esprit du siècle aux préjugés les plus ridicules [8]; mais il faut convenir aussi que les Lucien furent dans tous les temps des phénomènes rares.

(4) Meth. med. lib. VII. p. 106.
(5) Meth. med. lib. IX. p. 134.
(6) De facult. simpl. medic. lib. I. p. 13.
(7) *Ibid.* lib. V. p. 60. — De format. fœtus, p. 221. Οὐδεμίαν εὑρίσκων δόξαν ἀποδεδειγμένην ἐπιστημονικῶς, ἀπορεῖν ὁμολογῶ περὶ ψυχῆς οὐσίας, οὐδ' ἄχρι τοῦ πιθανοῦ προελθεῖν δυνάμενος. — *Voy.* mes Additions à l'Histoire de la medecine, cah. 1.er

(8) Dans sa jeunesse, etant attaqué d'une pleurésie, Esculape lui apparut en songe et lui conseilla la saignée, qui eut le meilleur succès. (De curat. per venæsect. p. 27.) Et lorsqu'il devait suivre les empereurs dans les guerres germaniques, ce fut encore Esculape qui l'en détourna. (De libr. propr. p. 362.) Bien plus, il existait autrefois un écrit de Galien sur la médecine d'Homère, dans lequel il se montrait le défenseur des conjurations magiques. (*Alex. Trall.* lib. IX. c. 4. p. 538.

74. A l'exception de ces légères taches, lorsqu'on lit ses écrits avec quelqu'intelligence, non seulement on est ravi d'admiration pour ce génie vaste qui embrasse tout, mais souvent aussi on se sent attiré involontairement par un sentiment sympathique, lorsqu'on voit quelle opinion cet homme célèbre avait de la bonté et de la sagesse de la providence infinie, et avec quelle émotion il s'énonçait toujours sur la grandeur et la bonté de l'Être-suprême. Plein d'indignation contre les blasphémateurs de la divinité, il s'écrie ainsi dans un endroit de ses ouvrages : « Hélas ! pourquoi » disputerais-je davantage avec ces animaux sans intel- » ligence ? Des hommes raisonnables n'auraient-ils pas » le droit de me censurer, et de me faire le juste re- » proche de profaner de cette manière le langage sacré » qui ne doit servir qu'au chant des hymnes à l'honneur » de Dieu ? La véritable piété ne consiste pas dans les » offrandes et les hécatombes, ni dans l'odeur de la » canelle et autres parfums, mais dans la connais- » sance et la proclamation de la sagesse, la toute- » puissance, l'amour infini et la bonté du père de tous » les êtres ; il a prouvé cette bonté, cet amour infini, » en ce qu'il a pourvu au bien de toutes ses créa- » tures et en comblant chacune d'elles avec impar- » tialité de tout ce qui lui est véritablement utile. Lais- » sez-nous donc, par des hymnes, révérer cette bonté » du créateur. Sa sagesse infinie consistait à choisir le » meilleur moyen d'arriver à ses fins bienfaisantes, et » sa toute puissance s'est manifestée en créant tout » bon et convenable à sa destination : c'est ainsi que » sa volonté s'est accomplie »[9].

(9) De usu part. lib. III. p. 402.

Il n'est pas étonnant qu'un homme pénétré de pareils sentimens sur la dignité de l'Être-suprême, n'ait pas adopté les idées du législateur des Juifs sur la création du monde, puisque ces idées ferment la porte à toute téléologie [10]. Il ne pouvait pas davantage approuver les mystères d'une religion, qui, contre l'intention de son fondateur, était déjà extrêmement dégénérée, et interdisait tout-à-fait l'usage de la raison, le plus précieux don de la divinité [11]. Le mépris pour le christianisme d'alors qui se confondait avec la religion de Moïse, était commun à Galien et à tous les hommes les plus distingués et les plus savans des Grecs et des Romains.

75. Essayons maintenant de faire connaître, d'une manière concise et conforme à la vérité, le mérite du médecin de Pergame dans chaque branche de la science médicale; et commençons par l'anatomie.

Ce fut à Alexandrie, le berceau des études anatomiques, que Galien se forma. Il fit de cette science, pendant toute sa vie, son occupation favorite. Sans se livrer à des recherches trop subtiles, il regardait cette partie comme le principe fondamental de l'art [12]. Cependant, il paraît qu'il manqua en général d'occasions pour étendre, par la dissection du corps humain, les découvertes de ses prédécesseurs [13]. Il ne dit nulle part qu'il ait tiré ses descriptions de

(10) De usu part. lib. IX. p. 494.

(11) De differ. puls. lib. II. p. 22. lib. III. p. 34. — Diagnos. affect. renal. p. 421. — *Voy.* mes Additions à l'Histoire de la médecine, cah. 1.er

(12) Admin. anat. lib. II. p. 129.

(13) *Vesal.* de radic. Chyn. p. 632. (Opp. ed. *Albin.* LB. 1725. f.°)

l'inspection des cadavres humains disséqués ; il ne parle que de ses dissections multipliées de singes et autres animaux. Il s'estimait heureux d'avoir trouvé à Alexandrie un squelette humain, et d'avoir pu faire des observations sur un supplicié resté sans sépulture ; c'est pourquoi il conseillait à ceux qui voulaient se livrer à l'étude de l'ostéologie sur un squelette, d'aller à Alexandrie [14] ; et il recommandait généralement la dissection des espèces de singes dont la structure s'approche davantage de celle du corps de l'homme, afin qu'on eût une plus grande facilité dans le cas où on trouverait occasion de s'occuper de la dissection d'un cadavre humain [15]. Outre le singe, on doit choisir ceux des mammifères dont la structure s'approche aussi le plus de celle du corps humain : il avait disséqué une grande quantité d'animaux pareils, pour savoir si la nature reste toujours uniforme dans ses ouvrages [17]..... Suivant leur plus ou moins de rapport et de ressemblance avec l'homme, il établit aussi les différentes classes des animaux ; c'est-à-dire, après le singe, se présente l'animal qui s'en approche le plus, ensuite vient l'ours et d'autres animaux carnivores [*καρχαρόδοντα*], ensuite ceux qui n'ont qu'un seul doigt, et enfin les

(14) Admin. anat. lib. I. p. 119. 120.

(15) *Ib.* lib. III. p. 144. — De compos. medic. sec. genera, lib. II. p. 351. Il dit cela à l'occasion des médecins qui voulaient, dans la guerre germanique, faire l'anatomie de cadavres humains, sans aucune connaissance préliminaire de la dissection.

(16) De dogm. Hipp. et Plat. lib. VII. p. 311.

(17) Admin. anat. lib. VI. p. 167. *Πολλάκις ἀνέτεμον τοὺς ὄφεις καὶ τοὺς μύας — ἕνεκα τοῦ πεισθῆναι βεβαίως, ἵνα τὸν ἑνοῦντα τὸν διαπλάττοντα ταῦτα, καὶ ἕως τῷ ἤθει τοῦ ζώου τὸ σῶμα ἐστὶν οἰκεῖον ἐν πᾶσιν.*

ruminans. Toutefois il n'est pas assez exact dans la détermination des principaux caractères de ces différentes classes d'animaux : par exemple, si un animal a un doigt séparé des autres, il dit que sa structure ressemble à celle du corps humain [18], et que lorsqu'un animal n'est pas armé de dents tranchantes à la mâchoire supérieure, on lui trouve plusieurs estomacs [19].... Il assure positivement qu'il n'a trouvé que dans le singe les quatre vaisseaux de la matrice, décrits par Hérophile [20].... Qu'y a-t-il de plus naturel que de conclure de-là que Galien n'a pas eu les occasions de s'instruire par l'autopsie, dont Hérophile a si bien tiré parti ? Le double conduit biliaire qu'il attribue aussi à l'homme, pour l'avoir observé dans plusieurs animaux, lui servit même à expliquer la maladie d'Eudémus [21].

76. On trouve particulièrement de pareilles applications vicieuses de ses observations sur les animaux, dans son ostéologie, sur laquelle il lui était pourtant bien plus facile de s'instruire par ses yeux. Selon lui, l'os sacrum n'est formé que de trois parties, et le coccix doit être considéré comme sa quatrième partie. Sept pièces particulières composent le sternum [22]. Il assure n'avoir généralement trouvé que douze côtes dans les animaux qu'il a ouverts, et que c'était un cas rare lorsqu'il en trouvait onze ou treize [23]. Galien a fait

(18) Admin. anatom. lib. VI. pag. 167.
(19) *Ibid.* p. 168.
(20) De dissect. matric. pag. 211.
(21) De temperam. lib. II. pag. 77.
(22) De usu part. lib. XII. pag. 507.
(23) Admin. anatom. lib. VIII. pag. 185.

des découvertes importantes en myologie, notamment de huit muscles inconnus jusqu'à lui, au nombre desquels sont deux masticateurs, et deux autres destinés aux mouvemens de l'humérus et de la poitrine [24]. Il a donné une description très-exacte du muscle poplité, qu'il a découvert, et qu'on ne peut apercevoir qu'en enlevant les jumeaux : ce muscle sert à la flexion en dedans du tibia [25]. Il paraît aussi avoir découvert les muscles larges du cou [πλάτυσμα μυῶδες], dont il cherchait l'insertion aux apophyses des vertèbres dorsales [26]. Il refuse une texture musculeuse au cœur qui a des fonctions trop variées pour être d'une structure aussi simple [27]. D'après lui sa situation est au milieu de la cavité de la poitrine [28]. Il décrit très-bien les fibres transversales du cœur, ainsi que sa structure en général [29]. Sa description des muscles du larynx, sur-tout des sterno et thyrohyoïdien est conforme à la nature [30]. Il connaissait peu les muscles moteurs de l'œil; ou au moins le muscle merveilleux qui opère la rotation de l'œil lui était inconnu [31]. Les muscles des tempes sont selon lui très-petits chez l'homme et les animaux qui lui ressemblent, mais très-grands dans d'autres animaux [32]. Il prétend avoir découvert l'origine du tendon d'Achille, dans les deux muscles jumeaux du mollet *[gastrocnemii]*, et dans le muscle interne du mollet *[soleus]*, et il le décrit d'une manière conforme à la vérité [33]. Sa description des muscles

(24) Admin. anatom. lib. I. pag. 121.
(25) *Ib.* lib. II. p. 132.
(26) *Ib.* lib. IV. p. 149.
(27) *Ib.* lib. VII. p. 178.
(28) De usu part. lib. V. pag. 423.
(29) *Ib.* lib. V. p. 425.
(30) *Ib.* lib. VII. p. 448.
(31) *Ib.* lib. X. p. 478.
(32) *Ib.* lib. XI. p. 484.
(33) De compos. medic. sec. genera, lib. II. p. 350.

dorsaux, des ligamens du même nom, et de la colonne épinière, est aussi très-fidelle [34].

Cependant il donna lieu à une erreur qui subsista très-long-temps après lui, sur la structure des muscles, en disant que chaque muscle est un composé de fibres, de nerfs et de tendons [35]. Il occasionna une autre erreur par son explication de l'action des muscles intercostaux, en prétendant que les externes ressèrent, et que les internes élargissent [36].

77. La doctrine des vaisseaux sanguins de Galien n'est guères plus complète que l'angyologie d'Hérophile et d'Érasistrate. Il regardait le foie comme la source des veines, et le cœur comme l'origine des artères [37], il jugeait tout-à-fait insensibles ces deux genres de vaisseaux [38]. Le passage ci-dessous d'un livre non authentique [39], qu'on a pris pour un témoignage de la circulation du sang, ne prouve pas ce qu'il doit prouver. Cependant il a parfaitement reconnu les anastomoses des artères et des veines [40]. Il a décrit les veines jugulaires, seulement d'après ce qu'il avait vu dans les animaux [41]. D'après ses descriptions, l'aorte consiste dans une branche ascendante et une autre descendante [42]. Les carotides forment près de la glande

(34) De usu part. lib. XIII. pag. 510.
(35) De motu musc. pag. 553.
(36) De dissect. muscul. pag. 92. ed. *Froben.*
(37) *Ibid.* lib. XV. pag. 534.
(38) *Ibid.* lib. XVI. pag. 548.
(39) Introduc. pag. 373. Ἐκ *μὲν οὖν τῶν ἄνω φλέβες ἀπὸ καρδίας εἰς αὐτὸν ὀχετεύουσι τὴν τροφὴν κατὰ τὸ λεγόμενον ληχνεῖον ἐκ τῶν πρὸς τῇ βάσει ἀρτηρίων.*
(40) De facult. nat. lib. III. p. 114.
(41) Arter. et venar. dissect. p. 200.
(42) *Ib.* p. 203. — De usu part. lib. XVI. p. 538.

pituitaire dans le cerveau un filet tout particulier qui ne se trouve que chez les animaux [43]. Les vaisseaux sanguins des mamelles, d'après son idée, forment des anastomoses avec les vaisseaux de l'abdomen, au moyen desquels on explique la sympathie des mamelles avec la matrice [44]. La veine spermatique gauche, provient selon lui de l'artère rénale [45]. Il connaissait très-bien le trou de botal, et sa destination dans l'embryon, ainsi que les changemens qui arrivent à l'ouverture ovalaire dans le cœur [46].

Pour donner des preuves de ses connaissances sur le cerveau et le système nerveux, j'observerai qu'il faisait dériver du cerveau tous les nerfs qui servent aux sensations, et de la moelle épinière, ceux qui servent aux mouvemens [47]. Il prétendait que les premiers sont d'une nature plus molle, et les derniers d'une consistance plus dure, et que plusieurs nerfs sensitifs deviennent la continuation des nerfs moteurs, tandis que d'autres servent aux sensations même dans leurs plus petites ramifications [48]. Plusieurs viscères, tels que le cœur, sont dépourvus de nerfs et par conséquent tout-à-fait insensibles [49]..... Le cerveau est probablement le siége de l'ame intellectuelle, comme le cœur est celui du courage et de la colère, et le foie celui de l'amour [50]. L'opinion d'Aristote, qui attribue au cerveau la propriété de modérer la chaleur inté-

(43) De usu part. lib. IX. p. 464.
(44) *Ibid.* p. 202. — De usu part. lib. XIV. p. 525.
(45) *Ibid.* p. 204.
(46) De usu part. lib. V. p. 426. lib. XV. p. 535.
(47) *Ibid.* p. 534.
(48) *Ibid.* lib. IX. p. 467. 468. lib. XVI. pag. 538.
(49) *Ibid.* lib. V. p. 424.
(50) De dogm. Hipp. et Plat. lib. VII. pag. 318.

grante du cœur, lui paraissait entièrement fausse [51]. Il prétendait aussi qu'il existe dans les cavités du cerveau un véritable mouvement d'inspiration et d'expiration du pneuma, au moyen duquel s'exécutent les fonctions de l'ame, qui y a son siége. Cette fonction alternative se manifeste d'elle-même, par le mouvement perpétuel du cerveau [52]. Dans les cavités de cet organe, il se forme une humeur glaireuse [53], qui a pour issue le palais et les fosses nasales, et pour le passage de laquelle l'os ethmoïde est destiné [54]. Il compare la glande pinéale au pylore de l'estomac, et attribue à l'une et à l'autre une nature glanduleuse. L'usage de cette glande est de conduire le pneuma des cavités moyennes dans les cavités du cervelet. Il décrit à cette occasion ce qu'on nomma depuis la *selle turcique*, et les éminences *[nates et testes]* du cerveau [55]. Dans un autre endroit [56], outre ces parties, il décrit encore la faulx et les corps calleux du cerveau.

Quand à ce qui concerne particulièrement chacune des paires de nerfs qui ont leur origine dans le cerveau, il commence d'abord par les nerfs olfactifs, dont la description est telle qu'il est difficile de la reconnaître dans l'homme [57]. Les plus moux de tous sont les nerfs optiques, cette paire ne se croise point comme on le croyait autrefois, mais seulement se réunit dans le tubercule visuel, et se propage ensuite jusqu'aux yeux,

(51) De usu part. lib. VIII. p. 451.
(52) *Ibid.* p. 457.
(53) *Ibid.* p. 456.
(54) De usu part. lib. IX. p. 462.
(55) De usu part. lib. VIII. pag. 460.
(56) Admin. anatom. lib. IX. pag. 196.
(57) De nervor. dissect. pag. 204.

dans des directions opposées [58]. La paire suivante est destinée au mouvement des yeux. Il ne connaissait de ce qu'on nomme aujourd'hui la cinquième paire, que deux branches, la maxillaire et la sous-maxillaire. Il montre très-bien de quelle manière le tronc principal de la cinquième paire sort de la fente de l'orbite avec la branche nasale de la paire qui sert au mouvement des yeux, et comment ce qu'on appelle aujourd'hui troisième branche de la cinquième paire, forme le nerf du goût et du palais ; il ne dérive point, à la vérité, comme Marinus, les nerfs acoustique et facial d'une seule racine, mais il les confond en quelque sorte en un seul. Il ne considère pas le conduit pyramidal des temporaux qui loge le nerf acoustique, comme un conduit sans issue, et il soutient que les anciens anatomistes n'étaient pas assez habiles dans la dissection pour découvrir son issue [59]. Il confond évidemment la branche antérieure acoustique du nerf facial, avec la branche temporale superficielle du nerf sous-maxillaire, lorsqu'il dit que le nerf facial se réunit à une branche de notre cinquième paire. Sa description du nerf vocal et de ses différentes ramifications avec le nerf grand sympathique est absolument conforme à la vérité [60]. A l'égard de ce qu'on nommait alors la septième paire, ou nerfs hypoglosses, on trouve, en y faisant bien attention, qu'il l'a confondue avec la branche du nerf vocal qui se rend au larynx. Il a donné une description exacte du

(58) De nervor. dissect. p. 205. — De usu part. lib. X. p. 480.

(59) *Ib.* — De usu part. lib. IX. p. 467. La différence entre les nerfs acoustiques et le nerf facial est très-remarquable, par la plus grande molesse de ce dernier. *Ib.* lib. VIII. p. 455.

(60) De usu part. l. c. p. 542.

nerf recurrent [61], mais il dérive les grands sympathiques presqu'entièrement du nerf vocal [62].

78. Nous allons maintenant exposer la doctrine des viscères réunie à la physiologie de Galien. Pour être en état de porter un jugement sain sur les fonctions du corps animal, il ne suffit pas de s'arrêter à des idées philosophiques, il faut encore faire des expériences pour connaître les rapports des différentes parties du corps sous certaines conditions. Galien lui-même a fait beaucoup de ces expériences : pour démontrer que le mouvement musculaire dépend aussi d'une influence nerveuse, il coupa une branche du cinquième nerf du cou, qui se propage jusqu'à l'omoplate, et arrêta par-là le mouvement des muscles sus et sous-épineux [63]. De la même manière, il priva certains animaux de la voix, soit en leur coupant les muscles intercostaux, soit en liant les nerfs recurrens, ou en altérant la moelle épinière [64]. Il fit aussi les expériences de Hamberger pour prouver l'existence de l'air entre la plèvre et les poumons ; induit en erreur par les mêmes résultats, il en tira les mêmes fausses conclusions [65]. Il se servit du chalumeau des orfèvres pour introduire de l'air dans les cavités et dans les vaisseaux [66].

Sa physiologie était principalement fondée sur la doctrine des forces du corps : en admettant ici le système péripatétique, et lui donnant plus de

(61) *Galen.* De nervor. dissect. p. 205. — De usu part. lib. XVI. pag. 540.

(62) De nervor. dissect. l. c. — De usu part. l. c. p. 543. 548.

(63) Admin. anatom. lib. VIII. p. 187. 188.

(64) *Ibid.*

(65) Admin. anatom. lib. VIII. pag. 192.

(66) *Ibid.* lib. IX. pag. 194.

développement, il s'éloignait en même temps beaucoup de la philosophie corpusculaire sur laquelle reposaient tous les systèmes alors dominans. Selon lui les forces principales du corps sont composées des forces vitales, des forces animales et des forces naturelles. Les premières ont leur siége dans le cœur, les secondes l'ont au cerveau, et les troisièmes l'ont dans le foie. Les forces vitales opèrent les pulsations, tandis que le cœur au moyen du pneuma communique cette faculté aux artères [67]. La plus grande partie de l'air inspiré est ensuite expulsée, ce qui est déjà prouvé par la distance qui existe entre la plèvre et le poumon [68]. Une petite partie seulement, sous une forme extrêmement subtile, comme le pneuma, réunie à quelques parcelles de boisson, suivant l'opinion de Platon, arrive effectivement au cœur par la veine artérielle, et se mêle dans le ventricule gauche avec le sang qui est mis en mouvement de cette manière. Le sang se rafraîchit par la respiration, et toutes les parties nuisibles et grasses constitutives du pneuma, sont expulsées par l'expiration; enfin la force vitale est de nouveau recueillie par l'inspiration [70]. Cette fonction s'opère au moyen des muscles intercostaux et du diaphragme [71].

79. Quant à ce qui concerne les forces de l'ame, elles s'acquièrent par le moyen du pneuma, qui, pré-

(67) Arter. et venar. dissect. p. 226.
(68) Admin. anat. lib. VIII. p. 192.
(69) Arter. et venar. dissect. p. 224. — De usu part. lib. V. p. 424. lib. VI. p. 433. lib. VII. p. 447.
(70) De usu part. lib. VI. p. 432. — De usu respirat. p. 163. 164.
(71) De causs. respirat. p. 165.

paré

paré par l'esprit vital, se rend au cerveau avec le sang[72]. C'est aussi ce qui donne facilement lieu de concevoir comment l'ame est changée avec le corps, et comment en général toutes les opinions et toutes les idées de l'ame ne sont que des résultats déterminés par le corps[73]. Les fonctions des sens s'exécutent par des forces particulières subordonnées à l'ame, et il faut admettre le pneuma pour expliquer les fonctions des organes de sens en particulier. Entre l'arachnoïde et le cristallin, il se trouve, d'après l'opinion de Galien, du pneuma effectif qui reçoit les rayons lumineux et les transmet aux nerfs optiques[74]. Sa description de l'œil est très-bonne, si on considère qu'elle se rapporte à l'œil d'un mouton ou d'un veau, plutôt qu'à l'œil humain. C'est ainsi qu'il soutient l'adhérence de la rétine à l'arachnoïde par des ligamens[75]. Il place le siége de la cataracte en partie dans l'humeur aqueuse de l'œil, et en partie dans l'opacité du cristallin[76]. Il regarde l'arachnoïde comme une continuation de la pie-mère[77]. Pour expliquer les mouvemens des rayons lumineux, il se sert des règles de l'optique et de la géométrie d'Euclide[78].... Suivant Galien, l'odorat proprement dit a son siége dans les cavités antérieures du cerveau, et s'opère aussi par le moyen du pneuma; et pour preuve de cette assertion, il cite l'exemple d'un homme qui ayant respiré un fort sternutatoire, fut atteint d'un mal de tête[79]. Il décrit avec assez d'exactitude l'organe de

(72) De usu part. lib. VII. p. 446.
(73) Quod animi mores sequantur corporis temperiem, p. 346. s.
(74) De usu part. lib. X. p. 474.
(75) *Ibid.*
(76) *Ibid.* p. 477.
(77) *Ibid.* p. 483.
(78) *Ibid.*
(79) De organo odor. pag. 207.

l'ouïe, et peut avoir plus de raison dans ce cas de regarder le pneuma comme moyen principal des fonctions de ce sens, que dans l'explication des autres organes des sens [80].

80. Selon Galien, les fonctions naturelles s'exécutent moyennant le pneuma naturel qui circule dans tous les vaisseaux sanguins; à ces fonctions appartiennent la génération, la nutrition et l'accroissement [81]. La génération s'opère par l'action mutuelle des deux sexes. La femme a toutes les parties génitales de l'homme, seulement comme elle est d'une nature plus froide, elles sont cachées dans l'intérieur. Les ovaires sont regardés comme des testicules, et préparent une véritable semence qui se mêle à celle de l'homme et produit ainsi le fétus. Les femmes ont même des testicules accessoires, ils sont seulement très-petits: je ne sais pas ce que Galien prenait pour cela [82]. Par son assertion que la matrice a autant de cavités que la femme a de mamelles, on voit qu'il s'est laissé conduire, par ses dissections d'animaux, à des conclusions analogiques et erronées sur la structure de la matrice de la femme [83]. C'est encore par la même raison qu'il admet quatre vaisseaux ombilicaux, et un ouraque dans l'embryon humain [84]. Au reste, on voit facilement que Galien différait de la théorie des véritables Pneumatistes, en ce qu'il n'admettait point le développement d'un germe préexistant, mais une

(80) De usu part. lib. VIII. pag. 455.
(81) De facult. natur. lib. I. p. 88. — De usu part. lib. VII. p. 446.
(82) De usu part. lib. XIV. p. 522-524.
(83) *Ibid.* p. 521.
(84) De fœtus format. p. 214.

vraie *épigenèse*, et qu'il accordait aux deux sexes la même puissance dans l'acte de la génération [85]. Il attribuait aux testicules seuls la préparation de la semence. Il paraît qu'il ne connaissait pas l'usage des vésicules séminales [86]. Il avait aussi l'opinion que le mâle est produit par le testicule droit, et la femelle par le gauche [87]. Il dit que l'embryon tire du placenta le sang et le pneuma ; que du sang se développent la chair et les intestins ; du sang mêlé avec le pneuma, les vaisseaux, et de la semence pure le cerveau ; ainsi on ne peut soutenir que le cœur soit formé le premier [88]. C'est de là qu'il dérive la différence des parties homogènes et hétérogènes [89], dont nous avons déjà fait mention [90].

On peut de même concevoir toutes les autres fonctions naturelles des viscères, en admettant une force attractive, une force retenante, une force changeante et une force expulsive, moyennant lesquelles on évite presque toute explication détaillée ultérieure [91]. C'est ainsi que l'estomac attire les alimens, les retient enfermés au moyen du pylore, les change et les digère, et les pousse ensuite dans les intestins qui servent à la préparation et à la distribution du suc nutritif, au moyen de leur mouvement péristaltique, de la même manière que l'estomac opère la digestion. Chaque intestin a la propriété et la force particulière tout-à-fait indéfinissables, d'attirer ce qui lui est utile et ce qui est nécessaire à la nutrition du corps : cette force agit jusqu'à

(85) De semine, lib. II. p. 240. 241. — De fœtus format. p. 216.
(86) De semine, lib. I. pag. 230.
(87) *Ibid.* lib. II. pag. 243.
(88) De fœtus format. pag. 218.
(89) De different. morb. lib. I. pag. 199.
(90) *Voyez* tome I.er pag. 442 et 443.
(91) De facult. natur. lib. I. pag. 88. 89.

ce que l'intestin soit saturé et ne puisse plus rien recevoir ; alors la matière attirée est assimilée et disposée ou pour la juxta-position de nouvelles parties ou pour la séparation : c'est de cette manière que Galien explique la secrétion, la nutrition, enfin toutes les fonctions naturelles du corps [92] : il cite même des expériences qui doivent le prouver.

Il compte encore au nombre de ces fonctions naturelles, les mouvemens des muscles dont il développe très-bien les lois, particulièrement par l'antagonisme [93], et dont les principales forces qui peuvent servir à expliquer toutes les fonctions, sont la contraction, le relâchement, le mouvement propagé et la tension tonique [94].

81. Comme ses principes dynamiques ne sont pas toujours suffisans pour donner une explication claire des fonctions du corps, Galien, à l'exemple d'Aristote, a recours à la doctrine des élémens, et distingue les principes primitifs des corps, de leurs élémens ; ceux-ci tombent sous nos sens par leurs qualités, et non pas les premiers, qui ne s'accordent pas toujours avec les propriétés des corps qu'ils constituent [95]. De ces élémens dépend ce qu'on nomme *premières qualités* des corps [96], et leur mélange [*κρᾶσις*, *temperies*] forme les *secondes qualités* très-susceptibles de frapper les sens. Les différentes espèces de saveur, d'odeur,

(92) De facult. natur. lib. 1. p. 88. 91. lib. II. p. 98. 114. 116. s.
(93) De motu muscul. lib. I. pag. 556.
(94) *Ibid.*
(95) De element. lib. I. p. 47. 51. 53. — De dogmat. Hipp. et Plat. lib. VIII. pag. 320. — Comment. 1 in. libr. de natur. hum. pag. 3. 5.
(96) De element. lib. I. pag. 54.

de dureté, de mollesse, d'humidité, de froid, de chaleur et de sécheresse ne sont par conséquent que des résultats d'un mélange différent des élémens [97]. On doit aussi tirer de cette source l'explication en détail des fonctions du corps animal; car l'attraction, qui est la première des forces naturelles, se manifeste davantage dans le parfait rapport des qualités élémentaires de la matière attirée, avec les qualités de l'intestin attirant [98]. Ajoutons à cela, que les quatre humeurs cardinales du corps sont en harmonie avec ces qualités. Le sang n'est constitué que par les premières qualités; c'est-à-dire que les élémens y sont à la vérité présens, mais qu'il n'y règne pas ce mélange moyennant lequel un seul d'entre eux prédomine; au contraire, dans l'humeur muqueuse, l'eau prédomine; dans la bile jaune c'est le feu, et dans la bile noire, c'est la terre [99]. Ces dernières humeurs peuvent être considérées avec raison commes des excrémens, et c'est aussi par elles que s'expliquent les tempéramens [100].

La santé consiste, il est vrai, strictement parlant, dans un mélange parfait et uniforme de tous les élémens du corps; mais on ne peut pas rigoureusement appliquer cette idée à des cas concrets : ainsi nous ne devons admettre la santé que dans l'état du corps où il est exempt de toute douleur, et peut exécuter sans obtacle ses fonctions habituelles, état qui forme la

(97) De element. lib. I. p. 56.

(98) Comment. 1. in libr. de nat. hum. p. 5. 7.

(99) De element. lib. II. pag. 57. — De dogmat. Hipp. et Plat. lib VIII. p. 321. 322.

(100) De temperam. lib. II. p. 73.

véritable euexie, et qui repose sur la parfaite proportion des fluides avec les solides [1].

82. Je passe maintenant à la pathologie proprement dite de Galien. De la définition de la santé, suit naturellement celle de la maladie, qui est l'état du corps [διάθεσις, κατασκευὴ] par lequel les fonctions sont lésées [2]. De cet état, il faut encore distinguer la douleur : elle est le mouvement qui se produit quand la fonction est empêchée, ou l'état d'une fonction lésée produit par la maladie [3]. Les symptômes ou les épigénèmes sont les résultats sensibles de la maladie dont la cause est ce qui a produit ce premier état des fonctions empêchées [4].

La maladie elle-même est un état contre nature ou des parties homogènes (simples), ou des organes [5]. Les maladies des parties homogènes proviennent en général de la disproportion des élémens [6], qui consiste dans la prédominance d'un ou de deux de ces élémens [7]. De cette manière, il se produit huit différentes dyscrasies [8]. Les vices des organes se rapportent au nombre, à la forme, à la quantité ou à la situation des parties. La séparation de ce qui est stable, est commune à toutes les parties tant homo-

(1) De differ. morb. lib. I. p. 199. — De tuend. valet. lib. I. pag. 221. 222. — De optima corp. constit. pag. 248. — De euxia, pag. 249.
(2) De differ. sympt. lib. III. pag. 212. 213. — Meth. med. lib. I. pag. 41.
(3) De differ. sympt. l. c. — De loc. affect. lib. I. p. 253.
(4) Meth. medic. lib. II. pag. 47.
(5) *Ibid.* lib. IX. pag. 136.
(6) De different. morb. lib. I. pag. 199.
(7) Meth. medic. lib. IX. pag. 137.
(8) De anomal. dyscras. pag. 250.

gènes qu'organiques [9].... Les symptômes consistent ou dans l'empêchement d'une fonction ou dans le changement des qualités sensibles, ou enfin dans le vice des secrétions [10]. D'après Galien, les causes de la maladie sont ou éloignées ou prochaines. Les premières contribuent, il est vrai, pour quelque chose, au développement de la maladie, mais doivent s'accorder parfaitement entre elles pour la production de la cause prochaine; elles sont en partie externes et en partie internes, il nomme les unes *causes occasionnelles* [προηγουμέναι] les autres *prédisposantes* [προκαταρκτικαὶ [11]]. Il fait le plus souvent dépendre les causes prédisposantes d'une maladie de la surabondance ou de la dégénération des humeurs [12]. Quand le sang est en surabondance, il s'agit de savoir si cette surabondance est absolue ou relative aux forces; d'où il suit deux sortes de plétore sanguine, conservées dans les écoles modernes [13]. Chaque dégénération d'humeur était désignée par le mot *putréfaction*, qui arrive aussitôt qu'un fluide en stagnation reste sans évaporation dans une température chaude [14] : par conséquent chaque sédiment de l'urine et de toute suppuration est une preuve de putréfaction [15].

(9) De differ. morb. lib. I. pag. 199.

(10) Meth. medic. lib. XII. pag. 163. — De differ. symptom. p. 213. s.

(11) Comm. 2. in libr. de nat. hum. p. 17. — De tuend. valetud. lib. IV. p. 255.

(12) De causs. morb. lib. II. p. 208. — De tuend. valetud. lib. VI. pag. 280.

(13) De plenitudine, p. 342. 343.

(14) De differ. febr. lib. II. pag. 377. — Meth. medic. lib. IX. pag. 155. s.

(15) Comment. 3. in libr. III. epidem. p. 432.

83. Galien trouvait dans chaque fièvre une espèce de putréfaction qui développe une chaleur contre nature et qui devient la cause de la fièvre, par la raison que le cœur et le système artériel y participent [16]. Excepté la fièvre quotidienne, qui a sa source dans une altération du pneuma [17], toutes les autres proviennent d'une dégénération des humeurs. Parmi les intermittentes, la quotidienne est attribuée à une dégénération du mucus; la tierce à une dégénération de la bile jaune, et la quarte à la putréfaction de la bile noire, humeur qui est la plus immobile, et qui exige le plus de temps pour la production du paroxisme. Il est effectivement remarquable que cette hypothèse a été confirmée par un grand nombre de faits et s'est acquis de nos jours plusieurs partisans célèbres [18]. Galien explique l'inflammation tout simplement par l'introduction du sang dans une partie qui n'en doit pas contenir [19]. Si le pneuma y pénètre en même temps, l'inflammation est alors spiritueuse [πνευματώδης]; mais si le sang est seul, l'inflammation est pure [φλεγμονώδης], ou bien s'il s'y joint de la bile, elle est érésipélateuse [ἐρυσιπελατώδης]. Elle devient œdémateuse [φλεγματώδης] s'il s'y joint du mucus, et squirreuse si c'est de la bile noire [20]. Il distingue les différentes espèces d'hémorragies de la même manière que nous le faisons encore aujourd'hui dans nos écoles,

(16) De differ. febr. lib. I. pag. 321. — De venæsect. therap. pag. 19. — De causs. morb. lib. II. pag. 206. 207. — Meth. med. lib. XIV. p. 188.

(17) De differ. febr. lib. I. p. 321. 324.

(18) *Ib.* lib. II. p. 330. — Vid. *Elsners* Beiträge zur Fieberlehre p. 17. f.

(19) Meth. medic. lib. XIII. pag. 173.

(20) *Ibid.* pag. 174. — De tumor. pag. 354.

c'est-à-dire, par anastomoses, dilatation, &c. [21]. La douleur est produite ou par un changement dans tout le mélange, ou par la séparation de ce qui doit être entier [22].

84. Quoique, par cette opinion et par un grand nombre d'autres, la théorie de Galien lui ait procuré une gloire immortelle, on ne trouve cependant dans ses écrits presqu'aucune description et aucune histoire hippocratique de maladies. Il paraît que sa grande prévention pour la théorie l'empêcha de devenir bon observateur. Ses histoires des maladies ne tendent presque qu'à mettre dans un beau jour l'étendue de ses connaissances et son talent particulier pour le pronostic, et à justifier cette assertion téméraire : « Qu'avec » le secours de la Toute-Puissance il ne s'était jamais » trompé dans ses prophéties [23]. » Jeune encore et atteint d'une maladie aiguë, il pronostiqua qu'il serait bientôt affecté d'un délire frénétique [24]. Il annonça de même d'une manière précise à un médecin de Sicile, auprès duquel il fut conduit par le philosophe Glaucon, qu'il avait une inflammation au foie, dont il prédit la terminaison [25]. Ainsi que l'avait fait Erasistrate, il découvrit l'amour secret d'une dame Romaine [26]. On lit avec intérêt l'histoire de la maladie d'un jeune Romain, auquel il annonça une hémorragie nasale, ce qui lui procura une grande réputation [27]. Un jour, en le rencontrant dans la rue, Martian lui dit : « J'ai lu aussi-

(21) Meth. med. lib. V. p. 83.
(22) De constitut. art. med. ad Patrophil. p. 38.
(23) Comment. 2. in libr. I. epidem. p. 383.
(24) De loc. aff. lib. IV. pag. 288.
(25) *Ib.* lib. V. p. 306.
(26) De prænot. ad Epigen. p. 456.
(27) *Ib.* p. 461.

» bien que toi les pronostics d'Hippocrate, mais pour » quelle raison ne puis-je pronostiquer comme toi ? »

Toutefois il est impossible que Galien ne se soit pas trompé souvent, sur-tout si l'on considère quelle confiance aveugle il accordait aux aphorismes d'Hippocrate ; on peut même dire qu'en attribuant sa théorie au fameux Cosien, et cherchant à justifier, de la manière la plus subtile, les contradictions manifestes de ce médecin, il a induit en erreur la postérité, qui, en quelque sorte, a regardé cet interprète des écrits d'Hippocrate comme infaillible. C'est ainsi qu'il appuie la doctrine des crises et des jours critiques, sur des principes théoriques tirés de l'observation des changemens périodiques de la nature en général, et particulièrement de l'influence du soleil et de la lune [28]. Son énergie est sur-tout remarquable dans la doctrine du pouls ; mais il était déja devancé, à cet égard, par les Pneumatistes et les Hérophiliens. Le grand nombre de ses écrits sur le pouls prouve quel brillant usage il sut faire de la dialectique, et n'a laissé presque rien à faire aux séméiologues modernes, si l'on en excepte cependant un Solano de Lucques.

85. Galien est très-conséquent dans sa théorie sur la matière médicale. Il expliquait l'efficacité des médicamens par leurs premières qualités, et, pour les reconnaître, il exigeait qu'on portât son attention sur les qualités secondaires [29]. Ainsi, les propriétés physiques

(28) De crisib. lib. III. p. 418. — De dieb. decret. lib. III. p. 445. 446. *Αἱ δὲ σελήνης τετράγωνοί τε καὶ διάμετροι στάσεις ἐπὶ μὲν ἀγαθαῖς ταῖς ἀρχαῖς ἀγαθὰς ποιοῦσι τὰς ἀλλοιώσεις, ἐπὶ δὲ μοχθηραῖς, μοχθηράς.*

(29) De facult. simpl. lib. V. p. 55. — De compos. medic. sec. gen. lib. V. p. 376.

des médicamens déterminent leurs effets d'une manière graduelle : par exemple, un remède qui échauffe doucement [μὴ ἐναργῶς θερμαντικόν], se nomme chaud dans le premier degré, et quand il échauffe d'une manière plus sensible [ἐναργῶς], c'est le second degré; le troisième consiste dans un échauffement violent, et le quatrième dans l'effet le plus intense par lequel la substance est lésée [30]. L'effet a ordinairement lieu par deux qualités élémentaires réunies. Le remède est sec et chaud, ou humide et froid..... Enfin, il faut porter sa considération sur l'attraction spécifique d'un intestin pour tel ou tel médicament, et cette attraction repose sur la similitude des qualités élémentaires du médicament et de l'intestin [31]. Conformément à l'esprit du siècle, il cherchait, il est vrai aussi, à se procurer, de tous côtés, des préparations contre certains accidens, et achetait ces compositions en grande quantité, et à un très-haut prix [32]. Néanmoins il méprisait les efforts de plusieurs médecins de son temps, qui cherchaient à se rendre recommandables par des remèdes cosmétiques, pour favoriser la pousse des cheveux, la souplesse de la peau et la beauté du sein [33]; il rejetait avec encore plus d'indignation, les préparations de poisons par lesquelles se dégradaient les médecins ses contemporains [34].

86. Les principes consignés dans sa thérapeutique générale présentent bien plus d'intérêt et d'avantage que ses méthodes curatives particulières. La doctrine

(30) De facult. simpl. lib. V. p. 67.
(31) De compos. medic. sec. genera, lib. I. p. 312. 313.
(32) De facult. simpl. lib. V. p. 58.
(33) De compos. medic. sec. loc. lib. I. p. 163.
(34) De facult. simpl. lib. X. p. 131.

de l'indication, qui réunit judicieusement l'expérience à la théorie, est, selon lui, le principal avantage des Dogmatistes sur les Empiriques[35]. Il développa cette découverte des Méthodistes, et en fit des applications heureuses à la médecine-pratique. Il faut sur-tout tirer l'indication de la nature de la maladie, et lorsqu'on ne peut pas l'approfondir, alors il faut la tirer de l'influence des saisons, de celle de l'atmosphère, de la constitution du malade, de sa manière de vivre et de ses forces, et quelquefois, mais dans des cas fort rares, de l'accès[36]. Peu d'auteurs ont expliqué, comme Galien, la doctrine des *coïndicantes* et des *contraindicantes*[37] : au reste, dans le régime pour les maladies aiguës, il se dirige d'une manière tout-à-fait conforme à celle d'Hippocrate; cependant, on ne peut le citer pour modèle dans la cure des maladies particulières. Par exemple, dans les fièvres intermittentes, il erre évidemment lorsqu'il prescrit la saignée sans restriction dans la fièvre quarte[38].

Il exerça lui-même la chirurgie à Pergame et en plusieurs autres endroits, avec beaucoup de succès; mais il refusa de faire aucune opération à Rome[39], conformément à l'usage des médecins de cette ville. Néanmoins, dans les cas urgens, il pratiquait la saignée[40]; il a même appliqué une fois le trépan au sternum, dans le cas de l'empyème[41]. Il a observé quatre

(35) Meth. medic. lib. II. p. 50. s. lib. III. p. 59. s.
(36) *Ib.* lib. XI. p. 151. s. lib. XII. p. 163.
(37) *Ib.* lib. VIII. p. 124. lib. XI. p. 158.
(38) De therap. ad Glauc. lib. I. p. 201.
(39) Comment. III. in libr. de fractur. p. 565. — Meth. medic. lib. VI. p. 106.
(40) Comment. 5. in libr. V. Epidem. p. 435.
(41) Admin. anatom. lib. VII. p. 182.

luxations en avant de l'os ischion, qui n'avait jamais été vu par Hippocrate [42]. Deux fois il réussit à guérir cette espèce de luxation, quoiqu'elle provînt d'une cause interne [43]. Il paraît qu'il a enseigné publiquement le manuel de la chirurgie, attendu qu'il parle, dans un endroit, des modèles d'instrumens chirurgicaux qu'il avait coutume de montrer en public [44]. Au surplus, sa chirurgie ne consistait que dans la connaissance de l'application des emplâtres, des onguens et des fomentations dans le cas des différentes lésions externes; enfin, dans les bandages, les machines artificielles pour la réduction des luxations et des fractures. Cependant, on ne voit aucune trace des principes applicables dans les circonstances difficiles. Moins partisan des caustiques que ses prédécesseurs, il voulait les réserver pour des cas désesperés [45].

87. On apprend, d'une manière positive, par les témoignages d'Athénée [46], d'Eusèbe [47] et d'Alexandre d'Aphrodisias [48], combien fut grande la célébrité de Galien, immédiatement après sa mort. Eusèbe assure qu'il était, de son temps, révéré comme un

(42) Comment. 1. in libr. de artic. p. 585.

(43) Comment. 3. in libr. de artic. p. 634. s.

(44) Comment. 4. in. libr. de artic. p. 646. s.

(45) Meth. medic. lib. V. p. 60.

(46) Præfat. ad Deipnos. Γαληνός τε ὁ Περγαμηνὸς, ὃς τοσαῦτ' ἐκδέδωκε συγγράμματα φιλόσοφά τε καὶ ἰατρικὰ, ὡς πάντας ὑπερβαλεῖν τοὺς πρὸ αὐτοῦ.

(47) Histor. ecclesiast. lib. V. c. 28. p. 254. Γαληνὸς γὰρ ἴσως ὑπὸ τινων καὶ προσκυνεῖται.

(48) Topic. lib. VIII. c. 1. pag. 262. (Venet. 1513. f.°) Ὡρισμένως δ' ἔνδοξα, τὰ τῷδέ τινι τῶν ἐνδόξων ἑπόμενα· οἷον Πλάτωνι ἢ Ἀριστοτέλει, ἢ Γαληνῷ.

Dieu; et il le compare au plus grand philosophe de l'antiquité. Si, avec un attachement sans bornes pour le système de Galien, on eût pu transmettre aux médecins des temps postérieurs, son esprit de pénétration, son coup-d'œil d'observateur tranquille, et sa profondeur, l'art de guérir aurait atteint, bien plutôt que les autres sciences, un degré de perfection supérieur; mais il était écrit dans le livre des destinées, que l'esprit humain devait être subjugué par le sceptre de plomb de la superstition et de la barbarie, et qu'il ne se releverait, avec énergie, qu'après des siècles!

CHAPITRE VIII.

Influence de la fausse philosophie des Orientaux sur la Médecine.

88. NOUS venons de contempler l'étoile de première grandeur dont la douce influence chassait l'obscurité qui commençait à régner. Cette étoile a disparu, et a bientôt été remplacée par les ténèbres égyptiennes, que quelques météores partiels n'ont pu dissiper à cause de la faiblesse de leur lumière, insuffisante pour faire distinguer convenablement les objets.

Déjà, sous les premiers successeurs d'Auguste, la singulière théosophie orientale s'était glissée de la Perse, de l'Arabie et de l'Égypte, dans les écoles occidentales. Cette théosophie, à laquelle appartiennent l'astrologie, la magie et toutes les autres sciences goétiques, régnait déjà au VII.e siècle avant notre ère, en Perse et dans une grande partie de l'Orient.

Ce système étrange avait pris, à ce qu'il paraît, son origine sur les bords du Gange; au moins on voit,

dans la plus ancienne théologie des Brachmanes, les premières traces de la doctrine des émanations, tant développée depuis[49]. Déjà avant Zoroastre sous le glorieux roi Dschemschid, que les Grecs nommèrent *Achémènes*, un ancien prophète de Médie, nommé *Hom*, exposait les mêmes rêveries que Zoroastre a ensuite réunies en un système formel de doctrine[50].

Il convient de donner un exposé succinct de ce système, avant de considérer son développement, et son influence sur la médecine.

89. De même que les plus anciens Brachmanes, qui regardaient Zoroastre comme leur élève[51], dérivaient toutes choses dans le monde d'un bon ou d'un mauvais principe, de même Zoroastre fit sortir tous les êtres de deux sources, l'une lumineuse et bonne, l'autre ténébreuse et mauvaise, et toutes deux créées, de toute éternité, par l'être suprême, à l'aide de ses idées [*Feruer*]. Zoroastre nomma le bon principe *Ormuzd*, et le proclama créateur particulier de toutes les bonnes qualités des choses par *sa parole éternelle*[52]. L'*Ahriman*, ou le mauvais principe, était bon aussi dans le commencement; mais il envia la perfection d'Ormuzd, et fut condamné à être *Dew*: comme mauvais principe, le Dew Ahriman fut éternellement en discorde avec Ormuzd et ses enfans, fils de la lumière. Sous la forme d'un vieux dragon, il dévastait continuellement, du côté

(49) *Voyez* t. I. p. 66 et 67.

(50) Zend-Avesta, *Kleuker.* t. II. p. 20. t. III. p. 89. — *Hyde* de relig. veter. Persar. p. 314. s.

(51) *Voyez* t. I. p. 64.

(52) Zend-Avesta, t. I. p. 36. 37. On sait que les Juifs, après l'exil de Babylone, regardèrent aussi la parole divine et indépendante comme le créateur particulier du monde.

du Nord, les frontières du royaume de la lumière, et fut l'inventeur de tous les vices et de l'immoralité [53].

D'Ormuzd émane, dans des cercles de lumière éternelle, tous les bons démons que Zoroastre divise en deux ordres, les *Amschaspandes* et les *Isèdes*, ou les Archanges et les Anges. Les Amschaspandes sont au nombre de sept, dont le second, *Ardibeheschť*, préside à la santé et guérit les maladies [54]. Les *Isèdes* sont au nombre de trente-deux; ils sont subordonnés aux *Amschaspandes* : les deux principaux sont *Corschid*, le soleil, et *Mithra*, placé entre le soleil et la lune [55].

De la source de tout mal, Ahriman, émanent continuellement sept Dew, dont l'un appelé *Boëd* (peut-être باد le vent.) produit les maladies. L'homme est aussi en partie sous la domination de ce *serviteur d'Ahriman*, comme le prouvent tous les vices, toutes les maladies et tous les malheurs de l'espèce humaine. L'homme ne peut parvenir à la perfection de l'ame et du corps, qu'en triomphant des mauvais démons par le secours des Amschaspandes, ou au moins en se soustrayant à leur influence, ce qui s'opère par des prières ferventes, par la pratique de toutes les vertus et la vénération du feu éternel, qui est un reflet de la magnificence divine [56].

Zoroastre nommait un semblable théurge *Mazdejesnan*, ou le vainqueur du mal, qui avait particulièrement la faculté d'exercer la médecine, et cela au moyen des

(53) Zend-Avesta, tom. I. pag. 4-6. Jusqu'au nom *Dewta* tout ceci n'est que la théologie des Brachmanes indiens. (Vid. t. I. pag. 104.)

(54) *Hyde*, l. c. p. 241.

(55) Zend-Avesta, t. II. p. 15. 63.

(56) *Ibid.* t. I. p. 43.

démons

démons et de certaines paroles magiques. « Beaucoup » de cures, est-il dit dans le livre de Zend, avaient » lieu par le secours des arbres et des herbes ; d'autres » s'opéraient par le couteau ; d'autres enfin par la pa- » role : car par la parole divine on guérit plus sûre- » ment les maladies, et ce n'est que par elle qu'on » obtient les cures les plus parfaites [57]. »

On voit, par cet extrait succinct de la theosophie de Zoroastre, qu'elle n'était autre chose qu'une révision subtile et systématique de la croyance puérile de cette nation brute, à l'influence des esprits sur la production de tous les effets corporels, et que celui qui admet une fois ce système doit renoncer à tout développement des causes physiques. Il est possible que cette théosophie ait pris naissance dans les relations politiques de l'ancien État de Perse, comme le soutient un auteur moderne très-judicieux [58].

90. Ce système théosophique s'est borné pendant des siècles à la Perse et aux pays orientaux. Quoiqu'il soit possible que Pythagore ait adopté quelques points de la religion de Zoroastre, elle ne fut cependant jamais bien connue parmi les Grecs. Platon observe seulement en passant que la magie de Zoroastre est un culte des Dieux [59].

Les Juifs, pendant l'exil de Babylone, se trouvant loin de leur temple et sentant la nécessité d'une religion pour remplacer les lois de Moïse, adoptèrent les premiers la plupart des opinions de la théosophie persique, les fondirent avec les lois de leurs pères,

(57) Zend-Avesta, t. III. p. 336.
(58) *Herders* Ideen zur Gesch. der Philosophie, t. III. p. 94. 95.
(59) Alcibiad. p. 222.

et au lieu de sacrifices qu'ils ne pouvaient plus offrir depuis qu'ils étaient chassés de leur patrie, ils se livrèrent particulièrement à la vie contemplative par laquelle ils espéraient établir une communication avec les démons [60]. Depuis cette époque on trouve dans les livres sacrés de ce peuple des traces du système des émanations, des torrens de lumière qui se répandent du trône étincelant de la divinité sur des myriades d'esprits [61], du combat des bons démons avec les mauvais [62], de la parole mystique de Dieu par laquelle on guérissait toutes les maladies [63], et de la nécessité de mener une vie contemplative sans laquelle on ne peut pas jouir de la présence de la divinité. L'historien même de ce peuple nous assure que depuis ce temps les Israëlites adoptèrent avec le langage chaldaïque, les opinions, les fables et les usages des peuples orientaux, de Médie et de Perse [64].

Les Juifs n'auraient jamais cultivé cette théosophie orientale d'une manière scientifique si leur séjour en Égypte et particulièrement à Alexandrie n'avait pas occasionné une réunion de ce système persique avec le platonisme altéré des anciens philosophes de cette ville. Déjà au temps de Jérémie plusieurs Israëlites passèrent en Égypte sous la conduite de Johanan [65]. D'un autre côté, Artaxercès et Ptolémée Lagus en emmenèrent un grand nombre comme prisonniers [66]. Ces Juifs qui séjournèrent à Alexandrie furent accueillis

(60) *Voyez* t. I. p. 93.
(61) Daniel VII, 9 — 14.
(62) Tobie III, 8. — VIII, 3.
(63) Liv. de la Sag. XVI, 12.
(64) *Joseph.* antiqu. Jud. lib. III. c. 7. p. 140.
(65) Jerem. XLII. XLIII. — *Joseph.* l. c. lib. X. c. 9. pag. 532.
(66) *Joseph.* l. c. lib. XII. c. 1. p. 584.

par les Ptolémées, sur-tout par Philadelphe, avec beaucoup de bonté et de générosité. Non-seulement ils furent mis en liberté, mais les princes d'Égypte, pour les encourager davantage à la culture des sciences, les chargèrent de faire une traduction en langue grecque des livres sacrés de leur nation [67]. Le penchant des Alexandriens pour les choses rares, leur goût pour la dialectique sophistique, et leur amour pour les chimères théosophiques, favorisèrent la réunion des songes platoniques déjà existans avec les idées de ces théosophes orientaux [68]. Cela inspira aux Juifs d'Alexandrie une émulation inconnue jusqu'alors parmi eux pour un certain savoir que, d'après l'exemple des autres grammairiens d'Alexandrie, ils faisaient consister seulement dans l'explication allégorique des mots de leurs livres sacrés [69].

91. Environ cent cinquante ans avant notre ère, il se forma à Alexandrie une secte médico-théosophique, qui a joué dans les fastes de la médecine un rôle assez important. Ce sont les *Esséens* ou *Esséniens,* dont le nom seul exprime la sainteté et la pureté de leurs mœurs [70]. Les Grecs les nommaient *Thérapeutes*, parce qu'ils se dévouaient entièrement à la vénération mystique de Dieu [θεραπεία τοῦ Ὄντος]. Quelques-uns dérivaient ce dernier nom de leurs fonctions médicales: ce qu'il y a de certain, c'est que les Esséniens, suivant

(67) *Joseph.* l. c. lib. XII. c. 1. pag. 585.
(68) *Voy.* t. I. p. 472.
(69) *Joseph.* l. c. lib. XX. c. 11. p. 982.
(70) Parmi les différentes dérivations, celle qui vient du Syriaque ܚܣܝܐ [saint] est la plus probable.
(71) *Philo,* de vita contempl. p. 471. ed. *Mangey.* — *Euseb.* hist. eccles. lib. II. c. 17. p. 66. ed. *Reading.*

le témoignage de Josèphe, s'appliquaient à connaître l'efficacité des plantes, des racines et des pierres pour la guérison des maladies [72].

Le même témoignage digne de foi nous donne aussi des renseignemens très-précis sur la manière dont les Esséniens pratiquaient la médecine. Il fallait dit-il prêter serment d'avoir la même vénération pour les livres sacrés de leur secte, et pour le nom des anges [73]. Lorsque nous voyons que Philon, l'un de leurs partisans, nommait préférablement la parole increée, l'*ange*, la *splendeur de la gloire de Dieu*, l'*idée des idées*, la *lumière du monde*, le *médecin de toutes les maladies* [74], nous retrouvons là très-positivement la théosophie de Zoroastre, que les Juifs avaient adoptée dans l'exil de Babylone, et qu'ils cherchaient alors à revêtir d'ornemens à la grecque et plus philosophiques. Le fils unique de Dieu, ou la parole qui était au commencement dans Dieu, fut regardé par les Juifs d'Alexandrie déjà avant la naissance de J. C., comme l'idée ou l'archétype d'après lequel, dans lequel et par lequel tout a été créé [75]. Ce fils de Dieu, ou la première émanation lumineuse de la source éternelle de toute lumière, loge dans les *époptes* ou les saints, et leur communique une nature divine qui leur donne le pouvoir de guérir des maladies et d'opérer toutes sortes de miracles [76]. A cette parole increée, le plus ancien archange, le médiateur entre Dieu et l'homme [77], sont subordonnées d'autres

(72) *Joseph.* de bell. judaic. lib. II. c. 8. p. 162.
(73) *Ibid.* pag. 163.
(74) *Philo*, de mundi opific. p. 5. — Leg. allegor. lib. III. p. 122.
(75) *Ders.* de confus. lingu. p. 341. Λόγος θεῖος, οὗ κατ' εἰκόνα ἄνθρωπος.
(76) *Ders.* quod Deus sit immutabilis, p. 312.
(77) *Ders.* quis sit rerum divinarum heres, p. 501.

puissances d'après le modèle desquelles tous les êtres ont été créés [78].

Non-seulement nous trouvons ces principes de la doctrine des Esséniens dans quelques passages des écrits des premiers successeurs de J. C., et particulièrement dans S.-Jean et S.-Paul [79], mais aussi ils ont eu la plus grande influence sur l'explication de plusieurs dogmes et méthodes curatives plus modernes.

92. Le tableau que nous trace Philon de la manière de vivre et des mœurs des Esséniens, nous rappelle si vivement à l'institution de l'ordre de Pythagore qu'on est forcé d'adopter l'opinion de Josèphe, qui prétend que cette secte n'est qu'un renouvellement de l'ancienne confédération pythagoricienne [80]; et ce qui confirme l'accord de cette secte théosophique judaïque avec les Pythagoriciens, c'est non-seulement le silence sacré et la retraite des membres dans des monastères ou *semnées*, dont le principal était près de la mer Maréotide, mais encore la pureté de l'esprit et du corps, et les mêmes vêtemens blancs [81].

Leur piété était tellement exemplaire et leur vie tellement retirée et irréprochable, qu'ils furent généralement estimés et n'éprouvèrent jamais de persécutions [82]. Leurs occupations étaient la méditation, les

(78) *Ders.* de monarch. lib. II. p. 226. *Πάντων ἐστηλίτευται τῶν ἐπὶ γῆς ἐν οὐρανῷ τὰ σημεῖα.* — Vid. (*Corrodi*) Gesch. des Chiliasmus, t. I. p. 118.

(79) Joh. I, 1-14. — Coloss. I, 15. 16. — Ephes. VI, 10-17.

(80) *Joseph.* de bell. judaic. lib. II. c. 8. p. 161.

(81) *Philo*, de vit. contemplat. p. 471. — *Porphyr.* de abstinent. lib. IV. §. 11. p. 158.

(82) *Philo*, quod omnis probus liber sit, p. 458. — *Joseph.* antiquit. judaic. lib. XV. c. 10. p. 776.

explications mystiques et allégoriques des livres sacrés, la prière et la cure théurgique des maladies [83]. Ils ne faisaient jamais de sacrifices et n'entretenaient aucun serviteur ; mais ils s'aidaient réciproquement dans la culture de leurs champs, et faisaient usage des alimens les plus simples et toujours avec une extrême modération, afin de détruire le germe de toute passion [84].

93. L'interprétation allégorique de mots particuliers et même de lettres des livres sacrés, qui était une des principales occupations des Esséniens, fut bientôt poussée par les Juifs, avec une recherche puérile et une excessive, subtilité, à un tel point qu'on la regardait comme le plus haut degré du savoir humain ou comme l'essence de toute science, ou comme un véhicule par lequel on pouvait arriver sans autre effort et dans le repos d'une oiseuse contemplation, à la possession d'une sagesse surnaturelle. C'est ainsi que, déjà dans le I.er siècle de notre ère, s'est produite la science de la *cabale*, tissu des chimères de Zoroastre, de Pythagore et des véritables Juifs, tissu qui par la suite, à la honte de l'esprit humain, engloutit toutes les autres sciences, et fut intimement réunie à la médecine.

Les principaux fondateurs du système cabalistique furent *Acibha*, auteur du livre *Jezirah*, et son successeur *Siméon Ben Jochaï*, auteur du livre *Sohar*, qui vécurent tous deux au commencement du II.eme siècle [85].

(83) *Philo*, l. c. de vita contempl. p. 471. — *Porphyr.* et *Euseb.* l. c.

(84) *Ibid.* et *Joseph.* antiquit. judaic. lib. XVIII. c. 1. p. 871. *Voyez* sur cette secte judaïque *Salmas.* Plinian. exercit. p. 430. s. — *Ugolini* trihæresium in thesaur. antiqu. sacrar. vol. XXII. — *Zinck* diss. de therapeutis, Lips. 1724. — Meam et Meyer Levin. diss. analect. histor. ad medic. Ebræor. Hal. 1798.

(85) *Ursini* antiquit. scholast. Ebr. in *Ugolini* thesaur. antiqu.

Dans ces deux sources, les plus anciennes de la cabale, nous retrouvons le système des émanations de Zoroastre tout-à-fait reconnaissable. Du Dieu infini [אין־סוף] sont émanés dix anges [ספירות], qui forment le premier monde [אצילות]. Les trois premières émanations, *connaissance, intelligence* et *sagesse* [ידעת, בינה, חכמה] s'accordent assez avec le ternaire des Platoniciens modernes ἀγαθὸς, δημιουργὸς et ψυχὴ [86]. Outre ce premier monde, il en est encore trois autres, émanés de l'Infini, dans des cercles toujours plus concentriques : le *monde créé* [בריאה], le *monde formé* [יצירה] et le *monde construit* [עשיה], dont chacun est tellement en rapport avec les autres, que tout ce qui arrive dans le dernier a déjà été tracé et figuré dans les premiers [87]. Il s'agit donc particulièrement dans la guérison des maladies de mettre en activité les forces correspondantes des mondes supérieurs ; ce qui ne peut être exécuté que par celui qui a acquis la connaissance de ces mondes par la cabale, et qui s'est rendu digne par une vie pieuse et contemplative de la communication des puissances célestes. Ces qualités sont beaucoup plus importantes pour l'exercice de la médecine que tout le savoir terrestre qui nous abandonne si souvent : et c'est par-là qu'on peut facilement expliquer la haine des docteurs juifs contre les médecins ordinaires [88].

sacr. vol. XXI. col. 798. s. — *Othonis* histor. doctor. Misnicor. in *Relandi* analect. rabbinic. p. 132. (Ultraj. 1702. 8.°)

(86) *Rittangel.* ad lib. Jezirah, p. 150. — *Porphyr.* apud *Cyrill.* contra Julian. Lib. VIII. p. 271.

(87) Jezirah, p. 162.

(88) *Ursin.* l. c. col. 1009. — *Hirtz* introduct. in libr. Sohar. Cabbal. denudat. t. II. pars I. p. 171.

94. La théosophie orientale ne fut pas seulement développée par les écoles judaïques; mais la philosophie des Grecs et même des Romains était tellement dégénérée avec l'esprit du siècle, qu'elle put facilement fraterniser avec la théosophie de Zoroastre et des Juifs.

Le syncrétisme pernicieux provenant d'Alexandrie où on échangeait, avec les marchandises, les opinions et les systèmes, occasionna l'introduction des chimères orientales dans la philosophie. Alors sous l'apparence de la philosophie et par des opinions pythagoriques réchauffées de la métempsycose et des différentes classes de génies, des fourbes anciens tels que les magiciens Simon et Apollonius de Tyane eurent l'adresse de se procurer une apparence de grandeur et de supériorité sur les autres magiciens. Le premier, à l'exemple des cabalistes et de Zoroastre, fit sortir du père de tous les êtres, ou *Bythos, Ennoia* avec lequel ce Simon avait communication [89].

Apollonius de Tyane, élève du pythagoricien Euxenus, cherchait, par toutes sortes de faits miraculeux, à ressembler à Pythagore. Il ne voulait absolument pas être nommé prophète ou devin; à l'entendre, Dieu lui avait révélé la sagesse : il était un démon qui savait l'avenir avant qu'il se manifeste aux hommes ordinaires; parce que, comme démon, l'élan de son esprit n'était pas sujet à être enchaîné par la matière [90]. Ses sophismes induisirent en erreur bien des philosophes de son

(89) *Irenæus* contra hæres. lib. I. c. 23. p. 99. (ed. *Massuet.* Paris. 1710. f.°) — *Origen.* contra Cels. lib. I. c. 37. p. 372. — *Justin.* apolog. pro Christian. lib. I. p. 69.
(90) *Philostr.* vit. Apollon. lib. IV. c. 44. p. 186. lib. VIII. c. 7. s. 9. p. 339. s.

temps[91]: il regardait la pratique de la médecine comme une qualité nécessaire au vrai sage, mais il disait qu'il fallait constamment réunir la cure de l'ame à celle du corps, parce que sans cela on n'arrive pas au but[92]. Pendant long-temps, ce médecin vécut dans le temple d'Esculape, où il opéra des cures merveilleuses, qui détruisirent presque toute la confiance que l'on avait à ce Dieu[93]. Il changea le temple d'Æga en une espèce d'académie, en y attirant une quantité de sophistes et de rhéteurs[94]. Son compagnon Iarchas, prétendu gymnosophiste indien, rendait la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, l'ouïe aux sourds et la raison aux maniaques[95]. L'heureuse méthode curative employée à Tarse, contre l'hydrophobie, par Apollonius, est remarquable. A son signal, le chien dans lequel avait passé l'ame du Mysien Télèphe, vint lécher le malade, et il fut guéri[96]. Enfin, il passe pour avoir ressuscité plusieurs personnes mortes en apparence[97], et est regardé comme l'inventeur des *talismans*, qui étaient des amulettes suspendues au cou sur lesquelles étaient écrits des mots mystiques, sacrés et barbares, et dont on faisait usage pour la guérison de toutes les maladies[98].

La célébrité d'Apollonius devint si grande à l'aide

(91) *Appollon.* epist. 23. p. 391.
(92) *Philostr.* l. c. lib. I. c. 9. 10. p. 10. 11.
(93) *Ib.* c. 13. p. 14.
(94) *Philostr.* l. c. lib. III. c. 38-40. p. 128. 129.
(95) *Ib.* lib. VI. c. 43. p. 278.
(96) *Ib.* lib. IV. c. 45. p. 186.
(97) *Vopisc.* vit. Aurelian. p. 217. in Scriptor. hist. August. ed. Salmas. (Paris. 1620. f.°)
(98) *Salmas.* in script. hist. august. p. 360. C'est pour cela que ce nom n'est pas arabe, mais véritablement grec, et doit être dérivé de τελέσματα.

des prêtres qui s'entendaient avec lui, que son portrait était dans presque tous les temples [99], et que l'empereur Alexandre Sévère le plaça dans son laraire à côté du Christ [100].

95. Cependant la magie ne reçut une teinte scientifique que par les efforts des sophistes d'Alexandrie, qui, à l'exemple de Potamon, cherchèrent à réunir non-seulement les systèmes des philosophes grecs entre eux, mais aussi avec eux toutes les chimères de l'Orient. En effet, l'ancienne doctrine pythagorique des nombres, et la fable plus moderne de Platon, sur la création du monde et sur la négation de toute réalité du monde physique, contenaient quelque chose de bien propre à conduire à ces chimères qui en sont dérivées par la suite. Ammonius Saccas a véritablement fondé la nouvelle école platonique par la réunion du système péripatétique avec l'académique, et en cherchant en même temps à réunir, avec ces anciens systèmes, la doctrine mystérieuse des Orientaux, et même le christianisme [1]. Plotin, Jamblique et Porphyre affermirent ce système, et Proclus l'appliqua entièrement à toutes les parties de la science.

Quelque divisés que fussent entre eux les différens maîtres de cette école, ayant à concilier des principes trop incohérens, ils s'accordèrent cependant en appliquant à la cosmogonie la doctrine orientale de l'émanation, et en admettant qu'il procède de la source

(99) *Vopisc.* l. c.
(100) *Lamprid.* vit. Sever. p. 123.
(1) *Euseb.* hist. eccles. lib. VI. c. 19. p. 282. — *Eutych.* annal. Alexandr. t. I. p. 333. (ed. Oxon. 1658. 4.°) — *Hierocles* apud *Phot.* cod. CCXIV. p. 550.

éternelle de lumières, des démons auxquels l'homme peut devenir égal par la vie contemplative [2].

Il y avait une quantité innombrable de ces démons : tous les phénomènes de la nature, et particulièrement toutes les maladies, leur étaient attribués [3]. Ces démons sont incorporels [4], et leur lumière entoure certains corps de la même manière que le soleil luit dans l'eau sans y être contenu [5].

96. Le sage cherche à se réunir à Dieu, qui est la source primitive de tous les biens. Tous les démons de l'univers tiennent ensemble, et cette sympathie générale rend le véritable sage capable, lorsqu'il s'est préparé par l'abstinence et une diète sévère, de dompter les mauvais démons, et de s'approcher de la divinité. Tous ceux qui veulent participer aux vertus divines, s'abstiennent des viandes et des plaisirs de l'amour [6]. Les Pythagoriciens furent si loin dans cet art, qu'ils avaient le pouvoir de conjurer les esprits et de les chasser des lieux où ils étaient [7]. Plotin avait son démon particulier, avec l'assistance duquel il guérissait les maladies et prédisait l'avenir [8] ; en se retirant du monde sensuel, il put atteindre à la vue immédiate de Dieu et à l'empire sur les démons [9]. D'après l'opinion de ce médecin, la vraie théosophie consiste

(2) *Plotin.* Ennead. II. lib. I. c. 3. fol. LXX. b. (ed. Marsil. *Ficin.* Basil. 1550. f.°) — *Procl.* in *Plat.* Tim. lib. I. p. 13. 240.

(3) *Porphyr.* de abstinent. lib. II. §. 40. p. 83.

(4) *Jamblich.* de myst. Ægypt. lib. I. c. 8. p. 16.

(5) *Ib.* c. 10. p. 20.

(6) *Clem. Alex.* strom. III. p. 446. — *Porphyr.* l. c. lib. IV. p. 151.

(7) *Lucian.* Philopseud. p. 347.

(8) *Porphyr.* vit. Plotin. c. 10. p. 111. in *Fabric.* biblioth. græc. lib. IV. c. 26.

(9) *Porphyr.* vit. Plotin. c. 23. p. 137.

dans une réunion intime avec Dieu, père éternel de tous les bons esprits, qui s'opère par la contemplation intérieure de ses perfections, et par l'abnégation de toutes les sensations et de toutes les fonctions de l'ame [10]. Cette réunion au père de tous les démons est d'autant plus possible, qu'ils étaient tous autrefois autour de son trône, dans une gloire éternelle; mais actuellement ils sont relegués en partie dans les régions basses de l'air, et en partie dans le corps animal [11]. On peut donc considérer comme vivifié, l'univers rempli de démons, et le comparer au corps humain, où tout est en rapport, et dans lequel les sympathies les plus multipliées ont lieu [12]. Le sage cherche à approfondir cette harmonie de toutes les parties de l'univers, et ne s'étonne point lorsqu'il la rencontre même dans les choses les plus plus hétérogènes et les plus variées, lorsqu'il trouve des astres en rapport avec des plantes, et les uns indiqués par les autres [13]; car l'univers est extrêmement

(10) *Plotin.* Enn. VI. lib. IX. c. 8. fol. CC. CCI. — *Synes.* de insomn. p. 131. Ὁ σοφὸς οἰκεῖος Θεῷ, ὅτι πειρᾶται συνεγγὺς εἶναι τῇ γνώσει. *Ej.* Dio, pag. 50. Καὶ δῆτα τῶν ἀρετῶν ὄναιτο ἄν τις, τὸ ἀπηλλάχθαι τῆς ὑλικῆς προσπαθείας. Δεῖ δὲ καὶ ἀναγωγῆς. Οὐ γὰρ ἀποχρῆ μὴ κακὸν εἶναι, ἀλλὰ δὴ καὶ Θεὸν εἶναι. Καὶ ἔοικεν εἶναι τὸ μὲν, οἷα ἀπεστράφθαι τὸ σῶμα καὶ ὅσα τοῦ σώματος· τὸ δὲ ἐπεστράφθαι διὰ νοῦ πρὸς Θεόν.

(11) *Plotin.* Enn. IV. lib. III. c. 12. fol. XII. — *Synes.* de provident. lib. I. p. 98.

(12) *Plotin.* περὶ τοῦ πῶς δρᾷ ἡ οὐρανία διάθεσις, dans *Villoison* anecdot. græc. vol. II. pag. 228. Πρῶτον τοίνυν θετέον ζῷον ἓν τὸ πᾶν, πάντα τὰ ζῷα τὰ ἐντὸς αὐτοῦ περιέχον εἶναι, ψυχὴν μίαν ἔχον εἰς πάντα αὐτοῦ μέρη, καθόσον ἐστὶν ἕκαστον αὐτοῦ μέρος.

(13) *Synes.* de insomn. p. 131. Εἰ δὲ σημαίνει μὲν διὰ πάντων πάντα ἅτε ἀδελφέα ὄντα — σοφός ἐστιν ὁ εἰδὼς τὴν τῶν μερῶν τοῦ κόσμου συγγένειαν. — *Origen.* contra Cels. lib. VIII. c. 58. p. 785.

varié, et renferme une infinité de forces différentes [14].

Nous parvenons par des prières, et par l'abstinence de toute sensualité, à la contemplation de la lumière impérissable, et à la communication des démons qui nous apparaissent sous différentes formes. Cet effet a lieu sur-tout dans un état d'extase qui ne dépend pas de la volonté de l'homme, et qui ne s'opère que par la grâce des dieux supérieurs: aussi toute activité propre de l'ame se perd quand la divinité la trouve digne de cette théophanie miraculeuse [15]. Les corps que les démons prennent dans ces apparitions sont formés des vapeurs des basses régions de l'atmosphère, par lesquelles ils peuvent devenir visibles [16].

97. De nouveaux Platoniciens plus modernes se plurent à diviser la magie en genre commun et en genre supérieur; son plus haut degré s'appelait aussi *théocratie,* qui, suivant Damascius [17], consistait dans cette même réunion à la source de la lumière, dans cet éloignement de l'ame de toute distraction, et dans la vie contemplative. Un autre auteur [18] nommait *goétie,* cette partie secrète de l'art qui s'exerçait par le secours des mauvais démons qui existent dans les corps terrestres; la *magie,* cette partie qui a recours, non-seulement aux démons matériels, mais encore aux esprits supérieurs; et *pharmacie,* cette espèce dans laquelle

(14) *Plotin.* l. c. p. 131.

(15) *Jamblich.* de myster. Ægypt. sect. I. c. 10. 12. sect. II. c. 3. sect. III. c. 6. 7.

(16) *Porphyr.* apud *Euseb.* præpar. evangel. lib. IV. c. 23. p. 172. *Procl.* in Tim. lib. V. p. 321.

(17) *Phot.* cod. CCXLII. p. 1029.

(18) *Nicephor.* schol. in *Synes.* p. 365. 412.

on cherche à dompter les démons par des médicamens. Porphyre [19] nommait *théosophie* la magie dans laquelle on opère avec le secours de la divinité même; *théurgie*, celle qui se pratique au moyen des bons démons, et *goétie*, le genre où on consulte les mauvais démons. Plotin distinguait aussi, de cette manière, les démons d'un ordre supérieur, qu'il nommait δημιουργικοὺς, de ceux d'un ordre inférieur; les derniers se laissent diriger par des offrandes et des conjurations, tandis que les premiers sont fléchis par des prières et par la vie contemplative. C'est pour cela qu'il critiquait les Gnostiques, qui guérissaient les maladies par des conjurations, par la raison qu'ils les dérivaient des démons [20]. Les mauvais démons qui appartenaient à la famille de Pluton, pouvaient cependant être chassés par des conjurations, par toutes sortes de symboles, et par certaines paroles tirées de langues étrangères [21].

On attribuait à certains noms, sur-tout aux Chaldéens, aux Persiques, aux Phéniciens et aux Hébraïques, une vertu miraculeuse pour vaincre les démons. Par les noms *Sabaoth* et *Adonaï*, on ouvre le secret de la théosophie occulte qui conduit au sanctuaire [22]. Le langage de l'homme, disait-on, n'est pas de son invention, mais bien un don du Ciel; par conséquent il existe une vertu particulière combinée avec certains mots; et sur-tout les expressions des langues dont se servirent les inventeurs de la magie, les Chal-

(19) De abstin. lib. II. §. 40. p. 84. — *Euseb.* præp. evangel. lib. V. c. 10. p. 198.

(20) *Plotin.* Enn. II. lib. IX. c. 14. fol. CXXI. b.

(21) *Porphyr.* apud *Euseb.* præp. evang. lib. IV. c. 23. p. 174. — *Clem. Alex.* protrept. p. 39.

(22) *Origen.* contra Cels. lib. I. c. 24. p. 342.

déens, et d'autres, doivent agir avec plus d'efficacité; et si l'on voulait traduire *Abraham, Isaac* et *Jacob*, alors les démons, qui sont déjà accoutumés au son de ces mots dans la langue qui leur est propre [23], n'obéiraient pas. Précisément les mots qui ne signifient rien à notre intelligence sont, dit Jamblique [24], les plus efficaces, sur-tout les noms orientaux, parce que ce sont des langues sacrées, agréables aux Dieux, et les plus anciennes. Galien qui s'opposait de tout son pouvoir à ce dangereux écart d'imagination, assure cependant que de son temps une certaine classe de médecins n'admettait pour tous les médicamens que des noms babyloniens ou égyptiens, et qu'un nommé *André Chrysaris* fut le premier qui introduisit ce désordre dans la médecine [25].

Ce fut sans doute d'un long poëme arabique que se servit pour la guérison des maladies le magicien dont parle Lucien [26]. Plotin même, inventeur de la magie d'après la haute idée d'une harmonie générale, et d'après l'instruction de Platon dans son banquet, se sert aussi de certaines figures [σχηματισμοὶ], ainsi que de conjurations réelles pour réunir la médecine à la théosophie [27]. Il guérit Porphyre qui était dangereusement malade en Sicile au cap Lilybée, par le moyen de paroles miraculeuses [28]. Les démons même apprirent à ce dernier la façon et la manière de les faire sortir des corps malades [29]. Porphyre ainsi que les théosophes

(23) *Origen.* contra Cels. lib. V. c. 45. p. 612.
(24) De myster. Ægypt. lib. VII. c. 4. p. 153.
(25) De facult. simpl. medic. lib. VI. p. 68.
(26) Philopseud. p. 338.
(27) *Villoison*, anecd. græc. vol. II. p. 231. 234.
(28) *Eunap.* vit. sophist. p. 14. (ed. *Commelin.* 1596. 8.°)
(29) *Euseb.* præp. evang. lib. V. c. 11. p. 199.

modernes, attribuaient une emphase particulière aux mots chaldéens et hébraïques, et aux sons harmoniques une efficacité notable pour l'expulsion des démons [30]. Alexandre lui-même conseilla contre la peste une sentence divine écrite en langue barbare, et l'on trouvait cet oracle sur toutes les portes dans les grandes villes d'Italie [31]. Ce même fourbe mêlait dans ses discours publics beaucoup de mots hébraïques [32]. Son principal remède contre toutes les maladies consistait en grande partie en graisse de porc, qu'il prescrivait avec des formules mystérieuses [33]. Enfin on alla si loin que l'on regardait les enfans innocens comme les organes des démons, et que les paroles mal articulées qu'ils proféraient étaient considérées comme des moyens efficaces pour s'assurer de ces habitans de l'empire des esprits [34].

A cette époque on faisait aussi usage de l'application des mots Éphésiens que l'on avait trouvés sur une statue d'*Artémise*, à laquelle on attribuait avec raison une très-grande ancienneté*. Le penchant de la nation pour le merveilleux lui faisait chercher dans ces paroles des vertus particulières contre les démons, et elle s'en servait fréquemment contre toutes sortes de maladies [35].

(30) *Jamblich.* de myst. Ægypt. sect. III. c. 9. sect. VII. c. 4. 5. p. 153. — *Nicephor.* schol. in *Synes.* p. 361. 362.
(31) *Lucian.* pseudomant. p. 768.
(32) *Ib.* p. 756.
(33) *Ib.* p. 761.
(34) *Origen.* de princip. lib. III. c. 3. p. 144.
* *Clem. Alex.* strom. lib. I. p. 306. lib. V. p. 568. — *Athen.* deipnosoph. lib. XII. p. 519. — *Hesych.* lexic. tit. Εφεσ. γραμμ. col. 1544. 1545. Φασὶ δὲ τῶν πρώτων τὰ ὀνόματα τάδε· ἌΣΚΙ. ΚΑΤΆΣΚΙ. ἊΙΞ. ΤΕΤΡΆΞ. ΔΑΜΝΑΜΕΝΕΎΣ. ἌΙΣΙΟΝ. — Ταῦτα οὖν ἱερά ἐστι καὶ ἅγια.
(35) *Plutarch.* sympos. VII. qu, 5. p. 706.

L'usage

L'usage de faire coucher et de traiter les malades dans les temples d'Esculape continua en partie jusque au milieu du IVe siècle ; mais on sait à quelles intrigues les prêtres furent obligés d'avoir recours pour conserver leur considération lors de l'accroissement du christianisme [36].

98. Nous avons vu de quelle manière les Juifs d'Alexandrie et les philosophes païens favorisèrent le développement de la magie et de la théosophie orientale ; mais il faut encore chercher une cause particulière qui a produit un plus ample développement de la fausse philosophie orientale, et l'a fait dominer presque généralement dans les principes adoptés par l'Église chrétienne comme opinions religieuses.

Je m'avilirais moi-même si je parlais contre ma propre conviction et d'une manière légère, du divin fondateur de notre religion, de ses actions bienfaisantes et de son Évangile ; cependant le plus zélé et le plus sincère adorateur de Jésus-Christ, lorsqu'il connaît l'histoire du développement du christianisme, avouera avec regret que la croyance à la continuité du don des miracles et la réunion postérieure du culte chrétien à la philosophie païenne, ont donné lieu aux erreurs les plus pernicieuses, à la superstition la plus aveugle et à un bouleversement des opinions, qui porta la mort à la véritable science, et amena, sans qu'on pût l'empêcher, la nuit de la barbarie.

On crut généralement dans le Ier siècle que le pouvoir des apôtres de guérir les maladies, en posant

(36) *Liban.* epist. 618. 620. p. 297. ed. *Wolf.* — *Ej.* Orat. Ἄρτεμις, p. 225. t. I. ed. *Reiske.*

les mains ou en employant des onguens et des huiles sacrées[37], se communiquait toujours au plus ancien de la communauté; c'est pourquoi il est dit dans une lettre de S.-Jaques, que plusieurs auteurs, entr'autres Eusèbe, regardent comme apocryphe[38] : « Si quelqu'un » est malade, qu'il fasse venir les plus anciens de la » communauté et qu'ils fassent pour lui des prières et » des onctions avec de l'huile au nom du Seigneur, et » la prière de croyance guérira le malade et le Sei- » gneur le relèvera[39] ». Ces chrêmes étaient essentiellement nécessaires pour la communication des dons du Saint-Esprit et pour la cure des maladies[40]; même la résurrection des morts en posant les mains et en appliquant le chrême, était parmi les Chrétiens quelque chose de si ordinaire qu'on avait coutume de l'opposer aux Païens comme le plus fort argument[41]; mais lorsque les Grecs incrédules voulaient vérifier ce miracle, et voir en personne les ressuscités, alors plus d'un honnête évêque savait se tirer d'affaire par une tournure assez adroite[42]. L'image de Saint-Pierre avait

(37) Marc. VI, 13.
(38) Histor. eccles. lib. II. c. 23. p. 82.
(39) Jac. V, 14. 15.
(40) *Iren.* contra hæres. lib. II. c. 32. p. 166. ed. *Massuet.* — *Cyrill.* Hierosolym. cateches. mystag. 2. pag. 232. ed. *Prevot.* Τὸ ἐπορκιστὸν ἔλαιον, ἐπικλήσει Θεοῦ καὶ εὐχῇ, δύναμιν τηλικαύτην λαμβάνει, ὥστε — πάσας ἀοράτους τοῦ πονηροῦ ἐκδιώκειν τὰς δυνάμεις. — Constit. Apostol. lib. VIII. c. 29. p. 411. ed. *Cotel r.* — Αὐτὸς καὶ νῦν ἁγίασον διὰ Χριστοῦ τὸ ὕδωρ τοῦτο καὶ τὸ ἔλαιον, — καὶ δὸς δύναμιν ὑγιείας ἐμποιητικὴν, νόσων ἀπελαστικὴν, δαιμόνων φυγαδευτικήν.
(41) *Iren.* l. c. lib. II. c. 31. pag. 164. — Vid. *Pfanner* de charismatibus, seu donis antiquæ ecclesiæ, c. 5. p. 271. (Frcf. 1680. 12.)
(42) *Theophil.* ad Autolyc. lib. I. p. 368. (ed. Venet. 1747. f.°) Théophile dit : « Lorsque tu auras vu un ressuscité, il ne te sera

aussi la vertu de guérir les maladies les plus dangereuses [43]. Et combien de cures miraculeuses S.-Martin de Tours ne sut-il pas opérer [44] !

S.-Grégoire de Nazianze [45] assure que les martyrs et leurs reliques avaient dans le IIe siècle une efficacité particulière pour la guérison des maladies. On connaît assez les cures miraculeuses des martyrs S.-Cosme et S.-Damien ; ils délivrèrent entr'autres d'une maladie incurable l'empereur Justinien, qui par reconnaissance leur fit élever un temple où tous les malades abandonnés des médecins allaient en pélerinage pour obtenir la guérison, de la même manière que les malades dans le temple d'Esculape [46].

Les évêques chrétiens luttèrent souvent avec les magiciens païens à qui opérerait les cures les plus miraculeuses, pour attirer par cette pieuse supercherie plus de personnes à la religion. *Maruthas,* évêque de Mésopotamie, guérit par des prières et des vers, *Jezdegerd,* roi de Perse, d'une douleur de tête opiniâtre que les magiciens regardaient comme incurable [47]....

plus difficile de croire. Tu crois cependant qu'Esculape a été ressuscité ; mais lorsque je te montrerai aussi un ressuscité, tu n'y croiras pourtant pas. »

(43) *Cyrill.* catech. X. p. 92.

(44) *Sulpic. Sever.* vit. Martin. p. 170. ed. *Cleric.*

(45) Orat. III. p. 76. 77. Τῶν μαρτύρων αἱ μηγάλαι τιμαὶ, παρ' ὧν δαίμονες ἐλαύνονται καὶ νόσοι θεραπεύονται.

(46) *Procop.* de ædific. lib. I. c. 6. p. 17. (Opp. ed. *Maltreti.* (Paris. 1663. t. II. p. I. f.^o) Vid. c. 7. p. 19.

(47) *Socratis* hist. ecclesiast. lib. VII. c. 8. p. 353. (ed. *Reading.*) J'ai lu une semblable histoire du roi de Perse Cavades, qui, pour enlever un trésor enfoui et conjurer les démons, se servit d'abord des magiciens, ensuite de la goétie des Juifs, et enfin, eut recours aux Chrétiens orthodoxes, qui effectivement conjurèrent le diable et remportèrent la victoire. (*Theodor. Anagnost.* eclog. hist. ecclesiast. lib. II. c. 34. p. 579. ed. *Reading.*)

Dans les exhortations publiques, on recommandait particulièrement aux prières et à la charité chrétienne les épileptiques et les lépreux, parce qu'on regardait ces maladies comme produites immédiatement par les mauvais démons [48].

On employait aussi les exorcismes dans toutes les maladies que l'on regardait comme effrayantes et dangereuses [49]. On conjurait les démons au nom de Jésus et d'autres hommes dont les noms sont inscrits dans les livres sacrés [50]. Lucien entend probablement par *sophiste syrien* qui faisait sortir les démons du corps des malades, un exorciste chrétien [51]. D'après la constitution apostolique, ces exorcistes n'étaient d'aucun ordre religieux, car ce don était une grâce spéciale du Saint-Esprit [52].

Cependant les prières, l'éloignement de toute sensualité et l'approche de la divinité, étaient considérés comme les moyens les plus efficaces pour vaincre les démons et guérir les malades [53]. On regardait comme fonctions d'égale importance la conjuration des démons et la guérison des maladies [54], et quand la cure s'opérait quelquefois par des médicamens naturels, le Chrétien était néanmoins obligé d'y reconnaître l'effet immédiat de la Toute-puissance [55]. C'est ainsi que, parmi

(48) *Gregor. Nazianz.* orat. XVI. p. 242. s. — *Wyerus* de præstig. dæmonum, lib. V. c. 14. p. 494. (Basil. 1564. 8.°)

(49) *Tertull.* apologet. c. 23. p. 83. 84.

(50) *Origen.* contra Cels. lib. I. c. 6. p. 325. lib. VIII. c. 58. p. 786.

(51) Philopseud. p. 337.

(52) Constit. Apostol. lib. VIII. c. 26. p. 410.

(53) *Tertull.* apologet. c. 37. p. 116. — Ad Scapul. c. 2. p. 69. — *Augustin.* de civit. Dei, lib. XXII. c. 22. p. 518. — *Gregor. Naz.* orat. XIX. p. 304. f.

(54) *Tertull.* adv. Marcion. lib. II. c. 8. p. 418.

(55) *Tatian.* Assyr. contra græc. p. 277. (ed. Venet. 1747. f.°)

les Chrétiens, l'art de guérir tomba par degrés dans les prérogatives des moines, qui, suivant ces principes, étaient les plus capables de l'exercer, parce qu'ils menaient une vie contemplative [56], et qu'ils possédaient le mieux la mythologie chrétienne qu'ils avaient imaginée pour le service des tombeaux de leurs martyrs.

On ne peut méconnaître l'influence du christianisme sur la médecine, lorsque, d'après les idées répandues dans la bible, on regardait comme une punition de Dieu les affections graves corporelles, et qu'aucun médecin n'osait les traiter, de peur de contrarier la justice divine. Plinius Valérianus [57] et l'histoire de la lèpre [58] nous en fournissent des preuves.

99. La réunion de la doctrine du christianisme à la philosophie païenne, a porté le plus grand préjudice aux sciences et à la religion chrétienne, ainsi que Saint-Paul l'avait énergiquement annoncé [59]. On trouve les premières traces de cette réunion funeste dans la première communauté établie à Alexandrie, qui doit avoir été fondée par Marc l'évangéliste; et Eusèbe assure, avec assez de vraisemblance, que le christianisme ne fit à Alexandrie des progrès si rapides, que parce que les Esséniens qui séjournaient dans cette ville, trouvaient une grande conformité entre les principes des Chrétiens et les leurs [60].

(56) Vid. *Cassiodor.* instit. divin. liter. c. 31. p. 526. (ed. *Garet.* Venet. 1729. f.°)

(57) *Reinesius* var. lect. lib. II. c. 8. p. 181.

(58) *Hensler* vom abendlandischen Aussatz im Mittelalter, s. 215. f.

(59) Coloss. II, 8.

(60) *Euseb.* hist. eccles. lib. II. c. 16. p. 65. Τοσαύτη ἐν Ἀλεξανδρείᾳ πεπιστευκότων πληθὺς ἀνδρῶν τε καὶ γυναικῶν ἐκ πρώτης ἐπι-

Ce fut, sous l'empereur Adrien, que s'élevèrent les premiers faux docteurs proprement dits, successeurs du magicien Simon, tels que Saturnin, Basilide, Carpocrate, auxquels succédèrent bientôt Marcion, Manés et une suite d'autres [61]. Ceux-ci difformèrent la pure doctrine du Christ par les chimères absurdes des orientaux, par la nouvelle philosophie de Platon et de Pythagore, et la rendirent ainsi la risée des Païens [62]. Basilide sur-tout et Carpocrate introduisirent la doctrine des émanations et de la hiérarchie mystérieuse des puissances célestes, qu'ils nommaient *Éons.* Christ eut la puissance d'un Éon, c'est par-là qu'on explique ses miracles [63]. Comme Éon, Christ était une force de Dieu, comme homme il a montré la plus grande abstinence, et a évité, autant que possible, toutes sensualités, et c'est ainsi qu'il s'est rendu capable de combattre les démons, et d'exercer la haute science médicale magique. Par conséquent celui qui mène une vie telle que celle de Christ, pourra, à ce que prétend Carpocrate, opérer comme Christ des

βολῆς συνέστη, δι' ἀσκήσεως φιλοσοφωτάτης τε καὶ σφοδροτάτης, ὡς καὶ γραφῆς αὐτῶν ἀξιῶσαι τὰς διατριβὰς καὶ τὰς συνηλύσεις, τά τε συμπόσια καὶ πᾶσαν τὴν ἄλλην τοῦ βίου ἀγωγὴν τὸν Φίλωνα.

(61) *Euseb.* l. c. lib. IV. c. 16. 22. p. 147. 148. 183. — *Epiphan.* adv. hæres. lib. I. t. II. hær. 21. p. 58.

(62) On connaît la lettre de l'empereur Adrien à Servianus, (*Vopisc.* vit. Saturnin. in Script. hist. August. p. 245.) dans laquelle il expose le chaos des religions en Egypte : « Illi, qui Serapin colunt, » Christiani sunt, et devoti sunt Serapi, qui se Christi episcopos » dicunt. Nemo illic archisynagogus Judæorum, nemo Samarites, » nemo Christianorum presbyter, non mathematicus, non aliptes, » non aruspex. » Et Eusèbe raconte (vit. Constant. lib. IV. c. 61. p. 566.) que les disputes des orthodoxes avec les Ariens furent persiflées sur les théâtres païens.

(63) *Clem. Alexandr.* strom. lib. IV. p. 503.

cures miraculeuses et même obtenir un pouvoir sur les demiurges parmi les démons [64].

Basilide dit que les cieux proviennent des Éons comme émanations les plus éminentes du Pleroma ou de la source divine de lumière, et qu'ils sont au nombre de trois cent soixante-cinq, nombre exprimé par le mot mystérieux Ἀβρασὰξ ou Ἀβράξας, qui a des vertus miraculeuses [65]. Probablement les Gnostiques ou les partisans de Carpocrate et de Basilide ont emprunté ce mot tout puissant des Juifs d'Alexandrie, qui, suivant leur doctrine de la Trinité, l'ont composé de אַב, בֵּן et de רוּח [66].

C'est depuis ce temps qu'on voit des *abraxas gemmes*, talismans sur lesquels on trouve gravées des divinités égyptiennes avec des symboles zoroastrico-judaïques, et des inscriptions mystérieuses dont Montfaucon a formé une assez riche collection [67]. On trouve ordinairement sur ces pierres le mithras persique, soleil matériel que les Basilidiens regardaient comme la même chose que Jésus-Christ [68], avec une tête de lion ou de coq, et des jambes en serpent, portant l'inscription ΙΑΩ, ΑΒΡΑΣΑΞ, ΧΝΟΥΒΙΣ, ΦΡΗ, ou bien :

(64) *Iren.* contra hæres. lib. I. c. 5. p. 24. c. 19. p. 90. — *Clem. Alexandr.* l. c. lib. VII. p. 700. 715. — *Theodoret* hæret. fab. lib. I. c. 5. p. 293.

(65) *Tertullian.* de præscript. hæret. c. 46. p. 219. — *Theodoret.* l. c. c. 4. p. 291. — *Montfaucon*, antiqu. expliqu. tom. II. part. II. p. 355. s.

(66) Vid. *Löfflers* Versuch über den Platonismus der Kirchenväter p. 66. (Züllichau. 1792. 8.°)

(67) L. c. tab. CL-CLXXVII.

(68) Ceci s'éclaircit particulièrement par la formule d'abjuration à laquelle les Gnostiques furent assujettis, lorsqu'ils voulurent passer à l'Église orthodoxe. 'Αναθεματίζω τοὺς τὸν Χριστὸν λέγοντας εἶναι τὸν ἥλιον etc. (*Coteler.* ad Clement. recognit. lib. IV. p. 538.)

ΣΕΜΕΣ ΕΙΛΑΜΨΕ. Cela nous fait voir le mélange des fables égyptiennes, judaïques et persiques [69]. Beaucoup de pierres gemmes de cette espèce représentent aussi un *scarabée* que les Égyptiens regardaient comme le symbole du soleil [70].

On portait au cou ces pierres et beaucoup d'autres, comme des préservatifs magiques contre toutes sortes de maladies, et même dans des temps modernes on avait encore une grande confiance dans ces sortes d'amulettes [71].

On voit aussi sur plusieurs de ces gemmes une figure mystique, de la forme de la lettre N dont les quatres pointes seraient percées d'un trou rond assez gros, ou de la même lettre traversée perpendiculairement par une barre également percée aux deux extrémités. Cette figure, suivant le rapport des Juifs, a été trouvée dans le temple de Jérusalem et était regardée comme le symbole du nom de Dieu, nom qui ne devait pas être proféré [72].

Une autre figure composée de deux triangles équilatéraux entrelacés formait le diagramme des Gnostiques par lequel ils se vantaient d'opérer toutes sortes de cures miraculeuses [73].

(69) ΙΑΩ est positivement יהוה, et ΦΡΗ signifie le soleil en langue copte. (*Jablonsky* panth. t. I. p. 138.) ΣΕΜΕΣ est le שמש.

(70) *Euseb.* præpar. evang. lib. III. c. 4. p. 94.

(71) C'est pourquoi on trouve aussi des abraxas-gemmes, avec les inscriptions suivantes : ΤΑΣΣΟΝ ΤΗΝ ΜΗΤΡΑΝ ΤΗΣ ΔΕΙΝΑ ΕΙΣ ΤΟΝ ΙΔΙΟΝ ΤΟΠΟΝ Ο ΤΟΝ ΚΥΚΛΟΝ ΤΟΥ ΗΛΙΟΥ (*Montfaucon*, tab. CLXVIII.) ou ΠΑΥΣΑΤΕ ΜΟΙ ΤΟΝ ΠΟΝΟΝ ΤΗ ΦΕΡΟΥΣΗ.

(72) *Montfaucon*, tab. CLI. CLXVIII.

(73) *Ibid.* tab. CLX. Vid. *Origen.* contra Cels. lib. VI. c. 25. pag. 649.

En général les partisans de Basilide et de Carpocrate se servaient de paroles de la langue hébraïque souvent corrompues, soit pour inspirer du respect aux novices et aux profanes, soit pour guérir certaines maladies [74]. Plotin même a critiqué leur manie absurde de réunir au christianisme les fables orientales judaïques et païennes [75]. Un certain Aristocrite a écrit un livre sous le titre de *Théosophie*, dans lequel il cherche à prouver que le paganisme, le judaïsme, la magie orientale et le christianisme ne font qu'une seule religion [76].

Valentin, l'un des plus célèbres Gnostiques, divisa les Éons même en mâles et en femelles. Il donna au premier Éon femelle le nom de *Ennoïa* ou le Saint-Esprit. On recevait par l'imposition d'une main bénie la communication de cet Éon, et on devenait capable d'opérer la délivrance des possédés [77].

Une autre secte chrétienne, les Ophianiens, rétablit la vénération pour les serpens, et la supercherie pratiquée avec ces animaux. Elle répandit de nouveau l'ancienne chimère égyptio-phénicienne que le serpent est le symbole de l'Agathodemon, source de tous biens [78].

100. Il faut rendre témoignage à l'Église orthodoxe chrétienne d'avoir su se préserver de ces sortes d'absurdités magiques, et d'avoir souvent manifesté très-

(74) *Euseb.* hist. eccles. lib. IV. c. 11. p. 156. — *Theodoret.* hæret. fab. lib. I. c. 10. p. 301. 302.

(75) Enn. II. lib. IX. c. 14. f. CXXI. b.

(76) *Coteler.* ad Clement. recognit. lib. IV. p. 538.

(77) *Tertullian.* advers. Valentin. c. 8. p. 639. s.

(78) *Origen.* contra Cels. lib. VI. c. 28. p. 652. s. — *Iren.* contra hæres. lib. I. c. 30. p. 108. 109. Vid. *Montfaucon*, l. c. tab. CLVI.

hautement son aversion contre ces sorcelleries [79]. On connaît des édits très-sévères du premier empereur chrétien contre toute espèce de devinations [80]. Telle fut la raison qui, dès le temps de Lucien, fit craindre aux magiciens l'influence des Chrétiens, des Épicuriens et des Athées [81].

Cependant les premiers docteurs de l'Église chrétienne réunirent aussi la philosophie païenne à l'évangile, et non-seulement prétendirent trouver la doctrine de Platon dans le livre de Moïse, mais encore ils cherchèrent par l'introduction du platonisme dans la religion chrétienne à donner à celle-ci plus de dignité, et à lui procurer plus d'accès chez les Païens [82]. Cette idée malheureuse a été presqu'autant nuisible au christianisme que les erreurs des sectaires; car elle fit naître des subtilités dans les opinions de doctrine qui furent tout-à-fait contraires à l'esprit de la religion.

La doctrine des démons était si intimement entremêlée avec les dogmes de ce système religieux, perfectionné par les pères de l'Église, qu'il n'est pas étonnant que les auteurs chrétiens attribuent beaucoup de phénomènes de la nature à l'influence des démons. Ce sont les démons, dit un des plus savans pères [83],

(79) *Iren.* contra hæres. lib. II. c. 32. p. 166. — *Cyrill.* Hierosol. catech. 4. p. 38.

(80) Cod. Theodos. XVI. tit. III. *De pagan. sacrific.* l. 1. 2. 3.

(81) *Lucian.* pseudomant. p. 770. *Εἴ τις ἄθεος, ἢ Χριστιανὸς, ἢ Ἐπικούρειος ἥκει κατάσκοπος τῶν ὀργίων, φευγέτω. Οἱ δὲ πιστεύοντες τῷ Θεῷ, τελείσθωσαν τύχῃ τῇ ἀγαθῇ, εἶτ' εὐθὺς ἐν ἀρχῇ ἐξέλασις ἐγίγνετο, καὶ ὁ μὲν ἡγεῖτο λέγων, ἔξω Χριστιανούς.*

(82) *Justin. Mart.* ad Græc. cohort. p. 26. apolog. I. p. 80. s. — *Clem. Alex.* strom. lib. I. p. 278. 284. s.

(83) *Origen.* contra Cels. lib. VII. c. 31. p. 765.

qui produisent la famine, la stérilité, la corruption de l'air et les épidémies : ils voltigent entourés de brouillards dans la basse région de l'atmosphère, et sont attirés par le sang des victimes et l'encens que les Païens leur offrent comme à leurs divinités [84]. Sans cette odeur des sacrifices, les démons ne pourraient pas conserver leur influence [85]. Ils ont les sens les plus exquis ; ils sont capables de la plus grande activité et possèdent l'expérience la plus étendue. C'est pourquoi les pères de l'Église leur attribuent aussi bien les prédictions des oracles que les cures d'Esculape [86]. Il en est de même de toutes les maladies des Chrétiens : ils tourmentent sur-tout les nouveaux baptisés, et même les enfans innocens qui viennent de naître [87]. Les pères de l'Église regardèrent aussi les mauvais démons comme les auteurs des grandes cures des médecins païens qui furent souvent prises pour des miracles [88]. On considérait même comme une adresse de ces démons, la confiance qu'on accordait aux racines ou aux herbes employées comme médicamens [89].

Un passage remarquable d'un père plus moderne de l'Église, attribue aux démons la faculté de prédire la fin des maladies au moyen de ce qu'ils peuvent lire

(84) *Origen.* exhort. ad martyr. c. 45. pag. 303. — *August.* de civ. Dei, lib. VIII. c. 22. pag. 160. — *Gregor. Nazianz.* orat. VI. p. 127.

(85) *Origen.* contra Cels. lib. III. c. 28. pag. 465. — *Tertullian.* ad Scapul. c. 2. pag. 69. — *Augustin.* de agone Christ. c. 3. pag. 180.

(86) *Augustin.* de divinat. dæmon. c. 3. p. 371.

(87) *Ibid.* de civit. Dei, lib. XXII. c. 22. p. 518.

(88) *Minuç. Felic.* Octav. — Clement. recognit. lib. IV. p. 536. c. 26. p. 99. ed. *Cellar.*

(89) *Tatian.* Assyr. contra græc. p. 274.

dans l'intérieur de la nature. Comme esprits incorporels et subtils, ils connaissent les forces du corps humain bien mieux que ne l'apprend la science médicale ordinaire [90]. Dans un autre endroit, Anastase demande la cause de la multitude des lépreux et des infirmes que l'on trouve parmi les Chrétiens, et résout la question en disant : « Dieu permet, à raison du grand luxe » des Chrétiens, que les démons des maladies les possèdent [91]. » Ce père de l'Église nous fait connaître deux sortes de contagions : l'une produite par la colère de Dieu, l'autre par des exhalaisons délétères [92].

101. C'est ainsi que, pendant les trois premiers siècles après la naissance de Jésus-Christ, les Païens, les Juifs et les Chrétiens cultivèrent avec le plus grand zèle et dans toute leur étendue toutes sortes de superstitions et de magies, qui menacèrent la véritable science d'une chute totale. Cherchons actuellement quelles circonstances extérieures ont particulièrement favorisé la propagation de cette superstition systématique.

On doit attribuer à la perte de la liberté et à la forme despotique du gouvernement de l'État romain une des principales causes extérieures de cette dominance générale de la théosophie. On peut, avec beau-

(90) *Anastas.* quæst. XX. p. 238. (ed. *Gretser.*) Οἱ δαίμονες τοὺς θανάτους τῶν ἀνθρώπων, καὶ μᾶλλον ὡς διορατικώτεροι τῶν ὑλικῶν ἰδιαμάτων προσαγγέλλουσιν. Πνεύματα γὰρ λεπτὰ καὶ ἀσώματα ὑπάρχοντα διερευνῶσι καὶ ἐπίστανται ὑπὲρ πᾶσαν ἰατρικὴν ἐπιστήμην, ἀνθρώπων τὰς δυνάμεις καὶ ἐνεργείας, καὶ τοὺς πλεονασμοὺς καὶ τὰς ἐλλείψεις τῆς ζωτικῆς τοῦ σώματος διὰ τοῦ αἵματος ὑπάρξεως.
(91) Quæst. XCIV. pag. 512.
(92) Quæst. CXIV. p. 558.

coup de raison, appliquer à toutes les sciences ce qu'a dit si bien, et avec tant de vérité, Dion Cassius, de l'influence du despotisme sur la culture de l'histoire [93]. Dans un État qui n'est pas gouverné par des lois, mais par une volonté arbitraire, les talens ne peuvent se développer avec une libre activité. Toujours occupés à plaire, à briguer des postes éminens, et à se procurer des richesses, les sujets ne connaissent d'autre moyen, pour atteindre leur but, que de flatter les caprices de leur maître, et ce n'est point du tout une culture particulière de l'esprit, mais seulement la faveur qui décide sur la distribution des places importantes. C'est ainsi que l'esprit tombe dans l'abattement et l'inactivité ; au lieu de se livrer à de pénibles efforts pour se distinguer dans l'étude des sciences ou par un talent brillant, on emploie des détours plus aisés pour obtenir les bonnes grâces du souverain.

Tel est le tableau fidèle de l'état des sciences dans un pays gouverné despotiquement, tel que le fut Rome pendant le règne des empereurs. La tyrannie de Tibère tendait déjà au renversement des sciences: car, toute expression libre d'un orateur ou d'un auteur suffisait pour lui attirer la mort. Aussi la philosophie fut dès cet instant méprisée à Rome [94], et le fut encore bien davantage sous le cruel Néron, pendant le règne duquel la bassesse seule pouvait garantir du désespoir et d'une mort ignominieuse [95]. Il est vrai que Vespasien chercha à rétablir les sciences,

(93) *Dio Cass.* lib. LIII. c. 19. p. 714. 715.
(94) *Tacit.* annal. I. 74. — *Sueton.* vit. Tiber.
(95) *Tacit.* hist. IV. 5. annal. XVI. 34.

en accordant aux rhéteurs publics des appointemens payés par le fisc [96]; mais ce fut précisément une preuve de leur décadence, puisque ceux qui autrefois trouvaient dans leur état privé une existence assurée, avaient alors besoin des secours du gouvernement. Ce n'est qu'à une fantaisie momentanée du sanguinaire Domitien, que l'on doit attribuer l'envoi qu'il fit à Alexandrie d'écrivains pour copier tous les livres de la bibliothèque [97]. Au reste, il fit mettre à mort une quantité d'hommes, par le seul motif qu'ils portaient le titre de philosophes [98].

L'établissement de bibliothèques par l'ordre de Trajan fut également une faveur très-éphémère [99]; et lorsque Adrien distinguait les savans, et se mêlait à leurs disputes, il devait plutôt se sentir humilié qu'élevé par cette condescendance [100]. Seulement, sous Antoine-le-Pieux, Marc-Aurèle et Alexandre-Sévère, on vit les sciences se dégager de cette cruelle oppression; mais un tyran comme Caracalla devait de nouveau tout détruire; aussi il ordonna de brûler les livres d'Aristote et d'exterminer tous les Péripatéticiens [1]. C'est ainsi qu'au commencement du III.e siècle, tout germe de la haute culture des sciences parmi les Romains fut étouffé. Ils n'eurent plus d'auteurs de grands talens [2], parce que les arts vils de la magie obtinrent le suffrage unanime de la nation.

On trouve aussi dans la constitution despotique

(96) *Sueton.* vit. Vespas. c. 18.
(97) *Ib.* Domitian. c. 20.
(98) *Dio Cass.* lib. LXVII. §. 13. p. 1111.
(99) *Ib.* lib. LXVIII. §. 16. p. 1133.
(100) *Spartian.* vit. Hadrian. p. 7. 8. in Scrip. hist. august.
(1) *Dio Cass.* lib. LXXVII. §. 8. p. 1293.
(2) *Longin.* de sublim. c. 43. p. 229. ed. *Toll.*

de l'État romain le fondement de la manie des titres parmi les savans, et dont les médecins furent particulièrement infectés. La suite de cet ouvrage en fournira des preuves remarquables [3].

102. Le luxe des Romains poussé à un excès incroyable par la conquête de l'Orient, et l'énervation qui en fut nécessairement la suite, présentent une autre cause extérieure de la propagation générale de toute espèce d'écarts d'imagination. Les dépenses insensées des despotes romains et de leurs favoris exigeaient des sources auxiliaires extraordinaires, que la paresse et l'ignorance crurent obtenir par les arts théurgiques.

L'avare et vicieux Caligula, à qui l'on fit croire la possibilité de faire de l'or avec de l'orpiment, ordonna pour cela des essais qui furent infructueux [4]. Claude, son successeur, partisan zélé de la théurgie, fit élever à Rome un monument en l'honneur du magicien Simon [5]. Il trouva des sectateurs si aveugles de sa superstition, que, comme il soutenait la réalité de l'existence des Hippocentaures, on en apporta un enduit de miel d'Égypte à Rome, et on l'exposa à la vue du public [6]. Les cures opérées par Vespasien à Alexandrie sur les aveugles et les paralytiques sont très-célèbres; et, ce qui est remarquable, ce sont les suffrages des médecins de cette ville, qui ne rougirent

(3) Vid. *Tiedemanns* Gesch. der specul. Philosoph., tom. III. p. 214. 215.

(4) *Plin.* lib. XXXIII. c. 4. p. 619.

(5) *Justin. mart.* apolog. lib. I. p. 79. — *Theodoret.* hæret. fab. I. pag. 287.

(6) *Plin.* lib. VII. c. 3. p. 375. — Vid. *Bættigers* Erklärung der Vasen-Gemälde, t. I. chart. 3. p. 125. 126.

pas de faire connaître ainsi la bassesse de leurs sentimens superstitieux [7].

Adrien s'empressa d'établir à Rome le culte des dieux étrangers ; et l'on voit, par les ruines de sa maison de plaisance de Tivoli [8], la préférence qu'il accordait à ceux d'Égypte. Il fut attaqué d'une maladie qui lui aliéna tellement l'esprit, que ses médecins magiciens lui persuadèrent que l'oracle avait décidé qu'il ne pourrait guérir, que lorsqu'après une triple purification il aurait fait disparaître un maniaque. Il crut avoir obéi à l'oracle, en nommant, d'après son nom, Adrianopolis une ville de Thrace, appelée *Orestia*, du nom d'Oreste [9]. Il guérit un aveugle au moyen de l'attouchement, et, par cette action, il fut guéri lui-même d'une fièvre chaude [10]. Il a écrit un livre sur la théurgie et les arts *télestiques* [11]. La peste étant à Rome, il fit venir un certain Julien, fils d'un Chaldéen, qui eut le pouvoir de l'arrêter dans l'instant [12].

Antonin-le-Pieux même et Marc-Aurèle favorisèrent la superstition de toutes manières. Au temps d'Antonin, on faisait, sur le forum romain, des discours publics, qui tendaient à inspirer au peuple de la vénération pour les magiciens, et à faire considérer leur vie contemplative comme le bien le plus précieux à l'homme [13]. Dans chaque occasion impor-

(7) *Tacit.* hist. IV. 81. — *Sueton.* vit. Vespas. c. 7. — Vid. *Heumann* et *Müller* de miraculis Vespasiani. (Jen. 1707. 4.°)

(8) *Stollbergs* Reisen. t. II. p. 161.

(9) *Æl. Lamprid.* vit. Hadrian. p. 103. in Script. hist. august.

(10) *Æl. Spartian.* vit. Hadrian. p. 12.

(11) *Suid.* vol. II. p. 123. voc. Ἰουλιανός.

(12) *Ibid.* et *Anastas.* quæst. XX. p. 242.

(13) *Philostr.* vit. sophist. lib. II. c. 10. p. 590.

tante,

tante, Antonin prenait conseil des Chaldéens [14]. Et lors de la guerre des Marcomans, une terreur panique s'étant emparée du peuple romain, l'empereur fit un appel aux prêtres de tous les dieux étrangers pour les réconcilier [15]. On disait publiquement, lorsque Héliogabale voulut recommencer cette guerre, que Marc-Antonin avait fait conjurer cette nation au moyen des magiciens chaldéens, pour qu'elle restât l'amie des Romains [16]. Marc-Aurèle même, dans ses observations sur lui-même, remercie les Dieux de lui avoir fait, dans des songes, connaître les médicamens par lesquels il pouvait se guérir de l'hémoptysie et de l'étourdissement [17].

Alexandre-Sévère était aussi superstitieux que ses prédécesseurs ; il est vrai qu'il défendit, pendant son séjour en Égypte, tous les livres qui traitaient des choses secrètes [18], et punit tous ceux qui demandaient des conseils aux Chaldéens [19]; cependant il eut à sa solde des magiciens, ou diseurs de bonne aventure, et des astrologues [20]. Il avait placé, dans sa chapelle privée, à côté du Christ, Apollonius de Tyane, Abraham et Orphée [21], et il était tellement adonné à l'astrologie, qu'Alexandre d'Aphrodisée

(14) *Jul. Capitol.* vit. Antonin. p. 30. in Ser. H. A.

(15) *Ibid.* pag. 28.

(16) *Æl. Lamprid.* vit. Heliogab. p. 104.

(17) *Marc. Aurel.* εἰς ἑαυτόν, lib. I. §. 17.

(18) *Dio Cass.* lib. LXXV. §. 13. p. 1266. Τά τε βιβλία πάντα, τὰ ἀπόῤῥητόν τι ἔχοντα, ὅσα καὶ εὑρεῖν ἠδυνήθη, ἐκ πάντων, ὡς εἰπεῖν, τῶν ἀδύτων ἀνεῖλε.

(19) *Æl. Spartian.* vit. Sever. p. 65. 69.

(20) *Æl. Lamprid.* vit. Sever. p. 136.

(21) *Ib.* p. 131.

écrivit son ouvrage sur la destinée, pour lui prouver la nullité de cette science[22].

Les Platoniciens s'étant, dans la suite, réunis aux magiciens orientaux, et Plotin opérant à Rome des cures miraculeuses à l'aide des démons, lui et sa secte, s'acquirent une si grande réputation, que l'empereur Gallien voulait lui faire bâtir en Campanie une ville, qu'il aurait gouvernée d'après sa nouvelle théosophie platonique, et à laquelle on donnait d'avance le nom de *Platonopolis*, mais il en fut détourné par les avis plus sages de son conseil[23].

Enfin, Dioclétien porta, on ne sait dans quelle intention, un coup mortel à la fausse philosophie orientale, en défendant par un édit la pratique de l'astrologie, et en ne permettant aux magiciens que l'exercice des arts qui n'étaient pas nuisibles[24]. Il est seulement à regretter que ce moyen n'ait contribué en rien au rétablissement de la médecine, parce qu'il était trop facile aux magiciens de persuader que l'exercice de leur art n'était d'aucun danger. Au surplus, la lettre de la loi était pour eux... « Par la » superstition, dit Plutarque, on éloigne le médecin » du malade[25]. » Et l'on pourrait ajouter que la superstition, sous quelque forme qu'elle paraisse, est le tombeau de la science médicale.

103. Cette loi de Dioclétien rappelle aussi son ordre de livrer aux flammes tous les livres égyptiens

(22) *Pic. Mirandol.* in *Fabric.* bibl. græc. vol. V. p. 62.

(23) *Porphyr.* vit. Plotin. c. 12. p. 113.

(24) Cod. Justin. IX. tit. XVIII. *De malefic. et mathem.* l. 2. 4. — Digest. X. tit. 2. *Famil. ercisc.* l. 4. « Tantumdem debebit facere judex et in libris improbatæ lectionis (magicis forsan et his similibus) qui protinus corrumpendi sunt. »

(25) *Plutarch.* de superstit. p. 168.

qui traitaient de la *chimie de l'or et de l'argent*[26]. Cette loi parut à la fin du III.ᵉ siècle : ainsi, bien avant cette époque, on cultivait l'alchimie en Égypte. Ce que nous avons dit plus haut (page 175), concernant les essais de Caligula, vient à l'appui de cette assertion.

Dans un auteur romain plus moderne, on trouve déjà une application du mot *alchimie* à l'astrologie[27].

La source de ces extravagances ne peut être cherchée que dans l'esprit du siècle. Le luxe démesuré ne pouvait plus être satisfait par la quantité ordinaire d'argent ; le peuple trop paresseux pour employer des moyens honnêtes, espérait tirer de la magie et de la communication avec les esprits des ressources pour fournir à ses besoins ; et pour arriver à ce but, il ne fallait qu'une vie contemplative, une abstinence des plaisirs charnels et l'éloignement de la société. L'Égypte possédait dans l'antiquité, des monumens si précieux sous le rapport des richesses et des arts, qu'il dut nécessairement venir dans l'esprit de ces hommes corrompus que les anciens étaient en possession du secret de faire de l'or. Bientôt en effet on vit des fourbes qui vendaient de vieux manuscrits revêtus de noms célèbres de l'antiquité, et dans lesquels ils enseignaient les opérations mystiques par lesquelles on pouvait parvenir à la possession de la pierre philosophale[28].

(26) *Jo. Antiochen. in Constantin.* Porphyrogenn. collectan. p. 834. (ed. *Valles.*) — *Suid.* vol. I. p. 595. voc. Διοκλητ. et vol. III. p. 669. voc. Χημεία.

(27) *Jul. Firmic. Matern.* astronom. lib. III. c. 15. p. 81. (ed. *Pruckner.* Basil. 1533. f.°) « Et si fuerit hæc domus ☿, dabit astronomiam — si ♃, divinum cultum et scientiam in lege, si ♄, scientiam alchimiæ, si ☉, providentiam in quadrupedibus, &c. »

(28) Vid. *Æne. Gaz.* p. 67. (ed. *Barth.*) Ἐπεὶ καὶ παρ' ἡμῖν οἱ, περὶ τὴν ὕλην σοφοὶ ἄργυρον καὶ κασσίτερον παραλαβόντες καὶ τὸ

L'un d'eux composa, sous le nom de Démocrite, un ouvrage portant le titre de φυσικὰ καὶ μυστικὰ : cet écrit a reparu dans des temps modernes, et a été regardé comme authentique[29]. Le sophiste chrétien Synésius lui-même ne s'aperçut point de cette fourberie dans les prétendues prescriptions de Démocrite pour la véritable teinture : il chercha de tout son pouvoir à déchiffrer les énigmes mystiques de ce Démocrite[30]. Une lettre de Synésius nous apprend aussi que l'on s'occuppait déjà, à cette époque, de la fixation du mercure [σελήνη], et qu'on employait la magnésie et l'arsenic pour ce grand procédé (qu'on nommait πρᾶξις). On trouve encore aujourd'hui, dans le fameux *Codex* de Gotha, un ouvrage de ce même Synésius, contenant de pareilles idées, que Léon Allatius a voulu publier, et que Reinesius a décrit[31].

104. Dans le même temps on attribua à Hermès, une quantité d'écrits composés par des moines d'Alexandrie et des ermites sophistes, et qui, comme la *Tabula Smaragdina*, indiquaient par des allégories et des figures mystiques et symboliques, le moyen d'arri-

εἶδος ἀφανίσαντες, ἐπὶ τὸ σεμνότερον μεταβαλόντες τὴν ὕλην χρυσὸν κάλλιστον ἐποίησαν.

(29) *Democriti* φυσικὰ καὶ μυστικὰ, cum *Synesii*, *Pelagii*, *Stephani* notis (ed. *Pizimentii*. Patav. 1573. 8.°) — Le roi de Perse Sapor, (J. 320.) y est nommé.

(30) *Synesii* epist. ad *Dioscorum*, apud *Fabric.* bibl. græc. t. VIII. p. 232.

(31) *Borrich.* de ortu et progressu Chemiæ, p. 97. (Hafn. 1668. 4.°) *Fabric.* lib. VI. p. 750. On peut présumer que ce sophiste est effectivement auteur de l'écrit dont nous venons de parler, d'après un passage semblable de sa lettre à Herculien (ep. 142. p. 279), dans laquelle il parle des secrets de l'art qu'il n'est pas permis de communiquer. Vid. *Morhof* polyhist. liter. lib. I. c. 8. p. 114.

ver à la découverte de la pierre philosophale[32]. Jamais tête exaltée n'a publié de plus grandes absurdités que celles de ce faux Hermès dans le *Cyranides*. Il faut que ce livre ait déjà existé au IVe siècle, car il est cité par Olympiodore[33]. Il contient, dans un ordre alphabétique, une espèce de matière médicale mystique, dans laquelle on exprime par chaque lettre un médicament végétal et animal employé dans certains cas; on y indique plusieurs préparations théosophiques, et des règles de précaution, souvent si absurdes qu'on est tenté de regarder l'auteur comme un véritable fou[34]. On a fait passer ce livre pour une production arabe, parce qu'on dérivait son titre du mot قرآن . Cependant l'auteur explique dans son *Codex* le mot κυρανίδες de manière à faire entendre qu'il regarde ce traité comme un de ses principaux ouvrages[35].

On colportait encore un grand nombre d'écrits d'un certain *Osthanès*, dans lesquels on enseignait l'exor-

(32) *Fabric.* bibl. græc. t. I. p. 67. (ed. *Harles.*) H. *Conring.* de hermetica Ægypt. vetere et Paracelsicorum nova medicina, c. 3. p. 14. (Helmst. 1648. 4.°) *Borrich.* Hermetis, Ægyptiorum et Chemicorum sapientia, ab H. *Conringii* animadv. vindicata, c. 3. p. 46. s. (Hafn. 1674. 4.°) *Manget*, biblioth. chym. curios. t. II. p. 380. (Genev. 1702. f.°)

(33) *Scaliger.* not. ad. *Euseb.* chronic. p. 243. — *Reines.* var. lect. lib. II. c. 5. p. 155.

(34) Liber physico-medicus *Kiranidum Kirani*, i. e. Regis Persarum, vere aureus gemmeusque, &c. Le titre de l'édition que j'ai devant moi est Æra C. CIC. IƆCXXXVIII.

(35) *Iriarte* regiæ biblioth. Matrit. codices græci mss. pag. 432. Κυρανίδες εἴρηνται, διὰ τὸ τῶν ἄλλων μου γραφῶν βίβλων βασιλίδας ταύτας εἶναι. — *Reines.* var. lect. lib. III. c. 15. p. 563. s. On raconte (*Iriarte*, l. c.) qu'un certain *Harpocration* a trouvé en Syrie des colonnes de fer sur lesquelles étaient gravées les formules contenues dans ce livre.

cisme, et une quantité de moyens superstitieux contre les maladies [36].

105. Dans l'histoire de cette *matéotechnie*, on voit toujours dominer les principes de l'école d'Alexandrie. La sympathie de l'univers conduisit les théosophes à comparer les métaux avec les planètes; de là sont venus les noms et les signes des métaux [37]. On se servait de diverses énigmes et de mots barbares pour voiler le grand secret [38]. L'abstraction de tous les objets sensibles, la pureté du cœur et la réunion à la divinité, étaient regardées comme nécessaires pour arriver au grand but [39]. Tantôt c'étaient les *Eons*, tantôt les anges *Égregori*, avant le déluge, qui avaient appris à l'homme la transmutation des métaux [40]. Zosime et Héliodore avaient une considération particulière pour les ascètes chrétiens; on ne pouvait obtenir la teinture sans la grâce du père éternel des Éons [41]. Un misérable philosophe d'Alexandrie, Pappus, recommandait à ces artistes discrets une prière particulière à la divinité, dans laquelle il fallait prononcer d'une seule haleine, et le tétractys pythagoricien, et le Dieu des

(36) *Plin.* lib. XXVIII. c. 6. p. 456. — *Tatian.* Assyr. p. 273. — *Minuc. Fel.* c. 26. p. 99. — *Alex. Trall.* lib. I. p. 83. On le fait passer pour maître de Démocrite, et on lui attribue la βιβλία βαφικὰ. (*Morhof.* l. c. p. 111.)

(37) *Procl.* in Tim. lib. I. p. 14.

(38) *Borrich.* de ortu et progr. chymiæ, p. 100. — *Leibnitz* in Miscell. Berolin. lib. I. p. 19. — *Fabric.* t. VI. p. 696. — *Manget*, biblot. chym. p. 490.

(39) *Manget*, l. c. p. 448. — Carmen ad calc. lexici chemic. ed. *Bernard.* (LB. 1745. 8.°)

(40) *Scaliger*, l. c.

(41) *Photius* in cod. CLXX. p. 382. — *Conring.* de hermet. medicin. c. 3. p. 22.

Hébreux qui plane sur les chérubins [42]. On finit par ce seul trait le tableau de cette absurde et fausse sagesse.... Cependant cette matéotechnie affectait alors le nom de *philosophie* [43], et ses sectateurs s'appellaient *poëtes* [44]. Les plus célèbres de ce temps étaient Osthanès, Hermès, Démocrite, Héliodore [45], Olympiodore [46], Zosime [47], Agathodémon et Étienne d'Athènes [48]. Mais livrons-les à l'oubli et au mépris qu'ils méritent !

CHAPITRE IX.

Police médicale, d'après le droit romain.

106. On ne peut livrer au hasard l'exercice de la médecine dans aucun État policé. Les médecins doivent être subordonnés à la surveillance immédiate de l'autorité. Quelques-uns doivent être salariés par l'État, pour que leurs devoirs les attachent plus étroitement au gouvernement, et ceux-ci doivent être les chefs de tous les autres, soit pour examiner leurs talens et reconnaître leur capacité, soit pour leur donner les permissions d'exercer la médecine. Cette police était, à une certaine époque, d'autant plus nécessaire dans les

(42) *Fabric.* l. c. p. 766.

(43) Observ. select. hallens. p. III. obs. 22. s.

(44) *Phot.* cod. LXXX. p. 178. — *Reines.* var. lect. lib. II. c. 5. pag. 155.

(45) Ce n'est pas celui qui est l'auteur de l'*Æthiopica.* (*Morhof.* polyhist. lib. I. p. 110.) *Ennœa* ou le Saint-Esprit lui avait révélé la teinture. (*Fabric.* t. VI. p. 790.)

(46) *Phot.* l. c. *Fabric.* l. c. p. 764.

(47) De Panopolis. (*Phot.* cod. CLXX. p. 382.)

(48) Il a aussi commenté le *Pseudo-Democritus* περὶ χρυσοποιΐας. (*Nessel.* bibl. Vindob. p. III. p. 14.)

principales villes de l'empire romain, que le nombre des médecins s'était accru avec le luxe, et que les méthodistes abrégeaient beaucoup les études de leurs élèves.

C'est pourquoi on trouve que, déjà dans les premiers temps, l'autorité distinguait à Rome et dans les principales villes de l'empire, des médecins d'un mérite reconnu, auxquels on donnait le titre d'*archiatre*. Ils avaient la surveillance sur les autres médecins, et ils étaient salariés et jouissaient de prérogatives particulières. Le premier archiatre dont l'histoire fait mention est Andromaque l'aîné, contemporain de Néron. Long-temps on a disputé sur l'acception du mot *archiatre*, pour savoir s'il signifie *médecin particulier*, ou bien *chef des médecins* [49]. Ces deux acceptions peuvent, ce me semble, s'accorder, puisqu'on admet que le premier médecin d'une ville [*ἄρχων τῶν ἰατρῶν*] portait le titre de *médecin du magistrat* [*ἰατρὸς τοῦ ἄρχοντος*]. Les principaux d'entr'eux, au temps de Constantin, étaient les *archiatres du palais*, toujours mis au nombre des premiers serviteurs de la cour. Quelquefois ils recevaient des *comitiva primi ordinis*, et l'empereur les distinguait par le titre de *præsul spectabilis* [50]. Dans la fameuse formule conservée par Cassiodore et savamment expliquée par Meibom, on rappelle avec beau-

(49) *Mercurial.* var. lect. lib. IV. c. 1. p. 98. s. — *Cagnati* var. observ. lib. II. c. 14. pag. 145. — *Meibom.* comment. in *Cassiodor.* formul. archiatr. p. 18. s. (Helmst. 1668. 4.°) — *Ackermann* in *Pyl's* Repertorium für die öffentl. und gerichtl. AW. t. II. ch. II. p. 167. f. (C'est peut-être le meilleur ouvrage qui ait été écrit sur cette matière.)

(50) *Meibom.* l. c. p. 39. — Pour l'explication de la grande quantité de dignités et de titres que les médecins reçurent depuis l'introduction du christianisme, on peut consulter le passage classique dans Gibbon. (Decline and fall of the roman emp. t. III. p. 22-25.)

coup de pompe à ces médecins l'importance de leurs fonctions, on les invite à lire avec assiduité les auteurs anciens, et on prend des précautions pour prévenir toutes disputes qui pourraient survenir entre eux. Lorsqu'après un certain nombre d'années de service, on leur accordait les *comitiva primi* vel *secundi ordinis*, ou un grade plus élevé, ils étaient exempts de toute contribution publique, de toute fonction pénible, et sur-tout du logement de troupes ; aucune municipalité ou autorité judiciaire n'avait droit de les citer devant elle [51]. Lorsqu'on les chargeait d'une fonction quelconque et qu'ils voulaient bien l'accepter, alors ils étaient affranchis de la rétribution que d'autres étaient obligés de payer pour l'exercer. C'était-là le *beneficium adlectionis*, bénéfice qui s'étendait même jusqu'à leurs héritiers les plus proches [52], et auquel était encore attaché le titre de *spectabilitas* et *perfectissimus vir* [53]. Enfin au V.e siècle on mit chaque *archiater palatinus* au rang des *vicarii* et *duces*, de sorte que l'ordre des rangs n'avait lieu que d'après l'ancienneté [54]. C'est par là que les archiatres s'approchaient des princes, et vivaient souvent avec les empereurs dans une grande intimité, comme cela est prouvé par l'exemple de *Cœsarius*, que les empereurs Valens et Valentinien mettaient au nombre de leurs amis [55].

(51) Cod. Justin. lib. X. tit. LII. *De professor. et medic.* l. 11. — Un certain *Arcadius*, à peu près le premier *comes archiatrorum*, est cité dans Himérius (orat. XXXIII. p. 870. ed. *Wernsdorf.*)

(52) Cod. Theodos. lib. XIII. tit. III. *De medic. et professor.* l. 12.

(53) *Symmach.* epist. lib. VII. ep. 94. p. 291. (ed. *Parei.* Frcf. 1642. 8.°) — *Cassiodor.* variar. lib. II. c. 28. p. 31. 32.)

(54) Cod. Theodos. lib. VI. tit. XVI. *De comit. et archiatr. sacr. palat.* l. unic.

(55) *Gregor. Naz.* orat. X. p. 165.

107. Un second ordre de médecins nommés *archiatri populares* étaient les inspecteurs de salubrité et médecins de l'État des temps modernes, dont le nombre était fixé dans toutes les villes principales. Rome avait autant de ces archiatres que de quartiers ou arrondissemens, sans compter les médecins particuliers qui étaient attachés au xyste, lieu destiné aux gymnases publics, et ceux des Vestales [56]. Antonin-le-Pieux fixa le nombre des médecins d'État à dix dans les villes de premier ordre, à sept dans celles du second ordre, et à cinq dans les petites villes; s'il y en avait davantage, ils ne pouvaient jouir des privilèges des médecins d'État [57]. Ces *archiatri populares*, dont un certain nombre existait dans chaque cité de l'empire romain, formèrent entre eux un collége ou ordre, dont les élections ne dépendaient point du gouverneur des provinces, mais des citoyens et officiers municipaux, afin que chacun pût être sûr que sa vie et sa santé étaient confiées à des hommes honnêtes et intègres [58]. La municipalité proposait le médecin d'État; le *collegium archiatrorum* s'assurait de sa capacité, et le recevait lorsqu'il y avait une place vacante; de manière qu'il était admis à la dernière place, et que les autres s'avançaient. Cette élection, qui se faisait à Rome à la pluralité des voix, exigeait au moins sept membres de l'ordre des archiatres pour qu'elle fût valable [59]. Les empereurs Valens et Valentinien déclarèrent formellement que dans ces élec-

(56) Cod. Theodos. lib. XIII. tit. III. *De medic. et professor.* l. 8.
(57) Digest. lib. XXVII. tit. I. *De excusation.* l. 6. §. 1.
(58) Digest. lib. L. tit. IX. *De decret. ab ordine faciend.* l. 1.
(59) Cod. Justin. lib. X. tit. LII. *De professor. et medic.* l. 10. — Cod. Theodos. lib. XIII. tit. III. *De medic. et professor.* l. 9.

tions on ne devait avoir aucun égard à la faveur ni à la protection des grands, mais que les connaissances et les talens devaient seuls servir de recommandation aux candidats. Les *archiatri palatini* étaient confirmés par l'empereur; mais cette formalité n'était pas nécessaire pour les *populares* [60]; Des *archiatri palatini* cherchaient souvent à obtenir la charge d'*archiater popularis*, peut-être parce qu'elle était plus lucrative, quoique moins honorable que la dignité de médecin du magistrat, et faisaient valoir leur titre pour l'obtention de la première place dans l'*ordo archiatrorum popularium;* mais la loi de l'élection était invariable [61]. Une obligation des archiatres était d'instruire un certain nombre d'élèves qui annonçaient des dispositions; ainsi chaque collége était un séminaire de médecine [62].

108. Tous les médecins quelconques étaient soumis aux lois de cet ordre des archiatres [63]. Ils étaient obligés de leur rendre un compte exact de leurs cures; on punissait sévèrement les fautes commises par l'ignorance, sans qu'ils fussent pourtant responsables de la mort des malades [64]. La municipalité avait droit, après avoir recueilli les avis des plus célèbres du collége, de prononcer leur destitution [65].

Quant aux médecins d'État, ils étaient, comme les autres artistes privilégiés, exempts d'exercer par eux-

(60) Cod. Theodos. lib. XIII. tit. III. *De medic. et professor.* l. 8.
(61) *Symmach.* lib. X. ep. 47. p. 422.
(62) Cod. Justin. l. c. l. *6.*
(63) *Galen.* de theriac. ad Pison. p. 456.
(64) Digest. lib. I. tit. XVIII. *De offic. præsed.* l. *6.* §. 7.
(65) Digest. lib. L. tit. IV. *De munerib. et honor.* l. 11. — lib. XXVII. tit. I. *De excusat.* l. *6.* §. *6.*

mêmes les emplois pénibles ou désagréables[66]; et on ne pouvait les obliger à accepter la charge de tuteur ou de curateur lorsqu'ils exerçaient leur art dans leur patrie[67]. Ils étaient aussi exempts de fournir des logemens ; faveur déjà accordée par Adrien et Vespasien[68]. Dioclétien défendit aux décurions d'accorder cette exemption à aucun autre qu'aux médecins et aux professeurs[69]. Les médecins pouvaient encore demander l'*auxilium restitutionis*[70]. Leur famille et toutes leurs possessions participaient à ces immunités[71].

On ne pouvait citer en justice, ni faire incarcérer aucun médecin d'État; s'ils étaient offensés, les juges avaient le droit de condamner l'accusé à une punition arbitraire, qui ordinairement consistait dans une forte somme d'argent[72]. Lorsqu'ils avaient une affaire judiciaire, on ne suivait point les formes ordinaires; les juges instruisaient eux-mêmes le procès: ce droit était

(66) Cod. Justin. lib. X. tit. LXIV. *De excusat. artific.* l. unic. — tit. LII. *De professor. et medic.* l. 1. — *Julian.* opp. p. 398. ed. *Spanhem.* Καὶ γὰρ κατὰ τὸν τοῦ δικαίου λογισμὸν, συνῳδὰ τοῖς ἄνωθεν βασιλεῦσι θεσπίζοντες, ἡμετέρᾳ φιλανθρωπίᾳ κελεύομεν τῶν βουλευτικῶν λειτουργημάτων ἀνενοχλήτους ὑμᾶς τοὺς λοιποὺς χρόνους διάγειν.

(67) Instit. lib. I. tit. XXV. *De excusat. tutor.* §. 15. Digest. lib. XXVII. tit. I. *De excusat.* l. 6. §. 1. 9. Ἔτι κἀκεῖνο εἰδέναι χρὴ, ὅτι ὁ ἐν τῇ ἰδίᾳ πατρίδι διδάσκων ἢ θεραπεύων τὴν ἀλειτουργησίαν ταύτην ἔχει.

(68) Digest. lib. L. tit. IV. *De munerib. et honor.* l. 18. §. 30.

(69) Cod. Justin. lib. X. tit. XLVI. *De decret. decurion.* — tit. LII. *De professor. ed medic.* l. 5.

(70) Digest. lib. IV. tit. VI. l. 33. §. 2.

(71) Cod. Justin. lib. X. tit. LII. *De professor. et medic.* l. 6. — Cod. Theodos. lib. XIII. tit. III. *De medic. et professor.* l. 2. 3. 10.

(72) Cod. Justin. lib. X. tit. LII. *De professor. et medic.* l. 6. — Cod. Theodos. lib. XIII. tit. III. *De medic. et professor.* l. 1.

commun aux médecins et aux professeurs [73]. Dans les cas les plus pressans, les médecins ni leurs fils ne pouvaient être enrôlés comme soldats, parce que leur emploi était regardé comme plus utile [74]. Ils ne payaient sur leurs biens fonciers aucune contribution en argent, en blé ou en chevaux pendant la guerre [75].

109. Pour ce qui concerne leurs appointemens, les décurions ne pouvaient de leur propre chef payer de la caisse de l'État personne autre que les médecins et les professeurs [76]. Encore au temps d'Athalaric, ils recevaient exactement, tous les six mois, et sans aucune retenue [77], un salaire, que l'on augmentait même lorsqu'ils établissaient des écoles, ou tenaient fréquemment des cours publics; ce salaire consistait ordinairement en argent, mais souvent aussi en denrées [78]. L'État leur accordait ces appointemens en partie pour qu'ils pussent traiter les indigens et leur fournir les médicamens *gratis*, et pour qu'ils n'attendissent pas après les honoraires que les malades riches

(73) Digest. lib. L. tit. XIII. *De extraordin. cognit.* l. 1. — Vid. *Gothofred.* ad Digest. lib. IV. tit. II. *Quod metus caussa.* l. 23.

(74) Digest. lib. XXVII. tit. I. *De excusat.* l. 6. §. 8. — Cod. Theodos. l. c. l. 3. 10. — *Libanii* epistol. p. 353. (ed. *Wolf.* Amst. 1738. f.°) Vid. Etiam p. 635. Ὁ *νόμος τοὺς ἰατροὺς μίαν ἀπαιτεῖ λειτουργίαν, τὴν ἀπὸ τῆς τέχνης κ. τ. λ.*

(75) *Liban.* epist. ad Andronic. 225. p. 231. — Cod. Theodos. l. c. l. 16.

(76) Cod. Justin. lib. X. tit. XXXVI. *De præbend. salar.* l. unic. — Digest. lib. L. tit. IX. *De decret. ab ordine faciend.* l. 4.

(77) *Cassiodor.* variar. lib. IX. c. 21. p. 142.

(78) Cod. Justin. lib. X. tit. LII. *De professor. et medic.* l. 6. 9. — Cod. Theodos. l. c. l. 1.

pouvaient leur payer [79]. Les médecins praticiens, subordonnés à ces médecins d'État, étaient obligés de vivre de leurs honoraires, et avaient le droit de les exiger aussitôt leur sortie du collége [80]. Les médecins des armées, salariés de la même manière, devaient donner gratuitement leurs soins aux soldats [81]. Lorsque des malades riches promettaient des récompenses à un médecin, celui-ci ne pouvait exiger après la cure que ce qui lui avait été promis dans la convalescence : toute promesse faite par frayeur de la part du malade dans le temps du danger, devenait nulle en justice [82].

110. A cette classe de médecins privilégiés appartenaient aussi les sages-femmes, les dentistes, et tous les chirurgiens, auxquels on accordait le bénéfice du droit d'*extraordinaria cognitio;* mais aucun magicien, aucun exorciste chrétien ne fut compris dans ce nombre pendant le règne des empereurs païens [83].

Lorsque dans la suite les prêtres s'occupèrent de la cure mystique des maladies, on nomma *parabolani* ceux qui avaient assisté les malades dans les épidémies dangereuses [84]. Au commencement du Ve siècle, ils

(79) Cod. Justin. l. c. l. 9. Alexandre Sévère eut la même intention lorsqu'il salaria des médecins pour l'instruction des élèves indigens. (*Lamprid.* vit. Alex. Sever. pag. 129.)

(80) Digest. lib. XXXIV. tit. I. *De aliment. vel cibar. legat.* l. 16. §. 1. lib. XXXVIII. tit. I. *De oper. libertor.* l. 26. — Vid. *Meibom.* l. c. p. 82.

(81) *Vopisc.* vit. Aurelian. p. 212.

(82) Cod. Justin. l. c. « Quos etiam ea patimur accipere, quæ sani offerunt pro obsequiis, non ea, quæ periclitantes pro salute promittunt. » — Cod. Theodos. l. c. l. 8.

(83) Digest. lib. L. tit. XIII. *De extraordin. cognit.* l. 1.

(84) On dérive avec raison ce mot de παραβάλλεσθαι [*se précipiter dans le danger*], parce que c'était une entreprise hasardeuse que de

étaient en si grand nombre à Alexandrie, qu'on craignit de leur part une révolte terrible. On pria, en conséquence, l'empereur Théodose de prendre des mesures; alors il parut un rescript qui ôta à l'évêque de cette ville la juridiction sur les *parabolani*, dont le nombre fut réduit à cinq cents [85]. Après dix-sept mois, les *parabolani* furent cependant de nouveau remis sous la juridiction de l'évêque, qui avait le droit de les nommer ou de les destituer à sa volonté; mais il ne pouvait les prendre dans les *curiales* et *honorati*, parce que ceux-ci avaient sur le peuple une trop grande influence. il leur était défendu de paraître dans les lieux publics, sur-tout dans les spectacles [86].

III. Nous devons aussi aux prêtres l'établissement des premiers lazarets, qu'on a considérés depuis long-temps comme asiles des pauvres malades, et non comme écoles de jeunes médecins. Le christianisme prescrivait, comme un devoir, les soins pour les pauvres et les infirmes; cela donna lieu, dans le VI.e siècle, d'établir dans des lieux sacrés un grand nombre de maisons pour les malades, fondées en partie par des personnes charitables, et en partie

donner des soins dans des maladies épidémiques. *Suid.* t. III. p. 24. — *Gothofred.* ad Cod. Theodos. lib. XVI. tit. II. *De episcop. eccles. et* cleric. l. 42. p. 92. (ed. *Ritter.* Lips. 1743. t. VI. f.°)

(85) Cod. Theodos. lib. XVI. tit. II. *De episcop. eccles. et cleric.* l. 42.

(86) Cod. Theodos. l. c. l. 43. — Cod. Justin. lib. I. tit. III. *De episc. et cleric.* l. 18. — Effectivement le despotisme pieux de l'évêque Cyrille fut la principale cause de cette révolte. Il parvint, d'une manière peu légale, à la dignité d'évêque, et tyrannisa ensuite le gouverneur Oreste en excitant les moines à faire un tumulte épouvantable au théâtre. (*Socrat.* hist. ecclesiast. lib. VII. c. 7. p. 352. c. 13. p. 357. ed. *Reading.*) Le même a fait décapiter, d'une manière indigne, le célèbre Hypatie. (*Ib.* c. 15. p. 361.)

par des empereurs. On confiait le soin de ces malades aux moines et aux parabolains, qui regardaient la pratique de ces devoirs comme un service divin et un moyen de salut. Déjà avant Justinien il y avait sans doute de semblables maisons de santé confiées à la surveillance des évêques; car, d'après une compilation de lois anciennes, on voit qu'il était ordinaire que des personnes ordonnassent par leur testament l'établissement de maisons de pélerinage et de refuge pour les malades [87]. Déjà aussi avant son temps il y avait à Constantinople, entre les églises de S.te-Irénée et de S.te-Sophie, une maison de malades fondée par S.-Samson, et que Justinien embellit, ainsi qu'une autre située au nord de la ville [88]. Dans le VII.e siècle, il y avait à Jérusalem plusieurs hôpitaux destinés aux pélerins [89]. Le premier fut érigé par les négocians d'Amalfi qui y entretenaient continuellement des malades [90]. Il était dédié à S.-Jean l'hospitalier, patriarche d'Alexandrie. Les Écossais, au IX.e siècle, établirent un très-grand nombre d'hôpitaux [91]. Dans le XI.e siècle, l'empereur Alexis fit construire à Constantinople, pour les pauvres, les invalides et les orphelins, un grand lazaret à deux étages, et pourvu de chapelles pour

(87) Cod. Justin. lib. I. tit. III. *De episcop. et cleric.* l. 42. §. IX. Auct. collat. lib. IX. tit. XIV. Nov. 131. *De ecclesiat. tit. et privileg.* l. 10.

(88) *Procop.* de ædific. lib. I. c. 2. p. 10. c. 9. p. 22. — *Jo. Melal. Antioch.* chron. p. II. p. 77. (ed. Venet. 1733. f.°)

(89) *Eutych.* annal. Alexandr. t. II. p. 158. (ed. *Pocock.* Ox. 1658. 4.°)

(90) *Wil. Tyr.* hist. lib. XVIII. c. 4. 5. p. 932. 933. in *Bongars* gest. Dei per Francos.

(91) *Goldast.* collect. constit. imperial. tom. III. p. 272. (Offend. 1610. f.°]

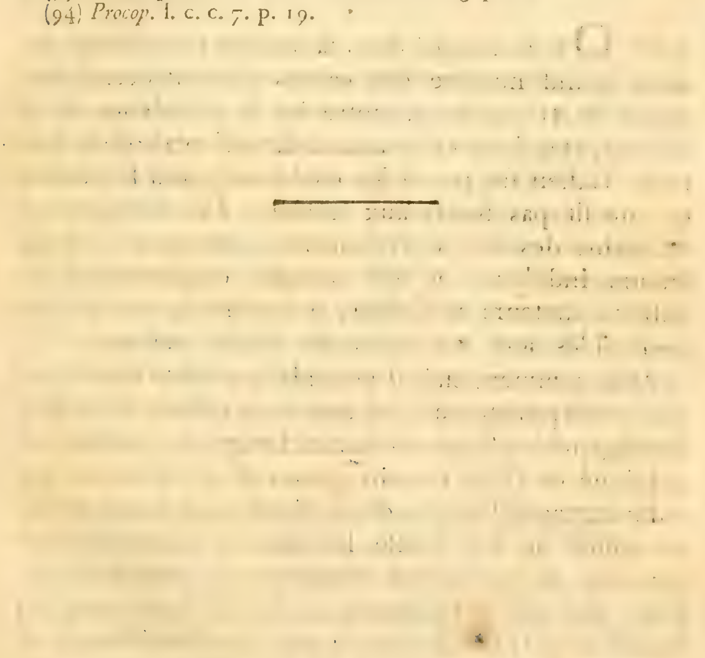
les

les devoirs religieux des convalescens. Le soin des malades était confié à des moines; et il y avait aussi des économes particuliers qui tenaient la comptabilité, et qui étaient obligés de rendre un compte annuel de la dépense [92]. L'hôpital bâti, par ordre de l'empereur Isaac, à Constantinople, au XIIe siècle, fut très-célèbre; il se nommait *Lazaret des quarante martyrs* [93]. L'empereur Justinien avait déjà été guéri d'une maladie grave par la vertu des reliques de ces martyrs [94].

(92) *Ann. Comnen.* Alexiad. lib. XV. p. 484. s. (ed. *Possin.* Paris 1651. f.°)

(93) *Cocchi* præfat. ad *Nicet.* collect. chirurg. p. XI.

(94) *Procop.* l. c. c. 7. p. 19.



SECTION VI.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE DEPUIS LA DÉCADENCE DES SCIENCES JUSQU'AU DÉPÉRISSEMENT DE L'ART MÉDICAL CHEZ LES ARABES.

CHAPITRE I.er

Médecine grecque pendant les III.e et IV.e Siècles.

§. I.er On a indiqué dans la section précédente, un assez grand nombre des causes qui ont occasionné depuis le II.e siècle de notre ère la décadence de la science, et qui ont enfin amené la nuit totale de la barbarie. Galien fut parmi les médecins grecs le dernier qui ne fit pas honte aux anciens. Les écrivains en médecine des III.e et IV.e siècles, sont ou des compilateurs indolens, ou des aveugles empiriques et de faibles imitateurs de Galien, et cependant sont encore préférables aux médecins des siècles suivans.

Mais comment était-il possible que toute force d'esprit ne fût pas atténuée, et que toute activité de la libre intelligence ne fût pas anéantie, lorsque la constitution politique de l'État romain éprouvait un désordre qui enfin menaçait l'empire d'une dissolution totale! Déjà, au milieu du III.e siècle, les esclaves impuissans qui servaient de gardes aux empereurs ne pouvaient opposer que peu de résistance aux hordes étrangères qui envahissaient l'État de toutes parts. Sous Aurélien même

la crainte des dévastations de la part des Allemands fit recourir de nouveau aux livres des Sibylles [1]. Une peste épouvantable qui ravageait l'empire à cette époque, et immolait à Rome cinq mille victimes par jour, mit le comble aux malheurs publics [2]. Plus cette misère était extrême, plus la cour des empereurs devint brillante, le goût pour la dépense excessif, et plus la manie orientale pour les titres devint extravagante ; de sorte qu'au temps de Dioclétien, les empereurs prenaient le titre de *divinité [numen vestrum]*, d'*éternité [æternitas vestra, perennitas tua]*, et les savans comme les artistes rivalisaient entr'eux pour flatter les caprices de ces divinités.

2. Lorsque, par l'adoption du christianisme par Constantin, cette religion devint celle de la cour et de l'État, la situation des sciences empira encore plus : le bon goût s'affaiblit peu à peu, parce que la cour donnait la préférence à tout ce qui était oriental, et parce que les beaux-arts après la suppression des cérémonies religieuses et la destruction des temples, ne trouvaient plus d'objets pour s'exercer [3]. Les Chrétiens méprisèrent tout art qui tendait à la formation ou à l'embellissement des idoles [4]. Ils condamnèrent à l'enfer, avec une sévérité inexorable, même les plus sages Païens de l'antiquité [5], et regardèrent comme coupable d'hérésie

(1) *Vopisc.* vit. Aurel. p. 215. 216. in Scriptor. hist. august.

(2) *Trebell. Pollio*, vit. Gallien. p. 177.

(3) *Winkelmanns* Gesch. der Kunst, p. 420.

(4) *Tertullian.* de idololatr. c. 11. p. 48. 49. « Nulla ars, nulla professio, quæ quid aut instruendis aut formandis idolis administrat, carere poterit idololatria. »

(5) *Ib.* de spectac. c. 30. p. 692. 693.

quiconque faisait cas des écrits d'Aristote et de Théophraste, ou les étudiait avec zèle [6].

On vit régner pendant ces deux siècles, parmi les différens partis qui divisaient le christianisme, les disputes les plus opiniâtres et les plus scandaleuses sur des questions quelquefois insignifiantes et subtiles, que les historiens taisent à dessein [7], et qui excitèrent le mépris des Païens contre les parties disputantes [8].

Suivant un conte imaginé dans des temps modernes, ce fut une maladie qu'on décrit comme une affection lépreuse, qui détermina Constantin à embrasser le christianisme. D'après le conseil des prêtres de Jupiter Capitolin, il devait, pour obtenir sa guérison, se baigner dans le sang d'enfans innocens; mais les apôtres Pierre et Paul lui apparurent en songe, et lui promirent de le guérir s'il voulait recevoir le baptême par Sylvestre, évêque de Rome [9]. Le récit digne de foi que fait Eusèbe du baptême de Constantin prouve facilement que toute cette histoire n'est qu'une fable [10].

3. Le véritable savoir aurait pu refleurir sous le règne de Julien, si lui-même n'eût pas été un homme faible, superstitieux et infecté d'une aveugle partialité pour la philosophie du nouveau platonisme [11]. Les philosophes de son temps, qui étaient admis à sa cour

(6) *Euseb.* hist. eccles. lib. V. c. 28. p. 254.
(7) *Ibid.* lib. VIII. c. 2. p. 377. — De martyr. Palæst. c. 12. p. 434. 435.
(8) *Ammian. Marcell.* lib. XII. p. 225.
(9) *Zonar.* annal. lib. XIII. c. 2. p. 3. (ed. *du Fresne.* Paris. 1687. f.°)
(10) *Euseb.* vit. Constant. c. 61. p. 660.
(11) *Ammian. Marcell.* lib. XXV. p. 315. « Vir levioris ingenii, linguæ fusioris, præsagiorum sciscitationi nimiæ deditus, superstitiosus magis quam sacrorum legitimus observator. »

et auxquels il prodiguait de basses flatteries et des récompenses excessives, sont généralement connus par leur penchant désordonné pour la magie et les arts théurgiques. Libanius, Oribase, Maxime, Ædesius, Chrysanthe et autres fortifièrent de plus en plus le faible Julien dans son penchant pour la théosophie [12]. Libanius le félicitait de ce qu'il avait soin de consulter l'oracle lorsqu'il devait nommer à des places éminentes, et de n'avoir choisi que des hommes agréables aux Dieux [13]. C'est de là qu'était venue sa haine contre les écoles épicuriennes et sceptiques. Il remerciait les Dieux de ce que les écrits des partisans de ces écoles étaient en grande partie détruits [14]. Il éloigna tout-à-fait les Chrétiens des chaires dans les écoles de philosophie, parce qu'il lui paraissait contradictoire qu'ils expliquassent les auteurs anciens, tandis qu'ils les méprisaient [15].

Cependant on doit lui savoir gré d'avoir pourvu à la conservation des ouvrages des anciens, par l'établissement de bibliothèques à Constantinople et à Antioche [16]. Jovien son successeur, par le conseil insensé de sa femme, fit incendier la bibliothèque de cette dernière ville [17].

(12) *Julian.* epist. p. 382. 383. — *Liban.* epitaph. p. 574. de venefic. p. 307. — *Eunap.* vit. Maxim. p. 89. 90.

(13) *Liban.* epitaph. p. 603. Son médecin particulier, Oribase, lui servit aussi dans l'interprétation des songes. (Julian. ep. 17. p. 384.)

(14) *Julian.* fragm. p. 301. Μήτε Ἐπικούρειος εἰσιέτω λόγος, μήτε Πυῤῥώνειος· ἤδη μὲν γὰρ καλῶς ποιοῦντες οἱ θεοὶ καὶ ἀνῃρήκασιν ὥστε ἐπιλείπειν καὶ τὰ πλεῖστα τῶν βιβλίων.

(15) *Julian.* ep. 42. p. 422. 423. — *Oros.* lib. VII. c. 30. p. 545. 546. ed. *Havercamp.*

(16) *Themist.* orat. XIII. p. 307. 309. (ed. *Petav.* Paris. 1618. 4.°

(17) *Suid.* voc. Ἰοβιανὸς, p. 121.

4. Les arts magiques, tant protégés par Julien [18], reçurent un coup mortel sous le règnes de Valens et Valentinien, qui remirent en vigueur non-seulement les lois contre les magiciens et les sorciers, mais encore firent poursuivre, avec une fureur inflexible, tous les sectateurs de la théosophie [19]. Et lorsque sous le titre hideux de magiciens, les philosophes païens de toutes les autres sectes furent persécutés par l'intolérance des empereurs, ce n'était que le prélude de la destinée qui les attendait sous Théodose. La sévère orthodoxie de ce prince, naturellement apathique, n'eut besoin que du souffle d'un Ambroise pour devenir une flamme dévorante [20]. Ses ordres ne furent presque pas nécessaires pour exciter la fureur des moines ignorans et vindicatifs, et les porter à lui sacrifier tout ce qui restait du paganisme : les plus belles statues et les temples les plus magnifiques furent livrés à leur fanatisme [21], et les bibliothèques mêmes furent dispersées et brûlées [22].

Autant fut déplorable pour l'histoire des sciences la fin du IVe siècle, autant l'influence de l'intolérance chrétienne fut fatale à l'esprit humain, qui fut par-là tout-à-fait paralysé et réduit à une complète inactivité.

5. Au nombre des médecins qui se sont distingués dans ces deux siècles, le premier est sans contredit

(18) *Liban.* de vita sua, p. 93.
(19) *Zosim.* lib. IV. p. 216. 217. (ed. *Smith.* Oxon. 1679. 8.°) — *Liban.* de ulciscend. Juliani morte, p. 56.
(20) *Zosim.* lib. IV. p. 244. s. 271. s.
(21) *Liban.* pro templ. p. 164. 165. s.
(22) *Eunap.* vit. Ædes. p. 77. 78. — *Oros.* lib. VI. c. 15. p. 421. On trouve dans cet auteur les preuves de la dévastation du temple de Sérapis à Alexandrie, et de la bibliothèque qui y était conservée.

Marcellus de Seide en Pamphilie. Il écrivit en vers héroïques sur la médecine quarante-deux livres, dans lesquels on trouve la description d'une espèce particulière de mélancolie [23] connue alors sous le nom de *lycanthropie*, parce que les malades erraient en hurlant comme des loups pendant la nuit, dans des lieux déserts ou sur les tombeaux. Oribase [24] et Aëtius [25] nous ont conservé un fragment des écrits de Marcellus d'après lequel on voit que cette maladie empirait vers le printemps, et particulièrement dans le mois de février, et qu'elle était regardée dans certains pays comme endémique [26]. Outre cela, le même Marcellus écrivit un second poëme sur les médicamens tirés des poissons, mais cet ouvrage est très-peu satisfaisant, parce qu'il recommande les remèdes les plus absurdes dans toutes sortes de maladies [27].

6. A ce siècle appartiennent encore Serenus Sammonicus père et fils. Le premier a écrit plusieurs ouvrages en vers que les empereurs Géta et Alexandre Sévère aimaient beaucoup à lire [28]; mais il fut assassiné par Caracalla, sous le prétexte d'avoir conseillé contre ses ordres des amulettes dans des fièvres intermittentes [29].

(23) *Suid.* tom. II. pag. 498. — *Eudocia* apud *Villoison* anecd. græc. l. 299.

(24) Synops. lib. VIII. c. 10. p. 266.

(25) Tetr. II. serm. 2. c. 11. col. 254.

(26) Eudocie nomme cette maladie λυκαν8, probablement comme abréviation de λυκανθρώπου. Vid. *Küster* ad *Suid.* l. c. — *Bættiger* dans mes Additions à l'Histoire de la médecine, cah. 2.

(27) Ἐκ τῶν Μαρκέλλου Σιδήτου Ἰατρικῶν τὸ περὶ ἰχθύων, fragmentum poëmatis de re medica è biblioth. Medicæa erutum, ed. F. *Morello.* Lutetiæ, 1591. 8.°)

(28) *Spartian.* vit. Ant. Get. p. 92. — *Lamprid.* vit. Sever. p. 124.

(29) *Spartian.* vit. Caracall. p. 86. Vid. *Casaub.* in script. hist. aug. p. 131.

Le fils donna la vaste bibliothèque de son père à Gordien le jeune dont il était précepteur[30]. On ne peut pas dire avec certitude lequel des deux fut l'auteur du poëme que nous possédons sous ce nom. Il serait à souhaiter qu'au lieu de cet écrit et d'autres semblables qui annoncent fort peu de connaissances de la part de leurs auteurs, nous en eussions d'autres des grands maîtres; mais les prêtres, dans ce siècle barbare, préféraient plutôt ces sortes d'écrits plus analogues à leurs facultés et à leur fanatisme, que des chefs-d'œuvre qui étaient au-dessus de leur portée. De temps en temps, mais très-rarement, l'auteur laisse apercevoir quelques étincelles d'observations sur la nature des maladies et sur leurs causes éloignées, comme, par exemple, lorsqu'il dérive l'hydropisie des obstructions du foie et de la rate[31]; il donne aussi quelquefois de bons avis sur le traitement des maladies[32]; dans un autre endroit, il parle même contre l'usage des cantiques magiques pour la cure des fièvres[33]; mais il est par-tout l'ami déclaré de la superstition, ce que l'on voit par sa vénération pour les nombres trois, sept et neuf[34], et par l'empressement avec lequel il recommande les caractères goétiques[35].

(30) Jul. *Capitolin.* vit. Gordian. II. p. 159.
(31) C. 27. v. 498. ed. *Ackermann.*
(32) C. 7. v. 94. 95. (33) C. 51. v. 938.
(34) C. 2. v. 31. 32. c. 49. v. 908. c. 12. v. 188. c. 19. v. 334. 335.
(35) On dit à l'occasion de la cure de la fièvre hémitritée :

« Inscribas chartæ, quod dicitur *abracadabra*,
» Sæpius : et subter repetas, sed detrahe summæ,
» Et magis atque magis desint elementa figuris
» Singula, quæ semper rapies et cetera figes,
» Donec in angustum redigatur litera conum.
» His lino nexis collum redimire memento. »

Il résulte de là une figure triangulaire. Je me suis déjà expliqué plus haut (page 165) sur l'origine de l'*abracadabra*.

7. Un autre ouvrage du IV.e siècle, qui ne nous donne pas plus de satisfaction que les précédens, est un poëme sur la manière de préparer la thériaque, qui a pour auteur un certain Vindicien, médecin particulier de l'empereur Valentinien. L'épître à cet empereur sous le nom de Vindicien paraît être supposée, parce qu'elle ne contient que l'histoire d'une cure, écrite en très-mauvais style [36]. Marcellus de Bordeaux cite un médicament composé de soufre et de sain-doux [37] que recommandait Vindicien contre la toux opiniâtre.

Il nous reste encore de son disciple Théodore Priscien un ouvrage, donné quelquefois sous le faux nom d'*Octavius Horatianus* [38]. Cet auteur vécut probablement près d'une cour orientale [39]. Son but dans cet ouvrage était de faire connaître, pour chaque accident particulier, une quantité de médicamens indigènes, sans s'inquiéter beaucoup des causes des maladies [40]. Cependant, il dirige en grande partie sa méthode curative d'après les différentes espèces d'humeurs dominantes, et il donne dans un autre endroit des conseils qui s'accordent passablement avec la méthode, et

(36) *Fabric.* bibl. græc. t. XIII. p. 448. Il était d'usage, dans le moyen âge, que les disciples fussent obligés de composer, au nom des hommes célèbres de l'antiquité, des épîtres et des discours comme exercices scolastiques; c'est ainsi que nous est parvenue la correspondance d'Hippocrate avec Democrite, et de Thalès avec Pythagore. C'est ainsi que s'est produite toute la collection des lettres de Théophylacte et de celles de Phalaris. L'epître de Vindicien paraît avoir la même origine.

(37) *Marcell.* de medic. c. 16. p. 316. coll. Stephan.

(38) Vid. *Reines.* var. lect. lib. III. c. 17. p. 643. Il nomme, Vindicien positivement comme son maître. (lib. IV. præf. p. 81. ed. Argentor. 1544.)

(39) Si la lettre de Synésius est en effet adressée au même Théodore. (ep. 115. p. 255.) *Reines.* var. lect. lib. III. c. 11. p. 509.

(40) Lib. II. c. 8. p. 155. ed. *Bernhold.*

sur-tout de bons principes dans le traitement des parotides qu'il prétend devoir être portées à la suppuration dans les cas critiques, et traitées avec des opiats dans les cas contraires [41]. Dans tous les états fébriles, la principale attention est de savoir faire un choix judicieux du temps convenable [42]. Il prétend qu'on doit traiter l'érysipèle, symptôme de la fièvre, d'une manière différente que l'érysipèle auquel la fièvre se joint [43]. Il traite d'abord les scrofules avec le médicament connu sous le nom de *catholicum*, qui évacue toutes sortes d'humeurs corrompues, et ensuite avec des remèdes fondans [44]. Dans les ophtalmies provenant de causes rhumatismales, il donnait des laxatifs, et s'attachait à éviter toute espèce d'irritation. Il fait aussi une distinction entre les ophtalmies de ce genre et celles qui proviennent d'une matière lépreuse [*derbiosi* ou *serniosi*] [45]. Il distingue très-bien la véritable pleurésie du point de côté sans fièvre [46], et une légère douleur de ventre [*strophus*] de la colique proprement dite [47]. Il a donné une observation importante sur la formation complète de l'embryon au trentième jour [48]. Le conseil qu'il donne de teindre en noir les yeux bleus est un véritable paradoxe, ainsi que sa recommandation de moyens physiques (goétiques) [49].

(41) *Octav. Horat.* lib. I. c. 11. p. 37.
(42) Lib. II. c. 1. p. 129.
(43) Lib. I. c. 23. p. 93.
(44) Lib. I. c. 12. p. 45.
(45) *Ib.* p. 48.
(46) Lib. II. c. 4. p. 145. s.
(47) Lib. II. c. 9. p. 153.
(48) Lib. IV. p. 107. ed. Argentor.
(49) Lib. I. c. 12. p. 53. — c. 14. p. 58. n. 37. Quelqu'un avait-il des douleurs de colique, il ordonnait de s'asseoir sur une chaise et de dire en soi-même: *Per te diacholon, diacholon, diacholon.* (lib. IV. p. 90.) Trois violettes mangées garantissaient de toute maladie pendant une année entière. (*Ib.* p. 98.)

8. Ce même siècle nous fournit encore un écrit sur les médicamens du règne animal, et dont l'auteur porte le nom de *Sextus Placitus Papiensis*, que l'on a confondu à tort avec Sextus Platonicus, neveu de Plutarque [50]. Quelques exemples suffiront pour faire connaître la valeur de cet écrit : il conseille dans la fièvre-quarte de porter au cou le cœur d'un lièvre [51]; et de faire bouillir et manger entièrement un chien nouvellement né pour être garanti pendant toute la vie des douleurs de colique. Si quelqu'un est attaqué d'une fièvre chaude, on doit couper un éclat de la porte par laquelle a passé un eunuque, en prononçant : *Tollo te, ut ille N. N. febribus liberetur* [53]. On a tiré beaucoup de ces sortes d'histoires de Pline l'ancien, qui fournissait à la plupart des Empiriques de ce temps les matières de leurs recueils.

Cette histoire des Empiriques aveugles est très-humiliante, il est vrai, pour l'esprit humain; et j'avoue avec franchise que je n'ai pas lu tous leurs écrits. Je laisse au savant Ackermann à débrouiller plus amplement ces extravagances, quoique je desire qu'il exerce avec Bernhold sa pénétration critique sur des objets plus importans que les compilations désolantes de ces bousilleurs. Ackermann a très-bien démontré de quelle manière ces compilateurs ont dépouillé les anciens écrits empiriques, particulièrement l'histoire naturelle de Pline l'ancien, et de quelle manière dans la suite des moines ignorans dépouillèrent à leur tour ces mêmes compilateurs, et composèrent sous leurs noms des

(50) *Fabric.* bibl. græc. t. XII. p. 614. XIII. 395. s.
(51) C. 2. p. 397.
(52) C. 11. p. 405.
(53) C. 18. p. 414.

ouvrages encore plus mauvais par l'addition de leurs propres idées; comment enfin ils se sont adressés de préférence aux auteurs les plus ignorans, et ont négligé au contraire tout-à-fait les ouvrages dogmatiques sur la matière médicale [54]. Il paraît que ce furent aussi des moines des VIII.e et IX.e siècles qui, sous les noms d'*Apulejus* et de *Plinius Valerianus*, composèrent des recueils, vrais chaos d'ordonnances absurdes contre toutes espèces de maladies; recueils que nous possédons encore aujourd'hui. Les exemples de ces compilations insensées, d'une ignorance grossière et d'une superstition aveugle, dont je n'ai vu que quelques citations, m'ont fait redouter cette lecture inutile. Il suffira, ce me semble, de faire mention en peu de mots d'un pareil Empirique de la fin du IV.e siècle, qui peut être regardé comme le modèle de tous les autres.

9. Marcellus de Bordeaux, surnommé l'*empirique*, était médecin particulier et *magister officiorum* sous l'empereur Théodose I.er, mais il fut destitué de son emploi par le successeur de ce prince [55]. Il recueillit une quantité d'ordonnances, et de moyens qu'il nomme *auxiliaires physiques*, contre toutes sortes de maladies, dans l'intention que ses fils, auxquels il destinait cet ouvrage, pussent exercer les devoirs de la charité envers les malades indigens, et que le lecteur fût en état, dans les cas urgens, de prescrire ces formules

(54) *Ackermann* instit. histor. medic. c. XXV. §. 344-361.

(55) Il est désigné dans la plupart des recueils sous le nom *ex magno officio*. Reinesius dans une note marginale manuscrite de l'exemplaire de la *Coll. Steph.*, que ce savant a possédée et qui m'appartient aujourd'hui, a changé ce nom en celui de *ex magistro officiorum*.... Ausone, qui était, comme on sait, natif de Bordeaux, le nomme son compatriote. (Præf. p. 242. ed. cit.)

sans le secours des médecins. Cependant, il avouait qu'il était plus sûr et plus convenable d'avoir recours à un homme de l'art [56]. Après cette introduction, on trouve plusieurs lettres que l'on reconnaît facilement pour être de la composition d'un moine des siècles obscurs de la barbarie : telles sont celles d'Hippocrate à Mecène et au roi Antiochus. Aussi tout l'ouvrage est visiblement mutilé et chargé d'additions peu conformes à l'esprit du siècle. La plus grande partie est empruntée de Scribonius Largus. Il y règne en général une manière de penser servile et misérable qui frappe particulièrement, en ce que plusieurs remèdes ne sont recommandés que parce que la *diva Augusta* ou la *diva Livia* en ont fait usage [57].

On ne peut se faire une idée de la superstition, de l'ignorance et de l'audacieuse effronterie de cet auteur ou plutôt compilateur, sous le nom de *Marcellus*. Pour justifier ce jugement, il suffit de fournir quelques preuves, et de ses moyens goétiques, et de ses conseils. Il ordonnait à un homme qui avait dans l'œil une esquille ou autre corps étranger de se faire *carminer* (c'était l'expression de ce temps) de la manière suivante : « On touchait l'œil malade, et on » disait trois fois, *Tetune resonco bregan gresso* » ; et à chaque fois il fallait cracher. On cite un autre *carmen* contre le même accident : « *In mon dercomarcos axatison* » ; enfin un troisième : « *Os gorgonis basio.* » Et lorsqu'on avait prononcé ce dernier trois fois neuf fois, on pouvait retirer de l'œsophage un corps étranger [58]. Pour guérir un ulcère ou le grain d'orge

(56) Præf. p. 242.
(57) C. 13. p. 297. c. 15. p. 304. c. 35. p. 402. s.
(58) C. 8. p. 278.

sur la paupière, il fallait prendre neuf grains d'orge et toucher l'ulcère avec leurs pointes, en disant chaque fois, φεῦγε, φεῦγε, κριθή σε διώκει; ou lorsque le grain d'orge était à l'œil droit, il faisait toucher cet œil avec trois doigts de la main gauche et cracher en même temps, et dire trois fois : *Nec mula parit, nec lapis lanam fert; nec huic morbo caput crescat, aut si creverit, tabescat* [59]. Outre une quantité de semblables moyens physiques, nommés *phylacteria* [60], au moyen âge, il restreignait à certains jours, par exemple, au jeudi [61], la préparation des médicamens, et recommandait la chasteté, la pureté du cœur [62], et de faire des prières

(59) C. 8. p. 279.

(60) En voici encore quelques-unes de cette sorte : dans l'esquinancie, accompagnée de l'inflammation de la luette, il conseillait un raisin (probablement à cause de son nom latin) et disait trois fois : « *Uva uvam emendat.* » Ou il écrivait sur du papier le *carmen* suivant, que le malade devait porter au cou : « *Formica sanguinem non habet, nec fel : fuge uva, ne cancer te comedat.* » (c. 14. p. 300. 303.) Il écrivait encore sur un papier, dans les autres espèces d'esquinancies, les vers suivans :

Εἶδον τελμερῆ χρύσεον Τρανάδαν
καὶ παρπαρσῦχον Τρυσανάδον·
σῶσον με σεμνὲ νερτέρων ὑπέρτατε. (c. 15. p. 307.)

Pour un panaris, il faisait toucher une muraille et dire trois fois : *Pu pu pu : nunquam ego te videam per parietem repere.*» (c. 18. p. 321.) Dans les douleurs de colique, il fallait dire trois fois neuf fois : *Stolpus a cælo cecidit : hunc morbum pastores invenerunt, sine manibus collegerunt, sine igne coxerunt, sine dentibus comederunt.* » Ou on écrivait sur une petite plaque d'or :

L	*	M	Θ	R	J	A
L	*	M	Θ	R	J	A
L	*	M	Θ	R	J	A

(c. 28. p. 373. 378.)

(61) C. 15. p. 304.

(62) *Ib.* p. 307. c. 8. p. 269.

au premier jour de l'année, et au chant de la première hirondelle [63]. Les malades devaient se tourner vers le nord lorsqu'ils prenaient une potion [64]. Pour se préserver de la chassie des yeux, il fallait avoir l'attention, lorsqu'une étoile file, de compter depuis son apparition jusqu'à sa disparition aussi vîte que possible ; et le nombre compté indiquait celui des années pendant lesquelles on devait être exempt de cette infirmité [65]. Il attribuait une grande vertu aux noms de *Dieu de Jacob* et de *Dieu Sabaoth* [66]. Le *rhamnus spina Christī* était aussi un remède miraculeux éprouvé, parce que Jésus-Christ a été couronné avec cette épine [67]... Il avait tiré presque tout cela du Cyranides, qu'il attribuait toujours à Démocrite. Au reste, l'empirique Marcel était parfaitement digne d'un pareil prédécesseur.

10. Je pense faire plaisir à mes lecteurs en abandonnant cette galerie de caricatures pour contempler le tableau des événemens qu'éprouva le véritable système après la mort de Galien. Malgré les progrès effrayans du charlatanisme, il restait toujours une étincelle du dogmatisme dans les écoles de médecine. Le penchant des médecins à se montrer comme éclectiques, penchant qu'ils avaient de commun avec les philosophes, favorisa la réunion du dogmatisme sévère, ou du système de Galien, avec la méthode : on crut même pouvoir y joindre facilement l'aveugle empirisme, malgré l'opposition de ses principes. De là est venue la forme singulière d'un système dogmatico-empirique, qui a été conservé par la médecine grecque

(63) C. 15. p. 268.
(64) C. 27. p. 367.
(65) C. 8. p. 269.
(66) C. 21. p. 340.
(67) C. 23. p. 347.

pendant plus de mille ans, espace de temps assez long, durant lequel on ne fit pour les progrès de l'art que d'exposer toujours de nouveau les principes de Galien. A la fin on ne les puisa plus à la source, mais ils furent imités d'autres imitateurs, de sorte qu'il parut successivement des recueils de formules singulières plus absurdes les uns que les autres. Tel fut le résultat de l'orthodoxie, dont le sceptre de plomb gouvernait l'empire des vérités philosophiques, de la même manière que tout le désordre des principes religieux. L'histoire de cette longue période serait aussi très-accablante sous le rapport de la médecine, si l'historien pénétrant ne rencontrait pas de temps en temps un homme d'esprit et de talent, dont le génie avait devancé le siècle, et qui pouvait être regardé comme membre des générations futures. Cet homme se trouve plus rarement dans l'Église chrétienne, hors de laquelle il n'y a point de salut, que parmi les aveugles Païens, particulièrement après qu'ils eurent conquis l'Espagne avec le fer de Mahomet, et que la douceur de leur domination eut mis les sciences et les arts dans l'état le plus florissant... Poursuivons cependant la marche du dogmatisme empirique des Grecs en suivant l'ordre chronologique.

II. Les écoles de médecine se soutinrent à Alexandrie jusqu'aux temps les plus modernes. Au IV.e siècle, un des plus célèbres Dogmatistes, Zénon de Chypre, y jouit d'une grande réputation, et mérita même l'estime de l'empereur Julien, qui la lui témoigna d'une manière très-sensible [68]. Il attira à Alexandrie une grande

(68) *Julian.* epist. 45. p. 426. Zénon avait quitté d'Alexandrie à cause de la rebellion grégorienne; l'empereur l'invita à y retourner.

grande quantité de jeunes gens qui cultivèrent sous lui la science médicale, et parmi lesquels Magnus d'Antioche et Oribase se distinguèrent particulièrement; le premier, zélé Péripatéticien et Sceptique dans la pratique de la médecine, eut la prétention remarquable de soutenir que les médecins étaient incapables de rendre la santé aux malades [69].

Oribase de Pergame [70], ou de Sardes [71], reçut une très-bonne éducation et fut recommandé, après avoir fini ses études sous Zénon, à l'empereur Julien: leur amitié réciproque se fondait principalement sur le service par lequel Oribase lui avait procuré le trône [72]. Une lettre de Julien, dont j'ai déjà fait mention [73], prouve combien Oribase fortifiait ce prince faible dans son penchant pour tout ce qui est miraculeux. L'empereur le nomma questeur à Constantinople [74], et dans une circonstance embarrassante, bien connue, il l'envoya à Delphes consulter l'oracle; on lui fit la célèbre réponse que de ce moment l'oracle cessait et que désormais il serait muet [75]. Il suivit l'empereur dans sa dernière campagne et fut présent à sa mort [76]. Enfin les successeurs de Julien, Valens et Valentinien l'exilèrent; il supporta son malheur avec une grande résignation, et même il s'acquit par ses talens et sa douceur une grande réputation chez les barbares. Mais

(69) *Philostorg.* hist. ecclesiast. lib. VIII. c. 10. p. 524. — *Eunap.* vit. sophist. p. 178.

(70) *Eunap.* p. 181.

(71) *Philostorg.* l. c. lib. VII. c. 15. p. 520. — *Suid.* t. II. p. 711.

(72) *Eunap.* l. c.

(73) *Julian.* ep. 17. p. 384.

(74) *Suid.* l. c.

(75) *Georg. Cedren.* chronic. p. 304. (ed. *Fabroti*, Par. 1647. f.°)

(76) *Philostorg.* l. c.

les empereurs sentirent bientôt qu'ils ne pouvaient se passer de ce médecin, en conséquence ils le rappelèrent et le comblèrent de biens aux dépens du trésor public[77]. Il vivait encore presque au milieu du cinquième siècle, et n'avait rien perdu de sa considération tant pour sa sagacité que pour son habileté en médecine [78].

12. D'après l'invitation de l'empereur Julien, il fit des extraits des ouvrages de médecine des temps qui l'avaient précédé; il les rangea dans un ordre scientifique, et en forma un ouvrage divisé en soixante-dix livres, dont il ne nous est resté que dix-sept[79]. Il choisit ensuite les passages les plus importans de ces livres, et donna à ces extraits le titre de *Synopsis*. Il est vrai que dans toutes ces compilations il y a peu de chose qui lui soit propre; cependant, elles sont très-intéressantes pour l'historien, parce qu'à certains égards, on peut les regarder comme le seul monument de plusieurs grands écrivains de l'antiquité. Oribase a souvent revu ses copies, et a rendu par-là ses extraits plus clairs que les originaux; cela est sur-tout remarquable à l'égard de ses descriptions anatomiques, qu'il a seulement tirées de Galien, de Soranus et de Ruffus, quoiqu'il assure avoir lui-même disséqué des singes [80]. Mais, dans ce siècle de l'hérésie dominante, ou Galien jouissait de toute sa vénération, qui aurait osé s'éloigner si peu que ce fût de cette idole et entreprendre quelque chose de son chef? Oribase ayant analysé en même temps d'autres écrits qui professaient des systèmes

(77) *Eunap.* p. 182.
(78) *Isidor. Pelusiot.* epist. lib. I. p. 437. (ed. Paris. 1638. f.°)
(79) *Suid.* l. c. — *Phot.* cod. CCXVI-CCXIX. p. 555-563.
(80) Coll. lib. VII. c. 6. p. 257.

différens, on voit facilement la cause des théories et des méthodes contradictoires qui se rencontrent dans son ouvrage. Il a aussi analysé les auteurs qui ont écrit sur la matière médicale, mais sans la moindre description des substances médicamenteuses, et sans aucune explication de leurs effets. Parmi le petit nombre d'idées qui lui appartiennent dans ses écrits, on doit compter les règles de l'hygiène et de l'emploi des exercices gymnastiques, dont il a fait connaître plusieurs nouvelles manières, comme par exemple de *πτυλίζειν*, ou marcher sur la pointe des pieds, et surtout de monter à cheval [81]. Il a assujetti les frictions à certaines règles qu'il a exactement exposées [82].... Il détermine très-bien, et sans copier personne, les indications pour la saignée [83], qu'il pratiquait sur le bras, du côté souffrant [84]. Il faut, disait-il, provoquer la révulsion au commencement de l'inflammation, mais, dans les inflammations chroniques, il faut saigner aussi près que possible de l'endroit souffrant, afin de favoriser l'évacuation ou la dissolution de l'humeur stagnante dans cette partie. Ses règles sont excellentes lorsqu'il dit qu'il ne faut point s'arrêter au temps dans l'opération de la saignée, mais seulement aux circonstances, et qu'on peut ouvrir la veine même le vingtième jour de la maladie, si le cas l'exige [85]. Il traite en détail de l'emploi des lavemens, et veut qu'on les

(81) Lib. VI. c. 14. pag. 206. s.

(82) C. 17-19. pag. 213. s.

(83) Lib. VII. c. 2. p. 242.

(84) C. 5. p. 253.

(85) C. 6. pag. 258. » Quocunque die mittendi sanguinis scopos in ægrotante compereris ; in eo auxilium hoc adhibeto, etiamsi vigesimus a principio dies agatur. »

administre aussi dans les accidens de la vessie [86]...Dans la doctrine de l'influence des vents et des climats sur le corps, il contredit Hippocrate, en ce qu'il regarde la situation vers le midi comme la plus salutaire [87].

Ses principes sur l'éducation physique des enfans sont excellens, et méritent encore aujourd'hui une considération particulière, ainsi que ses règles sur le choix des nourrices [88]. Généralement, dit-il, on doit s'occuper du développement du corps avant que de s'appliquer à la culture de l'ame. La bonne éducation veut qu'on laisse l'esprit en repos jusqu'à la septième année ; ce n'est qu'alors qu'on peut confier l'enfant à des maîtres ; et ce n'est que dans la quatorzième année qu'on doit le soumettre à des grammairiens et des géomètres, ayant soin de l'entretenir sans interruption dans un exercice corporel, afin que le tempérament ne se réveille pas trop tôt [89]. On trouve encore dans ses écrits une espèce de séméiotique physiologique qu'il faut, je crois, lui attribuer uniquement, et dans laquelle il traite des différens tempéramens d'après les systèmes dominans [90]. Il en est de même de sa thérapeutique générale; les indications ont pour but le changement des qualités élémentaires des humeurs [91]. Il a aussi donné de bons conseils sur la cure des fièvres exanthémateuses; il rejette dans leur traitement les sudorifiques, et recommande les

(86) Lib. VIII. c. 26. p. 359. s. c. 32. p. 363.

(87) Lib. IX. c. 19. p. 401.

(88) Synops. lib. V. c. 2. p. 159.

(89) C. 14. pag. 164. » Animi quies ad bonam corporis educationem valet plurimum. »

(90) C. 43. pag. 179. s.

(91) C. 51. pag. 187. s.

purgations douces [92]. Son observation sur la suppuration, comme suite d'un vrai rhumatisme, est très-remarquable [93], et a été confirmée par Tissot [94]. Il donne des preuves d'une sagacité philosophique dans son Traité sur les affections du foie [95]. Ses avis pour remédier à la stérilité annoncent la profondeur de son jugement dans la pratique [96]; mais dans l'épilepsie il suit tous les principes des Méthodistes [97]. C'était par des médicamens desséchans et abstergens qu'il guérissait la dyssenterie [98], ainsi que la goutte qu'il considérait comme une affection inflammatoire [99]. Il est remarquable pour moi qu'il ait regardé le satyriasis comme un accident mortel dans les fièvres chaudes; car ma propre expérience m'a confirmé la justesse de cette observation [100].

Pour ce qui regarde la chirurgie, ses conseils consistent principalement dans la prescription des onguens, des emplâtres et autres moyens externes: il ordonne rarement les opérations. Son traitement des abcès était basé d'après les indications générales. Il prescrit pour les ulcères invétérés les toniques, les astringens, et sur-tout la terre de Lemnos [1]. Il paraît qu'il était fort partisan des scarifications (moyen qui lui sauva la vie lorsqu'il fut attaqué de la peste) [2]... L'exposé qu'il a donné de l'application des bandages

(92) Lib. VII. c. 7. pag. 226.
(93) Lib. VII. c. 26. pag. 243.
(94) Avis au peuple, Ch. XI. §. 174. 175. pag. 196. (Laus. 1785. 12.)
(95) Lib. IX. c. 19. p. 306.
(96) C. 45. p. 323.
(97) Lib. VIII. c. 3. p. 260.
(98) Lib. IX. c. 14. p. 302.
(99) C. 58. p. 332.
(100) C. 39. p. 326.
(1) Lib. VII. c. 1. p. 221. c. 11. p. 228.
(2) Coll. lib. VII. c. 20. p. 274.

et des éclisses, et la description de la machine effrayante pour la réduction des luxations, &c. sont des extraits d'Héliodore et autres.

On présume que les Euporistes et les Commentaires sur les aphorismes, que nous possèdons encore sous le nom d'Oribase, ne sont pas de lui.

13. Le IV.e siècle paraît encore avoir produit l'auteur de l'*Introduction à l'anatomie,* publiée d'abord par Lauremberg, et ensuite par Bernard [3]. Cette introduction nous fait connaître l'état de cette science à cette époque. L'auteur, qui est peut-être Oribase lui-même, s'est contenté de donner des extraits d'Aristote, et même de conserver le plus souvent ses propres expressions. Cependant, il s'éloigne quelquefois de son original; par exemple, il ne trouve pas ridicule que quelques parties de boisson puissent pénétrer par la trachée-artère dans les poumons [4]; opinion tout-à-fait rejetée par Aristote. Son exposé sur l'usage du péritoine, et sa très-bonne description de la membrane du tympan [5], paraissent être le résultat de ses propres observations [6]. Il diffère encore d'Aristote, en ce qu'il attribuait les pulsations seulement à l'action des artères, tandis que celui-ci les faisait dépendre aussi des veines [7].

Au temps de Théodose vécut Némésius, premier évêque d'Emese, après la construction de la magni-

(3) *Anonymi Introductio anatomica: — cum notis D. W. Trilleri et J. S. Bernard.* LB. 1714. 8.°

(4) C. 43. pag. 88. Οὐδὲ ὅλως γελοῖον φαίνεται τὸ λέγειν, ὡς ταύτῃ καὶ τοῦ ποτοῦ μέρος εἰσδέχεται τὰ ζῶα.

(5) C. 8. pag. 14.

(6) C. 54. pag. 120.

(7) C. 39. pag. 74.

fique église de cette ville [8]. Il écrivit, sur la nature de l'homme, un ouvrage qui jouit d'une grande célébrité dans le monde médical, parce que les ennemis d'Harvey veulent plutôt attribuer l'honneur de la découverte de la circulation du sang à cet évêque, qu'à l'immortel anglais; mais cet ouvrage mérite peu sa réputation, et ne contient presque rien de propre à l'auteur. La philosophie qui y règne est à moitié péripatétique et à moitié éclectique. La physiologie qu'il présente est en grande partie extraite de Galien. Quelquefois l'évêque chrétien ajoute une pieuse application d'usage. Le passage le plus important de cet ouvrage, et qu'Almeloveen [9] et d'autres, d'après lui, regardent comme une description positive de la circulation du sang, traite d'abord de la liaison constante des artères, des veines et des nerfs [10]; il expose ensuite la doctrine de Galien sur l'esprit sanguin qui est dans les veines, et le sang spirituel qui se trouve dans les artères. Celles-ci doivent recevoir le sang des veines, et le distribuer ensuite dans tout le corps où il s'évapore par des pores imperceptibles. Il me semble qu'il n'y a que la prévention qui puisse découvrir, dans ce passage, quelques traces de la circulation du sang.

Il est encore bon de faire connaître quelques asser-

(8) *Sozomen.* hist. ecclesiast. lib. III. c. 17. pag. 122. — *Mercurial.* var. lect. lib. IV. c. 4. p. 104. a. — *Anastas.* quæst. XVIII. pag. 220.

(9) Inventa nov-antiqua, §. 28. p. 233. (Amst. 1684. 12.)

(10) *Nemesius* de natur. human. c. 24. p. 209. (ed. *Fell.* Ox. 1676. 8.°) Διαστελλομένη μὲν ἡ ἀρτηρία ἐκ τῶν παρακειμένων φλεβῶν ἕλκει τῇ βίᾳ τὸ λεπτὸν αἷμα, ὅπερ ἀναθυμιώμενον τροφὴ γίνεται τῷ ζωτικῷ πνεύματι· συστελλομένη δὲ τὸ αἰθαλῶδες τὸ ἐν αὐτῇ κενοῖ διὰ παντὸς τοῦ σώματος καὶ τῶν ἀδήλων πόρων.

tions remarquables de Némésius. Les élémens des corps sont en partie hétérogènes, et exigent une substance intermédiaire pour les unir et les combiner [11]. Les alimens ne diffèrent des médicamens qu'en ce que les premiers deviennent homogènes aux qualités élémentaires du corps, tandis que les autres leur restent toujours opposés [12]. Il explique de la même manière qu'Aristote, les fonctions des sens, par l'esprit intellectuel qui se propage de l'organe de la sensation aux organes sensitifs [13]. La sensibilité a son siège dans la cavité antérieure du cerveau; la mémoire, dans la cavité intermédiaire ou moyenne, et l'entendement, dans la postérieure [14]. La semence est préparée dans le cerveau, passe par les vaisseaux sanguins derrière les oreilles, est distribuée dans tout le corps, et se dépose enfin dans les testicules; de là, la stérilité qui résulte de la saignée faite derrière les oreilles [15]. Il distingue les nerfs des tendons, en accordant la sensibilité aux uns et la refusant aux autres [16]. Il donne le nom de chair écumeuse à la substance du poumon [17].

CHAPITRE II.

Médecine grecque dans les V.e et VI.e Siècles.

14. LA division de l'empire romain affaiblit cet État autant que les invasions des Barbares. Il régnait alors à Constantinople, avec le despotisme asiatique, une

(11) C. 5. p. 114-118.
(12) C. 1. p. 18.
(13) C. 6. p. 137.
(14) C. 13. p. 169.
(15) C. 25. p. 210.
(16) C. 27. p. 214.
(17) C. 28. p. 222.

débauche des plus effrénées, et une apathie totale dans la culture de l'esprit. Les disputes les plus subtiles, et aussi absurdes que scandaleuses sur les doctrines religieuses, étaient regardées comme des affaires d'État de la plus haute importance. L'esprit de persécution joint à une intolérance malicieuse, s'éleva contre tous ceux qui pensaient différemment. Alors ceux qui se livraient aux sciences, éprouvèrent souvent le sort le plus fâcheux, et les bibliothèques ainsi que les monumens des arts furent dévastés et détruits.

Déjà sous l'empereur Arcadius, une rebellion, que les prêtres avaient fomentée, fut cause de la perte d'une infinité de bibliothèques et de chefs-d'œuvre de l'art[18]; et sous le règne de Basilisque, la grande bibliothèque de Julien à Constantinople devint la proie des flammes[19].

Les Nestoriens, secte chrétienne qui se répandit au cinquième siècle dans l'Orient, cultivèrent d'une manière particulière l'étude de la philosophie et de de la médecine[20]. Leur école persique d'Edesse ou d'Orfa en Mésopotamie se distingua sur-tout par un grand nombre de bons professeurs, parmi lesquels on connaît un médecin nommé *Étienne d'Edesse*[21]. On exerçait les élèves à la pratique de la médecine dans un lazaret public[22]; mais la sévère orthodoxie de l'empereur Théodose II, et de Zénon l'isaurien, fit naître deux fois une persécution contre cette école

(18) *Zosim.* lib. V. pag. 325. 327.
(19) *Zonar.* lib. XIV. c. 2. pag. 52.
(20) *Assemani* de Syris Nestorianis, in bibl. orient. t. III. p. II. p. 940. 941.
(21) *Procop.* de bell. persic. lib. II. c. 26. p. 154. ed. *Maltret.*
(22) *Assemani*, l. c.

savante. Alors les Nestoriens furent obligés de quitter la ville d'Édesse et de se réfugier dans l'empire des Perses [23].

15. Le même sort atteignit les philosophes païens qui vivaient encore au sixième siècle à Athènes, près de l'école connue sous le nom de Platon. Jusqu'à cette époque le gouvernement avait accordé des honoraires à ces philosophes païens avec une tolérance louable; mais Justinien qui voulait faire bâtir un grand nombre d'églises, prit le parti, pour subvenir à ces dépenses, de supprimer les pensions dont jouissaient les philosophes d'Athènes et les professeurs des autres villes, qui n'étaient point connus comme orthodoxes. Ainsi, dit un auteur de la Byzantine [24], s'est accrue de plus en plus la nuit de la barbarie. Les philosophes d'Athènes, Damascius de Syrie, Simplicius de Cilicie, Eulalius de Phrygie, Priscien de Lydie, Diogènes et Hermeias de Phœnicie et Isidore de Gaza, pour se soustraire à l'avarice et à l'intolérance de ce souverain, se réfugièrent en Perse, où ils crurent trouver le règne de la philosophie et tout ce que leur faisait concevoir l'illusion de leur imagination. Ces savans furent, il est vrai, trompés dans leur attente; cependant le roi de Perse, Cosroës, reçut avec amitié ces transfuges, qui reconnurent ce bon accueil par la propagation dans l'Orient de plusieurs connaissances utiles [25]. L'exemple du charlatan Ura-

(23) *Theodor.* Anagnost. lib. II. p. 572. 582. ed. *Reading.* — *Sozomen.* hist. eccles. lib. VI. c. 18. p. 240. — *Assemani*, l. c. p. 70. 926. et t. I. p. 204. 353.

(24) *Zonar.* lib. XIV. c. 6. p. 63.

(25) *Agath.* de rebus gest. Justin. lib. II. p. 69. (ed. *Vulcan.* Paris. 1660. f.°)

nius [26], et celui du médecin Tribunus, sont des preuves de l'accueil favorable qu'ils reçurent des Perses. Cosroës offrit à Justinien un armistice pour obtenir ce dernier [27].

16. Les superstitions de tout genre qui faisaient des progrès en Orient et en Occident, devinrent d'autant plus grandes que l'ignorance étendait son empire. Au temps de Zénon l'isaurien, un certain alchimiste fixa l'attention de tout le monde et trompa beaucoup de crédules [28]. Lorsqu'Alaric vint avec des Visigoths menacer Rome, le peuple consterné eut recours aux magiciens toscans, qui devaient attirer le feu céleste et le lancer contre les ennemis [29]. Dans le sixième siècle, l'astrologie décidait presque toujours toutes les affaires importantes [30]. Sous l'empereur Maurice, on exerça la superstition la plus ridicule, avec la coupe d'argent magique de Paulin [31].

17. Depuis le milieu du v.e siècle, le flambeau des sciences s'éteignit presque entièrement en Occident. Les Huns, les Hérules, les Goths, les Alains, les Suèves et les Lombards, arrêtèrent, par leurs invasions réitérées, l'esprit de méditation et de philosophie; ces peuples grossiers crurent avoir beaucoup fait, en permettant aux savans de se livrer à leurs spéculations scientifiques. Cependant, le gou-

(26) *Agath.* de rebus gest. Justin. lib. II. p. 67. 68.
(27) *Procop.* de bell. goth. lib. IV. c. 10. p. 590.
(28) *Cedren.* pag. 359.
(29) *Zosim.* lib. V. p. 355. 356.
(30) *Agath.* lib. V. pag. 154.
(31) *Theophylact.* Simocatt. lib. I. pag. 22. (ed. *Fabroti.* Paris. 1647. f.°)

vernement gothique était le plus favorable aux sciences. Théodoric les protégeait par son secrétaire intime, Cassiodore. Il estimait les savans, et s'entretenait souvent avec ce dernier d'objets de physique et d'histoire naturelle [32]. Athalaric, son successeur, eut pour mère Amalasonte, femme remplie de talens; elle l'instruisit dans la lecture, la grammaire et l'écriture, contre l'opinion des grands de sa cour [33]. Il fit payer aux professeurs de Rome le salaire qu'on leur avait supprimé depuis long-temps [34]. Les écoles de Milan, Pavie et autres endroits, furent richement dotées, et refleurirent sous les Ostrogoths qui protegeaient les sciences [35]. L'invasion des Visigoths fut encore bien moins funeste que le fanatisme destructeur des prêtres [36]. Mais les Lombards firent un dommage irréparable aux sciences par leurs dévastations barbares et l'établissement de la pernicieuse féodalité [37].

La décadence des sciences et des arts ne fut jamais aussi complète en Orient; mais leur culture chez les Grecs reçut cette fausse direction, dont nous avons parlé plus haut. On ne trouve en Occident pendant ces deux siècles presque aucun médecin qui puisse intéresser l'historien. Cependant, nommons en passant Pierre [38], médecin particulier de Thierri, roi de

(32) *Cassiodor.* var. lib. I. c. 9. p. 17. lib. IV. c. 6. p. 58. — *Tiraboschi*, l. c. t. III. p. 8. s.

(33) *Procop.* de bello gothico, lib. I. c. 2. p. 312.

(34) *Cassiodor.* var. lib. IX. c. 21. p. 142.

(35) *Ib.* lib. VIII. c. 19. p. 125. — *Tiraboschi*, l. c. p. 34.

(36) *Oros.* lib. VII. c. 39. p. 575. ed. *Havercamp.*

(37) *Tiraboschi*, l. c. p. 85. — *Gibbon*, t. IV. p. 191.

(38) *Fredegar.* chronic. §. 27. in *du Chesne* script. hist. Franc. t. I. p. 748.

France ; et Mareleif, médecin particulier du roi Childeberg [39]. Avant de nous occuper des autres médecins nouveaux grecs, il serait convenable, au moins pour remplir la lacune d'un siècle et demi qui s'est écoulée entre Oribase et Aëtius, de faire mention de l'histoire d'une épidémie maligne et générale, qui, autant que je sache, n'a été écrite par aucun médecin [40], mais qui pourtant a été exposée avec les couleurs les plus effrayantes par les historiens Procope et Evagre comme témoins oculaires.

18. Cette épidémie commença ses ravages en 541 d'abord en Orient; elle prit son origine, suivant le témoignage de quelques-uns, en Æthiopie [41], et, suivant d'autres, à Peluse en Égypte; de là elle se répandit d'abord en Palestine, et ensuite plus loin [42]. Elle attaquait tous les individus sans distinction d'âge, de sexe et de manière de vivre; elle régnait dans toutes les saisons et sous tous les climats, autant qu'on a de renseignemens des peuples civilisés [43]. Les historiens ne peuvent nous peindre, sous des couleurs assez tristes, les ravages terribles de cette peste, qui, dans quelques pays, moissonna la moitié de la population [44]. En Italie, tous les états furent anéantis; les

(39) *Gregor. Turon.* lib. V. c. 14. p. 333.

(40) Aëtius paraît cependant parler de la même épidémie lorsqu'il dit (tert. I. serm. 2. c. 12. col. 66.) : « Data nobis est *in hac magna peste* alia quædam terra ex Armenia, &c.

(41) *Evagrii* hist. ecclesiast. lib. IV. c. 29. p. 408. (ed. *Reading.* Cantabr. 1720. f.°)

(42) *Procop.* de bell. persic. lib. II. c. 22. c. 142. — Vid. *Barhebræi* chronic. syriac. p. 84. s. (ed. *Kir.ch.* syr. Lips. 1789. 4.°)

(43) *Evagr. Procop.* ib.

(44) *Procop.* hist. arcan. c. 18. p. 56. (Opp. t. II.)

troupeaux erraient sans gardiens dans les campagnes; des villes entières furent dépeuplées ; on ne voyait que des chiens dans les rues; on ne trouvait personne pour enterrer les morts [45]. Constantinople offrait le même tableau : il mourait chaque jour, ce qui est à peine croyable, de quatre à dix mille personnes. Tout commerce, toute industrie cessèrent : les autorités étaient obligées de pourvoir aux enterremens. Lorsqu'on manqua de place pour y mettre les morts, on découvrit les tours des murailles, que l'on remplit de cadavres et que l'on recouvrit ensuite avec leurs toits; mais les exhalaisons putrides qui se dégagèrent de ces tours, devinrent tellement dangereuses qu'on fut obligé de déposer les cadavres sur des vaisseaux marchands et de les jeter dans la mer [46].

Il est à remarquer que ce fléau s'est encore manifesté dans certains endroits, vers la deuxième année de chaque indiction; de sorte que son règne a eu lieu à Antioche quatre fois en moins de soixante ans [47]. Elle a aussi reparu à Rome en l'année 590, après un débordement du Tibre, qui causa une grande inondation; elle fut accompagnée des mêmes accidens, et produisit les mêmes ravages que quarante ans auparavant [48]. On attribua cette cruelle contagion à la volonté immédiate du Tout-Puissant [49], tant ses effets furent effrayans et ses causes impénétrables. On institua des fêtes nouvelles; on célébra les six pre-

(45) Paull. *Warnefried* de gestis Langobard. lib. II. c. 4. p. 776. (ed. *Grot.* Amst. 1655. 8.°)

(46) *Procop.* de bell. persic. lib. II. c. 23. p. 145. 146.

(47) *Evagr.* l. c. p. 409.

(48) *Warnefried*, l. c. lib. III. c. 24. p. 815.

(49) *Procop.* l. c. p. 141.

miers jours de Pâques, et on fonda de nouveaux couvens pour détourner la colère de Dieu [50].

19. Quant aux accidens particuliers de cette peste, on prétend avoir, avant son apparition, observé en Italie, sur les maisons ou les habillemens des individus, certaines marques, qui devenaient d'autant plus saillantes qu'on cherchait à les faire disparaître [51]. Sans doute, c'était une illusion superstitieuse, qui tendait à rendre plus probable que cette maladie provenait immédiatement de la toute-puissance divine [52]... L'abattement, l'anxiété et le désespoir étaient à Constantinople les symptômes par lesquels la maladie avait coutume de commencer. Les malades voyaient continuellement des revenans, ils s'enfermaient dans leurs demeures; et lorsqu'on frappait à leur porte pour les visiter, ils refusaient d'ouvrir, parce qu'ils croyaient que c'étaient des esprits qui venaient les tourmenter. Cette inquiétude continuelle donnait à la maladie une nouvelle force; les personnes ainsi frappées survivaient rarement; elles succombaient ordinairement au deuxième ou au troisième jour [53]. Chez d'autres, la fièvre était très-bénigne dans son début et presque sans chaleur. Les médecins même avaient beaucoup de peine pour découvrir la malignité de cette maladie [54]. Ce n'était qu'après quelques heures ou le lendemain

(50) *Pagi* critic. in *Baron.* annal. a. 544. n. 7. p. 578. a. 588. n. 10. p. 683. — *Gregor. Turon.* lib. VIII. c. 20. p. 401.

(51) *Warnefried*, lib. II. c. 4. p. 776.

(52) *Agathias*, lib. V. p. 154.

(53) *Procop.* l. c. p. 142. Elles mouraient la plupart comme frappées d'apoplexie. (*Agathias*, lib. V. p. 153.)

(54) *Agath.* l. c. *Procop.* p. 143.

qu'on apercevait un engorgement dans les glandes des aînes ou des aisselles, ou derrière les oreilles. Quelques malades tombaient dans un état de sommeil profond, d'autres paraissaient être seulement assoupis, et éprouvaient une perte totale de la mémoire; d'autres enfin devenaient tout-à-fait frénétiques et couraient dans les champs : ils mangeaient lorsqu'on leur présentait quelque chose, sans jamais rien demander ; ils croyaient être continuellement entourés d'ennemis qui leur causaient une frayeur mortelle [55]. Les bubons passaient promptement à la gangrène avec les plus violentes douleurs, qui pourtant n'étaient senties que de ceux qui n'avaient pas le délire. Chez plusieurs le corps se couvrait de taches noires, et ceux-ci expiraient quelques heures après; d'autres mouraient pendant les efforts d'un violent vomissement de sang... Au surplus, aucun médecin ne pouvait se louer d'avoir pu pronostiquer d'une manière certaine l'issue de la maladie. Plusieurs, que les médecins avaient condamnés, réchappaient; d'autres qui paraissaient sans danger, n'en périssaient pas moins. Aucune méthode curative ordinaire ne présensait de moyens efficaces; ceux qui étaient avantageux aux uns devenaient pernicieux à d'autres [56]... Les femmes enceintes succombaient infailliblement à l'impétuosité du mal; trois seulement dont Procope fait mention furent sauvées. Le seul moyen que la nature employait pour résoudre la maladie était la bonne suppuration des glandes enflées. Quelquefois à la suite de la convalescence il restait une paralysie sur la langue [57].

(55) *Procop.* l. c.

(56) *Procop.* p. 144. Aëtius assure pourtant avoir observé une grande efficacité dans le bol d'Arménie. (Tetr. I. serm. 2. c. 12. col. 66.)

(57) *Procop.* pag. 145.

A

A Antioche, cette peste prit un caractère très-différent : chez les uns elle se manifestait par les yeux qui devenaient rouges, et par une bouffissure de la figure; chez d'autres, avec une esquinancie ; enfin, chez quelques individus, avec une diarrhée. Plusieurs dans le début eurent des bubons et une fièvre violente, sans néanmoins aucun trouble dans leurs fonctions intellectuelles jusqu'au dernier soupir; d'autres étaient attaqués de la frénésie la plus violente qui durait jusqu'à la mort [58].

20. Une chose très-remarquable est la complication de cette maladie avec des éruptions cutanées particulières, que les auteurs d'Occident désignaient sous le nom de *variolæ*, ou *milinæ corales pusulæ*. Cette épidémie compliquée de ces *variolæ*, ravagea la France en 565 et 568 [59]. Elle reparut encore deux fois dans le courant de ce siècle [60], et on assure positivement que les enfans en souffraient le plus. Parmi plusieurs grands qui furent victimes de cette maladie, on cite la reine Austrigilde de Bourgogne. Cette femme sans foi accusa, peu avant sa mort, ses médecins de l'avoir mal traitée, et demanda à son mari, le roi Gontran, de punir de mort cette négligence, aussitôt qu'elle serait décédée; ce qui fut exécuté : l'historien rapporte cette action avec un sentiment d'horreur, et la regarde comme un grand crime [61].

Cette maladie, compliquée de petite vérole et de rougeole, parut aussi en Arabie en 572, lors de la guerre

(58) *Evagr.* pag. 409.

(59) *Gregor. Turon.* lib. IV. c. 31. p. 318. — *Marius Aventic.* ib. pag. 215.

(60) *Gregor. Turon.* lib. V. c. 35. p. 343. lib. VI. c. 14. p. 361.

(61) *Gregor. Turon.* lib. V. c. 36. p. 344.

des éléphans[62]. On pourrait regarder ceci comme les premières traces de la petite vérole et de sa translation dans l'Occident par l'armée grecque, qui bientôt après fut envoyée de l'Arabie en Italie[63], si les renseignemens que l'on a sur cette maladie n'étaient pas antérieurs de quelques années, d'après les annalystes français. Nous sommes donc obligés de rester dans l'incertitude sur son origine.

21. Après cette digression, je reviens à l'histoire de la médecine dans l'empire oriental.

Au milieu du V.e siècle, un certain médecin nommé Jacob, jouit d'une grande célébrité à Constantinople. Il était natif d'Alexandrie, et cependant originaire de Damas, où vécut son père Hesychius[64]. Il arriva à Constantinople sous l'empereur Léon, et s'acquit bientôt par ses cures extraordinairement heureuses, sur-tout par ses pronostics et par son grand savoir, une réputation telle, qu'il fut regardé comme un favori de la divinité, et surnommé *sauveur* et *Esculape*. Enfin on lui érigea une statue dans les bains de Zeuxippe à Athènes[65]. Il n'est pas étonnant qu'il se soit attiré la haine générale des médecins, parce qu'il poussait si loin le charlatanisme, qu'il prétendait connaître aussi bien les divers mouvemens de l'ame que les différentes maladies du corps; et parce qu'il blâmait, peut-être avec raison, ses confrères, de trop

(62) *Reiske* miscell. med. ex moniment. Arab. p. 8-10. — *Bruce's* travels to discover the sources of the Nile, tom. I. p. 516. (Lond. 1790. 4.°)

(63) *Müllers* Gesch. schweizerischer Eidgenossenschaft, p. 132.

(64) *Phot.* cod. CCXLII. p. 1051. — *Suid.* t. II. p. 88.

(65) *Phot.* et *Suid.* l. c. — *Alexand. Trall.* lib. V. c. 4. p. 249. — *Jo. Antioch. Malal.* p. II. p. 27. 28. (ed. Venet. 1733. f.°)

s'assujettir aux caprices et au luxe des malades dans le régime qu'ils leur prescrivaient. Il conseillait comme principal moyen dans les affections chroniques, un régime sobre et délayant; c'est pour cela qu'on lui donna le nom de *Psychrestus* [ψύχρηστος] [66]. Aëtius [67] et Alexandre [68] citent plusieurs médicamens dont il est l'inventeur.

22. Dans le milieu du VIe siècle, vivait un médecin que l'on compare, je ne sais si c'est avec raison, à l'empereur Justinien, à cause de ses compilations [69]: c'était Aëtius d'Amide en Mésopotamie [70]. Comme tous les autres médecins de son temps, il fit ses études à Alexandrie [71], et devint le médecin particulier de la cour de Constantinople, avec le rang de colonel de la garde [*comes obsequii*] [72].

Ainsi qu'Oribase, il eut soin de recueillir tout ce qui était remarquable dans les écrits sur la médecine.

(66) *Alexand. Trall.* lib. V. cap. 4. pag. 249.

(67) Tetr. III. s. 4. c. 43. col. 608.

(68) Lib. XI. c. 1. p. 645. 649.

(69) *Boerrhaave*, method. stud. med. p. 432. (ed. Lond. 1728. 8.°)

(70) Sa ville natale se nommait *Amide*, d'après le titre de ses manuscrits, et dans Photius, cod. CCXXI. p. 565. Cagnati a donc tort de prendre, sur de simples indices, la ville d'Abydus, près de Constantinople, pour le pays natal d'Aëtius. (Var. obs. lib. IV. c. 17. p. 327.) Tiraqueau élève un doute contre notre assertion ci-dessus, en s'en rapportant à Paul Eginette (lib. IV. c. 1. p. 131.), qui regarde Aëtius comme un Cappadocien; mais au lieu d'Aëtius, il faut lire dans Paul *Arctäus;* car les mots cités par Paul, se trouvent dans Arétée. (*Weigel.* Aëtianar. exercitat. specim. p. 4-6. Lips. 1791. 4.°)

(71) Tetrab. I. serm. 1. col. 23. « Olei Salcæ præparatio, quam in Alexandria paravi. » — serm. 2. c. 3. col. 63. « In Alexandria vidi hydropicos et lienosos aliquos terræ Ægyptianæ luto uti. »

(72) Il est ainsi nommé sur le titre du manuscrit. Cette dignité est expliquée par du Fresne du Cange. *Glossar. med. et infim. latin.* t. I. p. II. p. 707. t. I. pag. 432. 437. (ed. Basil. 1762. fol.) Vid. *Weigel*, p. 12. 13.

P 2

Il les copiait très-souvent mot-à-mot, sans s'attacher à aucun parti; mais il suivait sur-tout Galien, parce qu'il trouvait dans ses écrits beaucoup plus de matières pour ses compilations, de sorte qu'on le soupçonna d'avoir voulu s'attribuer les opinions de ce grand homme[73]. Cependant il donne souvent son avis dans ces recueils, et cite à l'appui des expériences qui servent de pierre de touche aux assertions de Galien[74]. Quelquefois même l'extrait d'Aëtius se lit mieux dans sa traduction latine que dans le style diffus asiatique de l'original du médecin de Pergame. Outre Galien, Aëtius suivit principalement les Méthodistes les plus célèbres, sans néanmoins négliger les Empiriques. Ce fut l'esprit de son siècle qui produisit le syncrétisme, et qui fut cause que tous les successeurs de ce médecin n'adoptèrent aucune école d'une manière exclusive. Aëtius fut encore supérieur à Oribase, en ce qu'il faisait beaucoup plus de cas que ce dernier de la véritable théorie des maladies, et de leurs signes[75]. Je me réserve cependant de distinguer les propres principes d'Aëtius de ceux des auteurs dont il a fourni des extraits.

23. Il réunit très-rarement l'anatomie et la physiologie à la théorie médicale; pourtant on rencontre quelques descriptions de parties du corps humain, mais qui la plupart sont copiées de Galien, de Ruffus, d'Oribase et d'autres. Je citerai seulement ici celle de la continuité de la troisième branche de la cinquième paire de nerfs; son assertion que la substance même des dents est pourvue de filets nerveux et que les

(73) Tetr. I. serm. 2. c. 24. col. 68, où il est question du jais.
(74) Tetr. I. serm. 1. col. 30.
(75) *Phot.* cod. CCXXI. p. 577.

dents sont les seuls os sensibles [76]; enfin la différence qu'il établit entre les glandes amygdales et les sous-maxillaires qu'il nomme ἀντιάδες [77]. Il distingue adroitement plusieurs espèces d'appétits. La première résulte de l'évacuation des alimens; la seconde est l'appétit naturel; la troisième espèce consiste dans la résorption du chyle; la quatrième dans la sensation de la résorption, et la cinquième enfin est l'appétit animal [78]. Sa description de la matrice, assez bonne, est faite en grande partie d'après Moschion [79]. Je ne me souviens pas d'avoir vu dans les auteurs de l'école de Galien aucune explication aussi parfaite de la théorie de la production de l'arrière-faix, par l'absorption des anastomoses des vaisseaux, qu'il nommait cotylédons [80].

Son système pathologique est presqu'entièrement fondé sur les humeurs essentielles et les qualités élémentaires du corps animal; par conséquent la plupart des maladies particulières prennent de là les distinctions de leurs différentes espèces. Il se montre souvent méthodiste, et s'arrête, plus qu'il n'appartient à un sectateur de Galien, à la stricture et à la laxité [81]. Il développe, dans un ordre systématique, d'après les écrits du médecin de Pergame, la doctrine des signes de l'état maladif [82]. Il expose très-bien les signes distinctifs des espèces particulières de fièvres intermittentes, dans leurs premiers paroxismes [83].

(76) Tetr. II. s. 4. c. 19. col. 378.
(77) *Ib.* c. 48. col. 403.
(78) Tetr. III. s. 1. c. 20. col. 456.
(79) Tetr. IV. s. 4. c. 1. col. 779.
(80) *Ib.* c. 3. col. 780.
(81) Tetr. II. s. 1. c. 102. col. 227.
(82) *Ib.* c. 1-57. col. 189-202.
(83) *Ib.* c. 79. col. 212.

C'est encore Galien qu'il suit dans ce qui regarde la doctrine des fièvres en particulier. L'*hémitritée* est composée en effet de la quotidienne et de la tierce. La matière morbifique est en partie une bile dégénérée, et en partie une pituite corrompue [84]. La *lipyrie* est une fièvre ardente compliquée d'une inflammation occulte des intestins [85]. Il distingue très-bien la fièvre hectique originaire de celle qui est la suite d'une suppuration des viscères [86]. Aëtius définit la douleur, un changement subit dans le tempérament, qui suppose un déplacement quelconque [87]. Il donnait avec détail les explications des symptômes particuliers, explications très en usage dans l'école de Galien, et négligées de nos jours au détriment de la science. Suivant lui le bourdonnement des oreilles est dû à une fermentation de vapeurs spiritueuses qui s'élèvent vers l'intérieur de cet organe [88]. Il distingue un très-grand nombre d'espèces d'ophtalmies, multipliées encore par une épidémie lépreuse qui régnait alors [89]. Une espèce particulière qu'il fait connaître, est une contraction contre nature de la prunelle, d'après laquelle le malade voit les objets plus grands qu'ils ne sont. Il nomme cette affection une phthisie de la pupille [90]. Ce médecin parle d'une manière judicieuse et fort étendue de l'esquinancie gangréneuse [91]. Il dérive du bas-ventre la fausse pleurésie, et rejette la saignée dans cette maladie [92]. Il indique aussi une épilepsie qui a pour cause des crudités dans les premières

(84) Tertrabibl. II. s. 1. c. 82. col. 213.
(85) *Ib.* c. 89. col. 218.
(86) Tetr. II. s. 1. c. 92. col. 221.
(87) *Ib.* c. 100. col. 226.
(88) *Ib.* s. 2. c. 78. col. 285.
(89) *Ib.* s. 3. c. 31. col. 312.
(90) *Ib.* s. 3. c. 53. col. 324.
(91) *Ib.* s. 4. c. 46. col. 398.
(92) *Ib.* s. 4. c. 69. col. 434.

voies, et qui se guérit particulièrement par les évacuans [93]. Il décrit très-exactement les signes distinctifs des douleurs de colique et de celles qui résultent de la pierre [94]. Les observations qu'il a faites sur la suppuration des intestins méritent d'être lues [95].

Aëtius prétend que l'hydropisie provient toujours d'une affection froide au foie [96], et nomme galle de la vessie une certaine suppuration de sa membrane interne [97]. Il place la cause de la goutte dans la dominance d'une certaine qualité élémentaire, ou dans celle d'une humeur cardinale [98]. Il traite la doctrine des venins des animaux d'après Nicandre et Dioscoride; mais il cite parmi les insectes vénéneux une nouvelle espèce, sous le nom de *tetragnathus* [99]. Enfin, je trouve dans cet auteur la première observation de pierres dans la matrice, observation confirmée par les anatomistes modernes [100].

24. Aëtius expose sa théorie sur la matière médicale entièrement d'après les principes de Galien, et reconnaît les qualités premières et secondaires des médicamens ainsi que leurs effets, généralement d'après leurs propriétés sensibles [1]. Il fait une énumération des

(93) Tetr. III. s. 1. c. 18. col. 455.
(94) *Ib.* c. 30. col. 472.
(95) *Ib.* c. 42. col. 493.
(96) Tetr. III. s. 2. c. 20. col. 534.
(97) *Ib.* s. 3. c. 22. col. 564.
(98) *Ib.* s. 4. c. 9. col. 588.
(99) Tetr. IV. s. 1. c. 17. col. 618.
(100) Tetr. IV. s. 4. c. 98. col. 833. Vid. *Bonet* medicin. septentrion. lib. IV. sect. I. obs. 19. p. 17. (P. II. ed. Genev. *1686.*) — Verhandelingen d. Maatschapp. d. Wetenschappen te Haarlem, d. III. p. 603.
(1) Tetr. I. s. 1. col. 1-7.

remèdes dans un ordre alphabétique suivant les trois règnes de la nature, et presque entièrement conforme aux assertions de Dioscoride et de Galien; cependant il n'y comprend aucune des descriptions dont Dioscoride avait accompagné son recueil. Il n'en mentionne que les vertus et les effets; et souvent il se perd dans le système des Méthodistes, lorsqu'il hasarde une explication des effets des médicamens [2].

Les principes pratiques de cet auteur ont de temps en temps un caractère original, parce qu'il a fait lui-même une multitude d'observations sur le traitement des maladies. Le régime qu'il suit dans les maladies aiguës est fondé sur les principes que donne Hippocrate de la coction, des crises, et de l'efficacité de la nature dans ces sortes de maladies [3]. Sa méthode curative dans la lipyrie avec extinction de voix, lui est tout-à-fait propre; il fait boire beaucoup d'eau froide et prescrit des opiats [4]. Il assure avoir reconnu par l'expérience l'utilité des alimens fortifians et nourrissans dans la fièvre consomptive, chez les individus secs et maigres [5]. Il faisait sur-tout attention à ce que la chambre des malades fiévreux fut aussi froide que possible [6]. Il conseille encore, d'après son expérience, l'usage des frictions, sur-tout sur le bas-ventre, chez les personnes qui ne peuvent pas parvenir à une évacuation, dans des cas où elle est cependant indiquée [7]..... Ses conseils pour quelques cures symptomatiques et souvent empiriques ont quelquefois affaibli la bonne opinion du lecteur sur

(2) Tetrabibl. II. s. 2. c. 54. col. 275.
(3) Tetrabibl. II. s. 1. c. 80. col. 212.
(4) *Ib.* c. 89. col. 218.
(5) *Ib.* c. 91. col. 219.
(6) *Ib.* col. 220.
(7) *Ib.* c. 96. col. 225.

ses connaissances pratiques. Tels sont les moyens qu'il propose pour nettoyer la langue chargée ou muqueuse[8]. Tel est encore le traitement absolument empirique, qu'il prescrit pour guérir la chassie des yeux. Il passe d'un remède à un autre, sans s'arrêter aux causes[9].

25. Ses principes sur la chirurgie reposent en grande partie sur l'application d'une multitude innombrable d'emplâtres et d'onguens, et autres moyens extérieurs, dans la préparation et application desquels la superstition joue souvent un grand rôle. En faisant fondre un certain onguent, il fallait répéter plusieurs fois à voix basse : *Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob accorde une efficacité à ce médicament*[10]. Cette théosophie était encore apparente dans les opérations. Si quelqu'un avait un corps étranger qui lui restait au gosier, il fallait toucher le cou du malade, et dire : *De même que Jésus-Christ a ressuscité Lazare, et fait sortir Jonas d'une baleine ; sors de même toi os ou esquille.* Ou bien : *Le martyr Blaise et le serviteur du Christ te le commandent, ressorts ou descends*[11].

Enfin, Aëtius conseillait la saignée, tantôt du côté de l'endroit douloureux, tantôt, comme les Méthodistes, du côté opposé[12]; et, dans une forte congestion sanguine à la tête, il ne se contentait pas seulement de cette opération, mais il enfonçait un brin de paille dans le nez pour exciter une hémor-

(8) Tetrabibl. II. s. 1. c. 118. col. 231.
(9) Tetr. II. s. 3. c. 89. col. 336.
(10) Tetr. IV. s. 3. c. 14. col. 762.
(11) Tetr. II. s. 4. c. 50. col. 404.
(12) Tetr. I. s. 3. c. 12. col. 120. — Tetr. II. s. 4. c. 68. col. 432.

ragie[13]. Ce médecin proposait mille moyens extérieurs dans la cure des différentes espèces de lèpre, et surtout dans l'alopéçie[14]; il guérissait très-bien, et d'une manière systématique, l'engorgement des parotides : souvent de simples fomentations avec du beure frais lui ont réussi[15]. Son procédé pour l'opération de la cataracte et son traitement des lésions aux paupières sont dignes de l'attention du lecteur[16]... Aëtius rapporte des effets extraordinaires de l'usage de la terre de Lemnos dans les ulcères malins[17]; mais il prouve, par son assertion sur la possibilité de résoudre, au moyen d'un certain emplâtre, des abcès en pleine suppuration, qu'il connaissait bien peu les lois éternelles de la nature[18].... Il compte beaucoup sur l'usage des sarcotiques dans le traitement des ulcères[19]. Contre l'inflammation des yeux, il recommande l'application externe de la pierre sanguine d'après sa propre expérience*. On trouve encore dans ses ouvrages un grand nombre de cosmétiques, par exemple, pour la pousse des cheveux et pour les faire changer de couleur[20]... Il cherchait à guérir les douleurs de la pierre par des médicamens internes[21]; et lorsque cela ne pouvait réussir, il conseillait l'opération de la taille faite au périnée, suivant la méthode

(13) Tetr. II. s. 1. c. 124. col. 233.
(14) *Ib.* s. 2. c. 55. col. 277.
(15) *Ib.* c. 89. col. 290.
(16) *Ib.* s. 3. c. 60. col. 326. c. 69. 70. col. 329.
(17) Tetr. I. s. 2. c. 4. col. 65.
(18) Tetr. IV. s. 3. c. 14. col. 756.
(19) *Ib.* s. 2. c. 33. col. 705.
(20) Tetr. II. s. 2. c. 56. 58. col. 278. 279.
(21) Tetr. III. s. 3. c. 5. col. 550. c. 10. col. 553.
* Tetr. I. s. 2. c. 13. col. 66.

de Celse [22]. Il faisait usage de cérat pour apaiser les douleurs de la goutte, et n'employait autre chose dans les lésions de tête que des emplâtres et des onguens; mais il extirpait les tumeurs hémorrhoïdales [24], et opérait assez bien l'anevrisme artériel [25]. Il conseillait dans l'opération de la lithotomie de renfermer le bistouri dans un tuyau pour éviter la lésion des parties génitales, parce qu'il a quelquefois vu que l'impuissance résultait de cette lésion [26]. Dans l'art des accouchemens, il suivait presque généralement Philomenus. J'observe ici en passant qu'alors cet art n'était exercé que rarement par les médecins et les chirurgiens, et était le plus souvent abandonné aux sages-femmes [27].

26. Peu de temps après Aëtius parut Alexandre de Tralles [28], qui en fait une mention expresse. Il était d'une famille extrêmement heureuse; car ses quatre frères jouirent d'une grande réputation sous le rapport de la science et des talens [29]. Lui-même fit de grands voyages en Italie, en France et en Espagne [30]; et fut appelé à Rome comme médecin où il reçut un accueil très-honorable [31].

(22) Tetrabibl. III. s. 3. c. 14. col. 557.
(23) *Ib.* s. 4. c. 43. col. 607.
(24) Tetr. IV. s. 3. c. 13. col. 751.
(25) Tetr. IV. s. 2. c. 6. col. 688.
(26) Tetr. III. s. 3. c. 21. col. 563.
(27) *Pallad.* histor. Lausiaca, p. 158. (ed. *Meurs.* LB. 1616. 4.°)
(28) *Alexand.* lib. XII. c. 8. p. 779.
(29) *Agathias*, lib. V. p. 149.
(30) *Alexand.* lib. I. c. 15. p. 80. 81. 82.
(31) *Agathias*, l. c. Ἐν τῇ πρεσβύτιδι Ῥώμῃ καλῴκισεν ἐντιμώτατα κεκλημένος.

Ce médecin fut un des meilleurs auteurs de son siècle; et je ne dis pas trop, lorsque je le préfère, quant à ses vues pratiques, à tous les nouveaux médecins de la Grèce. Non-seulement il compare généralement les observations et les principes généraux de ses prédécesseurs avec sa propre expérience [32], mais il juge toujours lui-même, et ose rejeter directement les théories et les conseils pratiques des anciens, lorsqu'ils ne lui paraissent pas assez fondés [33]. Dans plusieurs endroits il critique Galien à cause de ses règles curatives indéterminées et souvent tout-à-fait fausses [34] : c'est par-là qu'il s'est acquis la réputation d'un homme qui pense par lui-même, réputation à laquelle aucun médecin depuis Galien n'avait eu droit de prétendre. Son style est aussi plus clair, plus net, plus noble, plus convenable au sujet qu'on n'aurait pu l'espérer de son siècle.

Nous voyons, par l'exposé ci-dessus, qu'on ne pouvait pas appeler Alexandre, dans le stricte sens, un *Galiéniste*. Il explique souvent les maladies seulement d'après le système méthodique, et se sert du pneuma; dans quelques endroits, et assez souvent, il prend tout-à-fait le ton d'un empirique, ce qui sera suffisamment prouvé dans la suite. Qu'on me permette d'exposer d'abord les principes de théorie qui lui sont propres, et ensuite je parlerai de sa pratique partilière.

27. C'est en grande partie à Galien qu'il est redevable, à ce qu'il paraît, de ses connaissances sur le

(32) Lib. X. c. 1. p. 591.
(33) Lib. I. c. 17. p. 112.
(34) Lib. XII. c. 1. p. 675. c. 6. p. 732. 733. c. 7. p. 744.

corps humain ; et quoiqu'il reconnût toute l'importance de l'anatomie, et qu'il regardât, entre autres, comme indispensable la connaissance exacte des nerfs pour établir un jugement théorique sur la paralysie [35], cependant on découvre peu d'endroits qui prouvent plus de connaissances anatomiques que celles d'un copiste de Galien. Sa théorie des maladies est peu différente de celle de Galien ; souvent il paraît lui donner plus d'extension ; ainsi l'alopécie, accident de la lèpre, prend toujours son caractère de l'une des qualités élémentaires ou des quatre humeurs principales [36]. Alexandre a classé les ophtalmies [37], la dyssenterie, [38], la goutte, [39], même chaque fièvre intermittente et une infinité d'autres maladies, d'après la prédominance ou les qualités froides, humides, sèches ou chaudes des humeurs... Il parle, d'un autre côté, par exemple, dans l'alopécie, de la stricture et de la laxité, comme de deux communautés qui produisent la maladie [40]; il explique un grand nombre d'autres maladies par un épaisissement, un trouble ou un désordre dans les esprits [41], et attribue les causes de la migraine souvent à des crudités dans les premières voies [42]. Il regarde comme une chose bien déterminée la différence que Galien a établie entre la frénésie et la paraphrosyne ; l'une a toujours son siége dans le cerveau, et l'autre dans le diaphragme [43]. Il nomme *stricture* [πύκνωσις], d'après le système métho-

(35) Lib. I. c. 16. p. 8.
(36) Lib. I. c. 1. p. 1.
(37) Lib. II. c. 1. p. 125.
(38) Lib. VIII. c. 9. p. 460.
(39) Lib. XI. p. 590.
(40) Lib. I. c. 1. p. 1.
(41) Lib. I. c. 11. p. 31. c. 12. p. 37. — Lib. VII. c. 13. p. 357.
(42) Lib. I. c. 12. p. 38.
(43) *Ib.* c. 13. p. 45.

dique, une espèce particulière d'ophtalmie [44]. Il donne aussi une observation importante sur l'inflammation du poumon provenant d'un endurcissement pierreux dans cet organe, ou compliquée de cet accident [45].... Alexandre a traité la diagnose d'une manière excellente ; par exemple, il fait sentir d'une manière intéressante et très-fine la différence qui existe entre les accidens de la pleurésie et les symptômes de l'inflammation du foie [46]. Il expose avec une grande adresse les signes du lieu douloureux dans la dyssenterie ; c'est-à-dire, si c'est le gros intestin qui souffre, il y a alors épreintes violentes, et l'évacuation a lieu facilement : les excrémens sont rarement mêlés de sang ; mais il suit ordinairement après l'évacuation quelques gouttes de sang ou quelques parcelles de graisse ou de parties charnues. La douleur n'est point aiguë ni violente, mais plus souvent sourde. On observe le contraire de tous ces accidens lorsque la maladie a son siége dans les intestins grêles [47]. Il y a toujours suppuration des intestins dans la véritable dyssenterie, parce qu'on rejette une matière puriforme [48]. Alexandre distingue de celle-ci la dyssenterie rhumatismale, qu'il décrit d'après Philomenus ; la dyssenterie du foie [*fluxus hepaticus*] [49], qui provient toujours d'une impuissance des forces assimilatrices ; et la dyssenterie de lait [*fluxus cœliacus*] qui provient d'un affaiblissement de la force résorptive [50]. Il désigne le affections hypocondriaques sous la dénomination de

(44) Lib. II. c. 4. p. 138.
(45) Lib. V. c. 4. p. 243.
(46) Lib. VI. c. 1. p. 266.
(47) Lib. VIII. c. 9. p. 455.
(48) *Ib.* p. 454.
(49) *Ib.* c. 8. p. 432.
(50) *Ib.* c. 3. p. 400.

gonflement de la rate, et les dérive de même d'une dégénération des esprits [51]. Il expose très-bien les signes des calculs rénaux [52]... Suivant ce médecin il ne faut pas toujours croire que chaque espèce de fièvre intermittente soit produite par la même humeur élémentaire prédominante; car, par exemple, dans la fièvre quarte cette humeur diffère autant dans sa qualité que dans son siége [53].

28. Cette dernière idée conduit tout naturellement à une règle pratique très-raisonnable, qui est qu'on ne doit jamais déterminer la méthode de traiter une maladie, sans avoir égard à ses causes curatives spécifiques et individuelles. Souvent le médecin de Tralles recommande à ses confrères de ne jamais se laisser aveugler par des autorités ou induire en erreur par la manie des systèmes, mais de porter toujours leur considération sur l'âge, les forces de la nature, la constitution et la manière de vivre du malade, ainsi que sur la saison et la température de l'atmosphère, et d'être sur-tout attentifs à observer les efforts de la nature dans les maladies aiguës [54]. On reconnaît à ces traits l'esprit de la véritable science médicale dont Alexandre était animé; et la manière dont il expose ses principes nous prouve qu'ils ne sont pas une simple imitation d'Hippocrate, mais bien le résultat de sa propre expérience... Ses conseils pour l'évacuation des crudités des premières voies sont tout-à-fait intéressans. Il prétend qu'on réussit toujours mieux avec des médicamens légèrement fondans et laxatifs, qu'avec des purgations proprement dites,

(51) Lib. VIII. c. 11. p. 479.
(52) Lib. IX. c. 4. p. 530.
(53) Lib. XII. c. 8. p. 757.
(54) Lib. I. c. 10. p. 19-25.

lorsque les stagnations sont considérables [55]. Il connaissait déjà la grande faiblesse qui résulte de ces purgations ; et par conséquent il n'en permettait l'usage dans les fièvres aiguës qu'avec la plus grande réserve, et même il observait que le médecin doit avoir du courage dans ces circonstances [56]. Son conseil, à l'égard de l'opium, dont on faisait alors usage dans toutes sortes de douleurs violentes sans exception, prouve, entre autres, combien il s'attachait peu dans certains cas à la cure des symptômes, et combien par conséquent la méthode curative radicale était son principal but. Il assure que cette substance occasionne souvent des congestions considérables vers la tête, et conséquemment ne doit pas au moins être conseillée dans les douleurs céphaliques [57]. Dans presque toutes les maladies ce médecin prescrit avec la plus grande circonspection, un régime dont il donne le détail, et se rapproche par-là des Méthodistes [58]. Le castoreum paraît avoir été un de ses médicamens favoris; d'après sa propre expérience il en conseillait l'usage dans la fièvre soporeuse et dans beaucoup de maladies [59]. Il faisait de même un très-grand cas de la pierre d'Arménie (pierre calcaïre compacte, avec un grain de quartz, mêlée de quelques particules de mica, et saturée de cendres d'azur ou mine de cuivre) qu'il employait dans la mélancolie et l'épilepsie, et à laquelle il affirme avoir remarqué une efficacité extraordinaire dans les cas même les plus désespérés de la

(55) Lib. I. c. 10. p. 25.
(56) Lib. XII. c. 3. p. 694.
(57) Lib. I. c. 13. p. 49. lib. III. c. 2. p. 174.
(58) Lib. I. c. 13. p. 52. 65. s.
(59) *Ib.* c. 14. p. 59.

frénésie

frénésie [60]. Lorsque l'épilepsie prend son origine dans le pied, il propose des médicamens caustiques et exulcératifs, qu'on doit appliquer sur la partie souffrante pour détruire cette origine [61]. Cet auteur a des idées excellentes sur la cure physique de la mélancolie, dont il cite quelques exemples intéressans [62]. Ses principes sur l'endroit où doit se pratiquer la saignée sont tout-à-fait étrangers à ceux des médecins de son temps. Comme toutes les parties du corps sont en rapport, le choix des vaisseaux à ouvrir lui est indifférent; et il ne juge pas qu'une veine ait de l'avantage sur une autre veine quelconque [63]. Cependant, dans quelques cas, il préférait l'ouverture de la veine la plus voisine du lieu douloureux; par exemple, la veine sublinguale et la veine jugulaire dans l'esquinancie [64].

Alexandre désapprouve les substances astringentes dans la dyssenterie, et conseille au lieu de cela des médicamens légèrement laxatifs, toutes espèces de fruits bien murs, et sur-tout le raisin sec qu'il préfère à tous les autres médicamens [65]. C'est dans cet auteur qu'il est fait, pour la première fois, mention de la rhubarbe qu'il recommande contre la dyssenterie [66]; au reste, il pense qu'il faut dans cette maladie avoir aussi égard aux qualités élémentaires, et prescrire quelquefois, chez deux sujets différens, des moyens curatifs opposés [67]. Suivant lui, l'hydropisie a quelque fois pour cause une pléthore sanguine qui entrave

(60) Lib. I. c. 15. p. 76. c. 17. p. 113.
(61) Lib. I. c. 15. p. 73.
(62) *Ib.* c. 17. p. 110.
(63) *Ib.* p. 102.
(64) Lib. IV. c. 1. p. 232.
(65) Lib. VIII. c. 8. p. 404. 406. 407.
(66) Lib. VIII. c. 9. p. 470.
(67) *Ib.* p. 460.

le passage du sang dans les veines, ce qui exige qu'on débute dans le traitement par une saignée[68]: elle peut encore être quelquefois utile dans les syncopes, lorsque c'est la pléthore qui a occasionné une suppression de forces[69]. Il critique l'application des fomentations anodines dans les douleurs de goutte, et conseille au lieu de cela les emplâtres vésicatoires[70], moyen déjà connu au temps d'Arétée. Il est presqu'impossible de concilier avec ces principes et autres semblables, également bons, sa méthode de traiter les fièvres intermittentes par des purgations; cependant il faut aussi lui rendre justice, en reconnaissant qu'il a cherché, par différens antidotes et des vomitifs, à changer le ton du système nerveux dans les fièvres intermittentes opiniâtres[71].

29. On peut encore moins concilier les principes de cet auteur avec les traces frappantes de superstition qu'on trouve dans ses écrits; et il semble qu'il ait senti lui-même cette inconséquence, et qu'il ait voulu la justifier en disant qu'il faut recueillir et utiliser tout ce qui peut soulager[72]. Alexandre suivit aussi ce principe dans l'énumération d'une infinité de formules contre toutes les maladies particulières, et par là il s'est rapproché des Empiriques. Dois-je attribuer sa méthode curative pour la goutte à la superstition ou à son penchant pour le système méthotique? Au moins cette méthode est la plus paradoxale que j'aie jamais rencontrée. Dans cette affection, il recommandait un

(68) Lib. IX. c. 1. p. 514.
(69) Lib. XII. c. 3. p. 698.
(70) Lib. XI. p. 625.
(71) Lib. XII. c. 8. p. 757. s.
(72) Lib. IX. c. 4. p. 538. Καλὸν γὰρ νεκᾷν καὶ πάσῃ μηχανῇ βοηθεῖν.

antidote composé de myrrhe, de corail, de girofle, de rue, de pivoine et d'aristoloche; il en commençait l'usage au mois de janvier et le continuait pendant cent jours, laissant après un mois d'intervalle; ensuite il fallait encore en prendre pendant cent jours et laisser après une intervalle de quinze jours, à la fin desquels on recommençait tous les deux jours l'usage de ce médicament pendant deux cent soixante jours; enfin il faisait prendre encore de deux jours l'un, quatre-vingts portions dans cent soixante jours, pour terminer le traitement, ce qui faisait en tout trois cent soixante-cinq doses*. Ce qu'il y avait de plus important à l'égard de cette ennuyeuse ordonnance, c'est qu'il fallait suivre pendant tout le cours de cette année la diète la plus sévère. On peut découvrir dans cette superstition apparente la grande vérité, que la goutte est une maladie constitutionnelle produite par le luxe, et par conséquent incurable par des médicamens, mais qui se guérit par la continuation d'un régime sévère [73].

On peut néanmoins considérer comme un moyen tout-à-fait superstitieux, l'usage du cyphi dans l'épilepsie [74] et celui de l'hématite dans les hémorragies [75]; mais, c'est dans le traitement des douleurs de colique qu'on trouve les plus fortes traces de ces chimères théosophiques. Dans ces affections il conseillait de faire usage d'une pierre sur laquelle était représenté Hercule terrassant un lion, ou d'un anneau de fer sur lequel était écrit d'un côté φεῦγε, φεῦγε ἰοῦ χολὴ ἡ κορυδαλὸς

(73) Lib. XI. p. 616. 617.
(74) Lib. I. c. 15. p. 86.
(75) Lib. VII. c. 1. p. 301.

* L'erreur que l'on remarque dans ces nombres se trouve aussi dans l'original. *Note du C.*

ἐζήτει, et sur l'autre, le diagramme des Gnostiques, dont nous avons déjà parlé (p. 168). Il ajoute que des choses sacrées ne doivent pas être profanées [76]. Cet auteur recommande contre la goutte le vers d'Homère :

Τετρήχει δ' ἀγορὴ, ὑπὸ δ' ἐστοναχίζετο γαῖα.

ou bien de faire graver sur une feuille d'or, au déclin de la lune, les mots μει, θρευ, μορ, φορ, τευξ, ζα, ζων, θε, λου, χρι, ζε, γε, ων. Il conjurait par les mots *Jao, Sabaoth, Adonaï, Éloi* [77], une plante qu'il employait contre cette maladie : dans les fièvres quotidiennes, il conseillait une amulette, qui consistait en une feuille d'olivier sur laquelle on écrivait avec de l'encre KA. POI. A. [78].

30. Nous avons encore un autre écrit d'Alexandre sur les vers intestinaux : il les divise en ascarides, en strongles et en vers solitaires, et il cherche même à déterminer des signes distinctifs pour reconnaître l'une ou l'autre espèce. Parmi ses médicamens pour les vers, on remarque sur-tout le cumin noir, les huiles, les noix et le fiel de bœuf, qui sont encore aujourd'hui reconnus, d'après des expériences modernes, comme excellens vermifuges [79].

Nous possédons encore sous le nom d'Alexandre d'Aphrodisée, de la secte pneumatique, un recueil de problèmes physiques et médicaux, qui ont réellement pour auteur notre Alexandre. On explique dans ce

(76) Lib. IX. c. 4. p. 538.
(77) Lib. XI. p. 656. 657.
(78) Lib. XII. p. 757.
(79) *Fabric.* tom. XII. pag. 602. s.

recueil principalement les symptômes particuliers des maladies, et on sait que le médecin de Tralles s'est spécialement occupé de cet objet. Quoique cet auteur suive en grande partie Aristote et Galien, cependant on remarque aussi en lui, un penchant pour le syncrétisme qui était commun à tous les auteurs de ce siècle. Il classe les maladies d'après l'endroit affecté et d'après la dominance de l'humeur cardinale. Il définit l'héméralopie comme les Pneumatistes, un esprit épaissi et trouble qui ne peut pas pénétrer l'organe de la sensation [80]. Il dit que l'étincelle qui paraît sortir de l'œil lorsqu'on reçoit un soufflet, provient de ce que le *spiritus visorius* s'enflamme [81]. Les insectes meurent dans l'huile, parce que leurs *spiracula* sont obstrués [82]. Les ulcères ronds guérissent difficilement, parce qu'ils sont produits par une bile âcre [83]. D'après Asclépiade, il explique les effets des médicamens par le rapport entre les atomes et les pores [84]. Enfin il emploie aussi l'hypothèse de Platon sur la préexistence de l'ame, pour expliquer la raison qui fait qu'on endort les enfans par le chant [85].... Il contredit les principes des anciens, en ce qu'il prétend que la bile noire ne peut jamais produire la folie quand elle se dépose sur le cerveau, mais seulement une sombre mélancolie [86].

(80) *Alexandr.* problemata, n. 16. p. 209. (ed. *Angel. Politian.* Lugd. 1573. 12.)
(81) *Ib.* n. 58. p. 231.
(82) *Ib.* n. 65. p. 233.
(83) *Ib.* n. 99. p. 254.
(84) *Ib.* n. 106. p. 257.
(85) *Ib.* n. 121. p. 268.
(86) *Ib.* n. 92. p. 250.

CHAPITRE III.

Histoire de la Médecine grecque, dans les VII.ᵉ et VIII.ᵉ Siècles.

31. Les despotes par leur faiblesse, leur volupté effrénée et leur tyrannie barbare contribuèrent autant à la décadence complète des sciences dans l'Orient chrétien, que les Perses et les Sarrasins, par leurs invasions dévastatrices. Les disputes théologiques sur l'unité de la volonté de Jésus-Christ, et la vénération pour les images des saints, occupèrent dans cette période les empereurs de l'Orient, bien plus sérieusement que les affaires les plus importantes de l'État, et le soin de contenir les ennemis de l'empire, qui devenaient de jour en jour plus puissans.

La guerre de l'Isaurien Léon III contre les adorateurs des images, fut extrêmement pernicieuse à la littérature. On rapporte [87] de ce prince, le premier et le plus zélé dévastateur des images, un fait qui, s'il était complétement vrai, serait autant une preuve de la cruauté la plus outrée que de la ruine de la littérature. Il détruisit, est-il dit, un collége composé de douze savans, dont le président avait le titre de professeur œcuménique, et qui, chez les empereurs précédens, jouissaient d'une si haute considération, qu'on les consultait souvent sur les affaires d'État. Mais alors, on voulut les assujettir en esclaves à donner leurs suffrages pour la destruction des images,

(87) *Cedren.* p. 454. — *Nicephor. Gregor.* p. 37. (ed. Petav. Paris. 1648. f.°) — *Zonar.* lib. XV. c. 3. p. 104. — *Constantin. Manass.* p. 87. 88. (ed. *Fabroti*, Paris. 1655. f.°)

ordonnée par l'empereur. Ils s'y refusèrent, et l'empereur les ayant fait renfermer dans leur bibliothèque à Constantinople, qui contenait trente mille volumes, il y fit mettre le feu, de sorte qu'ils périrent tous dans les flammes. Quand on pourrait révoquer en doute les circonstances avec lesquelles cette histoire est rapportée, le fait n'en paraîtrait pas moins certain [88]; car, comme les moines qui étaient les plus zélés adorateurs des images, s'occupaient presque uniquement de littérature, ou au moins de copier des livres, il est facile de concevoir comment la destruction des images a dû contribuer à accélérer la décadence des restes de la science. Et comme Constantin V, surnommé *Copronyme*, persécutait les moines, on détruisit aussi par son ordre un grand nombre de bibliothèques de couvens [89].

32. Jusqu'à l'époque de l'invasion des Sarrasins, il a toujours subsisté à Alexandrie de faibles traces de l'ancienne splendeur de cette célèbre école de l'antiquité : au moins y avait-il alors des calligraphes qui copiaient les livres des anciens [90]. A l'exception du philosophe Jean Philoponus, presque tous les médecins du VII.e siècle s'instruisirent à Alexandrie.

Théophile ou Philothée ou Philarète *protospatharius* ou chef de la garde impériale sous Héraclius [91], est un des écrivains sur la médecine les plus connus du

(88) Vid. *Walch's* Historie der Ketzereyen, t. X. p. 231. — *Heeren*, p. 87. 88.

(89) *Cedren.* pag. 466.

(90) *Theophylact. Simocatt.* lib. VIII. c. 13. p. 215. (ed. *Fabroti*, Paris. 1647. f.°)

(91) *Du Fresne du Cange* glossar. græcit. med. et inf. tom. II. p. 1416.

VII.ᵉ siècle. D'après une compilation de Galien, Rufus et autres, il a composé sur l'usage des parties du corps un ouvrage qu'il paraît avoir fait dans une intention pieuse; car il ne se contente pas d'admirer la sagesse du Créateur dans l'ordre qui règne dans l'organisation humaine, mais il cherche encore l'explication des raisons qui ont engagé le Tout-Puissant à donner à nos membres précisément la forme qu'ils ont, et aux viscères la position, la structure et les rapports qu'on leur trouve, et non d'autres. Souvent il porte ses vues physiologiques sur des états accidentels, et même contre nature, qui devaient avoir été le but de l'organisation des corps...... J'adore avec une profonde vénération la sagesse de l'Être-Suprême qui a formé, d'une manière aussi parfaite, le corps animal; j'admire les efforts du physiologiste qui cherche à pénétrer la concordance des parties vers un seul but et la destination de chaque membre ou de chaque viscère en particulier; mais n'est-ce pas pousser trop loin la téléologie, et la science ne souffre-t-elle pas lorsqu'on veut prouver sans avoir fait des observations suffisantés, la certitude de cette destination?... Enfin cessons de considérer de quelle manière cette téléologie a été travaillée; car la recherche de la cause qui fait qu'une tête est ronde, qu'une main a cinq doigts, peut-elle être de quelque utilité? La plupart des problèmes de Théophile sont à-peu-près de cette nature.

Quelquefois cet auteur a mieux exposé les descriptions de Galien que ne l'a fait Galien lui-même: souvent aussi il a puisé dans d'autres sources qui sont en contradiction avec le médecin de Pergame; par exemple, il a décrit mieux et plus clairement

que son prédécesseur l'aponevrose de la paume de la main et le muscle court extenseur [92]; il reconnut aussi cinq os dans le métatarse, tandis que Galien n'en admettait que quatre [93]. Théophile a très-bien décrit les fibres des intestins [94], ainsi que les ligamens des articulations des os du bassin [95]. D'après un autre passage, où il parle de la dissection de la chèvre [96], on pourrait conjecturer qu'il fit lui-même l'ouverture de plusieurs animaux, si on n'y rencontrait pas une quantité d'erreurs qui annoncent dans l'auteur une ignorance totale de l'anatomie; c'est ainsi qu'il fait terminer le conduit biliaire général dans l'intestin cœcum [97]; qu'il prétend que l'uvée ou rhagoïde renferme le cristallin [98], et que la dure-mère est percée au-dessus de l'os ethmoïde [99].

Nous avons de ce médecin deux autres écrits, l'un sur le pouls et l'autre sur l'urine : ce dernier contient des principes bien plus subtils que l'expérience ne peut les démontrer. La plupart des signes tirés de l'urine sont recueillis des observations de Galien et d'autres anciens médecins. Théophile, entre autres remarques, fait celle de l'urine huileuse [100], dont Galien avait parlé le premier. Le sédiment dispersé et inégal lui paraît d'un meilleur signe que celui qui est épais et uniforme. Il expose d'une manière

(92) *Theophil.* de corpor. human. fabric. lib. I. c. 8. p. 796. — *Fabric.* bibl. græc. t. XII. p. 648.

(93) *Theophil.* l. c. c. 21. pag. 808.

(94) Lib. II. c. 8. p. 828.

(95) Lib. I. c. 23. p. 811.

(96) Lib. V c. 20. p. 897.

(97) Lib. II. c. 7. p. 823.

(98) Lib. IV. c. 20. p. 874.

(99) *Ib.* c. 12. p. 865.

(100) *Theophil.* de urin. c. 19. col. 863. — *Stephan.* art. med. princ.

très-indéterminée une grande partie de ses observations [1]; par exemple il dit que l'urine rougeâtre annonce que la résolution doit s'opérer au septième jour [2].

33. Théophile et un de ses disciples, Étienne d'Athènes, nous ont laissé aussi sur les aphorismes d'Hippocrate des commentaires qui ne sont que théoriques [3].

Deux autres commentateurs d'Hippocrate, l'un, Jean d'Alexandrie [4], et l'autre Palladius l'iatrosophiste [5], appartiennent probablement aussi au VII.e siècle. Dans un traité particulier sur les fièvres, Palladius expose une théorie presque conforme à celle de Galien. Cependant, dans plusieurs endroits il détermine plus exactement la théorie de Galien, ou même il s'en écarte sensiblement. Selon lui, les fièvres dépendent, ou des irritations externes, ou d'un trop grand exercice corporel, ou de la violence des passions, ou des engorgemens, ou de la suppression de la transpiration, ou de la dégénération des humeurs [6]. Les intermittentes ont toujours leur siége hors des vaisseaux [7]. Une surabondance de sang pur dans les vaisseaux forme une pléthore; mais si le sang passe en putréfaction, il en résulte une fièvre

(1) *Theophil.* l. c. c. 8. col. 860.

(2) *Ib.* c. 10. col. 861.

(3) *Preu* diss. de interpretibus Hippocratis græcis, pag. 58-60. (Altorf. 1795. 8.°)

(4) Ses commentaires sur les aphorismes ont été imprimés à Venise, en 1483.

(5) On trouve ses commentaires dans la dernière édition des ouvrage d'Hippocrate, de Foësius.

(6) *Pallad.* de febrib. c. 9. p. 30. (ed. *Bernard.* LB. 1745. 8.°)

(7) *Ib.* c. 19. p. 64.

continue : si le sang pur s'amasse dans une partie individuelle, il se forme un érysipèle ; et s'il s'y putréfie, il en résulte un abscès [8]. Cet auteur raisonne à-peu-près de la même manière à l'égard des autres humeurs cardinales, et fait connaître quelles sont les maladies qu'elles produisent. Il considère le tremblement dans l'état de fièvre comme un signe des effets salutaires de la nature pour l'expulsion de la matière morbifique [9].

34. A-peu-près au même temps vécut le célèbre chirurgien et accoucheur, Paul Eginette, qui fit aussi ses études à Alexandrie [10]. Il fut beaucoup estimé par les Arabes à cause de son habileté dans l'art des accouchemens : des sages-femmes venaient de près et de loin le trouver pour prendre de lui des conseils ; c'est ce qui lui fit donner particulièrement le titre d'*accoucheur* [القوابلى] [11]. Il nous a laissé un ouvrage qu'il intitule modestement : *Extrait des anciens Écrits sur la Médecine*, dans lequel il assure avoir imité Oribase. Effectivement il y a des chapitres entiers dans lesquels la théorie et la méthode curative des maladies internes sont copiées mot à mot de Galien, d'Aëtius

(8) *Pallad.* de febrib. c. 5. p. 20.

(9) *Ib.* c. 26. p. 86.

(10) Je présume qu'il vécut à Alexandrie, d'après son liv. IV. c. 48. p. 153. et son liv. VII. c. 17. p. 286. — Il cite Alexandre de Tralles (lib. III. c. 28. p. 85), et le premier qui l'a cité lui-même est Jahiah Ebn Serapion (practic. tr. VII. c. 9. f. 73. d. 74. a. ed. *Gerard. Carmon.* Lugd. 1525. f.°) — Il porte sur quelques manuscrits le titre de περιοδεύτης, et d'*ἰατροσοφιστής*. (*Labbe* biblioth. nov. mss. p. 126. — *Montfaucon*, bibl. Coislin. p. 225.)

(11) *Abu'l farag.* hist. dynast. IX. p. 181. (ed. *Pocock.* Oxon. 1663. 4.°)

et d'Oribase. Cependant on ne peut pas nier que, même à l'égard de la théorie et du traitement des maladies internes, il énonce quelquefois des principes tout-à-fait propres.

C'est ainsi qu'il regarde les prostates et les cremastères comme des continuités de la dure-mère, qui enveloppent la moelle épinière [12]. L'inflammation de la tête, depuis long-temps connue sous le nom de *siriase* [13], est décrite par lui d'une manière très-circonstanciée [14]. Il distinguait l'inflammation du cerveau d'avec l'érysipèle de ce même organe; la première est accompagnée de gonflement et de rougeur, l'autre produit la pâleur et l'abattement du visage [15]. Il explique en Méthodiste la paralysie par un changement des corpuscules [16], et nous a fourni une observation intéressante d'une rachialgie épidémique, accompagnée de paralysie des extrémités, laquelle prit naissance en Italie, et se propagea ensuite plus loin. Cette paralysie paraissait former une métastase critique, résultat des effets salutaires de la nature; mais souvent il s'y joignait aussi une épilepsie qui avait ordinairement des suites mortelles. Un médecin italien osa la traiter hardiment et avec succès simplement avec de l'eau froide [17]. Paul Éginette a décrit, d'après sa propre expérience, l'hémoptysie provenant de la présence de quelque substance pierreuse dans le poumon, sur

(12) *Paull.* lib. VI. c. 61. p. 197.

(13) Ce mot vient ou de σείριος, *étoile fixe* qui doit produire cette maladie l'été, ou de σιρὸς, *fosse;* car elle a son siége à la partie posterieure de la tête.

(14) Lib. I. c. 13. pag. 5.

(15) Lib. III. c. 7. 8. pag. 60. 61.

(16) *Ib.* c. 28. p. 68.

(17) *Ib.* c. 18. pag. 69. c. 43. pag. 99.

laquelle son attention avait été fixée par les observations d'Alexandre[18]. Il connaissait et guérissait très-bien les tumeurs laiteuses résultant d'une suppression de la sécrétion du lait[19]. Sa théorie sur la goutte mérite une mention particulière à cause de sa ressemblance frappante avec celle de Cullen. Lorsque, dit-il, une indigestion a lieu par la surcharge de l'estomac, et que la nutrition en souffre, il en résulte une faiblesse dans les articulations sur lesquelles se porte alors la surabondance des humeurs, qui en distend les ligamens et y produit la douleur[20]. Ensuite il prouve que le luxe et la vie oisive sont la source ordinaire de la goutte; et, pour expliquer les différentes espèces de gouttes, il fait l'application de la théorie de Galien des quatre humeurs cardinales du corps. La prédominance de la bile occasionne presque toujours des rhumatismes. Il traitait la lèpre à son début avec des purgatifs; ensuite, comme les Méthodistes, d'une manière métasyncritique[21].

35. Cet ouvrage doit être beaucoup plus intéressant pour la chirurgie, parce que Paul Éginette cite bien plus de méthodes propres à l'art chirurgical, et qu'il s'est bien plus occupé de cette partie qu'aucun

(18) Lib. III. c. 28. pag. 85. c. 31. p. 88.

(19) *Ib.* c. 35. p. 92.

(20) Lib. III. c. 68. pag. 124. *Ὅταν τῶν μορίων ἡ θρεπτικὴ δύναμις ἀτονήσῃ διὰ πλησμονὴν σιτίων, ἐξ ἧς ἀπεψίαι συμβαίνουσι, κατασκήπτων ὁ πλεονάζων χυμὸς εἰς ἥντινα οὖν τῶν διαρθρώσεων ἤδη προεξασθενήσασαν καὶ διατείνων τὰ συνδετικὰ τῶν νεύρων τὴν ὀδύνην ἐργάζεται.* Vid. *Cullen*'s first lines of the practice of physic, t. II, §. 531. s. p. 83. s. (ed. 1784. Edinb. 8.°)

(21) Lib. IV. c. 1. pag. 131.

autre médecin grec. Je vais ici faire mention de sa méthode et de ses principes les plus importans. Cet auteur pratiquait la saignée aussi près que possible de la partie souffrante, non pas parce qu'Hippocrate avait indiqué cette méthode, mais parce qu'il en avait lui-même reconnu les avantages par son expérience [22]. Il croyait que la saignée, par le relâchement qu'elle cause, était propre à favoriser la chute des calculs rénaux dans la vessie [23]. Il pratiquait l'artériotomie dans le cas d'une ophtalmie dangereuse, compliquée des signes d'une cataracte noire commençante [24]. Il traitait les ulcères d'une manière absurde avec des médicamens sarcotiques et glutineux [25]. Dans les hémorragies provenant de causes externes, ce médecin conseillait l'emploi d'un médicament glutineux, composé d'amidon avec du vernis, du blanc d'œuf et de la poix, et devint par-là le devancier d'un excellent auteur moderne [26]... Parmi les maladies des yeux, il traite particulièrement avec beaucoup de détails celle de l'infiltration des paupières [27]. Il opérait la cataracte; mais il assure qu'elle se reproduit souvent de nouveau [28]. Il faisait disparaître le staphylôme partiel par le moyen d'une ligature ou de l'extirpation [29]. Il pratiquait la bronchotomie de manière qu'il n'endommageait point les cartilages du larynx,

(22) Lib. III. c. 46. p. 105.
(23) *Ib.* c. 48. p. 101.
(24) Lib. III. c. 22. pag. 72. Lib. VI. c. 4. p. 177.
(25) Lib. IV. c. 37. p. 147.
(26) *Ib.* c. 53. p. 153. Vid. *Reil* memorab. clinic. t. II. fasc. 1. p. 1. s.
(27) Lib. VI. c. 14. pag. 80.
(28) *Ib.* c. 18. pag. 181.
(29) *Ib.* c. 19. pag. 181.

mais il coupait seulement la membrane entre ces cartilages [30]. Il distinguait les vrais anévrismes des artères des faux par la forme oblongue de ces derniers, et par le frémissement du sang affluent [31]. Dans les ulcérations internes, il recommande des moyens de cautérisation externe qui furent par la suite si souvent employés par les Arabes [32]. Pour l'opération de la paracenthèse qui doit être pratiquée dans l'hydropisie protopathique, il désigne un endroit particulier qui est environ trois travers de doigt au-dessous du nombril; mais il faut opérer du côté droit, si l'hydropisie provient d'une obstruction du foie, et du côté gauche, lorsqu'on l'attribue à l'obstruction de la rate [33]. Un médecin anglais moderne a mal interprété cette explication, en ce qu'il loue les Arabes, qui en cela suivaient à la lettre la méthode de Paul, de ce qu'ils pratiquaient la paracenthèse au-dessous du nombril, comme étant le moyen d'éviter la lésion des vaisseaux [34]... La quantité des affections impures aux parties génitales qu'il décrit, et dont il propose les moyens curatifs, est remarquable, et prouve qu'on connaissait déjà les suites fâcheuses de l'impureté du coït, ou que la lèpre dominante agissait particulièrement sur ces parties [35]. Paul pratiquait la lithotomie de la manière suivante : après avoir reconnu la présence de la pierre dans la vessie par l'introduction de l'index dans l'anus, il n'opérait pas sur le périnée

(30) Lib. VI. c. 33. pag. 186.
(31) *Ibid.* c. 36. p. 188. Son traité sur les opérations des anévrismes mérite d'être connu.
(32) *Ib.* c. 47. pag. 192.
(33) *Ib.* c. 50. pag. 192.
(34) *Ferriar's* medical histories, p. 87. (Lond. 1792. in-8.°)
(35) Lib. VI. c. 71. pag. 201.

même comme Celse, mais il faisait à côté une incision divergente [36]. Suivant lui, l'hydrocèle a son siége dans les parois du cordon spermatique ; cependant dans l'opération il sépare tout le scrotum au milieu [37]. Il opérait le varicocèle de même que l'hématocèle par un procédé tout-à-fait particulier [38]. Dans les hernies inguinales ordinaires, il suppose que l'épiploon est simplement distendu ; mais dans les véritables scrotocèles, il admet qu'il y a rupture de cette membrane. L'opération ne doit avoir lieu que dans le premier cas [39]. Dans les hernies du cerveau, il conseille l'opération du trépan le plutôt possible [40]. De toutes les fractures, celle qu'il a le plus rarement observée, est celle de la rotule [41], ainsi que celle des os du bassin [42]. Il assure que la luxation de l'humérus ne peut avoir lieu qu'en bas et non pas en haut à cause des apophyses de l'omoplate et du ligament qui est interposé ; il ne peut se luxer en avant à cause de la crête de l'omoplate et du tendon du biceps, ni en arrière à cause de l'omoplate [43].

Ses principes dans l'art des accouchemens sont peu instructifs ; ils consistent seulement dans le démembrement ou dans l'extraction en entier de l'enfant [44]. Il expose très-bien et très-judicieusement la doctrine du traitement des femmes en couches, eu égard à l'arrière-faix. Il recommande particulièrement de retirer le placenta doucement et avec

(36) Lib. VI. c. 60. pag. 197.
(37) *Ib.* c. 62. pag. 198.
(38) *Ibid.* c. 64. p. 199. c. 82. p. 207.
(39) Lib. III. c. 53. p. 109. — Lib. VI. c. 65. p. 200.
(40) Lib. VI. c. 90. p. 212.
(41) *Ib.* c. 103. p. 218.
(42) Lib. VI. c. 97. p. 215.
(43) *Ib.* c. 114. p. 221.
(44) *Ib.* c. 74. p. 201.

précaution

précaution [45]. Il expose, d'après les principes des Méthodistes, les suites d'une menstruation supprimée [46]; et sa description de l'inflammation de la matrice et de ses accidens, est conforme à la nature de cette maladie [47]. Il conseille des injections dans les hémorragies utérines, qu'il nomme affections rhumatismales de tout le corps [48].

CHAPITRE IV.

Histoire de la Médecine grecque, depuis le IX.e Siècle jusqu'à la décadence de l'Empire oriental romain.

36. PENDANT ce long espace de temps, l'empire de Byzance qui s'affaiblissait de jour en jour, fut gouverné par plusieurs princes qui avaient eux-mêmes des connaissances en littérature, et cherchaient à favoriser les sciences de toutes manières; et quoique le savoir fît moins de progrès dans les Etats chrétiens de l'Orient que dans le pays des Sarrasins, cependant on conserva plus généralement dans l'Orient chrétien que dans l'Occident le goût pour la littérature classique et les sciences qui s'y attachent.

Après un intervalle aussi long et aussi pernicieux pour les sciences, le IX.e siècle leur offrit enfin une période plus favorable. Michel II, surnommé *le Bègue*, fut tellement ennemi de la culture de l'esprit, qu'il défendit même l'instruction de la jeunesse [49]. Mais

(45) Lib. VI. c. 75. p. 202.
(46) Lib. III. c. 61. p. 114.
(47) *Ibid.* c. 64. pag. 115.
(48) *Ib.* c. 63. pag. 115.
(49) *Cedren.* p. 499 Walch révoque en doute la réalité de cette défense, mais sans alléguer des raisons suffisantes. (Histor. der Ketzereyen, t. X p. 709. 710.)

Bardas, l'un de ses plus proches successeurs, eut le mérite d'avoir non-seulement rétabli l'instruction des écoles, et d'avoir entretenu aux frais de l'État des professeurs publics, mais encore d'avoir protégé et récompensé tous les savans distingués, parmi lesquels il nomma directeur de l'instruction publique le célèbre philosophe Léon [50]. Basile *le macédonien* et Léon VI *le philosophe*, successeurs de Bardas, protégèrent aussi les sciences, et sous ce dernier le patriarche Photius composa un recueil d'extraits des ouvrages des anciens, qui est encore de nos jours d'une grande utilité [51]. Cependant nous ne connaissons de tout le IX.e siècle aucun auteur sur la médecine.

37. La période de Constantin VII surnommé *Porphyrogenete,* est une des plus brillantes dans l'histoire des sciences de l'Orient chrétien. Les historiens assurent unanimement que le règne de ce prince, malgré sa faiblesse et son despotisme, ne fut pourtant point infructueux pour les sciences. Non-seulement il salaria les savans, mais il leur donna en outre des emplois très-importans, il établit de grandes bibliothèques, et fit faire des recueils d'extraits des ouvrages des anciens [52]. C'est de cette manière que nous lui devons la conservation de plusieurs fragmens de monumens de l'antiquité qui sans lui seraient perdus pour nous.

(50) Continuat. Constant. Porphyrogenn. lib. IV. c. 26. p. 115. in *Combefis.* script. histor. byzantin. (Paris. 1685. f.°) — *Zonar.* lib. XVI. p. 160.

(51) *Heeren.* p. 121-123.

(52) Incert. contin. Constant. Porphyrog. S. 14. p. 277. 278. in *Combefis.* — *Zonar.* lib. XVI. c. 21. p. 193. — *Cedren.* p. 635. — *Du Cange* annot. in *Zonar.* p. 101.

Nous possédons un de ces recueils qu'on attribue ordinairement à un certain *Nonus*, et suivant d'autres manuscrits à *Théophane*, qui paraît en être le véritable auteur; car l'histoire nous fait connaître un *protovestarque* de ce nom qui vécut en 917 [53]. Dans d'autres endroits, l'auteur se nomme *Michel Psellus*, célèbre *polyhistorien* sous le règne de l'empereur Michel VIII, surnommé *Ducas* [54]. Ce recueil est souvent en grande partie copié mot-à-mot d'Aëtius, d'Alexandre et de Paul [55], et n'est presque d'aucune importance pour l'histoire de notre art. Je n'en puis citer que ce qui suit. La fièvre soporeuse provient du flegme qui a inondé les cavités antérieures du cerveau. L'apoplexie a son siége dans les cavités postérieures du cerveau [56]. Il fait connaître un bon collyre composé de vitriol blanc, de gomme arabique et d'amidon [57]. Le cœur n'est jamais pendant la vie de l'homme en état d'inflammation ou de suppuration, car la mort est le prompt résultat de ces accidens [58]. Il distingue soigneusement et peut-être le premier la dyssenterie blanche d'avec la dyssenterie rouge [59]; et il attribue à l'âcreté de la bile jaune les ulcères cancéreux attribués à la bile noire par les anciens [60]. Mais ce qui est le plus important de tout ce que nous avons de ce médecin, c'est son conseil pour

(53) *Cedren.* p. 625.

(54) *Leo Allat.* de Psellis, §. 71. p. 50. ed. *Fabric.* — *Bernard.* præf. ad *Synes.* de febr. (ed. Amst. 1749.)

(55) Ce que dit Alexandre de la pierre d'Arménie est répété par Théophane avec les mêmes mots. (*Nonus* de omnium particul. morb. curat. c. 33. p. 134. (ed. *Bernard.* Goth. 1794.)

(56) *Ib.* c. 28. p. 112.

(57) *Ib.* c. 61. p. 234.

(58) *Ib.* c. 134. p. 422.

(59) *Ib.* c. 168. p. 40.

(60) *Ib.* c. 249. p. 260.

l'emploi de l'eau distillée de roses [61], dont Jean Lange [62], Le Clerc [63] et Freind [64] ont cru à tort avoir trouvé les premières traces dans Jean Actuarius. Ce *rhodostagma*, différent du *rhodostacton* de Paul, qui n'est qu'un simple sirop, paraît n'avoir été connu des Grecs modernes, ainsi que plusieurs autres préparations chimiques, que par les Agaréniens ou Arabes. Je trouve la première mention véritable de ce médicament dans le livre *des Cérémonies* de l'empereur Constantin VII, à l'occasion de la description d'une fête que ce prince donna en 946, et où il est question d'une eau de roses comme d'un parfum [65].

38. Sous le même règne fut composé par un anonyme un autre recueil très-intéressant contenant les observations les plus importantes sur les maladies des chevaux, et une multitude de formules indiquées par les médecins vétérinaires du VII.e siècle. Comme il paraît que les vétérinaires modernes n'ont aucune connaissance de ce recueil, et qu'il est encore généralement fort peu utilisé, je crois à propos d'exposer ici succinctement le résultat de l'étude que j'en ai faite, me réservant de fournir ailleurs des recherches plus étendues sur la médecine vétérinaire des Romains et des Grecs plus modernes. Cet art n'a pas été cultivé de nos jours, même dans les pays les plus policés, avec autant de soin que l'exige la conservation des

(61) *Nonus* de omnium particul. morb. curat. c. 118. p. 356.
(62) Epist. medic. lib. I. ep. 53. p. 271. (ed. Frcf. 1589. 8.°)
(63) Hist. de la médec. p. 775.
(64) Hist. de la médec. p. I. p. 146.
(65) *Constantin. Porphyrogenn.* de cærimon. aul. byzant. lib. II. c. 15. p. 338. (ed. *Reiske*. Lips. 1751. f.°)

bestiaux si nécessaires à la prospérité d'un État. Les médecins ont de tout temps négligé la théorie de cet art, et en ont abandonné la pratique aux pâtres, aux maréchaux ferrans et autres ignorans de cette espèce.

Depuis le VII.e siècle, il y a eu, il est vrai, des *hippiatres* (c'est ainsi qu'on les nommait) qui étaient chargés d'avoir soin de la santé des chevaux pendant les campagnes militaires des peuples civilisés, et l'ouvrage que j'ai sous les yeux est composé des observations de tous ces hippiatres [66]; mais leur manière d'écrire et leurs observations prouvent assez qu'ils étaient loin d'être savans. Le plus ancien d'entre eux est Eumelus de Thèbes, et celui qui paraît avoir été le plus instruit est Apsyrtus de Pruse, qui fit avec Constantin IV, *Pogonat*, la campagne contre les Bulgares sur l'Ister [67]. Tous les autres le répètent presque mot à mot. Leurs noms sont *Anatolius*, *Æmilius Hispanus*, *Africanus*, *Archedemus*, *Didymus*, *Diophanes*, *Hierocles* [68], *Himerius*, *Hippocrates*, *Litorius Beneventanus*, *Magon* de Carthage, *Pamphilus*, *Pela-*

(66) Τῶν ἱππιατρικῶν βιβλία δύω. Veterinariæ medicinæ libri duo. (ed. Sim. *Grynæi.*) Basil. 1537. 4.°

(67) *Suid.* tom. I. p. 407. — *Eudocia* apud *Villoison*, tom. I. p. 65. Tous les deux ne parlent que des Scythes, contre lesquels l'empereur Constantin fit la guerre, sans désigner de quel Constantin il est question. Haller et d'autres croient qu'il s'agit de Constantin I.er; par conséquent Apsyrtus aurait vécu au IV.e siècle; mais outre qu'Apsyrtus a écrit à des barons, on apprend, par des recherches plus exactes, que cette campagne n'est autre que celle que Constantin *Pogonat* fit contre les Bulgares, en 671, lorsque ceux-ci passèrent la première fois l'Ister. Cette histoire est mieux exposée par *Paull. Diacon.* hist. miscell. lib. XIX. p. 602. Vid. *Zonar.* lib. XIV. c. 21. p. 91. — *Cedren.* p. 440.

(68) Il se désigne lui-même comme docteur en droit. (Hippiatr. p. 2.)

gonius, Theomnestus et *Tibérius,* qui par conséquent vécurent tous depuis le VIIe siècle jusqu'au Xe

La première observation que j'ai à faire sur le traitement des maladies rapportées dans ce recueil concerne la morve des chevaux. Lafosse crut en avoir trouvé les premières traces au XVe siècle, et Schreber soutient avec lui que c'est une maladie nouvelle [69]. Cependant Apsyrtus l'a décrite sous le nom de *μάλις* d'une manière tellement détaillée, et dénote si clairement ses différentes variations, qu'il est impossible de ne pas retrouver dans cette description tous les signes de la morve de nos jours. Il compare cette maladie à la goutte, et cherche son principe dans une ulcération du foie avec une métastase de la sanie au cerveau. Il recommande des injections par le nez, et conseille comme moyen préservatif l'usage des radis hachés, mêlés avec le fourrage [70]. La description de la morve sèche [71] a beaucoup de ressemblance avec l'histoire de notre gourme pierreuse...... Ces médecins vétérinaires exposent très-bien le *ver,* sur-tout le *farcin aile de poule* de Hurel [72], qu'ils nomment *ἐλεφαντίασις* [73]. On trouve une description de la fièvre putride gangreneuse de Kersting, sous le nom de *λοιμὸς* [74], ainsi que de la chute du poil sous celui de *πνευμόῤῥωξ* [75]; la gourme sous le nom de *χοιράδες* [76], et la pousse comme

(69) *Lafosse,* Traité sur le véritable siége de la morve des chevaux, dont Schreber a fait une traduction allemande. (Halle 1752. 8.°)
(70) Hippiatr. p. 10-12.
(71) *Ib.* p. 17.
(72) Diss. sur le farcin, p. 39. (Amst. 1769. 12.)
(73) *Ib.* p. 21.
(74) *Ibid.* p. 23. — Vid. *Kerstings* Anleitung zur Kenntniss der innern Pferdekrankh. p. 112. (Marb. 1786. 8.°)
(75) *Ib.* pag. 29.
(76) *Ib.* pag. 65.

une espèce de toux [77]. Ils décrivent très-bien les causes de la pousse, et montrent qu'elle est quelquefois une habitude pour quelques chevaux [78]. Si la pousse provient d'un refroidissement, alors le cheval tousse continuellement en alongeant le cou en avant, mais si cette affection dépend d'une cause interne, le cheval tousse plus rarement et penche la tête vers la terre [79]. Outre cela on trouve la description des maladies suivantes : *le faux écart* [80]; *le tic en appui* [λαβροποσία] [81]; *la torsion du cou* [82], qu'Apsyrtus a cherché à réduire et à maintenir avec des attelles; *le vessigon* [πύρωμα] [83]; *le mal de cerf* [τέτανος], que Théomnestus traite par la chaleur externe [84]; *le rhumatisme dans le genou* [ῥευματισμὸς ἐν γόνατι] [85]; *la taille* [χείρωμα] [86]; *le gras-fondu* [ἱπποτικὸν πάθος] [87]; *le mal d'Espagne* [χόλερα] [88]; *les malandres* [κρίοσοι] [89]; *la crapaudine* [μυρμηκίαι] [90]; *la fougue* [μανία] [91].

Ce qui convient pour conserver la beauté et la santé des chevaux y est très-bien décrit [92], ainsi que l'indication de la saignée et du lieu où l'on doit la pratiquer [93]. On y conseille la paracentèse comme le seul moyen curatif de l'hydropisie [94], et on considère la gale [ψώρα] comme un simple dépôt de la morve sur la peau [95].

(77) Dissert. sur le farcin, pag. 71.
(78) *Ibid.* p. 73. — Vid. *Bouwinghausen von Wallmerode* Abh. vom. Unterschiede der Druse und Strengel der Pferde, p. 45. (Tüb. 1776. 8.°)
(79) *Ib.* pag. 71.
(80) *Ib.* pag. 26.
(81) *Ib.* p. 37.
(82) *Ib.* pag. 80.
(83) *Ib.* pag. 82.
(84) *Ib.* pag. 122.
(85) *Ib.* pag. 156.
(86) *Ib.* pag. 158.
(87) *Ib.* pag. 169.
(88) *Ib.* pag. 200.
(89) *Ib.* p. 205.
(90) *Ib.* pag. 211.
(91) *Ib.* p. 243.
(92) *Ib.* pag. 54.
(93) *Ib.* p. 38.
(94) *Ib.* pag. 136.
(95) *Ib.* pag. 190.

Ce recueil nous fournit de très-bonnes observations sur la castration des chevaux [96]. Ces médecins tentaient de faire l'extraction des vers de l'anus avec la main [97]. Ils parlent aussi d'une espèce de moufette sous le nom de κενόπειεσις, qui a été guérie par l'application du trépan au sternum [98]. Ils prétendent n'avoir observé l'*éparvin* [μάρμαρον] que sur les ânes et jamais sur les chevaux [99]. Ils regardent comme incurables les fractures des os au-dessus du genou [100]. Telle a été aussi l'opinion de tous les vétérinaires modernes, jusqu'à ce que Wolstein ait démontré que toute espèce de fracture peut être guérie, à la vérité difficilement chez les vieux chevaux, mais chez les jeunes aussi facilement que chez l'homme [1]. Ils regardaient comme un moyen auxiliaire naturel pour purifier les humeurs, de faire pâturer les chevaux dans le printemps [2]. Je n'ajouterai rien sur leur méthode curative, qui est tout-à-fait empirique, car on désigne certaines potions qu'on prétend être bonnes contre toutes sortes de maladies [3]. Dans une de ces préparations, on fait entrer du sel ammoniac, substance qui fut, je crois, employée alors pour la première fois comme un dissolvant [4].

(96) Dissert. sur le farcin, pag. 238.
(97) *Ib.* pag. 142.
(98) *Ib.* pag. 150.
(99) *Ib.* pag. 163.
(100) *Ibid.* p. 198. Ὅσα δ' ἐπάνω τοῦ γόνατος κατάσσεται, μὴ ἅπτου· οὐ γίνεται γὰρ ὑγιῆ.
(1) *Wolsteins* Bücher der Wundarzney der Thiere, p. 197. (Wien 1784. 8.°)
(2) *Ibid.* pag. 234.
(3) *Ibid.* pag. 181. Πρὸς πάντα τὰ ἐντὸς πάθη. p. 279. προπόπισμα ποιοῦν εἰς πάντα.
(4) *Ibid.* pag. 300. Σολομωνιακοῦ λίθου γρ β.

39. Un autre ouvrage que nous possédons sur la médecine vétérinaire, connu sous le nom de *Vegèce*, paraît d'une origine plus moderne. Je regarde ce livre comme une traduction des hippiatriques grecques qui a été faite vers le XII.e ou le XIII.e siècle, par un moine ignorant d'Italie, qui nomma la morve *malleus*, et qui parle d'un *morbus humidus et siccus*, de manière à prouver qu'il ne comprenait point du tout l'original grec [5]. Je me dispense d'examiner plus attentivement cette chétive traduction, parce que les bornes de ce chapitre ne me permettent pas de détailler les preuves des idiotismes italiens, de la négligence et de l'ineptie du traducteur. Il faut que j'avoue que je n'ai rien trouvé dans ce prétendu Vegèce qui mérite d'être noté, ou qui ne soit contenu dans les hippiatriques grecques.

40. Depuis la mort de Constantin VII jusqu'au milieu du XI.e siècle, le zèle pour l'étude et pour les sciences s'était beaucoup ralenti dans l'Orient chrétien; mais il fut un peu ranimé par les familles des Commène et des Ducas [6]. Ces empereurs furent dignement secondés dans l'amélioration de l'instruction publique par le directeur des écoles savantes, Michel Psellus, dont les disputes avec l'étranger Italus caractérisent très-bien l'esprit de ce siècle [7]. Cet Italus expliquait à Constantinople les ouvrages de Platon et d'Aristote, et était fameux par sa violence et sa grossièreté populaire dans les discussions. La

(5) *Vegetii Renati* artis veterinariæ s. mulomedicinæ lib. IV. ed. J. M. *Gesner*. lib. I. c. 2. p. 10. s. (Manh. 1781. 8.°)

(6) *Ann. Commen.* Alex. lib. V. p. 144. 145.

(7) *Ib.* p. 146.

dialectique et la philosophie avaient alors pour but de donner de nouvelles armes à la doctrine orthodoxe de l'Église [8].

L'empereur Alexis Comnene *l'ancien*, dont l'histoire, écrite par sa fille, est un chef-d'œuvre de biographie, veillait sur la santé de ses sujets, en établissant, non-seulement des maisons publiques pour les invalides et les orphelins [9], mais encore en témoignant, contre tous les usages de son temps, beaucoup de haine pour les magiciens, parmi lesquels il ne conserva que Catananges, parce que la fausseté de ses prophéties était plus favorable que nuisible aux progrès de l'esprit humain [10]. Mais nous voyons par l'excellent exposé que cette histoire nous donne de la dernière maladie d'Alexis, dans quel triste état était alors la science médicale. Un médecin nommé *Nicolas Calliclès* voulut traiter par des purgatifs (moyen détesté par l'empereur) le rhumatisme qui fut le commencement de sa maladie; bientôt alors se manifesta une oppression excessive (probablement ce qu'on nomme *fluxion* ou *inflammation de poitrine*), avec les accidens les plus violens de suffocation, dont le médecin cherchait la cause dans le dessèchement du cœur, produit par les nombreux soucis dont ce prince était accablé [11]. On eut recours mal-à-propos et inutilement à la saignée, ainsi qu'à l'usage d'un antidote absurde composé de poivre. L'ascite, qui se joignit à cette maladie, fut traitée avec des cauteres; et lorsque les médecins ignorans, au nombre desquels

(8) *Ann. Comnen.* lib. V. pag. 130.
(9) *Voyez* ci-devant, pag. 192.
(10) *Ann. Comn.* lib. VI. pag. 164.
(11) *Ibid.* lib. XV. pag. 499.

était aussi un eunuque, reconnurent l'impossibilité de guérir l'empereur, ils l'abandonnèrent [12].

41. L'histoire de ce siècle nous fournit un traité de Syméon Seth sur les alimens; cet auteur était maître de la garde-robe [πρωτοβεστάρχης] du palais d'Antiochus à Constantinople [13]; il fut chassé par l'usurpateur Michel *Paphlagonien* pour avoir pris le parti du malheureux patricien Dalassenus. Il se réfugia en Thrace, où il établit un couvent sur l'Olympe, et y termina ses jours dans le repos et la paix [14]. Long-temps après son exil, Michel Ducas étant monté sur le trône, il lui dédia un extrait du traité de Psellus sur les alimens, qui est d'autant plus intéressant pour nous que nous ne possédons plus ce traité [15]. On voit dans cet écrit que les Grecs s'occupaient déjà alors de l'étude de la matière médicale, d'après les Arabes auxquels en revanche ils communiquaient leurs théories. Seth fait l'énumération des médicamens dans un ordre alphabétique, et explique leurs effets, d'après les qualités élémentaires de Galien, selon leurs différens degrés... L'asperge, dit-il, employée depuis peu comme aliment, a beaucoup de vertus médicinales [16]. Il parle

(12) *Ann. Comnen.* lib. XV. p. 501. s.

(13) Il ne faut pas confondre Πρωτοβεστάρχης avec πρωτοβεστιάριος: cette dernière dignité était la même que celle d'amiral. Le titre de maître de la garde-robe, pouvait au contraire être accordé aux prêtres et aux médecins. (*Du Fresne du Cange* glossar. med. et infim. græcit. tom. I. p. 193. 194.). Le palais d'Antiochus tirait son nom d'un chef des eunuques, au temps de Théodose le jeune (*Zonar.* lib. XIII. c. 21. p. 40. *Synes.* ep. 110. p. 253.), et servait à la conservation des choses précieuses de la couronne. (*Du Cange*, l. c.)

(14) *Cedren.* p. 773.

(15) *Leo Allat.* de Simeon. p. 181. (Paris. 1664. 4.°)

(16) *Symeon Seth.* de cibarior. facult. p. 6. (ed. *Gyrald.* Basil. 1538. 8.°)

le premier, sous l'article ἄμπαρ, de l'ambre jaune, qui nous vient de Silacha, ville de l'Inde, et qui est le meilleur; car le noirâtre est une production animale tirée d'un poisson [17]. Il pense que les abricots [βερίκοκκα] sont indigestes et forment un mauvais sang [18]. On trouve aussi dans cet ouvrage la première description grecque du camphre, qui est la résine d'un arbre extraordinairement élevé; et il y est dit que cette substance, froide et sèche dans le troisième degré, peut être employée avec succès dans les maladies aiguës, et particulièrement dans celles inflammatoires [19]. Seth parle ensuite du musc, dont le meilleur, qui est jaunâtre, vient du Khorassan en Tupata, pays d'Orient; le noirâtre nous arrive de l'Inde; il décrit son efficacité de la même manière que nous la connaissons aujourd'hui [20]. Enfin il dit que la meilleure canelle vient de Mosul [21].

Au temps d'Isaac Comnene, vécut le médecin Nicétas, dont je ne sais rien autre, si ce n'est qu'il a composé le célèbre recueil de chirurgie dont j'ai déjà fait mention plusieurs fois.

42. Les successeurs d'Alexis I.er, et sur-tout Manuel Comnene, protégèrent aussi au XII.e siècle l'étude de la littérature avec un assez heureux succès [22];

(17) *Symeon. Seth.* de cibarior. facult. pag. 8.

(18) *Ib.* pag. 9.

(19) *Ibid.* pag. 35. Murray a donc tort de prétendre que les Grecs ne connaissaient pas le camphre. (Apparat. medic. tom. IV. p. 471.)

(20) *Ib.* pag. 41.

(21) *Ib.* pag. 32.

(22) *Heeren*, pag. 192.

mais les efforts de ces empereurs ne s'étendirent point jusqu'à la médecine scientifique. Manuel avait à sa cour un grand nombre de médecins, qui furent chargés de guérir les blessures qu'avait reçues l'empereur Conrad II, parce qu'il n'y avait pas un médecin dans toute son armée [23]. Parmi ces médecins était un fameux charlatan, qui acquit une fortune considérable en pratiquant la saignée : il jouissait d'une grande considération auprès de Manuel [24]. Cet empereur se vantait aussi d'avoir des connaissances médicales, et saignait même de sa propre main. Il donna une preuve de son savoir dans la cure d'une maladie dont était affecté le roi de Jérusalem, Baudouin III. Il fit construire un grand nombre d'hôpitaux, il inventa plusieurs onguens et potions médicinales, dont l'efficacité était très-vantée [25] ; mais, avec tout cela, il était tellement superstitieux, qu'il n'entreprenait rien sans préalablement avoir consulté les astres [26]. Peu de temps avant sa mort éclata cette révolution ridicule causée par la prophétie d'un astrologue qui annonçait la fin du monde [27].

A cette époque, le patriarche œcuménique Lucas, de Constantinople, ordonna aux diacres et aux prêtres de l'Église grecque de s'abstenir de toute fonction temporelle, et sur-tout de l'exercice de la méde-

(23) *Martene* et *Durande* collect. ampliss. t. II. p. 252.

(24) *Cinnam.* histor. lib. VI. pag. 173. (ed. *du Fresne.* Paris. 1670. f.°)

(25) *Ibid.* lib. IV. p. 110.

(26) *Nicet. Choniat.* annal. lib. II. pag. 64. (ed. *Fabroti.* Paris. 1647. f.°)

(27) *Ib.* lib. VII. p. 142. 143. L'empereur et toute sa cour firent faire, dans la terre, des fosses profondes pour se soustraire à la colère du ciel.

cine [28]. Ceci suppose bien que les prêtres d'Orient s'étaient déjà occupés de l'art de guérir. Nous verrons par la suite que les prêtres de l'Église occidentale se livrèrent aussi presque exclusivement à l'exercice de la médecine.

Pendant le règne de Manuel vivait un certain Synésius, dont nous possédons une traduction du *viaticum*, composé vers la fin du XIe siècle, par un médecin arabe, nommé *Abu Dschafar Achmed ben Ibrahim;* cette traduction a servi à la composition du *viaticum* de Constantin l'Africain [29]... Reiske, qui a comparé l'original arabe à la traduction grecque, l'a trouvée conforme, à quelque chose près [30]. On rencontre deux endroits dans lesquels Synésius rapporte dans sa traduction le texte arabe [31]. Au reste, sa théorie des fièvres est tout-à-fait galénique. Il a sur-tout très-bien exposé les signes d'une fièvre qui résulte d'un chagrin profond et continu [32]. J'approuve beaucoup son traitement pour les affections morales dans les fièvres [33]... Sa méthode curative est tout-à-fait selon l'esprit des Arabes; souvent il recommande

(28) *Bonefidii* jus orientale, pag. 78. (Paris. 1573. 8.°) Οὐδὲ ἀρχιάτρους παρεχώρει γίνεσθαι τοὺς διακόνους ἢ τοὺς ἱερεῖς, λέγων, ἀνένδεκτον εἶναι τοὺς μετὰ φαινολίων καὶ στιχαρίων μεταχειριζομένους, κοσμικὰς στολὰς ἐνδιδύσκεσθαι, καὶ μετὰ λαϊκῶν ἀνδρῶν, τῶν ἰατρῶν δηλαδὴ, προπομπεύειν.

(29) *Reiske*, dans Bernard, avant-propos de son édition de Synésius, *de febribus.* (Amst. 1749. 8.°)

(30) *Ibid.* pag. 136. On rencontre quelques additions de Synésius qui ne sont pas dans l'auteur arabe.

(31) *Ibid.* pag. 76. On nomme la période de la sueur ἐντεχ [نتح] pag. 120. On appelle la fièvre tierce ἐλμουθελεθ [المثلث].

(32) *Ib.* pag. 30.

(33) *Ib.* pag. 58.

l'eau de roses, l'huile et le sucre de roses. Ses purgatifs consistent en jus de pruneaux, de mirobolans et de casse. Il prescrivait aussi le camphre à l'intérieur [34]. Je regarde comme important son traité de la petite-vérole, que les Grecs nomment φλυκταινοῦσι λοιμικὴ [35], et qu'ils distinguent de la rougeole ou de la ἑτέρᾳ λεπτῇ καὶ πυκνῇ λοιμικῇ. Ce traité renferme la première description de ces deux maladies ; mais comme elle est entièrement tirée d'Abu Beker Arrasi, je n'en parlerai pas ici davantage.

43. Le XIII.ᵉ siècle commence à une époque extrêmement fâcheuse pour la littérature de l'Orient chrétien, c'est-à-dire, à la conquête, à la dévastation et au pillage de Constantinople par les Franconiens. Ces hordes grossières et barbares détruisirent en peu de temps presque tous les restes des monumens des arts, chassèrent et maltraitèrent tous ceux qui se distinguaient par quelques connaissances [36]. Cependant les faibles ressorts de l'esprit humain reprirent quelque force sous les Paléologues, princes qui favorisèrent les savans et les appelèrent aux premiers emplois de la cour [37]; le palais d'Andronic *l'ancien* s'appela alors *École de rhétorique et de toutes les sciences* [38]; mais le savoir de ce temps consistait dans l'art de provoquer et de terminer glorieusement et d'une manière adroite les plus subtiles disputes de mots, et

(34) *Bonefidii* jus orientale, pag. 240.
(35) C. IX. p. 248.
(36) *Heeren*, pag. 215-222.
(37) *Nicephor. Gregor.* byzant. hist. lib. V. c. 2. p. 77. lib. VI. c. 1. p. 99. (ed. *Boivin*. Paris. 1702. f.°)
(38) *Ib.* lib. VIII. c. 2. p. 201.

dans l'explication des auteurs anciens, d'une manière grammaticale, et quelquefois dans l'astrologie, qui, comme science secrète, n'était confiée qu'à ceux qui avaient subi les épreuves et avaient été admis à l'initiation [39]. Alors toute espèce de superstition régnait en Occident avec autant de force que dans l'Orient chrétien [40]. Et rien n'est mieux fondé que les plaintes des hommes éclairés sur l'entière décadence de toute culture de l'esprit [41].

44. On compte parmi les auteurs médecins de ce siècle, Jean, fils de Zacharie, surnommé *Actuarius*, dignité que la cour de Constantinople accordait à beaucoup de médecins [42]. Il dédia à son maître, Joseph Ratzendytes, contemporain d'Andronic II Paléologue, son livre *de Actionibus et affectionibus spiritûs animalis, &c.* : il eut pour condisciple Apocauchus, qui fut dans la suite envoyé comme ambassadeur près des Russes ou des Scythes hyperboréens. Actuarius lui dédia son ouvrage intitulé *Methodus medendi* [43]; ainsi cet auteur peut être placé à la fin du XIII.e siècle [44].

Une lecture attentive des ouvrages de ce médecin m'autorise à en porter le jugement suivant : ils contiennent un abrégé de toute la théorie de Galien,

(39) *Nicephor. Gregor.* lib. VIII. c. 7. p. 198.

(40) *Pachymeris* histor. Andronici Palæolog. lib. V. c. 22. p. 313. 314. (ed. *Possin.* Rom. 1669. f.o)

(41) *Nicephor. Gregor.* lib. VI. c. 5. p. 113. Τῆς *ζωτικῆς τοῦ λόγου καὶ τῆς διδασκαλίας ἀκτῖνος σβεσθείσης, ὁμοῦ πάντα γέγονε χρήματα, τῶν πλείστων εἰς ἀλογίαν ἐκπεπτωκώτων.*

(42) *Du Cange* glossar. med. et infim. græcit. t. I. p. 46. — *Possini* glossar. ad *Pachymer.* hist. Andronici, p. 468. 469.

(43) *Nicephor. Gregor.* lib. XIV. c. 3. p. 435.

(44) Vid. *Freind*, l. c. p. 150. — *Lambec.* bibl. cæsar. t. VI. p. 113.

avec

avec quelques considérations sur les principes particuliers des successeurs du médecin de Pergame; cependant le dogmatisme d'Actuarius tend souvent à de véritables subtilités, sur-tout quand il suit les Agareniens ou Arabes, ce qui lui arrive très-fréquemment. Je n'ai découvert dans ses écrits rien de nouveau, et qui lui soit propre; seulement l'exposition lui appartient entièrement, et, sous ce rapport, il surpasse presque tous les Grecs modernes. Son style lumineux et systématique ne s'éloigne jamais ou presque jamais des règles sévères de l'ordre. Les déviations du système de Galien, qui frappent en quelques endroits le lecteur, ne lui appartiennent pas non plus, et proviennent de l'usage qu'il a fait des auteurs arabes, qu'il ne nomme pas, il est vrai, mais parmi lesquels on voit qu'il a particulièrement suivi Sérapion et Mésué, et quelquefois Rhasès.

Dans son ouvrage sur les esprits animaux, naturels et vitaux, il ne diffère en aucune manière de la théorie de Galien; il applique cette théorie avec beaucoup de sagacité à la doctrine des alimens, pour expliquer la conservation et la vivification des esprits naturels....Son livre sur l'urine contient d'une manière si complète la doctrine des différences et des indices de ce fluide, il en expose les moindres détails avec tant de soin, que nous pouvons en effet regarder cet ouvrage comme ce que l'antiquité a fourni de meilleur sur ce sujet. Sa méthode curative est le précis le plus complet de la médecine arabico-galénique, et mérite d'être recommandée, encore de nos jours, de préférence aux ouvrages d'autres médecins grecs plus modernes.

45. Démétrius Pepagomene, contemporain d'Actuarius, fut auteur d'un traité sur la goutte, qu'il composa d'après la demande de Michel VIII Paléologue. J'avoue que ce petit ouvrage ne doit pas être confondu parmi les mauvaises productions des médecins grecs modernes. L'auteur a suivi, il est vrai, le système de Galien ; mais sa théorie de cette maladie est bien plus probable et plus conforme aux observations modernes que les théories de la plupart de ses successeurs. Il part d'un principe excellent, lorsqu'il dit que la goutte est une maladie de toute la constitution, produite par la faiblesse des organes de la digestion et les excès dans le régime [45]. La nature dirige vers les articulations affaiblies la matière morbifique, et y occasionne ainsi un dépôt [46] ; c'est pourquoi on évite cette maladie par un genre de vie modéré et sobre : ce régime, ajoute-t-il, est plus facile à ordonner qu'à suivre [47].

Il me semble que l'essai absurde de pronostiquer les maladies par la doctrine des nombres, conservé dans la bibliothèque de Madrid sous le nom de *Pythagoras Archicestor*, appartient encore à cette époque [48].

46. Nous allons terminer l'histoire de la médecine grecque par des renseignemens sur le médecin Nicolas d'Alexandrie, qui remplissait à Constantinople la di-

(45) *Demetr. Pepagomen.* de podagra, c. 7. p. 22. (ed. *Bernard.* LB. 1743. 8.°)

(46) *Ib.* c. 3. p. 14.

(47) *Ib.* c. 10. p. 30. Εὐκόλως μὲν καὶ ἀληθῶς λεγόμενα· δυσκόλως δὲ καὶ δεινῶς πραττόμενα.

(48) *Iriarte*, p. 438. 439.

gnité d'*Actuarius.* Un auteur de ses contemporains [49] parle avec éloge de ses connaissances pratiques, mais assure pourtant qu'il ne mérite aucune place distinguée parmi les médecins philosophes. Ce jugement se confirme par un ouvrage que nous avons encore sous son nom : il consiste en un recueil considérable de recettes contre toutes sortes d'accidens du corps humain, dans le titre duquel l'auteur se nomme *Myrepsicus.* Ce qui peut servir à déterminer le siècle de l'auteur, c'est qu'il cite le pape Nicolas, probablement le troisième de ce nom [50], Mésué [51], Actuarius [52], et Michel Paléologue [53]. Il est probable qu'il a séjourné à Nicée et à Alexandrie [54]. Il fait voir dans plusieurs de ses écrits qu'il pratiqua lui-même la médecine [55]. On reconnaît par sa nomenclature des médicamens, qui souvent sont dénaturés par le défaut de connaissances suffisantes de la langue, qu'il a

(49) *Georg. Acropolit.* epitom. chron. c. 39. p. 34. (ed. Paris. 1651. f.°) A l'occasion d'une éclipse de soleil qui eut lieu en 1241, Georges Acropolite, qui avait suivi les leçons de philosophie de Blemmydas, expliqua ce phénomène à l'empereur Jean III et à son épouse Irène, en leur disant qu'il était dû à la position de la lune entre la terre et le soleil; mais le médecin Nicolas qui se trouvait présent nia la vérité de cette explication. Ἀνὴρ, dit de lui l'historien, *ἥκιστα μὲν φιλοσοφίας μεταχὼν, ἄκρος δὲ τὴν οἰκείαν τέχνην καὶ μάλιστα τὴν διὰ πείρας γνωσκομένην.*

(50) S. II. c. 9. p. 469. Nicolas III occupait le saint-siége en 1287.

(51) S. XXXII. c. 117. p. 706.

(52) Il entend sans doute parler de celui qu'il désigne par la dénomination de *Magister Joannes*, S. XXXII. c. 99. p. 703. S. X. c. 103. p. 575. — Il paraît que sous le nom de *Actuarius*, il veut parler d'un autre personnage qui doit avoir vécu sous le règne d'un Constantin (S. XL. c. 8. p. 777.)

(53) Sous le nom de *Michael Angelus*, s. I. c. 295. p. 420. — Le *Nicolas* qui est cité par Abdollatif (memorab. Ægypt. lib. I. c. 2. p. 9. ed. *Paul.* Tubing. 1789. 8.°) est probablement un autre individu.

(54) S. XXIV. c. 12. p. 675. S. I. c. 241. p. 412.

(55) S. I. c. 66. p. 375. &c.

beaucoup puisé dans les auteurs arabes. Il recommande, par exemple, l'arsenic comme une épice contre le poison [56]: tous les médecins plus modernes ont adopté d'après lui cette opinion ; et encore dans le dernier siècle, on conseillait l'arsenic comme une amulette contre la peste; mais en réalité ce mot vient de l'arabe دارصيني [*dârsini*], nom que les Arabes avaient coutume de donner à la canelle qu'on tire de Sina; et de tout temps on a vanté les propriétés anti-vénéneuses de la canelle [57]. Je pourrais encore citer de cet ouvrage une infinité d'exemples de sa pieuse superstition et de sa très-profonde ignorance, si cela ne m'éloignait pas de mon but [58].

On voit facilement par cet exposé des écrits modernes de l'Orient chrétien sur la médecine, combien les sciences ont dégénéré sous les règnes des empereurs de Constantinople.

Il est facile de juger combien peu ces empereurs au XIVe siècle, avaient de confiance dans leurs médecins, d'après Andronic III, qui, étant attaqué d'une obstruction à la rate, fit venir de Perse des médecins arabes [59]; et l'on connaît assez le témoignage de Pétrarque [60] sur l'ignorance des médecins

(56) S. XXXII. c. 21. p. 694.

(57) Vid. *Garcias ab Horto*, hist. aromat. lib. I. c. 15. pag. 76. — *Mead* expos. mechan. venen. pag. 161. (Opp. tom. II. Gött. 1749. 8.°)

(58) S. VII. c. 6. p. 503. S. XIV. c. 8. pag. 596. — L'eau de baptême (*aqua τῶν ἁγίων θεοφανιῶν*) est pour lui le médicament le plus efficace. Dans la cure il fait dire des évangiles entiers, ainsi que le *pater* et l'*ave gratiosa*.

(59) *Nicephor. Gregor.* lib. XI. c. 9. p. 342.

(60) *Petrarc.* senil. lib. V. ep. 7. p. 805. lib. XI. ep. 9. p. 887. (Opp. ed. *Herold*. Basil. 1587. f.°)

grecs. Cependant, l'amour pour la science, et surtout pour la littérature classique, ne s'anéantit pas tout-à-fait [61]; et les Grecs modernes étaient encore au XV.e siècle en état de ranimer et de propager dans l'Occident chrétien l'étude des anciens, comme nous le verrons par la suite.

CHAPITRE V.

Histoire de la Culture médicale parmi les Arabes.

A. *Considérations générales.*

47. Nous avons vu éclore en Grèce les fleurs de la science médicale; nous avons vu ensuite cette science pousser des rameaux sans fruits, et être dans l'Orient chrétien, après l'extinction presqu'entière de l'esprit philosophique, ce qu'elle fut dans l'enfance du genre humain, c'est-à-dire, un empirisme superstitieux; de sorte que les restes épars de l'ancienne théorie grecque ont pu seuls rappeler à l'observateur attentif l'immensité de la perte que cette science a éprouvée. Ce furent ces mêmes restes que les Arabes, conquérans du monde, recueillirent des Grecs en échange des connaissances magiques, qui avaient pris naissance dans les déserts d'Arabie et les plaines sablonneuses et brûlantes de la Perse, et qui furent transplantées sur le territoire grec. L'avantage de cet échange ne fut certainement pas d'une grande importance pour ces habitans des déserts; car ils ne prirent connaissance

(61) *Heeren*, pag. 247. s.

des fragmens de l'ancienne philosophie grecque que par de chétives et souvent incorrectes traductions. Le tableau effrayant que l'islamisme présentait à tous ceux qui s'occupaient de quelques recherches, les inévitables punitions temporelles et éternelles qui attendaient les philosophes, et le caractère national même qui protégeait les ouvrages de l'imagination aux dépens de la saine raison et de la pure intelligence, furent les principales causes qui empêchèrent tout Musulman d'agir contre la constitution mahométane, dont la loi fondamentale porte de se soumettre à la volonté de Dieu, à celle de son envoyé et de ceux qui le représentent.

48. Les Arabes ne furent jamais un peuple tout-à-fait barbare; d'abord, la situation et le sol de leur pays les portaient naturellement à la perfection de la civilisation; le climat ardent enflammait leur imagination, et développait en eux le talent de la poésie, qui est tout-à-fait propre à ce pays. Et si le charme des images, la force des sensations, l'exaltation des idées morales, les fantômes gigantesques et aériens (créations imaginaires), forment l'essence du talent poétique; aucun pays n'a dû avoir une si grande quantité de poëtes que l'Arabie. Ils cultivèrent aussi en quelque sorte l'histoire, parce qu'elle favorisait l'orgueil de cette nation sur sa généalogie. Mais la médecine ne pouvait être autre chose chez ce peuple à moitié policé que ce qu'elle fut, sous tous les climats, chez les nations brutes; c'est-à-dire, un simple empirisme qui s'arrête peu aux moyens qu'il emploie pour la guérison des maladies, et qui se sert en conséquence fréquemment de formules superstitieuses pour chasser

les démons, regardés principalement comme la cause des maladies [62].

Mais, depuis que le commerce fut ouvert entre la mer Rouge et Alexandrie, et que les Arabes y prirent une part active à Yetrab *[Medine]* et à la Mecque, quelques rayons de science, qui pénétrèrent du côté de l'Égypte, quoique faibles, sont venus luire sur cette presque île, et ont produit une fermentation sur ce chaos informe des esprits. C'est ainsi que, du mélange des spéculations philosophiques des Grecs, des anciennes chimères des Juifs, et des idées nouvelles, moitié fausses, moitié vraies, et souvent mal conçues des Chrétiens, se développa chez les Arabes, tout ce qu'on en devait attendre, l'islamisme..... Plusieurs autres circonstances contribuèrent encore à la propagation de la philosophie et de la médecine en Arabie; je vais les examiner en détail.

49. Il faut d'abord remarquer le voisinage d'Alexandrie. Cette ville, malgré la destruction de sa bibliothèque dans un temps plus reculé, resta encore le siége des sciences; de sorte que les Arabes pouvaient puiser le germe d'une culture scientifique avec d'autant plus de facilité qu'ils étaient plus près d'Alexandrie, et que leurs premières conquêtes s'étendaient en Égypte.

Ensuite les Nestoriens chassés de l'Église orthodoxe, avaient depuis quelque temps établi des écoles savantes en Orient et dans le voisinage des États mahométans. On instruisit dans ces écoles des Persans

(62) Vid. *Abulfarag.* hist. dynast. p. 246. (ed. arab. *Pocock.*) — *Reiske* miscell. med. ex Arab. monument. p. 37. s.

et des Arabes, qui communiquèrent ensuite à leurs compatriotes les connaissances qu'ils avaient acquises. Depuis long-temps la ville de Dschondisabur en Khuzistan était le séjour de savans Nestoriens et d'une école très-célèbre de médecins, dont les auteurs arabes nous racontent l'origine de différentes manières. Abou'l Farage soutient qu'au temps d'Aurélien, et lors du mariage de la fille de cet empereur avec Sapor I.er, il arriva en Perse des médecins grecs et romains ; et que Sapor ayant fait bâtir la ville de Dschondisabur, suivant le modèle de celle de Constantinople, ces médecins y fondèrent une académie hippocratique [63]. Cette histoire, en l'examinant avec attention, nous fait naître des doutes importans : d'abord elle est contradictoire avec la chronologie. Sapor mourut la deuxième année du règne d'Aurélien [64], et ne fit point la guerre contre lui ; elle éclata à une époque postérieure, lorsque les Perses prirent, sous Hormisdas, le parti de Zénobie. D'ailleurs, Abou'l Farage commet deux erreurs qui rendent toute cette narration suspecte : il rapporte qu'Aurélien fut tué par la foudre, tandis qu'on sait qu'il fut assassiné entre Byzance et Héraclée [65]. Ensuite il nomme plusieurs médecins, comme contemporains, élèves de cette école, tandis qu'ils sont séparés les uns des autres par des siècles, et qu'ils ont vécu dans des pays tout-à-fait différens... Induit en erreur probablement par une fausse interprétation ou par un texte tronqué, Assemani [66] pense qu'il faut rapporter cette

(63) *Abulfarag.* hist. dynast. p. 129. — Chron. syr. p. 62.
(64) *Agath.* lib. IV. c. 11. p. 134.
(65) *Vopisc.* in vit. *Aurelian.* p. 221.
(66) Biblioth. orient. Clement. Vatican. t. IV. p. 160.

histoire au temps de Valérien. On sait que celui-ci fut fait prisonnier par Sapor, et qu'on emmena avec lui des médecins grecs et romains à Dschondisabur. Cependant, je trouve dans le passage qu'il cite d'Abou'l Farage, la plus parfaite ressemblance entre le texte syriac et le texte arabe [67]. Enfin, un auteur arabe, Amrou, cité par Assemani [68], rapporte que Sapor II fit bâtir cette ville après le concile de l'église de Nicée, et après la conquête de la plus grande partie de la Syrie. Ce dernier récit paraît bien plus véridique que ce que raconte Abou'l Farage; je suis par conséquent disposé à rapporter à une époque bien plus moderne qu'on n'a coutume de le faire, l'établissement de cette académie. D'ailleurs, de quelque manière que la chose soit, il est certain qu'on n'a fait mention de l'école de Dschondisabur que depuis le VII.e siècle. Les professeurs étaient la plupart Nestoriens, et enseignaient autant la théologie que les autres sciences, et sur-tout la médecine. Il y avait aussi dans ce lieu un lazaret où les jeunes médecins recevaient de l'instruction pour le traitement des maladies; mais ils ne pouvaient y être admis qu'après avoir subi un examen : c'est précisément la manière dont on faisait cet examen qui nous donne des éclaircissemens, tant sur l'esprit du siècle, que sur la pieuse constitution de cette école. Il fallait savoir les psaumes de David, le nouveau Testament, et quelques autres

(67) La méprise de ܐܘܠܪܝܢܘܣ *[Valérien]* et ܐܘܪܠܝܢܘܣ *[Aurélien]* est très-facile à faire : on lit aussi dans d'Herbelot (Biblioth. oriental., p. 404. Paris. 1697. f.o) que Sapor, fils d'Artaxercès a bâti la ville de Dschondisabur.

(68) Vol. II. p. 398. — Vid. *Ammian. Marcell.* lib. XVIII. c. 6. — *Gibbon*, t. III. p. 160.

livres de prières pour être admis à l'instruction de ce lazaret [69].

50. Une troisième cause de la propagation des sciences et sur-tout des connaissances médicales parmi les Arabes, fut la dispersion des savans de l'école d'Édesse, et l'exil des Platoniciens d'Athènes par l'empereur Justinien, comme nous l'avons déjà remarqué *pages 217 et 218.*

Dès le temps de Mahomet, il y avait à la Mecque des médecins tirés des écoles grecques, parmi lesquels l'histoire cite particulièrement Hharet Ebn Kaldaht de Takif, contemporain du Prophète. Ce médecin avait fait ses études à Dschondisabur, et pratiquait son art en Perse. Ensuite il s'établit à Tayef, et se rendit tellement utile à ses compatriotes, par ses talens, que Mahomet lui-même le recommandait comme très-habile [70]. Il vivait encore au temps d'Abu Bekr, dont il fut le médecin particulier, et mourut en même temps que lui des suites d'un empoisonnement [71]. A la fin du VII.ᵉ siècle, les médecins grecs Théodocus et Théodunus qui s'établirent parmi les Arabes en Irak, furent les maîtres de plusieurs médecins, qui dans la suite devinrent célèbres en Arabie [72].

51. Les Arabes, après la conquête de l'Égypte sous Omar, apprirent de plus en plus à connaître les

(69) *Assemani* bibl. t. IV. p. 940. 942. — Vid. *Schulze* de Gandisapora, Persarum quondam academia medica : in *Comment. acad. scient. Petropolit.* t. XIII. p. 437. s.

(70) *Abulfarag.* hist. dynast. p. 158. — *D'Herbelot.* p. 430.

(71) *Abulfed.* annal. Moslem. tom. I. pag. 220. (ed. *Adler.* Hafn. 1789. 4.°)

(72) *Abulfarag.* l. c. p. 200.

avantages de la culture des sciences : les Chrétiens grecs vaincus, dont la plupart étaient de la Syrie, devinrent avec les Juifs les professeurs des Arabes. Les Syriens traduisirent en arabe les écrits des médecins : c'est ainsi que les Sarrasins reçurent déjà vers la fin du VII.e siècle une suite d'écrits médicaux dans leur langue maternelle [73].

Outre plusieurs ouvrages de médecine des Grecs, on en traduisit encore une infinité d'autres sur la philosophie, sur-tout ceux d'Aristote, d'Alexandre d'Aphrodisée, de Ptolémée, et même d'Homère [74] et de Pline [75]. On fit aussi un commentaire du Timée de Platon [76]. Mais comme ces écrits ont été la plupart traduits du grec en syriac, et de cette dernière langue en arabe, il est facile de concevoir combien peu les Arabes étaient familiers avec le véritable esprit des ouvrages des anciens Grecs. A ces obstacles d'une culture libérale des sciences, on peut encore ajouter le mauvais choix qu'ils faisaient des ouvrages des anciens. Ils ne connaissaient d'autres écrits sur l'histoire naturelle que ceux de Dioscoride, et négligaient même l'étude des traductions de Théophraste et d'Aristote sur cette partie. Quant aux historiens et aux poëtes Grecs, ils restèrent tout-à-fait inconnus pour eux [77].

(73) C'est pourquoi Abou'l Farage dit (chron. syr. p. 103) que les Syriens ont établi sur le territoire grec, le monument que les Arabes n'ont fait qu'embellir.

(74) *Abulfarag.* hist. dynast. p. 228.

(75) *Toderin's* Literatur der Türken, traduit par *Hausleutner,* t. I. pag. 124.

(76) *Casiri,* t. I. p. 263.

(77) Vid. *Huet.* de claris interpret. lib. II. pag. 198. — *Renaudot* de version. Aristol. barbar. in *Fabric.* bibl. græc. tom. XII. p. 246. — *Buhle* in den Göttinger gelehrten Anzeigen J. 1791. chart. 83. p. 838.

52. Ce sont donc ces traductions des Grecs qui ont servi de base aux connaissances scientifiques des Arabes. Cette nation n'a montré jusqu'au milieu du VIIIe siècle que très-peu de zèle pour la culture de l'esprit et des sciences, mais lorsque le calife Almansor, après l'affermissement du règne des Sarrasins, eut fondé Bagdad, qu'il nomma *ville de la paix*, on vit aussi les arts de la paix se développer parmi les Sarrasins [78], et dans la suite l'académie de Bagdad jouit d'une célébrité presque exclusive dans les États mahométans. On établit dans cette ville un collége de médecins, dont le directeur fut chargé de l'examen de ceux qui se destinaient à l'exercice de cet art [79]. De toutes les parties du monde on vit arriver à Bagdad des professeurs et des disciples en si grande quantité qu'à une certaine époque on y compta jusqu'à six mille savans [80]. Ce fut à Bagdad que les califes fondèrent pour la première fois des hôpitaux et des pharmacies publiques pour favoriser l'instruction médicale [81]. Dans le XIIIe siècle encore le calife Mostanser fit rétablir l'académie et le collége de médecine de Bagdad; car on sait que, dans ce grand intervalle, les Juifs, par leurs nombreuses écoles hébraïques, avaient presque détruit celles des Arabes [82]. Mostanser salaria généreusement les professeurs, établit une grande bibliothèque et une nou-

(78) *Elmacin.* histor. Saracen. lib. II. c. 4. p. 122. (ed. *Erpen.* LB. 1625. 4.°)

(79) *Abulfarag.* chron. syr. p. 184.

(80) *Leo Afric.* de philos. et medic. Arab. apud *Fabric.* bibl. græc. t. XIII. p. 274.

(81) *Abulfarag.* histor. dynast. pag. 320. — *Abulfed.* tom. III. pag. 374.

(82) *Benjamin Tudel.* itinerar. pag. 75. (ed. *l'Empereur.* LB. 1633. 8.°)

velle pharmacie, et assistait presque tous les jours aux leçons qu'on y donnait[83].

53. Le successeur d'Almansor, le calife Haroun-al-Raschid porta plus loin que son prédécesseur non-seulement l'amour des sciences, mais encore la tolérance et la protection des institutions savantes : il attira à sa cour les Chrétiens syriens qui traduisirent les auteurs grecs; il paya leurs travaux, et leur ordonna d'instruire les Arabes dans les sciences et sur-tout dans la médecine[84]. Il protégea l'école chrétienne établie à Dschondisabur qui était encore de son temps dans tout son éclat[85]. Entouré continuellement de quelques savans, il ne dédaignait même pas de prendre part à leurs discussions, et souvent son avis l'emportait[86].

Parmi ces princes, le principal Mécène fut Almamon, dont le nom est devenu immortel par tout ce qu'il a fait en faveur des sciences. Son règne peut être regardé comme l'époque de l'introduction des sciences grecques chez les Arabes. Jusqu'alors on avait fait peu de traductions, mais on en exécuta de nouvelles par son ordre[87]. Son zèle déplut aux Mahométans orthodoxes[88], qui le livrèrent au jugement de Dieu, pour avoir introduit la philosophie, et affaibli

(83) *Abulfarag.* l. c. p. 482. 483. — Ol. *Cels.* de lingu. et erudit. Arab. pag. 243. in Biblioth. Brem. nov. Cl. IV. fasc. I.

(84) *Abulfarag.* l. c. p. 235. 237. — chron. syr. p. 139. 140.

(85) *Ib.* hist. dynast. p. 265. 269.

(86) *Abulfed.* t. II. p. 74.

(87) *Renaudot* de version. Arab. et Syr. in *Fabric.* bibl. græc. t. I. pag. 814.

(88) *Procock.* specim. histor. Arab. p. 166. Dans le vrai, la haine des Musulmans orthodoxes provenait plutôt de l'édit de ce calife sur la religion, par lequel le Coran était déclaré un ouvrage de l'homme. (*Abulfed.* t. II. p. 148. 150. 156.)

par ce moyen l'autorité du Coran. Almamon fit acheter de tous côtés les ouvrages des anciens, et donna à cet effet les ordres nécessaires à ses ambassadeurs près des princes grecs [89]. Il invita, sous des conditions très-avantageuses, le philosophe Léon à se rendre à sa cour, mais celui-ci le refusa [90].

Almotassem et Motawakkel qui succédèrent à Almamon suivirent son exemple dans la protection qu'ils accordèrent aux sciences et aux savans chrétiens [91]. Ce fut sous Motawakkel qu'on rétablit la bibliothèque et l'académie d'Alexandrie [92]. Cependant il fut plus sévère que ses prédécesseurs contre les savans chrétiens, parce que probablement ils avaient abusé de sa tolérance [93].

54. Mais le glorieux exemple d'Almamon fut encore mieux suivi par les autres vicaires du Prophète dans les différens États mahométans. Déjà au VIII.e siècle les gouverneurs de Mogreb ou des États occidentaux se montrèrent les amis zélés des sciences. L'un d'eux nommé Abdallah-ebn-Hadschab fit fleurir le commerce et l'industrie à Tunis, lui-même était poëte et attirait à sa cour beaucoup de savans et d'artistes [94]. On vit prospérer, sur-tout à Fez et à Maroc, les sciences et les arts sous les Édrissites [95], dont le dernier, Jahiah,

(89) *Abulfarag.* p. 246.
(90) *Zonar.* lib. XVI. p. 160.
(91) *Abulfarag.* p. 255. — Chron. syr. p. 164.
(92) *Benjam. Tudel.* pag. 121. — *Niebuhrs* Reisebeschreib. tom. I. pag. 117.
(93) *Barhebr.* chron. syr. p. 166. — *Eutych.* annal. Alexandr. t. II. pag. 449.
(94) *Cardonne*, Histoire d'Afrique et d'Espagne sous le règne des Arabes, p. 70. (Paris 1765. in-12.)
(95) *Ib.* p. 201.

prince plein d'esprit et d'affabilité, changea sa cour en une véritable académie, et n'accorda de considération qu'à ceux qui se distinguaient par la culture de leur esprit et par leur savoir.

L'Espagne fut de tous les États mahométans le plus heureux, parce que le commerce, les manufactures, la population et le luxe y firent de si grands progrès sous le gouvernement des califes, qu'on est étonné des renseignemens presque incroyables que les auteurs nous fournissent à cet égard. Les rois Abdalrahman et Alhakem, qui y régnèrent depuis le VIII.ᵉ jusqu'au X.ᵉ siècle, portèrent au plus haut degré de splendeur le califat de Cordoue et les pays qui en dépendent; ils protégèrent les sciences et eurent un règne si doux que l'Espagne ne peut se féliciter d'avoir été aussi heureuse sous les souverains chrétiens [96]. Alhakem établit à Cordoue une académie qui pendant plusieurs siècles fut la plus célèbre du monde, par les savans distingués qu'elle possédait [97]. Tous les Chrétiens de l'Occident allaient en pélerinage à Cordoue, pour acquérir des connaissances [98]. Déjà cette ville avait au X.ᵉ siècle, la plus grande bibliothèque d'Occident. Elle était composée de deux cent cinquante mille volumes, et le catalogue seul en formait quarante-quatre [99]. Séville, Tolède et Murcie, avaient aussi des écoles savantes qui conservèrent leur splendeur jusqu'à la fin du règne des Arabes. Au XII.ᵉ siècle, on comptait soixante-dix

(96) *Cardonne* Histoire &c. p. 98. 132. 157. — *Casiri*, t. II. p. 38. s.
(97) *Casiri*, l. c.
(98) *Mabillon.* annal. Benedict. tom. VII. p. 552. 877. — *Tiraboschi*, t. III. p. 333. t. IV. p. 151. — *Wood* antiqu. Oxon. lib. I. p. 56.
(99) *Casiri*, l. c. p. 202.

bibliothèques publiques dans la partie Espagnole soumise aux Sarrasins; Cordoue avait déjà produit cent cinquante auteurs, Alméria cinquante-deux et Murcie soixante-deux [100].

Les États mahométans de l'Orient, dont les princes eurent constamment le mérite du savoir, peuvent être regardés comme l'asyle des arts et des sciences. L'histoire nous fait connaître entre autres un émir de l'Irak, nommé *Adad-ed-Daula*, qui se distingua à la fin du X.e siècle, par la protection qu'il accordait aux sciences, et auquel les savans avaient coutume de dédier leurs ouvrages [1]. Un autre émir de l'Irak, Saïf-ed-Daula, fonda à Kufa et à Bassra des colléges de médecine qui jouirent bientôt d'une très-grande célébrité [2]. A Firouzabad en Khurdistan, Abou Mansor Baharam forma une bibliothèque publique qui dès son commencement contenait déjà sept mille volumes [3]. Dans le XIII.e siècle, une autre école de médecine se rendit aussi très-célèbre, à Damas. Le calife Malek-Adel la dota richement, et s'y rendait souvent avec un livre sous le bras, pour prendre part aux leçons d'instruction [4]. Dans le fond de l'Orient même, Bokhara eut aussi, sous le règne des Sarrasins, son académie et sa bibliothèque [5].

55. Tant d'excellentes institutions pour favoriser l'étude ont dû nécessairement multiplier parmi les

(100) *Casiri*, l. c. pag. 71.
(1) *Abulfed.* t. II. p. 554.
(2) *Ib.* p. 492. — *Abulfarag.* hist. dynast. p. 330. 331. — *Elmacin.* lib. III. c. 4. p. 281.
(3) *Abulfed.* t. III. p. 116.
(4) *Barhebr.* p. 499.
(5) *Casiri*, t. I, p. 268.

Arabes

Arabes le nombre des savans et des auteurs, ce que j'ai déjà prouvé ; cependant si la science avait acquis autant d'intensité que le nombre de ses adorateurs était considérable, on pourrait se féliciter de la destinée des temps qui les appela à être les sauveurs du véritable savoir, tandis que dans le même temps les Chrétiens étaient retombés dans la plus profonde ignorance. Mais l'historien impartial est obligé d'avouer avec regret que, malgré le savoir des princes, le nombre considérable de bibliothèques et d'académies, et la quantité prodigieuse d'auteurs, les sciences ne firent que très-peu de progrès sous le règne des Arabes. Ce n'est que dans un bien petit nombre de leurs auteurs qu'on peut espérer de trouver des recherches libres, des ouvrages exécutés avec goût, des découvertes nouvelles, de grandes vérités qui n'auraient pas encore été dites. Et comment attendre ces choses d'un peuple qui a si peu de penchant pour l'application de l'esprit, qui professe une religion dans laquelle la liberté de penser est un crime, et qui est terrassé par le joug d'un despotisme de fer! Ce sont principalement ces deux dernières causes qui ont irrévocablement empêché le développement des germes de la véritable science, même dans l'état le plus florissant de la civilisation des Arabes. Cependant la paresse du caractère national fut au moins réveillée en Espagne par toutes les circonstances favorables que nous avons rapportées, et devint même une industrieuse activité dont on n'a eu depuis ce temps aucune idée en Espagne, excepté en Biscaye et en Catalogne. Pour pouvoir juger d'une manière convenable, l'état de la culture médicale chez les Arabes, nous essayerons d'exposer succinctement la

situation de la philosophie; parce que chez ce peuple la médecine était aussi considérée comme fille de la philosophie.

56. La contradiction manifeste dans laquelle se trouvait la philosophie avec l'islamisme était conforme aux vues de cette doctrine et à l'esprit de ce siècle; la persécution se renouvela souvent [6]. L'étude des philosophes païens fut pendant long-temps l'occupation la plus criminelle dont un Musulman pût se rendre coupable [7]. Cependant lorsque l'islamisme et le règne de Mahomet furent assez affermis par le fer et par le feu, sous les Abassides, les Arabes purent non-seulement étudier la philosophie à leur manière, mais encore ils se firent un devoir de donner à l'islamisme de plus fortes armes contre ses adversaires par les subtilités dialectiques et philosophiques. C'est ainsi que se forma au XI.e siècle, à Bassra, une société de savans qui avaient pour principes de croire que l'islamisme était trop difformé par les additions que les hommes y avaient faites, et qu'il ne pourrait être rétabli dans sa perfection et sa pureté originaire que par sa réunion à la philosophie grecque [8]. Ils écrivirent cinquante livres sur les cinquante parties de la science, et discutèrent avec la plus grande subtilité sur des sujets transcendans, portant constamment leur considération sur les points principaux de la religion... Dans un certain temps la dialectique était

(6) *Pococke* spec. hist. Arab. p. 220. 385. Sous Alnaser on brûla (en 1244) tous les livres philosophiques du médecin Abd'ossalem. (*Abulfarag.* hist. dynast. p. 451.)

(7) *Thophail* philosoph. autodid. p. 15. (ed. *Pocock.* Ox. 1700. 8.°)

(8) *Abulfarag.* hist. dynast. p. 330. 331.

si familière aux Sarrasins, que Isa ben Dschesla ne put trouver dans les pays chrétiens, au XI.[e] siècle, aucun professeur de cette science, ce qui l'engagea à passer chez les Arabes [9]. Les princes même regardaient la dialectique comme une connaissance indispensable pour la diplomatie. Haroun-al-Raschid décida sur une dispute grammaticale entre Sibouia et Khasai [10]. Un prince des Seldschoucki étudia avec zèle le *compendium* de dialectique écrit par le Juif Hebatollah Ebn Malkha. [11].

Les dialecticiens arabes se formèrent absolument d'après l'exemple des Alexandriens modernes; ils ne tirèrent pas leurs principes de la nature, mais ils imaginèrent une nature propre à leurs principes les plus essentiels. Abou Nassr al Farabi fut le plus célèbre parmi ces imitateurs arabes des philosophes d'Alexandrie [12], c'est par lui que la doctrine des émanations fut en partie connue et accueillie chez les Mahométans. L'astrologie et l'alchimie, filles de la doctrine des émanations, convinrent beaucoup au goût de cette nation, quoique l'islamisme défendît la magie et la prophétisation [13]. Abou Hamed Mohhammed *al Gazali*, de Tos en Khorassan [14], attaqua la philosophie d'Alexandrie; mais ce ne fut qu'au XII.[e] siècle qu'Ebn Roschd reçut des applaudissemens pour avoir

(9) *Abulfarag.* ib. p. 365. — *Abulfed.* t. III. p. 324.
(10) *Abulfed.* t. II. p. 74.
(11) *Abulfarag.* hist. dynast. pag. 394. المعتبر était le titre du livre.
(12) *D'Herbelot*, p. 337. — *Casiri*, t. I. p. 184. 304.
(13) *Russels* Nachricht von dem Zustande der Gelehrsamkeit in Aleppo, p. 83. 84. (Götting. 1798. 8.°)
(14) *D'Herbelot*, p. 362. — *Tiedemanns* Geist der speculat. Philosophie, t. IV. p. 123. 124.

défendu contre lui la doctrine des émanations et la philosophie d'Alexandrie [15].

57. On pourra se former une idée claire de la méthode de raisonner des philosophes arabes, lorsque j'exposerai le système physique des Musulmans orthodoxes, par quelques fragmens d'un écrit de l'Andalousien Abou Bekr ebn Thophail, qui vivait au XII.e siècle [16]. Déjà avant cela les partisans d'Abou'l Hassan *al Aschari*, de Bassra, avaient désigné la volonté absolue de Dieu, comme cause agissante de tous les phénomènes du monde physique et de toutes les actions de l'homme, et avaient donné par-là à l'islamisme un nouvel appui philosophique [17]. Ebn Thophail chercha aussi la cause de tous les effets corporels, non dans le monde physique, mais hors de ce monde, dans la Divinité [18].

La Divinité produit immédiatement tous les mouvemens et tous les changemens matériels. Le corps, comme corps, n'a pour attribut que les trois dimensions qui sont inséparables de sa nature [19]; mais tous les corps dans la nature ont outre cela certaines propriétés qui sont ajoutées à leur essence, et qui ne renferment pas en elles l'idée de corporalité [بيئة] : ce sont la légèreté et la pesanteur, et les quatre qualités élémentaires, la chaleur, le froid, l'humidité et la sécheresse [20], au moyen desquelles tous les corps n'en forment qu'un dans la nature. On peut encore les

(15) *Pocock.* ad Mos. port. p. 118. (Oxon. 1655. 4.°) — *Tiedemann*, a. B. p. 145.
(16) *Casiri*, t. I. p. 203. — *Tiedemann*, p. 127.
(17) *D'Herbelot*, p. 133. 134. — *Tiedemann*, p. 158.
(18) *Thophail* philos. autodid. p. 97. 112.
(19) *Ib.* p. 93.
(20) *Ib.* p. 91.

considérer comme un, à cause de l'influence commune de la première cause agissante [21]. Chaque corps a l'une de ces qualités que nous venons de nommer, la pesanteur ou la légèreté ; et c'est par-là qu'il reçoit la première forme par laquelle il devient corps. Cette forme [اضراب] n'est pas reconnue par les sens, mais seulement par la pure intelligence [22]. Les plantes ont encore outre celle-ci une seconde forme, c'est-à-dire celle de l'accroissement et de la nutrition ; et les animaux une troisième, par laquelle ils sont susceptibles de sensations et de mouvemens [23]... On trouve le principe de cette dernière forme dans le développement de l'esprit, substance semblable au cinquième élément des étoiles ou à l'éther dont sont formés les démons [24]... On voit ici la réunion de la philosophie d'Alexandrie avec le système péripatétique; c'est de là que résulta le premier principe de la morale, abstraction faite de ce qui a rapport aux sens, et tous les efforts pour réunir l'esprit au-delà du monde physique avec sa source, c'est-à-dire avec les démons ou les émanations de la Divinité [25].

Cet esprit se développe, dans la génération de l'homme, par la fermentation des quatre matières élémentaires ; il a, avec l'assistance de l'esprit divin, formé son corps pour lui servir d'instrument [26]; et toutes les autres fonctions du corps sont ordonnées par lui. Cet esprit a particulièrement son siége dans les ventricules du cœur, où il fermente avec la chaleur intégrante de cet organe, et ensuite il lui donne la

(21) *Thophail* philos. autod. p. 80.
(22) *Ib.* p. 84.
(23) *Thophail*, l. c. p. 88.
(24) *Ib.* p. 135.
(25) *Ib.* p. 139.
(26) *Ib.* p. 45. 59.

forme conique à cause de la flamme qui s'y développe [27]. La chaleur du cœur pour être conservée exige une substance nutritive, et, pour ainsi-dire, des matières combustibles; celles-ci (le sang) lui sont fournies par le foie. La chaleur doit être sentie, et cette sensation provient du cerveau [28]; mais ces deux organes ne peuvent agir, si le torrent de cet esprit ne les en rend susceptibles. A cet effet, il existe des artères par lesquelles cet esprit est porté du cœur dans tous les organes du corps; par conséquent il y a un cercle de fonctions non interrompu. Un viscère existe à cause d'un autre, et aucun ne peut exister sans un autre [29]... C'est assez parler d'Ebn Thophail; et cet exposé pourrait, en attendant, suffire pour donner au lecteur une idée du système physique des Arabes. Nous aurons dans la suite encore occasion de considérer plus particulièrement l'application de ce système à la médecine.

58. Parmi les branches particulières de la médecine, l'anatomie, cet appui indispensable de l'art de guérir, fut précisément celle que les Mahométans cultivèrent le moins; non-seulement ils regardaient la dissection des cadavres humains comme une chose impure; mais elle est défendue et même rendue impossible par plusieurs dogmes religieux. Par exemple, les Mahométans croient que l'ame après la mort n'abandonne pas le corps tout d'un coup, mais qu'elle se retire peu à peu d'abord d'un membre dans un autre, et ensuite dans la poitrine; ainsi un cadavre

(27) *Thophail*. philos. autodid. p. 50. 64.
(28) *Ib.* p. 68.
(29) *Ib.* p. 67.

ne peut être disséqué sans souffrir [30]. Ajoutons à cela la doctrine adoptée des Juifs, et généralement dominante chez les Mahométans, que les morts sont jugés dans leur tombeau par deux anges appelés *Nakhir* et *Monker*, et qu'ils doivent être debout pendant ce jugement. C'est pourquoi le cadavre doit être intact lorsqu'il est soumis à ce jugement [31]. En conséquence, lorsque Toderini demanda à un mufti si on pouvait disséquer les cadavres humains, celui-ci lui répondit que sa demande seule était déjà une contravention à la loi [32].

Les Arabes apprirent généralement l'anatomie d'après les écrits des Grecs, et suivirent particulièrement Galien. Sous ce rapport les observations d'Abdollatif sont de la plus haute importance; car elles nous apprennent que les médecins mahométans ne négligèrent cependant pas l'occasion d'étudier l'ostéologie sur les os des corps humains recueillis près des cimetières. Ce médecin établit ce principe si reconnu, qu'on ne peut apprendre l'anatomie seulement par les livres, et que meme les assertions de Galien doivent céder à l'autopsie [33]. Pour preuve de ceci, il raconte qu'ayant examiné une fois un amas d'os, il avait reconnu que la mâchoire inférieure n'est composée que d'un seul os, et que le sacrum était quelquefois formé de plusieurs, mais le plus souvent

(30) *Marsigli* stato militare dell' imperio Ottomano, t. I. p. 32. (Haya. 1732. 4.°)

(31) *Maracci* in Sur. VIII. p. 300. — *Ej.* prodrom. III. ad refutat. Alcoran. p. 90. — *Pocock.* ad Mos. port. p. 231. 255. — Alcoran. sur. XLVII. 27. p. 655. ed. *Maracci.*

(32) *Toderini's* Literatur der Türken, t. I. p. 127.

(33) *Abdollatiph.* memor. Ægypt. lib. II. c. 3. p. 150. (ed. *Paul!* Tubing. 1789. 8.°)

d'un seul. Galien a donc tort d'attribuer à ces os une structure composée.

59. Les Arabes ont rendu de grands services à la chimie et à la pharmacie ; la première était pratiquée d'une manière théosophique par les Alexandriens modernes, simplement comme art métallurgique (*voyez* pag. 178 et 179). Les Arabes eurent un goût particulier pour cette science ; et déjà au VIII.e siècle vivait le premier chimiste de cette nation, Abou Moussah Dschafar al Sofi, de Harran en Mésopotamie, Sabéen surnommé *le donateur* [34]. Dans son ouvrage sur l'alchimie [35], il est déjà fait mention de quelques préparations mercurielles, telles que le sublimé corrosif, le précipité rouge, l'eau forte, l'eau régale, le nitrate d'argent et autres compositions chimiques [36]. Des philosophes et des médecins arabes plus modernes ont aussi cultivé cette science particulièrement sous des vues pharmaceutiques.

L'art de la pharmacie fut cultivé par les Musulmans avec le plus heureux succès, et on peut soutenir qu'ils lui ont donné presque une nouvelle création. Les noms *alcohol* [الكحل], *julep* [جلاب] (eau de rose proprement dite *persique*) *sirop* [شراب], *looch* [لعاق], *sief* [شياف], *naphte* [نفط], même le *camphre* [كافور], *bédéguard* [بدى ورد], *bézoar* [بادزهر], et ceux de plusieurs autres médicamens encore usités de nos jours dans nos

(34) *Abulfed.* tom. II. p. 22.—*D'Herbelot*, p. 387.—*Casiri*, tom. I. pag. 441.

(35) Alchemia Gebri. Bern. 1545. 4.

(36) *Gmelins* Gesch. der Chemie, t. I. p. 15-20.

pharmacies, ont visiblement une origine arabe. Il paraît que les Mahométans ont les premiers introduit des formules pour la préparation des médicamens, ou des dispensaires autorisés par le gouvernement. Sabor-ebn-Sahel, directeur de l'école de Dschondisabur, nous a fourni vers la dernière moitié du IX.ᵉ siècle sous le nom de krabadin [قرابدين], le premier dispensaire qui fut dans la suite imité plusieurs fois [37]. Le krabadin d'Abou'l Hassan Hebatollah ebn Talmid, évêque chrétien et médecin particulier du calife de Bagdad, jouissait d'une grande célébrité au XII.ᵉ siècle. Cet ouvrage servit de règle dans la suite aux apothicaires arabes[38]. Les pharmacies arabes étaient sous la surveillance immédiate du gouvernement, et on portait une attention particulière sur la véritable qualité et le juste prix des médicamens. Le général Afschin visita lui-même toutes les pharmacies de campagne de son armée, pour s'assurer si on avait tous les médicamens désignés dans ses dispensaires [39].

60. Si on considère la médecine pratique des Musulmans, on n'y trouve point cette réserve, cette manière réfléchie, cet esprit d'observation et cet amour de la vérité et de la simplicité qui distinguent le véritable médecin du charlatan. Le goût de cette nation pour les choses bizarres a conduit les hommes de l'art à prendre presque généralement la manière des charlatans, et à employer toutes sortes de moyens pour en imposer au peuple. L'astrologie et l'horos-

(37) *Abulfarag.* hist. dynast. pag. 269. — *Assemani* bibl. oriental. t. III. p. 512.

(38) *Abulfed.* t. III. p. 598. — *Abulfarag.* p. 394.

(39) *Abulfarag.* pag. 256.

cope étaient les connaissances les plus essentielles des médecins, et des compositions d'ingrédiens les plus divers, ou de choses tout-à-fait sans vertu, mêlées souvent de la manière la plus absurde, étaient les médicamens ordinaires dont ils se servaient. . . . . Dans une hydropisie dont était affecté le calife Watek Billah, les médecins lui promirent de prolonger encore sa vie de cinquante années. A cet effet ils le mirent dans un four chaud à plusieurs reprises, jusqu'à son dernier soupir[40]. Isa Abou Koreisch, surnommé Sidalani parce qu'il était pharmacien, fit une fortune brillante en prédisant par l'inspection de l'urine la grossesse de la maîtresse du calife Almodhi, et la naissance future d'un enfant mâle[41]. Il y avait alors parmi les médecins arabes un grand nombre de ces observateurs d'urines, et un jour peu s'en fallut que le vil médecin particulier de Schech Ermir, Mohedab Bar Haubeli de Bagdad, ne goûtât l'urine de son maître[42]. Ces médecins se servaient aussi de la théorie du pouls pour se faire passer pour des prophètes. Thabeth ebn Ibrahim déterminait par le pouls les alimens qu'on avait pris. Ce médecin était né dans le signe de Jupiter[43]. L'ignorance de ces charlatans allait quelquefois extraordinairement loin; parmi plusieurs exemples de cette ignorance, je n'en veux citer que deux, tirés d'Abou'l Farage[44]. Le calife Abou Ali ebn Dschalal' Oddaula étant affecté d'une fièvre aiguë dont le type était la fièvre quarte, le médecin ordonna

(40) *Abulfed.* t. II. p. 182.
(41) *Abulfarag.* hist. dynast. p. 229.
(42) *Barhebr.* chron. syr. pag. 455.
(43) *Abulfarag.* hist. dynast. pag. 325.
(44) L. c. p. 358. 359.

d'abord une purgation et ensuite une saignée d'après l'usage des médecins égyptiens. Interrogé sur la nature de la maladie, il déclara que c'était une fièvre quotidienne [حمى اليوم], occasionnée par le sang et la bile jaune, qui revenait tous les quatre jours. Il prétendait avoir délayé le sang par les purgatifs et évacué la bile par la saignée. Un médecin d'Antioche promit à un malade de le guérir d'une fièvre tierce moyennant une certaine somme. Le malade empirait et on reprochait au médecin d'avoir fait prendre à cette fièvre le type demi-tierce, par sa mauvaise méthode curative, en conséquence il n'exigea que la moitié de la somme.

61. Les médecins arabes négligèrent l'étude de l'observation dans la même proportion qu'ils s'adonnèrent aux minuties théoriques et aux subtilités dialectiques. Des histoires fabuleuses furent transmises de bouche en bouche et d'écrits en écrits, sans être plus amplement examinées [45]. Seulement en Espagne les médecins Sarrasins firent dans un temps plus moderne plusieurs observations dont nous devons le plus grand nombre à Abou Merwan ebn Zohr.

La chirurgie, cette fille de l'expérience et de la pratique, avait en effet d'autant moins la possibilité

(45) Abu'l Kasem, le meilleur auteur sur la chirurgie parmi les Arabes, raconte (Chirurg. lib. II. c. 85. p. 392. ed. *Channing.* Oxon. 1778. 4.°) que les Empiriques [اهل التجربة] avaient coutume de guérir les plaies du bas-ventre, par l'application de grandes fourmis aux lèvres de la plaie, qu'elles devaient réunir avec leurs pinces; alors on coupait la partie postérieure de ces insectes. Cette fable a passé de bouche en bouche jusqu'au XVI.e siècle, ou enfin Massa (epist. p. II. 11. f. 104. b. Venet. 1558. 4.°) a osé nier la possibilité d'un pareil procédé. (Vid. *Fallop.* de vulnerib. in genere, c. 12. Opp. t. II. p. 177. (1600. f.°)

de faire des progrès parmi les Arabes, que l'exercice de cet art avait contre lui comme nous l'avons déjà observé, le préjugé national et une pudeur mal entendue[46]. C'est pourquoi Abou'l Kasem se plaint avec raison de l'ignorance de ses compatriotes dans cette importante partie de l'art de guérir [47].

B. *HISTOIRE PARTICULIÈRE DE LA MÉDECINE DES ARABES.*

62. Après cette revue générale de l'origine et de la culture de la médecine parmi les Arabes, il est sans doute convenable de faire mention dans un ordre chronologique des médecins les plus célèbres de cette nation. Nous avons déjà dit plus haut que les Nestoriens et les Juifs furent les premiers qui familiarisèrent les Arabes avec les écrits des Grecs, moyennant des traductions syriaques. Les premiers médecins parmi les Sarrasins furent aussi des Nestoriens et des Juifs.

Le premier écrit qu'aient possédé les Arabes sur la médecine avait pour auteur un prêtre nommé Aaron d'Alexandrie, contemporain de Paul Éginette, et dont les ouvrages connus sous le nom de *pandectes* consistent en trente volumes, auxquels un certain Sergius de Rasain en a ajouté quelques-autres[48]. Ces pandectes originairement écrites en langue grecque, furent traduites par le Juif Maserdschawaih ebn Dschal-

(46) Il était défendu au sexe féminin de découvrir certaines parties; les femmes avaient seules le privilége de pratiquer à leur sexe l'opération de la taille, ainsi que la réduction de la chute de la matrice. (*Abu'l Kasem* chirurg. lib. II. s. 60. p. 284. s. 61. p. 290.)

(47) *Ib.* prolog. p. 2. 4.

(48) *Abulfarag.* hist. dynast. p. 264. — *Casiri*, t. I. p. 325.

dschal de Bassra [49], et suivant d'autres ce fut un Alexandrien nommé Gosius qui les traduisit en langue syriaque [50]. Nous ne possédons plus cet ouvrage, mais on en trouve dans Rhasès quelques fragmens. Ali Abbas assure que la chirurgie et la diététique y étaient traitées d'une manière très-superficielle [51]. La petite vérole avait particulierement fixé l'attention d'Aaron qui en donna la première description, car Paul Éginette son contemporain n'a pas fait la moindre mention de cette maladie. Aaron en attribuait la cause à un sang échauffé et enflammé et à l'effervescence de la bile jaune. Cette théorie a été dans la suite adoptée par le plus grand nombre des médecins arabes. L'auteur rapportait différens signes ou pronostics; par exemple il prétendait que c'est un mauvais signe lorsque l'éruption a lieu dès les premiers jours de l'invasion de la maladie : il vaut mieux que cette éruption ne se manifeste que le troisième jour. Il faut dans le commencement éviter l'air froid ainsi que les boissons froides, et se servir au contraire de médicamens lubrifians et de dissolvans [52].

Au reste, ce médecin annonçait les maladies épidémiques par l'observation de l'état de l'atmosphère [53]; il pratiquait la saignée du côté douloureux [54]; il était très-versé dans l'art des pronostics, et il recommandait comme règle générale de ne jamais établir son pro-

(49) *Abulfarag.* p. 158. 198.
(50) *Barhebr.* chron. syr. p. 62. — Vid. *Russels* Nachrichten vom Zustand der Wissenschaften in Aleppo, p. 6. 7.
(51) *Haly Abbat.* theoric. lib. I. prol. f. 1. a. (ed. Venet. 1492. f.°)
(52) *Rhaz.* contin. lib. XVIII. c. 8. f. 382. d. 384. c. (ed. Locatell. Venet. 1506. f.°)
(53) *Rhaz.* contin. lib. XVII. c. 6. s. 360. a.
(54) *Ibid.* lib. IV. c. 2. f. 79. b.

nostic au début de la maladie, mais d'attendre qu'elle eût un caractère prononcé [55]. La fièvre lente nerveuse, si bien décrite de nos jours par Huxham, était désignée par Aaron, sous le nom de *fièvre flegmatique*, et il désapprouvait dans cette maladie la diminution des alimens [56]. Il prétendait que les scrofules proviennent d'un mauvais régime ou d'un défaut de nourriture [57]. Dans les maladies épidémiques, il observa des taches, qu'il décrit comme nos pétéchies, et qu'il regardait toujours comme des signes mortels [58]. Le frisson spasmodique était généralement suivant lui un signe de ces fièvres, où les humeurs en putréfaction se trouvent en dehors des vaisseaux; si le frisson a lieu au commencement d'une fièvre intermittente, et après une douleur d'estomac, cette fièvre sera quotidienne; mais si avant le frisson on éprouve une douleur dans le foie, alors ce sera une fièvre tierce; mais si la fièvre commence avec une douleur à la rate, elle deviendra fièvre quarte [59]. La fièvre doit encore être quotidienne, lorsqu'on observe avant l'accès un engorgement dans les glandes, mais si l'accès fiévreux et le gonflement des glandes se manifestent à-la-fois, il en résultera une fièvre putride [60]. Il décrivait très-bien et très-exactement l'hypocondrie sous le nom de *morbus mirachialis* [61]. Lorsque les attaques de l'épilepsie sont journalières, elles de-

(55) *Rhaz.* contin. lib. XVI. c. 1. f. 324. b.
(56) *Ibid* lib. XVIII. c. 1. f. 365. a.
(57) *Ibid.* lib. XIII. c. 5. f. 264. a.
(58) *Ibid.* lib. XVI. c. 1. f. 331. a.
(59) *Ibid.* c. 2. f. 336. c.
(60) *Ibid.* lib. XVII. c. 1. f. 349. a.
(61) *Ibid.* lib. I. c. 3. f. 6. d.

viennent bientôt mortelles [62]. Parmi les ophtalmies, il en connaissait une espèce qui provient des humeurs qui tombent du cerveau [63]. Il est vrai qu'il exposait la théorie de la surdité, d'après le système de Galien; mais il le faisait avec beaucoup de profondeur [64]. Il avait aussi observé une espèce d'esquinancie très-rare, et qui provient de la torsion des vertèbres cervicales [65]. Cet auteur fait connaître les causes des sanglots d'une manière très-détaillée [66], et décrit les douleurs de colique et néphrétiques avec un soin qu'on trouve dans bien peu d'auteurs [67]. L'hystéritis, selon lui, a pour cause une rétention menstruelle et la sympathie de l'utérus avec les parties supérieures [68].

Je vais encore exposer quelques-uns de ses principes pratiques : Dans la suppuration interne du foie et d'autres viscères, il approuvait l'usage des astringens, parmi lesquels l'écorce de grenade était le plus souvent employée [69]. Il faisait usage des humectans et des tempérans dans le traitement de la fièvre hectique, parce qu'elle provient de la sécheresse et de la chaleur [70]. Dans la cure des fièvres intermittentes, ses règles d'hygiène n'étaient pas seulement conformes à la théorie dominante, mais même à des principes bien raisonnés [71]. Il conseillait dans la jaunisse des

(62) *Rhaz.* contin. lib. I. c. 7. f. 13. d.
(63) *Ibid.* lib. II. c. 2. f. 35. a.
(64) *Ibid.* lib. III. c. 1. f. 48. b.
(65) *Ibid.* c. 7. f. 68. c.
(66) *Ibid.* lib. V. c. 1. f. 106. b.
(67) *Ibid.* lib. VIII. c. 2, f. 178. b.
(68) *Ibid.* lib. X. c. 3. f. 192. c.
(69) *Ibid.* lib. XV. c. 4. f. 313. b.
(70) *Ibid.* lib. XVII. c. 7. f. 363. b.
(71) *Ibid.* lib. XVIII. c. 2. f. 368. a.

tisannes convenables pour résoudre les engorgemens du foie et corriger la bile [72]. Les affections de la rate exigent la saignée du bras gauche [73]. Les plaies avec lésion de nerfs ne doivent pas être cicatrisées de suite ; il faut d'abord porter son attention à calmer les douleurs par l'emploi des huiles [74]. Il recommande l'usage de la chaux vive dans les vieux ulcères [75] ; il traite les lésions de tête avec des herbes balsamiques et vulnéraires employées extérieurement comme cataplasmes [76]. Ceci prouve combien alors la chirurgie mâle était tombée parmi les Grecs... Ebn Sérapion cite une quantité d'antidotes et autres préparations artificielles dont Aaron fut l'inventeur.

63. Parmi les Nestoriens du VII.e siècle vécut un nommé *Siméon Taiboutha*, moine et auteur d'un ouvrage sur la science médicale qui a été perdu [77].

Dans le VIII.e siècle, une famille de médecins Nestoriens, connue sous le nom général de *Baktischwah [serviteurs du Christ,* ܒܘܟܬ ܝܫܘܥ*]*, fut très-célèbre à la cour des califes. Georges, le premier d'entre eux, fut appelé par Almansor, en l'année 772, de Dschondisabur à Bagdad, où il eut occasion d'exercer ses talens et ses vertus chrétiennes [78]. Il retourna ensuite dans sa patrie... Son fils, ordinairement désigné sous le nom d'*Abou Dschibrail*, fut aussi demandé plusieurs fois par le calife Almohdi et

(72) *Rhaz.* contin. lib. VII. c. 2. f. 153. c.
(73) *Ibid.* c. 4. f. 163. d.
(74) *Ibid.* lib. XIII. c. 6. f. 265. a.
(75) *Ibid.* lib. XIV. c. 2. f. 285. a.
(76) *Ibid.* lib. XV. c. 3. f. 312. b.
(77) *Barhebr.* chron. syr. p. 62. — *Assemani*, t. III. p. 181.
(78) *Barhebr.* chron. syr. p. 130. — *Abulfarag.* hist. dynast. p. 222.

Haroun-

Haroun-al-Raschid à Bagdad, où il effaça tous les médecins du calife par ses connaissances extraordinaires [79]; mais le fils de Dschibrail fut le plus célèbre de tous; il s'insinua d'une manière extraordinaire auprès de Haroun-al-Raschid, d'abord pour l'avoir sauvé, par une saignée, dans une attaque d'apoplexie [80], et ensuite par la cure remarquable d'une paralysie dont était atteinte la favorite de ce calife [81]..... Le fils de Dschibrail servit sous Motawakkel, avec lequel il fut en grande intimité [82]; mais il fut destitué de son emploi, frustré de toute sa fortune et persécuté même avec ceux de sa religion, pour avoir un jour donné au calife une preuve trop éclatante de la fortune qu'il avait acquise à son service, et s'être quelquefois attribué des honneurs qui n'étaient dus qu'au souverain [83]... Ebn Jahiah, autre rejeton plus moderne de cette famille, fut beaucoup moins célèbre [84].

* 64. Au IX.e siècle, la culture des sciences en général, et celle de la médecine en particulier, se développèrent encore davantage dans les cours des califes. Parmi les Nestoriens qui furent connus, les uns comme médecins des califes, et les autres comme traducteurs d'ouvrages grecs, se distingua parti-

(79) *Barhebr.* chron. syr. p. 139. — *Abulfarag.* hist. dynast. p. 235.
(80) *Elmacin.* lib. II. c. 6. p. 155.
(81) *Barhebr.* p. 140. Le moyen qu'il employa pour la guérir fut de l'effrayer en attaquant sa pudeur : pour cet effet il engagea le calife à rassembler sa cour, et ayant fait venir cette femme au milieu de l'assemblée, Dschibrail courut à elle et voulut lui retrousser sa robe; mais la malade recouvra l'usage de ses bras, en faisant un effort pour l'en empêcher.
(82) *Barhebr.* p. 164. — *Abulfarag.* p. 262.
(83) *Barhebr.* p. 166. — *Eutych.* annal. Alexandr. t. II. p. 449.
(84) *Abulfarag.* p. 192. — *D'Herbelot*, p. 164.

culièrement le plus ancien Mésué, Jahiah Ebn Masawaih. Il était pensionné à la cour du calife Haroun-al-Raschid, et donnait aux jeunes Arabes des leçons de médecine; mais il n'eut aucun succès comme praticien[85]. De ses écrits il ne reste que quelques fragmens conservés dans Rhasès, dont je rapporterai ce qui suit. L'embryon humain est pourvu d'un véritable ouraque, dont l'on peut reconnaître la présence, en ne faisant pas la section du cordon ombilical après la naissance; on verra alors l'enfant rendre l'urine par le conduit urinaire réuni à ce cordon[86].

On remarque déjà en lui cette aversion pour les purgatifs proprement dits, qui distingue particulièrement tous les médecins arabes. Dans leur climat ardent ils observaient bien plus de suites nuisibles des purgatifs drastiques qu'on n'en avait remarqué jusqu'alors en Italie et en Grèce. Le commerce étendu des Sarrasins leur fit connaître une plus grande quantité de purgatifs doux, parmi lesquels ils employaient le plus fréquemment la casse, le séné, le tamarin et différentes espèces de myrobolans (fruits du *phyllanthus* et du *terminalia*)[87], les sebestes et les jujubes[88]. Quand on était obligé d'ordonner les purgatifs ordinaires des Grecs, on les combinait avec ceux que nous venons de nommer, qui empêchaient leurs effets nuisibles; par exemple, la scammonée [حب النيل, *graine du Nil*], avec la racine de violette ou le jus de

(85) *Abulfarag.* p. 237. 255. Il fut le disciple de Josué bar-Nun. (*Assemani*, t. II. p. 435.)

(86) *Rhaz.* lib. VII. c. 2. f. 161. d.

(87) Voyez mes Antiquit. botan., p. 89. s.

(88) *Rhaz.* lib. VI. c. 1. f. 120. f.

citron [89]. D'après l'opinion de Masawaih, les Arabes employaient comme vomitif une décoction d'hysope ou d'écorce de pin [90]; et la présure des animaux, surtout celle du lièvre, comme médicament styptique dans les flux violens [91]. Ce médecin regardait la petite vérole comme produite par une fermentation sanguine, naturelle à l'espèce humaine [92].

65. Hhonain ebn Izhak, aussi Nestorien, disciple de Masawaih, et natif de Hartha [93], devint plus célèbre que son maître parmi les Arabes, par ses traductions des ouvrages grecs. L'histoire de sa vie nous fournit, ainsi que la biographie des plus anciens Nestoriens, les premières traces de dignités académiques accordées par les écoles savantes des Nestoriens. Telle est celle de *magister* (rabban) [94], que reçut à Séleucie Josué Bar-Nun, maître de Masawaih. Bakhtischwah donna à Hhonain le même titre à Bagdad [95]; celui-ci fut ensuite nommé médecin particulier du calife Motawakkel [96] : enfin il mourut comme martyr de son horreur pour le culte des images, et il fut soupçonné de s'être empoisonné [97].

Son plus grand mérite consistait à traduire; et, en effet, il en était le plus capable parmi les Arabes;

(89) *Rhaz.* lib. VI. c. 1. f. 125. c.
(90) *Ibid.* c. 3. f. 133. a.
(91) *Ibid.* c. 2. f. 129. a.
(92) *Ibid.* lib. XVIII. c. 8. f. 395. a.
(93) *Abulfed.* t. II. p. 244. — *Assemani*, t. IV. p. 706. — *Casiri*, t. I. p. 286.
(94) *Assemani*, t. II. p. 435.
(95) *Barhebr.* chron. syr. p. 170. — *Abulfarag.* p. 264.
(96) *Abulfarag.* l. c. — *Casiri*, t. I. p. 287.
(97) *Abulfarag.* l. c.

parce qu'il possédait parfaitement l'arabe et le grec, et qu'il réunissait les connaissances nécessaires à un bon traducteur. Il dit lui-même qu'il croit n'avoir jamais omis un seul mot et n'avoir fait aucun contre-sens; aussi tous les auteurs modernes lui donnent le témoignage qu'il fut le meilleur traducteur de ce temps [98]. Non-seulement il traduisit Hippocrate et Galien, mais encore Pline, Alexandre d'Aphrodisée, Ptolémée et Paul Éginette. Ses fils, Izhak et David, sont de même connus comme traducteurs. Le premier nous a laissé un travail arabe sur la botanique d'Aristote [99], et fut célèbre comme médecin philosophe [100]; David a fait des observations médicales, qui ne sont parvenues jusqu'à nous que manuscrites [1]. Hhobaisch, fils de la sœur d'Hhonain, fut de même renommé, non-seulement comme traducteur, mais aussi comme auteur sur la médecine; cependant, dans cette dernière qualité, il ne fut guère connu que par sa grande quantité d'antidotes [2].

Nous avons encore de Hhonain lui-même une Introduction à la médecine d'après celle de Galien [3].

Ce petit ouvrage contient des preuves de la dogmatique scolastique des Arabes, dont on peut se faire déjà une idée, en se rappelant la théorie d'Ebn Thophail, que j'ai exposée plus haut. L'école de Galien

(98) *Casiri*, l. c. p. 240.
(99) *Toderini* Literatur der Türken, t. I. p. 122.
(100) *Abulfed.* t. II. p. 322. — *Abulfarag.* p. 266.
(1) *Uri* biblioth. Bodlej. codic. manuscr. orient. p. 142. (Oxon. 1787. f.°)
(2) *Barhebr.* p. 170. *Rhaz.* lib. VIII. c. 2. f. 180. a. lib. XI. c. 5. f. 230. d.
(3) *Johannitii* isagoge in artem parvam Galeni. (Argent. 1534. 8.°) — *Uri* bibl. Bodlej. p. 82. 83.

se contentait de borner à un certain nombre les forces au moyen desquelles s'exécutent toutes les fonctions du corps, tandis que les Arabes les multiplièrent à l'infini. Hhonain nomme les forces suivantes : *pascens*, *nutritiva*, *immutativa* et *informativa ;* cette dernière se subdivise encore en cinq autres : *assimilativa*, *cavativa*, *perforativa*, *lævigatoria* et *exasperativa.* Après tout cela vient enfin la force génératrice [4]. On voit que, par l'adoption de ces forces occultes, on a mis un obstacle insurmontable à toutes recherches physiologiques ; et sur quoi donc aurait-on pu fonder cette dernière, lorsqu'on ne pouvait pas seulement penser à l'exercice de l'anatomie parmi les Arabes ! ... Il est étonnant que Hhonain se soit servi des qualités élémentaires pour expliquer en détail les fonctions du corps animal. Il prétend que la sécheresse et la chaleur aident la force digestive ; que le froid et la sécheresse activent la force retentive, et que la force répulsive est favorisée par l'humidité et le froid [5]. La force spirituelle *[virtus spiritualis]* est en partie *operativa* par laquelle s'exécute le pouls, en partie *operata* qui dépend d'une cause extérieure et qui agit dans les passions [6]. Sa définition de la santé, qui présente des traces du méthodisme, consiste dans le juste rapport des pores à leurs atomes [7]. Hhonain reconnaît cinq espèces de biles ; 1.° la pure ou la rouge ; 2.° la jaune citrine, composée de la rouge et d'une matière aqueuse ; 3.° celle couleur de jaune d'œuf, composée d'un mélange de la rouge et d'une matière flegmatique ; 4.° la verte, couleur

(4) *Johannitius, ib.* p. 6. a.
(5) *Ib.* p. 7. b.
(6) *Ib.* p. 6. b.
(7) *Ib.* p. 22. 23.

de poireau, qui provient uniquement de l'estomac; 5.° enfin, celle couleur vert-de-gris, qui a une qualité vénéneuse [8].... Il explique le frisson fébrile par la pénétration de la matière putride dans les parties sensibles : il ajoute qu'il n'a point son siége dans les veines; c'est pourquoi, lorsque la fièvre est accompagnée de frisson, on doit admettre qu'elle a son siége hors des veines [9].

Il n'y a rien de plus subtil, et, si l'on veut, de plus profond que sa théorie sur les médicamens dissolvans. Ce médecin cherche à résoudre la question de savoir si ces sortes de médicamens attirent les humeurs comme l'aimant attire le fer, ou si ces médicamens, en pénétrant dans les viscères où ces humeurs sont en stagnation, en opèrent la dissolution [10]... Il est inventeur d'une quantité de remèdes contre les ophtalmies, et sur-tout de collyres rafraîchissans [برود] [11]. Il a fait de très-bonnes observations sur les maladies des paupières [12] et sur l'inflammation sèche des yeux [13]. Suivant lui la cause de la cataracte vient de la subtilisation ou dissolution aqueuse du cristallin [14].

(8) *Johannitius, ib.* p. 3. b.
(9) *Ib.* p. 15. a.
(10) *Serapion.* breviar. tr. VII. c. 10. f. 74. d. (Lugd. 1510. 4.°)
(11) *Serapion.* breviar. tr. VII. c. 33. f. 99. c. *Baroud* est devenu ensuite le nom de presque toutes les eaux ophtalmiques. (Rad. برد *geler, être froid*) L'eau ophtalmique de Hhonain était composée d'hématite (شنج), de calamine (قليميا), d'amidon, d'opium et d'antimoine. — Plusieurs collyres (alkohol) dont Hhonain est inventeur sont cités par Rhasès. (contin. lib. II. c. 4. f. 44. b. s.)
(12) *Rhaz.* contin. lib. II. c. 1. f. 29. a.
(13) *Ib.* c. 2. p. 36. d.
(14) *Ib.* c. 3. p. 41. b.

Rien n'est plus sage que la règle de précaution par laquelle il proscrit les médicamens astringens dans les ophtalmies produites par des causes internes [15]... On trouve quelques traces de méthodisme dans ses moyens curatifs des ulcères invétérés qu'il guérit par la métasyncrise, ainsi que la fièvre-quarte, dans laquelle il défend les purgatifs, et propose un régime convenable [16]. Il fit des cures heureuses dans la phthisie pulmonaire ; il rétablit parfaitement par l'usage du lait un malade qui avait la phthisie suppurative à un très-haut degré [17]. Il observa une phthisie qui provenait d'une affection arthritique, et la guérit avec des lavemens, des bains, des frictions et autres moyens diététiques [18]. Il adopta les règles hyppocratiques dans les maladies aiguës, et même il en confirma la bonté par sa propre expérience [19]. Il en différait cependant un peu en ce qu'au commencement de ces maladies, il ordonnait sans distinction des évacuans [20].

66. Izhak, son fils, est moins célèbre, quoiqu'il soit souvent cité. Il a fait une description de l'inflammation du cerveau chez les enfans [21] ; et il a plus que personne étendu et recommandé avec zèle les médicamens astringens contre les ulcères de mauvaise nature. Il employait sur-tout l'écorce de grenade

(15) *Rhaz.* contin. lib. II. c. 2. f. 35. b.
(16) *Ib.* lib. XIV. c. 4. f. 296. d. — lib. XVIII. c. 2. f. 369. d.
(17) *Ibid.* lib. XIV. c. 5. f. 300. b.
(18) *Ibid.* f. 300. a.
(19) *Ibid.* lib. XVII. c. 4. f. 353. c.
(20) *Ibid.* lib. XVI. c. 2. f. 341. d.
(21) *Ibid.* lib. I. c. 9. f. 19. d.

contre presque tous les ulcères [22]. Dans l'érysipèle il évacuait la bile jaune avec des myrobolans [23]; et dans la pleurésie il conseillait de pareils fruits légèrement laxatifs [24]. Ce médecin a aussi décrit la fièvre lente d'Huxham, et il faisait usage, dans la plupart des maladies aiguës, de fruits crus, comme moyens rafraîchissans, humectans et lénitifs [25].

67. Jahiah ebn Sérapion, pareillement originaire de Syrie, vécut au commencement du IXe siècle, et ne doit pas être confondu avec Sérapion le jeune [26]. Albanus Torinus nomme ce médecin *Jamus Damascénus*, parce qu'il était natif de Damas, ce qui a donné lieu à plusieurs erreurs, parce qu'on prenait quelquefois ce Damascénus pour une toute autre personne, d'autres fois pour Mésué l'ancien; Hensler a levé cette difficulté historique ainsi que beaucoup d'autres [27]. L'ouvrage de Sérapion sous le titre de كناش, ou *aggregator*, était originairement écrit en syriaque [28]. Gerard de Crémone le nomme *practica* ou *breviarium*, mais Torinus le nomme *thérapeutica methodus* [29]. Musa ben Ibrahim Hhodaith l'a traduit en

(22) *Rhaz.* contin. lib. XIV. c. 2. f. 286. a. — lib. XV. c. 4. f. 314. c.
(23) *Ibid.* lib. XIII. c. 10. f. 282. a.
(24) *Ibid.* lib. IV. c. 3. f. 90. c.
(25) *Ibid.* lib. XVIII. c. 1. f. 366. a. — lib. VI. c. 1. f. 121. d.
(26) Il cite Hhonain et l'ancien Masawaih, et il est cité lui-même par Rhasès. Vid. *Channing.* ad *Rhaz.* de variol. et morbill. p. 227. (ed. Lond. 1766. 8.°)
(27) De la lèpre occidentale, p. 4. — Vid. *Haller* bibl. med. pract. t. I. p. 343.
(28) *Casiri*, t. I. p. 261. — *Assemani*, t. II. p. 307.
(29) L'édition de Torinus, in-f.°, qui parut à Bâle en 1543, n'est pas tout-à-fait conforme au texte, c'est pourquoi j'ai preféré l'ancienne traduction de Gerard.

arabe [30]. L'auteur avait, d'après l'usage des Grecs, intention de recueillir dans cet ouvrage les principes des médecins grecs et de les réunir avec les dogmes et les méthodes modernes. On ne peut prouver comme l'assure Ali ben Abbas, que cette compilation ait été très-incomplète [31]. L'ordre de cet ouvrage est semblable à celui qui règne dans les recueils grecs des temps antérieurs. Cependant on y rencontre de temps en temps des observations propres à l'auteur ; on y trouve entre autres la première description d'une espèce de douleur de tête que les Arabes eurent soin de distinguer de toutes les autres, parce qu'elle a son siége aux deux tempes, et qu'ils nommèrent صداع , *soude*, parce que sa douleur produit au malade la même sensation que si la tête se fendait [32]. Cette maladie ne dérive pas des vapeurs, mais, suivant Sérapion, elle vient de ce que Erasistrate nomme plénitude ; c'était sur-tout dans cette maladie, que l'on conseillait l'huile de rose persique de la première qualité [33].... Sérapion attribue l'étourdissement à des vapeurs grossières crues et troubles, qui s'exhalent de l'estomac ou d'autres viscères, et qui compriment les esprits vitaux et les mettent en agitation [34]. Ces vapeurs parviennent à la tête, principalement par les artères qui passent derrière les oreilles, par conséquent on évite cette maladie par la compression de ces vaisseaux [35]. L'inflammation de la

(30) *Casiri*, l. c. — *Abou Osbaiah* dans *Channing*, l. c.

(31) *Haly Abb.* regal. dispos. prol. f. 1. d. — Russel dit que Sérapion n'a jamais été cité par aucun Arabe. (Renseignemens de Russel sur l'état des sciences à Alep, p. 17. 18.)

(32) *Serap.* breviar. tr. I. c. 6. f. 4. a. — صدع veut dire *fendre*.

(33) *Ibid.* f. 4. b.

(34) *Ibid.* c. 13. f. 6. d.

(35) *Ibid.* c. 20. f. 8. a.

substance corticale du cerveau qu'Hippocrate a décrite sous le nom de σφακελισμὸς, est nommée par ce médecin arabe *karabitos*, mot qui vient probablement, par une faute d'orthographe, de *phrenitis*[36]. Sérapion parle de la maladie anglaise connue sous le nom de هدا *[hada]*, ou bosse qui provient de la fièvre [37]. Il dérive la phthisie ou des humidités qui se jettent du cerveau sur la poitrine ou d'un vice local des poumons [38]. Ce médecin a vu la fièvre quotidienne se terminer quelquefois par l'évacuation d'une matière surabondante des cavités cérébrales internes qui se portait par l'œsophage dans l'estomac. Cette crise dit-il n'est pas connue des médecins modernes [39]. Il conseille dans la dyssenterie du lait bouilli dans lequel on a éteint un fer ou une pierre rougie au feu [40]. Sérapion décrit avec exactitude les accidens des duretés pierreuses du foie et de la rate [41]. Et il dit positivement qu'on ne doit point ajouter foi aux médecins qui soutiennent que, dans le traitement des hydropisies, il faut faire usage de médicamens échauffans. Il a connu lui-même plusieurs individus affectés d'hydropisie aiguë qui n'ont pu être guéris que par des médicamens rafraîchissans [42]. Suivant cet auteur, une certaine espèce de jaunisse est due à un vice organique de la rate, à cause de ses rapports intimes avec le foie [43]. Mais sa théorie du diabétès qu'il attribue

(36) قربطس peut très-bien venir de فرنطس ; mais les compilateurs du moyen âge écrivaient tout simplement *Karabitus*.
(37) *Ibid.* c. 28. f. 11. d.
(38) Tr. II. c. 27. f. 21. d.
(39) Tr. III. c. 21. f. 28. a.
(40) *Ibid.* c. 26. f. 29. a.
(41) Tr. IV. c. 3. f. 33. c. — c. 10. f. 37. a.
(42) *Ib.* c. 8. f. 35. c.
(43) *Ib.* c. 9. f. 35. d.

à un excès des forces attractive et répulsive des reins[44], et son explication de la lèpre blanche [البرص], qu'il prétend provenir d'un défaut de forces changeantes, nous font connaître combien dans son temps on était dans l'usage de définir les mots au lieu d'expliquer les choses [45].

Sérapion a le premier fait l'histoire d'une espèce particulière d'éruption cutanée sous le nom de اشرا, dont on a fait ensuite *essera*. Lorsqu'elle est tout-à-fait rouge, il l'attribue à la bile rouge, mais lorsqu'elle est d'un rouge blanchâtre, alors elle provient d'une pituite saline-nitreuse [البورق] [46]. De même il dérive les différentes espèces de lèpre de la prédominance des différentes humeurs dans le corps, et distingue entre autres la bile noire qui provient d'une dégénération de la bile naturelle, d'avec la bile noire qui provient d'une dégénération du sang [47]. Ce médecin regardait comme incurable l'hydrophobie provenant de la morsure d'un chien enragé, lorsque cette maladie était tout-à-fait déclarée; mais il convient pourtant qu'on l'a quelquefois guérie dans son début, et il propose pour introduire de l'eau dans le corps des hydrophobes un moyen particulier qui a été suivi ensuite par plusieurs médecins, mais qui, d'après mon opinion, augmente encore le danger du malade. Il consiste à prendre un morceau de miel concret, le creuser, y introduire de l'eau, ensuite fermer l'ouverture par un autre morceau de miel, et le mettre dans la bouche du malade [48]. Il n'attribue point les affec-

(44) *Serap. ib.* c. 17. f. 40. b.
(45) Tr. V. c. 3. f. 48. b.
(46) *Ib.* c. 8. f. 49. d.
(47) *Ib.* c. 14. f. 51. c.
(48) *Ib.* c. 17. f. 52. c.

tions hystériques à une suppression menstruelle, mais au défaut de l'union des deux sexes, parce qu'il n'a jamais observé cette maladie que chez des veuves et des femmes non mariées [49]. Ses règles sur la composition des médicamens sont très-importantes, et font connaître que les Arabes se sont plus que les Grecs appliqués à l'étude de la pharmacie [50].

68. Dans ce même siècle vécut un Arabe qui fut certainement un des plus fertiles écrivains et un des plus célèbres auteurs de cette nation, connu sous le nom de Jacob ebn Izhak Alkhendi, issu d'une famille noble. Il se livra avec le même zèle à toutes les parties de la philosophie, telles que les mathématiques, la médecine et même l'astrologie, et porta ses connaissances dans toutes ces parties à un très-haut degré pour son siècle. Il jouissait d'une grande considération à la cour des califes Almamoun et Almot'assem [51]. Parmi les deux cents écrits dont Casiri nous a donné le catalogue [52], je remarque seulement une traduction de Ptolémée [53], et des commentaires sur Aristote [54]. Ses ouvrages philosophiques lui attirèrent la haine des Mahométans orthodoxes [55]. Quelquefois aussi on l'a mis au rang des magiciens, parce qu'il avait en effet cherché à réunir les principes des Platoniciens modernes avec la médecine et la philosophie :

(49) *Serap. ib.* c. 27. f. 55. b.
(50) Tr. VII. c. 4. f. 67. a.
(51) *Abulfarag.* hist. dynast. p. 273. — *Pocock.* spec. hist. Arab. p. 365. Il mourut en 880, et il a été fréquemment cité par Rhasès.
(52) Vol. I. p. 353. s.
(53) *Ib.* p. 349.
(54) *D'Herbelot*, p. 469.
(55) *Lackemacher* diss. de *Alkendi*, p. 16. (Helmst. 1719. 4.°)

mais cette conduite était tellement conforme à l'esprit de son siècle qu'il ne mérite pas pour cela d'être particulièrement dénoté comme magicien, ni d'etre défendu ou excusé à cet égard[56].

Ce qu'Ebn Roschd reprochait à Alkhendi[57], que ses principes philosophiques reposent sur des subtilités, n'est pas autant un reproche pour celui-ci qu'une manière de faire connaître l'esprit de la nation et de ce siècle. Dans son livre des degrés des médicamens on peut trouver une preuve frappante de son esprit de subtilité. J'ai déjà exposé (pages 138 et 139) l'idée que l'école de Galien se formait sur les degrés des médicamens : jusqu'alors on n'avait cherché ces degrés que dans des substances simples, et dans leur détermination on se dirigeait d'après les qualités sensibles reconnues des médicamens. Jacob a le premier essayé l'application à cette théorie de la doctrine des proportions géométriques et de l'harmonie musicale, pour déterminer les effets des médicamens composés. Les médecins arabes plus modernes ont adopté cette théorie qu'ils ne comprenaient guère, et l'ont conservée presque jusque dans le siècle dernier. Jacob avait pour principe de ne reconnaître que des rapports géométriques dans les différens degrés des médicamens[58]. Le premier degré résulte de la multi-

(56) *Naudé*, Apologie pour les grands hommes, qui ont été accusés, &c. c. 14. p. 275. (La Haye 1679. 8.°) *Bayle*, tom. I. p. 135.

(57) *Averrhois* colliget, lib. V. c. 58. f. 92. a. (Venet. 1496. f.°)

(58) *Alchind.* de medicinarum composit. gradibus, p. 471. b. ad calcem Opp. *Mesue.* ed. *Marin.* Venet. 1562. f.° Dans son calcul on trouve déjà l'équation des exposans dans une progression géométrique :

$$x = b^{n-1} a$$

lorsque a est le premier, b le dernier, x l'exposant, et n le nombre des parties.

plication du nombre deux avec un égal mélange ; le second degré lorsque l'on multiplie la mesure du premier degré avec deux ; et le troisième quand on multiplie la mesure du second degré avec deux, de sorte que la mesure du second degré est le quadruple du mélange uniforme. La mesure du troisième degré est huit fois le mélange uniforme. Celle du quatrième degré est la seizième qualité du mélange uniforme, ou semblable au premier degré de la huitième qualité[59]. Il ne fait qu'une mention légère de l'attraction vers la matière chaude qui doit nécessairement avoir lieu dans le mélange des ingrédiens chauds et froids ; et il conclut que si la quantité de l'ingrédient froid compose la moitié de la quantité chaude , le médicament composé sera chaud dans le premier degré ; mais lorsque la quantité de l'ingrédient froid forme la quatrième partie de la quantité des médicamens chauds, le mélange sera chaud au deuxième degré. Si la quantité de l'ingrédient froid ne fait que la huitième partie du chaud, la composition sera chaude dans le troisième degré [60].

L'exemple suivant va rendre cette explication plus claire.

Médicamens.	Poids.	Chaud.	Froid.	Humide.	Sec.
Cresson. . . .	ʒj.	1.	$\frac{1}{2}$.	$\frac{1}{2}$.	1.
Sucre.	ʒij.	2.	1.	1,	2.
Indigo.	ʒj.	$\frac{1}{2}$.	1.	$\frac{1}{2}$.	1.
Emblics. . . .	ʒij.	1.	2,	1.	2.
	ʒvj.	$4\frac{1}{2}$.	$4\frac{1}{2}$.	3.	6.

(59) *Alkhind. ib.* c. 7. p. 472. c.
(60) *Ib.* c. 9. p. 473. d.

Ce médicament composé forme donc, en considération du chaud et du froid, un mélange parfaitement égal; mais, comme la quantité des parties sèches est une fois plus grande que la quantité des parties humides, ce médicament est sec dans le premier degré [61].

En voyant un pareil calcul dans presque toutes les formules des médecins arabes, quelle idée doit-on concevoir de leur art de formuler, et sur quels principes repose toute cette spéculation ! Uniquement sur l'hypothèse des qualités élémentaires des médicamens et de leurs différens degrés qui sont on ne peut pas plus indéterminés, et dont rien ne nous garantit l'existence que la réputation du médecin de Pergame.

69. Thabet ebn Korrah, Sabéen de Haran, appartient aussi au IX.e siècle, et fut en grand crédit auprès du calife Motadhed. Il écrivit en syriaque contre Alkhendi sur le repos de l'artère entre les deux mouvemens. Cet ouvrage obtint le suffrage d'Izhak Ebn Hhonain, et fut traduit en arabe par un Chrétien nommé *Issa ebn Asid.* Il a aussi laissé sur la médecine, la philosophie, les mathématiques et l'astronomie une multitude incroyable d'ouvrages, dont nous possédons encore quelques-uns en manuscrits [62]. Son fils, Senan ebn Thabet, était directeur du collége de médecine de Bagdad [63], et le fils de celui-ci [64], Thabet

(61) *Alchind. ib.* p. 474. b.

(62) *Casiri,* tom. I. p. 386. s. — *Uri,* p. 136. 137.

(63) *Barhebr.* p. 184. — *Abulfarag.* p. 293. 299.

(64) *Barhebr.* p. 188. — *Abulfarag.* p. 317.

ebn Senan, lui succéda dans cette dignité, et fut en outre médecin particulièr du calife Arradi Billah.

Le génie des Arabes pour la matière médicale ne se fait nulle part mieux connaître que dans le traité d'Aben Guefith, sur les propriétés des médicamens simples. Nous savons seulement de cet auteur qu'il doit avoir été contemporain de Rhasès, parce qu'il a été cité par Sérapion le jeune. Cet ouvrage contient une revue succincte de la doctrine sur les effets et les propriétés des médicamens. D'abord au commencement l'auteur expose les règles d'après lesquelles on peut reconnaître les effets des médicamens [65]. Comme les médecins arabes insistent très-souvent sur ces règles dans l'examen des médicamens, on en peut conclure qu'ils se sont trouvés souvent dans le cas de faire de ces sortes d'observations, et qu'ils eurent fréquemment l'occasion d'acquérir une connaissance des médicamens que Galien ignorait...... Voici l'aperçu de ces règles d'Aben Guefith : 1.° Les médicamens qu'on veut examiner ne doivent pas agir par leurs qualités accidentelles : par exemple, il n'importe pas quand aux effets de l'eau qu'elle soit chaude ou froide ; 2.° la maladie contre laquelle on veut faire l'essai d'un médicament doit être simple, telle est une simple fièvre hectique qui provient de la sécheresse et de la chaleur ; 3.° dans des maladies d'une nature opposée, on doit observer les effets du médicament jusqu'à ce que l'on ait acquis la certitude de son efficacité ; 4.° les vertus médicinales du médicament doivent être en rapport avec l'intensité de la maladie ; 5.° Il faut

(65) *Abhenguefith* de simplic, medic, virtut, ad calc. opp. *Mesue,* f. 467. d.

recherchier

rechercher si les effets des médicamens ont lieu de suite dans la première heure de leur administration ou seulement plus tard ; dans ce dernier cas, les effets sont accidentels. 6.° Le médicament doit opérer son effet chez tous les individus et dans tous les temps. 7.° Il faut comparer l'effet que le médicament opère sur l'homme avec l'effet qu'il produit chez les animaux. 8.° Il faut considérer la différence des effets des médicamens et des alimens : l'aliment est échauffant, mais seulement en nourrissant...... Les médicamens varient dans leurs effets, soit en considération de leur température, soit en considération de leur substance même, et sont pour la plupart appréciables par leur saveur : ceux qui ont les parties constitutives grossières contribuent à la saveur douce, acerbe *(ponticus sapor)* et amère ; des matières plus subtiles fournissent une saveur âcre, aigre et onctueuse ; enfin des parties constitutives d'une consistance moyenne procurent une saveur astringente et saline. C'est de la même manière que la chaleur produit la saveur amère, âcre et saline ; le froid produit l'acerbe, l'aigre et l'astringente, et il faut attribuer à une température moyenne la saveur douce et onctueuse. Cette théorie est restée dominante parmi tous les médecins arabes jusque dans les temps modernes. C'est d'après elle que l'on explique en général les effets particuliers des médicamens [66].

70. Il est peu de médecins arabes dont les auteurs de cette nation se soient glorifiés avec autant de raison que de Mohammed ebn Secharjah Abu Bekr Arrasi,

(66) *Abhenguefith, ib.* p. 469. a.

connu sous le nom de *Rhasès,* natif de Ray en Irak. Dans sa jeunesse, il se livra particulièrement à la musique, et s'attacha ensuite exclusivement à l'étude de la médecine et à celle de la philosophie; il fit dans ces deux sciences des progrès étonnans, de sorte qu'il fut dans son temps le plus célèbre professeur de Bagdad, et eut des disciples et des auditeurs de toutes les nations [67]. On lui fait le reproche, quant à la philosophie, et peut-être avec fondement, d'avoir mal conçu Aristote, et de s'être jeté par cette raison dans le pyrrhonisme[68]. Il a aussi cédé à l'esprit de son siècle en préférant la philosophie du nouveau platonisme à toutes les autres sectes, et en cherchant à la réunir, je ne sais de quelle manière, avec le septicisme. Il est auteur de douze livres sur la chimie, et ce qu'il entend par la chimie se conçoit par sa manière de s'énoncer, car il dit que cet art secret est plus possible qu'impossible [69]. Arn. Bachuone père de l'alchimie théosophique moderne, vante Rhasès à cause de ses grandes lumières dans cette fausse philosophie [70]. Il fut directeur du lazaret de Bagdad, ensuite de celui de Ray où il s'acquit un grand crédit auprès du gouverneur du Khorasan, le Samanéen Almansor ebn Ishak, fils du frère du calife Moktasi, et lui dédia son

(67) *Abulfed.* t. II. p. 346. — *Abulfarag.* hist. dynast. p. 292. — *Casiri*, t. I. p. 262.

(68) *Abulfarag.* p. 78. Celui qui rapporte cette histoire a commis la faute impardonnable d'avoir confondu les principes de l'école épicurienne avec ceux de l'école sceptique.

(69) *Abulfarag.* p. 292. — *Barhebr.* p. 172. — *Casiri*, l. c.

(70) *Arnald. Villanovan.* de divers. intention. morb. d. 640. (ed. *Taurell.* Basil. 1585. f.°) « *Rasis*, vir in speculatione clarus, in opere promtus, in judicio providus, in experientia approbatus, specialiter nobis aperuit introductionem in libello suo de concordia philosophorum et medicorum. »

ouvrage sur la cure et le traitement des maladies [71].... Rhasès devint aveugle dans sa vieillesse, et on prétend qu'il ne voulut pas qu'on lui fît l'opération de la cataracte, parce que le chirurgien qui devait la lui faire ne sut pas lui répondre sur la question *combien l'œil a-t-il de membranes* [72]. Il mourut l'an 923 [73].

Le principal ouvrage que nous possédons sous son nom est le *Hhawi*. Cependant une lecture attentive de ce livre nous fait déjà connaître que Rhasès n'a pas pu le publier tel que nous le possédons, parce qu'il traite les maladies sans aucun ordre, et qu'il a négligé la méthode curative à l'égard de plusieurs maladies; parce que Rhasès se trouve cité quelquefois lui-même à la troisième personne [74], et enfin parce qu'on trouve cités dans cet ouvrage des médecins grecs plus modernes, desquels Rhasès ne pouvait rien savoir. A ces argumens tirés de l'ouvrage même contre son authenticité, s'ajoutent encore deux raisons importantes contre lesquelles on ne peut, je crois, rien objecter, ce sont les témoignages d'Ali ebn Abbas et d'Abu'l Farage. Le premier donne à Rhasès toutes les

(71) *Abulfed.* l. c. — *Casiri*, tom. I. pag. 173. 261. — Cet Almansor a occasionné beaucoup de confusion. On l'a regardé tantôt comme calife de Bagdad, tantôt comme un prince plus moderne de Cordoue. Léon l'Africain augmente cette confusion par les nombreux mensonges avec lesquels il a défiguré la biographie des savans arabes. Les propres paroles de Rhasès donnent une très-grande prépondérance à cette discussion. (antidotar. prolog. f. 78. b. ed. *Gerard. Crem.* Venet. 1500. f.°) — « Et feci ipsum regi Almansori *domino Corascem* (Chorasan) a cujus nomine nominavi librum. ».

(72) *Abulfarag.* hist. dynast. p. 291. Il attribue la cause de sa cécité à un trop fréquent usage de la laitue. (Aphorism. lib. III. f. 92. c. *ed. cit.*)

(73) *Abulfarag.* l. c. — *Barhebr.* l. c. — *Abulfed.* l. c. — *Casiri*, l. c.

(74) *Khaz.* contin. lib. VI. c. 1. f. 125. c. s. — lib. VIII. c. 2. f. 176. d. s.

louanges qui peuvent lui appartenir, mais il ajoute que son *Hhawi* n'est pas du moins le document le plus important de sa science et de son goût, et que cet ouvrage a été probablement commencé par cet auteur, et recueilli par ses descendans sans avoir été achevé[75]. Abu'l Farage dit positivement que le véritable *Hhawi* passa, après la mort de Rhasès, entre les mains d'un certain Ison, et que le gouverneur acheta pour une assez forte somme, de la sœur du défunt, tous les papiers et fragmens de manuscrits qu'il avait laissés. Ces fragmens furent ensuite recueillis par les disciples de Rhasès qui les étudièrent avec zèle, mais le véritable *Hhawi* n'a jamais vu le jour [76].

71. Malgré les preuves convaincantes contre l'authenticité de cet ouvrage, on ne peut cependant nier que la plus grande partie en est écrite dans l'esprit de Rhasès, ce qui est facile à reconnaître quand on sait distinguer les additions qui y ont été faites; et qu'il est un riche trésor du véritable savoir des Arabes,

(75) *Haly Abbas* proleg. p. 1. d.

(76) Chron. syr. p. 172. ܘܟܬܒܗ ܗܘ ܪܒܐ ܕܚܣܘܝ ܡܢ ܐܫܬܟܚ ܠܘܬ ܒܪ ܗܘܐ ܠܗ · ܘܙܒܢܗ ܡܢܗ ܡܫܠܛܢܐ ܕܐܬܪܐ ܒܕܗܒܐ ܣܓܝܐܐ ܡܢ ܚܬܗ ܘܢܣܒ ܡܢܗ ܟܠܗܘܢ ܟܪ̈ܣܐ ܡܫܩܠ̈ܬܐ ܘܬܠܡ̈ܝܕܘܗܝ ܠܩܛܘܗܝ ܘܟܠܗ ܗܘܐ ܠܐ ܦܝܠ ܡܬܚܫܒܢܘܬܐ ܕܗܘܬ ❖ Ceux qui possèdent la langue syriaque, reconnaîtront facilement les motifs qui m'ont fait rapporter ici le texte, s'ils veulent comparer à ce texte la traduction de Kirschen.

très-précieux pour l'historien. Je reconnais dans ce qui va suivre les principes et les opinions propres de Rhasès.

Ce médecin prévient que, dans l'opération de la fistule lacrymale, on doit faire attention à ne pas léser le nerf sub-rotateur, qui a son origine dans la branche nasale de la cinquième paire [77], et dont les anciens auteurs grecs n'ont fait aucune mention. Il distingue le nerf de la voix du nerf récurrent qui naît de ce premier, près de la trachée-artère [78]. Il observe que le nerf récurrent est quelquefois double du côté droit. Cette découverte, que l'on considère encore aujourd'hui comme nouvelle, doit donc être attribuée à Rhasès [79]. Dans sa théorie sur l'extinction de la voix et sur la suffocation, il porte une attention soigneuse sur le muscle antérieur élargissant (cricothyroïdien) de la fente du larynx [82]. Cet auteur admet l'ouraque, et lui attribue, comme la plupart des auteurs anciens, la sécrétion de l'urine dans l'embryon humain [81]. Il dit que l'on doit expliquer la génération par le mélange de la semence du mâle avec celle de la femelle, et que l'enfant qui en résulte est mâle, lorsque la semence de l'homme est plus énergique; enfin, que le fœtus fait la culbute au huitième mois. Ce sont des opinions que les Grecs ont transmises aux Arabes, et que ceux-ci ont fidèlement conservées [82]. Mais une observation tout-à-fait nouvelle de Rhasès, c'est de pou-

(77) *Rhaz.* contin. lib. II. c. 5. f. 45. a.
(78) Lib. III. c. 4. f. 61. d.
(79) *Ibid.* f. 62. b. — Vid. *Wrisberg* in Comment. societ. Gött. 1780. p. 100.
(80) *Ibid.* c. 7. f. 70. d.
(81) Lib. VII. c. 2. f. 158. c.
(82) Lib. IX. c. 4. f. 196. c. — c. 5. f. 199. b.

voir, par le nombre des plis du ventre d'une femme accouchée pour la première fois, déterminer le nombre d'enfans qu'elle mettra au monde. [83].

Sa pathologie est celle de Galien, en conservant pourtant plusieurs principes méthodiques. Les Arabes durent se trouver souvent dans l'embarras, lorsqu'ils voulurent suivre toujours aveuglément les Grecs. Ils durent aussi éprouver souvent des contradictions, qu'ils ne pouvaient éviter qu'en donnant à Galien la préférence sur tous les autres Grecs; et l'aveu de Rhasès est très-remarquable à cet égard, lorsqu'il dit que les différentes opinions des anciens le jettent dans la confusion, et qu'il veut s'en tenir uniquement à Galien [84]. Sa théorie des fièvres principalement est tout-à-fait conforme à celle de Galien. Cet Arabe distingue très-bien la chaleur nuisible de la chaleur ordinaire; quelquefois celle-ci provient aussi de l'ivresse, et n'est pas encore une fièvre. Il faut aussi distinguer la fièvre comme accident, de la fièvre comme maladie [85]. Aucune humeur séparée du corps, excepté le flegme, ne peut être assimilée au sang; toutes les autres doivent être évacuées ou par le moyen de l'art, ou par les forces de la nature [86]. Les fièvres putrides débutent ordinairement par les symptômes d'une crudité gastrique, avec un pouls petit et serré [87]. Il parle de fièvres de cinq et de six jours comme de maladies ordinaires [88]. On reconnaît infailliblement qu'une

(83) *Rhaz.* c. 4. f. 198. a.
(84) Lib. III. c. 7. f. 70. b. « Ex diversitate antiquorum omnium nimis conturbor. »
(85) Lib. XVI. c. 2. f. 340. c.
(86) *Ib.* f. 341. a.
(87) *Ib.* f. 337. b.
(88) *Ib.* f. 338. a.

fièvre est compliquée de putridité des humeurs, lorsque vers la fin du paroxisme on n'observe ni moiteur ni sueur [89]. Il dérive la fièvre quotidienne d'une obstruction des pores, lorsque les alimens restent dans les voies de la troisième digestion [90]. Cette fièvre se change facilement en fièvre hectique chez des sujets irascibles [91]. Il donne cette assertion remarquable, que la sueur n'est pas proprement une véritable crise, mais seulement un signe que la nature opérera un effort ultérieur [92]. Cette grande vérité n'a été complètement reconnue que dans des temps plus modernes. Il a fait des observations très-bonnes et très-utiles sur la fièvre pituiteuse, qui a si bien été décrite de nos jours par Huxham, et qui, suivant Rhasès, commence toujours sans frisson fébrile [93]. Il a encore très-bien décrit ce que Torti nomme *febres subintrantes* [94]. Rien n'est plus convenable que son traitement de l'inflammation putride et passive de la poitrine par des moyens fortifians et nourrissans, et l'usage du vin. Rhasès cite un cas où le malade aurait infailliblement péri si on eût suivi les principes des autres médecins qui auraient administré les évacuans et les rafraîchissans [95]. Il a fait, d'après les règles d'Hippocrate, des observations très-importantes sur l'influence qu'exercent sur les maladies l'état de l'atmosphère, les vents, les saisons et les climats [96]. Il décrit la véritable

(89) *Rhaz.* lib. XVII. c. 1. f. 344. b.
(90) Lib. XVII. c. 1. f. 344. d.
(91) *Ibid.* f. 347. b.
(92) *Ibid.* c. 2. f. 349. c.
(93) Lib. XVIII. c. 1. f. 365. d.
(94) *Ibid.* c. 3. f. 373. a.
(95) Lib. IV. c. 3. f. 89. c.
(96) Lib. XVII. c. 6. f. 356. c.

hydropisie de la matrice comme une maladie nouvelle et rare [97]. Il donne des renseignemens, tirés de sa propre expérience, sur les fièvres irrégulières qui proviennent d'une suppuration des reins [98]. Quelquefois il a remarqué que la diarrhée est critique dans l'apoplexie [99]. Il décrit d'une manière très-détaillée et très-judicieuse l'hypocondrie, sous le nom de *mirachia* [100], ainsi que le tic douloureux que des médecins modernes ont mieux fait connaître [1]. Il fait mention d'un vomissement de sang salutaire qui provient d'une obstruction de la rate [2]. Il a observé une fois, dans le cas d'un estomac délabré, un vomissement de matière tellement âcre et acide, qu'elle fit effervescence avec la terre [3]. L'hydropisie, selon ce médecin, provient quelquefois des calculs rénaux [4], et la dyssenterie d'une accumulation pierreuse dans les intestins [5]. Il expose une bonne théorie des môles chez les femmes âgées et des fausses grossesses [6]. Les hémorrhoïdes forment quelquefois un dépôt à la matrice et produisent des hémorragies dangereuses [7].

De toutes les parties de la médecine, celle que les Arabes cultivèrent avec le plus de soin, est la doctrine des signes de l'état maladif, parce qu'elle flattait leur penchant pour le merveilleux et les prophéties. Ils s'étaient acquis, par leur habileté dans les pronostics, une si grande réputation chez les Grecs, qu'on regardait les Sarrasins presque comme des prophètes de

(97) *Rhaz.* lib. XVIII. c. 4. f. 374. d.
(98) *Ib* f. 374. a.
(99) Lib. I. c. 1. f. 5. a.
(100) *Ib.* c. 3. f. 6. a.
(1) *Ib.* c. 5. f. 10. d.
(2) Lib. IV. c. 2. f. 78. a.
(3) *Ib* f. 101. a.
(4) Lib. VII. c. 2. f. 157. a.
(5) Lib. VIII. c. 1. f. 172. b.
(6) Lib. IX. c. 2. f. 188. b.
(7) *Ib.* f. 190. c.

naissance[8]. Rhasès confirma aussi ce jugement favorable des Grecs pour les médecins sarrasins par ses bons pronostics dans les maladies aiguës et chroniques. Je remarque sur-tout comme très-excellens ses pronostics sur l'hydropisie[9]. Cependant il ne pouvait manquer d'arriver que souvent on n'adoptât des signes superstitieux, ou qu'on ne donnât aux véritables signes de l'état maladif une signification qu'ils ne pouvaient pas avoir. L'inspection de l'urine était poussée par les médecins arabes, et même par Rhasès, jusqu'à la charlatanerie[10]; mais celui-ci avait très-bien conçu les principes d'Hippocrate sur la coction, les crises et les jours critiques, et il les appliquait avec jugement[11].

72. Rhasès suit à-peu-près de la même manière les avis salutaires du médecin de Cos, dans le traitement des maladies aiguës par un régime convenable[12], et il établit dans chaque fièvre des indications qui se rapportent ou à la cause matérielle, ou à la maladie dont la fièvre dépend[13]. Ainsi que les Grecs, il guérissait la fièvre ardente par l'usage de l'eau froide[14]. Il a très-bien conçu, et il a exposé d'une manière très-précise la doctrine d'Hippocrate sur la nécessité des

(8) *Anastas.* quæst. XX. 238. Ἤδη δέ τινες καὶ Σαρακηνῶν τοὺς πολυπείρους διαβεβαιοῦντας τὴν πρόγνωσιν ταύτην κεκτῆσθαι, οἵτινες ἐν πολέμῳ τὸν μέλλοντα θνήσκειν, ἐκ συσσήμου τινὸς ἐναργῶς ἐπιγινώσκουσιν.

(9) *Rhaz.* lib. VII. c. 2. f. 161. b.

(10) Lib. XVIII. c. 4. f. 374. d. D'un autre côté, il prévient lui-même de cette charlatanerie, et ne veut pas qu'on examine l'urine ailleurs que dans la chambre du malade. (Aphorism. lib. VI. f. 95. b.)

(11) Lib. XIX. c. 1. f. 387. d. s.

(12) Lib. XVII. c. 5. f. 354. a.

(13) *Ib.* f. 355. d.

(14) Lib. XVI. c. 2. f. 334. b.

évacuations [15]. Ce médecin conseille le lait et le sucre dans toutes les fièvres consomptives et dans toutes les espèces de phthisies [16]; mais sa méthode pour le traitement de l'apoplexie est tout-à-fait mauvaise; il rejette les laxatifs et se tient aux vomitifs, aux lavemens et à des fomentations échauffantes sur la tête [17]... Dans la faiblesse d'estomac et dans les mauvaises digestions il faut porter sa considération sur les qualités élémentaires; il a souvent soulagé ces maux par l'emploi de l'eau froide ou du lait de beurre battu [18]. Il conseille le jeu d'échecs [19] pour guérir la mélancolie... Un avis bien singulier qu'il donne est d'employer la ligature des membres pour guérir le dégoût ou les nausées [20]: mais il est probable que ce paradoxe, ainsi que beaucoup d'autres, ne doit être attribué qu'au traducteur [21]. Il était très-réservé dans l'usage des purgatifs, et jugeait de leurs effets nuisibles par l'irritation qu'ils produisent sur le canal intestinal [22]. Il disait que la manière d'agir des médicamens ne doit pas être jugée seulement par le goût, mais plutôt par l'expérience;

(15) *Rhaz.* lib. XVI. c. 2. f. 341. c. s. — Lib. VI. c. 1. f. 113. c.

(16) Lib. XVII. c. 7. f. 364. b. — Lib. IV. c. 2. f. 77. c.

(17) Lib. I. c. 1. f. 4. a. Vid. *Rhaz.* aphorism. lib. III. f. 92. d.

(18) Lib. V. c. 1. f. 93. d. 100. c.

(19) Lib. I. c. 3. f. 6. c.

(20) Lib. V. c. 2. f. 111. a.

(21) Par exemple, lorsqu'il recommande généralement les évacuans, dans les cas où il y a indication, sans considérer le danger pressant. (Lib. VI. c. 1. f. 118. d.) — Casiri se plaint amèrement (t. I. p. 266.) de la traduction pitoyable de Rhasès et de celles de la plupart des Arabes; ce sont plutôt des *perversiones* que des *versiones.* Mais l'occasion de lire le Hhawi dans sa langue originale, ne pouvait être mise à profit que par le directeur de la bibliothèque de l'Escurial.

(22) Lib. VI. c. 1. f. 113. c. s.

car souvent un purgatif a une saveur astringente [23]. On peut produire des évacuations alvines par des frictions faites sur la peau avec des coloquintes [24]. Dans la dyssenterie il indiquait les fruits de jardin et l'emploi des ventouses sèches, et, outre cela, du riz et des farineux; mais dans les dyssenteries chroniques il avait recours à la chaux vive, l'arsenic et l'opium [25]. Dans la passion iliaque il rejetait l'usage du mercure et y substituait celui de l'huile [26].

73. Cet ouvrage nous fournit aussi des documens importans pour l'histoire de la chirurgie parmi les Arabes. La théorie des qualités élémentaires était appliquée même à l'usage des emplâtres. On observait si le corps était humide et les membres secs, ou le corps sec et les membres humides; et on déterminait d'après cela quelle espèce d'onguent ou d'emplâtre on devait employer [27]. Quelques chirurgiens de ce temps guérissaient, comme fit Lombard, les ulcères et les fistules par des bandages [28]. Rhasès a observé une rupture du membre viril, ainsi que des endurcissemens ou des ganglions maladifs dans les nerfs, qui ont quelquefois produit l'épilepsie [29]. Il réduisait, suivant l'usage de son temps, les fractures et les luxations avec des appareils violens [30]. Son observation sur la reproduction d'une mâchoire inférieure et d'un tibia, est très-remarquable; mais il avertit que ces deux parties n'acquièrent jamais la dureté des

(23) *Rhaz.* lib. VI. c. 1. f. 116. d.
(24) *Ib.* f. 122. c.
(25) *Ib.* Lib. VIII. c. f. 169. c. s.
(26) *Ib.* c. 2. f. 180. c. s.
(27) Lib. XIV. c. 3. f. 290. a.
(28) Lib. XV. c. 1. f. 306. a.
(29) *Ib.* f. 307. b. 305. d.
(30) *Ib.* f. 311. a.

os [31]. Comme méthodiste, il dérive les maladies de la rhagoïde, ou de la stricture ou du relâchement [32]. Il opérait comme Acrel le trichiase par l'enlèvement d'une partie carrée de la paupière [33]... Il attribue à des causes internes les ulcères du gland [بثر] [34]. Il connaissait les chutes de matrice, et il conseillait la réduction et l'application des ventouses sèches [35]. Ses moyens pour accélérer l'accouchement sont épouvantables. Il recommandait d'abord des secousses violentes, et à la fin il ordonnait le démembrement de l'enfant [36]. Il était affecté lui-même d'une *hernia humoralis*, et il en décrit les accidens avec beaucoup de soin. Les vomissemens lui avaient rendu les meilleurs services [37]. Il explique encore d'autres hernies d'après une théorie meilleure que celle des Grecs [38]. Il n'opérait point la fistule à l'anus, et ne se servait que du bandage [39]. Il prétend avoir guéri des personnes contrefaites ou bossues par l'application d'emplâtres toniques [40].

Rien n'est plus remarquable que son choix des veines dans l'opération de la saignée. Dans l'inflammation du foie il conseille d'ouvrir la veine basilique du bras droit, parce que cette veine est en rappport intime avec la veine cave [41]. Il ordonne la saignée du pied dans l'hémoptysie [42]. Il prescrit de ne jamais

(31) *Rhaz.* lib. XV. c. 5. f. 315. b.
(32) Lib. II. c. 1. f. 29. c.
(33) *Ib.* c. 6. f. 46. d. — Vid. *Acrel's* chirurgiska händelser, p. 48. (Stockh. 1775. 8.°)
(34) Lib. XVIII. c. 4. f. 374. b.
(35) Lib. IX. c. 2. f. 189. a.
(36) *Ib.* c. 5. f. 201. a.
(37) Lib. XI. c. 3. f. 225. c.
(38) *Ib.* f. 227. a.
(39) *Ib.* c. 7. f. 238. a.
(40) *Ib.* c. 8. f. 241. a.
(41) Lib. XIII. c. 10. f. 277. b.
(42) Lib. IV. c. 2. f. 76. d.

ouvrir la veine transversalement, mais toujours dans une direction longitudinale [43]. Dans l'usage de la saignée, il recommande de se diriger avec attention d'après les forces du malade ; et même dans la pleurésie, s'il y a prostration de forces, il faut s'abstenir de cette opération [44]. Cependant, l'âge ne doit pas arrêter, car l'on peut saigner des enfans très-jeunes lorsque le cas l'indique [45]. Il était quelquefois trop circonspect dans la saignée, et ne laissait jamais couler le sang jusqu'à la faiblesse ; il préférait en tirer de petites portions à plusieurs reprises [46]. Souvent en négligeant la saignée nécessaire au neuvième jour aux pleurétiques, il accéléra la mort de ses malades [47].

74. Rhasès s'est particulièrement rendu célèbre par son traité sur la petite vérole et la rougeole. Cet écrit est le plus ancien et le plus précieux que nous ayons sur ces maladies. L'historien y voit, d'une part, l'esprit de la théorie de ce temps, et de l'autre, les méthodes dominantes. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage qu'on croyait que la matière productive de la petite vérole était dans le sang de l'embryon, et qu'on expliquait par-là l'universalité de cette maladie. Rhasès trouve déjà cette matière dans les humeurs de l'homme. Elle doit nécessairement faire effervescence et fermenter comme fait le vin pour

(43) *Rhaz.* lib. XV. c. 6. f. 317. c.
(44) Lib. IV. c. 3. f. 88. d.
(45) Lib. XV. c. 6. f. 319. b.
(46) Lib. XVII. c. 4. f. 352. b. Mais il agit autrement à l'égard du roi Errifide, auquel il tira du sang, « *usquequo sincopiçavit sincopi timorosa.* » (aphorism. lib. III. f. 92. d.)
(47) Lib. XVIII. c. 4. f. 375. b.

acquérir sa qualité [48]. Mais, sans s'arrêter à cette théorie, qui n'est pas plus paradoxale que plusieurs autres hypothèses modernes, sa méthode curative est excellente. Ce médecin se borne, dans les cas ordinaires, presque uniquement aux moyens diététiques, sans fatiguer ses malades par les médicamens. Dans la première période il fait boire de l'eau froide et emploie les bains de vapeurs [49]; il recommande la plus grande circonspection dans l'emploi des purgatifs qui ne peuvent être administrés que dans le cas d'une constipation effective; il ne cherche point à arrêter le dévoiement lorsqu'il existe, et se contente des médicamens lénitifs, humectans et propres à accélérer la coction [50]. Il favorise la maturité de la petite vérole par des bains de vapeurs, et la dessiccation par un mélange d'huile de sésame et de sel d'adarce (le plus pur) [51]. Si les médecins des temps postérieurs s'étaient toujours conformés à ces prescriptions et autres semblables, que je n'ai pas le temps de faire connaître toutes ici, plusieurs milliers d'enfans auraient été sauvés; mais quelle destruction l'esprit de secte n'a-t-il pas déjà produit dans le genre humain !

75. Les dix volumes de Rhasès, dédiés à Mansor, contiennent dans une très-grande concision tout le système médical des Arabes, une anatomie misérable copiée d'Oribase, une séméïotique physiologique

(48) *Rhaz.* de variol. et morbill. c. 1. p. 20. 22.
(49) *Ib.* c. 6. p. 96. 98. s.
(50) *Ib.* c. 7. p. 124. 126. c. 13. p. 174. 176.
(51) *Ib.* c. 8. p. 128. c. 9. p. 134. Il est remarquable que Rhasès rapporte plusieurs passages de Galien sur la petite vérole; et lorsqu'on lit dans l'original *ἴονθοι* ou *ἕρπητες* ou *φλεγμοναὶ*, il écrit toujours جدری (p. 10. 12. 14.)

tirée du même auteur, et une grande quantité de règles diététiques pour chaque régime particulier, pour les voyageurs, &c. Il fait, sur les qualités essentielles d'un bon médecin, un raisonnement très-sensé, qui se rapporte particulièrement au savoir. « Une multitude de médecins, dit-il, ont travaillé peut-être » depuis mille ans au perfectionnement de la science » médicale; et celui qui voudrait étudier leurs écrits » avec zèle et réflexion, pourrait découvrir plus de » vérités dans le court espace de sa vie, que s'il avait » pendant mille ans couru chez des malades; car il » est impossible qu'un homme, quelque nombre » d'années qu'on lui suppose, ait pu acquérir par sa » propre expérience la connaissance de la plus grande » partie des vérités médicales, s'il n'a profité des » observations faites par ses prédécesseurs ». Mais, ce n'est pas seulement la lecture qui fait le médecin, il lui faut encore un bon jugement, et l'application des vérités reconnues à des cas particuliers*. Dans ce principe et autres semblables, Rhasès a été le prédécesseur de l'auteur immortel du Livre *de l'Expérience*.... On trouve encore dans cet ouvrage un mémoire remarquable sur l'art des charlatans, qu'il peint avec des couleurs très-vives [52]. Ce mémoire a été traduit par Freind [53]... C'est, parmi les ouvrages de médecine, dans cet auteur que j'ai trouvé les premières traces de l'eau-de-vie [54]. Il est connu que Strabon

(52) *Rhaz.* ad Almans. tr. VII. c. 27. f. 34. a.

(53) Hist. de la médec. p. II. p. 35. s.

(54) *Rhaz.* ib. tr. III. c. 7. f. 11. d. s. « Vina falsa ex çuccaro, melle et riço. »

* *Rhaz.* ad Almansor. tr. IV. c. 32. f. 21. c. s. (ed. *Gerard Creman.* Venet. 1500. f.°)

a déjà fait mention du rack, et que les Arabes en connaissaient la préparation au IXe siècle. Cependant, aucun médecin avant Rhasès n'a fait mention, que je sache, de cette liqueur [55]. Il cite encore plusieurs espèces de bières faites avec de l'orge, du riz et du seigle [56].

Le neuvième volume, qui a servi aux instructions académiques jusqu'au dernier siècle, et sur lequel il existe beaucoup de commentaires, ne contient rien de particulier malgré sa célébrité; tout est tiré des anciens médecins grecs et arabes. Sa méthode curative de la plupart des maladies se dirige d'après les qualités élémentaires prédominantes, et tend à l'évacuation des humeurs nuisibles : de là la mauvaise méthode curative des fièvres intermittentes par des évacuans, ainsi que de la lèpre, dans laquelle on cherchait cependant la cure symptomatique des phénomènes particuliers. Son observation sur la fièvre maligne, compliquée de syncope *(febris syncopalis)*, est très-remarquable [57]. Il en est de même de celle sur un accident particulier de la lèpre où les cheveux se fendent à leur pointe, accident contre lequel il a recommandé plusieurs médicamens [58]. Il cherche à éviter les suites de l'hydrophobie par une application locale de moyens caustiques, après quoi il prescrit des médicamens pour opérer l'évacuation de la bile noire, dont il faut nécessairement supposer la présence dans les cas de rage [59]. Ce livre, qui fournit aussi quelques articles pour l'histoire de la chirurgie, fait connaître l'ignorance

(55) *Sprengels* Gesch. der geograph. Entdeck. p. 103. 189.
(56) *Rhaz.* ad Aimans. tr. III. c. 6. f. 11. d.
(57) Tr. X. c. 13. 14. f. 54. a.
(58) Tr. V. c. 5. f. 22. b.
(59) Tr. VIII. c. 10. f. 36. c.

rance des chirurgiens arabes, qui cherchaient la luxation, non pas à la jointure, mais au milieu de l'os [60]. Le préjugé que, par certains médicamens, on pouvait reproduire les chairs, était alors général, et s'est propagé jusqu'à des temps plus modernes [61]. Il parle peu des opérations, et rejette l'extirpation du cancer, pour lequel il ne veut employer que des médicamens propres à changer les humeurs [62].

Le livre *des Divisions* ne présente rien d'important, si ce n'est quelques observations peu communes sur le tic douloureux [63] et sur le bec de lièvre [64]. Il attribue la jaunisse à l'obstruction des trois conduits biliaires, dont l'un se rend au foie, l'autre aux intestins, et le troisième à l'estomac [65]. Sa méthode curative pour les panaris aux doigts est encore remarquable : il fait plonger le doigt malade dans la neige jusqu'à l'engourdissement, et recommande après un cataplasme composé de vert-de-gris et de vinaigre [66]. Pour le polype nasal, il emploie la ligature ou la scie [67]. Il propose pour les hémorragies provenant de la lésion d'un vaisseau, des tampons de toile d'araignée [68]. Son livre *sur les Maladies des articulations* contient la théorie de Galien dans toute son étendue, et ne mérite pas d'être comparé à l'écrit de Démétrius [69].

(60) *Rhaz* ad almans. tr. VII. c. 1. f. 29. d.
(61) Tr. VII. c. 4. f. 31. a.
(62) *Ib.* c. 9. f. 31. c.
(63) Division. c. 14. f. 61.
(64) *Ib.* c. 43. f. 62. d.
(65) *Ib.* c. 64. f. 66. c.
(66) *Ib.* c. 137. f. 75. a.
(67) *Ib.* c. 42. f. 62. d.
(68) *Ib.* c. 139. f. 75. b.
(69) *Ibid.* c. 139. f. 84. a. s. Je ne puis omettre de citer ici le chapitre anti platonique suivant, tiré du livre *des Divisions*. C. 11. f. 60. d. « *De amore.* — Cura ejus est assiduatio coitus, et jejunium, et » deambulatio, et ebrietas plurima assidue. »

76. Les aphorismes de Rhasès semblent être une imitation de ceux d'Hippocrate; mais ils leur sont bien inférieurs quant à leur mérite particulier : il expose, avec une emphase orientale et une pompe véritablement mystique les grandes découvertes qu'il prétend avoir faites et les pronostics qu'il a établis. Il répète la même observation jusqu'à deux ou trois fois, se montre un peu partisan de l'astrologie, et ses histoires des maladies sont la plupart incomplètes et triviales. Mais les Arabes sont tout-à-fait incapables de s'appliquer à des observations tranquilles et réfléchies, parce qu'ils voient toujours à travers la lunette coloriée de la superstition et de l'hypothèse. Entre autres histoires remarquables, je citerai seulement ici celle de la cure d'une fièvre maligne par l'emploi extérieur du froid [70]. Ses observations sur les effets nuisibles de l'air des marais ne sont pas communes [71]. La plus ou moins grande urgence de la saignée se détermine d'après les climats. Dans le premier et le septième, c'est-à-dire, dans le plus chaud et le plus froid, il faut bien moins tirer de sang que dans les quatrième, cinquième et sixième [72]. On réussit généralement, dit-il, beaucoup mieux par des moyens diététiques que par l'usage des médicamens [73]. Les articles supplémentaires qu'on trouve dans cet ouvrage sur la politique médicale ne sont pas les moins importans [74].

Enfin, nous avons encore de cet auteur un *anti-*

(70) *Rhaz. ib.* p. 92. d.
(71) *Ib.* p. 91. b.
(72) Lib. VI. p. 94. a.
(73) *Ib.* p. 95. c.
(74) *Ibid.* p. 94. a. » Dubitabilis est doctor, qui judicat facile. » — « Logici, et qui ex ingenio proprio volunt judicare, et juvenes, » qui res non sunt experti, interfectores existunt. » — « Medici com- » plexio temperata debet esse, ut nec rebus sæcularibus intendat » omnino, nec expers eorum existat. »

dotarium, qui est distribué de la même manière que l'était l'index des anciens Grecs sur les médicamens composés et simples : je trouve ici particulièrement parmi les préparations minérales les traces d'une chaux mercurielle, acide-saline, qui est composée de mercure et de sel marin, et qu'il employait comme topique contre la gale et autres éruptions cutanées. Il y est aussi déjà question de la préparation d'un onguent mercuriel [75]. Différentes espèces de mines arsenicales étaient alors fréquemment employées à l'usage extérieur, et même dans les lavemens pour la dyssenterie; par exemple, l'orpiment [زرنخ اصفر], le sandaraque [زرنخ احمر ou شخ] le vitriol de cuivre et la pierre de vitriol [مذاب et زاج, ainsi que تحبيره] se rencontrent fréquemment comme médicamens externes ; le salpêtre se nommait toujours بورق, et était, ainsi que le borax [تنكر] très-souvent employé intérieurement. Rhasès faisait aussi un très-grand usage des coraux rouges [ارجوان], ainsi que des pierres précieuses; et le préjugé pour ces médicamens se soutint même jusque dans le dernier siècle. On voit par l'huile de fourmis, dont Rhasès fait un grand éloge, que déjà on savait faire des opérations chimiques [76].

77. Peu de temps après Rhasès vécut Ali, fils d'Abbas, persan d'origine, et surnommé *le sage ;* il était disciple de Musa, fils de Jasser, et servit sous l'Emir de Bagdad, *Adad-oddaula*, auquel il dédia son grand

(75) *Ibid.* c. 36. f. 81. a.
(76) Antidotar. f. 96. b.

ouvrage [الملكى le royal] [77]. Cet ouvrage contient, dans un ordre sévèrement scientifique, tous les cours de médecine, et a été regardé comme le *nec plus ultrà* du savoir arabe, jusqu'au moment où a paru le *Canon* d'Ebn Sina [78]. Dans son avant-propos, l'auteur expose lui-même le véritable point de vue d'après lequel on doit juger cet ouvrage ; c'est-à-dire, qu'il a constamment étudié les Grecs et qu'il a adopté leur doctrine sur les médicamens, qui fut beaucoup enrichie depuis par les médecins arabes et persans. Cet auteur cherchait constamment à appliquer les principes des Grecs sur la différence des climats, et ensuite il portait son jugement. Malgré la modestie de ses raisonnemens, son ouvrage, il faut le dire, contient une infinité de choses qui lui appartiennent, ainsi que des théories nouvelles et des principes inconnus jusqu'alors ; de sorte qu'on eût mieux fait, sous le rapport de la théorie, de ne pas échanger cet ouvrage contre le Canon. Ce médecin assure expressément qu'il a fait la plupart de ses observations dans les hôpitaux, et il regarde comme le premier devoir d'un jeune médecin de s'instruire dans les lazarets sur les maladies que l'on ne trouve pas toujours exposées dans les écrits d'une manière tout-à-fait conforme à la nature.

78. L'anatomie et la physiologie d'Ali sont celles de Galien, réunies à la téléologie particulière des Grecs modernes, par laquelle l'usage de certaines parties

(77) *Barhebr.* chron. syr. p. 205. — *Abulfarag.* hist. dynast. p. 326. — *Casiri*, t. I. p. 260. Il mourut en 994.

(78) *Abulfarag.* l. c.

du corps est étendue même jusqu'aux accidens et aux cas contre nature[79]. Ali décrit très-bien les neuf muscles de l'œil, dont six servent pour le mouvement du globe et trois pour les paupières [80]. Il connaissait aussi la membrane de Hunter *[membrana decidua]*, d'après Arétée [81]. La comparaison de l'embryon avec le fruit d'un arbre, qui fut poussée très-loin par Ali, tend à justifier la théorie épouvantable des accouchemens que les Arabes avaient introduite d'après l'exemple des Grecs [82]. Au reste, Ali traite la séméïologie-physiologique avec autant de détails que l'avaient déjà fait quelques Grecs : il dénote, entre autres, les signes par lesquels on peut reconnaître les taches qui annoncent la lèpre d'avec des taches ordinaires, et conseille de frotter les premières avec le sinau *[alchemilla]* et le vinaigre; et si elles ne disparaissent pas par les frictions, il assure qu'elles sont de nature lépreuse : cette épreuve servait fréquemment dans la vente des esclaves [83]. Cet auteur expose d'une manière bonne et claire la théorie des effets des habillemens sur la santé, ainsi que des eaux minérales, et il indique un moyen singulier pour rendre moins nuisible l'eau d'un pays étranger : c'est d'avoir un peu de terre du pays natal et d'en mettre dans l'eau étrangère, que l'on peut boire alors sans danger [84]. Sa théorie des maladies et des accidens particuliers, est basée sur l'hypothèse connue

(79) Theor. lib. III. c. 24. f. 21. b., où il est dit que le péritoine accélère aussi le vomissement.

(80) Theor. lib. IX. c. 13. f. 62. d.

(81) *Ibid.* lib. III. c. 34. f. 22. d.

(82) *Ibid.* f. 23. a.

(83) *Ibid.* lib. I. c. 24. f. 8. b.

(84) *Ibid.* lib. V. c. 34. f. 38. b. — c. 29. f. 37. a.

des forces du corps, selon que ce sont les forces attractives, les forces changeantes ou d'autres qui souffrent [85]. Les différences qu'il établit sur le pouls sont singulières, sur-tout lorsqu'il porte sa considération sur la température. Le traducteur nomme une de ces espèces de pulsations *pulsus inclinus;* celui-ci est plein, dur et élevé dans son milieu, petit et faible à ses extrémités [86]. Il prétend avoir observé chez un enfant nouveau-né une urine noire, dont la couleur provenait des immondices du sang qui avait servi à sa nourriture [87]. Son observation que les jeunes gens qui entrent dans l'âge de la puberté deviennent ordinairement mélancoliques, est remarquable et vraie [88]. Suivant ce médecin, il peut y avoir des luxations qui proviennent de causes internes, et sur-tout des spasmes; cependant, il n'en a pas remarqué lui-même dans l'homme [89]. Ses observations sur la colique avec paralysie des extrémités [90], celles sur les pierres dans la matrice, et sur la situation oblique de cet organe, méritent d'être lues [91].

79. Quant aux préceptes de pratique de ce médedecin de Perse, son traité sur la diététique mérite d'abord notre suffrage, parce qu'il est un échantillon du temps où il a écrit. Il expose avec soin les règles à suivre pour la manière de vivre dans les différentes saisons, dans les différens climats, et chez les divers sujets [92]. Il porte autant de considération sur les habitudes que le faisait Hippocrate; et son traité *de*

(85) Lib. VI. c. 26. f. 45. a.
(86) Lib. VII. c. 3. f. 47. b.
(87) *Ib.* c. 14. f. 52. b.
(88) Lib. IX. c. 7. f. 60. d.
(89) *Ib.* c. 8. f. 61. b.
(90) *Ib.* c. 27. f. 67. b.
(91) *Ib.* c. 39. f. 70. c. d.
(92) Pract. lib. I. c. 2. f. 80. a.

speculatione consuetudinis est unique [93]. Ali considère les vomissemens fréquens comme un moyen préservatif contre beaucoup de maladies, et expose très-bien, et d'une manière exacte, les contre-indications du vomissement artificiel [94]. Ce médecin, ainsi que tous les Arabes et plusieurs médecins modernes, reconnaît l'utilité du sucre comme aliment pour les enfans nouveau-nés [95]. Il cultiva l'étude de la matière médicale d'après les principes d'Aben-guefith, et il donne comme lui des règles pour reconnaître les effets des médicamens [96]. Il regarde ces expériences comme très-nécessaires, parce que tous les ans on découvre de nouveaux médicamens ignorés des anciens [97]. Il a examiné d'une manière très-subtile, et d'après les principes d'Hhonain, les effets des purgatifs, qui n'agissent pas seulement par attraction, mais encore par changement et excrétion [98]. Pour ce qui regarde sa méthode curative des maladies particulières, j'observe ici seulement qu'il s'écartait fort peu ou point du tout de celle de Rhasès et d'autres de ses prédécesseurs : il traitait les fièvres intermittentes par l'usage des antiphlogistiques et des purgatifs, et le cancer par des remèdes propres à l'évacuation de la bile noire [99]. Dans la petite vérole, il pratiquait d'abord au commencement la saignée ou appliquait des ventouses, et suivait ensuite toute la méthode curative de Rhasès [100]. Il traitait la phtisie pulmonaire en grande partie avec le sucre et le lait [1]. Il dirigeait son traitement dans l'hy-

(93) Pract. lib. I. c. 13. f. 83. b.
(94) *Ib.* c. 12. f. 83. a.
(95) *Ib.* c. 20. f. 88. c.
(96) Lib. II. c. 2. f. 94. d.
(97) *Ib.* c. 7. f. 95. d.
(98) *Ib.* c. 15. f. 105. b. c.
(99) Lib. III. c. 12. f. 109. b.
(100) Lib. IV. c. 1. f. 115. a.
(1) Lib. VI. c. 12. f. 137. c.

dropisie toujours d'après les causes éloignées, et pratiquait la paracentèse précisément au-dessous du nombril [2]. Il emploiait les corrosifs et les caustiques dans le cas d'une affluence d'humeurs vers la partie affectée, et lorsqu'on ne pouvait obtenir aucun succès par d'autres médicamens. Il traitait particulièrement l'hydropisie de la membrane qui sépare les testicules avec ces mêmes moyens cuisans [3]. Il pratiquait l'opération de la taille suivant les principes de Paul Eginette [4], et la fistule de l'anus par l'incision, lorsqu'elle pénètre bien avant dans l'intestin rectum; mais jamais dans d'autres circonstances [5].

On trouve encore dans ce siècle un médecin nommé *Alaëddin* Ali ebn Abi'l Haram *Alkarschi,* dont il nous reste quelques commentaires sur les aphorismes d'Hippocrate [6], ainsi que d'autres ouvrages en manuscrits sur la médecine [7].

80. Si on excepte Aristote et Galien, on trouverait difficilement un homme qui ait plus long-temps et avec plus de rigueur exercé le despotisme dans l'empire des sciences que Al-Hussain Abu-Ali Ben Abdallah Ebn Sina, qui avait le titre de *scheikh reyes* (ou *prince des médecins*), et connu sous le nom d'*Avicenne.* Comme son système a dominé généralement pendant près de six cents ans, l'histoire de ce despote littéraire mérite d'être examinée avec une attention particulière. Il naquit à Bokhara, où s'était retiré son père, sous l'émirat du calife Nuhh, fils du

(2) Lib. VII. c. 36. f. 148. c. — Lib. IX. c. 41. f. 164. b.
(3) Lib. IX. c. 68. f. 166. c. — c. 79. f. 167. a.
(4) *Ib.* c. 46. f. 165. a.
(5) *Ib.* c. 60. f. 166. a.
(6) *Casiri,* t. I. p. 235.
(7) *Uri,* p. 139. 146.

célèbre Almansor à qui Rhasès dédia son livre : son père vécut depuis à Balkh en Khorasan, ensuite dans un bourg de la Bucharie jusqu'à ce qu'Avicenne eût l'âge de quatorze ans. Ali n'épargna ni soins ni argent pour l'éducation de son fils ; celui-ci annonçait une capacité si extraordinaire, qu'il se vante qu'à dix ans il savait déjà par cœur tout le coran. Son père entretenait un précepteur nommé *Abu-Abdallah Annatholi*, qui lui donnait des leçons de grammaire, de dialectique, de géométrie d'après Euclide, et d'astronomie d'après Ptolémée [8]. Il abandonna cette instruction, parce que son maître ne put lui résoudre un problème logique; il fréquenta ensuite un marchand qui lui apprit la connaissance des chiffres indiens et de l'arithmétique [9]. Après cela il fut à Bagdad, où il étudia la philosophie sous le célèbre Abu-Nasr Alfarabi, partisan du système péripatétique, et disciple de l'ancien Masawaih [10] : il s'appliquait en même temps à l'étude de la médecine sous le Nestorien Abu-sahel Masichi [11]. Il raconte lui-même qu'il s'était livré à l'étude des sciences avec un zèle extraordinaire. Il cherchait à se soustraire au sommeil pendant la nuit en buvant fréquemment ; et très-souvent il résolvait en songe des problèmes qu'il n'avait pu résoudre étant éveillé. Lorsque quelque chose lui paraissait trop difficile à

(8) *Abulfed.* t. III. p. 92. — *Barhebr.* chron. syr. pag. 231. 232. — *Abulfarag.* p. 350.

(9) *Barhebr.* l. c. Les chiffres indiens, à quelques modifications près, sont devenus ensuite ceux des Arabes. (*Erpen.* grammat. arab. p. 12. — *Golius* ad *Alfergan.* element. astron. p. 11. LB. 1669. 4.°)

(10) *Abulfarag.* p. 208. 316. — *Gabriel Sionita* de urb. et morib. orient. c. 13. apud Ol. *Cels.* l. c. p. 230.

(11) *Barhebr.* p. 205. Celui-ci est auteur de cent écrits. (*Assemani*, t. III. p. 540.)

concevoir, il demandait à Dieu la révélation de la sagesse céleste; et ses prières ne restaient jamais sans effet. Malgré cela il trouvait encore obscure la métaphysique d'Aristote, et après l'avoir relue quatorze fois il la rejeta avec humeur [12]. Il prétend qu'il était déjà médecin célèbre à sa seizième année; et, en effet, il opéra à dix-huit ans une cure remarquable sur le calife Nuhh [13], par laquelle il s'acquit une si grande réputation, que Mohammed, calife du Khorasan, l'invita à venir près de lui; mais Avicenne préféra le séjour de Dschordschan, où il entreprit une cure fameuse sur le neveu du calife Kabus [14]. Ensuite il revint à Ray, où il fut employé comme médecin particulier du prince Magd-oddaula, et où il composa une encyclopédie [15]. Quelque temps après, il fut élevé, à Hamdan, à la dignité de visir; mais bientôt il fut destitué de son emploi, et incarcéré pour avoir favorisé une révolte. Dans sa prison, il acheva plusieurs ouvrages de médecine et de philosophie, et obtint enfin sa liberté et sa réintégration dans tous ses emplois; mais à la mort de son protecteur Schems-oddaula, craignant encore une autre atteinte à sa liberté, il se retira chez un apothicaire, dans la maison duquel il resta long-temps caché, et s'occupa de travaux littéraires; mais il fut ensuite découvert, détenu dans le château

(12) *Abulfarag.* p. 350.

(13) *Casiri*, t. I. p. 269.

(14) *Abulfed. Abulfarag.* l. c. — Dans cette cure il se rapprocha beaucoup de la méthode d'Érasistrate, par laquelle celui-ci rétablit le prince de Syrie. Avicenne cite lui-même ce fait. (Lib. III. fen. 1. tr. 4. p. 316. ed. Rom. *arab.* fol. 1593. — c. 24. p. 494. ed. *Paulin.*)

(15) *Abulfed. Abulfarag.* l. c. L'ouvrage est intitulé : كتاب الحاصل والمحصول *Casiri*, p. 271.

de Berdawan dans lequel il resta l'espace de quatre mois, à la fin desquels il eut l'occasion de s'évader sous le déguisement d'un *susi* (moine), et se réfugia à Ispahan, où il vécut à la cour du calife Ala-oddaula, jouissant d'une grande réputation [16]. Cependant il ne parvint pas à un grand âge, parce qu'il usa sa santé par l'abus du vin et des plaisirs de l'amour. Un jour qu'il était atteint d'une colique violente, il se fit administrer dans un jour huit lavemens préparés avec du poivre long [17], qui lui excorièrent d'abord l'intestin, et ensuite lui causèrent une attaque d'épilepsie. Sa mort fut encore accélérée par l'usage du mithridate, auquel son domestique avait ajouté une dose trop forte d'opium, et par le voyage qu'il fit avec le calife à Hamdan, où il décéda immédiatement après son arrivée, dans la cinquante huitième année de son âge (en 1036) [18].

81. Quoiqu'il y ait fort peu d'auteurs dont on ait dit autant de bien et de mal que d'Avicenne [19], cependant on peut soutenir avec certitude qu'il eut un

(16) *Abulfed. Abulfarag.* l. c.

(17) *Barhebr.* pag. 233. On nomme ici ce remède ܒܪܦܣܐ. Kircher l'a traduit par *petroselinum* ; ce n'est autre chose que le *καρπήσιον*, ou *poivre long.* (*Salmas.* homonym. hyl. iatr. p. 111.) Le persil ne peut pas excorier les intestins.

(18) *Abulfed. Abulfarag. Casiri*, l. c. — Voyez la vie d'Avicenne par Ebn Dscholdschol Dschordschani, traduite par Fardelle, de l'édition de Venise, 1595.

(19) Scaliger soutient qu'on ne peut prétendre au titre de médecin, si on n'a pas étudié avec zèle les écrits d'Avicenne. (Scaligerian. prim. p. 18.) Mais Léon dit qu'il fut *in medicina luscus*, *in philosophia cæcus* (de illustr. med. et philos. Arab. p. 270.) Manardus (epist. med. IX. 5.) et Freind (p. II. pag. 40.) n'ont rien trouvé dans ses ouvrages qui lui soit propre.

esprit vaste, sans pouvoir néanmoins prétendre à un génie extraordinaire. Il ne lui fut pas très-difficile de composer son ouvrage immense, intitulé *Canon*[20], vu le grand nombre de matériaux que lui avaient fourni ses prédécesseurs ; d'ailleurs cet ouvrage ne devait faire époque et jouir d'autant de crédit que dans des temps barbares, et non chez des nations éclairées, ou au temps où la médecine grecque était dans toute sa splendeur; mais il était écrit dans le livre des destinées que le genre humain devait être gouverné, pendant deux siècles, avec le sceptre d'airain du despotisme, et que le hasard seul remettrait ce sceptre entre les mains d'Avicenne, et non entre celles d'un autre. Maintenant il s'agit de savoir dans quelle partie et sous quels points de vue ce Canon se distingue des autres ouvrages arabes de médecine, et quels furent les véritables principes de cet auteur, qui pendant cinq siècles réunit tous les suffrages. La perfection de cet écrit a sans doute contribué à lui donner la monocratie sur toutes les écoles de médecine du moyen âge dont les hommes n'aimaient point les nouveautés. Accoutumés à leurs opinions religieuses, à obéïr servilement aux décrets de l'Église et à ses chefs, et à ne jamais croire autre chose que ce que l'Église prescrivait, ils furent satisfaits de s'en tenir aussi, à l'égard des sciences, aux décisions d'un homme considéré comme infaillible d'après l'opinion générale, et qui

(20) Quelques littérateurs espagnols ont prétendu qu'Avicenne n'était point l'auteur du Canon, mais que cet ouvrage a été fait par trente philosophes et médecins. (*Garibais* in *P*.... Essais sur l'Espagne, t. I. p. 259.) Cependant j'ignore quelle preuve on pourrait fournir de cette assertion : au moins je ne connais aucun fait contre l'authenticité du Canon.

rendait superflues toutes les recherches qu'on pouvait faire. On n'avait point alors l'esprit de méditation ; toute la science ne consistait que dans la connaissance des ouvrages des anciens, et le Canon contenait précisément tous les travaux des médecins grecs et arabes. D'ailleurs comment aurait-on fait des recherches dans les sources mêmes, puisque le défaut de connaissance de la langue grecque y mettait un obstacle insurmontable? On n'avait donc d'autre secours que dans Avicenne. Ajoutons à cela que l'ordre qui règne dans son ouvrage était convenable à l'esprit scolastique du moyen âge, et méritait effectivement des éloges. Le Hhawi de Rhasès est presque aussi parfait que le Canon d'Avicenne; mais le style du premier est embrouillé; il présente des contradictions nombreuses qu'on ne peut pas imputer uniquement au traducteur, tandis qu'Avicenne reste toujours conséquent. Ali se distingue aussi par les mêmes avantages; mais comme je l'ai déjà dit, le hasard contribua aussi à ce qu'Avicenne devînt l'idole des temps suivans.

82. Pour ce qui regarde ses principes particuliers, nous trouvons, dans deux passages de son ouvrage, des éclaircissemens sur sa manière de penser, et pour m'exprimer autrement, sur son esprit philosophique, très-propres à nous en donner une idée. Il rapporte dans un de ces passages que plusieurs médecins prétendaient avoir guéri la jaunisse en faisant regarder aux malades des objets jaunes. Lui-même n'est pas du nombre de ceux qui nient ce fait, comme quelques philosophes ont voulu le faire. Cependant il n'ose pas conseiller ouvertement des moyens aussi

superstitieux [21]. Il donne une plus forte preuve de sa manière de penser, dans un autre passage où il compare les médecins aux prêtres [فقيه], et où il s'explique plus clairement en disant : autant le fakih comme prêtre ne doit pas employer le raisonnement, autant moins doit le faire le médecin comme médecin. Cependant on peut considérer le médecin et le prêtre comme philosophes [متكلمين], et comme tels ils ont la liberté de raisonner [22]. Notre Avicenne prend donc la mine d'un philosophe, et raisonne sur la nature du corps animal, dans l'état de santé et dans celui de maladie ; mais rarement, ou pour mieux dire jamais, d'une manière libre et dépourvue de l'influence d'Aëtius, de Galien ou de Rhasès ; lorsqu'il diffère de Galien, il se rapporte à un autre Grec, et le plus souvent à Aristote.

Avicenne a introduit dans la théorie de la médecine quatre causes de l'école péripatétique : *la matérielle, l'agissante, la formelle* et *la finale* [23]. Les causes matérielles ont leur principe en partie dans les intestins, en partie dans les esprits vitaux, et en partie dans les humeurs, mais seulement d'une manière éloignée dans ces dernières. Les agissantes sont ce que nous nommons causes occasionnelles, qui se rapportent aux six choses contre nature. Les formelles consistent en forces et complexions. Enfin les finales se trouvent dans l'exécution même des fonctions des organes. Ce médecin

(21) Lib. III. fen. 15. tr. 1. p. 483. ed. arab. — (c. 6. p. 797. ed. Fab. *Paulin*. Venet. 1595. f.°) واما انا فلسفت ممن ينكر امثال هذه المعالجات انكار كثير ممن يتفلسف لها ۞

(22) Lib. 1. fen. 1. doctr. 1. p. 8. ed. *Paulin*.

(23) *Ibid*. pag. 7. Il les appelle : اسباب مادية وفاعلية وصورية وتمامية ۞

reconnut de même, dans les maladies, trois causes différentes, considérées encore aujourd'hui comme les premiers principes de l'étiologie, et désigna ces causes sous les noms de *préexistante* [السابقة], *originaire* [البادية], et *compliquée* [الواصلة]. Cette dernière est la cause prochaine ; la seconde est la cause occasionnelle, et la première est la cause prédisposante [24]. Ce médecin multiplia bien plus les forces du corps qu'on ne l'avait fait avant lui. Il divise entre autres les forces naturelles en celles qui servent [خادمة], et en celles qui sont servies [مخدومة]. Ces dernières sont en partie la force qui préside à la nutrition et favorise l'accroissement, et en partie la force génératrice et la force formatrice [25]. Les forces qui servent et qui sont nécessaires à la nutrition, sont la force attractive, celles qui retiennent, celles qui changent, et enfin celles qui expulsent : elles dépendent des quatre qualités élémentaires. Il les nomme forces qui servent, parce qu'elles n'en supposent aucune autre, et se reposent uniquement sur les premières qualités du corps [26]. La force qui effectue la nutrition, est encore divisée par Avicenne en trois périodes : dans la première, le sang se change en l'humeur qui doit fournir la nouvelle matière [البدل *cambium, vis secretoria*] ; dans la seconde, cette humeur changée se réunit aux parties qui doivent être nourries, et y adhère [الالزاق *adhærentia*]; enfin cette matière adhérente devient tout-à-fait homogène et s'identifie avec les organes qu'elle doit entretenir [التشبيه]. Ces trois périodes que l'on

(24) Lib. I. fen. 2. doctr. 2. c. 1. p. 95.
(25) *Ibid.* doctr. 6. c. 2. p. 71.
(26) *Ibid.* c. 3. p. 72.

doit admettre dans la nutrition et sans lesquelles les physiologistes modernes ne peuvent concevoir la possibilité de cette fonction, furent désignées par les Arabes, d'après l'exemple d'Avicenne, comme autant de forces qui ne permettent aucune explication ultérieure. C'est ainsi que s'est accru prodigieusement le nombre de ces forces occultes et inexplicables, sur-tout si on y ajoute encore les neuf forces animales.

Le médecin de Perse explique la théorie des humeurs de la même manière que Galien, avec la seule différence qu'il traite d'une manière particulière les humeurs nutritives du corps : la première espèce de ces humeurs, qui ne sont pas destinées pour l'excrétion comme les trois humeurs connues (la bile, les glaires et la bile noire), est contenue dans les ramifications les plus déliées des veines qui se rendent aux parties simples ou homogènes; la seconde espèce traverse, en forme de rosée [سدى], les parties simples auxquelles elle fournit la matière nutritive; la troisième, plus concentrée, a déjà acquis la force, mais non toutes les qualités et la nature des parties simples; la quatrième espèce de sucs nourriciers est ordinairement dans les parties simples et provient de la semence [27]. Cette distinction scolastique et subtile a été adoptée par la plupart des médecins du moyen âge, et réunie ensuite aux chimères extravagantes de l'alchimie. C'est pour cela qu'on a cherché dans la rosée, seulement par la similitude du mot, une force qui pouvait toujours entretenir le corps dans un état de vigueur et de bonne santé, enfin la véritable

(27) Lib. I. fen. 2. doctr. 4. c. 1. p. 20. سدى veut dire *stamen primum*, ou *fibra simplex*. C'est en effet à cela que ce mot peut avoir rapport ici.

teinture

teinture..... Avicenne divise les organes du corps en ceux qui reçoivent et en ceux qui agissent. Les uns sont les organes de la sensibilité, parmi lesquels le cœur occupe la première place, et, d'après l'opinion d'Aristote, est considéré comme dépourvu d'énergie [28].

83. L'anatomie et l'histoire naturelle ne pouvaient rien gagner sous le despotisme d'Avicenne, parce que dans ces deux parties, s'il ne fut pas tout-à-fait ignorant, il eut au moins très-peu de connaissances. Cependant il chercha le siége de la faculté de la vision, non dans le cristallin, comme plusieurs Arabes avant lui, mais dans les nerfs optiques ; et tandis que les anciens auteurs suivaient en grande partie la théorie d'Aristote, Avicenne en différait en ce qu'il portait ses regards sur les émanations de la lumière des objets qu'on avait fixés, comme l'avaient fait plusieurs philosophes avant Galien [29]; mais au contraire il suit Aristote dans son hypothèse des trois ventricules du cœur, déjà depuis long-temps réfutée par le médecin de Pergame [30]. Pour l'histoire naturelle, il s'en rapporte uniquement à ses prédécesseurs, ainsi que pour la description des plantes et des animaux qui sont de quelque usage en médecine, et il avoue franchement qu'il n'a presque aucune connaissance dans cette partie [31].

La pathologie de ce médecin est aussi riche en subtilités exagérées que sa physiologie. Il compte entre

(28) Lib. I. fen. 2. c. 2. p. 30. — S. t. I. p. 526.
(29) Lib. III. fen. 3. tr. I. c. 2. pag. 352.
(30) Lib. III. fen. 11. tr. 1. c. 1. p. 670.
(31) Lib. IV. fen. 6. tr. 4. c. 9. p. 501. b. (ed. Jul. *Palamed.* Venet. 1562. f.°)

autres quinze espèces de douleurs, pour l'explication desquelles il a recours à la théorie d'Archigènes, qu'il paraît avoir mieux développée [32]. Il est facile d'apercevoir la liaison intime de la théorie des qualités élémentaires avec la pathologie des Arabes, par le principe qui dit que le froid et l'humidité suppriment et affaiblissent, et que la chaleur et la sécheresse changent et troublent les fonctions du cerveau [33]. Le médecin de Perse ne reste cependant pas conséquent à l'égard de cette assertion. En effet dans un autre passage, il attribue aussi au froid, au moins en partie, le dérangement extraordinaire des fonctions du cerveau [34]. Il ajoute que la complexion humide ne peut produire aucune céphalalgie et en général aucune douleur, excepté le cas où l'humidité altère la température du corps, ou sépare ce qui doit être réuni [35]. Avicenne attribue aussi une certaine espèce de céphalalgie aux vers qui se produisent dans les cavités du cerveau [36]. Il est entièrement opposé à la doctrine de Galien, en attribuant les obstructions non-seulement à la ténacité et à la qualité glutineuse des humeurs, mais encore à leur quantité contre nature [37]. Les distinctions qu'il établit entre les inflammations de la tête et la frénésie sont extrêmement subtiles : une espèce de frénésie qu'il nomme صبار *[sebâr]*, et qu'il caractérise comme un délire جنون accompagné de l'inflammation de la tête, a été défigurée par le traducteur en lisant جنان, au lieu de

(32) Lib. I. fen. 2. doctr. 2. c. 20. p. 120. ed. *Paulin.*
(33) Lib. III. fen. 1. tr. 1. c. 5. p. 431.
(34) *Ibid.* c. 6. p. 433.
(35) *Ibid.* tr. 2. c. 1. p. 449.
(36) *Ibid.* c. 3. p. 451.
(37) *Ibid.* c. 5. p. 452.

جنون, qui donne tout un autre sens, et par lequel le Persan a été soupçonné d'une superstition alors très-commune parmi les Chrétiens, et dont Avicenne était très-éloigné [38]. Il paraît avoir eu des idées extrêmement bizarres sur les esprits vitaux et en général sur la substance aërienne hypothétique, par laquelle s'exécutent les fonctions des sens; car il croyait pouvoir attribuer la mélancolie à l'obscurcissement ou au trouble de cette substance. Cependant il a très-bien décrit une autre affection de cette espèce qu'il nomme مراق *[morbus mirachialis]*, ou l'hypocondrie [39]. Quelques-uns, dit-il, ont voulu attribuer plusieurs espèces de mélancolies à l'influence des démons, mais cela ne me regarde pas [40]. On peut lire avec intérêt la description qu'il donne de la profonde tristesse occasionnée par un amour malheureux [العشق] [41]. Ce médecin distingue deux espèces d'étourdissemens [سدر et دوار]. Il assure que cette dernière espèce se manifeste par un tournoiement, et que la première se reconnaît lorsque le malade voit tout en noir et tombe même à terre [42]. Galien soutient que l'apoplexie est rarement causée par la plénitude; le médecin de Perse prétend, au contraire, que c'est souvent à cette cause qu'elle est due, et l'expérience de tous les siècles, prouve qu'il a parfaitement raison [43]. Il fait une observation extrêmement importante en disant que l'apoplexie, quoiqu'ac-

(38) Lib. III. fen. 1. tr. 3. c. 6. p. 475. جنون veut dire, *délire*, et جنان signifie *démon*.

(39) *Ibid.* tr. 4. c. 18. p. 488.

(40) *Ibid.* p. 489.

(41) *Ibid.* c. 24. p. 494.

(42) *Ibid.* tr. 5. c. 1. p. 495.

(43) *Ibid.* c. 12. pag. 509.

compagnée de plusieurs symptômes mortels, peut cependant être guérie. Il assure avoir vu plusieurs de ces morts en apparence qui ont été ensuite ramenés à la vie, c'est pour cette raison qu'il recommande alors de retarder l'inhumation de trois jours [44]. Sa division de la pleurésie n'est pas moins importante; la première espèce est la véritable inflammation de la plèvre [ذات الجنب]; la seconde est l'inflammation des muscles intercostaux [برسام *pleurodyne*]; la troisième espèce est l'inflammation du médiastin [التهاب الحاجز ou شوصه *mediastinitis*], qu'il décrit d'une manière aussi précise qu'il est possible de démontrer l'existence de cette maladie sans le secours de l'autopsie cadavérique. Le médecin de Perse soutient que dans cette inflammation la fièvre est moins violente que dans celle des autres viscères de la poitrine [45]. Il cite encore plusieurs vices de l'organisation à l'égard de l'évacuation de la semence, dont on ne trouve rien dans les anciens recueils, et que ce Persan voluptueux connaissait, il n'y a pas de doute, mieux que bien d'autres médecins : tel est le penchant à évacuer les excrémens pendant le coït, et la sodomie [الابنة] qu'il considère aussi comme un vice corporel [46]. Les observations d'Avicenne sur la fièvre sanguine simple et continue [حمى الدم] que Galien ne connaissait pas, parce qu'il ne voyait que la dégénération des humeurs et la bile jaune qui en résulte, ont été confirmées par des nosologistes modernes, qui lui ont donné

(44) Lib. III. fen. 1. tr. 5. c. 12. pag. 509.
(45) *Ibid.* fen. 10. tr. 4. c. 1. pag. 647.
(46) *Ibid.* fen. 20. tr. 1. c. 40. 42. pag. 913.

le nom de *synoque plethorique*[47]. Il nous fait encore connaître une autre fièvre intermittente compliquée, sous le nom de *syncope*, provenant de la corruption des humeurs [الخلطية حمى الغشيية], et il est à cet égard assez d'accord avec les modernes[48]. Il prétend avoir observé assez fréquemment des fièvres de six ou sept jours, que Galien regardait comme extrêmement rares[49]. Il expose exactement la scarlatine sous le nom de الحميقة, et la place entre la petite vérole et la rougeole[50]; ensuite, la fièvre milliaire sous le nom persan de خاورسية, qu'il n'a connue, à ce qu'il paraît, que dans un état chronique[51]. Il a encore décrit le *spina ventosa*, déjà connu par Rhasès[52]. Aucun médecin n'a exposé comme Avicenne, et avec un ordre plus systématique, les signes et les taches caractéristiques des différentes espèces de lèpre : il rapporte chaque accident à l'une ou à l'autre des quatre qualités élémentaires. Sa description du tic douloureux est très-importante et plus exacte que celle de ses prédécesseurs. Il dit que le premier symptôme est la douleur que le malade éprouve dans les os de la face, symptôme qui n'a point été remarqué par les anciens; ce qui nous porte à croire qu'ils ont

(47) Lib. IV. fen. 1. tr. 2. c. 43. pag. 424. *Palamed.*

(48) *Ibid.* c. 52. pag. 426. b. Vid. *Torti* therapeut. special. lib. IV. c. 2. p. 210. (Venet. 1732. 4.°)

(49) *Ib.* c. 67. p. 431. a.

(50) *Ib.* tr. 4. c. 6. pag. 435.

(51) Lib. IV. fen. 3. tr. 1. c. 8. p. 452. b. خاورس ce mot persan signifie *millet*.

(52) Lib. IV. fen. 4. tr. 4. c. 6. p. 477. a. — p. 101. ed. arab., où cet accident s'appelle ريح الشوكة

plutôt observé le tétanos que le véritable tic douloureux [53].

84. La matière médicale du médecin persan présente trop de difficultés pour que je puisse la suivre ici, et mon but actuel n'exige pas une recherche plus exacte sur les substances naturelles décrites dans le Canon et sur leurs vertus. Le premier obstacle que l'on rencontre dans une semblable recherche vient toujours de l'incertitude de la nomenclature qui change presqu'à chaque lustre. Ainsi le *fudenedsch* de Sérapion est tout autre chose que celui d'Avicenne, d'après lequel il paraît signifier *origanum majorana.* Je ne connais pas le *terendschebin* de Rhasès, mais je sais que celui d'Avicenne est une dissolution de manne. Le *bogur-marjam* de Sérapion est probablement le *cyclamen europæum ;* mais est-ce la même chose d'après Avicenne ? Ajoutons encore que le peu de connaissances qu'avaient les médecins arabes et persans en histoire naturelle, et sur-tout Avicenne, contribua beaucoup à leur faire faire des quiproquo. C'est encore cette confusion qui augmente les difficultés, même pour ceux qui possèdent toutes les connaissances requises. Par exemple notre Persan confond positivement le *dolichos lablab* avec la graine du Nil [*convolvulus scammonea*], et le *khakkhenedsch* [*solanum lycopersicum*] avec l'alkekenge [*physalis alkekengi*]. Il serait à souhaiter que d'autres naturalistes, doués de l'esprit de profondeur de Forskal et Labillardière, fissent des

(53) Lib. III. fen. 2. tr. 1. c. 15. p. 527. — *Paulin.* p. 331. ed. arab. La maladie s'appelle ici لقوة. *Voyez* Pujol, sur le tic douloureux, p. 39. *Bohmer* in *Blumenbachs* medic. Biblioth. t. III. c. 2. p. 315.

voyages dans l'Orient, seul moyen d'acquérir des connaissances sur les plantes de Syrie, de Perse et d'Égypte, dont les médecins orientaux font mention. Outre les difficultés déjà mentionnées, j'ai encore contre moi celle de ne pas connaître assez la langue persane; et par conséquent on ne peut espérer de moi que peu ou presque aucun éclaircissement sur la matière médicale des médecins persans; cependant je desire que l'on me permette encore quelques observations.

Avicenne cite plusieurs espèces de camphre telles que le *kausuri*, le *raidschi* (celui du commerce), qu'il nomme *azâd, asfarakh* (asperges). Il parle d'une espèce de camphre bleu [الازرق], qu'on retire par sublimation, parce qu'il adhère au bois qui est spongieux, cassant, léger et blanc, et dans lequel on aperçoit quelquefois les traces de cette substance [54]. Il nomme aussi trois espèces différentes de fer; le *saburkan*, le *barmahen* et le *fulad;* ce dernier est positivement l'acier, dont l'alliage se tire en grande partie du barmahen, ce qui fait présumer que c'est le spath de fer [55]; enfin le saburkan doit ressembler à la mine de cuivre; par conséquent ce premier pourrait être la pyrite brune. Cet auteur nous rapporte beaucoup de choses curieuses d'une terre sigillée, qui est mangeable [56]. Il soutient que l'ambre est la gomme d'un arbre [57], et il regarde le sublimé corrosif comme un poison très-violent, qu'on

(54) Lib. II. fen. 2. c. 133. p. 291. *Paulin.* — p. 189. ed. arab.

(55) *Ib.* c. 251. p. 316. — p. 179. ed. arab. — *Voyez* Hermann dans les Annales chimiques de Crell, 1789. c. 1. p. 196.

(56) *Ib.* c. 418. p. 341. c. 422. p. 342. — p. 184. ed. arab.

(57) *Ib.* c. 371. p. 336.

ne doit employer qu'à l'extérieur [58]. Il regarde l'or, l'argent, plusieurs autres métaux et des pierres précieuses, comme des médicamens qui purifient le sang [59]. Avicenne recommandait les punaises [فسافس] contre la fièvre-quarte et les affections hystériques [60]. L'opium, suivant ce médecin, est d'une nature froide au quatrième degré, affaiblit l'estomac et occasionne la mort par l'extinction de la chaleur naturelle (par un épuisement de l'irritabilité) [61]. Il attribue à la rhubarbe une nature froide, opinion opposée à celle de Rhasès, qui regarde cette substance comme d'une nature chaude [62]. Il comptait un grand nombre de médicamens parmi les cordiaux, et sur lesquels il a écrit un traité très-étendu : il dit que ces substances agissent en vivifiant et éclaircissant les esprits vitaux [63]. Au reste, Avicenne est presque toujours de l'avis de ses prédécesseurs relativement aux règles d'après lesquelles on doit juger les effets des médicamens et déterminer leur préparation. On rapporte au temps de ce médecin l'usage inutile de dorer ou d'argenter les pilules, usage établi d'après son opinion que l'or ou l'argent avaient une efficacité particulière [64].

85. Quant aux principes pratiques de cet ouvrage, j'ai déjà observé plus haut qu'Abou'l Farage mérite notre suffrage, lorsqu'il dit que l'écrit d'Ali est, à cet

(58) Lib. II. fen. 2. c. 47. pag. 267.
(59) *Ibid.* c. 65. pag. 273. c. 78. pag. 277.
(60) *Ibid.* c. 276. pag. 320.
(61) *Ibid.* c. 526. pag. 366.
(62) Lib. III. fen. 16. tr. 1. c. 4. p. 816. — *Rhaz.* ad Almans. lib. III. c. 47. f. 16. d.
(63) De medicin. cordial. tr. 1. c. 9. p. 560. *Palamed.*
(64) Canon. lib. V. summ. 1. tr. 9. p. 544. *Palamed.*

égard, supérieur au Canon [65]. Ce n'a été qu'avec la plus grande peine que j'ai pu trouver quelques principes propres à Avicenne; tout le reste est tiré des auteurs grecs et de Rhasès. Lorsqu'il défend de donner des médicamens aux malades dans les plus grandes chaleurs ou dans les plus grands froids, il suit, il est vrai, les principes posés par Hippocrate, mais il les étend bien davantage [66]. Dans le traitement, il insistait beaucoup sur les différences des climats: suivant lui les purgatifs des Grecs ne conviennent point aux Persans; dans plusieurs pays les médicamens perdent l'efficacité qu'ils avaient dans d'autres; c'est ainsi que la scammonée est tout-à-fait inefficace dans la Bucharie [67]. Notre auteur diffère de ses prédécesseurs dans les indications de la saignée. Masawaih, Rhasès et d'autres, ne conseillaient point cette opération au commencement de la frénésie; mais Avicenne l'ordonne avant tous les autres remèdes, en observant cependant les précautions nécessaires [68]. Dans d'autres circonstances d'inflammation, il attendait toujours que le temps de la crudité fût passé, parce qu'il regardait la saignée, non comme un moyen favorable à la coction, mais comme une simple évacuation [69]. Il détermine le choix des veines de manière qu'au début de l'affection il choisissait une veine éloignée, afin d'opérer une révulsion: dans le cours de la maladie, il saignait dans l'endroit le plus près de la douleur pour procurer une déri-

(65) Hist. dynast. pag. 326.
(66) Canon. lib. I. fen. 4. doctr. 5. c. 5. p. 211. *Paulin.*
(67) *Ib.* c. 9. p. 214.
(68) Lib. VIII. fen. 1. tr. 3. c. 3. p. 473.
(69) Lib. I. fen. 4. doctr. 5. c. 20. p. 222.

vation [70]. Il conseille, pour guérir la mélancolie, une machine [الارجوحة] qui n'est probablement pas autre chose qu'une balançoire [71]. Selon son opinion, les épileptiques doivent manger deux fois autant à leur dîner qu'à leur souper : il diffère à cet égard de l'avis de Galien et de Rhasès [72]. Il guérit par des humectans les convulsions attribuées à un état de sécheresse, et considérées comme incurables par le médecin de Pergame [73]. Sa méthode contre la catalepsie est très-convenable; il administre le castoreum, l'assa-fœtida et des huiles chaudes [74]. Pour guérir la phthisie il ordonne d'abord la saignée et ensuite l'usage du sucre et du lait, lorsqu'elle provient d'une fluxion [75]. Le moyen qu'il emploie contre la dyssenterie est très-louable; il donne des myrobolans, de la rhubarbe, de la gomme adragante et des œufs frais; mais il veut aussi des lavemens avec de l'orpiment [76]. L'observation que les fièvres intermittentes ne doivent pas être traitées avec des médicamens fortement dissolvans, comme faisait Rhasès, mérite encore notre suffrage; il prétend que les médicamens doux sont plus convenables [77].

La chirurgie d'Avicenne est aussi faible que sa médecine pratique. Il est étonnant que des médecins

(70) Lib. III. fen. 10. tr. 5. c. 1. p. 660.

(71) *Ibid.* fen. 1. tr. 4. c. 17. pag. 488. La racine de ce mot est رجح *se mouvoir d'un côté et de l'autre.*

(72) *Ib.* tr. 5. c. 11. p. 507.

(73) *Ib.* fen. 2. tr. 1. c. 7. pag. 521.

(74) *Ib.* c. 10. pag. 525.

(75) *Ibid.* fen. 10. tr. 5. c. 6. p. 667. — *Voyez* Raulin sur la phthisie pulmonaire, t. II. p. 35. f.

(76) *Ib.* fen. 16. tr. 2. c. 7. p. 823. — p. 499. ed. *arab.*

(77) Lib. IV. fen. 1. tr. 2. c. 38. p. 423. a. *Palamed.*

arabes aient regardé comme une maladie le changement qu'ils ont quelquefois remarqué dans les yeux qui de noirs devenaient bleus, et qu'ils aient ordonné des médicamens pour les faire redevenir noirs [78]. On pourrait, ce me semble, attribuer à la lèpre cet accident qu'on ne remarque plus aujourd'hui. Le traité d'Avicenne sur les maladies des paupières et sur les fractures est très-bon et peut encore servir de nos jours [79]. Il attribue la cataracte à l'influence d'une humeur qui se jette du cerveau sur les yeux, et il ne la nomme pas autrement que *descensus aquæ* [نزول الما], et il la distingue de l'oblitération de la pupille qui produit aussi une espèce de cataracte grise, dans laquelle il conseille la dépression ; mais il assure, chose étonnante, que quelques-uns de ses contemporains ont déjà osé guérir cette cataracte par extraction, procédé, suivant son sentiment, tout-à-fait dangereux [80]. Il se sert contre les aphtes [القلاع] de médicamens abstersifs et caustiques [81]. Il n'opère point les hernies même lorsqu'elles sont étranglées [82].

86. Je vais encore citer quelques auteurs que je crois aussi appartenir au X.e siècle.

Abdorrahman Mohammed ebn Ali ebn Achmed al Hanifi, dont la matière médicale a été traduite par Abraham Ecchellensis [83].

(78) Lib. III. fen. 3. tr. 2. c. 34. p. 551. *Paulin.*
(79) *Ib.* tr. 3. c. 1. s. p. 552. s. — fen. 22. tr. 1. c. 5. p. 463.
(80) *Ib.* fen. 3. tr. 4. c. 18. p. 564. — p. 352. ed. arab.
(81) *Ib.* fen. 6. tr. 1. c. 23. p. 592.
(82) *Ibid.* fen. 22. tr. 1. c. 5. pag. 963. — Il est probablement le premier qui se soit servi du catheter élastique. (Lib. III. fen. 19. tr. 2. c. 9. f. 368. a. *Palamed.*)
(83) *Habdarrahmani* tract. triplex de proprietatibus ac virtutibus medicis animalium, plantarum et gemmarum. (Paris. 1647. 8.°)

Haroun, fils d'Ishak, juif de Cordoue, fut nommé professeur à l'université de cette ville, en vertu de la tolérance des Mahométans espagnols : il a écrit des commentaires sur Avicenne [84].

Ishak ben Soleiman, auteur d'un des meilleurs ouvrages arabes sur la diététique, appartient aussi au X.e siècle [85]; il a écrit dans le goût et le style d'Aben-Guefith et d'autres auteurs sur cette partie de la matière médicale; mais il donne des renseignemens bien plus détaillés sur les différentes espèces d'alimens et sur leurs vertus particulières, que tous les autres ouvrages arabes [86]. Il détermine non-seulement les différentes espèces de chairs en particulier, mais encore les viscères des animaux, d'après les qualités élémentaires [87]. Il prétend que le cerveau est naturellement chaud, mais qu'il devient froid par l'action de l'air qui l'environne continuellement [88]. Il conseille la chair de porc comme un très-bon aliment [89]. Les poissons de la mer de Toscane sont mal-sains à cause de l'impureté de l'eau et du grand nombre de rivières qui y affluent [90]. Son opinion à l'égard de l'influence des régions célestes sur la qualité des eaux de source est en tout conforme aux principes d'Hippocrate [91]. Non-seulement

(84) *Casiri*, tom. I. pag. 286.

(85) Il a déjà été cité par Sérapion le jeune (de simpl. c. 50. f. 130. a.); et Gedaïjah met, dans son Schalscheleth, l'époque de la mort de cet auteur, en 940. — Vid. *Bartolocci* bibl. rabbin. p. III. pag. 924. (Rom. 1683. f.°) *Wolf* bibl. hebraic. t. I. p. 665. (Hamb. 1715. 4.°)

(86) *Isaaci fil. Salomonis* liber de diætis universalibus et particularibus. (ed. *Posthii*. Basil. 1570. 8.°) Le titre de la traduction hébraïque est ספר המסעדים

(87) *Ib.* pag. 164. 196.

(88) *Ib.* pag. 207.

(89) *Ib.* pag. 502.

(90) *Ib.* pag. 277.

(91) *Ib.* pag. 562.

il a fait connaître le premier les lois physiques d'après lesquelles on doit préparer le pain [92], mais aussi il a exposé des idées généralement utiles, et qui donnent encore aujourd'hui une certaine valeur à son livre [93].

87. Sérapion le jeune, dont nous possédons l'ouvrage connu sur la matière médicale, vécut probablement après Aben-Guefith, car il le cite dans son ouvrage. Et puisque l'époque où vivait Ishak est connue, Sérapion qui l'a cité doit avoir vécu vers la fin du X.e siècle [94]. Cet ouvrage sur la matière médicale est un recueil complet de tous les travaux des médecins grecs et arabes qui ont travaillé avant lui sur les propriétés et l'histoire naturelle des médicamens; mais on y trouve aussi plusieurs renseignemens dont il a le premier fait mention, ou au moins quelques articles plus détaillés que ne l'avaient fait ses prédécesseurs; tels sont ceux sur les myrobolans [95], les épinards [96] et la noix muscade [97]. Il dit que le meilleur musc nous vient de la Tartarie, parce que les animaux qui le fournissent, les gazelles *[gazellæ]*, ne vivent que de nard, tandis que ceux de Chine vivent de toutes

(92) *Isaac. fil. Salom. ib.* pag. 342.

(93) Il ne faut pas le confondre avec Ishak ben Salomon de Guadalaxara, qui a écrit, au XV.e siècle, sur les propriétés des médicamens. (*Casiri*, tom. I. p. 295.)

(94) Ce qui rend cette chronologie embarrassante c'est que Assaharawi (c. 262. f. 161. d.) et Constantin d'Afrique (c. 341. f. 177. d.) sont cités aussi; mais cela ne pourrait-il pas être une addition du traducteur, comme on en a vu plusieurs de cette sorte. Constantin d'Afrique s'est approprié l'ouvrage d'Ishak sur l'urine (בראות השתן) *Wolf* bibl. hebr. t. I. p. 166.

(95) *Serapion.* de simplic. c. 140. f. 142. a.

(96) *Ib.* c. 161. f. 145. a.

(97) *Ib.* c. 177. f. 147. a.

sortes de plantes [98]. « L'ambre croît dans la mer » comme le champignon sur la terre. Il y à la Chine » des individus destinés spécialement à le recueillir. » La baleine recherche celui qui surnage, et elle » meurt immédiatement après qu'elle l'a avalé. A l'ou- » verture de cet animal, on trouve le meilleur morceau » près la colonne vertébrale et le plus mauvais dans » l'estomac [99]. » Ceci prouve le peu de confiance que l'on doit accorder aux Arabes sur l'histoire naturelle. L'histoire de l'asphalte et celle de la montagne d'aimant peuvent encore être mises au nombre de ces absurdes chimères [100]. On trouve le diamant [ماس] dans le fleuve Mas, sur les frontières du Khorasan, que personne n'a osé visiter depuis Alexandre [1]. L'histoire naturelle du bezoar [بادزهر] est une autre preuve frappante du penchant de notre auteur pour tout ce qui est extraordinaire [2].

88. Je ne puis séparer l'histoire de Sérapion le jeune de celle de Mésué, fils de Hamech, natif de Maridin sur l'Euphrate. On dit qu'il était chrétien et disciple d'Avicenne, et qu'il vécut ensuite à la cour du calife Alhakem, au Caire [3]. Ses écrits sur les médicamens et sur la médecine pratique furent pendant long-temps les livres élémentaires des écoles chrétiennes, livres sur lesquels on a fait plusieurs commentaires même jusque dans le XVI.e siècle [4]. La théorie sur la matière

(98) *Serapion* de simplic. *ib.* c. 185. f. 148. c.
(99) *Ib.* c. 196. f. 150.
(100) *Ib.* c. 177. f. 147. a. — c. 394. f. 187. d.
(1) *Ib.* c. 391. f. 187. b.
(2) *Ib.* c. 396. f. 188. a.
(3) *Leo Afr.* de philos. et medic. Arab. p. 273. Il mourut en 1028. Avicenne est cité pag. 194. a. Vid. *Assemani*, t. III. p. 504.
(4) *Mesuæ* opera, quæ extant, omnia, ed. *Marini* (Venet. 1562. f.°)

médicale de Mésué n'est pas autre chose, à quelques changemens près, que la théorie galénico-arabe déjà connue. Il juge des propriétés des médicamens par les qualités qui tombent sous nos sens, et même par le toucher [5]; et, sous plusieurs rapports, sur-tout pour ce qui regarde les signes tirés de la couleur des plantes, ses principes s'accordent avec la théorie de Linnée [6]. Il avoue franchement que, quant à la propriété de certains médicamens, on ne peut que raisonner au hasard et qu'il faut admettre un effet immédiat de la nature pour en expliquer les résultats [7]. L'opinion que le lieu et le sol où croissent les plantes exercent une influence déterminée sur la différence de leurs propriétés, est une vérité, comme l'idée qui a fait croire que les plantes se communiquent leurs qualités par le voisinage, est un paradoxe [8]. Mésué distingue très-bien les médicamens lénitifs de ceux qui sont purgatifs proprement dits [9], et il explique d'une manière neuve comment un purgatif peut devenir un vomitif [10]. Les végétaux dont il faisait usage pour purifier le sang, étaient le houblon, le capillaire, la rhubarbe, la casse, la fumeterre et l'asphodèle [11]. Il prétendait aussi avoir trouvé un dépuratif propre pour chaque viscère en particulier [12], et il fut le premier qui établit les règles d'après lesquelles on doit opérer ce que l'on appelle *la correction des médicamens.* Les substances amères fortifient l'estomac, les sels accélèrent et les mucilagineux diminuent l'effet des médicamens; les substances acides apaisent la chaleur et l'inflamma-

(5) *Mesue, ib.* pag. 6. b.
(6) *Ib.* pag. 9. b.
(7) *Ib.* pag. 3. a.
(8) *Ib.* pag. 10. c. 11. a.
(9) *Ib.* pag. 13. a.
(10) *Ib.* pag. 13. c. d.
(11) *Ib.* pag. 16. b.
(12) *Ib.* p. 17. a.

tion [13]. La pierre d'Arménie qui est en elle-même un vomitif violent, devient un purgatif doux par l'édulcoration [14]. La rhubarbe réduite en poudre très-fine perd presque toute sa qualité purgative [15]. Mésué enseigne la préparation des extraits bien mieux que ses prédécesseurs [16]. Sa description de la sarcocolle *[penæa mucronata]* [17] et de la *viola canina* est encore remarquable [18]. Il disait que la manne tombe du ciel comme la rosée [19]. La plante qu'il nomme *adiantum album,* n'est, d'après sa description, que l'*adiantum capillus* [20]. Son turbith n'est point un liseron, mais une thapsie [21]. Son ouvrage sur la médecine pratique n'est qu'un recueil de prescriptions contre les symptômes particuliers, sans s'arrêter aux causes des maladies. On peut lire de préférence sa méthode curative du catarre, laquelle a beaucoup de rapport avec celle de Mudge [22]. Dans le tic douloureux il conseille le vésicatoire le long de la colonne épinière, où, suivant lui, les nerfs de la face prennent leur origine [23]. On voit par-là combien étaient défectueuses les connaissances anatomiques de Mésué.

89. Jahiah ben Dschesla, qui appartient au XI.e siècle, était un médecin chrétien de Bagdad : il passa chez les Mahométans pour s'instruire sur la dialectique auprès d'Abu Ali ben Walid, et écrivit ensuite contre les Chrétiens et les Juifs. Nous avons

(13) *Mesue, ib.* pag. 22. c.
(14) *Ib.* pag. 26. c.
(15) *Ib.* pag. 27. d.
(16) *Ib.* pag. 49. c.
(17) *Ib.* pag. 79. b.
(18) *Ib.* pag. 55. d.
(19) *Ib.* pag. 53. a.
(20) *Ib.* pag. 62. b.
(21) *Ib.* pag. 67. b.
(22) *Ib.* p. 192. c.
(23) *Ib.* pag. 191.

aussi de cet auteur un ouvrage sur les médicamens et les alimens, sous le titre de منهاج, et un autre qui contient une encyclopédie médicale en tableaux, intitulé, تقويم الابدان *[takwim alabdân]* [24], traduit par un Juif, qui en fit la dédicace au roi Charles de Sicile, de la maison d'Anjou, frère de Saint Louis. C'est de là qu'est venue la fable que le fils de Dschesla avait été le médecin particulier de Charles-le-Grand [25].

90. Dans le XIIe siècle, vécut un médecin espagnol, nommé *Khalaf Ebn Abbas Abu'l Kasem*, natif de Zahera, près de Cordoue, surnommé ordinairement *Abulcasis, Albucasis* ou *Alzaharavius* [26]. Cet auteur, d'après le témoignage authentique de Casiri, est mort dans cette dernière ville en 1122; et Freind donne une preuve frappante de son peu de connaissance de l'histoire du pays, lorsqu'il veut prouver que ce médecin est d'un temps plus moderne, en disant qu'on trouve dans son ouvrage une mention des flèches turques [27]. Cet historien croit que les Turcs n'ont pas été connus avant le XIIe siècle; mais pourtant les auteurs de la

(24) Tacuin sanitatis, (Argent. 1533. f.°) — Le Tacuin d'Elluchasem est encore différent de celui-là. — Vid. *Abulfed.* lib. III. p. 324. — *Abulfarag.* chron. syr. p. 283. hist. dyn. p. 365. — *Casiri*, lib. I. pag. 297. — *Assemani*, lib. III. pag. 548. — *Uri*, pag. 133. Il mourut en 1095.

(25) *Reiske* ad *Abulfed.* t. III. p. 713.

(26) On a regardé ce médecin comme oriental; mais le témoignage de Casiri (tom. II. p. 136.) qui dit que Khalaf était espagnol, est tout-à-fait irréprochable. Zahera, sa ville natale, était située à cinq mille pas de Cordoue. (*Edrisi* Geograph. Nubiens. ed. *Gabr. Sionit.* et *Joann. Hesron.* Clim. IV. p. I. p. 166. (Paris. 1619. 4.°)

(27) Hist. de la Médec. p. II. p. 68. 69. — Gaddesden (ros. angl. f. 57. a.) et Lanfranc (chirurg. magn. doctr. I. tr. 3. c. 6. f. 226. a.) sont les premiers qui l'ont cité.

Byzantine rapportent qu'au milieu du VI.e siècle cette nation s'empara du pays des Avares, et députa une ambassade à la cour de Constantinople [28].

Abulcasis a laissé sur les opérations chirurgicales un ouvrage célèbre pour le temps où il vivait. Il se détermina à écrire cet ouvrage, parce que la chirurgie était alors tout-à-fait négligée en Espagne, d'après le témoignage d'ebn Zohr; il attribue cette négligence des opérations chirurgicales à l'ignorance des médecins espagnols en anatomie, et il en fournit plusieurs preuves [29]. Il prévient ses lecteurs sur le procédé imprudent de ceux qui entreprennent des opérations de chirurgie sans précautions suffisantes et sans connaissances anatomiques. Abulcasis recommande beaucoup d'attention dans l'application des moyens de cautérisation et dans l'usage des instrumens de chirurgie; il donne particulièrement comme règle générale de n'appliquer les cautères que dans les cas d'une constitution froide et humide, mais de les éviter soigneusement chez les individus d'une constitution sèche et chaude [30]. Il réfute aussi les préjugés qui ont fait préférer certains métaux pour fabriquer les instrumens servant à cautériser; et il ajoute que le fer ne le cède en rien à l'or ou à l'argent, et qu'il est au contraire le métal le plus convenable pour les instrumens de chirurgie [31].

On apprend par cet ouvrage que l'application des

(28) *Menander Protect.* in *Constantin. Porphyr.* excerpt. ex legation. p. 106 *bis* 110.

(29) *Albucasis* de chirurg. t. I. prol. p. 2. 4. (ed. arab. et lat. *Channing.* Oxon. 1778. 4.°)

(30) *Ib.* pag. 8.

(31) *Ib.* pag. 12.

moyens de cautérisation ne fut jamais plus en vogue qu'au temps de ce chirurgien espagnol. Il n'est presque aucune affection locale contre laquelle Abulcasis n'ait ordonné le feu, cependant avec quelque restriction. Dans le tic douloureux, il brûle les coins de la bouche ou la région postérieure des tempes ; mais il nous prouve par-là qu'il ne connaissait pas la distribution des branches de la cinquième paire de nerfs [32]. De même il cherchait dans la cataracte grise à dériver sur d'autres parties l'humeur qui se jette sur les yeux, par le moyen d'un cautère sur la tête [33]. Lorsqu'une luxation provenait d'une cause interne, il cautérisait le lieu ou les parties environnantes de l'articulation. Cet auteur a fait usage d'un instrument épouvantable pour cautériser les articulations des hanches [34]. Dans la lèpre noueuse [جذام] il ne connaissait rien de meilleur que l'usage fréquent de la cautérisation [35]. Dans les ulcères cancereux, il ne brûlait jamais au milieu, mais toujours à la circonférence [36]. Outre l'instruction pour l'usage des moyens de cautérisation, on trouve encore dans cet ouvrage plusieurs observations singulières et des conseils pour l'emploi des instrumens de chirurgie. Les hémorragies qui proviennent de la lésion d'une artère peuvent être guéries, selon lui, de quatre manières différentes, par le cautère, ou la section, ou la ligature de l'artère, ou par l'emploi des astringens

(32) *Albucasis, ib.* s. 7. pag. 23.
(33) *Ib.* s. 12. pag. 32.
(34) *Ibid.* s. 40. 41. p. 74-80. Voyez mon Apologie d'Hippocrate, t. II. p. 136.
(35) *Ib.* s. 47. p. 94.
(36) *Ib.* s. 50. p. 96.

styptiques [37]. Ce médecin n'a jamais observé l'hydrocéphale que chez les enfans, et toujours l'issue en a été mortelle [38]. Il parle très-en détail des tumeurs graisseuses ou loupes des paupières, et de la manière de les extirper, ainsi que de l'opération qu'exige le relâchement ou la chute des paupières [39]; il en est de même de la fistule lacrymale qu'il opérait avec un instrument singulier, pourvu à sa pointe d'une petite roue [40]. Il fait aussi mention d'un instrument tout particulier pour opérer la cataracte, et dont les chirurgiens de l'Irak avaient coutume de se servir: sa forme était creuse et servait, je ne sais de quelle manière, à sucer la cataracte [41]. Cet auteur nous enseigne encore la manière d'affermir, par le moyen d'un fil d'or, les dents qui s'ébranlent [42]. Abulcasis considère la bronchotomie comme une opération inutile, quand l'esquinancie a atteint les bronches: lorsqu'on fait cette opération, il faut prendre garde de couper les cartilages de la trachée-artère, mais simplement faire l'ouverture entre ces cartilages [43]. Il prouve le peu de danger de cette opération par l'exemple d'une fille qui s'était fait une coupure au cou, et qui fut parfaitement rétablie [44]. Il donne des renseignemens très-circonstanciés sur l'extirpation des mamelles trop volumineuses de l'homme, et sur la circoncision [45]. Il pratiquait la lythotomie d'après le procédé de Paul Éginette, et il est le premier, autant que je sache, qui ait enseigné

(37) *Albucasis*, *ib.* s. 56. p. 104.
(38) Lib. II. s. 1. p. 112.
(39) *Ib.* s. 10. p. 138. 142.
(40) *Ib.* s. 19. p. 162.
(41) *Ib.* s. 23. p. 172.
(42) *Ib.* s. 33. p. 194.
(43) *Ib.* s. 43. p. 226.
(44) *Ib.* p. 228.
(45) *Ibid.* s. 47. pag. 248. s. 57. pag. 272.

la manière de la pratiquer chez les femmes; opération exclusivement attribuée aux sages-femmes, parce que la présence d'un homme aurait blessé la pudeur du sexe [46]. Il détermine la différence de la *hernia humoralis* d'après la diversité des membranes où elle a son siége [47].

91. L'art des accouchemens doit avoir été bien pitoyable dans ce siècle, si on peut en juger par les renseignemens que cet auteur en donne. Par exemple dans une fausse positition de l'enfant, il jugeait nécessaire de le retourner; mais il le faisait d'une manière si grossière, et en même temps, lorsque ce moyen ne réussissait pas, il insistait avec tant d'empressement pour qu'on le démembrât, qu'on voit facilement que les chirurgiens de ces temps barbares s'inquiétaient peu de la vie de l'enfant [48]. Abulcasis cite un cas remarquable d'une conception extra-utérine, dans laquelle l'enfant sortit en morceaux, par un ulcère qui se forma sur le bas-ventre [49]. Il pratiquait avec un résultat heureux la gastroraphie lors des lésions d'intestins [50]. Sa méthode de traiter la carie est très-convenable, en ce qu'il mettait la plus grande importance à séparer la partie cariée d'avec la partie saine de l'os [51]. Très-circonspect lorsqu'il s'agissait d'amputation, il refusa cette opération à un homme qui la réclamait avec instance, parce qu'elle ne lui paraissait pas nécessaire [52]. Sa méthode pour traiter les panaris est très-bonne [53]..... Ses observations sur l'érysipèle

(46) *Ib.* s. 60. p. 284. s. 61. p. 290.
(47) *Ib.* s. 62. p. 292.
(48) *Ib.* s. 75. p. 326.
(49) *Ib.* s. 76. p. 338.
(50) *Ib.* s. 85. p. 380. 386.
(51) *Ib.* s. 86. p. 402.
(52) *Ib.* s. 87. p. 420.
(53) *Ib.* s. 89. p. 428.

volant présentent beaucoup d'intérêt; cette maladie ressemblait beaucoup à l'érysipèle épidémique des modernes, ou à celui qui se manifeste quelquefois après avoir mangé du requin [*squalus catulus*] ou des moules [54]... Son traitement des fractures était tel qu'on pouvait l'attendre de ce siècle. Par des extensions et des contre-extensions cruelles, et avec les machines les plus fortes, il cherchait à réunir les extrémités des os afin de favoriser la production du cal [55].

Cet ouvrage n'est, comme Freind l'a démontré, qu'une partie du grand ouvrage pratique qu'on attribue ordinairement à Alzaharavius, personnage tout différent [56], mais ne contient presque rien de propre à cet auteur, et doit être regardé en grande partie comme un extrait du Hhawi [57].

92. Parmi tous les médecins arabes que nous avons fait connaître jusqu'à présent, aucun ne fut plus célèbre, par l'indépendance de son esprit original et observateur qu'Abdel-malek Abu Merwan ebn Zohr ou Avenzoar, né à Séville en Andalousie... N'est-ce pas à la grande liberté et au climat heureux du midi de l'Espagne, dans lesquels vivaient les Sarazins espa-

(54) *Ibid.* s. 93. pag. 444. Il nomme cette maladie : النار النافر Voyez *Mezeray*, Abrégé chronol. de l'hist. de la France, t. I. p. 427. A. 1090. (Par. 1690. 4.°) Cette épidémie date du siècle d'Abulcasis. — *Behrens* de affect. a comest. mytul. p. 598. Opp. *Werlhoff.* — *Sauvages* nosol. method. t. I. p. 451. (Amst. 1768. 4.°)

(55) Lib. III. s. 1. p. 526. s. — J'observe ici en passant que la mention faite du feu grégeois est très-intéressante. (Lib. II. s. 59. p. 280.) L'auteur parle de tubes au moyen desquels on produisait une détonation avec le naphte dans les batailles navales.

(56) P. II. p. 66. s.

(57) Libri theorici nec non practici *Alzahäravii.* (Aug. Vind. 1519. f.°)

gnols, que l'on doit attribuer la cause de cette originalité ! Au moins il est assez prouvé qu'aucun savant Arabe de l'Orient n'a montré autant de liberté de penser et d'idées propres que les deux Espagnols ebn Zohr et ebn Roschd. Le premier servit sous le calife Abraham ben Jussuf ebn Attaffin, de Maroc, et Ali, son gouverneur, à Cordoue [58]. Celui-ci le tint longtemps en prison. Les observations très-intéressantes qui suivent assignent à son ouvrage, intitulé *Taïsir* [تيسير], une place particulière parmi les anciens écrits de médecine pratique. Ebn Zohr distingue très-bien les médicamens lénitifs des purgatifs proprement dits, et rejette généralement ces derniers [59]. Dans plusieurs parties, il diffère considérablement de Galien : la paralysie que ce dernier ne fait dépendre que de la température froide est encore attribuée par ebn Zohr aux autres qualités élémentaires ; et il assure même qu'elle peut avoir lieu dans une température moyenne ; ce qui prouve qu'il s'était déjà affranchi, au moins

(58) On lit le passage suivant dans les avant-propos : « *Conservet* » *Deus honorem et nobilitatem domini mei Miramamolini.* » Ce dernier mot me paraît une corruption de امير المومنين *[Emir-elmumenin, prince des croyans]* titre ordinaire des califes occidentaux, et ebn Roschd donne le même titre au calife de Maroc. Freind (qui suit en cela le *Symphor. Campegius*) et Bayle, ont tous les deux commis la faute assez ordinaire à la langue arabe, de prendre ce mot tantôt pour le nom du calife et tantôt pour l'emploi à la cour du calife. — Déjà Rigordus (vit. Philipp. Aug. in *Du Chesne* script. hist. Franc. t. V. p. 38.) l'explique ainsi : « Hemirmomelim, i. e. Rex credentium. » Voyez, sur *Ebn Zohr, Leo*, l. c. p. 279. — *Anton.* bibl. vet. Hispan. tom. II. p. 232. — *Casiri* t. II. p. 132. — Il mourut en 1179.

(59) *Abenzoar.* theisir lib. I. tr. IV. c. 18. f. 7. c. (ed. *Surian.* Venet. 1496. f.°) — Cet ouvrage a été traduit en hébreu par un Juif nommé Jacob, et en latin par un médecin vénitien nommé *Paravicinus*, en 1281. (*Wood* antiquit. Oxon. lib. I. p. 122.)

sous quelques rapports, de l'influence des anciens systèmes[60]. L'amaurose, suivant lui, peut être guérie, quoique Galien eût déclaré cette maladie incurable[61]. Ce médecin raconte une histoire singulière d'une mélancolie causée par l'usage d'une eau corrompue[62]. Il attribue aux os et aux dents, malgré l'opinion de Galien, un certain degré de sensibilité, mais plus faible dans les os que dans les dents[63]. Ses principes sur les moyens de conserver la vie et de procurer une juste proportion des humeurs, malgré leur tendance à la décomposition, sont très-intéressans; et en cela il paraît avoir devancé l'immortel Stahl[64]. Il s'oppose avec force à la supériorité d'un viscère sur un autre, en disant que le cœur n'est pas plutôt le premier organe du corps que le cerveau : tout est lié dans le corps, et sur-tout avec ces deux viscères[65]. Il cite une cure remarquable de la phthisie, opérée par son aïeul, uniquement par le moyen du sucre de rose[66]. Zohr guérit par l'usage du bézoard le connétable du calife de Seville d'une jaunisse provenant d'un empoisonnement[67]. La phthisie causée par une ulcération de l'estomac est décrite par lui comme une maladie nouvelle[68]. Son histoire d'une maladie produite par une excroissance dans l'estomac est très-intéressante[69]. Il en est de même de ses observations sur l'inflammation du médiastin, dont il était atteint lui-même[70]. Mais il s'agit toujours

(60) *Abenzoar* theisir, *ibid.* tr. X. c. 2. f. 13. c.
(61) *Ibid.* tr. VIII. c. 22. f. 8. a.
(62) *Ibid.* tr. IX. c. 9. f. 10. d.
(63) *Ibid.* c. 19. f. 13. a. — tr. X. c. 11. f. 15. a.
(64) *Ib.* tr. IX. c. 19. f. 13. b.
(65) *Ib.* tr. XI. c. 2. f. 17. b.
(66) *Ib.* f. 17. d.
(67) *Ib.* tr. XIII. c. 6. f. 20. c.
(68) *Ib.* tr. XV. c. 1. f. 21. a.
(69) *Ib.* c. 3. f. 21. c.
(70) *Ib.* tr. XVI. c. 6. f. 24. a.

de savoir si on a effectivement observé, ou si on a seulement supposé le siége de cette maladie. Je considère encore comme très-hypothétique son assertion que la luxation des vertèbres cervicales peut provenir de causes épidémiques [71]. Mais son observation de l'inflammation du péricarde est extrêmement importante [72], ainsi que celle d'une esquinancie causée par une paralysie des muscles de l'œsophage [73]. Pour guérir cettte dernière il propose des gargarismes de lait et des injections par le moyen d'une longue canule. On peut encore rapporter ici ses observations sur la perte de la parole, causée par des endurcissemens pierreux de la langue [74], et sur le peu de danger qui résulte de la perte totale de la matrice par la suppuration [75]. Ses idées relativement à l'influence pernicieuse des exhalaisons marécageuses sur la santé méritent encore d'être lues [76]. Au surplus, ce médecin fut un zélé partisan de l'usage accrédité chez les médecins arabes, d'ouvrir la veine du côté opposé dans le cas d'inflammation [77]. Il rapporte aussi, comme quelque chose de remarquable, qu'il a saigné son fils âgé de trois ans avec un très-heureux succès [78].

93. Par les observations que je viens de rapporter, on voit qu'ebn Zohr a bien moins enrichi la théorie

(71) *Abenzoar* theisir. lib. III. tr. III. c. 3. f. 39. b.
(72) *Ibid.* Lib. I. tr. XII. c. 7. f. 19. b.
(73) *Ibid.* tr. X. c. 18. f. 16. b.
(74) Lib. II. tr. II. c. 2. f. 25. d.
(75) *Ibid.* tr. V. c. 4. f. 30. b.
(76) Lib. III. tr. III. c. 2. f. 39. a.
(77) Lib. I. tr. XVI. c. 3. f. 23. b.
(78) *Averrhois* colliget, lib. VII. c. 3. f. 97. d. (ed. *Surian.* Venet. 1496. f.°)

que l'histoire des maladies. Il fut aussi, contre l'usage des médecins arabes, l'ennemi juré de ce qu'il appelle des sophismes et des subtilités dialectiques. A l'exemple de son père, il n'admettait pour juge que la saine expérience [79]. Cependant, dans des cas douteux, il eut souvent recours à l'oracle du temps, le médecin de Pergame [80]. Il n'était pas non plus tout-à-fait à l'abri de la superstition et de l'empirisme [81]; et son verbiage ridicule prouve, selon moi, qu'il a écrit son *Taïsir* dans un âge fort avancé. Une chose remarquable, c'est qu'à l'occasion de l'usage du lait, qu'il conseillait dans la phthisie pulmonaire, il soutient que le lait d'ânesse n'est pas permis aux Sarazins; mais comme Avicenne, au contraire, recommande ce lait sans scrupule, il paraît que le médecin espagnol appartenait à une secte qui, comme on le sait, regardait l'usage du lait d'ânesse comme permis [82].

Cet ouvrage contient quelques articles également importans pour l'histoire de la chirurgie... Ebn Zohr nous dit que les médecins de son temps croyaient au-dessous d'eux de se livrer à la préparation des médicamens et à la pratique des opérations chirurgicales : cependant il ne dédaigna pas de s'en occuper; mais il ne fit jamais l'opération de la taille, parce qu'elle était alors déshonorante [83]. Ce passage et plusieurs autres nous font voir qu'il y avait dans ce temps ces classes particulières de chirurgiens qui se livraient exclusivement, les uns à la lithotomie, et les autres

(79) *Abenzoar* theisir lib. II. tr. VI. c. 5. f. 31. c.
(80) *Ib.* tr. I. c. 2. f. 25. a.
(81) Lib. I. tr. I. c. 1. f. 2. c. — Lib. II. tr. II. c. 3. f. 28. b.
(82) Lib. III. tr. I. c. 12. f. 37. c. — Vid. *Freind.* p. II. p. 50.
(83) *Abenzoar* theisir lib. II. tr. VI. c. 1. f. 30. d.

aux affections des yeux. Dans un autre endroit, ce médecin se plaint de ce qu'il n'y avait aucun chirurgien capable de bien faire l'opération du trépan [84]. Zohr guérissait la fistule lacrymale par la compression et les médicamens astringens [85]. Il considérait la cataracte complète comme une humeur coagulée, provenant d'une vapeur qui s'élève de l'estomac, et il rejetait l'extraction [86]. Cet auteur blâme les chirurgiens qui emploient les moyens de cautérisation dans toutes les espèces d'aliénations de l'esprit [87]... Il a pratiqué avec succès, sur une chèvre, l'opération de la bronchotomie; mais il conseille à ceux qui n'ont pas une connaissance profonde de l'anatomie de ne pas hasarder cette opération [88]. Il guérit une rupture du péritoine qui donnait passage aux intestins, en ordonnant au malade de rester immobile pendant long-temps [89]. Entre autres médicamens internes pour les douleurs de la pierre, il recommande principalement l'huile de dattes *[oleum alquiscemi]*, qui dissout très-promptement les graviers [90]. On trouvait alors que l'application de l'aimant dans les exostoses produisait beaucoup d'effet; mais ebn Zohr n'a fait à cet égard aucune expérience [91].

94. Mohammed Abu'l Walid ebn Achmed ebn Roschd ou Averroës mérite dans l'histoire de la phi-

(84) *Abenzoar* theisir lib. I. tr. II. f. 4. a.
(85) *Ib.* tr. IV. c. 10. f. 6. c.
(86) *Ib.* c. 18. 19. f. 7. c.
(87) *Ib.* tr. IX. c. 17. f. 12. b.
(88) *Ib.* tr. X. c. 10. f. 14. b. c. 14. f. 15. d.
(89) *Ib.* tr. XIV. c. 1. f. 20. d.
(90) Lib. II. tr. III. c. 7. f. 27. b. *Alquiscemi* est probablement la datte القشم.
(91) *Ib.* lib. II. tr. VI. c. 5. f. 31. b.

losophie une place plus distinguée que dans celle de notre art, où en effet il a très-peu marqué. Il naquit à Cordoue, où son père était grand-justicier et chef des prêtres d'Andalousie. Dans sa jeunesse il étudia la jurisprudence et la théologie; il suivit, dans cette dernière, les principes orthodoxes des Ascharíens. Ebn Zohr l'instruisit dans les élémens de la médecine, qu'il appliqua ensuite avec beaucoup de succès. Le calife Almansor le fit dans la suite succéder à tous les emplois de son père. Il fit à Cordoue des cours publics de médecine, de philosophie et de jurisprudence; mais pour avoir professé des principes trop libres, et écrit contre la personne même du calife, il fut condamné à n'avoir de commerce qu'avec les Juifs. Quelque temps après il se rendit à Fès, probablement pour demander sa grâce au calife; mais il fut arrêté et contraint à faire amende honorable devant la porte de la mosquée; ensuite il fut réintégré dans toutes ses dignités, et mourut à Maroc en 1217 [92]. On ne s'attendra pas que je publie ici ses opinions philosophiques et ses hérésies théologiques. Cependant, je me crois obligé de dire qu'Averroës s'est particulièrement occupé de l'étude d'Aristote et de ses modernes commentateurs, Ammonius et Thémistius; mais on peut lui reprocher d'avoir souvent mal conçu Aristote, et de s'être laissé induire en erreur par ces mêmes commentateurs nouveaux platoniciens; de sorte qu'il a cru trouver dans le philosophe de Stagire des idées qui lui sont tout-à-fait étrangères [93]. C'est ce qui a

(92) *Voyez* sur Averroës le dictionnaire de Bayle, t. I. p. 382. s. art. *Averr.* — *Leo Afr.* p. 284. s. — *Bartolocci*, t. I. p. 12. s. — *Casiri*, t. I. p. 185. Il était né en 1149. (*Petr. Apon.* diss. IX. f. 13. a.)

(93) Lud. *Vives* de causs. corrupt. art. lib. V. p. 167. — *Rapin*, Réflexions sur la philosophie, n. 15. p. 340.

conduit Averroës à une théorie semblable à celle des anciens grecs, théorie qui s'est montrée si souvent et sous des formes si multipliées, sous le nom de *panthéisme.* Voilà cependant, en y ajoutant quelques doutes assez discrets relatifs aux religions positives, voilà, dis-je, en quoi consistait tout le crime d'Averroës. Mais les Chrétiens vrais croyans ont regardé comme un devoir de peindre aux yeux des nations étrangères ce Pyrrhonien comme un homme dangereux, de lui attribuer des actions odieuses, et de considérer ses discours comme des blasphèmes; ensuite le sceptique Bayle a recueilli toutes ces calomnies et les a entassées sans ordre dans son dictionnaire.... Mais en voilà assez sur ce chapitre.... Averroës tenait, à l'égard de la médecine, ainsi qu'à l'égard de la philosophie, bien plus aux principes arabisés d'Aristote, qu'au système de Galien; et lorsque Galien est pour la moindre chose en contradiction avec Aristote, notre Arabe se range toujours du côté de ce dernier. Nous avons encore un Mémoire de lui sur l'accord entre Galien et Aristote, dans lequel il s'efforce d'ébranler avec une modestie et une modération remarquables le système de Galien, et de rétablir à sa place l'ancien système péripatétique. Aristote considérait le cœur comme la source du système vasculaire tout entier, et il mettait dans cet organe le siége des sensations. Dans des temps plus modernes, on divisait, d'après l'exemple de Platon, les principales fonctions du corps entre les trois organes majeurs. On regardait le cœur comme la source des artères et de la distribution du pneuma; le foie comme la source des veines et de la nutrition qu'elles opèrent; le cerveau comme le principal siége des sensations. Averroës chercha de nouveau à prou-

ver que le cœur n'est pas seulement la source du système sanguin, mais encore celui de la sensibilité, comme l'avait déjà enseigné le médecin de Stagire[94].

95. Le principal ouvrage du médecin de Cordoue intitulé *Kollijât*, et dédié à l'émir-elmumenin de Maroc, Abdelach, nous donne une autre conviction positive de l'empressement d'Averroës pour conserver l'ancien système péripatétique, et pour adapter à la médecine la dialectique des Grecs. Cet auteur ajoute lui-même qu'il faut être initié dans la dialectique pour concevoir cet ouvrage. Le péripatétisme est bien plus fréquemment appliqué par lui à la médecine que par d'autres médecins, et même que par Avicenne. Il ne faut pas cependant lui refuser le témoignage que le Kollijât se distingue particulièrement par un ordre lumineux et un style systématique, mais il ne renferme presqu'aucun principe nouveau dans la théorie et encore moins dans la pratique. Lorsqu'il parle de la théorie péripatétique de la génération, il compare les testicules ou les ovaires de la femme aux mamelles de l'homme, et il prétend qu'ils sont tout-à-fait inutiles dans la génération, car la liqueur qu'ils fournissent ne contribue en rien à la formation de l'embryon. La matière dont l'embryon se forme est contenue dans le sang menstruel ; la semence de l'homme donne la forme[95]. La semence en elle-même contribue bien moins au développement de l'embryon que l'esprit aérien qui y est contenu. C'est par là qu'on peut expliquer la conception d'une femme qui s'était baignée dans

(94) *Averrhoes* de concordia inter Aristot. et Galen. ed. *Surian.* s. l. et a.

(95) Colliget, lib. II, c. 10, f. 53. b.

l'eau où quelque temps auparavant un homme s'était pollué [96]. Cette histoire ridicule que l'auteur a crue sur le rapportt d'une femme de mauvaise foi, et qu'il donne ici avec beaucoup de gravité, non-seulement pourrait être expliquée par les énergies et les entéléchies d'Aristote, mais de plus grandes absurdités encore. Averroës cherche le siége principal de la vision dans le cristallin, et il diffère encore en cela de l'opinion ordinaire des écoles arabes [97]. Dans sa pathologie, il s'éloigne moins de la théorie d'Avicenne, et explique tous les symptômes par la souffrance des différentes forces des parties individuelles [98]. Il définit la fièvre une chaleur composée de la chaleur naturelle du corps et de la chaleur étrangère putride qui se propage du cœur dans toutes les parties du corps, et en trouble toutes les fonctions [99]. Il a fait des observations judicieuses et très-sévères sur les spéculations d'Alkhendi. Il demande ingénuement pourquoi on a choisi précisément des proportions géométriques pour distinguer les degrés des médicamens; et pourquoi on ne s'est pas plutôt servi des proportions arithmétiques [100]. Averroës présente des vues médicales importantes sur l'application des principes généraux à des cas particuliers. C'est le jugement et l'expérience seuls qui doivent conduire à cet égard le médecin. Les règles thérapeutiques doivent être changées suivant la nature du climat, la constitution et la manière de vivre du malade, &c. La médecine pratique ne consiste donc que dans l'application des

(96) *Averrhoes, ibid.*
(97) Colliget, lib. II. c. 15. f. 54. b.
(98) Lib. IV.
(99) Lib. III. c. 3. f. 57. d.
(100) Lib. V. c. 58. f. 92. a.

vérités générales à des cas particuliers [1]. Il diffère de son maître Ebn-Zohr, particulièrement en ce qu'il ordonne la saignée, non-seulement comme évacuation après la coction, mais encore au début de la maladie pour accélérer cet effet [2]. Cet auteur cite une histoire remarquable d'un flux de ventre chronique, de nature rhumatismale, et qui avait pour cause la métastase d'un rhumatisme des bras sur l'abdomen [3]. On sait que dans ce temps on admettait généralement le passage de la matière maladive d'une partie sur une autre.

96. L'exemple d'Abdallah ben Achmad Dhiaëddin, ordinairement nommé *ebn Beithar*, le plus savant botaniste des Arabes, nous prouve encore que les Espagnols surpassèrent tous les autres Sarazins dans le goût, le zèle et leur manière propre de cultiver les sciences. Il était natif de Malaga, et fut conduit par son penchant irrésistible pour l'histoire naturelle à faire de grands voyages dans la Grèce et dans l'Orient : il fut nommé maître-ès-arts par l'académie du Caire, et ensuite le calif Malek Alkamel le fit son visir. Il mourut en 1248 [4]. Nous avons de lui un grand ouvrage sur les substances médicamenteuses simples, et sur-tout sur les plantes; ouvrage qui contient non-seulement les recherches de ses prédécesseurs et une infinité de découvertes qui lui son propres, mais encore un grand nombre d'observations critiques sur Dioscoride. L'original se trouve encore enseveli dans de

(1) Lib. VI. c. 1. f. 92. d. — Lib. VII. c. 10. f. 100. b.
(2) Colliget, lib. VII. c. 1. f. 96. e.
(3) Lib. V. c. 45. f. 75. a.
(4) *Abulfed.* apud *Casiri*, t. I. pag. 276. Léon l'africain mérite rarement confiance et sur-tout lorsqu'il est en contradiction avec Abulfeda.

grandes

grandes bibliothèques; mais Casiri qui nous en a fait connaître l'avant-propos, excite le desir de tous les amis des sciences de voir paraître une traduction de cet ouvrage, faite par un homme bien instruit dans la langue arabe, et sur-tout profond en botanique. Ebn Beithar a encore écrit une critique sur l'ouvrage de Jahiah ben Dschesla, et un traité élémentaire sur la médecine vétérinaire [5].

97. Je terminerai l'histoire de la médicine des Arabes par ebn Beithar, qui fut le plus remarquable de leurs auteurs modernes. La culture des sciences commença à s'affaiblir parmi les Arabes plus promptement en Orient qu'en Espagne et à Maroc, parce que vers le XI.e siècle les Turcs détruisirent la plupart des califats d'Orient pour y substituer leur gouvernement despotique, sous lequel les sciences ne purent faire aucun progrès, toute leur étude se bornant à faire des guerriers [6]. Les sciences n'ont fleuri en Espagne parmi les Sarazins que jusqu'au XIII.e siècle; mais les médecins de ce temps ne méritent presque pas qu'on fasse mention d'eux [7]. D'ailleurs l'étendue des Etats chrétiens espagnols fut encore un obstacle aux progrès des sciences parmi les Maures, parce qu'un si grand nombre d'ennemis les obligèrent à ne songer

(5) *Casiri*, l. c.

(6) *Gibbon*, t. XI. p. 299.

(7) Je citerai seulement du XIV.e siècle, Mohammed ebn Achmed Almarakschi d'Almeric, qui perfectionna l'art de Lully, et qui, entre autres ouvrages de médecine, en a laissé un sur le pouls (*Casiri*, tom. II. pag. 90. — *Uri*, pag. 142.); et du XV.e siècle, Ali ben Abi'l Hazam Alkarschi, nommé encore *ben Nafis*, dont le Compendium sur la matière médicale est conservé dans la bibliothèque de l'Escurial, et dont les écrits pratiques se trouvent dans la bibliothèque bodléyenne. (*Casiri*, t. I. p. 267. — *Uri*, p. 137. 144.)

qu'à leur défense. Enfin vers la fin du XV.ᵉ siècle, Ferdinand-le-Catholique chassa entièrement les Maures du territoire d'Espagne.

98. Mais avant d'abandonner cette partie de notre histoire, portons encore nos regards en arrière et voyons sans prévention quels furent les avantages obtenus par les Arabes dans l'art de guérir. Nous verrons facilement que ces avantages se réduisent à la conservation des connaissances répandues par les médecins grecs, et que quelques découvertes dans la matière médicale, et quelques observations particulières, sont les seuls progrès qu'ils aient fait faire à la science. L'anatomie resta particulièrement dans le même état que les Grecs l'avaient laissée; et si quelques Arabes ont mieux décrit que Galien certaines parties du corps, ils n'ont dû cet avantage qu'au hasard ou à l'étude de quelques auteurs grecs qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. La théorie de la médecine qui chez eux n'était qu'un tissu de subtilités, n'a de même fait aucune acquisition importante; et, quant à la chirurgie, Abulcasis est le seul auteur que l'on puisse citer. Il n'y a donc que la chimie et la matière médicale qui aient gagné quelque chose chez les Arabes, et leurs auteurs sur ces deux parties pourraient encore nous être de quelque utilité; mais nos médecins font trop peu de cas de l'étude de la langue arabe, et par conséquent ne peuvent pas méditer les manuscrits de Masawaih, Sérapion, ebn Beithar et autres.

SECTION VII.

DEPUIS LES ÉCOLES ARABES JUSQU'AU RÉTABLISSEMENT DE LA MÉDECINE GRECQUE.

CHAPITRE I.

Pratique de la Médecine par les Moines.

§. I.er LES sciences et les monumens de l'antiquité souffrirent également sous le fanatisme des moines, comme nous l'avons déjà dit *(p. 198 et 200)*. L'ignorance et la superstition affermirent de plus en plus la puissance du clergé ; et, malgré sa grande simplicité, ce fut par une suite de ce raisonnement que le pape Grégoire I.er se déclara l'ennemi des sciences et des arts pour lesquels il avait le plus grand mépris [1]. Alors on vit les nations se replonger dans la barbarie, et les prêtres s'arroger le droit exclusif de pratiquer la médecine au moyen des prières et des conjurations, droit que le clergé possédait déjà, suivant l'exemple des Esséniens et des Thérapeutes [2].

Les moines exerçaient la médecine dans l'Occident chrétien presque exclusivement depuis le VI.e siècle, comme une œuvre de piété et de charité chrétienne, et comme un devoir attaché à leur état de

(1) *Henke's* Kirchengeschichte, tom. I. pag. 426. 427. (Quatrième édition.)

(2) Vid. *Helyot.* Gesch. aller Orden, t. I. p. 2. f.

religieux [3]. Mais c'est précisément par cette raison qu'ils négligèrent entièrement la culture scientifique de cet art; parce que, retenus par la simplicité, la superstition et le dégoût de toute méditation et de toute connaissance profane, ils n'approfondissaient jamais les causes naturelles et n'employaient jamais de médicamens ordinaires. Leurs moyens presqu'exclusifs étaient les prières, les reliques des martyrs, l'eau bénite, la communion et les huiles saintes. Ces moines étaient donc indignes du titre de *médecins* et n'auraient pas dû en avoir d'autre que celui d'*infirmiers fanatiques*. Dans des temps plus modernes les frères Antonins à Vienne [4]; les Lolhards, les Alexiens [5], les Cellites, les Béguines [6] et les sœurs noires, dont les traces n'ont pas encore entièrement disparu [7], n'étaient donc pas autre chose que des infirmiers privilégiés. On ferait un ouvrage aussi étendu qu'inutile si on voulait recueillir toutes les cures opérées par les moines dans le moyen âge, à l'aide de leurs reliques ou par des prières sur les tombeaux des martyrs. Je me contenterai de citer quelques exemples du fanatisme grossier et de la superstition pieuse de ce temps. Telles sont les cures opérées sur le tombeau de sainte Ida, épouse d'Egbert, dans le IX.e siècle [8], et de S. Martin de Tours [9]; celles de Jean,

(3) Histoire littéraire de la France, par des religieux Benedict. de la Congreg. de S. Maur, t. III. p. 165. (Paris 1735. 4.°)

(4) *Helyot*, tom. II. pag. 128. S.-Antoine guérissait avec beaucoup de succès l'érysipèle épidémique. Gaston institua, en son honneur à la fin du XI.e siècle, une congrégation particulière sous le nom de *Frères de l'Hôpital*.

(5) *Cramers* Fortsetzung des *Bossuet*, t. V. p. I. p. 497.

(6) *Mosheim* de Beghardis et Beguinabus, ed. *Martini*, p. 150. 584. (Lips. 1790. 8.°)

(7) *Rivii* hist. monast. occident. c. 70. p. 104.

(8) *Leibnitz* script. rer. Brunsvic. t. I. p. 175.

(9) *Martene* collect. ampliss. t. I. p. 206.

évêque d'Hagustald [10]; les secours certains auxquels on s'attendait de la cendre de saint Deusdedit à Bénévent, contre toute espèce de fièvre intermittente [11]; la cure du pape Étienne III dans le couvent de Saint-Denis par l'intercession des apôtres saint Pierre et saint Paul [12]; les cures de saint Veit sur plusieurs empereurs, et entre autres sur Othon-le-Grand, &c. [13] On trouve que les prêtres se servaient des mêmes moyens pour guérir les maladies, et des mêmes excuses, lorsqu'ils n'obtenaient aucun succès dans leurs cures, que les prêtres d'Esculape. Si les malades étaient de fidèles croyans, leurs maladies étaient considérées comme un bienfait du Tout-puissant pour éprouver leur patience; mais s'ils étaient des pécheurs consommés, la maladie était une punition de leurs fautes et un appel à la pénitence [14].

2. Autant l'établissement des ordres religieux paraissait devoir être peu favorable aux sciences, autant l'histoire atteste cependant que les moines furent les seuls conservateurs des faibles restes de la culture scientifique dans l'Occident chrétien. Grégoire même dont le fanatisme fut si nuisible aux progrès de l'esprit humain, favorisa malgré lui cette culture en envoyant dans la Grande-Bretagne des missionnaires chargés de fonder des colléges d'où sont sortis plusieurs fois de savans professeurs pour

(10) *Bedæ* Venerab. hist. eccles. lib. V. c. 2. p. 369. (Cantabr. 1644. f.°)
(11) *Erchempert* hist. Langobard. p. 56. in *Eccard* corp. hist. med. ævi, tom. I.
(12) Annalist. Saxo ad ann. 754. in *Eccard*, p. 151.
(13) *Ibid.* pag. 300.
(14) *Alpert* de divers. tempor. *ib.* p. 102.

l'Allemagne, et peut-être même pour la France. Le révérend Beda cite un nombre infini de prêtres de l'église anglicane des VIIe et VIIIe siècles qui se distinguèrent par des connaissances extraordinaires. L'archevêque de Cantorbéry, Théodore, ainsi que Colombe et Érigène, étaient à la tête du clergé anglais : ils aimaient et favorisaient les sciences [15]. Il paraît que Beda lui-même a écrit des règles pratiques pour les moines qui exerçaient la médecine, car on rapporte entre autres qu'il défendait la saignée pendant le croissant de la lune [16]. Tobie, évêque de Rofa, possédait la langue grecque autant que la sienne propre, et pratiqua aussi la médecine [17].

Les écoles établies par ces prêtres furent très-fréquentées par les étrangers; et les savans anglais firent éclore particulièrement au temps de Charlemagne, en France et en Allemagne, le germe de la culture scientifique [18].

3. On connaît le zèle que mit Charlemagne à répandre l'instruction parmi la nation qu'il gouvernait [19]. Il avait pour principal aide dans ses travaux le savant anglais Alcuin qui donna même à l'empereur des leçons de philosophie, de dialectique, d'astronomie et d'arithmétique, et qui était chargé, conjointement avec Théodulf évêque d'Orléans, d'établir

(15) *Beda*, lib. V. c. 3. pag. 374.
(16) *Ibid.*
(17) *Ibid.* c. 9. pag. 480. c. 24. pag. 482.
(18) *Ibid.* lib. III. c. 27. p. 241. lib. V. c. 11. p. 407. — *Launoy* de scholis celebrioribus a Carolo M. instauratis, c. 2. p. 5. c. 12. p. 18. (Opp. t. IV. p. I. Colon. Allobr. 1732. f.°)
(19) Vid. *Ruhkopfs* Gesch. des Schulwesens, p. 22. f.

des écoles près des cathédrales et des couvens [20]. Il se forma à la cour de l'empereur une société de savans composée presque exclusivement d'Anglais, dans laquelle on soutenait des questions sur tous les objets des connaissances humaines [21]. La bibliothèque dont ils se servaient avait été fondée par ce prince [22] ; et il paraît que ces courtisans académiciens s'occupaient aussi de la pratique de la médecine [23].

Dans le nombre des autres écoles que cet empereur fit établir, on remarque sur-tout celles de Metz et de Lyon, de Fulde, de Hirschau, de Riechenau, et d'Osnabruck [24]. Les études que l'on y enseignait étaient, comme une espèce de *trivium,* la grammaire latine, l'arithmétique et la musique, et ensuite comme une espèce de *quadrivium,* la dialectique, la rhéthorique, la géométrie et l'astronomie. C'était à ces différentes parties que se bornait alors toute l'instruction savante. Mais l'empereur ordonna par des capitulaires publiés à Thionville en 805, d'ajouter, dans les écoles des couvens, l'étude de la médecine à celle des autres sciences [25], quoiqu'il fît fort peu de cas lui-même des médecins et de leurs conseils [26].

(20) *Alcuin.* ep. 67. 101. p. 94. 150. (Opp. t. I. Ratisbon. 1777. f.°) — *Launoy*, c. 3. p. 9.

(21) *Alcuin.* ep. 67. pag. 90.

(22) *Launoy*, c. 4. p. 11.

(23) *Alcuin.* carm. 228. p. 228. t. II.

« Accurrunt medici mox Hippocratica tecta;
» Hic venas fundit, herbas hic miscet in olla.
» Ille coquit pultes, alter sed pocula præfert. »

(24) *Launoy*, c. 7-10. p. 13-17. — *Trithem.* annal. Hirsaug. t. I. p. 19. 95. (ed. S.-Gall. 1690. f.°)

(25) *Baluz.* capitul. reg. Franc. t. I. p. 421. (Paris, 1677. f.°) — *Lindenbrog* cod. legg. antiqu. p. 1015.

(26) *Eginhart* vit. Caroli M. c. 24. p. 110. (ed. *Schminck.* Traj. ad Rhen. 1711. 4.°) — *Petrarch.* rer. senil. lib. V. ep. 4. p. 799.

4. Depuis ce temps, on enseigna, dans beaucoup d'écoles cathédrales la médecine comme une partie du *quadrivium* sous le nom de *physique*, ainsi que le témoigne entre autres l'auteur de la vie de l'évêque Meinwerk, sur l'école de Paderborn [27]. Le savant abbé Vibald de Corby rapporte que, parmi d'autres arts libéraux, il apprit aussi la médecine et l'agriculture [28]. Gerbert d'Auvergne, devenu pape sous le nom de Silvestre II, nous apprend par ses lettres que si les prêtres n'exerçaient pas alors la médecine, ils en étudiaient au moins la théorie comme une science philosophique [29]. Dans un autre passage de ses lettres, il nous dit que ces prêtres s'occupaient de la lecture de Celse [30]. On a déjà remarqué plus haut *(p. 44)* que, d'après les conseils de Cassiodore, on avait choisi Cælius Aurélianus pour guide dans le traitement des maladies. Cependant il est probable que fort peu de ces moines savaient faire un bon choix dans leurs études, et que ceux qui en agissaient autrement s'étaient formés, comme Gerbert, dans les écoles arabes; les autres se contentaient d'employer des moyens superstitieux, et s'ils lisaient quelque

(27) Vita Meinwerci, c. 52. in *Leibnitz* scriptor. Brunsvic. tom. I. pag. 546.

(28) *Martene* et *Durande* collect. ampliss. t. II. p. 334.

(29) *Gerberti* epist. 9. p. 791. ep. 130. p. 819. ep. 151. p. 828. « Nec me auctore, quæ medicorum sunt, tractare velis, præsertim » cum scientiam eorum tantum adfectaverim, officium semper fuge- » rim. » (*Du Chesne* histor. Franc. script. t. II.)

(30) *Ibid.* ep. 15. p. 832. « Cum tibi desit artifex medendi, nobis » remediorum materia, supersedimus describere ea, quæ medicorum » peritissimi utilia judicaverint vitiato jecori. Quem morbum tu cor- » rupte *postuma*, nostri *apostema*, Celsus Cornelius a Græcis ἡπατικὸν » dicit appellari. »

chose, c'était seulement les compilations insignifiantes de Sextus Placitus, de Marcellus et d'Apuléius.

5. Ces médecins ne méritèrent en effet pas plus d'estime que ne leur en accorda leur siècle grossier, et on voit combien cette estime était faible d'après les lois gothiques promulguées par Théodoric, et qui furent suivies jusqu'au XI.ᵉ siècle, dans la plus grande partie de l'Occident. « Aucun médecin, est-il dit dans » ce code, ne doit ouvrir la veine d'une femme ou » d'une fille noble sans être assisté d'un parent ou » d'un domestique, et dans le cas de contravention, » le médecin payera une amende de dix sous. *Quia » difficillimum non est, ut sub tali occasione ludibrium in- » terdum adhærescat*........ Lorsqu'un médecin est » appelé pour panser une plaie ou traiter une ma- » ladie, il doit, après en avoir pris connaissance, four- » nir une caution et s'arranger pour ses honoraires, » qu'il ne pourra réclamer dans le cas de danger » pour les jours du malade..... Il recevra cinq sous » pour l'opération de la cataracte grise [*hypocisma,* » ὑπόχυσις]. Si un médecin blesse un gentilhomme » par la saignée, il sera condamné à payer cent sous, » et si le gentilhomme meurt des suites de cette » opération, le médecin doit être livré entre les mains » des parens, qui pourront faire de lui tout ce qu'ils » voudront; mais si le médecin estropie un esclave » ou bien lui cause la mort, il est tenu à la restitu- » tion. Lorsqu'un médecin se charge d'un élève, il lui » est dû douze sous pour l'apprentissage [31]. »

On voit que, dans le moyen âge de la barbarie, les

(31) *Lindenbrog.* cod. legg. antiqu. Wisigoth. tit. I. p. 204.

médecins, les chirurgiens et les étuvistes furent confondus en une seule classe, et que les sévères gentilshommes crurent faire une faveur aux médecins de ne pas les déclarer infames comme les étuvistes.

6. Ce mépris qui s'appliquait aux prêtres comme médecins, devait naturellement offenser l'Église. Ce fut la principale cause qui fit défendre dans plusieurs conciles, aux XII.ᵉ et XIII.ᵉ siècles, la pratique de la médecine aux membres du haut clergé, tels que les archidiacres et les prélats; dans le cas de contravention, ils encouraient la peine de l'excommunication: mais le bas clergé, les diacres, sous-diacres et les simples prêtres avaient la permission de pratiquer la médecine, et de se livrer à l'étude des sciences profanes; seulement on leur interdisait expressément les opérations chirurgicales, sur-tout la cautérisation et l'usage du bistouri. Cette prohibition fut faite d'abord au synode de Rheims (en 1131) [32], au concile de Latran (en 1139), aux conciles de Montpellier et de Tours (en 1162 et 1163) [33], à ceux de Paris et de Latran (en 1212 et en 1215) [34]; enfin cette loi fut encore renouvelée et remise en vigueur par des ordonnances particulières en 1220 [35], en 1247 [36], et en 1298 [37]. Par ce renouvellement réitéré de la même ordonnance, on voit qu'elle a été souvent violée, et que les prêtres ne se sont interdit qu'avec beaucoup

(32) Essai historique sur la médec. en France, p. 72.
(33) *Tiraboschi*, t. III. p. 356.
(34) *Martene* et *Durande* collect. ampliss. t. VII. p. 97.
(35) *Ib.* t. I. p. 1146.
(36) *Ib.* t. VII. p. 1394.
(37) *Semler* hist. eccles. select. capit. t. III. p. 265.

de peine la pratique de la médecine. L'Église n'atteignit pas plus son but par cette défense que les papes Benoît IX et Urbain II, dans le XI.e siècle, par celle qu'ils firent aux prêtres de voyager [38].

7. Ce serait sans doute une peine tout-à-fait inutile que de donner une énumération de tous les prêtres et de tous les moines qui se sont fait connaître par la pratique de la médecine. Cependant qu'on me permette de faire mention des prêtres anglais, dont nous avons déjà parlé, et des moines de Salerne, dont nous parlerons dans la suite, et de donner les noms des plus célèbres : Thieddeg, prêtre de Prague, qui avait étudié la médecine à Corby en 1017, et qui fut médecin particulier de Boleslas roi de Bohême [39]. Hugo, abbé de Saint-Denis dans le même siècle, médecin particulier à la cour de France [40]. Didon, abbé de Sens. Sigoald, abbé d'Epternac [41]. Jean de Ravenne, abbé de Dijon [42]. Milo, archevêque de Bénévent [43]. Dominique, abbé de Pescara [44]; et Campo, moine du couvent de Farfa en Italie [45]. Tous ces prêtres se sont particulièrement distingués par leurs cures, depuis le IX.e siècle jusqu'au XI.e

(38) *Goffrid.* Vindocin. epist. lib. IV. 21. p. 187. (ed. *Sirmond.* Paris. 1682. 8.°)

(39) *Ditmar.* Martisburg. chronic. lib. VII. pag. 414. in *Leibnitz* script. Brunsv. t. I.

(40) Essai historique sur la médec. en France, p. 65.

(41) Histoire littér. de la France, t. IV. p. 274.

(42) *Tiraboschi*, t. III. p. 355.

(43) *Martene* et *Durande*, t. VI. p. 1052.

(44) *Muratori* script. rer. Ital. t. II. p. II. p. 854.

(45) *Ib.* p. 257.

8. Les religieuses, comme nous l'avons déjà dit, s'occupèrent aussi de la médecine comme une œuvre de charité et de piété chrétienne. Encore au XII.e siècle, Pierre Abélard engagea les religieuses du couvent du Paraclet à s'occuper de chirurgie [46]. La plus célèbre de ces savantes religieuses fut l'abbesse du couvent de Ruperstberg près de Bingen, nommée Hildegarde, qui, par une quantité de révélations et de faits miraculeux a mérité le titre de sainte [47]. On voit par sa correspondance, qui existe encore aujourd'hui [48], que le haut clergé de son temps l'a consultée dans différentes circonstances embarrassantes. Elle a laissé une espèce de Matière médicale, qui ne paraît pas avoir été puisée dans les ouvrages de l'antiquité, mais qui pourtant contient un grand nombre de formules superstitieuses : ainsi elle conseille l'usage de la fougère commune contre toute espèce de sorcellerie [49]; le hareng *[allec]* contre la gale [50]; la cendre de mouches contre toutes sortes d'éruptions cutanées [51]; la vesse *[wichim]* contre les différentes espèces de verrues [52]; le fenouil *[venich, panicum crus galli]* contre les fièvres [53]; la semence de zédoaire *[zytvar]* contre la salivation et les maux de tête [54], et

(46) Petr. *Abelard.* epist. t. I. p. 155. (Paris. 1616. 4.°)

(47) *Trithem.* annal. Hirsaug. t. I. p. 416. s. Elle naquit à Spanheim en 1098, et mourut en 1180.

(48) *Martene* et *Durande*, t. II. p. 1012-1133.

(49) *Hildegardis* physica, lib. II. c. 92. pag. 83. (ed. Argent. 1544. f.°)

(50) *Ib.* lib. IV. p. I. c. 20. pag. 91.

(51) *Ib.* lib. IV. p. II. c. 50. pag. 105.

(52) *Ib.* lib. II. c. 12. p. 18.

(53) *Ib.* c. 14. p. 19.

(54) *Ib.* c. 18. p. 17.

la menthe aquatique contre les affections asthmatiques [55].

9. On voit par cet exposé combien peu la médecine a fait de progrès dans les écoles des moines; et autant le zèle des prêtres encouragés par Charlemagne promettait d'abord, autant l'influence de la superstition et du despotisme de l'Église réprimait toute énergie de l'esprit humain : c'est pourquoi les historiens les plus impartiaux avouent que, sous le règne de Louis-le-pieux, le zèle pour les sciences se réfroidit tout-à-fait [56].

Une loi qui se trouve dans les ordonnances de plusieurs conciles prouve le soin que prenait l'Église de la conservation de la vie de ses membres. Cette loi aurait favorisé les connaissances anatomiques, si les préjugés contre cet art n'avaient pas été trop puissans ; elle ordonnait d'ouvrir avant l'enterrement les cadavres des femmes mortes enceintes ou dans le travail de l'enfantement pour sauver l'enfant [57]. C'était un renouvellement d'un édit royal, émané de Numa Pompilius [58].

(55) *Hildegardis* physica, lib. II. c. 41. pag. 28. « Homo, qui *dumpfat* et pinguia viscera habet, *bachminzam* crudam sæpe comedat et *dumpfo* cessabit. »

(56) *Launoy*, c. 6. p. 17.

(57) *Martene* et *Durande*, t. VII. p. 1282. « Mortuæ mulieres in partu scindantur, si infans vivere credatur : tamen, si bene constiterit de morte ipsarum. »

(58) Digest. lib. XI. tit. 8. *De mortuo infer.* l. c.

CHAPITRE II.

Histoire de l'École de Salerne.

10. DEPUIS que les Bénédictins se furent occupés de l'étude de la médecine, et qu'ils eurent fondé deux écoles célèbres, l'une au Mont-Cassin et l'autre à Salerne, cette science prit une marche vraiment excellente. Saint Benoît de Nursie, fondateur, au VI.e siècle, d'un monastère au Mont-Cassin, aujourd'hui *Terra di Lavoro,* au pied des Apennins, recommanda lui-même à ses moines, comme un devoir sacré, de soigner les malades et de les guérir par des prières et des exorcismes chrétiens [59]. Mais la règle de leur ordre les obligeait à une vie contemplative, et leur défendait expressément les discussions et l'instruction publique [60]. Cependant ces moines s'affranchirent bientôt de cette règle; et Bertharius, qui fut au IX.e siècle abbé du Mont-Cassin, n'est certainement pas le premier qui ait donné des instructions verbales et écrites sur la science médicale. Nous avons de lui deux livres sur la médecine, dans lesquels on trouve une infinité de médicamens contre toutes sortes de maladies [61]. Dès-lors on vit arriver au Mont-Cassin des moines de tous les pays pour y suivre leurs

(59) *Petr. Diacon.* de viris illustr. Casin. in *Græv.* et *Burmann.* thesaur. rer. Ital. t. IX. p. I. p. 341. — *Leo Ostiens.* chron. Casinens. in *Murator.* script. rer. Ital. t. IV. p. 247. — *Romuald.* chron. Salern. ib. t. VII. p. 114.

(60) *Ugon.* de dignit. et præstant. reipubl. Casinens., in *Græv.* et *Burmann.* t. IX. p. I. p. 327.

(61) *Leo Ostiens.* p. 309.

études [62]. La célébrité de cette école était déjà si grande au commencement du XI.e siècle, que l'empereur Henri II, le Bavarois, en entreprit le voyage pour se faire guérir de douleurs de la pierre. Pendant un profond sommeil, saint Benoît lui apparut en songe, pratiqua lui-même l'opération, lui mit la pierre dans la main et cicatrisa sa plaie [63]. Desiré, abbé de ce couvent, qui depuis fut pape, sous le nom de *Victor III*, s'est distingué vers la fin du XI.e siècle par ses connaissances en musique et en médecine, et nous a laissé quatre livres sur les miracles opérés en médecine par saint Benoît [64].

11. Ce qui rendit plus célèbre encore le Mont-Cassin, ce fut le séjour qu'y fit Constantin d'Afrique, né à Carthage, et qui, poussé par une ambition louable pour les sciences, visita les écoles arabes de Bagdad, des Indes et celles d'Égypte, et passa trente-neuf ans à voyager dans les pays les plus éloignés. De retour dans sa patrie, il fut regardé comme un magicien et courut le danger de perdre la vie. Il se réfugia à Salerne, et devint secrétaire intime du duc de la Pouille, Robert Guischard; mais, dans la suite il s'ennuya du fracas de la cour, et se retira dans le couvent du Mont-Cassin, où il passa les dernières années de sa vie à traduire des ouvrages arabes [65]. Depuis ce temps on préféra dans l'Occident la lecture des ouvrages des médecins arabes à celle des auteurs grecs et

(62) Hist. littér. de la France, t. VI. p. 123.
(63) Vita. S. Meinwerci, c. 26. in *Leibnitz.* script. Brunsvic. t. I. p. 525. 526. (Ce fut en 1014.)
(64) *Petr. Diacon.* p. 361. — *Leo Ost.* p. 416.
(65) *Leo Ost.* p. 455. — *Petr. Diacon.* p. 369.

romains. Les traductions de Constantin sont d'un style barbare et souvent très-infidèles [66]. Et quoiqu'on ait cherché à les faire passer comme originales, toutes ne sont pourtant tout au plus que des extraits de cet auteur. Pierre Diacre cite les titres suivans de ses ouvrages : *Pantegnum ; Practica ; Libri XII graduum ; Diæta ciborum ; Liber febrium ; Liber de urina ; De interioribus membris ; De coïtu ; Viaticum ; De simplici medicamine ; De gynæcia ; De pulsibus ; Prognostica ; De experimentis ; Chirurgia ; Liber de medicamine oculorum* , dont la plus grande partie ont été imprimés *in-fol.* à Basle , en 1536. Atto ou Hetto , son disciple , chapelain de l'impératrice Agnès , a traduit plusieurs de ces livres en langue vulgaire des Romains , et même en assez mauvais vers [67].

12. Les Bénédictins établirent de très-bonne heure plusieurs couvens dans les États Napolitains; et l'institut de Salerne, entre autres, était déjà au VIII.e siècle très-fameux sous le rapport de la médecine. Ce qui contribue à rendre le séjour de cette ville aussi favorable à la santé que celui de Montpellier, c'est, à n'en pas douter, sa position salubre, ayant la mer au sud, et du côté de la terre ferme une chaîne de montagnes garnies de bois , couvertes d'arbrisseaux balsamiques, et de plantes médicinales très-efficaces , et sur-tout l'eau excellente dont elle est pourvue en abondance [68].

(66) *Thadd. Florent.* expos. in Ipocrat. aphorism. proœm. f. 1. c. (Venet. 1527. f.o) — *Sim. Januens.* clav. sanit. f. 2. b. (Venet. 1514. f.o)

(67) *Petr. Diacon.* l. c.

(68) Vid. *Ægid. Corbol.* de laudib. compos. medicam. lib. III. v. 478-485. in *Leyser* hist. poët. et poëm. med. æv. p. 593. 594.

Les

Les premières traces des pélerinages que faisaient les malades à Salerne pour s'y faire guérir se rapportent à l'année 984 : à cette époque, l'archevêque de Verdun, Adalberon, entreprit ce voyage, mais il n'atteignit pas son but [69]. C'était par les reliques de Saint Mathieu, apportées à Salerne en 954, que les malades recouvraient leur santé [70]. Saint-Mathieu était patron de ce monastère [71]. Les reliques des saintes martyres, Thècle, Archelais et Susanne, étaient aussi révérées alors à Salerne, et regardées comme des moyens auxiliaires dans la cure des maladies graves [72]. Même au XIIe siècle, Saint-Bernard, abbé de Clairvaux, fut invité de se rendre à Salerne pour opérer des cures miraculeuses sur des malades que les médecins ne pouvaient guérir [73].

Mais vers le XIe siècle, les moines de Salerne commencèrent à réunir à ces méthodes curatives miraculeuses des connaissances scientifiques : ils étudièrent les traductions des médecins arabes et grecs, et parlà se distinguèrent avantageusement de tous leurs contemporains [74].

(69) *Dacher.* spicileg. t. II. p. 238. (Paris. 1723. f.°)

(70) *Romuald.* chronic. Salern. in *Murator.* script. rer. Ital. t. VII. pag. 162.

(71) *Mazza* urbis Salern. histor. in *Græv.* et *Burmann.* t. IX. p. IV. p. 17. 18.

(72) *Ib.* p. 32.

(73) *Fleury* hist. eccles. t. XIV. p. 480. (Bruxell. 1721. 8.°)

(74) *Christoph. de Honest.* expos. super antidot. *Mesuæ* f. 92. b. (ad calc. opp. *Mesuæ.*) « Ibi florebat studium, principaliter sequendo scientiam Galeni, tanquam principis medicorum, ejus libros legendo et utiliter declarando, licet hodie fugiantur. » — *Orderic. Vital.* hist. eccles. lib. III. ann. 1059. p. 477. in *Du Chesne* script. hist. Normann. (Paris. 1619. f.°) « ubi maximæ medicorum scholæ ab antiquo tempore habentur. » — *Romuald.* chron. p. 172. — « Civitas medicinæ utique artis diu famosa atque præcipua. »

13. Ce fut particulièrement par les croisades que Salerne atteignit sa plus haute célébrité comme première institution médicale dans l'Occident chrétien, parce que sa situation était extrêmement commode pour les pélerins, et que le climat heureux de cette ville attirait les étrangers. Dans la première année du XII.[e] siècle, Robert, prince d'Angleterre, fils de Guillaume-le-Conquérant, à son retour de la Palestine, débarqua à Salerne pour se faire guérir d'une plaie au bras que les chirurgiens avaient mal soignée. Il épousa la fille du comte de Conversana, séjourna encore quelque temps dans cette ville, et repartit à la nouvelle de la mort de son frère Guillaume II, parce qu'il espérait pouvoir monter sur le trône de son père[75]. Ce fut peut-être à son occasion que les médecins de Salerne, dont le chef se nommait *Jean de Mayland*, publièrent en vers léonins, alors en usage, des règles diététiques qui sont parvenues jusqu'à nous, et qui peuvent nous donner une idée de l'état de la médecine de ce siècle[76]. Ces règles diététiques sont établies d'après la théorie des quatre qualités élémentaires et des tempéramens ; je trouve, au reste, une

(75) *Matth. Paris.* hist. angl. a. 1100. p. 55. s. (ed. *Wats.* Lond. 1640. f.°) — *Tiraboschi*, l. c. p. 351. — C'est pour cela que les médecins lui ont donné le titre de *roi*.

(76) *Wharton* history of engl. poetry, t. I. p. 441. — Il est vrai qu'il n'y a pas de témoignages historiques très-certains que Jean de Mayland ait été l'auteur de ce poëme; cependant Zach. Sylvius avait un manuscrit où l'auteur est ainsi nommé. Au reste cela ne mérite pas une plus ample réfutation, puisque Muratori (antiqu. Ital. tom. III. p. 935.) croit que sous le titre de *roi* d'Angleterre, on entendait Édouard *le confesseur*. Nous devons aussi ajouter peu de confiance à la fable d'après laquelle l'épouse de Robert aurait sucé la fistule de son mari. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Ackermann, 1790. Je me suis beaucoup servi de l'histoire de l'école de Salerne qui est en tête.

grande ressemblance entre l'ouvrage d'Isaac et ce recueil de vers.

14. Au milieu du XI.e siècle vécut Gariopontus, médecin de Salerne, dont l'ouvrage, sous le titre de *Passionarius Galeni*, porte tout-à-fait l'empreinte de ce siècle [77]. C'est un recueil de médicamens contre tous les accidens du corps humain, copié en grande partie de Théodore Priscien, et cela de manière que Gariopontus omet expressément ce qu'il ne comprend pas dans cet ancien auteur [78]. Souvent il prend aussi la manière du Cyranide, et entasse les uns sur les autres un grand nombre de médicamens absurdes qui fournissent une preuve de l'ignorance de l'auteur [79]. Il paraît avoir très-peu emprunté des Arabes; et lorsqu'il dit quelque chose de bon, c'est ordinairement Oribase, Aëtius ou Galien qui parlent par son organe. Ce serait un travail aussi ingrat que pénible que de rapporter ici toutes les originalités de ce barbouilleur. J'espère que le petit extrait qu'on en lira dans la note [80] suffira pour en donner une idée.

Peu de temps après Gariopontus parut Cophon, probablement aussi médecin de Salerne, auteur d'une thérapeutique générale, écrite dans l'esprit de son

(77) *Damiani* opusc. 42. c. 5. p. 304. (Paris 1648. f.°) « Dicam, quid mihi Guarimpontus senex, vir videlicet honestissimus, apprime literis eruditus ac medicus, retulit. »

(78) Ce que Reinesius a très-bien prouvé. (Var lect. lib. III. c. 2. p. 359.)

(79) *Voy.* pag. 213. Il cite lui-même Dinamidias. (Lib. III. c. 18. p. 160. ed. Henr. *Petri*. Basil. 1536. 8.°)

(80) Lib. I. c. 17. pag. 44. « Apud Delphos enim *insulam* molaris » dens tantum dolens, ab imperito medico avulsus, causa fuit mortis » philosophi, quia *medulla dentium, a cerebro principatum habens, dum* » *crepuit, in pulmonem descendens, occidit philosophum.* »

siècle [81]. Il ne connaissait que quatre indications, la relâchante ou lénitive, l'astringente, la dissolvante et la changeante. Pour préparer à une évacuation proprement dite, il conseillait l'usage de la mauve cuite avec du porc gras [82]. Il suit en grande partie Hippocrate et Galien, et emprunte cependant aussi beaucoup des Arabes. Ses conseils sur l'étude de l'anatomie par l'ouverture d'un cochon sont très-remarquables, et les traces de ses connaissances du système lymphatique sont assez intéressantes [83].

15. Nicolas, surnommé *Prépositus*, directeur de l'école de Salerne vers le milieu du XIIe siècle, ne doit pas être confondu avec l'Alexandrien du même nom [84]. Le médecin de Salerne écrivit des *Antidotaria*, celui d'Alexandrie prit de lui beaucoup de préparations, ou tous les deux les ont empruntées d'une troisième source plus ancienne. Il serait inutile d'en dire bien long sur les écrits de Nicolas de Salerne, il suffit de savoir que c'est une collection de préparations les plus absurdes, auxquelles on a quelquefois joint

(81) Il a cité Gariopontus et Constantin *l'Africain* (ars medendi, p. 76. a. ed. Argentor. 1534. 8.°); et il a été cité à son tour par Nicolas (antidotar. parv. f. 381. a. ed. Venet. 1562. f.°).

(82) Ars medendi, p. 56. a.

(83) Ars medendi, p. 86. b. « Et ibi fit vena chilis, in qua infiguntur capillares venæ, quæ præ nimia parvitate videri non possunt, per quas urina cum quatuor humoribus mittitur ad renes. »

(84) Haller présume que le Salernien a copié l'Alexandrien; cependant il ne donne pourtant pas à cet Alexandrien une plus haute existence que vers la fin du XIIIe siècle. (Bibl. med. pract. tom. I. pag. 323.) Mais comme Ægidius de Corbeil avait déjà écrit un commentaire sur l'ouvrage de Nicolas de Salerne, on peut incontestablement rapporter l'époque de ce dernier avant le milieu du XIIe siècle. — Vid. *Christoph. de Honest.* expos. super. antidotar. *Mesuæ*, f. 94. b.

le nom d'un apôtre pour leur donner plus de crédit, et que c'est dans ce livre que l'on décrit pour la première fois le *requies Nicolai*[85].

Dans ce même siècle, deux élèves de l'école de Salerne se rendirent particulièrement célèbres, Romuald et Ægidius; le premier était évêque de Salerne et membre du collége de médecine de cette ville. Il fut consulté par le roi Guillaume I.er et par Guillaume II, dont le fils lui demanda aussi une consultation, parce qu'il souffrait des suites d'un empoisonnement[86]; enfin il fut nommé médecin particulier du pape[87].

Ægidius né à Corbeil, près de Paris, étudia à Salerne sous le maître Mathieu Platearius[88], et sous Musandinus; ensuite il retourna dans sa patrie, où il devint médecin particulier du roi Philippe-Auguste[89].

(85) Par exemple : Sal sacerdotale, quo utebantur sacerdotes tempore Heliæ prophetæ (f.° 390. d. Antidot. ed. *Marin.* Venet. 1562. fol.), remède composé par Saint-Paul (f.° 387. d.) — Au reste il parle (f.° 380. d.) positivement de Roger, fils de Robert Guischard, mort en 1111. — Saladin Asculan est le premier, dans le XIV.e siècle, qui ait bien distingué Nicolas de Salerne de celui d'Alexandrie. (Exposit. super antidot. f. 454. b.)

(86) *Romuald.* chronic. in *Muratori* script. rer. Ital. t. VII. p. 206. — *Hugo Falcand.* hist. Sicul. *ib.* p. 319.

(87) *Ægid. Corbol.* lib. I. v. 138.

(88) On ne doit pas le confondre avec Jean Platearius du XV.e siècle. Ackermann (hist. schol. Salern. p. 60.) cite, il est vrai, d'après Ægidius, *Jean* Platearius; mais dans la même édition et à la même page citée par Ackermann, je lis *Mathieu* Platearius; et celui qui a jeté un seul regard sur les écrits de Jean Platearinus n'aurait-il pas vu qu'il parle à toutes les pages de *Siméon Januensis*, *Mathieu Sylvaticus*, *Arnaud de Villeneuve*, *Bartholom. Montagnana*, et de *Gentilis de Foligno!* — Lanfranc cite ce Mathieu avec Cophon et Constantin. (Chirurg. magn. doctr. I. tr. 3. f. 227. b.) — Saladin Asculan n'appartient pas non plus au XII.e siècle, malgré les prétentions de l'éditeur des vers de Salerne, mais bien au XIV.e siècle, puisqu'il cite Siméon Januensis.

(89) *Leyser* hist. poët. et poëm. med. æv. p. 499. — *Ægid. Paris.*

Outre un traité sur le pouls et l'urine, il écrivit dans un âge très-avancé, un commentaire sur l'*Antidotarium* en vers de Nicolas [90]. Cet ouvrage ne contient presque aucun article qui puisse servir pour l'histoire de l'art, si ce n'est qu'on y voit que les médecins de Salerne n'agissaient effectivement que d'après des indications [91], tandis que la pratique ordinaire des moines n'avait pour but que l'intérêt [92].

16. Enfin un auteur sur les maladies des femmes, qui se nommait *Eros*, et qui a été cité quelquefois sous le nom de *Trotula* appartient encore à ce siècle [93]. On voit, par plusieurs passages de son ouvrage, qu'il a vécu à Salerne. Au surplus cet ouvrage est tout-à-fait inutile, il est écrit dans un style barbare, et les principes qui peuvent être praticables ont été en grande partie puisés dans Ali [94]; il suffit d'avoir lu ce livre pour être convaincu qu'il n'a pas une plus ancienne origine.

in *du Chesne* hist. franc. script. t. V. p. 323. — *Wood* antiqu. Oxon. lib. I. p. 64. 85.

(90) Leyser a fait insérer cet écrit en entier, mais d'une manière très-incorrecte, dans son histoire des poëtes.

(91) Lib. III. v. 850.

(92) Lib. II. v. 710. Langley Gilbert, médecin particulier de l'archevêque Hubert de Cantorbéry, contemporain d'Ægidius, a écrit contre cet ouvrage une satire sous le titre barbare de *Girapigra* (*ἱερὰ πικρὰ*) *Reines*. var. lect. lib. III. c. 4. p. 405.)

(93) L'auteur parle (c. 20. p. 106. ed. *Wolf*. Basil. 1586. 4.°) d'une *Trotula, magistra operis*; toutefois ce n'est pas l'auteur d'un ouvrage qu'il entend désigner par là, mais l'inventrice d'une opération chirurgicale.

(94) Il cite entre autres les femmes de Salerne, c. 61. p. 119. L'auteur cite aussi Cophon (p. 103.), et recommande les médicamens indiqués par l'*Antidotarium*. — Voy. *Gruner* Progr. sur l'auteur de ce livre, Jena 1772.

17. Dans le XIII.e siècle, l'école de Salerne acquit, par les ordonnances de l'empereur Frédéric II, une célébrité à laquelle très-peu d'institutions médicales de l'antiquité étaient parvenues. Déjà Roger avait assujetti les médecins de Naples à une certaine police à peu près semblable à la police médicale des Arabes : c'est-à-dire que, pour mettre ses sujets à l'abri des fourberies des charlatans, il avait ordonné que tous ceux qui se destineraient à la pratique de la médecine, seraient tenus de se présenter devant les autorités royales pour en obtenir la permission; et que, dans le cas de contravention, ils seraient punis de la prison et de la confiscation de tous leurs biens [95]. Cette loi était alors d'autant plus nécessaire qu'il y avait beaucoup de moines ignorans qui, excités par l'intérêt, cherchaient à s'enrichir par la pratique de la médecine. A cette loi de son aïeul, Frédéric II, l'un des plus grands hommes qui aient jamais monté sur le trône, ajouta encore plusieurs ordonnances qui font particulièrement preuve de la haute réputation dont jouissait alors l'école de Salerne. Aucun élève en médecine ne pouvait exercer cet art sans avoir préalablement été examiné par cette école; mais lorsqu'il avait obtenu de la faculté un certificat de capacité, alors il était nommé maître de l'art *[magister]*, et confirmé dans cette qualité par les autorités royales en leur présentant son diplome [96]. Avant d'admettre le candidat à l'examen, 1.° il fallait qu'il prouvât qu'il était né d'un mariage légitime, âgé de vingt-un ans révolus, et qu'il s'était occupé pendant sept ans de l'étude de la

(95) *Lindenbrog.* cod. leg. antiqu. p. 806. Cette loi fut promulguée en 1140.
(96) *Ibid.* p. 808.

médecine; 2.° il fallait qu'il expliquât publiquement l'*articella* de Galien et le premier livre d'Avicenne, ou une partie des aphorismes d'Hippocrate; 3.° on l'examinait encore sur la physique et les livres analytiques d'Aristote; et, dans ce dernier cas, on le nommait *magister artium et physices*[97]. On voit que déjà dans ce siècle on employait le titre de *docteur*, mais le plus souvent dans le sens de *professeur public*[98]. Cependant il paraît qu'on prenait aussi quelquefois ce titre dans la même acception que celui de *maître*[99].

Une autre loi détermina le nombre des années que devaient durer les cours à la haute école de Salerne. « Comme personne, y est-il dit, ne peut faire des progrès en médecine sans une connaissance profonde » de la logique, nous voulons et nous ordonnons » qu'aucun individu ne soit admis à l'étude de cet art » s'il n'a pas au moins trois ans d'étude de logique[100]; » ensuite il s'occupera pendant cinq années de celle de » la médecine et en même temps de la chirurgie, qui » est une partie de la médecine[1]; ce ne sera qu'alors,

(97) *Mazza*, c. 9. p. 68. 69.

(98) Petr. *de Vineis*, lib. III. ep. 11. p. 415. (ed. Basil. 1566.)

(99) *Dacherii* spicileg. veter. aliquot scriptor. t. III. p. 137. 139. 140. 142. (Paris. 1660. 4.°)

(100) Comme l'histoire naturelle du corps humain, la médecine [*physica*] appartient au domaine de la philosophie. Honorius d'Autun compare déjà cette science au XI.e siècle, à une ville dans laquelle Hippocrate enseigna les propriétés des êtres naturels et la guérison des corps. (*Cramer*, t. V. p. II. p. 343.)

(1) On connaît par-là que, quoiqu'il soit prouvé qu'il y avait des individus destinés à certaines opérations, d'une manière exclusive, les médecins étaient pourtant obligés d'étudier la chirurgie, et nous voyons, par le rapport d'Arnold l'ancien, comte de Flandre, qu'en 960 on s'exerçait souvent à certaines opérations, et qu'il ordonna de faire des essais de celle de la lythotomie sur des malades qui avaient une pierre dans la vessie, lesquels essais réussirent tous très-

» et non avant, qu'il pourra être admis à l'examen et à la » pratique. » Cette loi exigeait encore du candidat le serment de suivre les règles médicinales *[servare formam curiæ hactenus observatam]*, de faire connaître aux autorités royales les falsifications des médicamens d'un droguiste *[confectionarius]*, et de traiter gratuitement les pauvres [2]. Après cinq ans d'étude, le candidat était tenu de pratiquer pendant un an, sous les yeux d'un ancien médecin [3] ; mais il pouvait, dans le courant de ces cinq années, devenir professeur public, et expliquer les écrits théoriques et pratiques d'Hippocrate et de Galien. Une loi subséquente accorda aux villes de Naples et de Salerne le privilége d'être les seules universités du royaume. On trouve encore dans cette loi des traces du tarif médical : le médecin était obligé de voir deux fois par jour le malade, lorsqu'il logeait dans l'enceinte de la ville. Le malade avait aussi le droit de faire appeler le médecin une fois seulement pendant la nuit; et pour tous ces soins, le malade ne payait pas plus d'un demi-*tarenus* [4] par jour ; mais si le malade était hors de la ville, le mé-

bien; mais lui même ne put se décider à subir cette opération. (Histoire des Croisades, tom. I.er, p. 604. Leipzig. 1782. 8.°)

(2) *Lindenbrog.* p. 808.

(3) « Gardons-nous de ridiculiser ou de mépriser ces formalités et » l'ordre de ces différens degrés d'instruction pour arriver à la pra- » tique de la médecine; c'est par-là que se maintient l'essence de » l'art et l'honneur général des artistes. » (*Herders* Ideen, tom. IV. p. 387.)

(4) Un *tarenus* valait vingt grains (*Du Cange* glossar. tom. III. p. 1068.). L'once valait soixante *carlini gigliati*, et le *tarenus* deux *carlini*; le *carlino* dix grains, et le grain six deniers (*Muratori* dissertaz. sopra le antich. italian. tom. I. part. 2. p. 358. diss. XXVIII. Rom. 1755. 8.°) Comparé avec la monnaie de France, le *tarenus* devait valoir un peu moins de vingt sous.

decin ne pouvait exiger par jour que trois *tareni* en sus de ses dépenses : il était sévèrement défendu aux médecins de prendre des arrangemens avec des apothicaires pour le prix des médicamens, ou de tenir une pharmacie *[statio]*.

18. Les droguistes étaient obligés de se pourvoir d'une attestation de la faculté, qui constatât leur capacité, et de prêter serment de ne préparer les médicamens que d'après l'*Antidotarium* de l'école de Salerne, approuvé par l'État. On avait de même fixé le bénéfice que les apothicaires devaient faire sur la vente des médicamens ; si les médicamens ne se conservaient pas au-delà d'une année dans la pharmacie, alors ils pouvaient compter pour chaque once trois *tareni* de bénéfice ; mais si les médicamens se conservaient plus d'un an, alors ils pouvaient porter leur gain à six *tareni*. Un pharmacien ne pouvait pas s'établir dans tous les lieux, mais seulement dans certaines villes, où deux hommes de considération étaient chargés de surveiller soigneusement la pharmacie ; l'apothicaire était obligé de préparer les électuaires, les syrops et les antidotes en présence de ces jurés, qui étaient choisis, à Salerne sur-tout, parmi les maîtres-ès-arts. Dans le cas de contravention à la loi dont il s'agit, on confisquait les biens des apothicaires ; et si les jurés étaient reconnus coupables de participation à la fraude, ils étaient punis de mort [5].

Frédéric mit aussi les chirurgiens sous l'inspection de la faculté, de sorte qu'ils étaient tenus de suivre

(5) *Lindenbrog.* l. c.

pendant un an les cours de médecine de Salerne et de Naples, et de se soumettre ensuite à un examen, après lequel on leur donnait un certificat constatant qu'ils avaient suivi ces cours, et qu'ils s'étaient particulièrement occupés d'acquérir des connaissances anatomiques, sans lesquelles aucune opération chirurgicale, aucun traitement de plaie ou d'ulcère ne devaient avoir lieu [6]. On comprend facilement qu'on suivait pour cela la méthode de Cophon, et qu'on n'avait pour démonstrateurs d'anatomie que des bouchers qui opéraient sur des cochons, ou que tout au plus on consultait Galien toujours regardé comme maître infaillible dans cet art.

Plusieurs auteurs attribuent aux médecins de Salerne une action qui, si elle est un fait historique, ternira à jamais leur mémoire; c'est d'avoir été détruire, par un sentiment de jalousie, les bains si salutaires aux malades, établis près le lac d'Averne; et on ajoute qu'à leur retour ils périrent tous sur ce lac [7].

Les Napolitains, par leur rebellion contre l'empereur Conrad IV, fils de Frédéric II, excitèrent la vengeance de ce prince. Pour punir la ville de Naples, il invita par un édit rendu en 1252, tous les savans à s'établir à Salerne, et leur offrit les conditions les plus avantageuses. Il voulait rétablir l'ancienne splendeur de cette école, et la transformer en une grande université; mais son dessein de nuire à la ville de Naples ne fut pas rempli. Conrad mourut en 1254, et Salerne resta une simple école de médecine [8], qui, vers le milieu du XIV.e siècle, avait déjà perdu beau-

(6) *Lindenbrog.* l. c.
(7) *Petrarch.* famil. lib. V. ep. 4. p. 642. — Itiner. Syr. p. 559.
(8) *Martene* collect. ampliss. t. II. p. 1208. — Bartholom. de *Neocastris*, c. 3. in *Muratori* script. rer. Ital. t. XIII. p. 1017.

coup de son ancienne célébrité [9]. En 1365, la reine Jeanne confirma ces lois sur la médecine; mais, depuis le XIV.e siècle, l'école de Salerne fut tellement éclipsée par celles de Bologne et de Paris, qu'elle ne put recouvrer son ancien éclat : au moins les paroles de Pétrarque montrent qu'à cette époque sa vogue était presque tout-à-fait détruite.

CHAPITRE III.

Influence des Croisades sur la Médecine.

19. ON croit généralement que les croisades ont donné à l'Occident la connaissance des langues et des sciences orientales ; et que depuis cette époque les lumières, sous le rapport des sciences et de la politique, ont augmenté. Mais comment a-t-on pu penser que ces hordes ignorantes qui n'avaient en vue que le pillage, se soient familiarisées avec le savoir de l'Orient et les trésors de la littérature, qui ne pouvaient pas avoir pour eux le moindre attrait [10]! D'un autre côté, comment peut-on admettre un prétendu progrès de lumières comme résultat de ces croisades, lorsque l'histoire nous assure qu'on ne fit jamais de contes plus absurdes, que la superstition ne fut jamais plus aveugle, et le pouvoir des prêtres plus oppressif que pendant et après les croisades! Enfin, comment est-il possible d'attribuer aux croisades le passage ou la transmission

(9) *Petrarch.* itiner. syriac. opp. t. I. p. 622. « Fuisse *Salerni* medi- » cinæ fontem fama est : sed nihil est quod non senio exarescat. »

(10) Vid. p. 317. et *Sanuto Torsella* secret. fidel. cruc. lib. III. p. VIII. c. 5. p. 186. in *Bongars* gest. Dei per Franc. t. II.

de la médecine arabe de l'Orient à l'Occident, lorsque l'Espagne présentait une route plus courte, et qu'il est prouvé que les écrits arabes ont été utilisés par l'école de Salerne bien long-temps avant les croisades ?

20. On peut, d'après mon opinion, réduire les effets des croisades sur la culture des sciences en général et de la médecine en particulier, à ceux qui suivent :

1.° Le système féodal reçut une secousse violente; le tiers-état sortit de l'esclavage, et intimida le clergé et la noblesse; et la considération qu'on pouvait acquérir par le commerce devint un puissant motif d'émulation. Chaque individu, fût-il même esclave, put se soustraire, en se croisant, à l'autorité de son baron, et se ranger, avec des priviléges plus avantageux, sous la juridiction du pape [11]. Les croisades étendirent la liberté civile, et avec elle le zèle pour les arts, et l'émulation pour toutes les sciences utiles. En effet, depuis cette époque il y eut beaucoup plus qu'auparavant de médecins qui n'étaient pas moines.

2.° Mais aussi la superstition augmenta extrêmement, parce que dans l'Orient il fut plus facile de satisfaire le penchant pour le merveilleux et les aventures [12]. Il est certain qu'on ne peut nier que le Xe siècle ne fût déjà le siècle d'or des reliques et des miracles; et l'attente générale et regardée comme certaine de la fin du monde avec celle de ce siècle, est une triste preuve du règne de la superstition [13]. Toute l'armée d'Othon

(11) *Leibnitz.* script. rer. Brunsvic. t. III. p. 227. — *Du Cange* glossar. latin. t. I. p. 1281. tit. *crucis privileg.*

(12) *Gibbon*, t. XI. p. 105. 106.

(13) *Cramer*, t. V. lib. II. p. 340. — *Fleury*, Histoir. ecclesiast. t. XII. p. 304.

se dispersa subitement à la vue d'une éclipse de soleil, parce qu'on la regarda comme annonçant la fin du monde qu'on attendait depuis long-temps [14]. Cependant, par comparaison avec les XI.e et XII.e siècles, on voit que les ténèbres étaient encore peu de chose au X.e siècle. Jamais on n'a vu plus de signes au soleil et sur la terre que pendant les croisades; et un météore fit tant d'impression sur l'empereur Henri IV, qu'il se soumit en esclave au pontife de Rome [15]. Une branche particulière de la fausse philosophie orientale, l'astrologie, trouva depuis les croisades plus de partisans parmi les médecins de l'Occident qu'elle n'en avait eu parmi les Arabes. En effet je ne vois dans aucun médecin arabe cette réunion de l'astrologie à la médecine que plusieurs auteurs prétendent y apercevoir [16]; mais cette théosophie avait tant de charmes pour les médecins occidentaux, que les réfutations profondes de Fracastor et d'autres hommes de ce mérite ne purent jamais détruire cette pernicieuse chimère.

C'est aussi vers le milieu du XI.e siècle, que les rois d'Angleterre et de France acquirent le pouvoir miraculeux de guérir les goîtres et les écrouelles par le simple attouchement. Edouard le confesseur, dont tous les historiens vantent la grande piété, pratiqua le premier cet art [17]. Quelque temps après les rois

(14) *Marten.* collect. ampl. t. IV. p. 860.

(15) Chronic. Lüneburg. in *Eccard.* corp. hist. med. æv. tom. I. p. 1350. s. — Voyez les cures miraculeuses de Louis IX et de Hugues de Lacerta. (*Guil. Carnot.* in *Du Chesne*, t. V. p. 475. et *Martene* coll. ampliss. t. VI. p. 1162.); mais sur-tout *Vincent. Bellovac.* specul. historial. lib. XXIII. c. 70. f. 396. d. f. (Venet. 1494. f.o)

(16) *Freind*, Hist. de la médec. p. II. p. 11. — *Möhsen*, p. 407. 408.

(17) *Alford* s. *Griffith* annal. eccles. anglican. tom. III. pag. 563. ann. 1062. (Leod. 1663. f.o)

de France s'emparèrent aussi de ce don merveilleux, et déjà Philippe I.er fut célèbre par sa grande habileté à guérir les goîtres [18]. Dans cette cure, Saint-Louis se servit le premier des signes de croix, tandis que les rois, ses prédécesseurs, n'employaient que des expressions catholiques [19].

21. 3.° Il se forma un plus grand nombre d'hôpitaux, d'abord parce qu'on chercha à imiter les Orientaux qui avaient multiplié ces sortes d'établissemens, et ensuite à cause de la fréquence des affections lépreuses propagées en Occident par les croisades, ce qui rendit nécessaire l'établissement des lazarets. Au VII.e siècle, les négocians d'Amalfi avaient déjà établi, à Jérusalem, l'hôpital de Saint-Jean-l'Aumônier, et salariaient des infirmiers, qui furent connus dans la suite sous le nom de *Joannistes* [20]. Avant les croisades, en 1092, il y avait dans la Palestine des congrégations, dont le premier devoir était de soigner les pélerins malades; ainsi se formèrent successivement les congrégations de Sainte-Marie et de Saint-Lazare, qui devinrent par la suite extrêmement puissantes, par les legs qu'elles recevaient de ceux qui mouraient, par les présens de ceux qui guérissaient, et par les dotations considérables de plusieurs princes [21]. C'est ainsi que se forma l'ordre riche et puissant des Templiers, les chevaliers de Saint-Jean et d'autres, que Gustave III a voulu récemment rapprocher de leur première destination, en les chargeant du soin des colléges de

(18) *Wilh. Malmesbur.* de regib. lib. II. c. 13. f. 91.
(19) *Guil. de Nangiaco* in *Du Chesne*, t. V. p. 369.
(20) *Wilh. Tyr.* lib. XVIII. c. 4. 5. p. 932. s. in *Bongars.* — *Helyot* Gesch. der Mönchs-Orden, t. III. p. 86.
(21) *Möhsen*, p. 272. — Chronic. reg. p. 974. in *Eccard.* t. I.

médecine et des hôpitaux [22]. Raimond du Puy, troisième recteur de la congrégation de Saint-Jean, nommé aussi *magister hospitalis,* détermina le premier les règles, le serment, les vêtemens, &c. de cet ordre, auquel il ne donna une forme militaire que pour le mettre à l'abri des attaques des infidèles [23]. Les manteaux même que portaient les chevaliers de Saint-Jean représentaient les symboles de leurs fonctions médicales, et étaient confectionnés sur le modèle de ceux des statues antiques d'Esculape et d'Hippocrate [24]. Les chevaliers de Saint-Lazare, qui s'occupaient exclusivement du soin des lépreux, étaient obligés d'avoir toujours un lépreux pour grand-maître [25]. Les Frères de l'hôpital de l'ordre du Saint-Esprit se réunirent en 1070 à Montpellier, sous le chevalier de la Trau, en une congrégation qui se destina aussi au soin gratuit des malades [26]. Une partie de cet ordre fonda à Rome une maison d'enfans trouvés et illégitimes, dont l'institution fut approuvée, en 1210, par Innocent III [27]. Les Hospitaliers de Saint-Antoine, en Viennois, doivent

(22) Gustafs III. Leben, von *Posselt*, p. 213. (Strasb. 1793. 8.°)

(23) Vid. Jac. de *Vitriaco* histor. Hierosol. c. 65. in *Bongars*, t. I. p. 1085. — *Ricobald.* hist. imperat. p. 865. *ib.*

(24) *Baudouin*, Hist. des cheval. de l'ordre de Saint-Jean, p. 3. s. (ed. Paris. 1659. f.°)

(25) *Möhsen* de medicis equestr. dignit. ornat. pag. 56. — *Helyot.* tom. I. p. 323. On dit que l'ordre de Saint-Lazare était déjà destiné au soin des lépreux dans l'Orient, en 366. Ce qu'il y a de certain c'est que Saint-Louis amena en France douze chevaliers de cet ordre, et qu'il leur confia le soin des hôpitaux et des maisons où étaient les lépreux, soins qui leur avaient déjà acquis beaucoup de considération dans l'Orient. (*Rivii* histor. monast. occident. c. 110. p. 223. Lips. 1737. 8.°)

(26) *Gaultier,* Abrégé de l'hist. des frères hospital. de l'ordre du Saint-Esprit (Par. 1653. 8.°).

(27) *Rivius,* l. c. c. 34. p. 60.

aussi

aussi être mentionnés ici. Gaston établit cet ordre en 1095 [28]. Il est hors de doute que les membres qui le composaient traitaient les maladies des pélerins d'une manière tout-à-fait empirique, et telle que l'on pouvait l'attendre d'eux. On peut en croire à cet égard le témoignage de Gui de Cauliac [29]. Il est probable aussi que c'est à ces chevaliers que nous devons la plus grande partie des plus célèbres baumes vulnéraires, des onguens et des emplâtres [30].

22. 4.° La lèpre faisait de grands ravages en Orient... Ce ne sont pas les croisades qui ont transmis cette hideuse maladie en Europe; car, depuis un temps immémorial, elle n'était pas rare en France et en Italie. Il existe même plusieurs formules et prescriptions contre la lèpre qui datent du temps de Rotharic, roi des Lombards [31]. Mais cette maladie devint par les croisades, si je puis m'exprimer ainsi, une espèce de *constitutio sæcularis*, parce que la lèpre orientale se compliqua avec la lèpre occidentale. Les taches qui annonçaient la lèpre dans l'Occident s'accordèrent presque entièrement avec les premiers accidens de celle de l'Orient. Mais la lèpre complète, avec ses différentes dégénérations, n'a pas été, depuis sa première apparition, aussi-bien observée par aucun auteur oriental, que par les médecins d'Occident depuis les

(28) *Rivius*, l. c. c. 35. p. 64.

(29) *Guid. Cauliac.* præf. ad chirurg. col. 7. (Venet. 1546. f.°) « Quarta secta fere omnium theotunicorum militum et sequentium » bella, qui cum conjurationibus et potionibus et oleo et lana atque » caulis folio procurant omnia vulnera, fundantes se super illo, quod » Deus posuit virtutem suam in verbis, herbis et lapidibus. »

(30) *Möhsens* Gesch. der Wissensch. p. 274.

(31) *Lindenbrog*, l. c. p. 609.

croisades. Le goût pour les observations appartient plutôt à l'Occident qu'à l'Orient. Il est encore remarquable que les médecins français et anglais ont, dans le moyen âge, décrit bien mieux que les Arabes la fièvre de l'éruption lépreuse, soit que cette fièvre accompagnât plus fréquemment cette maladie dans l'Occident, soit que ces médecins fussent meilleurs observateurs [32]. Parmi les espèces de lèpre complète, on observait plus fréquemment en Occident le *baras* blanc des Arabes, et sur-tout sa dégénération que les médecins arabes ont nommée *lepra tyria.* Ils l'attribuaient à une surabondance de flegme, et il ne paraît pas qu'ils l'aient bien observée [33]. Venait ensuite la lèpre rouge *[lepra alopecia]*, différente de la calvicie ou de l'alopécie, qui ne paraît appartenir qu'aux pays occidentaux, et qui peu à peu est devenue le *mal de rosa* des Asturiens, et la *pelagra* de la Lombardie. La constitution scorbutique eut peut-être quelque part à cette modification de la lèpre [34]. Cependant, la méthode curative n'éprouva aucun changement. On rejetait les médicamens externes irritans qu'on aurait dû recommander ; car, si on les emploie dans ce cas, la maladie s'éloigne des viscères. On se contentait des indications générales contre les qualités élémentaires.

(32) Hensler, sur la lèpre du moyen âge (p. 121.). L'observation était encore plus certaine en Occident, parce qu'on obligeait les malades au serment de dire la vérité, serment dont on ne trouve aucune trace chez les Arabes. (*Guid. Cauliac.* tr. VI. doctr. 1. c. 2. f. 58. d.) L'ordonnance du synode d'Orléans, tenu en 1314, est à cet égard très-remarquable. (*Martene* et *Durande*, t. VII. p. 1286.)

(33) *Gilbert d'Angleterre* (Compend. art. med. lib. VIII. f. 339. a. ed. Lugd. 1510. 4.°) a très-bien décrit cette lèpre.

(34) *Hensler*, p. 171. 377. f.

On regardait, d'après l'esprit qui régnait alors, cette maladie comme une punition immédiate du Tout-puissant, et comme un moyen d'obtenir le salut de l'ame, et de devenir agréable à Dieu et aux Saints [35]. Il fut donc naturel aux dévots de penser qu'il n'y avait pas de meilleur moyen pour s'exercer dans la résignation, la mortification de soi-même, ainsi que dans la piété, que de rendre à un semblable Lazare tous les services possibles, de baiser ses plaies et même de lécher ses ulcères. Aussi des rois même n'hésitèrent pas d'en agir ainsi pour expier leurs péchés et pour se réconcilier avec Dieu ; l'exemple de S. Louis en est une preuve. Il visitait les maisons des lépreux tous les trimestres, et rendait aux malades les services les plus ordinaires ; il leur mettait les alimens dans la bouche, et baisait leurs mains et leurs pieds malgré la sanie dont ils étaient couverts [36]. On en peut dire autant du roi d'Angleterre, Henri III, qui rendait les mêmes services aux lépreux tous les jeudis gras [37]. Robert I.er, fils de Hugues Capet, établit cet usage en France en 1030 [38]. Le pape Léon IX, encore archevêque de Toul, sous le nom de *Brunon*, ramassa dans la rue un lépreux, le reçut dans sa maison et le fit coucher dans son lit ; mais, en entrant le lendemain dans la chambre à coucher, on ne trouva plus le malade. Qu'y avait-il

(35) *Guid. Cauliac.* l. c. — Dans le concile de Latran on donna à chaque maison de lépreux une église et des prêtres particuliers. (*Semler*, hist. eccles. select. capit. t. III. p. 170.)

(36) *Du Chesne*, t. V. p. 402. — *Joinville*, Histoire de Saint-Louis, neuvième du nom, p. 121. (ed. *du Fresne*, Paris. 1668. f.°)

(37) *Ibid.*

(38) *Helgald. Floriac.* epit. vit. Robert. in *du Chesne*, t. IV. p. 76. « Ore proprio figens leprosorum manibus oscula, in omnibus Deum » collaudabat. »

de plus naturel dans ce temps, que de croire que Jésus-Christ avait apparu à cet archevêque sous la figure d'un lépreux[39] ! Peut-on s'étonner d'après cela que la lèpre soit devenue générale et ait fait de si grands ravages !

23. A ces causes de la propagation générale de la lèpre, on en peut ajouter d'autres qui ne sont pas d'une moindre importance : d'abord on faisait dans ces temps un beaucoup plus grand usage des vêtemens de laine que de ceux de tissus végétaux[40], et l'on sait que les premiers conservent bien plus facilement les émanations pestilentielles. Cependant il paraît certain qu'au moins en Allemagne, l'usage des étoffes de fil est aussi ancien que celui des étoffes de laine[41]... Ensuite on peut encore regarder comme une de ces causes les bains publics, qui furent jusqu'au XVI.e siècle un besoin national si général en France et en Allemagne. La défense des bains formait une partie de l'excommunication prononcée contre le malheureux Henri IV[42] ; et Jacques des Parts, qui défendit vers la fin du XV.e siècle les bains publics, fut dans un danger imminent de devenir la victime de la fureur des étuvistes de Paris[43]. Alors, presque chaque couvent avait sa salle de bains, où les indigens se baignaient et se faisaient appliquer des ventouses sans aucune rétribution... Möhsen nous a parfaitement

(39) Annal. Saxo ad 1048. *Eccard*, t. I. p. 480. — On cite une pareille histoire du moine Martyrius. (*Helgald. Floriac.* p. 77.)

(40) *Möhsen*, p. 280.

(41) *Fischers* Geschichte des teutschen Handels, t. I. p. 73.

(42) Annal. Saxo in *Eccard*, t. I. p. 608.

(43) *Riolan*, Recherches des escholes de médec. p. 217. s.

fait connaître le luxe que l'on étalait dans les établissemens de bains depuis les croisades [44].

Enfin, à raison de ces différentes causes, la lèpre devint si générale, qu'au XIIIe siècle, il y avait seulement en France, deux mille, et dans l'Europe entière, environ dix-neuf mille léproseries [45]. Les lépreux acquéraient quelquefois des richesses si extraordinaires, et ils étaient en si grand nombre, que Philippe V les accusa d'avoir l'intention de se révolter contre son autorité, et voulut les faire brûler tous pour confisquer leurs biens [46].

Les précautions et les ordonnances de police contre les lépreux ressemblaient aux lois de Moïse. On les obligeait à s'éloigner de la société et à ne se montrer en ville qu'à certains jours : ils ne pouvaient toucher ce qu'ils voulaient acheter qu'avec un bâton. S'ils rencontraient quelqu'un dans la campagne ou sur une grande route, ils étaient tenus de s'éloigner du côté opposé au vent, de porter un instrument pour faire du bruit et deux mains artificielles blanches faites avec de la laine, pour être aperçus et distingués de loin. On leur faisait bâtir des baraques [*cucurbitæ* ou *stellæ*] à la campagne, lorsqu'ils étaient

(44) *Ibid.* p. 284. f.

(45) *Matth. Paris.* hist. angl. ad ann. 1244. p. 615. « Habent Hospitalarii novem decim millia manesiorum in Christianitate. » Seulement à Norwich en Angleterre, il y avait cinq léproseries. (*Hutchinson* in Political Magazine, Febr. 1789. p. 93.)

(46) Amalric. Auger. *de Biterris*, hist. pontif. roman. in *Eccard*, t. II. p. 1823. — *Mezeray*, t. II. p. 71. 72. On les soupçonna d'avoir empoisonné les puits, et conspiré, avec les Juifs et les Turcs, contre la France; mais sans doute le despote intéressé n'avait d'autre but que la possession des biens de ces malheureux. Mézeray dit : « *Car » le génie de ce règne ne fut pas moins fiscal que celui de Philippe-le-Bel.* » — Vid. *Martene* collect. ampl. t. V. p. 179.

dans des villes dépourvues de léproseries ; on les expulsait de la société avec solennité, et on les conduisait à l'église, où on chantait la messe des morts, en les aspergeant d'eau bénite et en leur rendant tous les devoirs d'une cérémonie funèbre [47]. Telle était l'idée que l'on avait de l'incurabilité de la lèpre. Nous verrons par la suite comment cette maladie est devenue moins fréquente au XV.e siècle, et de quelle manière elle a peu à peu dégénéré en affection siphilitique.

24. 5.° Des maladies honteuses, d'une espèce différente, se manifestèrent aussi depuis les croisades. Je veux parler ici particulièrement des accidens sur les parties génitales, qui sont le résultat d'un commerce impur, et que l'on peut attribuer aux progrès que fit la débauche après les croisades. La cause de cette débauche venait sans doute de la disproportion du nombre entre les deux sexes; car à cette époque on comptait presque généralement sept femmes contre un homme [48]. C'est aussi depuis ce temps que le nombre des couvens de femmes a considérablement augmenté; mais le vœu de chasteté n'était pas le but que se proposait chaque fille qui y entrait; alors les prêtres regardaient comme un devoir de pourvoir aussi à leurs besoins. Robert d'Arbrissel, prédicateur fameux, se détermina, par une inspiration de l'Esprit saint, à protéger les veuves abandonnées et les filles qui brûlaient

(47) *Martene*, tom. VII. p. 1365. 1397. On n'exerçait aucune justice envers eux, et ils étaient exempts de toute contribution. (*Martene*, t. II. p. 763. 772. 861.

(48) *Meibom.* script. rer. German. t. I. p. 642. 644. — Deux mille garçons eurent aussi la fureur d'aller en croisade, en 1250, et ils périrent tous dans l'expédition. (Contin. *Vincent. Bellovac.* spec. histor. s. 443. b.)

de desir. Après la première croisade, il fonda à Poitiers l'ordre de Fontevraud, qui se propagea promptement dans toute la France, parce qu'il avait pour but la conversion des femmes célibataires. On lui fit inutilement envisager le danger que courait sa chasteté dans cette entreprise; il se moqua des ruses du malin esprit et se fortifia de l'exemple de S.-Jérôme [49]. Par ses sermons sur la pénitence, il convertit des maisons de débauche tout entières, et leur annonça la parole divine [50]. En 1115 la reine Bertrade, épouse à-la-fois de Foulques Rechin, comte d'Anjou, et du roi Philippe I.er, se fit admettre dans cet ordre, qui, à cette époque, comptait déjà vingt couvens [51]. A la mort de Robert, une femme lui succéda dans son généralat; il l'avait ordonné ainsi, parce que, disait-il, Dieu lui-même a suivi les ordres de la Sainte-Vierge. C'est ainsi que Robert témoigna au sexe féminin sa reconnaissance pour les plaisirs qu'il lui avait procurés; car l'histoire l'accuse d'avoir toujours choisi les plus jolies femmes et de leur avoir fait partager son lit; il croyait de cette manière se soumettre à un martyre d'un nouveau genre [52]. Dans ses voyages, il avait soin d'emmener avec lui quelques-unes de ces sœurs charitables, et il les distribuait en route dans les auberges pour pourvoir aussi, de leur côté, à ce que la dépopulation ne fît pas de trop grands

(49) *De la Mainferme*, Clypeus nascentis Fontebrald. ordin. t. I. pag. 118.

(50) *Martene*, t. VI. p. 990. s.

(51) *Menage*, Hist. de Sablé, liv. III. ch. 16. p. 85. 86.

(52) Nouvelles de la républ. des lettres, A. 1686. Avril p. 391. Passage tiré du père *Raynaud* : « Dicitur cum speciosissima quaque » sacrarum virginum, cum nuda nudus in eodem lecto cubuisse, ut » nequicquam frendentem et adhinnientem appetitum in tam illece- » brosi objecti præsentia novo martyrii genere afficeret. »

progrès [53]. Pierre de Rossy fonda une semblable institution dans le faubourg Saint-Antoine, à Paris [54].

Les Revérines ou *Albæ dominæ* doivent leur existence à une semblable origine. L'ordre de la Madeleine se forma, au XIIIe siècle, à Marseille, en une congrégation, qui fut approuvée par le pape Nicolas III et par Saint-Louis, sous le nom de *Filles-Dieu.* Toute fille qui trouvait avoir assez vécu dans le monde, était reçue dans cet ordre où elle pouvait, avec plus de goût et de choix, satisfaire ses desirs [55]. L'ordre séculier des Femmes ambulantes ou des Filles voyageuses s'établit aussi dans le courant du XIIe siècle, et dut de même son origine au défaut d'hommes convenables pour le mariage. Ces filles se rendaient dans les foires, dans les villes où se tenaient les diètes de l'Empire, les conciles, &c. pour gagner leur vie et servir messieurs les religieux, sous le titre de *belles femmes,* comme cuisinières *[focariæ]* [56]. Enfin, les maisons des femmes ou des filles publiques devinrent depuis les croisades si communes, qu'aucune ville ne s'en passa. Ces maisons étaient, au XVe siècle, dans plusieurs endroits, sous la surveillance du magistrat; dans d'autres, sous celle du doyen du chapitre; enfin, ailleurs elles étaient sous les ordres du bourreau. Ces filles se choisissaient une reine ou abbesse, *abbadeffo, baylouno,* en termes vulgaires [57]; mais elles étaient en Angleterre sous la direction d'un maître nommé

(53) Voy. *Bayle*, t. II. art. *Fontevraud.*
(54) *Rigord.* vit. Philipp. Aug. in *du Chesne*, t. V. p. 41.
(55) *Rivii* hist. monast. occident. c. 71. p. 105.
(56) Vid. *du Cange* glossar. t. II. p. 406. art. *focaria.*
(57) Tous les réglemens sur les maisons publiques d'Avignon se trouvent dans *Astruc* de morb. venereis, lib. I. c. 7. p. 37. (ed. Paris. 1738.) et sont de l'an 1347.

stewholder[58]. Les supérieures étaient chargées du soin de veiller à ce que les filles ne fussent point infectées, par un commerce impur, de la maladie dite *mal vengut de paillardiso,* ou gonorrhée avec cuisson à l'émission de l'urine *[the perilous infirmity of brenning]*. A Avignon il était d'usage de faire venir un chirurgien pour visiter les filles tous les samedis, et en Angleterre on punissait le *stewholder* de cent schellings lorsqu'une fille communiquait la maladie à quelqu'un. Cependant ces maisons étaient aussi multipliées que les auberges chez nous, et étaient généralement regardées par la police comme très-utiles. Toutes ces circonstances durent nécessairement propager les maladies honteuses et de mauvaise nature jusqu'au temps de la réformation, et on peut concevoir par-là pourquoi les médecins occidentaux ont donné tant de traités sur la gonorrhée, les chancres, les bubons, le gonflement des testicules, &c. Il est vrai qu'on ne peut assurer que ces accidens ne provenaient pas d'une autre cause que ceux de la véritable maladie vénérienne; car il serait difficile de citer un exemple qu'avant la fin du XV.e siècle, il ait résulté de ces affections locales un mal vénérien général. Mais j'espère prouver, au moins avec toute la vraisemblance historique, que ces affections impures ont donné naissance à la maladie siphilitique.

25. *6.°* Le commerce augmenta, et l'importation des marchandises et des médicamens orientaux dans

(58) Seulement dans le faubourg Southwark, à Londres, il y avait, dans le XII.e siècle, dix-huit maisons publiques, sous la direction de l'évêque de Winchester. La plus ancienne ordonnance date de 1162, et se trouve citée par Becker dans les Transactions philosophiques, t. XXX. p. 841. s.

l'Occident devint plus générale. Jusqu'alors on n'avait fait le commerce que par les villes de la mer Baltique, comme Wisby, Moscou et Kiew; et les Allemands ne recevaient de l'Orient que du maroquin, de la soie et des fourrures [59]; mais dans ce temps les navires de Venise et de Gènes eurent la préférence, parce qu'ils fournissaient des vivres aux armées chrétiennes dans l'Orient, et ramenaient en échange du Levant des drogues et d'autres marchandises de toute espèce pour l'Allemagne ou l'Italie [60]. Dès-lors on fit un plus grand cas des drogueries qui venaient du Levant; et l'usage des médicamens indigènes diminua de jour en jour [61].

CHAPITRE IV.

Influence de la Philosophie scolastique sur la Médecine.

26. Au lieu de la philosophie, on n'enseigna, jusqu'au XI.e siècle, dans les écoles des moines, que la dialectique et la grammaire. Raban Maur, abbé de Fulde au IX.e siècle, ensuite archevêque de Maïence, nomme la grammaire *la base des sept arts libéraux*, parmi lesquels il compte la dialectique, l'arithmétique, l'astronomie, la géométrie, les mathématiques et la

(59) *Fischers* Geschichte des teutschen Handels, t. I. p. 248.

(60) Jac. *de Vitriaco* histor. Hierosolym. c. 66. p. 1085. — *Wilh. Tyr.* lib. XII. c. 23. p. 829. in *Bongar.* gest. Dei per Francos. Vid. *Henry's* hist. of Great-Britain, tom. IV. p. 597. 598. — *Robertson*, sur la connaissance des anciens Indiens, p. 113.

(61) L'usage de la thériaque d'Andromaque dans la médecine orientale, et sa préparation, qui était assujettie à la surveillance des autorités, datent du temps des croisades et font honneur à cette époque. (Hist. littér. de la France, t. IX. p. 196.)

musique ; mais la dialectique, suivant lui, tient le premier rang parmi les sciences [62].

Gerbert d'Auvergne, et Constantin d'Afrique, familiarisèrent les premiers les écoles avec la dialectique de Jean de Damas et des Arabes, et excitèrent plusieurs savans à cette étude et à la traduction des ouvrages des philosophes grecs et arabes. Hermann, comte de Veringen, qui vécut au XI.e siècle à Reichenau, fut sinon le premier, au moins un des meilleurs traducteurs des Grecs et des Arabes [63]. Jean Basyng d'Oxford alla dans ce temps à Athènes, et rapporta quelques auteurs grecs dans sa patrie *. Adelard, bénédictin de Bath en Angleterre, séjourna long-temps en Espagne parmi les Maures, et traduisit quelques écrits des Grecs et des Arabes sur la médecine et la physique [64]. Gérard de Crémone en Lombardie, desirant étudier les ouvrages de Ptolémée en arabe, fit le voyage de Tolède, où il resta la plus grande partie de sa vie, et traduisit les ouvrages des médecins arabes du XII.e siècle, et Galien tout entier [65]. Daniel Morley avait aussi étudié à Tolède,

(62) *Hraban. Maur.* de instit. cleric. lib. III. c. 20. p. 42. (Opp. t. VI. Colon. Agripp. 1626. f.o) « Hæc ergo disciplina disciplinarum est : hæc docet docere, hæc docet discere, in hac se ipsa ratio demonstrat atque aperit, quæ sit, quid velit, quid videat, &c.

(63) *Trithem.* annal. Hirsaug. t. I. p. 148. 149.

* *Leland's* collectan. lib. IV. p. 204.

(64) *Oudin* script. eccles. t. II. p. 1016. — *Tirabeschi*, tom. IV. pag. 151.

(65) *Pipin.* in *Muratori* script. rer. Ital. t. IX. p. 587.—*Ej.* antiqu. Ital. t. III. p. 937.—*Arisi* Cremona literat. p. I. p. 269. — *Tiraboschi*, tom. III. p. 333. Par le témoignage de Pipin il est incontestablement prouvé que Gérard n'était pas natif de Carmone en Espagne, mais de Crémone en Italie : il naquit en 1114 et mourut en 1187. Freind s'est laissé induire en erreur par Nicolas Antoine, qui n'est rien moins que canonique. Haller s'est trop fié à Freind, et des au-

d'où il rapporta des ouvrages de mathématiques, et d'autres écrits arabes [66]. Robert Perscrutator, et Othon de Frisingen, se rendirent encore célèbres par leurs traductions. Ce dernier, frère de l'empereur Conrad III, introduisit le premier dans les écoles allemandes la dialectique d'Aristote [67]. Jaques Clericus, de Venise, et Anselme, évêque d'Havelberg, furent envoyés par l'empereur Lothaire II à Constantinople pour acheter des ouvrages grecs et les traduire en latin [68]. Enfin les Dominicains contribuèrent beaucoup à la propagation de l'étude d'Aristote : comme les règles de leur ordre les obligeaient d'envoyer dans le pays des Sarazins, des missionnaires, ils devaient nécessairement posséder la langue des Arabes et être instruits dans leurs sciences, s'ils voulaient faire parmi ce peuple des partisans à la religion chrétienne; ainsi ils échangèrent leur religion contre le savoir arabe [69].

27. Quoiqu'on ne puisse nier que le commencement de la culture scolastique des sciences ne date d'une époque bien plus reculée, cependant ces traductions contribuèrent beaucoup au perfectionnement de la scolastique : cette assertion ne peut admettre

teurs plus modernes s'en sont ensuite rapportés à Haller. Roger Bacon assure que les traductions de Gérard sont mauvaises (Opus majus, p. 262. ed. *Jebb.* Lond. 1733. f.°)

(66) *Wood* antiqu. Oxon. lib. I. p. 56. — *Bulæi* hist. univ. Paris. t. II. p. 730.

(67) *Fabric.* biblioth. med. latin. t. V. p. 551.

(68) *Launoy* de varia Aristot. fortuna; c. 19. p. 234. Opp. t. IV. p. I. — *Tiraboschi*, t. IV. p. 143.

(69) *Fleury*, Hist. ecclesiast. tom. XVI. pag. 411. — *Cramer*, t. VI. p. 35. — Raymond de Pennaforte établit à Murcie une école dans laquelle on instruisait des Dominicains dans la langue arabe. (*Martene* et *Durande*, t. VI. p. 406.)

aucun doute. Jusque là Augustin et Jean Damascène avaient dominé les opinions d'une manière despotique; mais alors ils furent obligés de faire place à Aristote, non pas à Aristote froid, sérieux, d'un esprit systématique, non pas au grand penseur de l'antiquité, mais à l'Aristote des Arabes métamorphosé en véritable homme des déserts par les plus mauvaises traductions; enfin à un Aristote dont le texte était noyé dans une mer de commentaires mystiques nouveaux platoniques, et qui était par-là devenu insupportable à la saine raison [70]. Encore ne choisit-on pas les écrits qui contiennent tant d'excellens chapitres sur la philosophie expérimentale, mais précisément les *analytica* et autres livres dialectiques que l'on comprend encore aujourd'hui difficilement, quoique l'on ait beaucoup plus de moyens pour cela. Mais telle était la volonté de l'Église infaillible, qui sut attirer à son domaine, soit par le fer ou par la flamme, tous les objets du savoir humain qui pouvaient avoir quelque rapport avec la religion. La volonté de l'Église était que ce qu'on appelait philosophie ne consistât que dans un étalage de mots barbares, un tissu confus de subtilités chimériques, et nullement dans la recherche de la vérité. Au commencement du XIII.e siècle, on faisait à Paris des cours sur Aristote; mais bientôt l'Église trouva dangereuse la lecture de ces ouvrages, dans lesquels Amalrich a puisé, je ne sais quels principes d'hérésie [71]. Les ouvrages d'Aristote furent brûlés publiquement par l'ordre d'un concile [72].

(70) *Roger Baco*, l. c. « Quoniam autem non potest textus Aristotelis propter perversitatem translationis intelligi, &c. »
(71) *Rigord.* vit. Philipp. Aug. in *Du Chesne*, t. V. p. 50.
(72) *Launoy* de varia Arist. fortun. c. 1. p. 174. — *Rigord.* p. 51.

Au bout de six ans, l'Église permit la lecture des écrits sur la dialectique, mais ceux sur la physique et la méthaphysique restèrent condamnés [73]. Seize ans après, Grégoire IX limita cette défense, avec la clause singulière que les professeurs réfuteraient dans leurs cours tous les principes qui pèchent contre la religion chrétienne [74]. Cependant on vit encore assez souvent à Paris l'inquisition rechercher ceux qui avaient lu les ouvrages d'Aristote [75].

Puisqu'on voulait se contenter de la dialectique, on n'avait pas besoin, en effet, de chercher des conseils chez des Païens aveugles; car, cette supercherie sophistique, d'après laquelle, sur un seul signe de charlatan, on mettait au jour un argument que l'on faisait de suite disparaître sans qu'on pût savoir s'il contenait ou non quelque vérité; cet art misérable, qui présentait des difficultés dans les choses les plus aisées, qui obscurcissait les idées les plus claires, et qui ne pouvait produire qu'une série de questions absurdes et futiles, pouvait être appris facilement chez les démonstrateurs nouveaux platoniciens d'Aristote. Effectivement, Jean de Salisbury ne parlait que comme organe de la plus grande partie de la république des savans, lorsqu'il conseillait la lecture de Porphyre ou de Boëce avant celle d'Aristote, afin de perdre moins de temps à l'étude de ce philosophe [76].

(73) *Launoy*, l. c. c. 4. p. 191.
(74) *Ib.* c. 6. p. 192.
(75) *Voyez* la Recherche contre Simon de Tournay par Launoy, *ib.* c. 7. p. 193.
(76) Jo. *Saresburiens.* metalogicus, lib. II. c. 16. p. 97. (ed. Paris. 1610. 8.°) « Sed, quia ad hunc elementarem librum magis elementarem quodammodo scripsit Porphyrius, eum ante Aristotelem esse credidit antiquitas prælegendum. Recte quidem, si recte doceatur; id

28. Tout le temps de l'instruction se passait à discuter inutilement sur l'existence des *universalia*, et plus on discutait, moins on faisait de progrès dans la métaphysique [77]. On adopta alors trois espèces d'*universalia*, d'après les trois principales écoles de l'antiquité: les *universalia ante rem*, ou les idées de Platon; les *universalia in re*, ou les entéléchies d'Aristote, et les *universalia post rem*, ou les conceptions des Stoïciens. Des réalistes tels qu'Alexandre de Hales, Anselme et Abélard construisirent d'abord l'édifice gothique de la scolastique. Ensuite ils défendirent la réalité des choses générales ou des idées platoniques; et, ne voulant s'occuper que des choses, ils négligèrent les langues, et furent de très-mauvais écrivains. Ils comptèrent parmi eux la plupart des médecins et des naturalistes des XII.ᵉ et XIII.ᵉ siècles. Anselme alla même si loin dans ses prétentions qu'il croyait à l'existence réelle de tous les objets que l'imagination nous représente. Jean le Sophiste, Roscelin de Compiègne, et plus récemment Occam, quoiqu'ils ne fussent pas orthodoxes, et qu'à l'instigation des médecins ils fussent mis au nombre des hérétiques par un édit très-sévère de Louis XI, se firent néanmoins beaucoup de partisans dans leur *nominalisme*, ou doctrine d'après laquelle les choses ordinaires ne sont qu'une simple représentation de notre intelligence. Cependant l'édit fut révoqué, mais n'ayant pu obtenir assez d'ascendant en France, ils se réfugièrent en Allemagne,

est, ut tenebras non inducat erudiendis, nec consumat ætatem.» Vid. *Vincent Bellovac.* specul. doctr. lib. III. c. 4. f. 35. c.

(77) Vid. *Tiedemanns* Geist der speculat. Philos. tom. IV. p. 334. 365. f.

et contribuèrent encore, après plusieurs siècles, à la réformation du système de l'Église [78].

Lorsqu'on ne s'occupait que de discussions subtiles sur la nature des *universalia*, la philosophie expérimentale pouvait-elle faire des progrès, et l'esprit humain pouvait-il être à l'abri de l'influence dangereuse d'une imagination sans frein qui ne faisait aucun cas de l'expérience, et qui se perdait sans cesse dans les idées transcendantes des régions supérieures, où elle éprouva souvent le sort d'Icare ! Dans l'histoire de la philosophie scolastique, on rencontre souvent des hommes dont la confusion de l'esprit s'annonce par des signes très-distincts. Cette philosophie dut nécessairement produire un grand nombre d'Athées et de Sceptiques, car elle a des armes toujours aussi tranchantes pour que contre chaque principe [79]. La physique était dans ces circonstances tout-à-fait négligée, de sorte qu'on avait perdu l'habitude d'approfondir la cause des choses ; et au lieu de commencer par l'étiologie, on se perdait dans un labyrinthe de subtilités qui souvent n'étaient pas entendues. Au milieu du XI.e siècle, on vit tomber, sur les côtes d'Aquitaine, une prétendue *pluie de sang*, sur laquelle deux des plus profonds savans de cette époque, Fulbert de Chartres et Gosselin de Bourges, écrivirent, d'après l'ordre du roi Robert, des dissertations aussi étendues qu'inutiles [80]. En 1182, le tonnerre tomba sur une église de Liége, et donna lieu à Renier d'écrire un traité particulier sur les

(78) Vid. Jo. *Saresbur.* lib. II. c. 17. p. 98. s. — *Bulæus*, t. I. p. 343. t. V. p. 739.

(79) *Launoy*, c. 3. p. 189. 190. — *Tiedemann*, l. c.

(80) Hist. littér. de la France, t. VII. p. 133.

orages,

orages, sans faire aucune mention des causes physiques de ce phénomène [81]. L'épouse de Henri I.er d'Angleterre, desirant lire un ouvrage sur l'histoire naturelle, Philippe de Tahun écrivit pour elle un livre auquel il donna ce titre, mais qui ne contenait que des allégories, et pas un seul fait nouveau [82]. Le savant le plus célèbre de ce temps, Pierre Lombard, croyait que le ciel était un corps solide, et que la terre avait une forme carrée [83].

29. C'est avec beaucoup de peine que j'ai pu apprendre dans les écrits d'Alpha le Scolastique, et de Thomas d'Aquin [84], la manière dont les Scolastiques cultivèrent l'histoire naturelle. La Somme de ce dernier contient, il est vrai, non pas un traité complet, mais seulement des fragmens de physique dont il a fait en quelques endroits l'application à la solution de questions théologiques et dialectiques, et sur lesquelles il renvoie le plus souvent à Isidore et à Damascène. Cependant ce peu de fragmens qui se rapportent particulièrement aux fonctions des sens et à celles de la génération, suffit pour nous donner une idée claire de sa physiologie. On remarque qu'il discute avec véhémence sur l'indépendance des forces du corps de son organisation. Effectivement, ces qualités occultes et ces forces primitives sont aussi convenables au système scolastique qu'au système orthodoxe de l'Eglise, système qui rend inutile toute recherche

(81) *Martene* collect. ampl. t. I. p. 953.
(82) Hist. littér. de la France, t. IX. p. 190.
(83) *Ibid.* p. 189.
(84) Il naquit en 1225, et mourut en 1274. *Voy.* sur cet auteur *Acta Sanctor. Antverp.* Mart. t. I. p. 655. — *Oudin* script. eccles. tom. III. p. 254. s. — *Tiraboschi*, t. IV. p. 112.

particulière sur la structure et le mélange des parties du corps[85] : l'ame est unie avec le corps comme forme substantielle, et non pas comme forme accidentelle, car, dans ce dernier cas, l'ame serait seulement la forme du corps, de la même manière qu'une maison a une certaine forme [86]. L'ame n'agit point sur le corps au moyen d'un être intermédiaire, mais d'une manière tout-à-fait immédiate [87]; elle le dirige despotiquement, mais les passions le gouvernent d'une manière politique [88]. L'ame est présente dans chaque partie du corps, suivant l'intégrité de sa perfection et de sa nature, mais non pas suivant l'intégrité de sa force [89]. Elle ne se communique point au corps de l'enfant par la semence du père, mais elle est nouvellement créée dans chaque conception [90]. Dans le vrai sens, le corps humain n'est pas composé des quatre qualités élémentaires, mais seulement d'eau et de terre [91]. La semence contient un principe de formation [*principium corporis formativum*] qui passe dans la matière contenue dans la matrice et achève la formation d'un être semblable aux père et mère [92]. La reproduction n'exige que la rencontre du pneuma, de la chaleur et de l'humidité ; c'est pourquoi il se développe des animaux vivans par la fermentation d'un corps putride [93]. Il y a deux sortes d'humidités fondamentales du corps : l'*humidum radicale*, et l'*humidum nutrimentale*, et cette dernière humidité donne nais-

(85) *Thom. Aquin.* Summa totius theologiæ, p. I. qu. 78. art. 3. p. 145. (ed. *Hunnæi*, Colon. Agripp. 1604. f.°)
(86) *Ib.* qu. 76. art. 8. p. 140.
(87) *Ib.* art. 7. p. 140.
(88) *Ib.* qu. 81. art. 3. p. 153.
(89) *Ib.* qu. 76. art. 8. p. 140.
(90) *Ib.* qu. 118. art. 2. p. 214.
(91) *Ib.* qu. 91. art. 1. p. 172.
(92) *Ib.* qu. 78. art. 2. p. 145.
(93) *Ib.* p. II. 2. q. 147. a. 8. p. 253.

sance à la première [94]. Le cœur est la source de tous les mouvemens du corps, et le cerveau est le siége des sensations [95]. C'est en cela que Thomas diffère d'Aristote, qui plaçait dans le cœur la source des sensations. On voit par-là combien peu le véritable Aristote a servi de guide aux scolastiques. La sensation est une faculté passive *[potentia passiva]*, destinée à être modifiée par un objet extérieur. Le changement que cet objet produit dans la sensation est en partie spirituel et en partie naturel. Dans le changement naturel, la forme de l'objet qui opère le changement est reçue par l'organe changé, d'après son essence naturelle *[secundum esse naturale]*, de même que la chaleur par un corps. Dans le changement spirituel, la forme de l'objet qui produit le changement est reçue par l'organe changé, d'après son essence spirituelle *[secundum esse spirituale]*, comme la couleur par la pupille. Les fonctions des sens nécessitent absolument les changemens spirituels pour que l'intention de la forme sensible puisse être sentie dans l'organe. Si les changemens naturels étaient suffisans, alors tous les corps de la nature pourraient sentir lorsqu'on les change. Dans quelques organes sensitifs, il s'opère seulement un changement spirituel, tel que dans l'œil. C'est pourquoi la vision s'accorde plus avec les facultés de l'ame que toutes les autres sensations. Pour d'autres sensations, il devient nécessaire qu'avec un changement spirituel, il y ait un changement naturel en partie de l'objet et en partie de l'organe. L'objet de la sensation éprouve un changement naturel de lieu, comme le son produit l'audition, ou une alté-

(94) *Thom. Aquin. ib.* p. I. qu. 119. art. 1. pag. 215.
(95) *Ib.* p. II. 1. qu. 38. art. 5. pag. 68.

ration, comme les corps odoriférans sont altérés par la chaleur, lorsqu'ils doivent être sentis. Il s'opère un changement dans l'organe à l'égard du toucher et du goût. La main qui sent devient chaude ou froide selon la qualité de l'objet touché. La langue devient humide par les liquides. Mais les organes de l'audition et de l'odorat ne peuvent être changés qu'accidentellement [96].... Je pense que ces fragmens de la physiologie du docteur angelique suffiront pour nous rendre un peu familiers avec l'esprit de la philosophie scolastique.

30. Albert de Bollstädt, dominicain, né à Lawingen en Souabe, qui, après avoir fait à Paris des cours sur Aristote, devint ensuite dans un âge avancé évêque de Ratisbonne, est celui des Scolastiques qui a le mieux cultivé la physique [97]. Il était aussi très-instruit dans les arts mécaniques, ce qui le mit dans le cas d'être soupçonné de magie, aussi-bien que Gerbert d'Auvergne [98]. Les misérables livres sur les secrets des femmes ne sont pas de lui, mais de son disciple Henri de Saxonia, qui a souvent cité le nom de son maître [99].

Comme à cette époque la médecine recommençait à être considérée comme une partie de la philosophie, on verra facilement, par cet exposé succinct de la scolastique, à quelles subtilités inutiles cette méthode

(96) *Thom. Aquin.* l. c. p. I. qu. 78. art. 3. p. 145.

(97) Il naquit en 1193, et mourut en 1282. (*Martene* collect. ampl. t. V. p. 128.) Voy. *Bayle*, dictionn. art. *Albert*, t. I. p. 128. — *Trithem.* annal. Hirsaug. tom. I. p. 610. — *Tiedemann*, tom. IV. pag. 363.

(98) *Bayle. Tiedemann*, l. c.

(99) *Simler* epitom. biblioth. Gesner. p. 332. (Tigur. 1574. f.°)

devait conduire dans la théorie médicale. Les partisans de Galien et les Arabes en avaient déjà accumulé un grand nombre; pour comble de mal, les médecins de ce temps d'après l'exemple des Scolastiques, devinrent souvent inintelligibles, par leurs distinctions subtiles. Nous en fournirons, par la suite, des preuves assez multipliées.

CHAPITRE V.

Premières traces du Rétablissement des Sciences, dans le XIIIe Siècle.

31. Un concours de circonstances heureuses favorisa, dans le XIIIe siècle, la culture des sciences, tant à la cour des grands que dans les universités. Les rois de France et d'Angleterre, les empereurs Romains et les papes furent de très-zélés protecteurs des sciences, et rivalisèrent dans l'établissement des institutions savantes, et dans les secours accordés aux savans. L'exemple de l'empereur Frédéric II eut particulièrement une influence immédiate sur les événemens de l'histoire naturelle et sur la médecine. J'ai déjà fait une mention très-honorable de ce prince dans une autre occasion *(page 407)*. Lui-même était très-versé dans les sciences : il parlait et écrivait l'allemand, le français, l'italien, le latin, le grec et l'arabe [100], il était aussi troubadour [1]. Une étude assidue d'Aristote, ses voyages, ses campagnes mili-

(100) *Malespini* storia Fiorentin. c. 112. in *Muratori* script. rer. Ital. t. VIII. p. 953.

(1) *Crescimbeni* storia della volgar poesia, t. II. p. 185. On conserve encore à Florence un poëme provençal sous la rubrique de *Dompn Frederic de Cecilia*.

taires, lui donnèrent une connaissance rare de l'histoire naturelle, et sur-tout des oiseaux [2]. Son livre sur l'art du fauconnier contient nombre de preuves qu'il a non-seulement étudié avec empressement Aristote, mais qu'il a aussi pratiqué avec zèle l'anatomie des oiseaux [3]. Ce philosophe même n'était pas toujours un oracle pour Frédéric; car il lui arrive souvent de n'être pas de son avis. Une observation qu'il a faite et qui a échappé à Aristote [4], c'est que la plupart des oiseaux peuvent faire mouvoir en bas la partie supérieure de leur bec. Une autre remarque de cet empereur, et que personne n'a faite, à l'exception de Klein, dans un temps plus moderne, est que les grues restent couchées pendant l'hiver dans un état d'engourdissement dans les vases des fleuves [5]. Il a de même observé que la plupart des os des oiseaux sont vides, sans tirer, à cet égard, les conclusions hasardées par les physiologistes modernes [6]. Il a décrit les serres et les griffes du faucon et autres oiseaux de proie, de la même manière que Vicq d'Azyr l'a fait de nos jours [7]. Ses observations s'étendirent aussi sur d'autres animaux, tels que la girafe et l'antilope, qu'il avait reçus en certain nombre d'un calife oriental.

(2) Reliqua librorum *Friderici* II. imperatoris, de arte venandi cum avibus, ed. J. C. *Schneider*. Lips. 1788. 4.° tom. I. II.

(3) L'avant-propos de l'édition de Schneider contient des renseignemens très-intéressans sur les connaissances et le mérite de ce prince.

(4) Reliqua libr. *Frideric.* t. II. p. 20.

(5) *Ib.* pag. 83. — *Kleins* verbesserte und vollst. Gesch. der Vögel, t. III. S. 49.

(6) *Ib.* lib. I. c. 33. p. 40.

(7) Reliqua libr. *Frideric.* tom. II. pag. 30.

Frédéric chercha à réunir à sa cour tous les savans du monde chrétien, ou du moins à les placer dans les universités qu'il avait fondées. Il en institua une à Naples dont il offrit la chaire de professeur à Pierre d'Ivernois, avec douze onces d'or d'appointemens [8]. Pour donner de l'éclat à cette université, il défendit aux professeurs de Bologne de faire des cours publics, dans la vue de les obliger par-là à venir à Naples; mais il n'atteignit pas son but, et fut contraint, au bout de deux ans, de révoquer son ordre [9]. Il fit traduire Aristote du grec, et envoya la traduction à l'université de Bologne, pour la mieux faire connaître [10]. C'est ainsi que la lecture des auteurs anciens devint plus générale, et que se perfectionna le goût de la culture des sciences. Frédéric établit aussi à Messine une université, et donna à toutes les universités de son empire des juges particuliers [11]. Ce prince fut très-bien secondé dans ses efforts pour propager les sciences par son célèbre chancelier Pierre des Vignes, dont le fils, Manfred, posséda les vertus de son père [12]. L'astronomie et l'astrologie furent généralement cultivées sous ce règne, parce que l'empereur avait un goût particulier pour ces sciences. Assez ordinairement même, avant de faire une entreprise, il faisait consul-

(8) *Tiraboschi*, tom. IV. p. 45.

(9) *Muratori* scrip. rer. Ital. tom. XVIII. p. 109. 254. — *Ej.* antiqu. Ital. t. III. p. 909. — Petr. *de Vineis*, lib. III. ep. 10. p. 411.

(10) Petr. *de Vineis*, lib. III. ep. 67. p. 481.

(11) *Martene* et *Durande*, t. VII. p. 1185. 1216.

(12) *Tiraboschi*, t. IV. p. 16. 146. — *Le Bœuf*. Hist. de Paris, t. II. p. 80. Il envoya aussi à Paris des traductions des ouvrages philosophiques des anciens. (*Martene* et *Durande*, t. II. p. 1220.)

ter les astres par le célèbre Scot qui vivait à sa cour [13].

32. La protection que les souverains français accordèrent aux sciences dans les universités de Montpellier et de Paris, augmenta le nombre des savans. L'institution médicale à Paris, conserva jusqu'au XII.e siècle le nom d'école, de collége, ou d'académie, et était présidée par un *magister scholarum*, qu'on nommait aussi *decanus*, et d'un chancelier [*cancellarius*] [14]. Ces *magistri scholarum* avaient obtenu au XII.e siècle la *licentia legendi*, privilége qu'ils vendirent, et qui leur attira la censure du synode de Liége [15]. Déjà, au même siècle, les théologiens de Paris commencèrent à accorder des dignités académiques; cet usage avait passé des Nestoriens et des Juifs aux Arabes, et fut depuis introduit par l'école de Salerne dans l'Occident chrétien. Gratien a emprunté de cette école l'usage des cérémonies, et a le premier revêtu de dignités académiques les docteurs en droit de l'école de Bologne. Pierre Lombard [16] a aussi établi cet usage d'après Gratien. Les connaissances profondes des professeurs, et le grand concours des élèves, augmentèrent extraordinairement dans ce siècle la célébrité de l'école de Paris [17], où on enseignait déjà publiquement la médecine, ainsi qu'on peut s'en

(13) *Muratori* script. rer. Ital. t. VIII. p. 83. 228. 249. t. IX. p. 660. — *Montucla*, Hist. des mathem. t. I. p. 418.

(14) *Rigord.* vit. Philipp. in *Du Chesne*, t. V. p. 37. — *Bulæi* hist. univers. Paris. t. II. p. 128.

(15) *Bulæus*, t. II. p. 155.

(16) *Ib.* p. 255. 256. *Voyez* ci-dessus pages 307 et 405.

(17) *Bulæus*, t. II. p. 10. 252. 253.

convaincre par les paroles d'Ægidius de Corbeil [18]. Hugo, surnommé *Physicus*, et Obizo, médecin particulier de Louis-le-Gros, ainsi que l'abbé de Sainte-Victoire, furent les premiers professeurs de cette science [19].

Il existait déjà, au XII.e siècle, à Montpellier, une école de médecine très-célèbre, suivant le témoignage de Jean de Saresbury [20], et d'Ægidius de Corbeil, qui cite un certain Renaud comme docteur en médecine de Montpellier [21]. Ce ne fut qu'au XIII.e siècle que l'école de Paris reçut pour la première fois le titre d'*université,* parce que le nombre de ses élèves de tous les pays était tellement considérable qu'il surpassait celui des habitans de Paris, de sorte que Philippe-Auguste fut obligé de faire agrandir la ville [22]. L'école cathédrale était la plus importante parmi celles dont la

(18) *Leyser*, Hist. poët. et poëm. med. æv. p. 510.

« Ipse novo faveat operi, nec Parisianas
Æstimet indignum physicam resonare Camœnas.
Nam logices ubi fons scaturit, nisi plenius artis
Excolitur ratio, sibi physica figere sedem
Gaudet et ancillis non dedignatur adesse. »

(19) *Bulæus*, t. II. p. 749. 756. Hugo mourut en 1199.

(20) *Jo. Saresbur.* metal. lib. I. c. 4. p. 11. « Alii autem, suum in » philosophia intuentes defectum, Salernum vel ad Montem pessu- » lanum profecti, facti sunt clientuli medicorum. »

(21) *Leyser*, l. c. p. 574.

« Qui Pessulani pridem vetus incola montis
In medicinali doctor celeberrimus arte
Jura monarchiæ tenuit. »

Voy. *Astruc*, Mém. pour servir à l'hist. de la faculté de Montpell. p. 10. (Paris. 1767. 4.°)

(22) *Pez* anecdot. thesaur. noviss. t. I. p. I. p. 427. (Aug. Vindel. 1721. f.°) — Bulée tâche, il est vrai, dans tout son premier volume de sa grande histoire de l'université de Paris, de prouver que Charlemagne avait fondé l'université et non pas l'école, mais ses argumens sont très-faibles. Pasquier a positivement prouvé le contraire. (Recherches sur la France, liv. III. ch. 29. p. 263. liv. IX. ch. 7. 8. p. 807. s. liv. IX. ch. 24. p. 847. Paris. 1621. f.°)

réunion composait l'université. C'est pour cette raison que la haute école resta encore dans la suite sous la surveillance du clergé. Tous les professeurs de philosophie et de médecine furent regardés comme des clercs, et ne purent se marier jusqu'au XIV.e siècle [23]. Comme la plupart des papes du XIII.e siècle avaient fait leurs études à Paris, ils cherchèrent à relever cette université par des priviléges. Innocent III élu pape par la protection du roi de France Philippe-Auguste, donna en 1206 la bulle fameuse par laquelle l'université de Paris et tous ses membres furent exempts de l'excommunication, si elle n'était pas expressément prononcée par le pape même [24]. Ce privilége et beaucoup d'autres furent renouvelés par les papes suivans, et contribuèrent infiniment à augmenter le nombre des disciples de cette université [25]. Honorius III fixa la durée et les règles des cours d'instruction, qui, à l'égard de la médecine, s'accordaient assez avec celles de l'école de Salerne. Dans la plupart des bulles des papes, on regarde les docteurs en médecine comme des artistes ou professeurs d'arts libéraux, et on exige qu'ils aient au moins six ans d'études, l'âge de vingt-un ans révolus, et subi un examen sévère pour avoir le droit de tenir des cours publics [26]. Il ne leur était permis de donner des leçons que sur les aphorismes d'Hippocrate, sur son livre des

(23) Histoire littér. de la France, t. IX. p. 64. s.

(24) *Bulæus*, t. III. p. 93. 96. C'est dans *Rigordus* (*Du Chesne*, t. V. p. 50.) que l'on trouve, pour la première fois, le mot *université*, à l'année 1209.

(25) *Vincent. Bellovac.* specul. histor. lib. XXIX. c. 107. f. 392. d. (Venet. 1494. f.°)

(26) *Conring.* antiqu. academ. suppl. LXXVI. pag. 374. — Essai histor. p. 102.

pronostics, sur celui du régime à suivre dans les maladies aiguës, sur le livre de Théophile relatif à la structure du corps humain, sur l'introduction d'Hhonain, et sur Ægidius de Corbeil [27]. Après trois ans d'études, ils étaient considérés comme maîtres-ès-arts, mais ils ne pouvaient enseigner que les sciences accessoires, et on les appelait bacheliers *[baccalaurei* ou *bachalarii]* [28]. Ils étaient ensuite encore obligés d'étudier au moins trois ans, pour obtenir la dignité de *magister in physica*, qui emportait la permission d'exercer la médecine [29]. Jean de Saresbury divise les médecins de Paris en trois classes: en physiciens, théoriciens et praticiens, mais il en fait une peinture tout-à-fait défavorable [30].

Le cardinal Conrad accorda en 1220 de semblables priviléges à l'école de Montpellier, dont les membres étaient assujettis, comme clercs *[clerici]*, seulement à l'évêque de Maguelone [31]. Cette faculté avait déjà, au milieu du XIII.e siècle, acquis une célébrité extraordinaire [32].

33. Il se forma aussi en Italie plusieurs universités et colléges de médecine sous la protection des papes,

(27) *Bulæus*, t. III. p. 135. 195. 341.
(28) *Glabri Rodulfi* histor. sui tempor. lib. V. c. 1. p. 51. In *Du Chesne* hist. franc. scriptor. t. IV.
(29) *Bulæus*, t. III. p. 25. 300.
(30) Metalog. lib. I. c. 4. p. 11. « Hippocratem ostentant aut Galenum : verba proferunt inaudita, ad omnia suos loquuntur aphorismos, et mentes humanas, velut afflatas tonitrubus, sic percellunt nominibus inaüditis. Creduntur omnia posse, quia omnia jactitant, omnia pollicentur. » Lib. I. c. 25. p. 62. « Quia isti hesterni pueri, magistri hodierni, heri vapulantes in ferula, hodie stolati docentes in cathedra, ex ignorantia aliarum, arguunt grammaticam commendari, &c. » Vid. *Bulæum*, t. II. p. 575.
(31) *Astruc*, l. c. p. 37.
(32) *Matth. Paris.* ad ann. 1254. p. 891.

parmi lesquels Honorius III, dans ce même siècle, protégea les sciences d'une manière plus particulière [33]. Les écoles les plus célèbres furent celles de Bologne, de Ferrare, de Padoue, de Pavie, de Milan et de Plaisance [34]. On recommandait généralement aux professeurs de médecine, comme premier devoir, de ne s'écarter en rien des principes d'Hippocrate et de Galien [35]. C'est ainsi qu'à la vérité on atteignit le but bienfaisant de bannir de la médicine l'empire des moines, et qu'avec l'étude des auteurs grecs on introduisit plus de goût dans la culture de cette science; mais ce fut précisément par-là qu'on opposa à la marche progressive de la culture médicale et de la liberté de penser si indispensable, des obstacles puissans qui ne purent être dissipés après des siècles que par des observateurs froids et des esprits impétueux. On s'occupa de nouveau dans ce siècle de l'établissement des bibliothèques. Les statuts de l'abbé de Marseille, relativement à l'établissement d'une bibliothèque [36], et les ordonnances concernant les nombreuses bibliothèques de Paris [37], appartiennent encore au siècle précédent. A Bologne [38] il y avait déjà au XIIIe siècle une bibliothèque considérable, et chaque couvent en possédait aussi une plus petite.

(33) Il destitua un évêque pour la seule raison qu'il n'avait pas lu le *Donat.* (*Muratori* script. rer. Ital. tom. VIII. p. 1083.)

(34) *Tiraboschi*, tom. IV. p. 38. s.

(35) *Facciolati* fasti gymnas. Patav. p. I. p. 2. s. — La faculté de Bologne ne recevait aucun médecin avant l'âge de trente ans. (*Facciolati*, p. II. p. 161.)

(36) *Martene* collec. ampl. tom. I. pag. 1018.

(37) Hist. littér. de la France, t. IX. p. 60. s.

(38) *Sarti* de profess. Bonon. p. I. p. 186. p. II. p. 214.

34. Toutes les sciences expérimentales reçurent en Angleterre, dans ce même siècle, un jour bienfaisant, par les efforts courageux d'un savant que la postérité reconnaissante révère comme une des plus fortes têtes et un des hommes les plus bienfaisans, mais qui fut méconnu et persécuté par son siècle obscur. Je veux parler de Roger Bacon, le digne précurseur du grand chancelier réformateur de la philosophie dans les siècles derniers. A une étude des meilleurs auteurs, prodigieuse pour son temps, Roger Bacon réunissait des lumières très-profondes et très-judicieuses dans la philosophie, acquises par de nombreuses expériences physiques. Je ne veux pas examiner ici s'il est vrai, comme on le prétend, qu'il ait été l'inventeur de la poudre à canon, des lunettes ordinaires, de celles à longue vue, &c., parce que cela a déjà été suffisamment discuté par d'autres [39], et n'appartient pas immédiatement à mon sujet; mais ce qui lui mérite particulièrement une place dans l'histoire de la médecine, c'est qu'il a combattu toutes les espèces de préjugés dont il sut très-bien découvrir les sources; qu'il a conseillé l'étude des mathématiques, comme le moyen le plus sûr d'acquérir des connaissances profondes dans chaque partie de la science, et qu'il a avancé que se livrer avec assiduité à la lecture des anciens, sans cependant en devenir idolâtre, est ce qui forme le plus le goût, et doit être recommandé pour toutes les sciences [40].

(39) Biograph. Britann. t. I. p. 428. s.

(40) *Bacon.* op. maj. p. 10. (ed. *Jebb.* Lond. 1733. f.°) « Non oportet nos adhærere omnibus quæ audimus et legimus, sed examinare debemus districtissime sententias majorum, ut addamus, quæ eis defuerunt, et corrigamus, quæ errata sunt, &c. »

Ce sont là des principes infiniment familiers aujourd'hui, mais, dans ce siècle de barbarie, ils parurent si extraordinaires, si nouveaux et si hasardés, qu'ils furent le motif de la haine du clergé contre Bacon. Quels changemens heureux n'aurait-on pas vu arriver dans l'empire des sciences, si les principes hasardés par Bacon, et non encore convenablement digérés, avaient été adoptés par les savans ; mais il prêchait dans un désert. Il est à regretter qu'il n'ait pas su lui-même mieux appliquer ses principes aux branches particulières des sciences, et il était même tellement inconséquent, à cet égard, que, dans sa lettre au pape, non-seulement il soutient la possibilité d'une médecine universelle, mais encore il en recommande l'usage au saint Père [41]. Au reste, où est l'homme qui pourrait s'affranchir entièrement de la chaîne des préjugés et des chimères de son siècle! Bacon a frayé le chemin aux médecins esclaves de son temps [42]. Quoiqu'on ne lût pas beaucoup ses ouvrages et qu'on ne s'aperçût pas de suite de l'effet frappant de ses principes, cependant son esprit, l'esprit de la philosophie expérimentale, vécut encore, après sa mort, chez quelques médecins et philosophes isolés. C'est à lui qu'on est redevable, en grande partie, de l'accroissement que les lumières ont pris dans les siècles suivans [43].

(41) Aussi (Op. maj. p. 472. et p. 240. 247) croyait-il que l'astrologie était la base fondamentale de toute la médecine, et devait être étudiée dans les livres des Hébreux.

(42) Op. maj. pag. 16. 17.

(43) Voy. *Chaufepied*, Nouv. dictionn. histor. et critique, t. I. p. II. p. 3. s. — *Wood* antiquit. Oxon. p. 136. s. — *Freind*, p. III. p. 9.

35. Les grandes découvertes de ce siècle n'ont pas, il est vrai, une influence immédiate sur l'histoire de notre art, mais elles prouvent au moins que l'esprit de méditation et l'amour des arts se réveillaient ; et la science médicale aurait sans doute beaucoup gagné si cet esprit fût devenu aussi familier dans les écoles de médecine. Ce fut alors que l'homme commença à se sentir, et à reconnaître ce dont il serait capable, s'il était libre de penser et exempt de préjugés.... Je crois devoir parler ici de deux découvertes importantes faites dans ce siècle; savoir : l'art de polir les verres pour microscopes et pour lunettes à longue vue, et la *polodixie* de l'aiguille aimantée. En 1285, Salvino degli Armati confectionna le premier un verre en lentille pour lunette [44]; et quoique tout son talent se réduisît à savoir façonner et polir les simples verres grossissans, cependant ce premier pas serait devenu par la suite bien important pour l'histoire naturelle, si, en suivant la route qu'il avait tracée, on s'était occupé de perfectionner cette découverte. Mais il s'écoula encore plusieurs siècles avant qu'on osât y ajouter quelque chose. On trouve les premières traces de la polodixie ou de l'inclinaison de l'aiguille aimantée vers le pôle, dans les auteurs les plus considérés de ce siècle, et notamment dans Vincent de Beauvais [45], et dans Roger Bacon [46]. La cause de cette propriété fut attribuée par ces auteurs ou aux étoiles polaires ou à une grande pierre d'aimant, cachée

(44) *Tiraboschi*, t. IV. p. 170.
(45) Specul. natur. lib. VIII. c. 19. f. 83. b.
(46) Op. maj. p. 115. — Vid. *Cabei* philosoph. magnet. p. 225. 254. — *Gilbert*, de magnete, p. 7. (Sedin. 1628. 4.°)

dans la terre, qui devait produire cette attraction. Deux passages importans d'un moine de Saint-Germain-des-Prés, Hugo Bercy [47] et du cardinal Vitry [48], nous font voir qu'on faisait déjà à cette époque, usage de l'aiguille aimantée dans la navigation. Tous deux parlent positivement du compas de mer ; par conséquent, on ne peut pas raisonnablement attribuer cette invention à Flavio Gioja d'Amalfi [49].

Les voyages fréquens que l'on faisait au XIII.ᵉ siècle dans les pays les plus lointains, contribuèrent beaucoup à répandre de nouvelles lumières, au moins à faire connaître les mœurs, les lois, la religion et les productions naturelles de ces pays. Jean de Plano Carpigni, Marc Paul, Guillaume Rubruquis et Ascelin, sont assez connus par leurs voyages, sur-tout les trois premiers, et ont plus contribué que les croisades à la propagation des connaissances des divers peuples et des différens pays [50].

CHAPITRE VI.

Histoire de la Médecine et de la Chirurgie, dans le XIII.ᵉ Siècle.

36. LA manière dont on cultiva dans ce siècle la théorie médicale était la seule qu'on pouvait attendre du système scolastique et de l'astrologie qui dominaient alors ; et au lieu de prendre l'expérience pour juge des opinions, on se perdait dans un labyrinthe de

(47) *Pasquier*, Recherch. sur la France, liv. IV. ch. 25. p. 495.
(48) Jac. *de Vitriaco*, hist. Hierosol. c. 89. in *Bongar.* p. 1106.
(49) *Grimaldi* saggi dell' accademia di Cortona, t. III. p. 195.
(50) *Sprengels* Gesch. der geogr. Entdeck. p. 278. f.

recherches subtiles dans lesquelles on ne pouvait éviter des contradictions, parce qu'on regardait tout-à-la-fois Aristote, Averroës, Galien et Avicenne comme des juges infaillibles. On remplissait des volumes entiers de solutions de questions inutiles et qui n'avaient aucune influence sur l'essence de l'art de guérir. On entassait doutes sur doutes, au lieu de rapporter ce qu'on avait observé, et on cherchait toujours des idées abstraites, pour trouver comment telle ou telle chose pouvait être. Aujourd'hui on ne peut se faire une idée de ce chaos des subtilités scolastiques qu'on professait alors dans toutes les écoles et dans tous les écrits des médecins; on est étonné de voir à quel point peut s'égarer l'esprit humain, lorsqu'on lit que cette méthode scolastique était même appliquée à la pratique de la médecine; que, par exemple, dans la recherche de savoir si la tisanne d'orge convient aux fiévreux, on partait de l'idée que la fièvre est un accident et la tisanne une substance, et on concluait que la fièvre ne peut être guérie par la tisanne d'orge [51]. Ajoutons à cela le préjugé général que le corps humain étant dans un rapport intime avec l'univers et sur-tout avec les planètes, les médecins ne peuvent produire aucun changement dans le corps sans considérer l'influence des constellations. On ne saignait point et on ne donnait ni vomitifs ni purgatifs sans consulter les astres. On pronostiquait sur la terminaison de la maladie d'après les étoiles, et on regardait par conséquent l'astrologie comme une partie essentielle de la

(51) *Petr. Aban.* conciliator different. philos. et medic. diff. 169. f. 225. b. (Venet. 1565. f.°)

médecine. L'exemple d'Edmond, archevêque de Cantorbéry, nous prouve que le clergé opérait encore dans ce siècle des cures miraculeuses [52]. Innocent III ordonna le premier qu'aucun médecin ne pourrait, sous peine d'excommunication, entreprendre une cure sans avoir préalablement fait appeler un prêtre [53]. Tel fut le véritable état de la science médicale dans le XIIIe siècle. Je vais tâcher de prouver par quelques exemples la vérité de cet exposé.

37. Un des premiers auteurs de ce siècle est Gilbert d'Angleterre, déjà cité par Pierre d'Espagne et Pierre d'Abano. Dans son *Compendium* de médecine [54], on trouve des exemples nombreux de la culture scolastique, de la théorie et de la pratique de la médecine. Des antithèses sans nombre, des questions subtiles, des solutions plus subtiles encore, des distinctions rafinées et nombreuses, rendent la lecture de ce rare ouvrage ennuyeuse pour tout médecin réfléchi. Toute la théorie de cet auteur repose sur les quatre humeurs principales, leurs qualités élémentaires et leur saveur. Il ne décrit aucune maladie sans diviser ces humeurs en des espèces infinies, suivant leurs causes matérielles, et il cherche à établir des signes particuliers pour chaque espèce. Les poux mêmes n'échappèrent pas à cette classification : tantôt ils proviennent du sang, tantôt des glaires, quelquefois

(52) *Vincent. Bellovac.* spec. histor. lib. XXXI. c. 73. 79. 80. 84. s. 425. c. 426. b. d.

(53) *Ej.* specul. doctrin. lib. XII. c. 2. f. 173. c.

(54) *Gilberti anglici* compendium medicinæ, tam morborum universalium, quam particularium, non solum medicis sed et cyrurgicis utilissimum. (ed. Michael. Venet. *de Capella*, 1510. 4.°)

de la bile jaune, et quelquefois de la bile noire [55]. Il classe aussi d'après les humeurs les vers intestinaux, c'est-à-dire qu'ils proviennent du mucus naturel ou d'un mucus douçâtre ou salin [56]. Cet auteur rapporte d'une manière adroite et scolastique tout ce que les anciens ont dit de plus subtil sur la douleur, et il se perd quelquefois dans des contradictions qu'il tâche de résoudre d'une manière tout-à-fait particulière [57]. Ainsi que les anciens, Gilbert définit la fièvre une chaleur contre nature qui part du cœur, se propage dans les artères, et trouble ainsi les fonctions du corps; mais il ajoute que cette définition n'est point exacte; car lorsque la chaleur est naturelle, l'idée de maladie et l'idée de santé naissent ensemble, et la chaleur naturelle et celle contre nature ne sont pas substantiellement différentes, mais seulement *pròut sunt formales et proprietates membri* [58]. Il dit aussi que la putréfaction n'a lieu que d'une manière naturelle hors du système sanguin [59]. Suivant ce médecin, l'urine acquiert par un flegme doux et salin, une couleur qui annonce une plus grande saturation; parce que le flegme salin est plus échauffant que la bile jaune, et que la dégénération est plus évidente dans le flegme que dans la bile [60]. Il dérive la fièvre quotidienne non-seulement des glaires, mais il en établit encore différentes espèces, selon que la mucosité est acide ou douce, âcre ou amère, ou enfin saline. Il traite aussi, mais légèrement, de la fermentation acide, d'après la théorie scolastique [61]. Il considère

(55) *Gilbert. angl. ib.* f. 82. a.
(56) *Ib.* f. 228. c.
(57) *Ib.* f. 89. b.
(58) *Ib.* f. 1. d.
(59) *Ib.* f. 9. b.
(60) *Ib.* f. 40. c.
(61) *Ib.* f. 42. c.

les fièvres de cinq, six, sept et huit jours comme des phénomènes tout-à-fait ordinaires, et dérive leur cause de la dégénération de l'une des quatre humeurs principales [62]. Gilbert établit encore exactement la différence qu'Avicenne avait remarquée dans les sucs nourriciers, en admettant deux sortes de *ros*, qui sont les deux premières espèces d'Avicenne, et deux sortes de *cambium*, qui sont les deux dernières espèces du médecin de Perse [63]. Il distingue avec soin, mais seulement par des signes hypothétiques, l'inflammation de la dure-mère de celle de la pie-mère [64], et il accorde une direction rectiligne aux esprits vitaux, et une direction curviligne ou circulaire aux esprits naturels et animaux [65]. Le médecin anglais adopte dans tout son ensemble la théorie d'Hhonain à l'égard des forces assimilative et informative [66]. Il fait entre autres la question suivante : pourquoi l'ame végétale et sensible est-elle détruite à la mort, et non pas l'ame intellectuelle ? Question qu'il résout en disant que la force de l'ame végétale provient de la matière, et qu'il la regarde comme simple forme de la matière. Par conséquent, elle doit nécessairement cesser d'exister à la destruction de l'essence de cette matière. L'ame intellectuelle au contraire n'est point une simple forme et l'idée d'action et de douleur ne lui appartient point. Elle doit par conséquent durer après la mort [67].

38. L'auteur qui nous occupe fait quelquefois, mais rarement, des observations qui méritent d'être

(62) *Gilbert. ib.* f. 54. b.
(63) *Ib.* f. 70. b.
(64) *Ib.* f. 84. d.
(65) *Ib.* f. 118. b.
(66) *Ib.* f. 242. a.
(67) *Ib.* f. 245. b.

citées, et au nombre desquelles je compte particulièrement la description de la lèpre, que l'on peut regarder comme une des premières expositions exactes de cette maladie qui aient été faites dans l'Occident chrétien. Les taches et signes qui précèdent cette éruption sont décrits d'une manière conforme à la nature [68]. Il a fait une observation judicieuse sur les différentes espèces de lèpre, en disant qu'elles peuvent rarement être bien distinguées les unes des autres, parce qu'elles se confondent ordinairement les unes dans les autres [69]. Il fait mention d'une maladie nerveuse particulière sous le nom d'*analempsie* qu'il distingue de l'épilepsie, et qui provient d'une vapeur flegmatique ou mélancolique qui a son siége dans l'estomac ; dans l'attaque le malade ne tombe point à terre, il éprouve seulement un abattement accompagné de spasme [70]. Son explication de l'apparition du soleil sur la surface de l'eau, quelques minutes avant son lever est assez conforme aux lois de l'optique [71]. Sa distinction de l'odontalgie gastrique d'avec la rhumatismale est encore très-importante [72]. L'urine noire, sur-tout lorsque son sédiment est de cette couleur, est d'autant moins un signe dangereux, que souvent des personnes atteintes d'affections hémorroïdales rendent une urine avec un semblable sédiment [73]. En considérant le cœur comme la principale source du sang et comme le premier organe de tout le corps, cet auteur nous prouve qu'il était partisan d'Averroës [74]. Gilbert tâche d'ajuster en grande partie ses principes

(68) *Gilbert. ib.* f. 337. d.
(69) *Ib.* f. 340. a.
(70) *Ib.* f. 110. c.
(71) *Ib.* f. 128. c.
(72) *Ib.* f. 160. d.
(73) *Ib.* f. 232. c.
(74) *Ib.* f. 248. a.

pratiques à la théorie scolastique ; mais cet essai ne lui a pas souvent réussi. Quoiqu'il semble vouloir dire qu'il se sent disposé à recommander la méthode curative d'Hippocrate, cependant pour ne pas paraître original, il préfère suivre celle des modernes [75]. De même on remarque en lui quelque penchant à l'empirisme dans le traitement des maladies, quoiqu'il assure ne pas être partisan des moyens superstitieux [76].

Son ouvrage est encore important en ce qu'il enseigne très-bien la manière d'éteindre le mercure dans les onguens, et en proposant d'ajouter de la poudre de sinapis, pour accélérer l'extinction [77]. Outre cela, il faisait ordinairement triturer le mercure coulant avec de la salive [78]. Il indique aussi la manière de préparer l'alcali fluor *(oleum tartari per deliquium)*, ainsi que l'esprit de mindererus [79]. Ce médecin recommande les bains d'eaux thermales ou sulfureuses de Bath dans les hydropisies et autres affections cachectiques [80]. Sa description et sa méthode curative de la gonorrhée *[gomorria]* et des chancres, prouvent que ces maladies honteuses se sont beaucoup propagées depuis les croisades [81]. Son traitement est tout-à-fait singulier dans la léthargie, et consiste à faire attacher un cochon au

(75) *Gilbert. ib.* f. 193. c.

(76) *Ibid.* f. 327. b. — Il cherchait à guérir l'impuissance par un papier qu'il faisait porter au cou et sur lequel on écrivait avec le jus de la *consolida major* les paroles suivantes : † *Dixit Dñs crescite* †. *Uthihoth* † *et multiplicamini* † *Thabechay* † *et replete terram* † *Amath* †. (f. 286. a.)

(77) *Ibid.* f. 171. a.

(78) *Ibid.* f. 351. a.

(79) *Ibid.* f. 120. b. — f. 170. d. « Conteratur sal armoniacum » minutim, et superinfundatur frequenter et paulatim acetum, et » cooperiatur et moveatur, et evanescet sal. »

(80) *Ib.* f. 250. c.

(81) *Ib.* f. 288. a.

lit du malade [82]. Dans l'apoplexie, il ordonnait la chair de lion pour provoquer la fièvre (où prenait-on cette chair en Angleterre ?), l'huile de scorpion, et les œufs de fourmis [83]. Il employait, pour dissoudre la pierre dans la vessie, le sang d'un jeune bouc nourri avec des herbes diurétiques, comme le persil et la saxifrage [84].

39. Mais l'ouvrage de Pierre d'Abano paraît encore plus important pour l'histoire de la médecine scolastique de ce siècle : on voit qu'il fut le plus zélé partisan d'Averroës, et grand protecteur de l'astrologie. Il naquit à Padoue en 1250 [85]. Il acquit une profonde connaissance des Grecs, par son long séjour à Constantinople ; il vécut ensuite à Paris, à Padoue et un an à Trevigi [86]. Quoiqu'il jouît d'une grande considération parmi les médecins ses contemporains [87], son penchant pour la doctrine d'Averroës, son mépris pour l'Église catholique [88], et sa confiance

(82) *Gilbert, ib.* f. 108. c.

(83) *Ib.* f. 123. d.

(84) *Ib.* f. 272. d.

(85) Ce qui s'aperçoit facilement par deux passages de son ouvrage : dans l'un il dit qu'il a écrit ce livre en 1303 ; dans l'autre il rapporte qu'il avait alors cinquante-trois ans. (Conciliator different. IX. p. 15. a. XLIX. f. 74. b. ed. Venet. 1565. f.°)

(86) *Savonarola* in *Muratori* script. rer. Ital. t. XXIV. p. 1154. — *Bulæi* hist. univ. Paris. t. IV. p. 981. — *Facciolati* fasti gymnas. Patavin. p. I. p. 15.

(87) Gentilis de Foligno alla un jour à Padoue pour entendre ce médecin, et lorsqu'il fut près de son auditoire, il se jeta à genoux et cria : « Salve o santo tempio! » (*Savonarola*, l. c. p. 1155.) — Son Étymologie fait voir qu'il connaissait mieux la langue grecque que ses contemporains. (Diff. XCIX. f. 143. a.)

(88) Il est vrai que cette opinion était alors si générale, que Pétrarque se plaignait amèrement de la philosophie anti-chrétienne à la mode ; et au concile de Vienne, on défendit les cours publics

dans l'astrologie [89], lui attirèrent de grandes persécutions [90]. Même après sa mort on n'épargna pas ses ossemens, et ce ne fut qu'après un siècle que l'on commença à reconnaître son mérite en lui érigeant une statue [91]. Son ouvrage connu sous le titre de *Conciliator differentiarum*, nous apprend positivement de quelle manière les médecins savans de son temps cultivèrent la théorie et la pratique de la médecine. Il établissait d'abord une question, donnait la solution et les principes de ses adversaires sur cette question, ensuite il avançait sa propre réfutation. C'est ainsi qu'il démontre que la médecine est une science, car la science consiste *in entis immobilis comprehensione veritatis*; et c'est ce qui a lieu à l'égard de la médecine [92]. Il prouve par l'analogie et le rapport de toutes choses sur le corps humain [93], que la médecine est une science unique. Il se livre à des recherches subtiles sur les questions de savoir si l'air est froid ou non de sa nature [94]; si les élémens ne sont sim-

d'Averroës. (*Petrarch.* senil. lib. V. ep. 3. pag. 719. — *Bolland.* act. sanctor. Jun. t. V. p. 672.)

(89) Il assure que les prières les mieux exaucées sont celles que l'on fait, pour acquérir la science, en tournant ses regards du côté de Jupiter pendant son passage dans le méridien. (Conciliat. diff. CXIII. f. 167. a.) Il voulait construire une nouvelle Padoue sous la constellation la plus favorable. (*Savonarola*, l. c.) Tassoni dit encore de lui:

Se v' era Pietro allor, co' fieri carmi
Traeva i morti regni al suon dell' armi.

(Secchia rapita, cant. VIII. n. 19. p. 122. ed. Paris. 1759. 12.)

(90) Tiraboschi a le mieux exposé cette histoire, t. V. p. 172.

(91) *Tiraboschi*, l. c. Quoique Tiraboschi rapporte l'année de la mort d'Abano en 1315, il faut pourtant qu'il ait vecu encore en 1320, car il séjourna à Trévigi en 1318 et 1319. (*Facciolati*, l. c.)

(92) Conciliat. diff. III. f. 5. c. d.

(93) *Ibid.* f. 7. c.

(94) Diff. XIV. f. 21. c.

plement qu'un mélange de parties constitutives, ou s'ils reposent aussi sur des formes, et s'ils doivent être regardés comme substantiels [95]; si la complexion ou le tempérament est une substance ou non [96]. Il répond à cette dernière question comme les vrais Nominaux, en regardant le tempérament seulement comme un accident ou comme une qualité. Comme défenseur du système d'Aristote, il lui a fallu chercher aussi la nutrition dans le sang artériel, à cause de l'esprit vital dont il est imprégné [97], et avancer qu'elle s'opère d'après les parties formelles et non pas d'après les parties matérielles du corps [98]. Il fut encore obligé de n'admettre qu'un seul et principal organe, c'est-à-dire le cœur, comme la source des systèmes artériel et nerveux [99]. Que la force vitale agit primitivement sur les nerfs avant d'agir sur les muscles [100]; que les forces organiques ne dépendent point de leur complication [1]; que le cœur n'est pas susceptible d'inflammation, mais seulement d'une complexion vicieuse [2]; que la pleurésie du côté gauche est plus dangereuse que celle du côté droit [3], sont des assertions qui, ainsi que beaucoup d'autres, ne peuvent être expliquées que par les précédentes théories dominantes. Il résout, d'une manière scolastique, la question de savoir si la chaleur et l'esprit

(95) Diff. XVI. f. 23. d.
(96) Diff. XVII. f. 26. a.
(97) Diff. XXXI. f. 49. a.
(98) Diff. LVI. f. 82. b.
(99) Diff. XXXVIII. f. 60. a. — XLVII. XLVIII. f. 69. s.
(100) Diff. LVIII. f. 85. a.
(1) Conciliat. diff. LXIII. f. 53. a.
(2) Diff. XCVII. f. 145. b.
(3) Diff. XCIX. f. 146. c.

sont identiques (question que les anciens avaient déjà faite). Il dit que ces deux choses sont semblables quant à l'objet; mais qu'elles sont réellement différentes, car la chaleur produit l'esprit aërien qui est substance, tandis que la chaleur n'est qu'une qualité; celle-ci est le principe mouvant et l'autre est le principe mu [4]. Il examine très en détail si la douleur est une maladie ou un accident, et si on la sent comme douleur. Cette dernière est de deux espèces, la douleur matérielle et la douleur formelle. La première se fait sentir constamment, mais non la dernière, qui est sensation elle-même et ne peut par conséquent être sentie [5].... Une grosse tête vaut-elle mieux qu'une petite? Abano résout cette question singulière de la manière suivante : si la petitesse de la tête provient du peu de capacité du crâne, elle vaut moins; elle est au contraire très-bonne lorsqu'elle dépend seulement d'un défaut d'épaisseur dans l'enveloppe de la tête [6].... Autant ses questions sont vagues, autant ses réponses sont ambiguës. Il dit que le mercure est d'une nature froide et humide, parce que son effet produit la paralysie; mais ailleurs il lui donne une nature sèche et chaude, parce qu'il corrode les parties solides [7]. Il prétend qu'il est possible de trouver un remède qui guérisse radicalement la phthisie pulmonaire [8]. Cependant il résout plusieurs questions d'une manière satisfaisante; par exemple, celle de savoir s'il faut provoquer une évacuation au début d'une maladie aiguë [9].

(4) Diff. LIX. f. 87. c.
(5) Diff. LXXIII. f. 111. b. — LXXVII. f. 117. b.
(6) Diff. LXXIX. f. 120. b.
(7) Diff. CLI. f. 208. b.
(8) Diff. CXVIII. f. 247. c.
(9) Diff. CLXVII. f. 222. d.

Nous avons déjà dit que Pierre d'Abano fut grand partisan de l'astrologie. Son ouvrage nous prouve qu'il la regardait comme une branche essentielle de la médecine. L'influence de la lune détermine les jours critiques ; c'est pourquoi le vingtième jour est plus heureux que le dix-huitième [10]. La conjonction de la lune avec les planètes opère sur-tout les jours critiques les plus certains [11]. La saignée est plus salutaire au deuxième quartier de la lune, parce que la lumière étant alors dans une augmentation complète, l'influence de cette planète augmente aussi; mais il ne faut pratiquer cette opération ni dans le premier ni dans le dernier quartier [12]. Pour guérir les douleurs néphrétiques, il faut peindre une figure de lion sur une feuille d'or, et l'attacher au malade au moment du passage du soleil avec le Cœur du lion dans le méridien [13]. Les instrumens de fer sont préférables à ceux d'or, parce que Mars exerce une grande influence sur la chirurgie [14]. J'observe encore en passant que ce médecin a aussi rapporté dans son ouvrage une histoire de Marc Paul, relative aux terres méridionales de l'Afrique, et aux nuages noirs qui forment le pôle austral [15].

40. L'étude d'Hippocrate trouva dans ce siècle un zélé partisan dans la personne de Thadée de Florence, qui jouit, comme savant et comme médecin praticien, de la plus grande considération, et qui fut à la médecine ce qu'Accorsi fut à la jurispru-

(10) Diff. CIV. CV. f. 154. a. s.
(11) Diff. X. f. 17. c.
(12) Diff. CLXVIII. f. 223. d.
(13) Diff. X. f. 17. c.
(14) Diff. CCVIII. f. 260. d.
(15) Diff. LXVII. f. 101. c.

dence [16]. Il a écrit des commentaires sur Hippocrate et sur l'Introduction d'Hhonain [17], qui, dans son temps, ont pu être d'une grande utilité, parce qu'on n'était pas encore assez avancé en médecine pour préférer les propres recherches aux exemples rapportés par les Grecs. L'infaillibilité de Galien avait déjà beaucoup souffert par l'étude d'Averroës et d'Aristote; la lecture d'Hippocrate acheva de l'ébranler, et sa doctrine contribua pour beaucoup à réveiller l'attention des médecins sur la philosophie de leur art et sur la manière de faire de bonnes observations. Mais on ne pouvait sans le traduire en arabe, ni le comprendre ni l'utiliser. Par conséquent, Thadée pour rendre le vieillard de Cos intelligible pour son siècle, employa tout son savoir en arabe et toute sa scolastique pour le bien expliquer.

Je ne puis tout-à-fait omettre ici le Pline du moyen âge, je veux dire Vincent de Beauvais, dominicain et précepteur des enfans de Louis IX [18]. Dans ses quatre *Specula*, il a fait la compilation de tous les auteurs de l'antiquité et une médecine populaire, tirée en grande partie d'Isidore, d'Avicenne, d'Ali et autres [19].

(16) Il commença l'enseignement de la médecine à Bologne en 1260, et mourut en 1295. (*Sarti* de profess. Bonon. t. I. p. I. p. 467. 472. — *Mazzuchelli* vita d'illustr. Fiorentini, p. 43. 44.) Les Bolonais l'affranchirent, ainsi que ses héritiers, de toutes contributions. (*Sarti*, part. II. p. 227.) Il était connu par son avarice et les honoraires exagérés qu'il demandait pour ses cures. (*Sarti*, l. c. p. 153. *Muratori* script. rer. Ital. tom. XIV. p. 1112. — Contin. *Vincent. Bellovac.* lib. XXXI. f. 431. b.)

(17) Expositiones in Ipocratem et Joannitium. Venet. 1527. f.°

(18) *Bulæus*, tom. III. p. 713. Vincent mourut en 1256.

(19) *Vincent.* specul. doctrin. lib. XII. 1. f. 173. b. Tous les sept arts libéraux sont nécessaires au médecin. lib. XV. c. 2. f. 189. a.

41. Simon de Cordo, natif de Gènes, médecin particulier du pape Nicolas IV et chapelain du pape Boniface VIII[20], s'est distingué par ses connaissances dans la matière médicale, en tâchant d'aplanir les difficultés et les confusions que présentait la nomenclature si défigurée des Arabes. Entre plusieurs moyens à cet effet il en proposait un qui pouvait beaucoup contribuer au perfectionnement de l'histoire naturelle. Il fit plusieurs voyages en Grèce et dans l'Orient pour observer sur le lieu même les plantes que les Grecs et les Arabes avaient déjà décrites. Combien la science n'aurait-elle pas gagné, si ces voyages eussent été faits avec un esprit véritablement observateur ! Mais on regardait alors la description d'une plante comme superflue, et lorsqu'on la faisait, elle n'était rien moins que naturelle et ne reposait que sur des circonstances accidentelles. Le principal but d'alors était la recherche des propriétés médicinales, et au lieu de tirer parti de l'expérience, on les dérivait des qualités élémentaires, des propriétés physiques et de la complexion supposée des plantes. Mais, comme l'ouvrage de Simon est semblable aux Pandectes de Mathieu Sylvaticus, je me propose d'en dire encore quelque chose par la suite[21].

La culture empirique de la science médicale par les moines fit quelques acquisitions par divers ouvrages qui parurent dans ce siècle. Un des premiers nommé *Circa instans*, est ordinairement attribué à Platearius, mais il ne reconnaît pour auteur ni Mathieu ni Jean

(20) *Tiraboschi*, tom. IV. p. 201.

(21) Je me sers en partie de l'édition qui a paru en même temps que Mathieu Sylvaticus, Lugdun. 1534. f.°, et en partie de celle de Venise, 1507. f.°

Platearius. L'un s'y trouve cité, et l'autre est trop ancien. Gilbert et Pierre d'Espagne le citent toujours sous ce même titre *Circa instans*, et le distinguent des ouvrages de Mathieu Platearius. Cet ouvrage contient une collection de formules contre toutes sortes d'accidens ; mais je n'en dirai rien, si ce n'est que l'antimoine n'y est recommandé que pour l'usage extérieur [22].

Une semblable collection a été faite par Pierre d'Espagne, fils d'un médecin, Julien de Lisbonne. Il fut d'abord archevêque de Brague, en Portugal, ensuite cardinal et évêque de Frascati, et enfin pape sous le nom de *Jean XXI* [23]. Les historiens disent qu'il fut plus célèbre comme médecin que comme pape [24]; cependant ses efforts pour réprimer l'esprit monastique méritent notre suffrage; tandis, au contraire, que comme médecin, ou au moins comme auteur sur la médecine, il ne s'est point acquis l'estime de la postérité. Quoiqu'il rejette positivement les *carmina* superstitieux [25], il rassemble cependant, non-seulement tous les médicamens absurdes du Cyranide, du *Circa instans*, et d'autres livres de formules; mais il en ajoute encore des nouveaux : par exemple il dit que celui qui porte sur son corps les noms de *Gaspar, Balthasar* et *Melchior*, ne devra jamais craindre d'être attaqué

(22) Liber de simplici medicina, secundum *Platearium* dictus *Circa instans*. (Lugd. 1525. 4.°) c. 10. f. 225. a.

(23) Herm. *Corneri* chronic. in *Eccard*, tom. II. p. 927. — Amalr. *Auger. de Biterris*, *ib.* pag. 1787. — *Trithem.* annal. Hirsaug. tom. II. p. 31. — *Hambergers* zuverlässige Nachrichten von den vornehmsten Schriftstellern, tom. IV. pag. 440. f. — *Köhlers* vollstandige Nachricht vom Papst Johann XXI. (Göttingen 1760. 4.°)

(24) *Trithem.* l. c.

(25) Thesaurus pauperum, p. 253. a. (Lugd. 1525. 4.°)

d'épilepsie [26]; que pour provoquer le flux de ventre, on n'a qu'à mettre des excrémens du malade dans un os humain, et le jeter dans un fleuve: le malade aura le flux de ventre aussi long-temps que l'os restera dans le fleuve [27].

42. Jean de Saint-Amand mérite d'être cité d'une manière distinguée parmi les médecins de son siècle: il était chanoine de Tournay, et ne doit pas être confondu avec le martyrologiste du même nom [28]. On ne cherchera pas dans son Commentaire sur l'Antidotarium de Nicolas ce qu'il contient effectivement; c'est-à-dire, une thérapeutique générale, excellente pour son siècle, dont la découverte m'a fait d'autant plus de plaisir, que je m'étais attendu, de la part des Scolastiques, à un travail tout particulier sur cette véritable philosophie de la médecine. Effectivement les règles que Jean propose pour établir des indications, font honneur à sa pénétration, et quelquefois même à son esprit observateur. Il suffit que je cite quelques passages de cet ouvrage pour prouver qu'il mérite bien plus une nouvelle édition que les misérables empiriques Serenus Samonicus et Théodore Priscien. Il expose d'une manière excellente, il est vrai, mais quelquefois trop subtile, les indications et les règles de précaution à suivre dans l'usage des purgatifs et

(26) Thesaurus pauperum. p. 255. b.

(27) *Ib.* p. 260. c.

(28) Ce dernier vécut au onzième siècle et a écrit en vers la vie de Sainte-Rictrudis (*Bolland.* act. sanct. Maj. 12. p. 79. n. 2.) Dans un ouvrage manuscrit sur Galien, l'auteur qui nous occupe, se nomme *Joannes, in pabula canonicorum præpositus Montensis.* (Essai histor. sur la médec. en France, p. 177.) Il y a eu un Jean de Saint-Amand, médecin particulier du pape Jean XXII. (Vie de Pétrarque par Sade, tom. I. p. 220.)

des vomitifs [29]. Il fait connaître dix-sept contre-indications des évacuations, dont les plus importantes sont, 1.° l'état sain du corps et un régime convenable; 2.° la plénitude pas trop ancienne pour être guérie naturellement; 3.° l'accumulation d'un sang pur dans les parties nobles; 4.° l'évacuation précédente des vaisseaux; 5.° l'envie de vomir; 6.° la stagnation de matières nuisibles dans des parties éloignées et qui font craindre une métastase; 7.° un trop haut degré de chaleur ou de froid; 8.° les obstacles astrologiques lors de la conjonction de la lune avec Saturne, &c. [30]. La cure symptomatique doit toujours suivre l'indication primitive; cependant, on peut s'écarter de cette règle dans les circonstances suivantes: 1.° dans une trop grande violence de la douleur; 2.° dans le danger de quelque accident; 3.° dans une prostration des forces de la nature; 4.° dans un trop grand degré de chaleur.... Lors d'un accident passager, le médecin ne doit pas se laisser effrayer dans ses moyens curatifs généraux, encore moins s'arrêter et se borner aux mêmes médicamens [31]. Les répercussifs reçoivent leur contre-indication dans le distique suivant, qui ne me paraît pas trop intelligible:

Nobile, plethoricum, crisis, centaurea, forensis:
Crassities, frigus, congestio, copia, virtus [32].

Sa théorie sur les effets des médicamens est conforme à l'esprit de son siècle, et paraît cependant

(29) Expositio supra Antidotarium Nicolai, f. 415. s. (Venet. 1562. f.°)
(30) *Ib.* f. 410. a.
(31) *Ib.* f. 408. a.
(32) *Ibid.*

plus

plus subtile et plus scolastique que celles que j'ai lues jusqu'au XIII.ᵉ siècle. Il dit que les vertus des médicamens sont en partie essentielles, en partie effectives et en partie accidentelles [33]. Les échauffans agissent de la manière suivante : 1.° ils rendent les humeurs stagnantes plus fluides ; 2.° ils abstergent ; 3.° ils exaspèrent ; 4.° ils ouvrent les voies sans pénétrer la substance de la partie ; 5.° ils les ouvrent directement ; 6.° ils sont émolliens ; 7.° ils attirent les humeurs ; ce qui s'opère en partie au moyen de leur simple complexion, et en partie soit en rubéfiant, soit en causant une démangeaison ou une suppuration ; 8.° ils détruisent les parties solides ; 9.° ils déterminent la putréfaction ; 10.° ils corrompent sans destruction et sans putréfaction ; 11.° ils excorient [34]. Ce médecin rejette, dans les fièvres intermittentes, l'emploi des opiats sur-tout lorsqu'ils ne sont pas composés avec l'huile ou l'eau de rose [35].

43. Les auteurs dont nous venons de parler cultivèrent aussi la chirurgie ; mais elle ne fit pas de grands progrès dans les écoles des Scolastiques. Les règles de Gilbert dans les traitemens des fractures du crâne sont entièrement absurdes [36]. On négligeait alors presque tout-à-fait la paracentèse [37], dont Pierre d'Abano borna, non sans principes, l'application à fort peu de cas [38]. Il conseille, au contraire, la bronchotomie [39] ; et recommande d'une manière trop exclusive l'emploi des dessiccatifs dans le traitement des ulcères [40].

(33) Expos. sup. antid. Nic. f. 403. b.
(34) *Ib.* f. 402. a.
(35) *Ib.* f. 408. a. 431. d.
(36) *Ib.* f. 87. a.
(37) *Ib.* f. 255. b.
(38) Diff. CXCIX. f. 252. a.
(39) Diff. CXCIII. f. 247. c.
(40) Diff. CCVII. f. 259. b.

Un assez grand nombre des chirurgiens italiens se sont fait connaître dans ce siècle par leurs écrits et nous ont laissé des renseignemens suffisans pour pouvoir porter un jugement sur l'ét t de la chirurgie de leur temps. Ils ne composèrent que deux principales écoles, qui ne se distinguèrent qu'en ce que, dans l'une, on traitait toutes les lésions par des cataplasmes et des médicamens humectans, parce qu'on suivait l'autorité de Galien, qui prétend que l'humidité et le relâchement sont un état plus naturel que celui de sécheresse; et que dans l'autre école, on employait une méthode diamétralement opposée : on n'avait recours qu'aux dessiccatifs, parce que le médecin de Pergame dit dans un autre endroit que la sécheresse est plus près de l'état naturel que l'humidité [41]. Ainsi, dans le même siècle on a tiré du même auteur des principes entièrement opposés ; et quant au mode de traitement, l'inconséquence du médecin grec devenait encore plus apparente par les mauvaises traductions que l'on en avait faites.

44. Le plus ancien de ces chirurgiens est Roger de Parme, qui fut ensuite chancelier de l'université de Montpellier [42]. Il faisait usage de la méthode humectante et de tous les médicamens employés par les Arabes ; cependant il introduisit en même temps dans la chirurgie la méthode courageuse d'Abulcasis. Il est encore connu pour avoir recommandé l'éponge marine dans les scrofules [43].

(41) *Guid. Cauliac.* procem. f. 2. b.

(42) Catal. manuscriptor. bibl. reg. Paris. t. IV. p. 297. 306.

(43) *Rogerii* chirurgia, c. 10. f. 368. d. (ed. Venet. 1546. f.°) — Voy. *Portal*, Hist. de l'anatomie, t. I. p. 174.

Son disciple Roland, qui ne doit pas être confondu avec Roland Capellucci, auteur du XV.e siècle [44], était professeur à Bologne [45], et a écrit une Chirurgie, que l'on ne peut guère considérer autrement que comme un commentaire sur l'ouvrage de Roger [46], et qui a été expliquée par les quatre auteurs connus sous le nom des *quatre maîtres de Salerne* [47]. Cependant, Roland conseille quelquefois des opérations; par exemple, il extirpe les ulcères chancreux [48], et il préfère aussi l'extirpation des scrofules et du goître [*botium gulæ*] au traitement par des médicamens internes [49]. Il recommande dans la fistule lacrymale un *ruptorium* composé de chaux vive et l'application du fer rouge [50]. Sa théorie de l'ébranlement du cerveau est aussi très-bien exposée [51], et les fomentations qu'il recommande pour les plaies ne sont pas les mêmes en hiver qu'en été [52].

Guillaume de Saliceto, natif de Plaisance, appartient encore à cette école; il enseigna et pratiqua son art d'abord à Bologne, ensuite à Vérone en 1275 [53]. Ses observations nombreuses et intéressantes prouvent qu'il ne fut point un auteur ordinaire. Son ouvrage

(44) *Fabric.* bibl. med. et infim. latin. t. VI. p. 122.
(45) *Sarti*, tom. I. pag. 449.
(46) *Rolandi* chirurgia, lib. IV. c. 14. f. 200. d. « Ego Rolandus in opere præsenti juxta meum posse in omnibus sensum et literaturam Rogerii sum secutus: nec mirum, si imperitia hoc egerit mea, cum pene omnes sapientes hoc egisse noscantur. » (ed. Venet. 1546. f.°)
(47) *Tiraboschi*, tom. IV. pag. 205.
(48) Lib. III. c. 31. f. 197. d.
(49) Lib. II. c. 3. f. 192. d.
(50) Lib. I. c. 8. rubr. 7. f. 188. d.
(51) Lib. I. c. 7. f. 186. c.
(52) Lib. I. c. 6. f. 186. b.
(53) *Tiraboschi*, tom. IV. pag. 210. — Contin. *Vincent. Bellovac.* lib. XXXI. f. 430. d.

contient, entre autres, une réunion d'accidens mortels, qui cependant ont été guéris par les secours de la nature ou de l'art. Le plus remarquable de ces accidens est une lésion considérable de la substance médullaire du cerveau qui eut cependant une issue heureuse [54]. Il traitait l'hydrocéphale externe d'abord avec les frictions de baume de soufre, et ensuite par l'application des moyens de cautérisation [55]. Il cherchait, d'une manière tout-à-fait contraire aux principes de l'art, à faire suppurer les scrofules par des médicamens échauffans, et il en conseillait ensuite l'extirpation [56]. Ses fomentations consistent principalement en herbes balsamiques qu'il faisait bouillir dans du vin et appliquer chaudes [57]. Dans les douleurs de la pierre il recommande son sirop de saxifrage, de persil et de lierre, &c. [58]... Son traité sur les ulcères des parties génitales est très-remarquable; il les dérive d'une métastase de la matière morbifique des organes de la nutrition (le foie et les veines) [59]. Car puisque, d'après la théorie de Platon, le foie est le siége de la faculté de vouloir, on doit donc attribuer les accidens des parties génitales aux affections de cet organe; et cette théorie, qui n'annonce pas le moindre indice de la véritable cause, qui ne peut être qu'un commerce impur, s'est soutenue jusqu'à des temps très-modernes [60].

(54) *Guilielm. de Saliceto* chirurgia, lib. II. c. 6. f. 330. d. f. (ed. Venet. 1546. f.°)
(55) Lib. I. c. 1. f. 304. b.
(56) Lib. I. c. 23. f. 311. b.
(57) Lib. II. c. 15. f. 336. d.
(58) Lib. I. c. 46. f. 318. b.
(59) Lib. I. c. 49. 50. f. 318. d. s.
(60) *Voyez* un traité sous le titre : *De salute corporis*, dédié à Alfonse III, roi d'Aragon et de Sicile, et imprimé à Leipsic, en 1495. 4.°

45. Un des plus importans auteurs de ce siècle est Lanfranc, de Milan. Les événemens de sa vie, aussi-bien que ses écrits, ont eu une influence remarquable sur la chirurgie. Il vivait dans sa ville natale lors des plus fortes discussions des Guelfes et des Gibelins [61]; il fut exilé par Mathieu Visconti pour avoir pris une trop grande part à ces disputes, et se réfugia en France [62]. Il arriva à Paris en 1295, où, sur la demande de Passavant, doyen de la faculté, il commença à faire des cours publics avec un suffrage unanime [63]. Déjà avant cette époque, en 1271, plusieurs chirurgiens de Paris, s'étaient séparés de la faculté, pour établir un collége sous la présidence de Jean Pitard, mais qui resta encore sous la direction de la faculté de médecine. Les membres de ce collége furent considérés comme des laïques ayant la permission de se marier; ils jouissaient des mêmes priviléges que les *magistri in physica*, et portaient le même costume; c'est pourquoi on les nomma *chirurgiens à robe longue*. Il fallait, avant de recevoir cette dignité, avoir étudié pendant deux ans la médecine et subi des examens très-sévères. Ce fut dans ce collége, dont les martyrs Côme et Damien, étaient patrons [64], que se fit recevoir Lanfranc, probablement parce qu'il était marié. Autant que je sache, cet auteur resta jusqu'à sa mort à Paris. Il travailla avec distinction à la célébrité de ce collége, et y attira un si grand nombre

(61) Steph. *Infessuræ* diar. urb. Rom. p. 1863. in *Eccard*, t. II.
(62) *Lanfranci* practica, quæ dicitur Ars completa totius chirurgiæ, tr. V. c. 7. f. 261. a. (ed. Venet. 1546. f.°)
(63) *Ibid.*
(64) Essai histor. sur la médec. en France, p. 239. s. — Recherches sur l'hist. de la chirurgie, p. 71. s.

d'élèves, qu'il devint la première académie de chirurgie du monde entier.

Discipple, comme on l'a déjà dit, de Guillaume Saliceto, il suivait la même méthode curative, et employait les mêmes onguens et cataplasmes. Il était très-circonspect et quelquefois pusillanime dans les opérations; de sorte qu'il n'osa pratiquer ni la lithotomie ni l'opération de l'hernie, pas même la paracentèse [65]. Il était tellement partisan de la théorie qu'il concluait par un sillogisme dont la majeure est fausse, que tout chirurgien est théoricien [66]. Cet auteur critique le traitement empirique et superstitieux des plaies et des ulcères; cependant il fait mention de ces moyens, mais il prévient que ce n'est que par complaisance pour les hommes qui croient à de semblables secours, et pour lesquels la confiance est le meilleur remède [67]. Il guérissait les plaies des parties charnues par la *première intention*, qui est la cicatrisation, à moins que les circonstances suivantes ne s'opposassent cette indication; 1.° lorsque la plaie est faite avec une pointe; 2.° lorsqu'elle pénètre jusqu'à l'os; 3.° si elle est compliquée d'un ulcère; 4.° si le blessé a les humeurs viciées; 5.° si la plaie a pénétré dans une cavité principale du corps; 6.° dans le cas d'une complication de contusion; 7.° lorsque la plaie a été faite par la morsure d'un animal venimeux [68]. Il cite un exemple du danger que l'on court par la cicatrisation précipitée d'une plaie principale; et il a rouvert

(65) *Lanfranc.* practic. tr. III. d. 3. c. 8. f. 245. b.

(66) *Ibid.* f. 208. c. « *Omnis practicus est theoricus: atqui omnis* » *chirurgus est practicus: ergo omnis chirurgus est theoricus.* »

(67) Lib. III. c. 1. f. 159. a.

(68) Chirurg. parv. lib. I. c. 1. f. 201. b.

quelquefois lui-même la cicatrice d'une plaie trop promptement guérie [69]. Lanfranc divise les ulcères d'après les quatre qualités élémentaires et les quatre humeurs principales, et leurs différentes complications qu'il porte jusqu'à trente-deux [70]. Dans le clou pestilentiel ou furoncle des pestiférés, il employait avec succès la thériaque lorsque le malade était déjà sans espoir [71]. Il guérissait les plaies avec lésion de nerfs au moyen de la suture et des huiles, dont il faisait en général un très-grand usage [72]. Un jeune homme de quinze ans ayant reçu un coup de pointe dans le bras, la veine et le nerf furent lésés. Lanfranc ne savait comment appliquer la théorie de Galien dans ce cas de chirurgie. La veine et l'hémorragie exigeaient des médicamens froids, et les nerfs des substances chaudes; mais il trouva un moyen intermédiaire en faisant usage de la ligature pour la veine, et en employant des huiles chaudes pour le nerf [73]. Il était faible jusqu'à la pusillanimité dans le traitement des plaies de tête, et il ne paraît pas avoir su appliquer le trépan d'une manière convenable [74]. Sa description des chancres et autres accidens d'un commerce impur est très-remarquable [75], ainsi que son observation sur le vomissement urineux dans la violence des douleurs de la pierre [76]. Il fait mention de l'infection qui résulte d'un commerce avec une femme impure, et il propose le vinaigre comme

(69) Practic. tr. I. d. 3. c. 15. f. 216. d.
(70) Chirurg. parv. lib. I. c. 10. f. 203. c.
(71) *Ibid.* c. 11. f. 204. a.
(72) Practic. tr. I. d. 2. 3. c. 3. f. 212. b.
(73) *Ibid.* d. 3. c. 9. f. 214. a.
(74) Tr. II. c. 1. f. 219. a.
(75) Tr. III. d. 3. c. 11. f. 247. a.
(76) *Ibid.* f. 223. b.

un excellent préservatif contre les suites de cette infection.

46. Dans la seconde école italienne, qui professait des principes diamétralement opposés à ceux de la précédente, Brunus, natif de Longoburgo ou Longobucco, en Calabre, professeur à Padoue, s'est particulièrement distingué dans ce même siècle[77]. Au lieu de traiter les plaies par les humectans et les cataplasmes, comme faisaient Roger et Roland, Brunus cherchait à dessécher toutes les plaies et ulcères par l'application de médicamens échauffans[78]. Dans les plaies avec perte de substance, il tâchait de la remplacer par des médicamens dessiccatifs, et de rétablir ensuite la peau ou les bords de la plaie par des moyens styptiques[79]. Dans les plaies de nerfs, il n'employait pas la suture, mais des médicamens farineux[80]. Le passage dans lequel il prévient contre l'abus des sarcotiques est très-intéressant. Sa distinction *de incarnativis, carnem generantibus et consolidativis* annonce la subtilité scolastique. Pour agir convenablement, les premiers exigent la dessiccation préalable, ainsi que les derniers[81]. Il pratiquait l'opération de la fistule à l'anus avec plus de courage qu'on n'avait coutume de le faire dans son temps[82]. Brunus guérissait les calus récens en employant des émolliens; mais lorsque les nœuds

(77) *Bruni* chirurgia, lib. II. c. 19. f. 130. b. (ed. Venet. 1546. f.°) -- Ce fut en 1252 qu'il écrivit son ouvrage. — *Mazzuchelli* scrittori Italiani, tom. II. part. V. p. 2227.

(78) *Guid. Cauliac.* l. c.

(79) *Brun.* chirurg. lib. I. c. 3. f. 107. a.

(80) *Ibid.* c. 5. f. 108. a.

(81) *Ibid.* c. 10. f. 109. b.

(82) Lib. II. c. 16. f. 128. b.

avaient trop de consistance, il cassait l'os de nouveau et tâchait de le mieux guérir [83].

47. Théodoric, disciple de Hugo de Lucques, célèbre chirurgien de son temps, moine de l'ordre des Prêcheurs et pénitencier du pape Innocent IV, ensuite évêque de Bitonti et de Cervia, se fixa enfin à Bologne [84]. Il eut bien moins l'esprit de secte de son temps que tous les chirurgiens que nous avons nommés jusqu'à présent. Il n'a pas seulement copié, mais il a encore fait plusieurs observations particulières et très-intéressantes. Quoiqu'il considérât les sarcotiques comme des médicamens dessiccatifs, et qu'il fît un fréquent usage du vin, cependant il ne rejetait pas autant l'emploi des huiles que Brunus [85]. Hugo, son maître, traita un malade qui avait perdu une grande partie du cerveau, et sur-tout la cellule du siége de la mémoire; cependant ce malade fut guéri radicalement [86]. Dans les fractures des os, Hugo, employait une poudre excellente composée de gingembre, de galanga et de canelle, dont il ne révélait le secret à personne, qu'après avoir fait prêter serment d'être discret. Lorsqu'on en faisait usage, il fallait dire le *Pater noster* et adresser à la Trinité plu-

(83) Lib. I. c. 18. f. 116. c.

(84) *Sarti*, tom. I. pag. 450. — Ayant trouvé quelques-uns de ses écrits dans la langue des Catalans, Quétif d'abord conclut (scriptor. ord. prædicat. tom. I. pag. 354.), et après lui Hensler (traité sur la lèpre, pag. 11), qu'il était médecin de Catalogne, et un autre personnage que l'évêque de Cervia; cependant, selon moi, le témoignage de Sarti est plus authentique et a plus de poids. — Theodoric mourut en 1298.

(85) *Theodorici* chirurgia, lib. I. c. 3. f. 135. d. c. 7. 8. f. 138. b. c. c. 10. f. 139. b. c.

(86) *Ib.* lib. II. c. 2. f. 145. b.

sieurs autres prières [87]. Hugo a encore guéri un malade, auquel on avait coupé une partie du poumon [88]. Théodoriç expose la méthode curative dont se servait son maître dans les ulcères, de la manière suivante. D'abord, on applique un cataplasme de mauve, ensuite des sangsues, et un emplâtre de bourrache et d'huile d'olive; on change alternativement ces médicamens. Il défendait l'usage trop fréquent de la charpie ou des tampons dans les ulcères [89]. Théodoric pratiquait la suture sans y employer une couche de charpie [90]. Il fut le premier qui rejeta les appareils effrayans de bois et très-douloureux, dont on se servait dans la réduction des fractures et des luxations, et proposa à leur place un appareil doux [91]. Il est aussi le premier qui nous ait bien exposé les phénomènes de la lèpre dans l'Occident, et qui ait donné une excellente description de la galle maligne occidentale *[malum mortuum]*, dans laquelle il recommande aussi les frictions avec l'onguent mercuriel [92]. Il traitait les hernies d'une manière généralement contraire aux principes de l'art, ce moyen était la cautérisation [93].

Un certain Richard de Wendmere, d'abord maître hospitalier de l'ordre de Saint-Jean près d'Oxford, ensuite médecin particulier du pape Grégoire IX, nous a laissé, sur les symptômes des fièvres, un traité qui n'offre pas assez d'intérêt pour qu'on en fasse mention ici *.

(87) *Theodor, ib.* c. 3. f. 145. c.
(88) *Ib.* c. 17. f. 149. c.
(89) Lib. III. c. 18. f. 165. c.
(90) Lib. II. c. 11. f. 148. b.
(91) *Ib.* c. 40. f. 154. d.
(92) Lib. III. c. 49. f. 175. a.
(93) *Ib.* c. 34. f. 169. b.

* Voyez mes Additions à l'histoire de la médecine, cah. I.

CHAPITRE VII.

XIV.e Siècle.

48. Ce siècle fournit à l'historien le spectacle attrayant d'un combat intérieur très-violent, entre les préjugés enracinés et la saine raison qui commençait à revivre. Le genre humain fatigué de l'esclavage tyrannique et presqu'insupportable des prêtres, chercha à rompre les chaînes qui le liaient depuis si long-temps ; mais le premier effort ne lui fut pas tout-à-fait favorable, et ne servit qu'à rendre son joug plus pesant, et les oppresseurs sous lesquels les nations gémissaient depuis si long-temps, plus inhumains. La hiérarchie des papes éprouva, dans quelques endroits, une résistance à laquelle les prêtres orgueilleux n'étaient pas accoutumés depuis des siècles. Pour apaiser les princes, Rome proposa de nouvelles croisades, mais ses efforts furent inutiles [94]. Les lettres et les bulles des papes les plus insolentes ne firent qu'éveiller l'attention des peuples sur leurs véritables intérêts [95]. Tout près du Saint-Siége même, à Florence et à Perouse, on osait maltraiter les inquisiteurs du pontife romain [96]. D'un autre côté, les simples *bons hommes* (reste des anciens Manichéens), répandirent, malgré tous les buchers et les échaffauds, la semence de la réformation [97]. D'autre part, des sa-

(94) *Fleury*, Hist. eccles. tom. XIX. pag. 468.

(95) Je parle ici sur-tout de la bulle scanduleuse *Ausculta fili*, que Philippe-le-Bel reçut de Boniface VIII. (*Fleury*, p. 21.)

(96) *Fleury*, tom. XX. p. 62.

(97) *Raynald*, annal. ecclesiast. t. XVI. ann. 1375. n. 26. p. 540.

vans travaillèrent en particulier à la destruction des torrens d'anciens préjugés. C'est ainsi que la confrérie des clercs connue sous le nom de *Frères de la vie commune* ou *société grégorienne,* fondée par Gerard le grand dans la Frise, améliora l'art de l'instruction [98].

Le premier essai d'une réforme dans le système scolastique, au moins dans la partie orthodoxe, est dû à un Anglais nommé *Duns*, qui eut plus de confiance dans la bonne volonté et les forces de l'homme que Thomas et Augustin n'auraient jamais voulu en accorder [99]. Durand de Saint-Pourçain s'éleva encore contre Thomas, et rejeta l'influence immédiate du Tout-puissant sur les actions de l'homme, enseigna la liberté de la volonté, et se défendit avec les armes de l'entendement contre le mysticisme, comme le fit Barlaam en Orient [100]. Ensuite, se présente Occam, le chef des nouveaux Nominaux, qui se déclara avec ses minorites contre la considération et l'infaillibilité des papes : il employa tout son savoir pour appuyer les droits de Louis de Bavière et de Philippe de Valois. Il est vrai qu'il défendit ces princes conformément à l'esprit de son siècle, c'est-à-dire d'après des principes scolastiques ; mais ses efforts pour montrer la vérité n'en furent pas moins louables [1].

49. La postérité nomme toujours avec reconnaissance le grand protecteur de la véritable culture de

(98) *Bulæus*, tom. IV. pag. 956. — *Krause's* Gesch. des deutschen Reichs, p. 328.

(99) *Pagi* critic. anti-Baron. ad 1290. n. 11.

(100) *Raynald.* tom. XV. ann. 1333. n. 58. pag. 465. — *Fleury*, t. XX. p. 22.

(1) *Bzovii* annal. ecclesiast. t. XIV. ann. 1323. n. 11. p. 417. — *Raynald.* t. XVI. ann. 1349. n. 16. p. 290.

l'esprit humain, l'immortel François Pétrarque. Son siècle n'était point à la hauteur de ses idées, de-là son mépris pour les médecins et les philosophes de son temps. Le langage savant lui doit autant que l'étude de la critique, à laquelle il tâcha de donner un nouvel essor [2]; et en effet, il surpassa tellement tous les hommes de son siècle, qu'il est facile de se rendre raison de la vénération générale que les princes et les savans lui accordèrent [3]. Ce fut Pétrarque qui essaya de mettre les auteurs arabes, et sur-tout Averroës, dans leur véritable jour, et de convaincre les philosophes et les médecins qu'ils n'étaient point des hommes pensans par eux-mêmes, mais plutôt des imitateurs mécaniques, qui regardaient les Arabes et les Grecs comme infaillibles, et qui au lieu de chercher des preuves, se reposaient avec sécurité sur l'autorité d'Aristote, d'Augustin et d'Averroës [4]. Les médecins grecs et arabes ont pu être certainement des hommes savans, mais il ne fallait pas s'attendre que leur méthode et leur théorie seraient applicables à tous les cas, dans tous les lieux et dans tous les temps [5]. Non seulement il soutient qu'Averroës a semé l'athéïsme parmi les Chrétiens [6]; mais aussi que, dans l'étude inu-

(2) Ce fut lui qui parla le premier de la non authenticité de plusieurs écrits d'Aristote, de Sénèque et d'Augustin (*Petrarch.* epist. de reb. senil. lib. II. ep. 4. p. 842. Opp. fol. Basil. 1554.) Il se plaint amèrement de la falsification des ouvrages des anciens. (De remed. utriusque fort. lib. I. dial. 43. p. 54.) Il doit particulièrement son instruction au grec Barlaam. (Nachrichten von dem Leben des Franz Petrarca, t. I. p. 666. f. — *Gibbon*, t. XI. p. 351.)

(3) Nachrichten, t. II. p. 370. f.

(4) Epist. sine titulo, p. 810.

(5) Epist. de reb. senil. lib. V. ep. 3. p. 882.

(6) *Ib.* ep. 2. p. 880.

tiie de cet Arabe, est la cause de l'application ridicule de la dialectique à la médecine, application qui a rendu si méprisables les médecins ses contemporains [7]. Ces hommes, dit-il, en copiant les Arabes se croient les secrétaires intimes de la nature. Cependant, que peut-on trouver de bon dans les savans de ce peuple [8]! Ils ne savent que masquer leur ignorance de l'art par une diffuse dialectique, ils cachent leurs opinions sous le voile des anciens qui, s'ils pouvaient ressusciter, manifesteraient le mépris qu'ils ont pour les médecins insoucians de ce siècle [9]. Il n'y a que peu de médecins de mon temps, ajoute-il, qui soient capables de reconnaître l'incertitude de leur art, pour avoir étudié sincèrement la nature ; et ceux guidés par la sincérité qui leur est propre, conviennent de leur insuffisance, pour ne pas paraître plus long-temps fourbes au tribunal même de leur conscience. La réponse franche d'un de ces médecins est assez remarquable pour que je la cite ici en entier [10]. Si les observations de Pétrarque avaient été mieux senties par les médecins de son temps, la réformation dans notre art aurait eu lieu beaucoup plutôt; mais s'il était impossible que ce siècle pût concevoir cet homme véritablement grand, comment aurait-il pu utiliser ses idées ?

(7) Rer. senil. lib. III. ep. 7. p. 778. — Contra medicum quemdam invectivæ, lib. I. p. 1202.

(8) Epist. de reb. senil. lib. V. ep. 3. pag. 882. lib. XII. ep. 2. pag. 1009.

(9) Rer. senil. lib. V. ep. 4. pag. 796. 799. lib. XIV. ep. 16. pag. 943. — Contra medicum quemdam invectivæ, lib. I. p. 1203.

(10) Epist. de reb. senil. l. c. p. 883. « Timeo, Deo res hominum » spectante, impietatem hanc committere, ut credulum vulgus cir- » cumveniam capitali fraude. Cui si notum esset, ut mihi, quam

50. En général, la science médicale resta dans le même état que dans les siècles précédens. Quelques hommes seulement se livrèrent, d'une manière neuve et assez heureuse, à l'étude de certaines branches particulières de l'art jusqu'alors négligées : ils cherchèrent aussi à détruire les préjugés des écoles; mais le résultat de leurs efforts se réduisit presqu'à rien, parce qu'on ne pouvait ébranler la réputation des Grecs et des Arabes qu'avec des attaques réitérées et dirigées de toutes parts. Malgré les défenses sévères des conciles des XIIe et XIIIe siècles contre l'exercice de la médecine par le clergé, on trouve cependant encore un assez grand nombre de prêtres qui, par leur habileté dans l'art de guérir, s'acquirent d'immenses richesses et de grandes dignités [11]. Les prêtres avaient aussi l'administration des hôpitaux, mais leur avarice et leurs fourberies provoquèrent enfin

» modicum, seu quam nihil ægro medicus prosit, et quam sæpe » multum obsit, minor et minus phalerata esset acies medicorum. » Agant sane, quando et agentium impietas et patientium credulitas » tanta est; abutantur simplicitate populorum, vitam polliceantur, et » vitam perimant, et lucrentur! Mihi neminem fallere aut necare » propositum est. Nullius malo ditior fieri velim. Hæc me caussa ad » alias artes, quas innocentius exercerem, transtulit. »

(11) Guillaume Baufet d'Auvergne, chanoine de Paris, médecin particulier de Philippe IV, fut nommé en 1304, évêque de Paris. (*Fleury*, tom. XIX. p. 79.) — Pierre d'Aichspalt de Trêves, évêque de Bâles, fut envoyé à Rome, par Henri, comte de Luxembourg, pour solliciter en faveur de Baudouin, frère de Henri, l'archevêché de Mayence. Clément V était dangereusement malade à l'arrivée d'Aichspalt; celui-ci guérit le pape et eut lui-même pour récompense, l'archevêché de Mayence. Ensuite il contribua à faire élire empereur le comte de Luxembourg. (*Raynald.* tom. XV. ann. 1306. n. 18. pag. 13. 1308. n. 19. p. 34. — Jo. Latomus in *Mencken* script. Germann. tom. III. col. 525.) — En 1370 le synode de Magdebourg défendit encore aux moines ambulans de s'occuper de médecine et de guérir des malades. (*Semler*, hist. eccles. sel. cap. t. III. p. 383.)

à Vienne un concile dans lequel il fut arrêté que vu les besoins pressans des malades, les lazarets et les hôpitaux pourraient dans la suite être dirigés par des laïques [12]. L'intérêt des moines ne fit bientôt de la médecine que l'instrument de leurs passions avides, et comme ils ne furent plus demandés aussi souvent qu'auparavant par les malades, ils parvinrent à engager le pape à ordonner, au moins en Italie, qu'aucun médecin ne pût voir deux fois le même malade sans préalablement appeler un prêtre pour avoir soin du salut de son ame [13].

Il se faisait alors encore autant de cures miraculeuses que jamais; et parmi le grand nombre de saints qui par-là se rendirent célèbres, je ne citerai ici que saint Roch de Montpellier [14], Louis de Toulouse [15]. André Corsinus [16], Ægidius Colomnius [17], et sainte Catherine de Sienne [18]. Ces saints médecins devinrent tellement nombreux, qu'il fallut, dans un procès de canonisation, déterminer les règles d'après lesquelles seules on pourrait regarder la cure comme un miracle et canoniser le médecin. Ces règles furent les suivantes : « La maladie doit être incu- » rable; la guérison doit s'opérer à l'instant; et, lors-

(12) *Bzovius*, tom. XIV. ann. 1312. n. 1. p. 182.

(13) Contin. *Vincent. Bellovac.* lib. XXXI. f. 437. c. d. — *Raynald.* tom. XVI. ann. 1357. n. 13. p. 395.

(14) *Fleury*, tom. XIX. p. 375.

(15) *Ib.* p. 246.

(16) *Bzovius*, ann. 1373. n. 8. p. 1425.

(17) *Ibid.* ann. 1316. n. 16. p. 283.

(18) *Ibid.* ann. 1374. n. 16. pag. 1502. 1376. n. 30. p. 1537. — *Bolland.* act. sanctor. tom. XI. Apr. 30. p. 359. — *Martene* et *Durande*, tom. VI. p. 1314. s. 1340. 1358.

» que

» que le médecin ordonne un médicament, on ne » doit pas pouvoir expliquer par la théorie comment » la guérison a eu lieu [19] ». Je laisse à mes lecteurs à faire sur ces règles des réflexions qui se présenteront assez d'elles-mêmes.

Les poursuites exercées contre des hommes dont tout le crime était de se distinguer par leurs connaissances en physique, et dont plusieurs furent les tristes victimes, tels que Pierre d'Abano [20], Jean Sanguinacius [21], dont nous avons déjà parlé, Cecco d'Asculo [22], et plusieurs autres savans [23], prouvent que l'on croyait encore dans ce siècle aux magiciens et aux sorciers.

51. L'histoire de deux maladies épidémiques qui régnèrent dans ce siècle, nous démontre aussi la continuation de l'influence de la superstition et le défaut de connaissances médicales : l'une connue sous le nom de *danse épidémique de saint Vite*, se manifesta en Allemagne dans toutes les classes de la société et parmi les personnes de tous les âges. On regardait les malades comme une secte particulière de possédés, que l'on exorcisait par la lecture de quelques versets de la bible [24].

L'autre qui était une peste horrible originaire d'Orient, ravagea en 1348, l'Italie, la France et l'Es-

(19) *Bzovius*, ann. 1373. n. 9. p. 1434. s.
(21) *Ib.* ann. 1316. n. 15. p. 282. Il était très-habile dans les pronostics qu'il tirait de l'habitude du corps.
(22) *Ib.* 1342. n. 36. p. 938. — *Tiraboschi*, t. V. p. 174. s.
(23) *Bzovius*, ann. 1329. n. 17. p. 550. 1336. n. 4. p. 776. — *Raynald.* 1317. n. 52. p. 165.
(24) *Bzovius*, ann. 1374. n. 13. p. 1501. — *Raynald.* 1374. n. 13. p. 527.

pagne, et l'année suivante, l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande[25]. Elle fut précédée par une pluie de six mois entiers et par de fréquens tremblemens de terre. Cette calamité fut si meurtrière qu'on prétendait que l'ange exterminateur n'avait pas fait autant de victimes, au temps de Noé, que cette peste pendant cette année. Venise seule vit périr cent mille personnes, et plusieurs pays ne conservèrent pas seulement dix et quelquefois même cinq individus sur cent. Pétrarque peint avec des couleurs tout-à-fait sombres et effrayantes le tableau de la dépopulation causée par ce terrible fléau [26]. Beaucoup de malades mouraient le jour et quelques-uns à l'heure même de l'invasion de la maladie, qui s'annonçait ordinairement par une fièvre violente avec céphalalgie, vertiges, sopeur, incohérence dans les idées et perte de la mémoire; la langue et le palais étaient noirâtres et brûlés, et exhalaient une fétidité insupportable. Beaucoup étaient atteints d'une inflammation violente du poumon avec hémorragie; et aussitôt la gangrène se manifestait par des taches noires sur tout le corps. Mais, si au contraire le corps se couvrait d'abcès, alors les malades ne couraient plus le même danger. Les médicamens ordinaires n'étaient d'aucune efficacité. Comme on ne pouvait porter des secours à ces malheureux sans exposer sa vie, le

(25) L'histoire complète de cette maladie se trouve dans mes Additions à l'histoire de la médecine, 1.er cahier, et a été puisée entièrement dans les écrits du même temps.

(26) Epist. familiar. lib. VIII. ep. 7. p. 773. Alfonse XI de Castille, fit partie du nombre immense des personnes qui moururent de cette épidémie en Espagne. — *Mariana*, Historia de España, lib. XVI. c. 15. t. VI. p. 138. (Leon. 1719. 8.°)

pape accorda des indulgences à tous ceux qui voudraient soigner les pestiférés. La même bulle d'absolution s'adressa aussi à tous les malades, et les prêtres mirent tout l'empressement possible à la leur faire connaître. C'était en effet le seul moyen de les consoler et de les aider à marcher avec courage à une mort presque inévitable. Cette consolation devint avantageuse à l'Église, parce que la plupart des malades, par un sentiment de reconnaissance, donnèrent au clergé les biens qu'ils avaient, et moururent avec plus de résignation. Dans un grand nombre d'endroits, on regarda cette maladie comme une punition du Tout-puissant. On vit alors une foule d'individus des deux sexes se rassembler pour faire pénitence, afin d'expier les péchés de tous. Ces insensés erraient moitié-nus dans les rues, se flagellant le jour, et tenant des assemblées scandaleuses pendant la nuit. Enfin leurs principes étaient tellement erronés qu'ils encoururent la censure de l'Église. D'autre part, on accusa les Juifs d'être les auteurs de cette peste par l'empoisonnement des puits, on les persécuta jusqu'à en faire périr un assez grand nombre par les flammes; et sans l'intervention du pape Clément VI, qui mit un frein à la fureur du clergé et du peuple, on en eût sacrifié bien davantage [27]. De toutes les descriptions de cette maladie qui nous sont parvenues, je me contenterai de citer celles de Gentilis de Foligno, de Gui de Cauliac, de Galeazzo et de Marsigli de Sainte-Sophie [28].

(27) *Voyez* mes Additions, l. c.
(28) *Ibid.* p. 89.

52. Le rétablissement de l'anatomie eut dans ce siècle la plus grande influence sur une meilleure culture de la science médicale. Le préjugé superstitieux de l'inviolabilité de cadavres humains semblait enfin, après tant de siècles, s'affaiblir dans le même degré que la liberté de penser devenait plus générale. Jusqu'à cette époque, l'instruction anatomique consistait en grande partie dans la nomenclature des parties du corps animal, et dans leur description tirée presque mot à mot de Galien, et tout au plus dans la dissection de cochons et de chiens [29]. En 1315, Mondini de Luzzi, professeur de Bologne [30], disséqua le premier en public deux cadavres humains du sexe féminin ; et bientôt après il en publia une description, qui eut au moins l'avantage d'avoir été faite d'après la nature, et qui mérita d'être préférée à tous les livres sur l'instruction anatomique, publiés depuis Galien [31]. Ce livre acquit par la suite une si grande célébrité, qu'il n'était pas permis à Padoue, à la fin du XVI.e siècle, d'enseigner l'anatomie d'après aucun autre ouvrage que le Compendium de Mondini [32]. Cet

(29) Voyez aussi p. 404. — *Aldrovandi* ornitholog. tom. II. p. 490. (Frcf. 1629. f.°)

(30) Il ne faut pas le confondre avec Mondino de Forli. Son père s'appelait *Nerino Franzoli de' Luzzi*, et était apothicaire à Bologne. En 1316, notre Mondini, comme député de la ville, alla à Naples pour se rendre auprès du roi Robert, et mourut en 1325. Vid. *Sarti*, t. I. part. I. pag. 463. — *Ghirardacci* storia di Bologna, t. I. pag. 591. — *Alidosi* dottori Bologn. di Teolog. pag. 137. — *Tiraboschi*, tom. V. pag. 240. s.

(31) On le regarde donc généralement comme le restaurateur de la véritable anatomie (*Guid. Cauliac.* f. 1. b. — *Garzoni* in *Muratori* script. rer. Ital. tom. XXI. p. 1162. — *Cocchi* discorsi toscani, tom. I. p. 57. (Firenz. 1761. 4.°)

(32) *Facciolati*, t. I. p. 48. — *Portal*, Hist. de l'anatom. t. I. p. 209. — *Haller*, Biblioth. anatom. t. I. p. 146.

auteur a donné aussi des dessins anatomiques, qui ont été gravés en bois pour quelques anciennes éditions, et qui ne devaient pas être mauvais [33]. Mais cet ouvrage annonce trop de partialité dans l'auteur pour les opinions et les théories adoptées [34]: au lieu de s'en rapporter uniquement aux expériences déjà faites, il cherche plutôt à accorder ses observations avec les opinions de Galien, et se refuse, pour ainsi-dire, expressément à l'évidence. Ce médecin nomme les ovaires des femmes *testicules féminins*, et il leur attribue la sécrétion d'une humeur semblable à de la salive. Il compte dans la matrice sept cellules qui servent à disposer la semence à la coagulation avec le sang menstruel. Selon lui, le foie a toujours cinq lobes [35]. C'est ainsi qu'il soutient encore l'existence et l'utilité de l'ouraque. Il imite en cela les Arabes, qui, dans leurs descriptions, parlent toujours de l'utilité des parties. Il fait des observations sur les maladies des viscères et sur leur guérison. Quelquefois il tombe à cet égard dans la téléologie de Théophile, et devient même souvent encore plus absurde. Ainsi il dit que l'abdomen est dépourvu d'os et construit d'une manière tout-à-fait molle, afin qu'il puisse être distendu dans la tympanite et l'hydropisie [36]. Il donne à presque chaque muscle, ainsi que

(33) *Brambilla*, Histoire des découvertes faites en Italie. (Wien. 1789. 4.°)

(34) Je me sers de l'édition de Martin Pollich, qui porte ce titre: *Anathomia Mundini emendata per Doctorem Melerstat.* s. l. et a. 4. Comme cette édition n'a point de pagination, je ne puis marquer exactement les citations.

(35) « Intrinsecæ integrales (partes hepatis) sunt quinque pennulæ » ejus, licet in homine non sint separatæ semper ad invicem. »

(36) « Et caussa, quare fuit hic venter carnosus et pelliculosus et

dans les écoles arabes, une force particulière. Il pratiquait la paracentèse avec un rasoir, mais non pas au milieu de l'abdomen, dans la crainte de léser les tendons et d'occasionner des spasmes. Il explique les sympathies multipliées des viscères seulement par la communauté des vaisseaux sanguins. Il admet dans le cerveau des cellules, dans chacune desquelles réside une faculté particulière de l'ame. Mondini avait un penchant particulier pour l'étymologie par laquelle les médecins du moyen âge aimaient tant à briller, et dans laquelle pourtant ils n'étaient presque jamais heureux. Par exemple, il dit qu'*aorta* vient d'*adorta, a corde orta;* que le *colon* tire son nom de *a collis et cellis*, &c.

Depuis ce temps, on établit dans presque toutes les universités l'usage de disséquer publiquement, une ou deux fois l'année, des cadavres humains[37]. La dissection s'exécutait toujours d'une manière grossière par un garçon barbier avec un rasoir, et le maître expliquait les différentes parties, d'après Mondini ou un autre Compendium [38].... Plusieurs autres médecins autorisés se sont aussi particulièrement distingués au XIV.e siècle par leurs propres travaux anatomiques; tels furent Nicolas Bertrucci, Henri de Hermondaville et Pierre de la Cerlata. Le premier était Lombard d'origine et professeur de médecine à Bologne, où il

» non ossuosus, est, quia hic venter habet continere membra, quæ » propter assumtionem cibi, ut stomachus, vel propter retentionem » et repletionem ex fæcibus, vel ex aquositate et in ydropisi vel » ventositatibus, vel propter imprægnationem, ut matrix, debent » quandoque intumescere. »

(37) A Montpellier depuis l'an 1376. (*Astruc.* morb. mulier. lib. IV. p. 173.)

(38) *Guid. Cauliac.* f. 1. b. *Petr. Cerlat.* chirurg. lib. III. c. 16. f. 81. c. (Venet. 1492. f.o)

mourut en 1342 [39]. Il a écrit un Compendium, dans lequel il dit positivement n'avoir rien ajouté de lui *[nihil proprii ponens, sed quod expertum est et ab expertis traditum pro posse lucidius exarabo]*. Il suit l'ordre d'Avicenne, et il rapporte, à l'égard de chaque maladie, d'abord la méthode rationnelle, ensuite l'empirique, puis les *Canons*, et enfin les pronostics. On s'aperçoit cependant, dans l'anatomie qui précède ce recueil, que l'auteur s'en est occupé lui-même [40]. Son livre *de regimine diætæ* ne contient de remarquable que sa médecine populaire [41].

53. On traitait toujours, d'après l'ancienne méthode, l'histoire naturelle et la matière médicale, pour lesquelles on suivait aussi les Grecs et les Arabes. Mais, comme ceux-ci n'étaient pas toujours d'accord entre eux, et que Dioscoride nomme souvent une plante autrement que Sérapion, alors le principal but des efforts des auteurs tendait à comparer les descriptions, et sur-tout à traduire les noms des plantes persanes et arabes en grec ou en dénominations officinales. Si on avait procédé dans cette entreprise avec plus de connaissance de la langue et de la matière, et si on avait d'abord avant tout interrogé la nature, et qu'on se fût ensuite occupé des connaissances des langues grecque et arabe, alors ces efforts auraient vraiment tourné à l'avantage de la science. Simon de Cordo fit, il est vrai, des voyages dans

(39) Gui de Cauliac (l. c.) le nomme son maître. — Voyez *Muratori* (script. rer. Ital. tom. XVIII. p. 402), où il est cité sous le nom de *Vertuzzo*.
(40) *Bertrucii* collectorium artis medicæ. (Colon. 1537. 4.°)
(41) Argentor. 1534. 8.°

cette vue; mais son défaut de connaissances si essentielles de la langue l'obligea de s'en rapporter aux ressemblances extérieures des plantes. Je ne conçois pas comment Reinesius a pu accorder à cet ouvrage une importance aussi distinguée [42]. Mathieu Sylvaticus, natif de Mantoue, et médecin à Milan, qui vécut quelque temps à Salerne [43], suivit un peu plus loin la route indiquée par Simon, et nous a donné dans un ordre alphabétique un extrait de Dioscoride, d'après une traduction arabe, ainsi que d'Avicenne, de Masawaih et de Sérapion, dans lequel il cherche à expliquer ces auteurs l'un par l'autre; mais faute de connaître les langues grecque et arabe, il ne parvint pas mieux à son but que Simon.

Jaques et Jean de Dondis, père et fils, se firent aussi connaître dans ce siècle par leurs écrits sur la matière médicale; tous les deux étaient professeurs à Padoue; et le dernier s'est encore distingué comme astronome et mécanicien : il fit une grande horloge compliquée, qui indiquait aussi le cours des planètes et du soleil, et qui fut placée en 1344 dans la tour de cette ville. Pour perpétuer le souvenir de cette invention, sa famille porta le nom *dell' orologio* [44]. Jaques est

(42) Var. lect. lib. III. c. 18. p. 673.

(43) Il parle de son jardin de Salerne (Pandectar. f. 64. c. ed. Lugd. 1534. f.°). Il dédia son ouvrage à Robert, roi de Sicile. (Contin. *Vincent. Bellovac.* spec. hist. lib. XXXI. f. 428. c.) Suivant le rapport d'Argelati, il vint à Milan en 1388. (*Argelati* biblioth. scriptor. Mediol. t. II. p. I. p. 1454.) Mais cela est impossible, parce qu'il témoigne lui-même avoir écrit son ouvrage en 1317.

(44) C'est à tort qu'on regarde le père comme l'inventeur de ce chef-d'œuvre; c'est encore à tort que l'on considère cette horloge comme une mécanique qui sonnait les heures. Milan avait déjà une horloge en 1306. (*Tiraboschi*, tom. V. p. 196.) — Vid. *Muratori* script. rer. Ital. t. XII. p. 912. t. XXIV. p. 1164. — *Lebœuf* dans les Mémoir. de

auteur d'un *Promtuarium* qui contient une collection de la plupart des médicamens simples, décrits par les Arabes et les Grecs [45]. Jean a publié un herbier, dans lequel, à la vérité, il suit ses prédécesseurs, mais où il donne aussi des descriptions de plusieurs plantes indigènes meilleures que celles des Arabes [46].

54. L'étude de la chimie fut mieux cultivée dans ce siècle; au moins y avait-il alors plusieurs médecins qui enseignaient la préparation des médicamens tirés des minéraux d'après des principes chimiques; cependant, cette partie importante de l'histoire naturelle était encore entre les mains des faiseurs d'or et des alchimistes.

L'un des plus célèbres alchimistes de ce siècle, fut Raimond Lulle, remarquable encore sous plusieurs autres rapports, tels que la conversion des païens et un charlatanisme philosophique. Il naquit en 1235 à Majorque, où son père était sénéchal de Jaques I.er, roi d'Aragon. La conduite déréglée qu'il mena dans sa jeunesse excita chez lui, dans un âge plus avancé, un repentir très-vif; il se fit Franciscain, et s'imposa lui-même la pénitence de convertir les Mahométans. C'est pourquoi il apprit l'arabe, et engagea le roi

littérat. tom. XVI. p. 227. — Dondis avait encore établi une grande saline près les bains d'Abano. (*Savonarola* de balneis, c. 3. rubr. 1. f. 12. a. ed. Venet. 1552.)

(45) Promtuarium medicinæ (Venet. 1543. f.°). L'auteur, dans quelques éditions, se nomme *Aggregator Patavinus.*

(46) Herbolario volgare, nel quale si dimostra a conoscer le erbe e le sue virtù. (Venez. 1536. 8.°) Il a été écrit en 1385. L'auteur est mort en 1395, et il jouissait de la plus grande considération auprès de Pétrarque. (Epist. de reb. senil. lib. VI. 1. pag. 897. lib. XV. 3. p. 1053.)

Sanche à établir une école, dans laquelle les Franciscains pourraient apprendre cette langue. Il fit ensuite, dans cette même vue, des voyages pour engager plusieurs princes à l'aider dans l'établissement de sa mission ; mais il manqua son but. A son penchant pour la conversion, il joignait l'art de parler de tout, et par-là cet ignorant, qui ne savait pas même écrire la langue latine, trouva moyen de se donner la réputation d'un savant auprès des Mahométans. Cet *ars magna sciendi* du docteur *illuminatissimus*, consistait dans l'adresse de donner à chaque chose un attribut positif et un attribut négatif, et à apprendre par cœur. Lulle recueillit tous ces atributs, les classa dans un certain ordre, et les accompagna des lettres de l'alphabet, ensuite il les disposa dans des cercles concentriques, où chaque lettre devait rappeler l'attribut qui lui était assigné. Enfin ce fanfaron, qui choisit de son plein gré la mort des martyrs, fut dans son temps regardé, non-seulement comme un grand chimiste, mais encore comme un réformateur de la philosophie; au moins on racontait par-tout, qu'en présence du roi Édouard I.er, à Londres, il avait changé en or une masse de cinquante mille livres de mercure, dont on frappa les premières roses nobles, ou, suivant d'autres, les premières guinées. Ses hérésies théologiques ne doivent pas trouver ici leur place ; elles prouvent cependant que Lulle fut un homme hors de sa sphère, qui ne méritait point d'être persécuté comme hérétique, mais plutôt d'être livré au mépris et à la pitié comme un monstre philosophique [47].

(47) Voy., sur Lulle, *Bzovius*, ann. 1372. n. 9. p. 1397. —*Borrich.*

55. Un médecin plus intéressant pour l'histoire de notre art, est Arnaud de Bachuone, de Villanova en Catalogne, ou de Villeneuve en Languedoc [48]. Il était professeur, à la fin du XIII.ᵉ siècle, à Barcelone, où il avait aussi étudié sous Casamila. Il fut appelé, en 1285, auprès de Pierre III, roi d'Aragon, parce qu'on le regardait alors comme le médecin le plus habile de l'Espagne; mais ses opinions paradoxes [49] lui attirèrent bientôt la persécution du clergé. L'archevêque de Taragone l'excommunia : alors il se réfugia à Paris; mais il fut aussi obligé de s'en éloigner, parce qu'il passait pour faire de l'or, et changer, avec le secours du diable, des plaques de cuivre en or : il se rendit ensuite à Montpellier, à Bologne, à Rome, à Naples, et enfin à Palerme, où il séjourna jusqu'en 1312, année où il périt dans un naufrage, en voulant se rendre auprès du pape Clément V. Après sa mort, on le traita avec beaucoup de sévérité; les moines ambulans persécutèrent ses partisans et sur-

de ortu et progr. chem. p. 129. s. — *Gmelin*, Histoire de la chimie, tom. I. p. 70-83. Le grand art de cet extravagant a été jugé également bien par le chevalier Bacon et par le Jésuite Mariana; Bacon dit (augm. scientiar. lib. VI. c. 2. p. 156. Frcf. 1665. f.º) « Talis fuit » ars Lullii, talis typocosmia a nonnullis exarata, quæ nihil aliud » fuerunt, quam vocabulorum artis cujusvis massa et acervus, ad hoc, » ut qui voces artis habent in promtu, etiam artes ipsas perdidicisse » existimentur. » Et Mariana : (historia de España, lib. XV. c. 4. tom. V. p. 391.) « Mas parecen deslumbramientos y trampantojos, » con que la vista se engana y deslumbra, burla y escarniò de cien- » cias, que verdaderas artes y ciencias. »

(48) *Astruc*, Mém. pour servir a l'hist. de la facult. de médec. de Montpell. p. 152. s.

(49) Il croyait que l'œuvre de la charité est plus agréable à Dieu que les hécatombes; que les bulles du pape sont des ouvrages de l'homme, et que la fin du monde arriverait en 1335. (*Bzovius*, ann. 1310. n. 14. p. 153.)

tout ses écrits, qui n'ont échappé à une destruction totale que par la grande considération que le pape accordait à ses ouvrages [50]. Dans le nombre de ses écrits sur la médecine, épargnés par l'inquisition [51], on remarque sur-tout le *rosarius philosophorum* et le *flos florum*, qui traitent particulièrement de l'alchimie, et sont par conséquent tout-à-fait inintelligibles pour moi. On reconnaît aussi par son livre de *judiciis astrorum*, son grand amour pour l'astrologie; et, dans plusieurs de ses écrits théorétiques, on voit avec quelle ardeur il s'efforça de réunir la philosophie scolastique à la médecine. Ce qui vient à l'appui de cette assertion, est la différence qu'il établit entre la complexion et la propriété des médicamens; la propriété à laquelle il n'attribue que des effets spécifiques, est considérée comme la base de toute sa théorie sur la matière médicale [52]. Les médicamens qui agissent moyennant leur *proprietas actualis*, n'exigent du corps aucune réaction pour produire certains effets, c'est le contraire de ceux qui agissent moyennant leur *complexio potentialis* [53]. L'intelligence ou l'entendement seul peut reconnaître les vertus des derniers; mais l'efficacité des premiers ne peut être aperçue que par les essais ou

(50) Vid. *Arnald. Villanov.* breviar. lib. I. c. 26. p. 1121. 1055. c. 30. p. 1253. c. 36. p. 1256. lib. II. c. 1. p. 1184. c. 4. p. 1191. 1325. (Opp. ed. *Taurell.* Basil. 1585. f.°) Il cite lui-même quelques circonstances de sa vie. — *Bzovius*, ann. 1310. 14. p. 153. — *Eymeric.* director. inquisit. p. 316. — *Arnaud* mourut en 1312. — *Raynald.* tom. XV. ann. 1310. n. 39. p. 65. s. n. 62. p. 167. — Vid. *Mariana*, Historia de España, lib. XIV. c. 9. t. V. p. 285. — *Natal. Alexand.* hist. ecclesiast. tom. VII. p. 102. — *Astruc*, l. c. p. 153. 165. s. — *Trithem.* t. II. p. 123. s. — *Bulæus*, t. IV. p. 127.

(51) Neuf livres en langue catalone et quatre en latin furent brûlés. — *Eymeric.* l. c.

(52) Specul. introduct. medic. c. 18. p. 49.

(53) *Ib.* p. 50. s.

l'expérience [54]. La réaction du corps sur les *complexionata* consiste en partie dans la congélation, en partie dans la constriction et en partie dans la coction de ces *complexionata* [55]. On ne peut se convaincre de la complexion d'un mixte, ni par le goût, ni par l'odeur, ni par la couleur [56]. Il faut encore distinguer les médicamens dissolvans des *subtiliativa ;* ceux-ci ne changent que la qualité, mais les premiers changent aussi la forme; par exemple, ils donnent à l'humidité la forme d'une vapeur [57].

Cet auteur traite d'une manière aussi subtile les autres parties de la science, sur-tout la séméïotique [58]. Il divise l'état mitoyen entre la santé et la maladie, en trois espèces particulières; c'est-à-dire, le corps est ou un *corpus parum lapsum*, ou *neutrum*, ou *ægrotativum* [59]. Son traité sur l'*humidum radicale*, qu'il regarde comme le principal sujet de la chaleur intégrante des corps vivans, est une preuve de sa grande partialité pour le système scolastique [60]. L'*humidum radicale* n'a point son origine dans la semence, et ne peut en aucune manière être restitué par l'art [61]. Quant à ce qui concerne les degrés des médicamens et le rapport des uns aux autres, ce médecin diffère beaucoup d'Averroës, et de Jacob Alkhendi; mais l'obscurité de ses expressions m'empêche de reconnaître nettement ses opinions [62]. Il n'est pas plus facile de comprendre sa défense de la nature incorporelle de l'ame, contre les anciens, qui la regardaient seulement

(54) L. c. p. 58.
(55) *Ib.* c. 22. p. 75.
(56) *Ib.* p. 89.
(57) *Ib.* c. 31. p. 108.
(58) *Ib.* c. 93. p. 214.
(59) *Ib.* c. 93. p. 219.
(60) *Ib.* p. 302.
(61) *Ib.* p. 297. 310.
(62) De graduat. medic. pag. 523.

comme une simple harmonie des sens [63]. Il distingue encore le *temperamentum ponderis*, dans lequel les quatre élémens sont partagés d'une manière égale et uniforme, sans qu'aucun prédomine, d'avec le *temperamentum justitiæ*, qui appartient à chaque individu en particulier [64]. Il cherche à rétablir la mémoire par des *complexionata* susceptibles de changer et de modifier la constitution du cerveau [65]. Sa division en trois espèces de la fièvre demi-tierce est aussi remarquable. 1.° La plus bénigne provient d'un flegme en putréfaction dans les vaisseaux et d'une bile corrompue hors des vaisseaux, et qui le plus souvent est accompagnée d'un état soporeux ou comateux; 2.° la moyenne est attribuée à une bile en putréfaction dans les vaisseaux et à un flegme corrompu hors de ces conduits, lequel est souvent accompagné d'un frisson spasmodique et d'une urine rouge; 3.° la plus forte provient d'une bile corrompue dans les vaisseaux et d'une bile noire putréfiée hors des vaisseaux: son accès dure ordinairement quarante heures, celui de la moyenne vingt-six et celui de la bénigne dix-huit [66]. Ces recherches subtiles étaient tout-à-fait conformes à l'esprit du siècle; et c'est une raison d'être surpris qu'Arnaud ait pu blâmer la faculté de Paris de mettre trop de logique dans la science médicale [67]. Avicenne même n'était pas assez dialecticien pour Arnaud; et c'est pour cela aussi que ce dernier l'a critiqué [68].

(63) De divers. intention. morbor. pag. 658.
(64) De regim. sanitat. pag. 661.
(65) De bonit. memor. pag. 837.
(66) Breviar. lib. IV. c. 17. pag. 1409.
(67) Breviar. lib. IV. c. 10. p. 1392.
(68) De considerat. oper. medic. pag. 890.

56. On voit particulièrement dans les écrits de ce médecin combien l'astrologie faisait alors partie de la médecine; non-seulement il compare les différens temps de la journée d'une manière astrologique avec les saisons [69], mais encore il attribue à chaque heure une vertu particulière qui influe, selon la décision de l'horoscope, sur les différentes parties du corps [70]. Ceci nous rappelle l'idée des Chinois sur l'influence des humeurs du corps à certaines heures [71]. On ne peut, suivant Arnaud, pratiquer la saignée qu'à certains jours, lorsque telle ou telle constellation a lieu et non d'autres [72]; mais c'est sur la position de la lune qu'il faut sur-tout porter son attention [73]. Le temps le plus favorable à la saignée est lorsqu'elle se trouve dans le signe du Cancer; mais sa conjonction avec Saturne est nuisible à l'effet des médicamens et sur-tout des purgatifs [74]. Il ne faut jamais tenter l'évacuation des humeurs à l'heure où l'horoscope annonce leur mouvement [75]. L'épilepsie provient dans le premier quartier de la lune d'une matière flegmatique; dans les deux autres quartiers elle provient du sang; et dans le dernier de la mélancolie; mais elle n'est jamais produite par une matière bilieuse [76].

L'ouvrage d'Arnaud prouve encore que dans tous les cas il admettait toutes les autres parties de la

(69) Specul. introduct. c. 76. pag. 169.
(70) De parte operat. pag. 274.
(71) Histoire de la médecine, tom. I. pag. 254.
(72) De phlebotom. pag. 494.
(73) De regim. sanit. pag. 767.
(74) *Ibid.* p. 783.
(75) De considerat. oper. medic. pag. 881.
(76) Breviar. p. 1076.

théosophie et toutes sortes de superstitions. Par exemple il prétendait que l'on est ensorcelé ou possédé lorsque, sans qu'il existe de maladie ou sans aucune altération d'une partie quelconque, on ne peut faire ses fonctions. Souvent le médecin, lorsqu'il est doué de cette force occulte, ensorcelle son malade, sans le vouloir et même sans le savoir [77]. Son instruction ésotérique dans l'art du charlatan n'est pas moins évidente, et est en même temps une preuve que sa conscience lui reprochait le défaut de connaissances profondes. Les indications pour la diminution ou l'augmentation du sang, savoir tirer convenablement parti des passions de l'homme, savoir gagner la confiance des malades et exciter leur imagination, sont les seules choses dont un médecin doit s'assurer et avec lesquelles il peut tout faire [78]. Son instruction sur l'uroscopie n'est pas dénuée d'intérêt; mais elle est si évidemment l'ouvrage d'un fourbe, qu'on ne peut que regretter avec Pétrarque que la destinée des temps ait laissé pendant des siècles le plus noble des arts entre les mains de ces indignes charlatans [79].

Quelquefois, mais assez rarement, on rencontre des observations propres à l'auteur, qu'il a recueillies dans ses voyages lointains. C'est ainsi qu'il rapporte d'après sa propre expérience, le danger qui pourrait

(77) De parte operat. p. 274. — Vid. De physicis ligatur. p. 619.
(78) De simplic. p. 379.
(79) Je ne veux rapporter ici qu'une seule règle de son livre *De cautelis medicorum, p. 1453* : « Septima cautela est, et est forte » multum generalis. Tu forte nihil scies (de judicio ex urina ferendo). » Dic, *quod habet obstructionem in hepate.* Dicet : *non Domine, imo* » *dolet in capite.* Tu debes dicere, *quod hoc venit ab hepate.* Et specialiter » utere hoc nomine *obstructio*, quia non intelligunt quid significat, » et multum expedit ut non intelligatur locutio ab illis. »

résulter

résulter d'une paracentèse pratiquée sans précaution, et l'utilité des bains sulfureux près de Naples, dans les affections de la pierre [80]. La précaution qu'il prend de défendre les purgatifs dans la fièvre quarte, parce qu'ils lui sont tout-à-fait contraires, est aussi très-sage et très-bonne [81].

J'ai souvent remarqué avec étonnement que nos littérateurs ne connaissent presque pas l'auteur d'une compilation médicale, le cardinal Vitalis du Four (de Furno), natif de Basas. Il fut l'un des plus célèbres Minorites de son temps; en 1312 le pape Clément V le fit évêque d'Albano et ensuite cardinal [82]. Zélé partisan du schisme des Minorites, qui régnait sous le pape Jean XXII, il écrivit au chapitre général de son ordre, qui s'était assemblé à Pérugia, en 1322, une lettre remarquable, dans laquelle il défendait la pauvreté de Jésus-Christ et de ses apôtres, et s'en rapportait à la fameuse bulle *Exiit, qui seminat* [83]. L'ouvrage qu'il nous a laissé est extrêmement rare, et on ne peut déterminer l'époque où il l'a écrit que par une phrase dans laquelle il dit que Bela IV, roi de Hongrie, était son contemporain (1275) [84]. Au sur-

(80) Breviar. lib. II. c. 30. p. 1255. c. 32. p. 1261.

(81) *Ibid.* lib. IV. c. 27. p. 1428. J'observe ici que le *Regimen* d'Arnaud a été changé, en quelque façon, par un médecin de Milan, nommé *Alagninus;* et qu'il a été publié différemment que dans son propre ouvrage. (*Magnini* regimen sanitatis. Argent. 1503. 4.°)

(82) *Auger. de Biterris* hist. pontif. roman. p. 1813. *Eccard.*

(83) *Raynald.* ann. 1322. n. 67. p. 247. — *Fleury*, t. IX. p. 310.

(84) *Vitalis de Furno* pro conservanda sanitate etc. liber utilissimus. c. 298. pag. 247. (Mogunt. 1531. f.°) J'ai reçu, par les bons offices de M. le professeur Kemme, cet ouvrage rare ainsi que beaucoup d'autres, de la bibliothèque d'un médecin particulier de Brandebourg, très-célèbre dans son temps, et qui se nommait *Georges Laurea.* Cette bibliothèque a été par la suite réunie à celle de Sainte-Marie de ma ville.

plus, l'ouvrage contient dans un ordre alphabétique des mémoires sur la plupart des objets de physique et de médecine, qui sont extraits en grande partie des Arabes et de leurs traductions. Je n'y vois rien qui mérite une mention particulière, excepté son traité sur la préparation et l'usage de l'esprit-de-vin, que l'auteur regarde presque comme une panacée [85]; et son opinion que la couleur noire des Nègres, provient uniquement de l'influence du climat [86].

Mais n'oublions pas de parler ici du plus célèbre commentateur de l'*Articella*, dans le moyen âge, Torrigiano, surnommé aussi *Plusquam commentator.* Il fut disciple de Thaddée de Florence, enseigna d'abord son art à Bologne, ensuite à Paris, et devint enfin Carthésien [87]. Son ouvrage extrêmement rare et qui, comme celui de Vitalis du Four, n'a été lu que par un petit nombre de médecins, fut vendu après sa mort par les Carthésiens à Dinus de Garbo. Cet ouvrage eut un si grand crédit dans le XVe siècle, que l'on s'en servait tous les trois ans pour l'enseignement dans les universités [88]. Il contient les recherches scolastiques les plus subtiles sur tous les objets de la médecine. L'auteur suit absolument le système des Réalistes, comme la plupart des médecins de son temps [89]. L'attraction des humeurs par les médica-

(85) *Vitalis de Furno.* c. 2. p. 12.

(86) *Ibid.* c. 91. p. 102.

(87) Il séjourna à Paris depuis 1306 jusqu'à 1311. (*Villani* dans *Tiraboschi*, t. V. p. 216.) Voyez *Martian. Capella*, dans l'avant-propos pour l'édition de cet ouvrage, et *Fabric.* bibl. med. et infim. latin. t. VI. p. 277. — Il fut malheureux dans la pratique. (Contin. *Vincent Bellovac.* spec. histor. lib. XXXI. f. 434. d.)

(88) *Villani* et *Mart. Capell.* l. c.

(89) *Turrisani* monachi plusquam commentum, lib. I. f. 11. a. (Venet. 1526. f.^o)

mens s'opère par leur forme spécifique, de la même manière que le fer est attiré par l'aimant [90]. Il n'est pas toujours d'accord avec Aristote, Galien et Avicenne. D'abord il blâme ce dernier à cause de sa définition de l'ame [91]; ensuite Aristote, à cause de son assertion que le cœur est le siége de la sensibilité, tandis que lui le place dans le cerveau [92]; enfin il diffère de Galien en ce qu'il ne considère pas les forces particulières de chaque viscère comme indépendantes, mais comme des facultés subordonnées à l'ame [93]. Suivant lui, la distinction des nerfs en sensitifs et en moteurs est fausse, parce qu'ordinairement le même nerf est tout-à-la-fois le siége de la sensibilité et du mouvement [94]. Il est assez remarquable que ce médecin ait présumé que la putridité des humeurs n'est pas capable de produire la fièvre [95].

57. On reconnaît encore d'une manière évidente dans les écrits de Dinus et de Thomas de Garbo, père et fils, l'empire de la philosophie scolastique. Le premier, natif de Florence, séjourna tantôt à Bologne, tantôt à Sienne, et enfin à Padoue, où il mourut en 1327 [96]. Il a laissé des commentaires sur le Traité de la génération par Avicenne, ainsi que sur le livre d'Hippocrate qui traite de la nature de l'embryon, dans lesquels il tâche de prouver par des principes astrologiques, le défaut de viabilité dans un fœtus de huit mois [97]. Il prétend aussi que la cause

(90) *Turrisani*, lib. III. f. 137. b.
(91) Lib. II. f. 32. a.
(92) Lib. II. f. 37. c.
(93) Lib. II. f. 34. b.
(94) Lib. II. f. 80. c.
(95) Lib. III. f. 149. c.
(96) *Tiraboschi*, tom. V. pag. 215. s.
(97) Expositio super capitul. de generat. f. 30. b. (Venet. 1518. f.°)

des maladies héréditaires est dans les défectuosités du cœur, parce que l'esprit, qui passe avec la semence du père, a sa source dans cet organe[98]. Il fait encore des recherches très-subtiles sur ce même esprit pour savoir s'il est vivifié, s'il jouit de la faculté de l'entendement[99], et si, dans la conception, il provient du cœur seulement, ou s'il procède aussi d'autres parties principales du corps [100]. Pour justifier l'idée de la chaleur animale, il divise le feu en lumière, en flamme et en charbon [1]. Les plantes qui proviennent d'une semence, peuvent, aussi-bien que les animaux, se développer par une simple fermentation [2].... Son fils Thomas, professeur à Pérugia, ensuite à Padoue [3], écrivit aussi sur le même livre d'Avicenne un commentaire qui n'a pas eu, il s'en faut de beaucoup, autant de célébrité que celui de son père, et dans lequel je ne trouve de remarquable qu'une prétendue observation, d'après laquelle il assure avoir vu dans un avorton de quelques jours les trois cavités du corps comme trois cloches ou vessies [4]. Au reste, Thomas jouit parmi les savans de son temps d'une considération extraordinaire, et je ne puis qu'ajouter à sa gloire en rapportant qu'il avait même l'estime de Pétrarque [5].

(98) Expositio super capitul. de generat. f. 20. b.
(99) Exposit. in libr. Hipp. de nat. fetus, p. 51. c.
(100) *Ib.* f. 80. a.
(1) *Ib.* f. 48. b.
(2) *Ib.* f. 74. a.
(3) *Thom. de Garbo* summa medicinal. qu. 90. f. 180. b. (Lugd. 1529. f.º)
(4) *Thom. de Garbo* exposit. in capitul. de generat. f. 36. a.
(5) *Petrarch.* epist. de reb. senil. lib. VIII. ep. 3. p. 925. Thomas mourut, en 1370, de la fièvre syncopée d'Avicenne. (*Petrarch.* lib. XII. ep. 2. p. 1007. Jo. de *Concoreggio* summul. de febr. f. 91. a. ed. Venet. 1515. f.º)

58. L'ouvrage le plus correct et le plus conforme à l'esprit de l'école de ce siècle, est le supplément ajouté à l'ouvrage de Mesué par François de Piémont, probablement professeur à Naples [6]. Cet écrit est proprement parlant le Compendium pratique le plus complet de ce siècle. Mais, malgré la prolixité la plus ennuyeuse, on y trouve si peu d'idées propres, que je ne pourrais nommer aucun ouvrage dont la lecture m'ait autant fatigué que celui-là. Le traité des maladies des parties génitales [7], sans être excellent, pourrait néanmoins être de quelqu'utilité. Ses observations sur les pierres des intestins [8], celles sur les superfétations [9], et sur l'avantage de la saignée dans la petite vérole, sont assez intéressantes [10]. Dans la lèpre blanche *(lèpra tyria)*, il recommande l'usage comme aliment de certains serpens [11]. Et pour avoir un moyen assuré de hâter les accouchemens difficiles, il faut lire quelques passages des pseaumes de David [12].

A cette classe appartient encore Bernard de Gordon, qui d'après quelques-uns était originaire d'Écosse. Il commença ses cours publics à Montpellier en 1285, et il écrivit son Compendium en 1309 [13]. Il n'a pas seulement compilé les Arabes, mais il a encore ajouté à ses extraits plusieurs subtilités scolastiques, des chimères astrologiques, et enfin plu-

(6) Il appelle (complem. *Mesuæ*, f. 229. a. ed. Venet. 1562. f.°) le roi Robert de la maison d'Anjou, son maître gracieux; il parle ensuite de son séjour à Naples (f. 275. a.), et il cite Arnaud. (f. 237. a.)

(7) Complem. *Mesuæ*, f. 296. b.

(8) *Ib.* f. 275. a.

(9) *Ib.* f. 302. b.

(10) *Ib.* f. 347. a.

(11) *Ib.* f. 366. a.

(12) *Ib.* f. 312. b.

(13) D'après l'avant-propos. — *Astruc*, l. c. p. 176-181.

sieurs observations. Cependant son traité sur les indications [14], qu'il nomme, comme tous les médecins de son temps, *ingenia morborum*, est évidemment extrait d'Ali. Il explique le mouvement des humeurs à certaines heures de la journée, de la manière suivante : le sang se meut le matin en haut vers le soleil avec lequel il est en harmonie, mais il se dirige aussi vers le-bas, parce que la plus grande sanguification s'opère pendant le sommeil. La nature même agit sur ces mouvemens, afin que le sang ne soit pas altéré par la vapeur ou fumée. Dans la troisième heure de la journée, la bile se dirige en bas, afin qu'elle ne donne pas d'âcreté au sang ; la bile noire se meut dans la neuvième heure, et les glaires vers le soir [15]. Cet auteur dit que la fièvre consomptive est différente, selon que l'humidité du cœur et des membres sous forme de rosée se consume comme de l'huile dans une lampe, ou d'après le *cambium*, comme l'huile dans la mèche, ou selon que le fluide glutineux est consumé comme la substance même d'une mèche [16]. La petite vérole et la lèpre ont toutes les deux leurs principes dans la conception de l'être au temps de la menstruation [17]. Le scorpion vient du pays de Gog et Magog, partie septentrionale de l'Asie [18]. On observe souvent dans l'urine des personnes mordues par un chien enragé, des flocons charnus, parce que le venin qui est d'une nature froide produit une coagulation du sang [19]. Le premier quartier de la lune est chaud et

(14) *Bernard. Gordon.* lilium medicinæ, ed. *Uffenbach.* Fref. 1617. 8.° p. 843.
(15) P. I. c. 7. p. 39.
(16) *Ib.* c. 9. p. 42.
(17) *Ib.* c. 12. p. 53.
(18) P. I. c. 15. p. 65.
(19) *Ib.* c. 17. p. 71.

humide, et s'accorde avec le printemps; le second quartier, qui est chaud et sec, a de l'analogie avec l'été; le troisième, froid et sec, se rapporte à l'automne; et le quatrième, froid et humide, représente l'hiver [20]. Bernard de Gordon divise le strabisme, qu'il attribue à la grande subtilité et à la mobilité de l'air du cristallin, en trois espèces particulières [21]. Il décrit très-bien une affection nerveuse qui ressemble à la catalepsie, et qu'il nomme *congelatio* [22]. Sa description de la lèpre, sur-tout de l'espèce complète compliquée de tumeurs, est parfaitement conforme à la nature [23]. On connaissait déjà de son temps la production des chancres par un commerce impur [24]. La différence qu'il établit constamment entre le traitement d'un malade riche ou d'un malade pauvre est encore remarquable. Cette différence prouve que l'intérêt était alors le principal but des efforts du médecin [25]. L'importance qu'il mettait à la chimie mérite d'être remarquée, parce qu'elle peut contribuer à nous faire juger de l'état où elle était alors [26].

(20) P. II. c. 25. p. 285.
(21) P. III. c. 6. p. 347.
(22) P. II. c. 15. p. 232.
(23) P. I. c. 22. p. 107. 118. C'est pourquoi le sévère critique Gui de Cauliac, dit: « Valde bene tractavit hanc materiam. » (Tr. VI. d. 1. c. 2. f. 58. b.)
(24) P. VII. c. 5. p. 762.
(25) Par exemple, p. IV. c. 4. p. 448. « Si tussiculosus fuerit pauper, » retineat frequenter anhelitum, quantum erit possibile. Et, si sic non » curetur, sufflet ignem quotidie sine omni pietate, et curabitur. »
(26) P. I. c. 23. p. 131. » Modus oleum tartari parandi non est » notus nisi alchimistis, quia modus chimicus in multis est utilis in » medicina, in aliis vero est ita tristabilis, quod in ejus via infinitissimi perierunt. »

59. Jean Gaddesden, auteur du fameux ouvrage connu sous le nom de *Rosa anglicana*, ne me paraît pas aussi ridicule qu'à l'historien anglais. Il était professeur de médecine au collége de Merton à Oxfort[27], et il vivait sans doute au commencement de ce siècle, parce que Gui de Cauliac a critiqué son ouvrage, et qu'il cite lui-même plusieurs fois Bernard de Gordon[28]. L'absurdité de ses charlataneries est d'autant moins extraordinaire, que ce siècle est rempli de semblables extravagances : presque tous les médecins de ce temps étaient mus ou par une ignorance superstitieuse, ou par la fourberie, ou par la plus grossière effronterie[29]. Ce qui intéressait le plus notre auteur, était que ses soins fussent bien payés[30]. Aussi il ne manquait pas de conseiller à ses confrères de prendre toujours des arrangemens pour leurs honoraires avant d'entreprendre leur traitement[31]. Il faut convenir que les secrets qu'il employait et les moyens qu'il prenait pour cacher ses arcanes aux laïques, sont absolument absurdes[32]. Sa promesse d'écrire une chiro-

(27) *Wood* antiquit. Oxon. lib. II. p. 87. — *Henry's* history of Great-Britain, t. IV. p. 440.

(28) *Freind*, P. III. p. 32. b. s.

(29) La critique de Gui de Cauliac, qui nomme ce livre : *Una fatua rosa*, regarde certainement aussi tous les médecins contemporain de Gaddesden.

(30) *Jo. Anglici* praxis medica, *rosa anglicana* dicta, p. 223. 566. s. (ed. Phil. *Schopff.* Aug. Vindel. 1595. 4.°) Cette édition cependant est extrêmement mutilée et a reçu de l'éditeur plusieurs additions. C'est ainsi qu'on cite dans le texte même Valescus et Savonarola, p. 149.

(31) *Ibid.* p. 399.

(32) *Ibid.* p. 413. « Hæ aquæ sunt pro delicatis, pro dominabus, » pro divitibus : et sunt secretæ et sine vituperio hominum, nec » debent revelari laicis. Quæ sunt de summis meis secretis, quod si » scirent hoc homines vulgares, vilipenderent artem, et medicos con- » temnerent. »

mancie[33], s'il plaisait à Dieu de lui conserver la vie, est aussi ridicule que le conseil qu'il donne aux malades scrofuleux de chercher des secours auprès du roi d'Angleterre [34]. Cependant, tout ceci n'est-il pas entièrement conforme à l'esprit du siècle? La plupart de ces extravagances ne lui appartiennent pas et sont copiées mot-à-mot de Pierre d'Espagne, de Gariopontus, et d'autres. On trouve encore dans cet auteur une grande quantité de subtilités et de distinctions scolastiques. Il distingue les spasmes qui proviennent d'une évacuation en ceux où c'est une humeur accidentelle qui est évacuée, en ceux où c'est l'humeur nourricière, et en ceux où c'est l'humeur radicale elle-même. Dans ce dernier cas encore, les spasmes sont différens selon l'évacuation de l'humeur sous la forme d'une rosée, ou d'un *cambium*, ou d'un *gluten*[35]. Il nomme l'esprit vital *la racine*, et le cœur *une branche de l'arbre de vie*[36]. Il ajoute que les poux des paupières, sont produits par une chaleur contre nature et par des humeurs en putréfaction, et il ordonne des purgations ordinaires pour les détruire[37]. Ce médecin prétend avoir guéri un homme aveugle depuis vingt-cinq ans, au moyen d'une infusion de persil et de fenouil dans du vin[38]. Ensuite il dit que la saignée est dangereuse dans le temps des fêtes de saint Jean et de saint Étienne; mais qu'elle pourrait être avantageuse à l'époque des fêtes de Noël, parce qu'on se surcharge l'estomac de gâteaux[39]. Il regardait

(33) *Jo. Anglici* praxis medica, p. 617.
(34) *Ibid.* p. 982. — Le cœur d'un rossignol rétablit la mémoire (p. 146.)
(35) *Ib.* p. 107.
(36) *Ib.* p. 247.
(37) *Ib.* p. 870.
(38) *Ib.* p. 204.
(39) *Ib.* p. 355.

la fiente de cochon comme le meilleur remède pour arrêter toutes sortes d'hémorragies [40]. Il conseilla à un malade attaqué de la pierre, de s'introduire tous les jours le doigt dans l'anus, afin de faire descendre la pierre, et de cette manière il fut guéri de ses douleurs [41]. Jean Gaddesden a écrit un traité sur la petite vérole qui est très-important, car il y est fait mention d'une éruption sous le nom de *punctilus magnus*, qui a une grande ressemblance avec les pétéchies [42]. La petite vérole elle-même est en partie sanguine, en partie flegmatique et en partie mélancolique [43]. Les ulcères du gland et du membre viril ne viennent, suivant lui, que d'un commerce impur [44]. Il guérissait avec des emplâtres émolliens, qu'il couvrait avec une plaque de plomb, les luxations des vertèbres [45]. Il regardait l'eau-de-vie comme un médicament polycreste qu'il employait presque généralement [46].

60. Guillaume Varignana, fils du célèbre Bartholomée, cité par plusieurs médecins de ce siècle, était professeur à Bologne en 1302, et d'origine juive [47]. Il a écrit un Compendium dans le genre de celui de Gaddesden, et s'il est possible, encore plus empirique [48]. Cet ouvrage est extrait en grande partie du Cyranide et des Arabes, et ne contient qu'une réu-

(40) *Jo. Anglic.* p. 729.
(41) *Ib.* p. 916.
(42) *Ib* p. 1041.
(43) *Ib.* p. 1043.
(44) *Ib.* p. 926.
(45) *Ib.* p. 1059.
(46) *Ib.* p. 94.
(47) *Sarti*, tom. I. part. I. pag. 483.
(48) *Varignanæ* ad omnium partium morbos remediorum præsidia et ratio utendi eis, pro circumstantiarum varietate. Basil. 1531. 8.°

nion de formules absurdes et superstitieuses contre toutes les affections du corps humain. Il guérit un comte de Goritz d'une fistule lacrymale avec des médicamens styptiques et corrosifs [49]. Il prétendait aussi avoir fait l'expérience que le vinaigre a la propriété de faire maigrir [50].

Gentilis de Foligno nous a aussi fourni une collection de Conseils médicaux, et un traité sur les proportions et les doses des médicamens [51]. L'auteur fut un des plus célèbres médecins de ce siècle [52]. Appelé à l'université de Padoue, en 1340, par Ubertin de Carrara, seigneur de cette ville, il lui persuada d'envoyer douze jeunes gens à Paris pour y étudier la médecine [53]. Il alla ensuite à Pérugia, où il mourut de la peste en 1349 [54]. Ses consultations médicales contiennent des raisonnemens savans et très-subtils sur les maladies, un régime minutieux et un traitement extrêmement empirique. Il conseilla à une dame affectée de phthisie pulmonaire de ne pas s'exposer à un courant d'air, de ne jamais faire usage que de gibier aîlé, de manger du poulet, rarement du mouton et des légumes, et encore plus rarement du poisson, qui ne doit jamais être frit. Il lui recommanda, en outre, un syrop composé de fenugrec, de réglisse, de persil, d'anis et de gomme adragante [55]... Son observation sur

(49) Lib. III. c. 3. p. 71.
(50) Lib. VI. c. 2. p. 471.
(51) Consilia, Pap. 1492. f.° — De dosibus et proportion. medicam. Venet. 1562. f.°
(52) *Savonarola* in *Muratori* script. rer. Ital. t. XXIV. p. 1155. — Contin. *Vincent. Bellov.* lib. XXXI. f. 428. c.
(53) *Verger* in *Muratori*, t. XVI. p. 168.
(54) Consilia, f. 77. a.
(55) *Ibid.* f. 61. d.

la paralysie comme suite de la petite vérole, est assez remarquable [56]..... Un autre ouvrage de ce médecin sur l'Introduction de Galien, contient des recherches scolastiques très-subtiles : on en peut voir un exemple dans la note suivante [57].

61. La chirurgie acquit dans ce siècle un nouveau degré de perfection par les efforts de Gui de Cauliac, homme plein d'esprit, né dans le Gévaudan, sur la frontière d'Auvergne : il enseigna d'abord l'art de guérir à Montpellier ; ensuite il devint chapelain, chambellan et médecin particulier du pape Urbain V, à Avignon, où il écrivit son célèbre ouvrage en 1363 [58]. Si on se souvient combien peu les Italiens du siècle précédent étaient capables de perfectionner la science de l'art de guérir, et combien étaient stériles leurs discussions sur la préférence à accorder aux médicamens huileux ou dessiccatifs, on est en droit de regarder ce Français comme le restaurateur de la chirurgie, parce qu'il joignait à une érudition extraordinaire un jugement très-sain, et agissait toujours d'après des indications raisonnables [59]. Il méprisait l'esprit de secte de son temps, et il assure à plusieurs reprises que son zèle pour la vérité ne peut être affaibli par le préjugé d'une réputation, et sa conduite ne démentit jamais cette

(56) Consilia, f. 55. a.

(57) *Gentilis Fulgin.* quæstiones subtilissimæ in artem parvam Galeni. (Venet. 1526. qu. 13. f. 168. f.°) Utrum sanum multum sit sanum ut nunc. qu. 15. Utrum corpus ægrum simpliciter sit sanum ut nunc. qu. 16. Utrum ægrum simpliciter et ægrum ut nunc aliquibus differant.

(58) Selon le titre et l'avant-propos. Voyez *Astruc*, Mém. p. 185. s.

(59) Vid. *Horne* microtechne, p. 178. (16. LB. 1675.)

promesse[60]. Son ouvrage est particulièrement louable, parce qu'il renferme non une théorie subtile, mais de rares connaissances d'anatomie qui transpirent partout; il paraît ne pas regarder même Galien comme infaillible dans cette partie[61]. Il méprisait aussi les *carmina*[62]. Dans les tumeurs inflammatoires ordinaires, ses indications consistaient d'abord dans la diète et la saignée, ensuite dans les répercussifs locaux et généraux, mais d'une espèce très-douce; enfin dans les médicamens anodins et calmans, au nombre desquels il mettait particulièrement l'huile de rose et la jusquiame[63]. Dans les lésions de tête, sur-tout dans celles compliquées de fracture du crâne, il appliquait hardiment le trépan, tandis que ses prédécesseurs les plus récens se bornaient à des emplâtres et des sarcotiques[64]. Dans les fistules, il employait les bandages compressifs presque à la manière de Lombard[65], et il pratiquait l'opération avec assurance[66]. Il n'était pas partisan des tampons ou des plumaceaux pour les ulcères; il préférait y introduire un peu de coton[67]. Il regarde comme incurables le véritable cancer et l'hernie du scrotum chez les veillards, et il traite de fourbe tout chirurgien qui soutiendrait que l'on peut guérir ces

(60) *Ibid.* f. 2. b. « Vadunt sectatores, sicut grues : amicus Plato, » magis amica veritas. »

(61) Il n'ose prononcer dans les disputes sur les nerfs sensitifs et moteurs.

(62) Tr. III. d. 1. c. 1. f. 27. d.

(63) Tr. II. d. 1. c. 2. f. 11. a.

(64) Tr. III. d. 2. c. 1. f. 36. b.

(65) *Ibid.* d. 1. c. 1. f. 27. d. — Voy. *Lombard*, Opuscul. de chirurgie, p. 9. (Strasb. 1686. 8.°)

(66) Tr. IV. d. 1. c. 5. f. 46. a.

(67) Tr. III. d. 2. c. 2. f. 32. b.

maladies [68]. Gui assigne le lieu où l'on doit saigner selon le degré de la maladie, et il assure que ce n'est qu'une fausse idée de la distribution des vaisseaux qui a engagé les médecins à choisir exclusivement l'une ou l'autre veine [69]. Ce savant chirurgien composa pour l'aveugle Jean, roi de Bohême, père de l'empereur Charles IV, un ouvrage sur la cataracte grise, qui, autant que je sache, est perdu pour nous [70].

62. Un autre chirurgien de ce siècle, très-savant et très-expérimenté, fut Pierre de la Cerlata ou Argelata, professeur à Bologne [71], qui doit être probablement distingué d'Argelata d'Avignon, plusieurs fois cité par Gui [72]; il était beaucoup plus empirique que ce dernier; il avait un amour presque sans bornes pour Avicenne, et il suivait souvent Lanfranc, Varignana et Arnaud comme ses propres méditations. Cependant il n'est pàs un auteur tout-à-fait sans intérêt. Plusieurs de ses règles sont tirées de Gui de Cauliac, son prédécesseur : ainsi il recommande d'employer les sarcotiques avec beaucoup de circonspection [73]. Il expose d'une manière très-détaillée le traitement de différentes espèces de lésions externes, telles que les compressions, les chocs, les contusions, les entorses, les frottemens, &c. [74]; et de même que Gui il conseille

(68) Tr. IV. d. 1. c. 6. f. 46. b. — Tr. VI. d. 2. c. 7. f. 73. b.
(69) Tr. VII. c. 1. f. 82. d.
(70) Tr. VI. d. 2. f. 71. d.
(71) *Muratori* script. rer. Ital. tom. XXI. p. 1162. Il vivait en 1410 à Bologne, où il embauma le pape Alexandre V. (Chirurg. lib. V. f. 122. c.)
(72) *Guid. Caul.* tr. VII. d. 1. c. 6. f. 92. d.
(73) Lib. I. tr. 2. c. 13. f. 17. d.
(74) *Ib.* tr. 4. c. 1. f. 22. d.

le bandage compressif dans le traitement des ulcères invétérés [75]. Dans la gangrène, il vante la scarification et l'usage d'une forte lessive [76]. Il critique beaucoup la suture dans les plaies accompagnées de lésions de nerf [77] ; il parle très en détail des différentes tumeurs à la tête sous le nom de *talpa* et de *topinaria*, et en conseille l'extirpation [78]. Il traite les panaris avec l'onguent égyptien et autres médicamens caustiques pour favoriser la séparation de l'os [79]. Il rapporte avoir administré, avec le plus grand succès, les cantharides dans l'hydropisie à la dose d'un scrupule [80]. Il observe très-judicieusement qu'on peut facilement être induit en erreur par une cloche au scrotum, et prendre cet accident pour une véritable hernie [81]. Il indique avec détail un traitement pour les ulcères à la verge provenant d'un commerce impur : d'abord il fait une fumigation de myrrhe, des fomentations avec du lierre, et ensuite un pansement avec un onguent de vert-de-gris [82]. Il traite aussi d'une manière vigoureuse les endurcissemens des testicules, et les extirpe hardiment lorsqu'il ne peut les guérir par d'autres moyens [83]. Dans les anévrismes des veines il commence par cautériser, ensuite il emploie la saignée, et enfin un onguent émollient, composé de blanc d'œuf, &c. [84]. Il prétend avoir toujours été heureux dans la cure des maladies des yeux, qu'il traite avec le bol d'arménie et autres médicamens

(75) *Guid. Caul. ib.* tr. 5. c. 2. f. 29. b.
(76) *Ib.* tr. I. c. 29. f. 9. c.
(77) *Ib.* tr. 6. c. 4. f. 37. d.
(78) Lib. II. c. 2. 3. f. 47. d. 48. a.
(79) *Ib.* tr. 18. c. 4. f. 55. a.
(80) *Ib.* tr. 26. c. 1. f. 61. d.
(81) *Ib.* tr. 28. c. 3. f. 62. c.
(82) *Ib.* tr. 30. c. 2. f. 64. c. Lib. IV. tr. 11. c. 1. f. 90. d.
(83) *Ib.* tr. 29. c. 1. f. 63. d.
(84) *Ib.* tr. 33. c. 3. f. 67. c.

glutineux [85]. Il soutient que les humeurs de l'œil, une fois taries, ne se renouvellent point, parce que ce sont des corps spirituels et animés [86]. Dans les lésions des os, aussi-bien que dans celles des nerfs et des tendons, il abandonne presque tout à la nature, et cite plusieurs cas où elle seule a opéré la cicatrisation des blessures, pourvu que l'on pût seulement parvenir à opérer celle des tégumens par des sarcotiques [87]. Il est vrai que sa confiance est trop grande pour les lésions de tête, car il ne recommande qu'une poudre vulnéraire répandue sur la plaie et le *Pater noster* [88]. Il rejette d'une manière trop exclusive l'usage de l'huile, et se sert trop souvent des dessiccatifs, sans lesquels il n'ose entreprendre la cure d'aucun ulcère [89]. Sa méthode curative dans les suites d'une morsure d'animal enragé est tout-à-fait curieuse, et encore plus ses emplâtres calmans, au moyen desquels il prétend avoir obtenu une guérison parfaite dans trois cas pareils [90]. Son opinion que l'on peut faire tomber les dents, sans les arracher en employant de la lie d'huile et de l'orpiment, n'est pas moins paradoxale, quoiqu'elle fût aussi celle des anciens empiriques [91]. Il s'étend longuement sur le chapitre des cosmétiques; il a même destiné un traité particulier aux taches blanches des ongles [92]. C'est à-peu-près de la même manière qu'il enseigne comment on doit friser les cheveux [93].

(85) Lib. III. c. 2. f. 74. b.
(86) Lib. III. c. 2. f. 74. c.
(87) *Ib.* c. 5. f. 74. d. c. 22. f. 82. b.
(88) Lib. I. tr. 8. c. 4. f. 42. a.
(89) *Ib.* tr. 5. c. 2. f. 28. b.
(90) Lib. III. c. 25. f. 83. a.
(91) Lib. V. tr. 10. c. 9. f. 117. b.
(92) *Ib.* f. 124. a.
(93) *Ib.* f. 117. a.

63. Ce fut dans ce siècle que commencèrent les disputes de la faculté de Paris et du savant collége de chirurgie fondé par Lanfranc : disputes qui durèrent plusieurs siècles. La jalousie des membres de la faculté eut pour cause principale les nombreuses pratiques et le suffrage académique des chirurgiens de S.-Côme. Philippe-le-Bel rendit même, en 1311, un édit qui obligeait tous les chirurgiens français de se faire examiner par ce collége [94]. Cependant, pour s'élever au-dessus des chirurgiens, la faculté établit l'usage, avant d'accorder aux bacheliers la *licentia legendi*, de faire prêter serment à chacun d'eux de ne pas pratiquer la chirurgie [95]. Au surplus, la faculté obtint, en 1352, du roi Jean, un édit, par lequel on défendait entièrement l'exercice de l'art de guérir à tous ceux qui n'étaient pas autorisés, à tous les apothicaires, étudians et moines ambulans [96]. A cette époque, les membres de la faculté étaient encore obligés de vivre dans le célibat, ce ne fut qu'en 1398 qu'on accorda la première dispense à un certain Guillaume de Camera [97].

Vers le milieu de ce siècle, l'invention des armes à feu [98] donna lieu à une nouvelle culture chirurgicale.

(94) *Pasquier*, Recherches sur la France, tom. IX. ch. 30. p. 859.
(95) *Bulæus*, tom. IV. p. 894.
(96) *Ib.* p. 672.
(97) *Ib.* p. 895.
(98) En 1338, le payeur général de la guerre à Paris, porte déjà dans sa comptabilité, la dépense de la poudre pour les armes à feu; et en 1346 les Anglais furent les premiers qui se servirent de canon à la bataille de Crécy. (Hist. de France par Daniel, t. V. p. 267.) On trouve dans le livre des lois des Indous, les premiers renseignemens sur les armes à feu; on a aussi trouvé dans les parties les plus éloignées de l'Inde, des armes à feu très simples et très-grossières. On peut voir *Casiri*, t. I. p. 105. 106.—*Langlès*, Magaz. encyclop. an. VI, n.° 3. Messidor, p. 333. s.

Cependant, je ne trouve dans aucun auteur de ce temps de traitement pour ces sortes de plaies : on n'y donne encore généralement d'instructions que pour l'extraction des javelots; et ce n'a été que dans le siècle suivant que la manière de traiter les plaies d'armes à feu, a été considérée comme une partie du manuel chirurgical.

CHAPITRE VIII.

XV.e Siècle.

64. POUR pouvoir traiter avec profondeur cette période, l'une des plus importantes de l'histoire des sciences et de la civilisation en général, il faut d'abord porter ses regards sur les principales époques qui ont contribué au changement de l'état des sciences, et particulièrement de la médecine.

1.re Époque.

Nous devons d'abord de la reconnaissance aux Turcs, d'avoir, par leurs invasions, chassé les savans grecs de leur patrie : ceux-ci se réfugièrent alors en Occident, et donnèrent une autre direction à l'étude trop négligée de la philosophie et des hautes sciences. Le goût gothique, avec tous ses tours de force, ses colifichets, ses grimaces et ses figures hideuses, fit place au goût plus noble des Grecs, qui, il est vrai, était bien défiguré et avait perdu beaucoup de son ancienne simplicité, mais qui avait toujours de très-grands avantages sur celui d'Occident.... Déjà, à la fin du XIV.e siècle, l'empereur Emmanuel Paléologue avait envoyé Emmanuel Chrysoloras, savant Grec, vers les princes d'Occident, pour réclamer leurs secours

contre les fiers Ottomans, qui, sous Bajazet, menaçaient de renverser le trône de Byzance. Chrysoloras ne réussit pas à la vérité entièrement dans sa mission ; car, il n'y eut que Charles VI, roi de France, qui envoya le brave Boucicault contre les Turcs [99]; mais les avantages que l'étude des sciences d'Occident obtint de cette ambassade furent en revanche considérables. Chrysoloras, non-seulement enseigna la langue grecque et d'autres parties des sciences orientales, à Venise et dans plusieurs villes principales de l'Italie ; mais encore il fit plusieurs disciples savans, du nombre desquels je me contenterai de citer Léonard Brunus d'Arezzo, Guarino de Vérone, François Filelfo, Poggio Bracciolini, Ambroise Traversari et Grégoire Typhernas. A sa mort, qui eut lieu pendant la tenue du concile de Constance, il fut généralement regretté tant pour l'étendue de ses connaissances que pour la douceur de son caractère [100].

Depuis cette époque, l'étude des sources de l'ancien savoir grec, fit, d'année en année, des progrès sensibles en Occident. Jusqu'alors Alexandre d'Aphrodisée et Averroës dominaient alternativement d'une manière exclusive dans les écoles de philosophie, tous deux sous le nom du grand Stagiritain. Avant cela on ne s'avisait pas de lire Aristote dans sa langue originale, et d'apprendre de lui à philosopher d'une manière profonde et systématique. Le célèbre fondateur de l'académie était tout-à-fait négligé, ou on ne cherchait à le connaître que dans ses commentateurs

(99) *Gibbon*, t. XI. p. 248. s.

(100 *Giorgi* in *Calogera* raccolta di opuscoli scientif. e filolog. tom. XXV. pag. 330. — *Voy.* Laurent de Medicis, par Roscoe, traduit par Kurt Sprengel, p. 21 et 22.

modernes, Proclus et autres [1]. Mais alors l'étude de Platon devint tout-à-coup en vogue, et on commença à reconnaître la mauvaise route qu'on avait suivie dans la science philosophique. Gemiste Plethon contribua particulièrement au rétablissement de la philosophie de Platon, en faisant créer à la cour du savant Côme de Médicis une académie platonique, dans laquelle on donnait, tous les ans, le 7 novembre, des fêtes platoniques pour célébrer le souvenir de son fondateur [2]. Dans le même temps, il se forma à Florence, au couvent des Augustins du Saint-Esprit, une société de physiciens, dont Plethon fut aussi probablement le fondateur [3]. Ce fut de cette cour de Médicis que sortirent les plus célèbres défenseurs du système platonique [4]. Ce fut-là que se forma l'immortel Bessarion, qui, dans la suite, fit de sa maison à Rome une espèce d'académie [5] ; ce fut là que se rassemblèrent Ange Politien, Pic, prince de la Mirandole, et comte de la Concorde, Jean Lascaris et autres : enfin ce fut de là que sortit Marsille Ficin qui devint ensuite l'oracle de son siècle [6].

65. D'un autre côté, la philosophie péripatétique devait aussi prendre une autre forme, parce que ses

(1) *Voyez* sur-tout Ficin dans la dédicace de son édition de Plotin. (Basil. 1550. f.°)
(2) *Marsil. Ficin.* commentar. in *Platonis* conviv., Opp. *Platon.* p. 373. — *Roscoe*, l. c. p. 35. 36.
(3) *Muratori* script. rer. Ital. tom. XX. p. 521.
(4) *Ficin.* opera, tom. I. pag. 648. (ed. Basil. 1561.) *Flavii* Ital. illustrat. p. 53. (ed. Taurin. 1527.) *Martene* et *Durande*, tom. III. p. 1251.
(5) *Tiraboschi*, tom. VI. part. I. p. 91. — *Roscoe*, l. c.
(6) *Voyez* Bayle sur cet article. On parlera encore de Ficin dans la suite.

partisans reçurent en partie par les Grecs l'impulsion de puiser aux sources mêmes; d'autre part, les Platoniciens dont le nombre croissait toujours se firent un devoir de se défendre par des principes savans. Enfin, Théodore Gaza, de Thessalonique, porta le premier coup aux écarts des Averroïstes [7]. Bientôt on vit s'élever contre les partisans de Platon, Jean Argyropyle, Georges Gennade et Georges de Trébisonde. Quoique, dans ces disputes savantes, on n'employât pas les armes les plus nobles, elles servirent néanmoins à exciter l'étude des anciens et à favoriser le bon goût [8]. Il est vrai que les parties discutantes, sur-tout les Péripatéticiens, se comportèrent souvent avec tant d'indécence, et se mirent si grossièrement à découvert, qu'il n'est pas étonnant qu'on les ait privés de tout secours à cause de leurs grandes prétentions, et qu'on les ait accusés d'athéisme et de paganisme [9]. Cependant, ils réveillèrent l'émulation des savans d'Italie et d'Allemagne; et beaucoup de ces derniers allèrent à Constantinople et en Orient pour apprendre la langue grecque, et pour y acheter quelques anciens manuscrits [10]. D'autres, comme Pogge de

(7) *Tiraboschi*, tom. VI. part. II. p. 139.

(8) On peut sur cette dispute lire entr'autres Boivin dans les Mémoires des inscriptions, t. II. p. 715. — *Roscoe*, l. c. p. 97. s.

(9) Le triste sort que Théodore Gaza et Georges de Trébisonde s'attirèrent par leurs prétentions exagérées, est assez connu : ils méprisaient les Romains célèbres et soutenaient que Cicéron ne savait pas le latin, et que Virgile n'était pas poëte. (*Warburtons* Commentar. zu *Popens* Episteln, p. 137.) Le système religieux d'Ange Politien et de Pomponius Lætus, est encore assez connu. (*Tiraboschi*, tom. VI. p. II. p. 14. *Bayle*, art. *Politien*, t. III. p. 2343.)

(10) Par exemple Jean de *Verone* et Jean *Aurispa*. (*Tiraboschi*, tom. VI. p. I. p. 102. — *Roscoe*, pag. 30. — *Martene* et *Durande*, t. III. p. 713.

Florence, et Thomas de Sarzane, traversèrent l'Allemagne et la France pour faire des recherches dans les couvens sur les monumens de l'antiquité [11]. C'est ainsi que le goût et la culture des sciences se perfectionnèrent par degrés. On chercha à s'exprimer mieux et avec plus de netteté ; et, pour pouvoir le faire, il fallut penser plus juste : c'est ainsi que l'un est résulté de l'autre; et que dès cette époque la grande réforme se propagea d'une manière sensible. Mais ce siècle fut aussi témoin de la conduite scandaleuse des papes, du commerce des annates et des reliques, des débauches effrénées du clergé, et enfin des schismes nombreux qui en résultèrent, au point que plusieurs souverains même obligèrent les papes à s'occuper sérieusement de la réforme de l'Église [12].

Bénis soient à jamais, par moi et par tout ami de l'humanité, les grands hommes de l'Allemagne du XV.e siècle, tels que Jean Reuchlin [13], Nicolas de Cusa [14], Rodolphe Agricola [15], et même le martyr exalté Jean Hus. Béni soit aussi le courageux défenseur des droits de l'homme Jean Gerson [16]. Tous ces hommes célèbres protégèrent chacun d'une manière particulière la liberté de penser, et le véritable goût de la science : leurs noms dureront aussi long-temps qu'il y aura des historiens.

(11) *Muratori* script. rer. Ital. t. XX. p. 160. t. XXV. p. 273. — *Roscoe*, p. 40. 41. — *Martene* et *Durande*, t. III. p. 724. Thomas de Sarzane fut le premier qui retrouva Celse.

(12) Vid. *Semler* hist. eccles. select. cap. t. III. p. 21. s. 39. 40. s.

(13) *Melanchthon*. declamat. t. III. p. 280.

(14) Il tenta le rétablissement de la théorie d'Épicure, et manifesta avant Sanctorius, des principes sur l'évaporation, que celui-ci ne fit que développer davantage. (*Sanctor.* in prim. fen. *Avicenn.* p. 388.)

(15) *Melanchthon*, t. II. p. 444.

(16) *Bzovius*, ann. 1428. n. 24. p. 705. — *Fleury*, t. XXI. p. 236.

66. Cette aurore des lumières fut, il est vrai, très-obscurcie par quelques espèces de superstitions, et sur-tout par le système théosophique, qui reçut de nouvelles armes par la résurrection du platonisme. L'astrologie qui jusqu'alors n'avait été pratiquée et enseignée que par les Averroïstes et sur-tout par les médecins, commença à être cultivée d'une manière systématique, et trouva de nombreux partisans parmi les premiers savans de ce siècle. Marsille Ficin de Florence, le plus célèbre Platonicien des temps modernes, chercha à la propager de tout son pouvoir, ainsi que le système des nouveaux Platoniciens. Son livre sur la vie humaine [17] ne contient qu'un réglement qui indique de quelle manière on peut, à l'aide de l'astrologie, connaître les moyens d'obtenir la santé et la longévité. Il écrivait à Mathias Corvin, savant roi de Hongrie, que les esprits vitaux de l'homme sont de la même nature que l'éther dans lequel se meuvent les astres. Si donc l'on pouvait, comme Apollonius de Tyane et Jarchas, participer à cet éther, on pourrait prétendre à une très-longue vie [18]. Il recommande aux savans auxquels il donne plusieurs règles d'hygiène très-convenables, l'usage de pilules composées dans le temps de la conjonction de Jupiter avec Vénus [19]. Ce médecin regardait les préparations avec de l'or comme des médicamens efficaces pour la prolongation de la vie [20]. Il propose aussi aux vieillards, pour le même but,

(17) *Marsil. Ficin.* de vita, libr. III. 12. (Lugd.) 1595.
(18) *Ib.* lib. III. c. 4. p. 126.
(19) Lib. I. c. 20. p. 39.
(20) Lib. II. c. 10. p. 75.

de boire du sang de jeunes gens bien portans [21].

Un ouvrage publié dans la première moitié de ce siècle par Jacques Ganivet, Minorite et professeur de théologie à Vienne en France, rapporte très en détail les théories de l'astrologie[22]. Il trouve la cause des épidémies uniquement dans la conjonction des planètes, et il donne à chaque ville son signe et sa planète particulière. Pour reconnaître cette dernière, il suffit d'observer sous quel signe se passent les évènemens les plus importans du pays où l'on est. Alors la ville est certainement sous l'influence de cet astre. C'est ainsi qu'il trouva que Vienne était sous la planète Saturne et sous le signe de la balance, et Lyon sous la planète Vénus. Cet auteur dérive les maladies de chaque individu de l'instant de sa naissance, et c'est d'après cela qui établit son pronostic.

Parmi les princes de ce siècle, il y en eut beaucoup qui protégèrent cette théosophie d'une manière presque superstitieuse. La cour de Visconti à Milan est particulièrement connue par son goût pour l'astrologie[23]; quelques hommes seulement, tels que Pic de la Mirandole[24] et le chancelier Gerson, osèrent dévoiler l'absurdité de cet art inutile. Ce dernier mérite toute notre vénération, non-seulement à cause de son écrit profond contre l'astrologie, mais aussi à cause de sa critique raisonnée contre toute espèce de

(21) *Marsil. Ficin.* lib. II. c. 11. p. 77. Son *Antidotus epidemarium* contient encore de pareils principes.

(22) *Voyez* la préface de Gonzalve de Tolède par Jacques Ganivet, *amicus medicorum.* Lugd. 1496. 4.° L'auteur, dans un endroit, dit lui-même qu'il a écrit ce livre en 1425; je ne peux citer ici la page, parce que l'édition est sans pagination. (Diff. III. c. 1.)

(23) *Muratori* script. rer. Ital. tom. XX. p. 1017.

(24) *Tiraboschi,* tom. VI. p. I. p. 328.

moyens superstitieux[25]. La faculté de Paris condamna aussi dans ce siècle à l'occasion du procès intenté à l'astrologue Pharès, l'astrologie comme un art diabolique et pernicieux[26]. On défendit l'alchimie en 1488 à Venise, mais les faiseurs d'or continuèrent leurs opérations sous le nom de *voarchadumia*[27].

67. Cependant, il importait trop au clergé de retenir dans l'ignorance les lettrés et les laïques, pour qu'il ne prît pas tous les moyens imaginables d'arriver à ce but. La magie païenne, qui avait en France et en Angleterre un grand nombre de partisans[28], fut, il est vrai, condamnée comme une hérésie par une bulle du pape Benoît XIII[29]; mais d'un autre côté, pour prouver combien l'hérésie de Hus était abominable, on fit opérer à Halle dans le Hainaut et à Constance des cures miraculeuses par des vierges saintes, et à leur défaut par des hosties[30]; ce qui étonna la multitude, qui maudit ces hérétiques et s'attacha pour un temps plus étroitement au clergé.

2.e Époque.

68. L'influence de l'invention de l'imprimerie sur la civilisation du genre humain en général et sur la culture des sciences en particulier, est de la plus haute importance. La multiplication des copies

(25) *Bzovius*, ann. 1428. n. 24. p. 705. — *Martene* et *Durande*, tom. II. p. 1379.

(26) *Fleury*, Hist. eccles. tom. XXIV. p. 181.

(27) *Semlers* Samml. zur Historie der Rosenkreuser, t. III. p. 24.

(28) On accusait particulièrement les Anglais de pouvoir ensorceler. (*Guainer.* de ægritud. matric. f. 157. d. Lugd. 1534. 4.°) Le fameux magicien Zytho séjournait alors à la cour de l'empereur Wenceslas. (*Bzovius*, ann. 1400. n. 4. p. 214.)

(29) *Raynald.* ann. 1404. n. 22. p. 281.

(30) *Bzovius*, ann. 1405. p. 253. 1414. n. 26. 27. p. 373. s.

que nécessitait l'étude assidue des auteurs anciens, jointe à leur prix exorbitant, fit naître à Jean Guttemberg, natif de Mayence, l'heureuse idée d'essayer de graver des lettres sur le bois, de les couvrir ensuite d'encre, et de les imprimer sur le papier. Il exécuta cette pensée, et devint ainsi l'inventeur d'un art sublime, qui, après un sommeil de plusieurs siècles, réveilla tout d'un coup le genre humain, et qui, malgré l'abus qu'on en a fait quelquefois, mérite, pour les services qu'il a rendus, la plus grande reconnaissance de toutes les générations. Guttemberg qui imprimait déjà en 1436, à Strasbourg, dans la maison d'un nommé *Dritzehen*, se servit dans ses premiers essais de caractères de bois qu'il attachait avec des cordes [31]. Il grava aussi sur le bois, en sens renversé, des lignes entières qu'il imprima sur le papier[32]. Il est probable qu'en 1439, il y avait déjà dans cette ville une presse d'imprimerie[33]. Quelques années après, il alla à Mayence, et s'adressa à quelques riches particuliers qui lui avancèrent des fonds pour subvenir aux dépenses du perfectionnement de cet art, et s'associèrent avec lui [34]. On nomme parmi eux entre autres Jean Meydenbach et Jean Fust. Pierre Schoïffer de Gernsheim, domestique de ce dernier, fut à-peu-près en 1450 l'inventeur des caractères de fonte. C'est ainsi que cet art devint peu-à-peu ce qu'il est ajourd'hui [35]. De Mayence, cette invention se

(31) *Schöpflin* vindiciæ typograph. N. II. p. 21. Argent. 1760. 4.°
(32) Histoire de l'origine et des premiers progrès de l'imprimerie p. 5. (Haye. 1740. 4.°)
(33) *Schöpflin*, p. 6.
(34) *Heineke* von Künstlern und Kunstsachen, t. II. p. 170.
(35) *Mallinkrot* de ortu et progressu artis typogr. p. 44. — *Salmuth* ad *Panciroll.* de reb. memorab. deperdit. tom. II. p. 312.

répandit dans la plus grande partie de l'Allemagne, lors du siége de cette ville par Adolphe de Nassau, parce que les ouvriers abandonnèrent leur atelier pour chercher ailleurs des moyens d'exister. C'est de cette manière que les pays étrangers, et sur-tout l'Italie, reçurent de l'Allemagne les premiers imprimeurs [36].

A Pierre Schoïffer appartient encore l'honneur de l'invention des gravures en bois. Ses armes, qui étaient un berger avec des brebis, furent peut-être la première figure qu'il grava en bois. Bientôt après, cette invention devint d'une utilité plus générale, et déjà en 1491, Arndes, bourguemestre de Lubec, fit graver en bois des dessins représentant des plantes, qu'il annexa à un ouvrage sur l'histoire naturelle, composé sur sa demande par Jean Cube, médecin à Mayence [37]. Arndes avait fait un voyage en Orient, en partie dans l'intention de visiter, pour le salut de son ame, le tombeau de Jésus-Christ, et en partie afin d'examiner et de dessiner sur le lieu même les plantes décrites par Dioscoride, Sérapion et Avicenne [38]. Il emmena avec lui un peintre, et à son retour il remit ses dessins à Cube, pour qu'il en fît la description [39]. Cube fit ce qu'on lui demandait, et fournit des extraits des Arabes tant originaux que traduits, et décrivit sur-tout la propriété de chaque plante dans les

(36) *Meermann* origin. typograph. t. II. p. 242. s.

(37) Dat boek der krude der eddelen stene unde der watere der mynschen | ghenomet (de ghenochlike gharde der Suntheyt) — gr. 4. Lübeck 1492. *Sans pagination.*

(38) *Voyez* la préface.

(39) *Cube* se nomme c. 568. Art. *Bolus.* « Aurum vitæ is sunder » twiwel ene wisse arstedye wedder de obghenomeden krancheiden: » mennichmal vorsocht en velen steden van my mester Johan van » Cube. »

maladies, description dans laquelle il montre une superstition ridicule[40]. Plusieurs gravures en bois, par exemple, celle de la chicorée, sont assez fidelles et conformes à la nature; mais d'autres, comme celles du melèze et de la buglose, sont pitoyables; d'autres comme celles du camphrier et de l'arbrisseau qui fournit la gomme ammoniaque, prouvent que l'artiste s'est absolument abandonné à son imagination, et qu'il n'a fait que des quiproquo.

On a encore de ce temps des dessins anatomiques gravés en bois : Jean Ketham fut le premier qui en 1491 fit exécuter pour son ouvrage des gravures assez passables, et dont une qui représente la matrice a été positivement faite d'après Moschion[41]. Quelque temps après, Magnus Hundt de Magdebourg, professeur à Leipzic, fit exécuter de très-mauvaises gravures en bois[42]. L'ouvrage lui-même ne mérite pas d'être cité[43], et les figures sont encore plus misérables.

69. Ce sont donc les connaissances des Grecs et l'invention de l'imprimerie qui ont le plus coopéré au perfectionnement des sciences et sur-tout de la médecine; mais malheureusement ce fut toujours le partage de notre art, d'être, parmi les connaissances humaines, presque toujours le dernier à recevoir les

(40) Par exemple, c. 108.

(41) *Jo. de Ketham* fascicul. medicinæ. (Venet. 1401. f.°)

(42) Vid. J. Z. *Platner* de M. *Hundt*, tabularum anatomicarum, ut videtur, auctore. (Lips. 1734. 4.°)

(43) M. *Hundt* antropologium, de hominis dignitate, natura et proprietatibus. (Lips. 1501. 4.°) Cet ouvrage est dédié au prince Wolfgang d'Anhalt, et, comme tous les livres imprimés dans ce temps à Leipsic, n'a point de pagination. Il contient une compilation scolastique mêlée de chimères astrologiques.

rayons bienfaisans d'une nouvelle lumière. Aussi la plupart des médecins de ce temps restèrent ce qu'ils étaient auparavant, c'est-à-dire des adorateurs superstitieux de leurs idoles arabes, des imitateurs aveugles de leurs prédécesseurs, et des empiriques ignorans. Il faut parcourir une grande série de ces imitateurs avant de rencontrer des hommes pensans par eux-mêmes, tels que les Benivieni et les Benedetti.

L'un des premiers auteurs de Compendium de cette espèce fut Valescus de Tarante en Portugal, qui commença l'exercice de son art en 1382 à Montpellier, et qui écrivit son ouvrage en 1418 [44]. Je regrette seulement de n'avoir eu à ma disposition que l'édition mutilée de Hartmann Beyer, ce qui me met peut-être dans l'impossibilité de donner exactement ce qui est propre à cet auteur. On y voit quelques observations et quelques principes qui ne sont pas tout-à-fait ordinaires. Ainsi sa méthode curative de l'hydropisie, quoique assez conforme à l'esprit de son siècle, ne mérite pourtant pas d'être rejetée entièrement [45]. Il considère l'écume à la bouche et le râlement dans l'apoplexie comme des signes certains de la mort [46]. Il traitait les convulsions violentes et presque générales avec de l'eau froide qu'il versait par seaux sur le corps, et ensuite il faisait faire des frictions avec de l'huile [47]. Son observation sur la fièvre quarte des nouveaux-nés et la fièvre intermittente de

(44) D'après la préface. Voyez *Astruc*, Mém. pour servir à l'hist. de la facult. de Montpell. p. 208. f.

(45) *Valesc. de Taranta* philon. pharmaceut. et cheirurg. lib. V. c. 7. p. 429. (ed. *Hartm. Beyer.* Frcf. 1599. 4.°)

(46) Lib. I. c. 25. p. 80.

(47) *Ib.* c. 27. p. 92.

trente jours est un paradoxe [48]. A l'exception de la saignée, il rejette toute évacuation dans le traitement de la peste [49]. Son traité sur la lèpre est du nombre des ouvrages distingués ; il observe que cette maladie n'est jamais héréditaire que du côté de la mère, et non du côté du père [50]. Cet auteur nous présente encore une observation sur la sueur sanguine [51]. Il conseille l'extraction des dents hors de rang [52]. Il rétablit un phthisique dont l'affection était au dernier degré, par l'usage du sucre et des alimens légèrement nutritifs [53].

70. Jean Platéarius, probablement professeur à Pise, cite, dans son Commentaire du *Dispensatorium* de Nicolas, non seulement les principaux auteurs du siècle précédent, tels que Mathieu Sylvaticus, Gentilis de Foligno, Guillaume Varignana, Arnaud de Villeneuve, mais encore Bartholomée Montana et Jean Arculanus, tous deux de ce siècle [54]. Son Compendium pratique [55] paraît être une refonte de l'ancien ouvrage de Mathieu Platéarius, dont il fait souvent mention [56]. Il contient des avis empiriques et superstitieux, puisés dans les sources ordinaires, contre toute espèce d'accidens du corps humain. Il critique avec raison l'usage des médicamens âcres ou caustiques dans la plupart des ophtalmies [57], ainsi que l'em-

(48) Lib. VII. c. 10. p. 596. 597.
(49) *Ib.* c. 16. p. 618.
(50) *Ib.* p. 659.
(51) Lib. II. c. 53. p. 172.
(52) *Ib.* c. 72. p. 204.
(53) Lib. III. c. 11. p. 260.
(54) *Jo. Platearii* expositio in antidot. *Nicolai*, p. 393. a. s. (ed. Venet. 1562. f.°) Le livre *Circa instans* y est aussi cité.
(55) Practica. Lugd. 1525. 4.°
(56) V. g. f. 213. b.
(57) *Ib.* f. 209. d.

ploi des potions trop dissolvantes dans l'esquinancie[58]. Sa méthode curative dans la pleurésie et dans la péripneumonie est presque la même[59]. Il ne se souvient pas d'avoir guéri radicalement un phthisique[60]. Il prétend que lorsque le malade est atteint d'un vomissement opiniâtre, sans pouvoir rien garder dans l'estomac, il faut lui lier les extrémités avant de lui donner des médicamens[61]. Platéarius recommande le suc de chélidoine dans l'hydropisie, et donne des conseils aux religieuses et aux veuves attaquées de maladies hystériques[62].

Jacques de Forli, professeur à Padoue et maître de Savonarola[63], fut l'un des plus célèbres scolastiques parmi les médecins de son temps. J'ai lu son Commentaire sur le Traité de la génération par Avicenne, et je trouve insupportables les subtilités avec lesquelles il veut expliquer les causes de la ressemblance des enfans avec leurs parens, ainsi que celles du défaut de menstruation pendant la grossesse[64]. Il montre son penchant à l'astrologie par le raisonnement qu'il emploie pour prouver qu'un nouveau-né de huit mois n'est pas viable : dans le premier mois de la grossesse, dit-il, règne Jupiter (*quasi juvans pater*), car c'est lui qui donne la vie ; la lune règne au septième mois et favorise la vie par son humidité et par la lumière qu'elle reçoit du soleil; mais au hui-

(58) Practica. f. 212. a.
(59) *Ib.* f. 213. a.
(60) *Ib.* f. 213. d.
(61) *Ib.* f. 215. b.
(62) *Ib.* s. 219. a. 221. b.
(63) *Muratori* script. rer. Ital. t. XXIV. p. 1164. Il mourut en 1413. (*Facciolati*, t. II. p. 161.)
(64) Jac. *Foroliviensis* expos. super aureum *Avic.* capit. de generatione embryonis, f. 10. d. 7. e. (Venet. 1518. f.°)

tième mois, règne l'ennemi de la vie, Saturne, qui mange les enfans; par conséquent aucun enfant né dans ce mois ne peut rester vivant. L'influence de Jupiter recommence au neuvième mois, et l'enfant conserve la vie[65]. Il prévient avec sollicitude de ne pas laisser le placenta en arrière, et en conseille la prompte extraction [66]. Il dit que l'ouraque provient soit des vaisseaux sanguins du foie, comme l'a avancé Montini, soit de ceux des reins, comme le prétend Gentilis [67].

71. Pierre de Tussignana, professeur à Bologne, est aussi l'un des commentateurs célèbres des Arabes et des Grecs. L'époque où il a vécu est douteuse, par cela seulement que Guillaume Saliceto dans son avant-propos de sa théorie sur la santé [68], le nomme comme son professeur, et cite son ouvrage sur la diététique. Nous possédons effectivement encore aujourd'hui ce dernier ouvrage; mais il paraît que Tussignana doit être distingué du commentateur d'Avicenne, et de l'auteur du Compendium pratique, et qu'il est à présumer qu'il vécut dans le XIII.e siècle. Cependant, je ne puis pas me décider sur cela avec certitude, parce que je n'ai jusqu'à présent rien lû de Tussignana; mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'auteur de la médecine pratique vivait au temps de Savonarola [69], et qu'il dédia son ouvrage au prince

(65) *Jac. Foroliviensis*, l. c. f. 6. d.
(66) *Ib.* f. 8. a.
(67) *Ib.* f. 8. c.
(68) *Guilelm. de Saliceto* de salute corporis, procem. (Lips. 1495. 4.°)
(69) *Savonarol.* practic. tr. VI. c. 21. f. 269. a. (Venet. 1559. f.°)
(70) *Lessings* gelehrter Briefwechsel, t. II. p. 46.

Galéazzo

Galéazzo de Milan[70]. Garzone le place de même au commencement de ce siècle, et dit qu'il fut appelé à la cour de Henri III de Castille[71].

Hugo Bencio, de Sienne, fut professeur à Pavie, Plaisance, Parme, Florence, Bologne et Padoue[72]. Il a écrit des commentaires sur Hippocrate, Galien et Avicenne[73]; et il donne des conseils sur différentes maladies qui contiennent des instructions très-étendues sur la diète la plus scrupuleuse et le traitement canonique de chaque accident particulier[74]. Il professait aussi l'anatomie à Padoue[75].

Mathieu Ferrari de Gradi[76], professeur à Pavie et médecin particulier de la duchesse Blanche Marie Sforce, nous a laissé de semblables conseils, sur lesquels je n'ai rien à dire d'intéressant[77].

Sigismond Polcastro, contemporain de Savonarola[78], natif de Vicence, a écrit, comme professeur de Padoue[79], différentes recherches scolastiques, sous le titre de *quæstiones*, dont je n'ai lu que celle sur le rétablissement de l'humidité fondamentale du corps[80], et dans laquelle je n'ai rien trouvé de remarquable.

(71) *Muratori* script. rer. Ital. t. XXI. p. 1162.

(72) *Muratori*, t. XX. p. 940. — *Mazzuchelli*, t. II. p. II. p. 790. *Facciolati*, t. II. p. 125. Il mourut à Ferrare en 1439.

(73) *Haller* bibl. med. pract. t. I. p. 457.

(74) Consilia Ugonis Senensis. (Venet. 1518. f.°)

(75) *Bertapaglia* super quarto Avicennæ, f. 299. d. (ed. Venet. 1546. f.°)

(76) *Tiraboschi*, t. VI. p. I. p. 402. Il mourut en 1472.

(77) *Jo. Matth. de Gradi* consilia secundum viam Avicennœ ordinata (Lugd. 1535. f.°)

(78) *Savonarola* lui dédia sa *Practica canonica de febribus*.

(79) *Zanetti* in *Calogiera* raccolta di opusc. scientif. e filolog. t. XLVI. p. 155. Il mourut en 1473.

(80) Siegm. de *Porchastris* quæstio de restauratione humidi. (Venet. 1490. f.°)

72. Un médecin plus intéressant à mon avis que cet auteur, est Antoine Cermisone, que Savonarola nommait son père [81], sans doute parce qu'il tenait de lui son instruction. Il était natif de Parme, et devint professeur à Pavie et ensuite à Padoue, où il mourut en 1441 [82]. Ses *Consilia* contiennent, parmi une foule d'opinions erronées, quelques idées très-bonnes ; c'est ainsi qu'il recommande l'opium dans les chancres, mais en même temps des médicamens huileux et mucilagineux [83]. Il guérit le flux hépatique avec une préparation de rhubarbe, d'acore, d'absinthe et de chicorée [84]; et il emploie contre les vers la semencine, l'absinthe et le fiel de bœuf [85]. Cet auteur se sert d'une méthode curative hypothétique dans les ulcères cancéreux : il prescrit la saignée, et emploie le tamarin, la casse et autres médicamens dans le dessein d'évacuer la bile noire [86]. Il traite de la même manière le goître, c'est-à-dire, avec le *caput purgium* [87]. Il guérit avec du blanc d'œuf la marquise de Mantoue, qui avait l'œsophage excorié [88]. Ce médecin regardait la rage, dans le plus grand nombre des cas, comme incurable [89].

Mengo Bianchelli de Faenza, l'un des médecins et

(81) *Savonarol.* pract. tr. IV. c. 30. rubr. 13. f. 47. c. — Pract. canon. de febr. f. 100. c.

(82) *Muratori*, t. XX. p. 940. XXIV. p. 1165. — *Facciolati*, t. II. p. 122.

(83) *Cermisoni* consilia, f. 32. a. 33. d. (Venet. 1522. f.°)

(84) *Ib.* f. 27. a.

(85) *Ib.* f. 29. c.

(86) *Ib.* f. 48. d.

(87) *Ib.* f. 14. c.

(88) *Savonarol.* pract. tr. VI. c. 13. f. 146. c.

(89) *Ib.* c. 1. rubr. 12. f. 66. a.

favoris du prince Philippe-Marie Visconti [90], est aussi au nombre des plus célèbres astrologues et scolastiques de son temps. Son ouvrage sur la médecine est aujourd'hui un des écrits les plus rares : il n'a été cité ni par Merclin ni par Haller [91]. Il contient, outre quelques observations singulières, une multitude de recherches subtiles provenant d'une théorie scolastique. Il fait naître des difficultés sur la définition ordinaire de la fièvre, qu'il prétend consister dans une chaleur contre nature qui se propage du cœur dans tout le reste du corps ; mais comme le corps peut aussi être échauffé extérieurement, alors les deux espèces de chaleurs ne paraissent pas être du même genre ; car, d'après les principes d'Aristote, il ne peut pas exister deux qualités du même genre dans un même sujet. Il cite à cet égard, à son appui, trois opinions différentes. Marcille Ficin soutient que la fièvre consiste dans une chaleur externe et interne tout-à-la-fois, et qu'aucune portion particulière de cette chaleur ne peut être appelée *fièvre*. D'après l'opinion d'Hugo Bencio, on donne à la même chaleur différentes dénominations, selon qu'elle est produite par différentes causes ; on l'appelle *chaleur naturelle*, lorsqu'elle vient de l'*idole* du père et qu'elle est transmise au corps de l'enfant ; on la nomme *chaleur céleste*, lorsqu'elle est excitée par une influence céleste ; enfin, on l'appelle *chaleur contre nature*, quand elle a pour cause une matière morbifique. Gentilis

(90) *Mazzuchelli*, t. II. pars II. p. 1124.

(91) *Alenghi* Faventini de omni genere febrium et ægritudinum. (Venet. 1536. f.°) Je dois la communication de ce singulier ouvrage, ainsi que beaucoup d'autres, à la bienveillance de M. Gruner, conseiller intime à Jena.

décide cette difficulté, en considérant la chaleur contre nature comme un effet d'une autre espèce que celui de la chaleur naturelle. Toutes deux, selon son opinion, peuvent avoir lieu dans le même sujet, et l'une être excitée par l'autre. Notre auteur s'exprime, à cet égard, comme il suit : La chaleur contre nature est la *species specialissima,* qui se joint à la chaleur naturelle [92]. Quant à moi je ne comprends rien à cette explication. Il parle aussi d'une manière très-subtile de la théorie du pouls, dont il admet deux espèces, qu'il nomme *tortuosus* et *susalis.* Dans cette dernière espèce, il est élevé au milieu et pressé des deux côtés, au lieu que dans la première il est tordu comme un fil [93]. La cause interne de la lèpre est toujours, selon lui, d'une espèce chaude ; la cause externe peut aussi être froide [94]. Ses observations sur la petite-vérole chez un homme de quatre-vingts ans [95] sont véritablement remarquables, ainsi que celles sur l'avortement produit par une véritable pléthore sanguine [96]. Dans une céphalalgie inflammatoire il recommanda l'artériotomie [97]. Au surplus, il accumule une quantité d'arcanes absurdes, et des médicamens superstitieux contre chaque accident particulier.

73. Jean Concoreggio, de Milan, qui est encore un partisan des Arabes assez dépourvu de jugement, professa la médecine à Bologne en 1404, ensuite à Pavie et à Florence, et enfin à Milan en 1439 [98]. Il a écrit un ouvrage, dans lequel je ne trouve

(92) L. c. f. 24. c.
(93) *Ib.* f. 22. c.
(94) *Ib.* f. 44. c.
(95) *Ib.* f. 38. a.
(96) *Ib.* f. 65. c.
(97) *Ib.* f. 45. b.
(98) Voyez la préface de son *Lucidarium,* ainsi que la collection

aucune trace d'un génie profond, ni aucune observation capable de dédommager de sa lecture fatigante. Ce copiste rapporte aussi avec toute la prolixité des Arabes, l'exemple tiré de Galien, d'un mélancolique qui jetait par sa fenêtre des verres sur les passans [99], et il fait mention d'une espèce d'épilepsie légère dans laquelle le malade ne tombe pas, mais où il reste debout [100]. Cet auteur traite le furoncle pestiféré avec l'oignon de scille et le raifort [1], et expose très-bien les indications de la saignée dans la fièvre tierce [2].

Je n'ai pas été plus satisfait de l'ouvrage écrit sur le neuvième livre d'Almansor, par Jean Arculanus de Vérone, professeur à Bologne et à Padoue vers le milieu de ce siècle [3]. Il parle toujours très-en détail du *carabitus* comme d'une maladie particulière, tandis que ce mot ne provient que d'une méprise du mot arabe *phrenitis* [4]. Il commence par la saignée le traitement de toutes les espèces de frénésies, excepté la bilieuse [5]. Il fait renaître l'ancienne erreur de l'issue d'un des conduits biliaires dans l'estomac [6]. Je ne vois de remarquable dans cet auteur que deux observations, l'une d'une colique qui se joignait à une épidémie,

de curis febr. f. 91. a, et *Argelati* biblioth. script. Mediolan. tom. II. p. II. p. 1978.

(99) *Jo. Concoreggio* practica nova, lucidarium et flos florum medicinæ nuncupata, tr. I. c. 23. f. 14. a. (Venet. 1515. f.°)

(100) *Ib.* c. 16. f. 9. a.

(1) Collect.. de curis febr. f. 97. b.

(2) *Ib.* f. 83. a.

(3) Il mourut à Ferrare en 1484.

(4) *Jo. Arculani* exposit. in IX. libr. Almansoris, p. 50. (ed. Alb. Torin. Basil. 1540. f.°) — *Voyez* p. 314.

(5) L. c. p. 48.

(6) *Ib.* p. 576.

comme *morbus intercurrens* [7]; l'autre d'une jaunisse et d'une maladie noire réunies dans le même sujet [8].

74. Antoine Guainer, de Pavie, où il professa l'art de guérir, ainsi qu'à Padoue, disciple de Blasius Astiarius et de Jacques de Forli [9], doit être mis au nombre des meilleurs auteurs de ce siècle, du moins si on le compare à ceux que nous venons de nommer. Exempt des superstitions ordinaires de son temps, il méprisait les *carmina* et l'alchimie [10], et il considérait les prétendues prophéties des personnes épileptiques comme des sons provenant par des mouvemens convulsifs des cavités de la poitrine [11]. Il rejette, par des motifs assez puissans, les fumigations alors si usitées dans la frénésie [12], et il cite une observation importante d'une perte de la mémoire, où le malade ne pouvait retenir que quelques paroles qui exprimaient des idées générales [13]. Ce médecin recommande les caustiques dans l'épilepsie et dans l'apoplexie, ainsi que dans la manie; il fait même dans l'apoplexie appliquer sur la tête un bonnet de tôle chauffé jusqu'au rouge [14]. Dans le

(7) L. c. p. 628.
(8) *Ib.* p. 578.
(9) Il dédia son ouvrage sur les maladies de la matrice, non pas à Sforce, comme le dit Haller, mais au prince Philippe-Marie de Visconti. Ce prince était un grand ami des médecins, et en général des savans. (*Muratori*, t. XX. p. 1011. 1014.) On croit que Guainer mourut en 1440. (*Éloy* dictionn. histor. de la médec. tom. II. p. 394. Mons 1778. 4.°)
(10) Opus præclarum ad praxin, tr. VI. c. 1. f. 17. a. (Lugd. 1534. 4.°) Tr. IX. c. 7. f. 29. a.
(11) *Ib.* tr. VII. c. 1. f. 17. d.
(12) Tr. III. c. 5. f. 11. c.
(13) Tr. IV. c. 2. f. 13. d.
(14) Tr. VII. c. 4. f. 24. a. Tr. VIII. c. 2. f. 25. c. Tr. XV. c. 8. f. 47. d.

spasme opiniâtre, il fallait exciter une fièvre; ce que les Allemands ont coutume de faire, en mettant le malade entre deux feux [15]. Il a observé une espèce de manie provenant de l'usage immodéré du vin, et une autre provenant d'une goutte atonique [16]. Il a observé que des personnes imbécilles devenaient quelquefois sensées par la mélancolie [17].... On discutait déjà beaucoup alors sur l'endroit où on doit pratiquer la saignée : il chercha à décider la question d'après ses lumières [18]; mais il n'était point dans le cas de le faire, vu son défaut de connaissances philologiques [19]..... Guainer a très-bien enseigné la préparation des bains artificiels [20]. Je ne dois pas omettre ses observations sur la présence des pierres dans les intestins [21], et sur la grossesse sans menstruation préalable, ainsi que sur une grossesse dans laquelle les règles se présentèrent sans avoir jamais paru dans aucune autre circonstance [22]. Cet auteur eut aussi un penchant particulier pour l'astrologie [23], et il avoue avec beaucoup de naïveté qu'il n'était pas philosophe; il faut par conséquent lui pardonner d'adopter les remèdes empiriques des vieilles femmes [24].

(15) Tr. X. c. 8. f. 33. a.
(16) Tr. XV. c. 2. f. 42. a.
(17) *Ib.* f. 43. d.
(18) *Ib.* f. 76. a.
(19) *Sahara* [l'insomnie] est regardé par lui comme d'origine grecque, ainsi que *æsophagus* qu'il dérive de *yzo*, quod est *inter*, et *fago*, *ductio*, quasi nutrimenti per *ysofagum* intus ductio.
(20) *Ib.* f. 192. a.
(21) *Ib.* f. 193. a.
(22) Tr. XV. c. 2. f. 140. a.
(23) Tr. XV. c. 4. f. 44. a. — f. 162. c.
(24) Tr. VII. c. 4. f. 20. b.

75. Bartholomée de Montagnana, professeur à Padoue, est aussi l'un des meilleurs auteurs de cette époque [25]. Il est vrai qu'il règne dans ses Conseils une prolixité fatigante; et les médicamens qu'il propose sont toujours indiqués par une humidité élémentaire quelconque qui domine ou par une température particulière. Il parle aussi du régime avec une subtilité à laquelle on était accoutumé chez la plupart des médecins de ce siècle [26]. Cependant, un homme qui dans ce temps pouvait dire avoir fait lui-même quatorze dissections de cadavres [27], était certainement un phénomène très-rare; et il est à regretter qu'il n'ait pas ou presque pas appliqué à la théorie ses connaissances anatomiques. Dans ce temps on ne cherchait dans le corps humain que la confirmation de ce qu'avait dit Galien; et on la trouvait, parce qu'on voulait la trouver. Il est très-remarquable, dans la description de la lèpre de Montagnana, qu'il n'y est fait aucune mention du plus haut degré de la lèpre à tumeurs, et qu'il n'y est question que de la teigne galeuse et de ses différentes espèces [28]. Ceci indique déjà une diminution de la constitution lépreuse en général : en effet, les accidens observés de la lèpre deviennent plus légers à mesure que l'on approche de l'époque où s'est manifestée la siphilis. Cet auteur dérive aussi de la lèpre une espèce particulière de sarcocèle, déjà nommée, il est vrai, par Avicenne, mais très-mal

(25) Il écrivit une partie de ses Conseils, dans l'année 1444, et mourut en 1460. (Consil. 135. f. 160. a. ed. Venet. 1565. f.° *Papadopoli* hist. gymnas. Patav. t. I. p. 288.)
(26) *Monav.* in *Craton.* epist. lib. II. p. 410.
(27) Consil. 134. f. 159. d.
(28) Consil. 288. f. 327. a. s.

décrite[29]. Il attribue tous les accidens des parties génitales, et notamment les ardeurs d'urine, ainsi que les fleurs blanches, aux vices du foie, opinion fondée sur la théorie de Platon[30]. Les conseils qu'il donne sur les suites fâcheuses d'une trop grande raréfaction de l'air à Florence, où il recommande des médicamens toniques, sont encore remarquables[31]. Cet auteur prétend qu'on ne peut guérir radicalement que par l'opération les ulcères fistuleux des conduits lacrymaux: mais, s'ils ne sont pas invétérés, on peut espérer quelques succès par des médicamens internes. Il faut d'abord administrer un bon régime, éviter tous les mets salés, gras et indigestes; ensuite commencer par des purgatifs ordinaires, et passer d'*une manière canonique* à l'évacuation des humeurs particulières de la tête; ce qui s'opère par des pilules composées avec le lierre et le *calamenthum*[32]. Montagnana suit encore l'usage dominant de son siècle, d'expliquer chaque symptôme par la cause hypothétique de la maladie principale, et il est à la vérité souvent plus heureux que ses prédécesseurs dans ces explications.

76. Michel Savonarola, collègue de Montagnana, ensuite professeur à Ferrare, fut certainement l'un des plus célèbres médecins de ce siècle[33]. Son Compendium pratique est écrit à la vérité tout-à-fait dans le goût de son siècle, c'est-à-dire avec des subtilités scolastiques; cependant, il contient quelques asser-

(29) Consil. 227. f. 246. b.
(30) Consil. 183. f. 200. c. Cons. 219. f. 283. c.
(31) Consil. 3. f. 4. a.
(32) Consil. 61. f. 81. b.
(33) *Facciolati*, tom. II. p. 125. — *Muratori*, t. XXIV. p. 1135. Il mourut en 1462.

tions remarquables qui montrent déjà plus de liberté dans la manière de penser, et plusieurs observations importantes. On peut être surpris de sa franchise quand il témoigne son peu de confiance pour les principes pratiques d'Averroës [34]; et quand, à l'occasion de la théorie de la rage, expliquée par les qualités élémentaires, il s'écrie : « Je ne veux pas pénétrer plus avant » cette théorie, car elle n'a aucune influence sur la » pratique [35]. » Mais d'où vient qu'un tel homme se montre bien plus partisan d'Avicenne que de Galien [36]? Il rapporte quelques renseignemens remarquables sur la propriété du lait de femme contre les vers; c'est-à-dire que ce lait est, principalement à Forli, un médicament domestique ordinaire et certain [37]. Savonarola traite les chancres avec des astringens et des dessiccatifs [38], et il assure, contre le système dominant, que la bile poracée ne doit être regardée que rarement comme cause d'une maladie, parce qu'elle est ordinairement rejetée avant de produire une affection [39].... Il cite un centenaire, nommé *Nicolas Pallavicini*, qui à cet âge avait encore engendré un fils [40]. Cet auteur prétend qu'après la grande peste de 1348, le nombre des dents ne fut plus le même qu'auparavant; que depuis ce temps on n'en voyait plus que vingt-deux ou vingt-quatre, tandis qu'auparavant on en trouvait ordinairement trente-deux [41]. D'après son observation, les femmes font quelquefois des dents pendant leur

(34) Practic. tr. VI. c. 11. rubr. 5. f. 142. b.
(35) Tr. VI. c. 1. f. 72. c.
(36) Tr. II. c. 7. f. 31. a.
(37) *Ib.* c. 9. f. 34. d.
(38) Tr. VI. c. 20. f. 248. d.
(39) Tr. IV. c. 31. rubr. 10. f. 49. b.
(40) Tr. VI. c. 21. rubr. 23. f. 264. c.
(41) *Ib.* c. 7. rubr. 1. f. 106. d.

grossesse [42]. Il parle d'une espèce de diapedèse, dans laquelle le malade rendit dans douze heures vingt-quatre livres d'eau [43]. Il indique d'une manière exacte les règles d'après lesquelles on doit administrer les opiatś dans la dyssenterie, et le traitement à suivre dans la goutte [44]. Il a connu un homme qui quoiqu'il eût la luette fendue avait cependant la voix très-pure et très-claire [45]. On trouve encore fréquemment dans cet auteur des opinions superstitieuses sur l'efficacité des pierres précieuses [46], sur l'ensorcellement [47], et sur la naissance d'un animal à côté du fruit humain proprement dit [48].

La doctrine pratique de Savonarola [49] sur les fièvres contient, entre autres, sur le traitement de la peste, des avis qui méritent d'être lus [50], et des opinions sur la différence des climats, et leur influence sur les différens traitemens des maladies. Les Arabes, dit-il, étant d'une nature plus faible que les Grecs ne doivent pas être saignés aussi souvent [51]. Il parle aussi d'une fièvre sous le nom de *lisura,* qui tient le milieu entre la lypirie et l'épiale, et qu'il attribue à l'humeur vitreuse dégénérée [52]. Il a observé comme maladies ordinaires des fièvres de soixante-cinq jours [53]. Enfin, d'après ce que j'ai lu de cet auteur, il a mieux exposé qu'aucun autre médecin les règles de précaution applicables à l'examen du pouls [54].

(42) Tr. VI. c. 21. rubr. 8. f. 111. b.
(43) Tr. VI. c. 19. rubr. 17. f. 240. a.
(44) *Ib.* c. 16. rubr. 9. f. 199. c. — c. 22. rubr. 7. f. 279.
(45) *Ib.* c. 9. f. 117. b.
(46) *Ib.* c. 21. f. 270. b.
(47) *Ib.* c. 20. f. 252. a.
(48) *Ib.* c. 21. f. 269. a.
(49) Practica canonica de febribus. (Venet. 1552. f.°)
(50) *Ib.* c. 9. f. 36. a.
(51) Tr. VI. c. 8. f. 22. b.
(52) *Ib.* c. 14. f. 71.
(53) *Ib.* c. 15. f. 80. d.
(54) *Ib.* f. 10[illegible] a.

77. J'ai déjà observé *(page 506)* qu'on trouve dans Gaddesden des traces de pétéchies ou de fièvres pourprées. Riolan attribue la première observation de cette fièvre à un médecin de Paris, nommé *Jacques Despars* [55], connu dans l'histoire ecclésiastique comme député de l'Université de Paris au concile de Constance, et adjoint du chancelier Gerson [56]. Obligé de quitter Paris à cause de sa critique hardie sur les bains publics, qui lui attira la persécution des étuvistes, il se rendit à Tournai, où il obtint un canonicat, et où il mourut en 1465 [57]. Ce médecin a écrit sur Avicenne un commentaire très-étendu, et paraît aussi avoir été l'inventeur des divisions en chapitres, qu'on ne trouve pas avant lui dans les ouvrages grecs ou arabes; néanmoins je ne suis pas de l'opinion que ses titres et ses distinctions subtiles lui aient valu le nom *de partibus* [58].

78. Il y a deux ouvrages de ce siècle extrêmement importans pour l'histoire de la matière médicale et la pharmacie; l'un, qui est de Saladin d'Asculo, médecin particulier du grand connétable de Naples (le prince Jean-Antoine de Balzo Ursin, de Tarente [59]),

(55) *Riolan.* Recherches des escholes de médecine, p. 217. Ce même auteur prétend que Despars était natif de Paris; mais Eloy fournit des preuves valables que Tournay était sa ville natale. (Tom. II. p. 32.)

(56) *Bulæus*, tom. V. p. 275. s.

(57) *Riolan.* l. c.

(58) Melanchthonian. p. 433.

(59) Il raconte (Compend. aromatarior. f. 456. b. ed. Venet. 1562.) que de son temps, le roi d'Aragon fit punir un apothicaire de Naples, parce qu'il avait falsifié ses médicamens; cependant aucun roi d'Aragon n'a régné à Naples avant le XV.e siècle; car Alfonse V fut le premier. *Voyez*, à l'égard de ce prince de Tarente, *Imhof* genealog. famil. Ital. p. 326. (Amst. 1710. f.°)

contient des mémoires précieux pour l'art pharmaceutique de ce temps; l'auteur indique aux apothicaires les ouvrages qu'ils doivent se procurer, et leur donne des règles morales et une instruction sur ce qu'ils doivent faire chaque mois en particulier. Le tableau qu'il forme des médicamens simples et composés, et que l'on doit toujours trouver dans la pharmacie, est très-intéressant. L'auteur expose avec soin les signes caractéristiques de la bonne qualité des médicamens, et détermine le laps de temps qu'une préparation est susceptible d'être conservée.

Ce n'est que depuis ce siècle qu'on a imité en France l'usage des Arabes, de mettre les pharmaciens sous la surveillance des médecins et de la faculté [60]. En Allemagne les apothicaires n'étaient alors, pour la plupart, que des droguistes; ils ne préparaient pas les médicamens, mais ils les faisaient venir de l'Italie, et les vendaient ainsi ; dans la plupart des villes ils étaient en même temps confiseurs ; et les magistrats mettaient dans leurs actes que les apothicaires seraient tenus de fournir chaque année une certaine quantité de confitures à la chambre du conseil [61].

(60) *Astruc*, Mémoires, p. 33. Les apothicaires reçurent leurs statuts à Paris en 1484. (*Felibien*, Hist. de Paris, t. II. p. 927. — *Delamare*, Traité de police, t. I. p. 618.)

(61) Ce fut à Halle, en 1493, qu'on établit la première pharmacie; car jusqu'alors, les médicamens étaient vendus par les épiciers; et dans les instructions que Simon Puster, premier apothicaire de cette ville, reçut des magistrats, il est dit : « Pour cela doit et veut bien » donner à nous et à nos successeurs, comme à un conseil, par cha- » cune des dix années pour nos deux collations dans le carême, et » à notre maison de ville, huit livres de sucre bien confit et tel qu'il » convient honnêtement à ces collations. » (*Dreyhaupts* Beschreibung des Saalkreisses, t. II. p. 561. f.) Il doit y avoir eu déjà une pharmacie, en 1285, à Augsbourg. (*Stettens* Kunst-, Gewerb-und

L'autre ouvrage intéressant sur la matière médicale a été écrit par Saint Ardouin de Pesaro, qui exerçait la médecine à Venise au milieu de ce siècle [62]. Cet ouvrage traite des poisons, et contient une observation remarquable sur la guérison d'un empoisonnement par l'arsénic, et d'un autre par le réalgal [63]. Il décrit déjà le mercure rouge qui se précipite de lui-même [64]. Au surplus, cet ouvrage contient plusieurs opinions superstitieuses sur les effets miraculeux des pierres précieuses contre les poisons, &c.

79. Dans ce siècle la chirurgie était exercée en grande partie par les étuvistes et les barbiers, et parut se rapprocher de l'état où elle était au temps des plus anciens Grecs. Ces hommes ignorans, qui souvent ne savaient ni lire ni écrire, n'étaient pas capables de porter cet art à un certain degré de perfectionnement. Les médecins savans regardaient comme au-dessous d'eux de s'occuper des opérations chirurgicales : de sorte que cette partie utile et essentielle de l'art de guérir resta tout-à-fait sans culture. Encore au temps de Bénédetti, à peine trouvait-on en Europe un chirurgien savant [65]. Il fallait,

Handwersks-Geschichte der Reichsstadt Augsburg, p. 242.) Mais ce renseignement n'est pas tout-à-fait authentique. (*Beckmanns* Beytr. zur Gesch. der Erfind. tom. II. p. 495.) Cependant on trouve déjà en 1267 un citoyen nommé *Villekin*, qui était apothicaire a Munster. (*Kindlingers* münsterische Beyträge, t. III. Urkunden, p. 208) En 1409 des réfugiés de Prague apportèrent à Leipsic la première pharmacie. *Gilbert's* Handbuch für Reisende, t. II. p. 413.)

(62) *Mazzuchelli*, tom. I. p. II. p. 987.

(63) *Santes de Ardoynis* de venenis, tr. II. c. 1. f. 19. a. c. 3. f. 19. c. (Venet. 1492. f.°)

(64) *Ib.* c. 4. f. 20. a.

(65) Alex. *Benedict.* anatom. lib. V. c. 31. pag. 1269. (ed. Basil.

suivant cet auteur, aller en Asie pour avoir un oculiste habile [66]; ce qui est confirmé par les moyens extraordinaires que fut obligé d'employer Mathias Corvin, roi de Hongrie, pour se procurer un chirurgien pour guérir la blessure qu'il avait reçue dans une bataille contre les Moldaves. Il lui fallut annoncer par-tout qu'il comblerait de richesses et d'honneurs celui qui le guérirait. Pendant quatre ans il ne se trouva personne; enfin, Jean de Dockenbourg, chirurgien d'Alsace, osa s'offrir en 1468; il fit le voyage, sauva le roi, et reçut de grands présens [67].

Jusqu'au XVIIe siècle, les étuvistes et les barbiers sur-tout en l'Allemagne, n'étaient admis dans aucun corps : aucun maître n'aurait voulu recevoir pour apprenti un jeune homme sans une attestation qu'il était issu d'un mariage légitime, qu'il appartenait à une famille honnête, et qu'il n'était parent ni d'un barbier, ni d'un étuviste, ni d'un pâtre ou d'un écorcheur [68]. Cependant, ces mêmes étuvistes, jusqu'au milieu du XVe siècle, étaient les seuls médecins dans plusieurs villes d'Allemagne [69]. L'empereure Wenceslas leur accorda, il est vrai, en 1406, des priviléges, par lesquels il leur rendait en quelque sorte l'honneur, et leur permettait d'avoir des armoiries; mais ils ne purent parvenir à la jouissance de ces priviléges jusqu'au

1539. 4.°) « Hæc enim chirurgices medicinæ pars a nostra jam medi-» cina discessit, et ad mercenarios, fabros, rusticosque sese trans-» tulit. »

(66) Ej. practic. lib. II. c. 9. p. 104.

(67) *Bonfinii* rer. hungar. dec. IV. lib. I. p. 548. (Frcf. 1581. f.°) — *Hieron. Braunschweigs* Chirurgia, f. 31. b. c. (1534. 4.°)

(68) *Möhsen*, p. 292. f.

(69) *Dreyhaupt*, p. 561.

temps de Léopold I.er, parce que Wenceslas n'avait pas alors le droit de les accorder[70].

En France, les chirurgiens, sur-tout ceux du collége de Saint-Côme, s'élevèrent beaucoup au-dessus des barbiers et des étuvistes. En vertu d'un arrêt du parlement, rendu en 1425, on interdit aux étuvistes les opérations chirurgicales; on leur permit seulement le pansement des plaies et l'extraction des cors. Mais la faculté, par un sentiment de vengeance contre les chirurgiens à robe longue de ce qu'ils avaient, disait-elle, usurpé ses priviléges, prit le parti des barbiers, et les instruisit dans l'exercice de la chirurgie. Les plaintes que les chirurgiens portèrent à la faculté, en 1491 et 1494, ne produisirent d'autre effet que la promesse de donner à l'avenir une autre tournure à l'affaire. Néanmoins les membres de la faculté continuèrent leurs cours anatomiques en langue française pour les barbiers[71].

80. Un auteur qui peut être en quelque sorte compté parmi les chirurgiens savans, est Léonard Bertapaglia, professeur à Padoue vers le milieu de ce siècle *. Il a écrit sur le quatrième livre d'Avicenne un commentaire, dans lequel on trouve plusieurs confirmations de ce que je viens de dire sur l'état de la chirurgie. Cet homme détestait de tout son cœur les

(70) *Pelzels* Lebensgeschichte Königs Wenceslaus, t. II. p. 521. — La chronique bohémienne de Hayek est la source où l'on a puisé ces renseignemens. Il est probable que Wenceslas donna ces priviléges en reconnaissance de ce que la fille d'un étuviste, qui devint par la suite sa maîtresse, l'avait sauvé du château de Wiltberg en Autriche. (*Ebend.* t. I. p. 292.) *Goldast's* Reichssatzungen, t. II. p. 84.

(71) *Crévier*, Hist. de l'université de Paris, t. V. p. 57. — *Pasquier*, liv. IX. ch. 31. p. 869.

* *Facciolati*, tom. II. p. 139.

barbiers,

barbiers, et se croyait beaucoup au-dessus d'eux; aussi, par un orgueil de clerc, il négligea tout-à-fait les opérations chirurgicales [72]; néanmoins il assistait souvent aux expériences anatomiques, et même il en faisait de sa propre main [73]. Non-seulement il redoutait l'opération du cancer, au lieu de laquelle il préférait son *ruptorium* ou un médicament caustique; mais même il traitait aussi les plaies de tête uniquement avec des onguens [74]. Il conseillait le feutre pour arrêter les hémorragies, et le bandage compressif dans les ulcères fistuleux [75].

On inventa dans ce siècle, à Tropea, dans la Calabre ultérieure, une nouvelle méthode de rajuster des membres coupés ou perdus d'une autre manière. Des gens sans expérience, tels que Vincent Vianeo de Maida, Branca et Bojani, essayèrent d'abord cette opération à l'égard d'un nez coupé: pour cela ils taillèrent un morceau de chair des muscles du bras de la même forme que le nez coupé; avec la précaucaution qu'il tint encore au bras par quelques veines: ils attachèrent ainsi le bras au visage, de manière que la superficie ensanglantée du nez touchait le morceau de muscle, et ils laissèrent le bras dans cette situation jusqu'à ce que le nez fût adhérent. Alors on sépara les fibres et les vaisseaux qui liaient le bras avec ce nouveau nez [76]. On a perfectionné dans la suite cette opération, ainsi qu'on le verra dans le troisième volume.

(72) *Bertapaglia* super quartum *Avicennæ*, tr. I. c. 10. f. 265. b. (Venet. 1546. f.°)
(73) *Ib.* f. 229. b. 273. c.
(74) Tr. I. c. 25. f. 272. a. — Tr. V. c. 5. f. 295. a.
(75) Tr. II. c. 20. f. 279. c, — c. 9. f. 274. a.
(76) *Fragosi* trattato di chirurgia, trad. da *Grasso*, t. II. p. 121.

81. Deux Italiens de ce siècle font une époque remarquable, parce qu'elle laisse déjà apercevoir l'influence d'un meilleur goût. Ils étaient devenus observateurs, d'après l'exemple des Grecs ; et quoiqu'ils tinssent aussi fermement que tous les autres médecins de ce siècle au système de doctrine adopté, cependant ils exposèrent dans un langage infiniment plus pur des observations qui leur étaient propres, et en bien plus grand nombre qu'on n'avait coutume d'en trouver dans les écrits des médecins depuis le temps d'ebn Zohr. Antoine Beniviéni, médecin de Florence, mort en 1503, est le premier de ces observateurs habiles et fidèles [77]. Dans le nombre des cas qu'il a remarqués, on rencontre quelques observations très-intéressantes sur l'opération de la cataracte et de la pierre, qui prouvent qu'il était très-bon chirurgien [78].

Le second de ces observateurs est Alexandre Bénédetti, natif de Legnago en Lombardie. Il passa en Grèce en 1490, et exerça l'art de guérir dans l'île de Candie et sur-tout à la Canée, qui appartenait alors à Venise, puis à Modon en Morée. A son retour, en 1493, il accepta une chaire de professeur à Padoue, mais il partit en 1495 comme médecin pour l'armée vénitienne qu'on faisait marcher contre Charles VIII, et qui fut battue près de Fornova. Il mourut vers

(Palerm. 1639. f.°) — Alex. *Benedict.* anatom. lib. IV. c. 39. p. 1249. — *Schotti* Italia illustrata, p. 1060. (Frcf. 1610. f.°) — Steph. *Gourmelen* synops. chirurg. lib. I. p. 76. (Paris. 1566. 8.°) — *Haller* bibl. chirurg. t. I. p. 293.

(77) *Mazzuchelli*, t. II. p. II. p. 856. — *Hensler*'s Geschichte der Lustseuche, p. 52. (Hamb. 1783. 8.°)

(78) *Ant. Benivenius* de abditis morborum caussis. (Basil. 1529. 8.°)

l'année 1525 [79]. Il a écrit une Anatomie qui contient, non des découvertes nouvelles, mais une physiologie solide et conforme à l'esprit de son siècle. Son grand ouvrage renferme une quantité d'observations intéressantes et rares, qui, par cette raison, méritent encore d'être lues de nos jours [80]. Cependant on lui fait trop d'honneur lorsqu'on le compare à Celse, quoiqu'il se soit bien plus formé sur les Grecs que sur les Arabes. Je serais plus disposé à le comparer à Alexandre de Tralles. Sa diction est, il est vrai, plus pure que celle de ses prédécesseurs : cependant elle fourmille encore de barbarismes.

CHAPITRE IX.

Maladies nouvelles.

82. Jusqu'à présent, les médecins avaient trouvé dans Galien et Avicenne, toutes les maladies qui se présentaient, et ils les traitaient aussi d'après ces auteurs; mais à cette époque, il se manifesta quelques affections qui ne purent cadrer avec le système dominant, et dont il fallut apprendre le traitement par des expériences et des essais; de sorte que, autant ces maladies furent désastreuses pour le genre humain, autant elles furent avantageuses au perfectionnement de l'art de guérir. On reconnut enfin que la source dans laquelle on avait puisé jusque-là

(79) *Mazzuchelli*, l. c. p. 811. Hensler soutient (Gesch. der Lusts. p. 93.) que Bénédetti n'est allé en Grèce qu'en 1493; cependant j'ai lu dans mon édition (de pestil. febre p. 1133.) la date 1493, sous la dédicace, et dans cette même dédicace il est dit : *Priusquam in Græciam navigaremus.* Par conséquent Bénédetti était déjà de retour de la Grèce en 1493, attendu que cette dédicace a été écrite à Venise.
(80) *Alex. Benedict.* opera. (Basil. 1539. 4.°)

n'était pas tout-à-fait intarissable, et qu'il ne fallait qu'observer exactement pour arriver au traitement le plus convenable à ces affections. C'est ainsi que la méfiance des médecins contre les idoles révérées jusqu'alors, devint une apostasie complète, et que la monocratie galénique fut divisée en plusieurs aristocraties dans lesquelles on ne reconnut plus que quelques traces de la précédente influence générale et absolue du médecin de Pergame; mais, comme les premiers pas pour le perfectionnement des sciences ne sont pas ordinairement fermes et certains, les médecins tombèrent dans plusieurs fausses routes avant de trouver le sentier étroit de la nature.

83. La première maladie nouvelle et très-remarquable qui se manifesta dans ce siècle, fut celle connue sous le nom de *coqueluche.* Elle fut épidémique et générale en France, d'abord en 1414, et elle coûta la vie à presque tous les gens âgés qui en furent atteints [81]; mais, comme ce ne fut qu'en 1510 que cette maladie reparut pour la seconde fois, on en trouvera des renseignemens plus détaillés dans le troisième volume.

La seconde nouvelle maladie fut nommée *fièvre de sueur anglaise,* parce qu'elle parut d'abord en Angleterre, accompagnée d'une sueur extrêmement abondante. Quelque temps avant l'avènement de Henri VII au trône d'Angleterre, au mois de septembre 1486, cette fièvre régna pour la première fois dans toute l'Angleterre, enleva un nombre incroyable

(81) *Mézeray,* Abrégé chronol. de l'hist. de France, t. II. p. 215. (Paris. 1690. 4.°)

d'individus, et cessa vers la fin du mois d'octobre suivant[82]. Dans l'année 1517, elle reparut de nouveau en Angleterre; les malades succombaient dans l'espace de deux heures; dans quelques villes, elle faisait périr quelquefois la moitié de la population, et même dans d'autres souvent la moitié[83]. En 1528, cette épidémie régna de nouveau généralement, et fit des ravages jusqu'en 1529. Elle avait été précédée d'un temps très-humide et de vents continuels; elle enleva encore beaucoup de monde en Angleterre : Henri VIII même en fut a teint et ne fut sauvé qu'avec beaucoup de peine. Dans la même année elle se répandit aussi dans toute l'Europe; du moins, elle ravagea avec la même fureur la Hollande, l'Allemagne et la Pologne. Le fameux synode de Luther et de Zuingle, qui se tenait à Marbourg, ne fut dissous que par cette raison. « Saisis par la peur de la mort », dit Kersenbroick, historien de la ville de Munster, « les hérétiques oubliérent toute pensée de novation et de changement » dans la religion et les usages de l'Église »[84]. En 1551, l'Angleterre fut encore en proie à cette épidémie qui prit naissance à Schrewsbury, et se termina au mois d'octobre à Londres[85].

Ce fléau se distingua d'abord par sa durée extrêmement courte, puisqu'elle n'était, le plus souvent, que

(82) *Polydor. Virgil.* anglic. histor. lib. XXVI. pag. 561. (Basil. 1534. f.°) Son assertion, que sur cent malades il n'en échappait pas un, est sans doute exagérée. — *Bacon Verulam.* histor. Henric. VII. col. 1002. Opp. ed. Frcf. 1665. f.°

(83) *Rapins* Geschichte von England, t. IV. p. 151.

(84) Herm. a. *Kersenbroick* histor. Monaster. f. 70. b. — *Sleidan.* de statu religion. et reipubl., Carolo V. Cæsare, lib. VI. f. 97. a. (Argent. 1555. f.°)

(85) *Rapin*, p. 573.

de vingt-quatre heures ou de deux jours. Les accidens qui accompagnaient son invasion devaient d'abord annoncer à l'observateur la malignité de sa nature : une prostration extraordinaire des forces, avec une tendance aux syncopes, jointe à un bien être apparent, étaient les premiers symptômes d'un danger éminent. Souvent la faiblesse nerveuse se changeait en un tremblement et un frissonnement violens. Alors, les malades se plaignaient d'une soif inextinguible, d'une chaleur mordicante par tout le corps, avec une inquiétude extrême qui souvent les jetait presque dans le désespoir ; ils se plaignaient encore d'un spasme dans l'estomac et de douleurs dans les lombes, et étaient le plus souvent tourmentés de la crainte de la mort, qui leur paraissait inévitable. Tous ces accidens, auxquels souvent se joignaient encore un violent mal de tête et des palpitations de cœur, devenaient d'heure en heure plus effrayans, et occasionnaient bientôt un sombre délire. Enfin une diminution sensible des forces jetait le malade dans un état soporeux, qui toujours était l'avant-coureur du sommeil de la mort. La sueur effroyable qui avait lieu à l'invasion du mal, diminuait prodigieusement les forces, et causait subitement la perte du malade, si elle était supprimée. Le pouls et la respiration étaient, au commencement de cette maladie, comme dans toutes les fièvres aiguës, très-plein, et très-accéléré ; mais cette fréquence passait d'heure en heure à une plus grande faiblesse, jusqu'à ce qu'il fût le même que celui de la fièvre maligne. Le malade qui échappait à la fureur de cette épidémie éprouvait du soulagement dans les vingt-quatre heures, et continuait de suer, sans interruption, pendant plusieurs jours ; quelquefois

aussi, il survenait une éruption purpurine, qui achevait la convalescence [86].

C'était presque toujours pendant l'été et l'automne, et sur-tout dans les temps humides et nébuleux que se manifestait cette contagion; et il est probable que la malpropreté des habitations anglaises, et l'insalubrité de l'air qu'on y respirait, ont souvent contribué à son développement [87]. Il est à remarquer que les individus faibles, pauvres et âgés, ainsi que les enfans, furent les moins exposés à la fureur de cette maladie, qui attaquait plus particulièrement les sujets jeunes, robustes et de la classe aisée. On prétend avoir observé que les étrangers qui se trouvaient en Angleterre en furent aussi exempts.

L'expérience apprit que la meilleure méthode curative consistait à favoriser doucement la transpiration et à ranimer les forces. On trouva que toute espèce de médicamens évacuans étaient extrêmement pernicieux; qu'il fallait couvrir légèrement les malades, et leur faire prendre de la terre sigillée, du bol, du chardon béni, de la confection d'hyacinthe, du sirop de kermès, &c. [88].

84. Une troisième maladie nouvelle et non moins grave qui se déclara dans ce siècle fut le scorbut : il est vrai qu'on a voulu interpréter quelques passages des auteurs grecs comme désignant cette maladie, mais il est difficile de soumettre à un examen sévère toutes les

(86) *Cajus* dans *Freind*, p. III. p. 62. — *Baco Verul.* l. c. — *Sennert* de febrib. lib. IV. c. 15. p. 557.

(87) *Erasm. Roterod.* l. c.

(88) *Polydor. Virgil.* l. c. — *Schenck a Graffenberg* observ. medic. lib. VI. p. 763. (Frcf. 1665. f.°) — *Willis* pharmaceut. ration. t. I. sect. V. c. 3. p. 294. (Hag. 1674. 12.)

conjectures de l'antiquité à cet égard. La rate volumineuse [μεγάλοι σπλῆνες] de l'auteur hippocratique [89], produit beaucoup d'accidens qui peuvent tout aussi bien être ceux d'une affection scrofuleuse que ceux d'un *infarctus*. La maladie qui se répandit dans l'armée d'Ælius Gallus, envoyé par Auguste en Arabie [90], était accompagnée d'une paralysie particulière des jambes, dont la description donnée par Galien, ne peut s'accorder avec le scorbut [91]. L'épidémie qui ravagea l'armée de Germanicus, lors de son passage du Rhin, est détaillée avec des circonstances [92] dont l'authenticité paraît tellement suspecte, qu'il n'est pas permis de la prendre pour une affection véritablement scorbutique. L'*oscedo* de Marcellus de Bordeaux [93], n'était autre chose qu'un simple ulcère dans la bouche, dont les accidens n'avaient aucune influence sur le reste du corps. Mais comment se pourrait-il que les anciens eussent connu une maladie qui est le résultat de longs voyages maritimes, du défaut d'alimens frais, ou qui n'a été observée que dans les climats du Nord? Les Grecs, les Romains et les Arabes eurent bien peu de relations avec les peuples septentrionaux; et d'ailleurs, les voyages longs sur mer étaient impossibles avant l'invention de la boussole [94].

(89) De affection. sect. V. p. 81. *Foes.*
(90) *Strabo*, lib. XVI. p. 1170.
(91) *Galen.* definit. med. p. 398. Σκελοτύρβη.
(92) *Plin.* lib. XXV. c. 3. L'usage d'une eau très-douce doit avoir produit cette maladie qui fut guérie avec l'*herba britannica.*
(93) De medicam. c. 11. pag. 291. Vid. *Lind* vom Scharbock, p. 436. f.
(94) *Lange* (epist. medic. lib. II. 14. p. 615.) a le premier recueilli les traces de l'antiquité du scorbut; ensuite *Lescarbot* (Histoire de la nouvelle France, par M. Lescarbot, lib. IV. c. 6. p. 479. Paris.

Nous pourrions, peut-être, trouver les premières traces du scorbut dans les expéditions des Normands en Winlande ou au Groënland oriental. Au moins, la mort de Thorstein, fils d'Eric Raude et de ses compagnons, paraît tenir à une semblable cause. Thorstein partit, en 1002, avec vingt-cinq Normands pour la Winlande; un ouragan les jeta sur les côtes occidentales, où ils furent obligés d'hiverner, et où ils moururent des suites d'une maladie endémique dans ce pays [95]. On trouve dans l'histoire des croisades, lorsque Saint-Louis, en 1250, alla en Palestine, des renseignemens très-positifs sur le scorbut: la maladie, dit Joinville [96], venait de l'Orient; elle attaquait d'abord les cuisses qui se couvraient de taches noires et brunâtres et se desséchaient; ensuite les gencives tombaient en pourriture, au point qu'on était obligé de les couper pour faciliter la mastication des alimens au

1611. 8.°), *Sennert* (pract. lib. III. part. V. sect. II. c. 1. p. 543. s.) et enfin *Gruner* (morbor. antiquit. p. 140.)

(95) *Sturleson's* Heimskringla, edr Noregs Konunga Sögor, p. 316. (ed. *Schöning*. Havn. 1777. f.°) *Suhms* Samlinger til danske Histor. lib. I. ch. 2. p. 108. — *Forsters* Geischichte der Entdeck. und Schiffahrten im Norden, p. 113. (Frankf. 1784. 8.°)

(96) Histoire de S. Louis, p. 57. 58. » ... Nous vint une grant persecution et maladie en l'ost : qui estoit telle, que la chair des jambes nous dessecheoit jusques à l'os, et le cuir nous devenoit tanné de noir et de terre, à ressemblance d'vne vieille houze, qui a esté longtemps mucée derriere les coffres. Et oultre, à nous autres, qui auions celle maladie, nous venoit vne autre persecution de maladie en la bouche, de ce que auions mengié de ces poissons, et nous pourrissoit la chaire d'entre les genciues, dont chacun estoit orriblement puant de la bouche. Et en la fin gueres n'en eschappoient de celle maladie, que tous ne mourussent. Et le signe de mort, que on y congnoissoit continuellement, estoit quant on se prenoit à seigner du neys : et tantoust on estoit bien asseuré d'estre mort de brief. »

Voyez aussi *Guil. de Nangiaco* dans *du Chesne*, tom. V. p. 355.

malade, qui périssait infailliblement, lorsqu'à ces symptômes se joignait une hémorragie nasale.

Depuis cette époque, je ne trouve de traces authentiques du scorbut que dans le XV.e siècle. Il est remarquable que plusieurs chroniques allemandes [97] font mention de cette maladie comme d'une épidémie ou d'une peste qui régnait quelquefois dans l'intérieur de l'Allemagne; mais, comme la description que l'on en donne indique plutôt une fièvre nerveuse putride que le scorbut, on voit alors que les charmes de la nouveauté ont toujours engagé les médecins à donner un nouveau nom à des maladies depuis long-temps connues.

85. Ce fut dans ce siècle que se réveilla le desir des voyages, et ceux qu'on entreprit pour les découvertes et les spéculations commerciales furent quelquefois d'une telle étendue, qu'on n'avait pu jusqu'alors s'en faire aucune idée. La longueur de ces voyages maritimes jointe au défaut de vivres frais, ainsi que les incursions dans les climats du nord, occasionnèrent une plus ample propagation de cette maladie de mer qu'on ne connaissait point du tout auparavant, ou qu'on n'observait que très-rarement et très-imparfaitement. Pierre Quirino, marchand vénitien de Candie, entreprit, en 1431, des voyages dans les mers du Nord; mais il perdit sa direction entre l'Islande et la Norwége, et navigua sur l'Océan

(97) *Georg. Fabric.* annal. urb. Misn. lib. II. a. 1486. p. 162. (Lips. 1569. 4.°) — *Dreyhaupt's* Beschr. des Saalkreises, t. II. p. 764. — En considération de la forme épidémique, Roderic de Fonseca regarde cette maladie comme nouvelle. (Consult. med. 2. p. 32. Frcf. 1625. 8.°)

pendant long-temps dans la position la plus alarmante[98]. La maladie de son équipage est décrite par Forster, dans son ouvrage classique, de manière à faire présumer que c'était le scorbut[99].... Mais tous ces renseignemens ne sont pas aussi frappans que l'histoire de la maladie qui affecta l'escadre de Vasco de Gama, lorsque, dans son voyage à Calicut, en 1498, il fut obligé de séjourner sur les côtes orientales d'Afrique, entre Mozambique et Sofala, pour réparer ses navires. L'amiral avait conçu la plus grande espérance de voir bientôt le riche pays des Indes, lorsque l'équipage, au mois de janvier de cette même année, dans un dénuement complet de vivres frais, et n'ayant pour nourriture que des viandes fumées et salées, et du biscuit corrompu, fut atteint de cette maladie tout-à-fait nouvelle. On voyait d'abord sur tout le corps des taches semblables à un érysipèle, les gencives et les cuisses se gonflaient et tombaient en putréfaction, et tous ces accidens étaient accompagnés de douleurs inouies et d'inquiétudes extrêmes; de sorte que Vasco perdit par cette maladie cinquante-cinq personnes de son équipage[100]. A ces renseignemens

(98) *Ramusio* raccolta delle navigazione e viaggi, t. II. f. 206. a. s.

(99) *Forsters* Gesch. der Entdeckungen im Norden, p. 273.

(100) *Barros* decada primeira da Asia, lib. IV. c. 4. f. 66. b. (Lisboa 1628. f.°) « Per espaço de hum mes, que ali esteveraõ no » corregimento dos navios, adoeceo muita gente, de que morreo » alguma. A maior parte foi de herisipolas, e de lhe crecer tanto a » carne das gengivas, que quasi naõ cabia na boca aos homems, e » assi como crecia, apodrecia e cortavaõ nella, como em carne morta, » cousa mui piadosa de ver : a qual doença viraõ depois conhecer, » que procedia das carnes, pescado salgado e biscouto corrompido » de tanto tempo. » — Vid. *Anton. de San Roman* historia general de la Yndia oriental, lib. I. c. 8. f. 41. a. (Valladolid, 1603. f.°) — *Ramusio*, tom. I. f. 119. b. — *Lafitau*, Histoire des découvertes et

on peut joindre l'histoire du scorbut qui se manifesta sur la flottille de Cartier, en 1535, dans le mois de décembre, pendant son séjour à Hochelaga, aujourd'hui Mont-Réal, au Canada. Je vais rapporter ici la description de cette maladie, et les observations anatomiques faites sur un homme mort du scorbut, telles que je les ai trouvées dans l'original[1]. Les habitans apprirent par la suite aux Français l'efficacité du pin de Canada contre cette maladie ; mais Cartier ne connaissait d'abord d'autres préservatifs que les messes et les prières à la Sainte Vierge.

conquestes des Portugais, tom. I. p. 106. (Paris. 1734. 8.°) — *d'Ussieux*, Histoire abrégée de la découverte et de la conquête des Indes par les Portugais, p. 64. (Bouillon 1770. 8.°)

(1) Brief recit et succincte narration de la nauigation faicte es ysles de Canada, &c. p. 34. b. s. (Paris. 1545. 8.°) « La maladie » commença entour nous d'une merueilleuse sorte et de la plus » incongneue : cas les ungs perdoient la substance, et leur devenoient » les iambes grosses et enflez, et les nerfz retirez et noirciz comme » charbon, et à aucuns toutes semées de gouttes de sang, comme » pourpre : puis montait ladicte maladie aux hanches, cuisses et » espaulles, aux bras et au col. Et à tous venoit la bouche si infectée » et pourrye par les gensyves, que toute la chair en tumboit iusques à » la racine des dentz, lesquelles tumboient pres que toutes. Et tellement se esprint ladicte maladie à nos trois navires, que à la my » Feburier de cent dix hommes que nous estions, il n'y en avoit pas » dix sains. » — « Et pource que la maladie nous estoit incongneue » feist le cappitaine ouuvrir le corps pour veoir si aurions congnois- » sance d'icelle pour preserver si possible estoit, le persus. Et feust » trouuée, qu'il auait le cœur blanc et fletry, environné de plus » d'ung pot d'eaue rosse comme dacte, le foye beau, mais auait le » poulmon tout noircy et mortifié et s'estoit retiré tout son sang au » dessus de son cœur. — Pareillement auait la ratte par deuers l'es- » chine ung peu entamée environ deux doidz, comme si elle eust » esté frotée sur une pierre rude. » — Voy. *Lescarbot*, Hist. de la nouv. France, liv. III. ch. 24. p. 375. — *Hakluyt's* principal navigations, tom. III. c. 13. p. 225. (fol. 1600.) *Forster*, l. c. p. 595. — *Lind* vom Scharbock. p. 449.

86. Ce fut aussi dans ce siècle que parut la plique polonaise, vulgairement *koltun*, maladie qui, lorsque les Polonais, sous Jagellon et Casimir IV, eurent des relations plus suivies avec des nations allemandes, se propagea en Bohême, en Autriche, et dans d'autres pays [2]. Elle fut observée la première fois en Pologne, après la troisième invasion des Tartares, en 1287, sous le règne de Lescus-le-Noir, et elle se manifeste encore assez souvent aujourd'hui chez les peuples mogoliens [3]. Une fable, il est vrai, a donné à la plique une autre origine que la contagion [4]; mais cependant cette dernière cause est certaine, malgré l'impossibilité d'expliquer par-là la cause de la première affection [5]. Dans les premiers écrits sur cette maladie, au nombre desquels on doit compter le traité de Minadous [6] et de Posthumus [7], on attribue à la manière de vivre des Polonais de la classe du peuple la cause éloignée, et à la corruption des humeurs la cause prochaine qui, d'après le système de

(2) *Sommersberg* scriptor. rer. Silesiac. tom. I. p. 320. s.

(3) *Dlugoss.* histor. Polon. p. 849. 850. (Lips. 1711. f.°) — Mart. *Cromer* de origin. et reb. gest. Polon. p. 263. (Basil. 1558. f.°) — *Solignac's* Geschichte von Pohlen, fortges. von *Pauli*, p. 289. (Halle 1763. 4.°)

(4) *Connor's* Beschreib. des Königr. Pohlen, tom. II. pag. 792. (Leipsig 1700. 8.°) On disait que les Mogoles avaient mis dans des sacs empoisonnés les cœurs et les têtes des Polonais qu'ils avaient tués, et les avaient ensuite jetés dans des puits. C'est ainsi que cette maladie s'est produite. Le meilleur et le plus nouveau traité sur cette maladie se trouve dans de la Fontaine. Medic. Abhandl. Pohlen betreffend. (Breslau 1791. 8.°)

(5) *Rzaczynski* auctuar. histor. natur. curios. Polon. p. 468. (Gedan. 1745. 4.°)

(6) De humani corporis turpitudinibus. (Patav. 1600. f.°)

(7) Septem ad Sarmatas dialogi. (Vicent. 1600. 4.°) Vid. *Roderic. Fonsecæ* consult. med. 1. — *Sennert* pract. lib. V. p. 322.

Galien, peuvent donner une nourriture surabondante aux cheveux.

87. Une maladie dont l'histoire est plus importante que toutes celles dont nous venons de parler, est la siphilis qui se manifesta vers la fin du XV.e siècle, dans plusieurs contrées de l'Europe, presque dans le même temps. Dans son principe, elle avait beaucoup de ressemblance avec la lèpre ; elle ne prit que par degrés la nature sporadique plus douce qu'elle a actuellement. La révolution que cette nouvelle maladie a opérée, non-seulement dans les écoles de médecine, mais encore dans l'empire des sciences en général, a rendu son histoire une des plus intéressantes sections de l'histoire de notre art. Les disputes qui se sont élevées, non pas sur l'origine, mais sur les premières traces de cette contagion dans les temps modernes, m'ont suggéré, il y a déjà quelques années, l'idée de faire des recherches dans les sources de cette histoire. Entièrement indépendant de toute partialité littéraire, secrète ou publique, et libre des préjugés qui peuvent être produits par des passions particulières ou par la réputation, j'ai de nouveau épuisé toutes les sources qui ont été à ma disposition, et j'ai été par-là conduit au résultat suivant:

1.° L'assertion qui fait venir cette maladie des Indes occidentales a été appuyée par des témoignages insuffisans. Le plus ancien témoin, pour l'origine américaine de cette maladie, est, autant que je sache, Léonard Schmausse, médecin de Strasbourg, auteur insignifiant, et qui a écrit en 1518 [8]. Son témoi-

(8) Aloys. *Luisini* aphrodisiacus, s. de lue vener. pag. 383. (LB. 1728. f.°)

gnage n'est d'aucun poids, parce qu'il vécut trop éloigné des pays où cette maladie se manifesta d'abord. Au reste, il paraît que ses preuves de conviction reposent uniquement sur la seule hypothèse que la nature fournit toujours au pays où une maladie est indigène des médicamens également indigènes, pourvus des vertus spécifiques pour sa guérison ; or comme l'Inde occidentale est le pays qui fournit le gaïac, il en conclut que l'Inde doit être aussi la patrie originaire du mal vénérien. Cette fausse conclusion a encore induit en erreur l'historien Guicciardini [9] et plusieurs autres écrivains plus modernes, dont le nombre ne peut mériter une plus grande confiance, tant qu'ils ne fourniront pas des preuves plus valables : tous se reposent sur un témoignage du même temps, dont l'impartialité doit avoir été appréciée par les défenseurs de l'origine américaine. Ce témoignage se rapporte à quelques auteurs espagnols contemporains qui ont paru tout-à-fait irrécusables. Le premier et le plus important de ces auteurs doit être Christophe Colomb, qui a découvert l'Amérique, ou pour mieux dire, son fils Ferdinand Colomb, ou plutôt encore le moine romain Pané, dont le traité sur les mœurs et la mythologie des habitans d'Hayti fut ajouté par Ferdinand Colomb à l'histoire de son père [10]. Ce moine raconte, d'après le rapport des insulaires, une fable, dans laquelle les démons, sous le nom de *caracaracol*, jouent le principal rôle, et il ajoute que ces insulaires nommaient ainsi une

(9) Historia d'Italia, lib. II. f. 69. b. (ed. Venet. 1610. 4.°)
(10) *Barcia* historiadores primitivos de las Indias occidentales, t. I. p. 63. b.

maladie qui ressemblait à la teigne, et qui provenait d'une grande âcreté. On voit que cette narration ne peut prouver l'existence du mal vénérien à Hayti, parce qu'on peut comprendre toute autre maladie sous cette dénomination. Le second témoignage est un peu plus clair; il nous a été fourni par Gonsales Fernand Oviédo, intendant du commerce en Darie et à S. Domingue [11]. Il attribue positivement aux Indiens occidentaux le principe de cette maladie, que les Espagnols apportèrent de ces contrées, et communiquèrent ensuite aux Napolitains lors de l'expédition de Gonsalve de Cordoue. Mais sans compter qu'Oviédo part en cela du faux principe que cette maladie devait être originaire du pays qui produit le bois de gaïac, il est encore constant qu'Oviédo ne parle dans Ramusio que du second retour de l'amiral des Indes occidentales; en sorte que ce ne serait qu'à cette époque que les Espagnols auraient été atteints de ce mal. Tout ceci, il est vrai, paraît s'accorder avec l'opinion que la maladie vénérienne s'est propagée à Naples immédiatement après l'arrivée de la flotte de Cordoue; mais nous verrons par la suite que cette maladie avait déjà régné en Italie avant l'arrivée des Espagnols à Messine. Dans l'extrait de son grand ouvrage, écrit dans un âge avancé, et qu'on trouve dans Barcia, Oviédo fait aussi mention du premier retour de Colomb; mais on sait qu'il a écrit ce livre de mémoire; et des auteurs impartiaux, tels que Herrera, Ferdinand Colomb, Las Casas et autres, nous inspirent une juste méfiance

(11) *Ramusio*, t. III. p. 92. 148. s. — *Oviedo* relacion sumaria de la historia natural de las Indias, c. 77. p. 41. *Barcia.*

contre

contre ce tyran qui, pour opprimer les Américains, se servait du pouvoir que le gouvernement espagnol lui avait accordé; et qui, pour se justifier à sa cour, avançait que ce peuple ne méritait pas un autre traitement à cause de ses vices abominables. Ce monstre, pour voiler sa cruauté, comparait les Américains innocens aux habitans de Canaan, et les Espagnols au peuple de Dieu. On voit clairement dans son histoire qu'il mit tout en usage pour peindre à l'empereur Charles V les Indiens occidentaux comme des hommes méchans et féroces, qui méritaient d'être tous exterminés à cause de leur complète incorrigibilité; et rien ne secondait mieux ses desseins que d'affirmer que la maladie vénérienne, était originaire de ce pays [12]..... Roderich Diaz de Islaz, médecin de Séville, qui n'a vécu qu'après le milieu du XVI.e siècle, ne peut pas être regardé comme témoin oculaire; car, tant que Girtanner ne nous aura pas indiqué les sources où il a trouvé les renseignemens que Diaz vécut au temps de Colomb, nous avons toutes les preuves possibles que le témoignage de Diaz est emprunté d'Oviédo [13]... Antoine Herrera, qui est d'ailleurs un auteur fidèle, vivait dans un temps trop moderne, et n'a jamais été dans l'Inde; par conséquent il est probable qu'il a aussi emprunté ses renseignemens d'Oviédo [14]. On peut en dire autant

(12) La America vindicada de la calumnia, de haber sido madre del mal venereo, p. 40. 59. 60. (Madr. 1785. 4.°) *Hensler* über den westind. Ursprung der Lustseuche, p. 19. f. (Hamb. 1789. 8.°)

(13) Personne n'a lu l'original; on en connaît seulement la traduction dans Welsch, Observ. med. p. 31.

(14) *Herrera* historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar oceano, Dec. I. lib. V. c. 11. p. 178. (Madrid 1601. f.°)

de Lopez de Gomara, prêtre de Séville [15], et de plusieurs autres auteurs plus modernes.

Quelques autres témoignages importans en apparence disent le contraire de ce que Girtanner y trouve, et d'autres présentent moins de croyance. Fulgosi, d'après Girtanner [16], doit dire que la maladie vénérienne nous vient de l'Amérique; et dans l'original, il y a Afrique *(Æthiopia)* [17]. Benzoni a de même été cité comme un témoin croyable [18], et au fond ce que Girtanner fait dire à Benzoni n'est qu'une simple addition de l'éditeur Urbin Calveto [19]. Il en est de même du témoignage de Manard ; ce n'est dans le fait qu'une opinion qui n'est pas plus fondée que beaucoup d'autres que cet auteur cite sur l'origine de la maladie vénérienne [20]; mais un historien peut-il se dispenser de rectifier ces infidélités ?

88. 2.° Il n'est pas du tout probable que la maladie vénérienne se soit développée chez un peuple qui était si pur dans ses mœurs, et que la calomnie seule put accuser de vices qui ne sont que les résultats du luxe. Nous avons des témoignages fournis par des auteurs très-authentiques de la manière simple et conforme à la nature dont vivaient alors les Indiens

(15) *Lopez de Gomara* historia de las Indias. c. 29. p. 24. *Barcia*; tom. II.

(16) Abh. über die venerische Krankheit, tom. II. p. 47.

(17) *Gruner* aphrodisiac. p. 115.

(18) *Girtanner*, tom. III. p. 930.

(19) *Hier. Benzoni* nov. novi orbis histor. lib. I. c. 28. p. 132. (1578. 8.°)

(20) *Girtanner*, tom. II. p. 71. — *Luisin.* p. 604. s. — Manard accorde bien plus de confiance à l'opinion que la maladie vénérienne s'est développée de la lèpre. (Epist. medic. lib. VII. 2. p. 137. ed. Basil. 1540. f.°)

occidentaux [21]. Il est vrai qu'il régnait chez ce peuple une espèce de teigne lépreuse, comme nous le prouvent le mot *caracaracol* [22] et d'autres témoignages plus anciens [23] et plus modernes [24]; mais cela ne démontre pas encore l'identité du mal vénérien avec la lèpre. Au surplus, je crois que les fables d'après lesquelles on voulait prouver l'origine américaine du vice siphilitique, ne méritent aucune réfutation; car elles sont fondées en partie sur la constitution atmosphérique et sur la manière de vivre des habitans [25], et en partie sur l'excessive lasciveté des femmes. Mais cette dernière cause est un conte imaginé par Améric Vespuce [26] : Herrera le rapporte d'après lui [27] ; et c'est sur cela que Girtanner établit sa théorie de cette maladie [28]..... Les noms employés par les Espagnols pour désigner cette maladie n'avaient aucun rapport avec l'expression *caracaracol*. Ils se servaient des mots *guaynara*, *hipa*, *tayba* ou *yça* [29]. Les Mexicains nommaient la petite-vérole *huiçavatl* ou *la grosse lèpre* [30].

(21) *Petr. Martyr. Angler.* de rebus oceanic. dec. I. lib. III. p. 45. (ed. *Damian. a Goes*, Colon. 1574. 8.°) — *Herrera*, dec. I. lib. IV. c. 2. p. 124. — *Fern. Colon'*, p. 55. &c.

(22) *Fern. Colon'*, p. 63. b.

(23) *Aug. de Carate* historia del Peru, lib. I. c. 4. p. 4. lib. II. c. 1. p. 18. — *Barcia*, tom. III. — *Cieça de Leon* cronica del Peru, c. 46. p. 95. (Amberes, 1554. 8.°) *Petr. Martyr*, dec. I. lib. 9. p. 105.

(24) *Bancroft* natur. history of Guiana, p. 382. — *Hilary*'s Beobachtungen über die Krankh. auf Barbados, p. 385.

(25) *Astruc*, lib. I. c. 12. p. 68. s.

(26) Sommario di *Amer. Vespucci* in *Ramusio*, tom. I. f. 131. a.

(27) *Herrera* dec. IV. lib. 8. c. 8. p. 204. s.

(28) Tom. I. p. 56. f.

(29) *Diaz de Isla* in *Welsch* observ. med. p. 32.

(30) *Lopez de Gomara* cronica de la nuev. España., c. 102. p. 104. *Barcia*, tom. II.

89. 3.° Les accidens locaux de la maladie siphilitique se multiplièrent vers la fin de ce siècle dans la même proportion que la constitution lépreuse diminua. J'ai déjà remarqué plus haut que, dans le siècle de Montagnana, la lèpre avec tumeurs avait diminué autant en force qu'en généralité. Antoine Beniviéni et Jacques Cataneus ne connurent point cette espèce de lèpre [31]; mais les suites d'un commerce impur furent alors bien plus fréquemment observées [32]. Et, en effet, on n'a pas besoin de mettre une si grande importance à la lettre de Pierre Martyr à Arius, dont la date est probablement fausse [33]. Il y a sans cela des preuves en assez grand nombre pour constater la généralité des accidens des parties génitales; cependant, il paraît que ces accidens avaient du rapport avec le *yaw*, qui régnait dans ce temps sous le nom de *safathi*, ou même avec une espèce de pian, qu'on nommait alors *tusius* [34].

4.° La vraie maladie vénérienne se manifesta dans l'été de l'année 1493, presque en même temps, dans toute l'Europe. On peut regarder comme une chose impossible que sa propagation ait eu lieu dans trois

(31) *Luisin.* p. 142. — *Hensler* vom Aussatze, p. 227. f.

(32) *Gafflers* Beyträge zur deutschen sittengeschichte des mittelalters, p. 138. (Wien. 1790. 8.°), où on trouve une phrase importante de la maladie de Ladislas roi de Naples, en 1414, citée dans la chronique de Windeck. — « C'est ainsi que mourut le roi Lasle de » mort subite; il était pourri depuis les parties génitales jusqu'au » cœur, et cela lui venait de la fille d'un honnête homme qu'il avait » violée. » — *Voyez* aussi *Pacificus Maximus* et *Sanchez*, Apparit. de la malad. vénér. p. 110.

(33) *Petr. Martyr. Angler.* epist. 68. pag. 34. (Amst. 1670. f.°) ex an. 1488.

(34) *Voyez* mes Additions à l'histoire de la médecine, cah. 3.

mois, pour ainsi dire d'un premier souffle, à Berlin, à Halle, à Brunswick, dans le Mecklenbourg, en Lombardie, en Auvergne, &c. &c. [35]. Il y a encore moins de vraisemblance dans la chronologie d'Oviédo, d'après laquelle la flotte de Cordoue, qui jeta l'ancre à Messine, le 24 mai 1495 [36], aurait la première répandu le mal en Italie. Les équipages de cette flotte ne pouvaient plus rejoindre l'armée de Charles VIII et leur communiquer cette maladie ; cependant on sait que pendant la retraite des Français, cette maladie, qui existait déjà deux ans auparavant, se répandit bien davantage [37]. Pour concevoir une propagation si rapide, il faut, ce me semble, admettre, outre l'infection, d'autres causes générales, peut-être une constitution épidémique; mais nous en reparlerons dans la suite.

(35) Le 4 mars, 1493, Colomb jeta l'ancre, à son premier retour, près de Val do parayso. (*Barros* decada primeira, lib. III. c. 11. f. 56. a. — Fern. *Colon'*, c. 40. p. 37.) Le treizième jour du même mois il arriva à la hauteur de Palos de la Muger (Fern. *Colon'*, p. 38.), et ce ne fut qu'au commencement d'avril qu'il arriva à Séville. (*Zuñiga* annales eclesiasticos y secul. de Sevilla, lib. XII. p. 413. Madr. 1677. f.° — *Ferreras* Geschichte von Spanien, tom. VIII. p. 148.) — Au commencement de l'été de 1493, cette maladie était déjà en Auvergne (Casp. *Torella* in *Luisin.* p. 493.), et à la même époque en Lombardie (Alex. *Benedict.* de febre pestilent. c. 6. p. 1144. — *Capreolus* de rebus Brixian. lib. XII. in *Græv.* hist. Ital. tom. IX. p. II. p. 125.), et dans le reste de l'Italie. (*Fulgosi* fact. dictor. memor. lib. I. c. 4. p. 61. ed. Antverp. 1565. 8.°) Dans l'été de 1493, cette maladie se manifesta à Halle (*Dreyhaupts* Beschr. des Saalkr. t. II. p. 764.), dans la marche de Brandebourg (*Engels* märkische Annalen, p. 257.), à Brunswik (*Meibom.* script. rer. German. tom. III. p. 273.), dans le Mcklenbourg (*Büntings* Braunschw. und Lüneb. Chronica, p. 293. Magdeb. 1620. f.°)

(36) *Çurita* annales de Aragon, tom. V. lib. II. c. 7. f. 65. d. (Çarag. 1610.) *Ferreras*, p. 167.

(37) *Cocc. Sabellic.* rhapsod. enn. X. lib. IX. p. 1037. (Basil. 1560. tom. II. f.°) Histoire de France par Daniel, tom. VII, p. 371-374.

90. 5.° L'exil des Maranes ou Juifs secrets de l'Espagne, ne peut pas être regardé comme une cause probable de la production de cette maladie. Déjà en 1483, la secte secrète des Juifs s'était répandue si généralement en Espagne, que l'inquisition nouvellement établie se fit un devoir spécial de combattre cette hérésie. Dans la même année, il y eut une réunion de dix-sept mille Juifs qui se rangèrent en apparence sous l'étendart de la religion catholique. Deux mille furent livrés aux flammes, parce qu'ils persistèrent dans leur hérésie, et un grand nombre fut exilé [38]. On nommait les nouveaux convertis *los de la gracia*[39] : mais c'était un peuple inconstant qui devint facilement infidèle; et dans le district de Séville seul, on en sacrifia cent mille [40]. Si c'étaient des Juifs secrets, on les nommait *Maranos* [cochons], mais on nommait *Elches* les Mahométans secrets[41]. En 1485, le pape Innocent VIII permit aux Maranes de faire leur confession de foi en secret, et seulement en présence du roi et de la reine ; mais on exerça contre les Hérétiques opiniâtres une si grande sévérité, qu'à l'occasion de la protection que plusieurs familles de distinction accordèrent au judaïsme secret, il éclata à Saragosse une révolte considérable, dans laquelle un inquisiteur, nommé Pierre Arbues, perdit la vie [42].

(38) *Raynald.* ann. 1483. n. 46. p. 328.

(39) *Mariana*, lib. XXV. c. 7. tom. IX. p. 71.

(40) *Bleda* coronica de los Moros, lib. V. c. 27. p. 640. (Valenc. 1618. f.°)

(41) *Bleda*, c. 23. p. 623. — *Justinian.* rer. Venet. lib. XII. p. 451. (Venet. 1560. f.°)

(42) *Raynald.* ann. 1485. n. 21. p. 353. — *Çurita*, lib. XX. c. 65. f. 342. — *Mariana*, c. 8. p. 78.

Cet événement ne fit qu'exciter davantage la vengeance de l'inquisition, et fut cause que dans les années suivantes une multitude innombrable de victimes fut la proie des flammes, que d'autres furent condamnés à une détention perpétuelle, et qu'un grand nombre enfin fut exilé[43]. Beaucoup allèrent en Italie, où ils s'établirent dès 1487, nonobstant les bulles du pape ; quelques-uns même obtinrent des emplois dans la chancellerie du S. Père[44]. Enfin, après la conquête de Grenade en 1492, on prit les mesures les plus sévères pour détruire entièrement les Maranes en Espagne. Le grand inquisiteur Torquemada proposa ces moyens machiavéliques pour récupérer une partie des frais immenses de la guerre contre les Maures; lui-même s'enrichit considérablement dans cette occasion[45]. Au mois de mars de la même année, on donna ordre à tous les Maranes de quitter les États du roi dans l'espace de quatre mois, avec défense expresse d'exporter ni argent ni aucune chose précieuse. Cent soixante dix mille familles ou huit cent mille ames quittèrent le pays. Le roi fit préparer dans les ports d'Andalousie quelques navires dans lesquels on entassa un grand nombre de ces misérables qui furent conduits par Pierre Cabro en Afrique, en France, en Italie et en Grèce[46]. Dans le mois de juillet 1493,

(43) *Çurita*, c. 71. f. 350. s. — *Bleda*, c. 15. p. 606.

(44) *Infessura* diar. urb. Rom. in *Eccard*, tom. II. p. 1979.

(45) *Zuñiga* annales de Sevilla, lib. XII. p. 399.

(46) *Çurita*, tom. V. lib. I. c. 6. f. 8. — *Zuñiga*, p. 410. — *Mariana*, lib. XXVI. c. 1. tom. IX. p. 188. — *Bleda* defensa de la fé contra los Moriscos, tr. II. c. 3. p. 265. (Valenc. 1615. 4.°) — *Raynald*, 1492. n. 8. p. 408. — *Ferreras*, p. 140. f. — (*Plüers*) Histoire de l'inquisition en Espagne, in *Büschings* Magazin, tom. V. p. 97.

un grand nombre de ces Juifs se trouvèrent devant une des portes de Rome ; ils se glissèrent secrètement dans la ville et furent reçus par Alexandre VI avec sa nonchalance accoutumée, et dans ce seul mois, il donna l'absolution à cent trente-un d'entre eux. L'évêque même de Calahorra, Pierre d'Aranda, fut dans ce mois accusé de maranisme. L'ambassadeur d'Espagne eut beaucoup de peine à persuader au pape d'être plus sévère envers les Maranes; on mit alors des sentinelles espagnoles devant les portes, pour refuser l'entrée aux Juifs secrets. A cette même époque, il se manifesta à Rome une peste, uniquement attribuée aux Maranes par Infessura [47]. Les Juifs exilés doivent avoir aussi apporté à Naples, vers la fin du mois d'août, une maladie contagieuse dont plus de vingt mille habitans périrent dans cette seule ville [48]. Plusieurs auteurs s'accordent à dire que les Maranes étaient extraordinairement lascifs [49], et que la lèpre, parmi eux très-fréquente, se propageait d'une manière incroyable [50]. Enfin, un grand nombre de ces malheureux périrent par la peste dans leurs voyages sur mer [51]. Léon l'Africain assure

— *Basnage*, Hist. des Juifs, liv. IX. ch. 25. tom. IX. p. 720. (Haye 1616. 8.°)

(47) *Burchard.* diar. cur. Roman. in *Eccard*, tom. II. p. 2096. 2097. — *Raynald.* ann. 1498. p. 473. 474. — *Infessura*, p. 2012. 2013.

(48) *Çurita*, l. c. f. 9. b.

(49) *Bleda* coronica de los Moros, lib. VIII. c. 8. p. 897. « Eran muy viciosos y libidinosos, significados por esso por el cabron. »

(50) *Bleda*, c. 4. p. 880. « El santo baptismo limpió de la lepra el » hijo del Judio, y curó de innumerables enfermedades a otros » infieles. » — *Petr. Martyr* legat. babylon. lib. III. p. 426. (ed. *Damian. a Goes.* Colon. 1574. 8.°)

(51) *Çurita*, l. c. f. 8. — *Bleda*, lib. V. c. 27. p. 640. lib. VIII. c. 3. p. 879.

positivement[52] que la maladie vénérienne s'est développée d'abord chez les Maranes. Leur introduction fut, il est vrai, limitée par les ordonnances des papes : cependant, au commencement du XVI.e siècle, il y avait encore une grande quantité de ces hérétiques en Italie[53], et Gonzalves de Cordoue en détruisit un très-grand nombre en 1504, dans le royaume de Naples[54]. Quoiqu'il en soit on peut attribuer la plus grande partie de ces histoires sur la maladie des Maranes à la haine avec laquelle on persécuta les Juifs. Et dans tous les cas, il est impossible de donner une certitude historique à l'origine maranique de la maladie vénérienne.

91. 6.° La maladie vénérienne était dans son principe très-semblable à la lèpre et autres maladies impures ; elle affectait principalement le système cutanée et produisait des éruptions teigneuses et malignes qui devenaient mortelles bien plus promptement que ces autres maladies[55]. C'est pourquoi on avait généralement l'opinion, avant Leonicenus, que cette maladie était une espèce de lèpre à tumeurs ou teigneuse, ou, comme on l'a déjà observé, une espèce de *yaw* et de *pian ;* et on la nommait *formica, morphea,*

(52) Descript. Afric. lib. I. p. 86. (16. LB. 1632.) *Ramusio,* tom. I. f. 10. b.

(53) Raph. *Volaterran.* geograph. lib. II. f. 11. b. 12. a. (Opp. Basil. 1530. f.°) — *Cocc. Sabellic.* enn. X. lib. VIII. p. 1012.

(54) *Çurita,* tom. V. lib. V. c. 70. f. 326. c. « El Rey deliberó de » limpiar el reyno de Napoles de la superstición y infición judayca, » de que estava muy contagioso y estragado. »

(55) *Beroald.* commentar. in *Apulej.* asin. aur. apud *Hensler* excerpt. p. 153. — *Petz* scriptor. rer. austriac. p. 273.

tusius et *sahafati*[56]. Ce ne fut que dans le commencement du siècle suivant que les accidens lépreux disparurent, et que la gonorrhée devint un de ses symptômes[57]. C'est ainsi que peu-à-peu elle a acquis le caractère qu'elle présenta par la suite.

92. 7.° Cette maladie fut d'abord pestilentielle et attaqua un bien plus grand nombre d'individus que n'aurait pu le faire une simple infection[58]. C'est pour cela qu'on en chercha le principe dans des causes générales. Le règne de l'astrologie conduisit aussi les médecins à attribuer cette affection à l'influence des astres. Saturne qui dévore les enfans avait, suivant l'opinion du plus grand nombre, produit cette maladie[59]. Tantôt c'était sa conjonction avec Mars dans le signe de la Vierge ou des Gémeaux[60] qui donnait lieu à cette épidémie. Tantôt c'était la conjonction de Jupiter avec Saturne dans le Scorpion, comme en 1484. D'autres fois c'était l'opposition de ces deux planètes, comme en 1494[61]. Enfin

(56) *Conr. Schellig* apud *Hensler* exc. p. 2. — *Wimpheling* exc. p. 10. — *Seb. Brant, ib.* p. 17. — *Conr. Gilinus* in *Luisin.* p. 342. — *Montetesauro, ib.* p. 115. — *Pet. Pinctor* in *Hensler* exc. p. 43. *Voyez* mes Additions, l. c. Leonicenus réfuta le premier cette opinion dans son écrit *de morbo gallico* (Venet. 1497. 4.°), et donna par-là occasion à une longue discussion qui fut agitée avec beaucoup de chaleur, non-seulement en Italie, mais encore en Allemagne, et qui donna lieu à la fondation de l'université de Wittenberg et de Francfort sur l'Oder. (*Mohsens*, Beytr. zur Gesch. der Wissensch. p. 365-366.)

(57) Alex. *Benedict.* pract. lib. XXIV. p. 908.

(58) *Cocc. Sabellic.* enn. IX. lib. 10. p. 1037. — *Fulgosi*, l. c. et plures alii.

(59) *Petr. Martyr*, ep. 68. p. 34.

(60) *Alex. Benedict.* de pestil. febr. c. 1. p. 1134.

(61) *Grünpeck* apud *Gruner* aphrod. p. 63. — *Barthol. Steber, ib.* p. 74. — M. le professeur Klügel m'a donné, avec cette complaisance

c'était la conjonction de Saturne avec Mars, comme en 1496 [62]. Leonicenus attribuait particulièrement la cause de la peste vénérienne à des inondations générales qui eurent lieu d'abord en 1493, et ensuite en 1528. Outre cela, on regarda comme cause de ces accidens vénériens une âcreté générale des humeurs et la prééminence des quatre humeurs cardinales, mais sur-tout la métastase d'une matière bilieuse du foie sur les parties génitales [64].

8.° Cette idée dirigeait aussi la méthode curative. On procédait au commencement d'après des indications générales contre les humeurs prédominantes dégénérées. On ordonnait des médicamens pour purifier le sang, ensuite des purgatifs, des saignées et autres choses semblables [65]. On employait déjà le mercure extérieurement en 1497, mais les médecins étaient très-réservés dans sa prescription. Les chirurgiens au contraire et les charlatans en faisaient un plus grand usage [66]. Avant l'année 1517, on apporta en Europe

qui le caractérise, les renseignemens suivans sur cet objet, qui se rapportent au 20 février de l'année 1494, d'après la table de l'astronome Lalande.

Longueur moyenne héliocentrique de..	♄ —	11^s	11°	$11'$
————————	♃ —	5.	5.	57.
———————— de la terre	—	5.	8.	10.

Saturne était par conséquent alors très-près de sa conjonction avec le soleil, et Jupiter était près de son opposition. La dernière conjonction de ces deux planètes avait eu lieu le 29 juin 1484.

(62) *Conr. Gilinus* in *Luisin.* p. 343.

(63) *Pont. Heuter* rer. austriac. lib. IX. c. 2. p. 232.

(64) *Casp. Torella* in *Luisin.* p. 494. — *Barth. Steber* apud *Hensler* exc. p. 36. 37. — *Almenar* in *Luisin.* p. 361. — *Conr. Gilinus*, l. c.

(65) *Casp. Torella*, p. 499. — *Aquilanus*, *ib.* p. 14. 15.

(66) *Widmann* apud *Hensler*, exc. p. 30. s. — *Pinctor*, *ib.* p. 52. — *Almenar.* in *Luisin.* p. 364.

le gaïac comme un spécifique contre cette maladie [67]. Alors le mercure, dont on avait déjà fait un fréquent usage, cessa d'être employé jusqu'au moment où Paracelse eut mis l'importance de ce médicament dans son plein et véritable jour, ce que nous ferons connaître dans le volume suivant.

(67) *Astruc*, lib. II. c. 6. p. 122. — Vid. *Perenotti* über die Lustseuche, p. 170. (Leipz. 1791. 8.°)

TABLE CHRONOLOGIQUE.

ANNÉES avant J. C.	HISTOIRE du Monde.	HISTOIRE de la Médecine.
100.	Marius et Sylla.	Asclépiade arrive à Rome.
63.	Pompée, César et Crassus, Cicéron.	Thémison de Laodicée.
49.	César, dictateur pérpétuel.	Nicon d'Agrigente, partisan d'Asclépiade.
44.	César est assassiné. Antoine et Auguste.	Titus Aufidius de Sicile.
42.	Bataille de Philippe.	Marcus Artorius. Philonides de Dyrrachium. Clodius. Niceratus.
31.	Bataille d'Actium.	Mort de Marcus Artorius.
20.	Guerre des Cantabres.	Megès de Sidon. Philon le juif.
Après la naissance de J. C.		
3 - 5.	Tibère, ses campagnes.	Cornel. Celse.
9.	Varus, sa défaite.	Apulejus Celse.
14.	Tibère, empereur.	Eudème.
23.	....	Naissance de Pline. Menecrate de Zeophleta. Philon de Tarse. Vettius Valens.
33.	Mort de Jésus-Christ.	Charmis de Marseille.
37.	Caligula, empereur.	Servilius Damocrate.
41.	Claude, empereur.	Scribonius Largus.
43.	Campagnes britanniques.	Xenocrate d'Aphrodisée.
54.	Néron, empereur.	Dioscoride d'Anazarbe. Archiatrie. Andromaque. Thessale de Tralles. Gajus et Evelpide, médecins oculistes. Crinas de Marseille.

Années après la naissance de J. C.	HISTOIRE du Monde.	HISTOIRE de la Médecine.
68.	Galba, empereur.	Athénée d'Attalie.
69.	Vespasien, empereur.	Menemachus. Olympicus. Mnaseas. Zoïle.
		Apollonide de Chypre.
79.	Titus, empereur.	Pline †.
81.	Domitien, empereur.	Arétée. Agathinus. Philoménus. Marin. Criton. Apollonius Archistrator. Pamphilus Migmatopoles.
96.	Nerva, empereur.	Apollonius de Tyane †.
97.	Trajan, empereur.	Archigène. Rufus d'Éphèse.
		Cassius l'iatrosophiste. Soranus, fils de Ménandre.
		Héliodore le chirurgien. Asclépiade Pharmacion.
		Hérodote.
117.	Adrien, empereur.	Moschion.
		Acibhah et Siméon ben Jochai, fondateurs de la cabale.
		Lycus de Naples. Philippe de Césarée.
131.	....	Naissance de Galien.
138.	Antonin-le-Pieux, empereur.	Marcellus de Seide. André Chrysaris.
		Julien le méthodiste.
152.	....	Galien va à Smyrne.
155.	....	Galien retourne dans sa patrie.
161.	Marc-Aurèle, empereur.	
165.	....	Galien arrive à Rome.
166.	Guerre des Marcomans.	Magnus d'Éphèse.
180.	Commode, empereur.	

Années après la naissance de J. C.	HISTOIRE du Monde.	HISTOIRE de la Médecine.
193.	Pertinax, empereur.	
197.	Septime Sévère, empereur.	
200.	....	Mort de Galien.
211.	Caracalla, empereur.	Ammonius Saccas.
222.	Alexandre Sévère, empereur.	Serenus Samonicus.
230.	....	Vers ce temps vivaient Cœlius Aurelianus et Léonide d'Alexandrie.
237.	Gordien le jeune, empereur.	Serenus Samonicus le fils.
253.	Valérien, empereur. Sapor I.er, roi de Perse.	Plotin.
260.	Gallien, empereur.	
270.	Aurélien, empereur.	Manès, fondateur des Manichéens.
272.	Hormisdas, roi de Perse.	
275.	Tacite, empereur.	
282.	Carus, empereur.	Porphyre.
284.	Dioclétien, empereur.	
296.	....	Ordonnance de Dioclétien contre l'alchimie.
307.	Constantin I.er, empereur.	Archiatres palatins. Jamblique.
309.	Sapor II, roi de Perse.	
323.	Constantin embrasse publiquement le Christianisme.	
325.	Concile de Nicée.	
330.	Bénédiction de Constantinople	Antyllus le chirurgien.
337.	Baptême et mort de Constantin. Constant et Constantin, empereurs.	Zénon de Chypre.
357.	Antoine et Pacome, premiers Moines.	Ordonnance de Constantin contre la magie.
360.	Julien, empereur.	Oribase.

Années après la naissance de J. C.	HISTOIRE du Monde.	HISTOIRE de la Médecine.
360.	....	Magnus d'Antioche.
363.	Jovien, empereur.	Césarius.
364.	Valens et Valentinien, empereurs.	Vindicien. Possidonius. Philagrius.
367.	....	Ordonnance contre la magie.
379.	Théodose I.er, empereur.	Théodore Priscien. Sextus Placitus. Marcellus de Bordeaux. Nemesius. Cyranide.
395.	Ordonnance contre le paganisme. Démembrement de l'empire romain.	
400.	....	Martin de Tours †.
408.	Théodose II, empereur d'Orient.	
409.	Rome conquise par les Visigoths sous Alaric.	
416.	Insurrection des Parabolains, à Alexandrie.	
419.	Théodoric I, roi des Visigoths.	
425.	Valentinien III, empereur d'Occident.	
431.	....	Première persécution des Nestoriens à Edesse.
440.	....	Jacob Psychrestus.
453.	Théodoric II, roi des Visigoths.	
454.	Mort d'Attila.	
474.	Zénon l'Isaurien, empereur d'Orient.	
476.	Fin de l'Empire romain occidental. Basilisque en Orient.	

Années

Années après la naissance de J. C.	HISTOIRE du monde.	HISTOIRE de la médecine.
484.	Alaric II, roi des Visigoths.	
489.	....	Deuxième persécution des Nestoriens à Edesse.
493.	Théodoric, roi des Ostrogoths. Cabades, roi de Perse.	
526.	Athalaric, roi des Ostrogoths.	
527.	Justinien I.er, empereur d'Orient.	
531.	Cosroës, roi de Perse.	
541.	....	Peste générale.
543.	....	Benoît de Nursie, fondateur du couvent du Mont-Cassin. Aëtius d'Amide. Alexandre de Tralles.
561.	Gontran, roi de Bourgogne.	
565.	Justinien II, empereur d'Orient.	*Variolæ* en France.
568.	Alboin, roi des Lombards.	...
572.	Guerre des Éléphans en Arabie.	Petite-vérole en Arabie.
582.	Maurice, empereur d'Orient.	Isidore de Séville.
590.	Grégoire I.er, pape.	
610.	Héraclius, empereur d'Orient.	Théophile Protospatharius.
622.	Hégire ou fuite de Mahomet.	Hhareth ebn Kaldath. Aaron.
634.	Mort du calife Aboubekr. Omar, Calife.	Palladius l'iatrosophiste. Paul Éginette.
640.	L'Égypte au pouvoir des Sarasins.	Etienne d'Athènes. Jean d'Alexandrie.

Années après la naissance de J. C.	HISTOIRE du monde.	HISTOIRE de la médecine.
668.	Constantin IV, empereur d'Orient.	Siméon ben Taibutha, Nestorien.
671.	Campagne des Romains contre les Bulgares sur l'Ister.	Apsyrte de Pruse. Théodore, archevêque de Cantorbery.
680.	....	Masardschawaih. Sergius de Rasain. Gosius d'Alexandrie.
690.	....	Théodocus et Théodonus, médecins grecs en Irak.
702.	....	Naissance de l'Arabe Geber.
712.	Conquête de l'Espagne par les Sarasins.	
716.	Léon III l'Isaurien, empereur d'Orient. Le vénérable Bede.	
746.	Abdallah ebn Hadschab, calife de Mogreb.	
749.	Saffahi, premier abasside.	
754.	Almansor, calife.	
772.	....	Georges Bakhtischwah est appelé à Bagdad.
774.	Charlemagne............	Isa Abou Koreisch.
775.	Almohdi, calife.	Bakhtsischwah abou Dschibrail.
786.	Haroun Al-Raschid, calife.	
804.	Mort d'Alcuin.	Hhonain ebn Izhak.
805.	Charlemagne publie ses capitulaires à Thionville................	Dschibrail Bakhtischwah.
812.	Almamoun, calife.	
814.	Mort de Charlemagne....	Jahiah ebn Batrik.
820.	Raban Maur, archevêque de Mayence.	Sérapion l'aîné.
821.	Abdorrahman, calife à Cordoue.	
833.	Almotassem, calife.	

Années après la naissance de J. C.	HISTOIRE du monde.	HISTOIRE de la médecine.
835.	....	Naissance de Thabeth ebn Korrah.
842.	Michel III et Bardas, empereurs d'Orient.	
846.	Motawackel, calife.	Bakhtischwah IV.
865.	....	Jahiah ebn Masawaih †.
867.	Basile le Macédonien, empereur d'Orient.	Michel Psellus l'aîné.
872.	....	Sabor ebn Sahel †.
873.	....	Hhonain ebn Izhak. †.
880.	....	Jacob Alkhendi †.
886.	Leon VI, le philosophe, empereur d'Orient.	Senan ebn Thabeth. David ebn Honain. Hhobaisch.
908.	Jahiah, le dernier Edrisite †.	
912.	Constantin VII, empereur d'Orient.	Izhak ebn Hhonain †.
923.	....	Rhasès †.
936.	Othon I.er, empereur d'Allemagne.	Théophanes ou Nonus.
		On recueille les hippiatriques.
940.	....	Izhak ben Soliman.
970.	Adad-eddaulah, Émir de l'Irak.	
978.	....	Naissance d'Avicenne.
980.	Mostanser, calife de Bagdad.	Alaëddin al Karschi.
	Almansor fonde l'académie de Cordoue.	
984.	....	Adalberon, archevêque de Verdun, se rend à Salerne pour se faire guérir.
994.	....	Ali ebno'l Abbas †.
996.	....	Avicenne se rend à Dschordschan.

Années après la naissance de J. C.	HISTOIRE du monde.	HISTOIRE de la médecine.
1002.	Sylvestre II (Gerbert d'Auvergne), pape †.	Sérapion le jeune. Abdorrahman al Hanifi.
1010.	Abou Nassr Alfarabi †.	Haroun, fils d'Izhak de Cordoue.
1014.	Henri II, empereur, se rend au Mont-Cassin pour se faire guérir.	Thieddeg, médecin du roi Boleslas de Bohême.
1017.	....	Mesué le jeune †.
1028.	....	Fulbert de Chartres.
1034.	Michel IV Paphlagonien, empereur d'Orient.	Siméon Seth.
1036.	....	Avicenne †.
1040.	....	Betharius, abbé du Mont-Cassin.
1054.	Isaac I.er Comnène, empereur d'Orient.	Nicetas. Romuald, évêque de Salerne. Gariopontus. Hugo, abbé de Saint-Denys.
1071.	Michel VII Ducas, empereur d'Orient.	Desiré, abbé du Mont-Cassin.
1080.	Alexis I.er, emp.r d'Orient.	Hermann, comte de Vehringen. Abou Dschafar.
1087.	....	Mort de Constantin d'Afrique.
1095.	....	Jahiah, fils de Dschasla †.
1096.	Première croisade.	
1098.	....	Naissance de Hildegarde, abbesse de Bingen.
1100.	....	*Regimen sanitatis Salernitan.* Jean de Milan.
1106.	Henri IV, empereur d'Allemagne †.	
1110.	Robert d'Arbrissel.......	Nicolas, intendant à Salerne.
1114.	....	Naissance de Gérard de Crémone.
1122.	....	Khalaf Abou'l Kasem †. Synesius.

Années après la naissance de J. C.	HISTOIRE du monde.	HISTOIRE de la médecine.
1131.	Concile de Reims.	Michel Psellus le jeune.
1139.	Concile de Latran.	Abou Hamed al Gazali, philosophe arabe.
1143.	Manuel I.er Comnène, empereur d'Orient.	Roger; ses lois médicinales pour Salerne.
1150.	....	Eros ou Trotula. Le patriarche Lucas à Constantinople défend aux prêtres l'exercice de la médecine.
		Mathieu Platearius.
		Abou'l Hassan Hebatollah.
1162.	Concile de Montpellier.	Les plus anciens réglemens des Anglais à l'égard des maisons des filles.
1163.	Concile de Tours.	
1164.	Pierre Lombard ✝.	
1169.	....	Ebn Zohr ✝.
1180.	Philippe-Auguste, roi de France..............	Egidius de Corbeil. Obizo, abbé de Sainte-Victoire.
	Jean de Saresbury ✝.	Hildegarde, abbesse de Bingen ✝.
1185.	Isaac II, emp.r d'Orient.	
1187.	....	Gérard de Crémone ✝.
1193.	....	Naissance d'Albert de Bollstaedt.
1195.	....	Abou Bekr ebn Thofail ✝.
1199.	....	Hugo Physicus, professeur de médecine à Paris.
1204.	Conquête de Constantinople par les Français.	
1206.	Université de Paris.	Averroës ✝.
		Roger de Parme.
1209.	....	Les écrits d'Aristote sur la physique sont prohibés à Paris.
1214.	Frédéric II, empereur.	Naissance de Roger Bacon.
1215.	Concile de Latran.	
	Honorius III, pape.	

Années après la naissance de J. C.	HISTOIRE du monde.	HISTOIRE de la médecine.
1220.	Jean III Paléologue, empereur d'Orient.	Faculté de médecine à Montpellier.
1225.	Louis IX, roi de France. .	Fondation de l'université de Naples.
	Naissance de Thomas d'Aquin.	Richard de Wendmere.
1227.	Grégoire IX, pape.	Nicolas Myrepsicus.
1235.	Bela IV, roi d'Hongrie.	Naissance de Raimond Lulle.
1238.	....	Frédéric II. Lois médicinales pour Salerne et Naples.
1243.	Innocent IV, pape.	Ecole de médecine à Damas.
1248.	....	Ebn Beithar †. Gilbert d'Angleterre.
1250.	Frédéric II, empereur †. Conrad IV, son successeur.	Scorbut dans l'armée de Louis IX. Naissance de Pierre d'Abano.
1252.	....	L'Empereur Conrad cherche à relever l'école de médecine de Salerne. Brunus de Calabre. Jean de Saint-Amand.
1263.	Michel VIII, empereur d'Orient.	Demetrius Pepagomène.
1264.	....	Vincent, abbé de Beauvais †.
1271.	....	Collége des chirurgiens à Paris.
1274.	Thomas d'Aquin †.	
1277.	Jean XXI, pape.	Pierre d'Espagne †.
1281.	Concile de Strasbourg.	Guillaume de Saliceto.
1282.	....	Albert de Bollstaedt †.
1283.	Andronic II, empereur d'Orient.	Jean, fils de Zacharie. Actuarius.

Années après la naissance de J. C.	HISTOIRE du monde.	HISTOIRE de la médecine.
1285.	Philippe-le-Bel, roi de France..............	Bernard Gordon, professeur à Montpellier. Arnaud de Villeneuve, professeur à Barcelone.
1287.	Troisième invasion des Mogoles en Pologne sous Lescus VI.	Première trace de la plique.
1295.	....	Lanfranc arrive à Paris. Roger Bacon et Thadée de Florence †. Simon de Cordo.
1298.	Concile de Wurtzbourg.	Théodoric, évêque de Cervia.
1302.	....	Guillaume de Varignana.
1304.	Naissance de Pétrarque. .	Guillaume Baufet, évêque de Paris, et médecin particulier du roi de France.
1305.	....	Bernard Gordon écrit son Compendium.
1306.	....	Pierre d'Aichspalt, électeur à Mayence.
1308.	Henri VII, empereur d'Allemagne. Duns Scot †.	Torrigiano, *plusquam-commentator.*
1312.	Concile de Vienne,	Vitalis du Four, cardinal. Arnaud de Villeneuve †.
1314.	Louis le Bavarois, empereur d'Allemagne.	Jean de Gaddesden. Mohammed ebn Achmad Almarakschi.
1315.	....	Mondini. Première dissection publique. Raimond Lulle †.
1316.	Barlaam...............	Jean Sanguinacius, regardé comme sorcier.
1317.	....	Mathieu Sylvaticus écrit ses Pandectes sur la médecine.

Années après la naissance de J. C.	HISTOIRE du monde.	HISTOIRE de la médecine.
1320.	....	Pierre d'Abano †.
1322.	Chapitre général des Minorites à Perugia.	
1325.	....	Mondini †.
1327.	....	Dinus de Garbo et Saint-Roch †.
1328.	Philippe de Valois, roi de France.	François de Piémont.
1332.	Durand de Saint-Pourçain †.	
1340.	....	Gentilis de Foligno.
1342.	....	Cecco d'Asculo. — Nicolas Bertrucci †.
1343.	Robert d'Anjou, roi de Naples †.	
1344.	Guillaume Occam †.	Jean de Dondis.
1346.	Bataille de Crécy. Jean, roi de Bohême.	
1347.	Université de Prague.	Réglem. de la reine Jeanne relatif aux maisons de filles, à Avignon.
1348.	....	Mort noire.
1349.	....	Gentilis de Foligno †. Jacques de Dondis.
1363.	....	Gui de Cauliac.
1365.	....	La reine Jeanne confirme les réglemens de l'école de médecine de Salerne.
1369.	Naissance de Léonard Bruno d'Arezzo.	Thomas de Garbo †.
1370.	Synode de Magdebourg. Naissance de Guarin de Vérone.	
1371.	Gérard Groot fonde la congrégation de la Vie sociale.	
1373.	....	Détermination des cures miraculeuses et du procès de la canonisation.

Années après la naissance de J. C.	HISTOIRE du monde.	HISTOIRE de la médecine.
1374.	Pétrarque †.	Danse épidémique de S.t-Vite, sur le Rhin. Sainte Catherine de Sienne.
1376.	....	On donne à Montpellier la permission d'ouvrir des cadavres.
1378.	Wenceslas, empereur d'Allemagne.	
1380.	....	Pierre de la Cerlata.
1381.	Naissance de Poggio.	
1384.	Université de Vienne.	
1385.	Université de Heidelberg.	
1386.	Naissance d'Ambroise Traversari.	
1388.	Université de Cologne.	
1392.	Université d'Erfurt.	
1393.	Manuel Chrysoloras arrive en Italie.	
1395.	Naissance de Bessarion.	
1401.	Université de Cracovie.	
1406.	Université de Wurtzbourg.	L'empereur Wenceslas accorde des priviléges aux étuvistes.
1409.	Université de Leipsic.	
1410.	....	Pierre de Tussignana.
1413.	....	Jacques de Forli †.
1414.	Concile de Constance. Ladislas d'Anjou, roi de Naples †.	Coqueluche en France.
1415.	Manuel Chrysoloras.	Ali ben Abi'l Hazam Alkarschi ben Nafis.
1418.	....	Valescus de Tarante. Jacques Ganivet.
1425.	Mort du chancelier Gerson.	Léonard Bertapaglia.
1429.	Pierre Quirino s'embarque pour la Mer Baltique.	
1433.	Naissance de Marsille Ficin.	

Années après la naissance de J. C.	HISTOIRE du monde.	HISTOIRE de la médecine.
1436.	Invention de l'imprimerie.	
1438.	Gemiste Pleton.	Jean Concorregio.
1439	....	Hugo Bencio †.
1440.	....	Antoine Guainer †.
1441.	....	Cermisone †. Mengo Bianchelli.
1442.	Alfonse V d'Arragon réunit Naples et la Sicile.	
1444.	Léonard Bruno d'Arezzo.	
1447.	Philippe marie Visconti †.	Saladin d'Asculo.
1448.	Naissance de Laurent de Médicis.	
1450.	Invention de la fonderie des caractères d'imprimerie.	
1453.	Conquête de Constantinople par les Turcs.	
1455.	Nicolas V, pape †. Naissance de Pierre Martyr d'Anghiera.	
1457.	Mathias Corvin, roi de Hongrie.	
1460.	....	Bartholomée Montagnana l'aîné †.
1461.	Louis XI, roi de France.	
1462.	....	Michel Savonarola †.
1464.	Côme de Médicis. Cusanus cardinal et Gennadius †.	
1465.	....	Jacques Despars †.
1468.	....	Jean de Dockenbourg guérit le roi Mathias de Hongrie d'une plaie.
1470.	....	Jean Platearius.
1472.	Bessarion Cardinal †.....	Mathieu Ferrari de Gradi †.
1473.	Louis XI. Édit contre les Nominaux.	Sigismond Polcastro †.
1478.	Théodore Gaza †. Naissance d'Oviédo.	Vincent Vianeo pratique l'art d'ajuster des nez.

Années après la naissance de J. C.	HISTOIRE du monde.	HISTOIRE de la médecine.
1478.	Baptiste Fulgosi, doge de Gènes.	
1480.	Jean Argyropulus †. Ferdinand-le-Catholique, roi d'Espagne.	
1481.	Filelfo †.	
1483.	Inquisition contre les Maranes, en Espagne.	
1484.	....	Jean Arculanus †.
1486.	Henri VII, roi d'Angleterre. Georges de Trébisonde †.	Sueur anglaise, *maladie.*
1488.	....	Pacificus Maximus publie ses poésies.
1490.	Oviédo arrive à la cour d'Espagne.	
1491.	....	Jean Cube, et Arndes, bourguemestre à Lubeck, fournissent les premières figures gravées en bois, des plantes; Ketham, les premières sur l'anatomie.
Mars 1492.	Laurent de Médicis †.	
1492.	Publication de l'édit contre les Maranes en Espagne.	
6 décembre.	Colomb débarque à Española.	
1493. 13 Mars.	Colomb revient des Indes.	
Juin.	....	Première apparition de la maladie vénérienne en France, et en même temps en Italie et en Allemagne.
	Maranes à Rome.	
1494.	Pic de la Mirandole et Ange Politien †.	

Années après la naissance de J. C.	HISTOIRE du monde.	HISTOIRE de la médecine.
1494. 23 août.	Charles VIII, roi de France arrive en Italie.	
31 déc.	Il entre dans Rome à la lueur des flambeaux.	
1495. 13 mars.	Entrée triomphante de Charles VIII à Naples.	
24 mai.	Cordoue débarque à Messine.	Magnus Hundt. Marcell. Cumanus. Conrad Schellig. Wimpfeling et Widmann, premiers écrivains sur la maladie vénérienne.
Juin 1496.	Colomb revient de son second voyage.	Sébastien Brant et Grünpeck écrivent.
1497.	....	Conrad Gilinus, Gaspard Torella, Montagnana le jeune, Montétesauro et Sébastien Aquilanus, écrivent.
Févr. 1498.	Vasco de Gama; sa flotte vers les côtes orientales d'Afrique.	Dispute entre Simon Pistor et Mart. Pollich à Leipsic.
1499.	Americ Vespuce navigue vers les Indes occidentales. Marsille Ficin †.	
1500.	....	Pierre Pinctor écrit.
1502.	Université de Wittenberg.	Beniviéni †.
1504.	....	Jacques Cataneus.
1506.	*Idem* à Francfort sur l'Oder.	Alexandre Bénédetti.
1512.	Ponce de Léon découvre la Floride.	
1513.	Oviédo, intendant général du commerce en Darie.	
1517.	Commencement de la réformation,	Sueur anglaise.
1519.	Charles V, empereur d'Allemagne.	Premiers renseignemens sur le gaïac.

Années après la naissance de J. C.	HISTOIRE du monde.	HISTOIRE de la médecine.
1520.	....	Première trace de la gonorrhée comme accident de la maladie vénérienne.
1521.	Reuchlin †.	
1525.	Oviédo écrit sa *relacion sumaria.*	
1528.	....	Sueur anglaise en Hollande et en Allemagne.
1530.	Confession d'Augsbourg.	
1535.	....	Description du scorbut par Cartier.
1551.	Cieça de Léon écrit son histoire du Pérou.	Sueur anglaise.
1553.	Lopez de Gomara publie sa Chronique.	
1555.	....	Diaz de Isla écrit sur les bubons.
1559.	Naissance d'Antoine Herrera.	
1625.	Antoine Herrera †.	

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES.

A

André

B

C

D

E

F

G

H

Hundt

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

Siphilis.

T

W

X

Z

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES ET DU SECOND VOLUME.